Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/lapredication0000lerp

LA

PRÉDICATION

GRANDS MAITRES ET GRANDES LOIS

DU MÊME AUTEUR

THÉORIE DES BELLES-LETTRES

L'AME ET LES CHOSES DANS LA PAROLE

Un volume in-8°. . . . . 7 fr. 50

LA

PRÉDICATION

GRANDS MAITRES ET GRANDES LOIS

PAR

LE R. P. G. LONGHAYE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

ALMA COLLEGE
LIBRARY
Alma, California

ALMA COLLEGE
251
LIBRARY
L862
Alma, California

PARIS

RETAUX-BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

1888

Droits de traduction et de reproduction réservés.

9065

121
FRUS

ERRATA

Page 17, ligne 13e, autant que chose peu compter de l'être, *lisez :* peut compter.

— 69, — 1re, où nous te voyons, démoniaque, *lisez :* où nous te voyons démoniaque.

— 115, — 6e, enthousiasme d'indignation, *lisez :* d'imagination.

— 161, — 26e, à étendre sa manière, *lisez :* à détendre

— 167, — 17e, les nouer, puissamment à la Révélation, *lisez :* les nouer puissamment.

— 240, — 27e, si précieuse, *lisez :* si précise.

— 355, — 12e, en regard de ces erreurs, *lisez :* terreurs.

— 452, — 9e, comme l'esprit de la foi commandée, *lisez :* comme l'esprit de foi est celle de la foi commandée.

— 460, — 35e, se suppose, *lisez :* se superpose.

— 519, — 34e, puis au grand il l'y retrouve, *lisez :* puis au grand ; il l'y retrouve.

INTRODUCTION

La prédication contemporaine a des responsabilités redoutables; elle rencontre des difficultés graves, de graves périls. Que cette considération nous soit un titre à l'indulgence de nos frères dans le sacerdoce. Par là, s'il plaît à Dieu, nous leur semblerons moins présomptueux de leur offrir quelques indications pratiques, nous n'oserions dire quelques conseils.

D'autres s'attacheront aux moyens de ressaisir la multitude qui fuit l'église et la chaire. Nos études ne vont pas là directement; elles se préoccupent avant tout d'assurer le bien des âmes restées soumises au ministère enseignant du prêtre. N'est-il pas vrai, du reste, que mieux on instruira les fidèles, plus on aura chance de ramener les déserteurs?

Ce livre n'est donc pas un manuel d'industries apostoliques. Il n'est pas non plus ce qu'on appelle proprement une rhétorique sacrée. Venant après tant de bons ouvrages sur la matière, s'il ne se flatte pas de les dépasser, au moins en diffère-t-il en deux points.

Tout d'abord, il joint à l'énoncé des lois du genre une étude des maîtres essentiels du genre; ou plutôt c'est par l'étude des maîtres qu'il s'achemine à l'énoncé des lois.

Mais encore, de cet énoncé même il écarte ce qui est rhétorique pure. Il suppose l'esprit initié à l'art élémentaire de la composition oratoire et n'ayant plus

que le souci de l'appliquer à un objet spécial qui est ici l'objet suprême, la parole de Dieu.

C'est dire qu'il se divise en deux parties, l'une d'histoire ou de critique, mais tournée tout entière à l'imitation et à l'usage; l'autre de théorie, mais restreinte aux exigences particulières de la prédication.

Peut-être le lecteur nous saura-t-il gré de lui présenter dès maintenant une vue générale de l'une et de l'autre. N'aime-t-il pas à savoir où on le mène et par quels chemins ?

I

Les maîtres. — Pourquoi en parler tout d'abord. — L'institution même. — L'Homme-Dieu et les hommes de Dieu. — Parole prophétique, théandrique, apostolique. — Quels maîtres nous étudierons et pourquoi pas d'autres. — Étude avant tout pratique. — Esprit qui doit la diriger.

Pourquoi mettre l'exemple avant le précepte, les modèles avant la théorie ?

Nous pourrions rappeler que tel est bien l'ordre de nature et de fait. Dans l'histoire de l'esprit humain, la critique vient après les chefs-d'œuvre, la rhétorique après l'éloquence. Mais voici deux raisons plus décisives. Cette marche est plus sûre, elle nous défend mieux contre l'esprit de système et les conceptions *a priori*. Assurément, étant donné l'institution et l'objet de la parole sacrée, on peut, sans trop de hardiesse, en déduire immédiatement les lois générales de la chaire. D'ailleurs, en étudiant les grands maîtres, nous n'entendons point procéder rigoureusement par voie de doute méthodique ni découvrir pas à pas la prédication comme chose qui nous serait entièrement nouvelle. Mais en fin de compte, la théorie succédant à l'histoire

en sera plus assurée, plus lumineuse, et il est bon, croyons-nous, de voir l'idéal avant de le raisonner.

Ajoutons que ce grand art ne s'apprend pas froidement et de tête comme un métier mécanique. Il faut l'aimer d'abord, l'aimer d'une passion réfléchie mais ardente, et pour cela commencer par l'admirer dans ceux qui l'ont porté à sa perfection. Admiration, leçon exquise et la seule vraiment féconde, surtout quand on la dirige tout entière vers la reproduction du modèle. Or voilà bien notre but. Dieu merci! la gloire des maîtres est établie, et nous n'avons pas l'outrecuidance de prétendre y ajouter un seul rayon. Tout notre effort sera de la rendre plus profitable en la rendant plus accessible et, pour ainsi dire, plus populaire. En les étudiant, nous chercherons par-dessus tout le moyen de les suivre selon nos forces, notre tour d'esprit et les besoins de notre époque. C'est par leurs côtés les plus imitables que nous voulons les admirer.

Mais avant eux et plus haut qu'eux, il y a une chose merveilleusement belle et grande ; c'est l'institution même de leur ministère et du nôtre, le dessein providentiel d'où la prédication est sortie. Ce ne sera ni lieu commun ni hors-d'œuvre que de nous en souvenir au début de ce travail. Quoi de plus propre à nous relever l'esprit et le cœur? Quoi de plus fort contre l'accoutumance qui désenchanterait peu à peu cette fonction sainte, jusqu'à nous en faire une routine et presque un métier? « On ne peut assez admirer, disait Bossuet, l'usage de la parole dans les affaires humaines. Qu'elle soit, si vous voulez, l'interprète de tous les conseils, la médiatrice de tous les traités, le gage de la bonne foi et le lien de tout le commerce ; elle est et plus nécessaire et plus efficace dans le ministère de la religion, et en voici la preuve sensible. C'est une vérité fondamentale

que l'on ne peut obtenir la grâce que par les moyens établis de Dieu. Or est-il que le Fils de Dieu, l'unique médiateur de notre salut, a voulu choisir la parole pour être l'instrument de sa grâce et l'organe universel de son esprit dans la sanctification des âmes[1]. »

Il est étrange vraiment de voir les détracteurs de la religion s'emparer de la notion de *solidarité* humaine et s'en faire un mot d'ordre, comme si elle était chose étrangère à l'idée chrétienne. Mais elle se retrouve partout dans le christianisme : et dans le péché originel, et dans la Rédemption, et dans la distribution des grâces! Il a plu à Dieu que l'activité libre de l'homme concourût à ses desseins comme instrument ordinaire ; si bien qu'il s'est fait jusqu'à un certain point dépendant de notre concours. La Foi vient par l'ouïe; mais qui entendra sans prédicateurs et qui prêchera sans être envoyé[2]? De là cette injonction si étonnante en soi : « Priez le Maître d'envoyer des ouvriers dans sa moisson[3]. » Dieu veut avoir en quelque sorte besoin de notre aide et il veut encore attendre qu'on le supplie de nous envoyer. « Assurément tout pouvait se faire par les anges, mais la nature humaine serait avilie si Dieu dédaignait de transmettre son Verbe aux hommes par le ministère de l'homme[4]. » Et voilà notre gloire, avec le plus haut exercice de la solidarité.

Dès lors un type est créé, l'homme de Dieu. L'homme de Dieu, titre sans égal, admirable *génitif* de noblesse, à en juger surtout par comparaison avec les autres :

1. Prédication évangélique, IIIe point, début.
2. Rom. x, 17 suiv.
3. Matth., IX, 38.
4. Et poterant utique omnia per angelum fieri, sed abjecta esset humana conditio, si per homines hominibus Deus Verbum suum ministrare nolle videretur. (Saint Augustin, *de Doctrina christiana*, Prolog. nº 6.)

homme de lettres, homme de science, homme de guerre, homme de loi, homme d'État, voire même homme de bien. L'homme de Dieu, création à part; l'homme qui, demeurant homme, devient le représentant, l'espèce sensible, le sacrement de Dieu ; l'homme obligé par état d'employer toutes ses puissances naturelles à la sanctification des âmes, c'est-à-dire à l'œuvre surnaturelle de Dieu.

Or toutes les puissances naturelles de l'homme se traduisent et se résument dans la parole. Donc s'il y a désormais un homme qui, restant homme, est cependant l'homme de Dieu; de même y a-t-il une parole qui, demeurant parole humaine, parole originale de cet homme ou de cet autre, écho fidèle, trop fidèle parfois, de cet esprit, de ce cœur, de ce tempérament, de ce caractère, s'appelle de plein droit parole de Dieu; étant devenue par institution le véhicule normal, l'espèce sensible et comme le sacrement de la parole personnelle de Dieu. Ainsi dans ce petit souffle, dans cet air battu, comme dit Bossuet traduisant saint Basile, ce n'est plus seulement une âme qui s'incorpore, c'est la grâce même, c'est Dieu.

Et par une admirable dispensation, la grâce est établie à l'égard de cette parole dans une situation singulière, mêlée d'indépendance et de dépendance. Elle en est indépendante, car l'efficacité naturelle du moyen est et demeure en disproportion absolue avec l'effet poursuivi. Dieu ne veut pas qu'on l'ignore; il permet que la simplicité soit féconde et l'éloquence stérile; le curé d'Ars convertissait, et tel parleur de génie ne convertit pas.

Et cependant la grâce en est parfois dépendante; car un autre ordre de faits nous la montre acceptée ou non suivant notre façon de la présenter et de l'introduire,

et c'est l'expérience commune qu'on obtient plus en prêchant bien qu'en prêchant mal.

Ainsi paraît tout le plan de la Providence. Elle tient à marquer le caractère surhumain de l'œuvre, mais tout ensemble à honorer l'instrument humain qu'elle y emploie. Par là se fonde et se justifie notre double devoir : ne rien attendre des puissances naturelles de notre parole et cependant travailler à la parfaire comme si nous n'attendions rien que de là.

Mais le monde a vu mieux encore que l'homme de Dieu ; il a vu l'Homme-Dieu. Il a entendu mieux que des voix d'hommes devenues voix de Dieu par délégation et par ministère. Il a eu cette gloire d'entendre une parole humaine, bien humaine, qui était à la fois la parole propre, immédiate, originale, d'un vrai homme, de cet homme, et la parole propre, immédiate, personnelle de Dieu. Jésus-Christ est le type du prêtre : sa parole sera l'exemplaire, l'idéal de la nôtre.

L'Homme-Dieu paraît à l'heure qu'il a choisie, entouré d'un double cortège d'hommes de Dieu. Les uns le préparent et le figurent, les autres le représentent et le continuent. Et dans le tableau mouvant des générations humaines, rien n'est beau comme de voir passer cette double phalange rayonnant autour de Celui qui est le centre de l'histoire.

Tout de même, le Verbe incarné s'exprimant en langage humain éveille comme deux séries d'échos, l'une miraculeusement antérieure et prophétique, l'autre postérieure et catholique. Et dans l'ordre de la parole, rien n'égale ce concert qui commence avec le premier des Prophètes et ne se taira, quoi qu'on puisse faire, que devant la trompette du jugement. Heureux qui pourrait le suivre à travers les peuples et les âges, le noter, pour ainsi dire, avec ses nuances multiples fondues dans une

harmonie constante qui est à elle seule un témoignage de vérité ! Quelle histoire littéraire vaudrait celle-là ? Histoire incomparable par son objet, par son fonds toujours un, immuable, divin ; présentant d'ailleurs un intérêt hors de pair dans sa variété infinie ; car si la prédication fait les mœurs, d'autre part elle les reflète et trop souvent, hélas ! elle est exposée à les subir.

Heureux donc celui qui pourrait écrire une histoire générale de la prédication catholique ! N'en ayant pas plus l'ambition que la puissance, détachons au moins quelques traits dominants de ce magnifique ensemble. Écoutons les maîtres, les grands maîtres ; étudions-les quelquefois comme théoriciens, mais surtout comme modèles, et non pas même tous, mais ceux-là seuls dont le commerce nous est indispensable, à nous prédicateurs et prédicateurs de langue française. Ce seront d'abord les Prophètes, puis le maître des maîtres, Jésus-Christ, Notre-Seigneur ; à sa suite, les Apôtres, surtout saint Paul ; parmi les Pères, saint Chrysostome et saint Augustin ; dans l'âge moderne, Bossuet et Bourdaloue. Voilà nos grands classiques, et c'est à eux qu'il faut revenir toujours pour apprendre, avec les secrets éternels de notre art, celui de la nouveauté, de l'actualité la meilleure. Mais ce dernier mot appartient plutôt à la théorie et nous ne devons pas anticiper.

La liste de ces grands noms est courte ; c'est tout d'abord que nous voulons nous-même être court. Si l'on s'étonnait de n'y pas voir figurer Massillon par exemple, nous avouerions sans hésiter qu'il ne remplit pas assez bien l'idée d'un maître telle que nous la concevons ; c'est-à-dire encore une fois d'un guide sûr, d'un prédicateur dont il nous faille, non pas seulement goûter le talent, mais accepter l'influence. Une doctrine parfois contestable, une morale souvent trop philoso-

phique et naturelle, l'Écriture quelque peu négligée ou même interprétée de fantaisie : voilà déjà pour diminuer notre confiance dans cet auteur, éminent du reste. Mais encore y a-t-il chez lui trop d'art visible et cherché, ce qui est une faute habituelle contre le grand art lui-même. Dans l'orateur quelquefois puissant, dans l'écrivain toujours habile, nous ne sentons pas assez bien l'âme qui se communique et s'épanche en toute ardeur et probité. Qu'on le lise, à la bonne heure, et nous n'en voudrions dispenser personne ; qu'on l'admire par certaines parties, soit ; mais finalement et à notre point de vue tout pratique, ce nom illustre, glorieux si l'on y tient, ne saurait marcher de pair avec ceux que nous avons cités.

Au reste il importe de ne point prendre le change et d'appliquer à plusieurs ce qui vient d'être dit pour un seul. Qu'on veuille bien ne point nous imputer l'irrévérence et l'injustice d'écarter comme gens d'utilité nulle ou médiocre tous ceux que nous n'étudions pas. Oserions-nous faire cette injure à saint Basile ou à saint Grégoire de Nazianze, à saint Ambroise ou à saint Léon le Grand, à saint François de Sales ou à Fénelon ? Mais autres sont les auteurs vraiment utiles et qu'aucun lettré n'ignore, autres les classiques proprement dits sur lesquels tout écrivain se forme. Le lecteur voudra bien nous accorder le bénéfice de cette distinction.

Peut-être encore eût-il désiré de se voir présenter un contemporain, ne fût-ce que pour étudier dans un modèle plus proche de nous les nuances propres, le ton de la prédication du jour ; et déjà il a nommé Lacordaire. Certes la gloire du grand Dominicain n'est pas en cause et, avec tous les catholiques, nous en jouissons comme d'un bien de famille. Qu'on nous permette cependant de ne point le ranger parmi les classiques de la chaire. Orateur admirable suscité de Dieu pour une

mission providentielle, mais modèle imparfait au gré de ses amis les plus justement enthousiastes[1], mais modèle étrangement difficile, périlleux même à plusieurs, par-dessus tout modèle incomplet car il ne représente qu'un genre, et, malgré la nécessité de la *conférence*, qui voudrait la tenir pour l'unique genre désormais possible ?

Il y a plus, et ici nous prions le lecteur équitable de ne pas outrer notre pensée. Adapter la prédication aux besoins actuels n'est point un fait de légère importance, un problème secondaire au sens habituel du mot, mais c'est — chose très différente — une préoccupation qui ne doit venir qu'en second lieu. Le premier travail consiste à dégager bien des grands maitres les lois profondes, toujours les mêmes, et qui, nous osons le croire, mènent toujours au vrai succès. Quant aux modifications de détail et de circonstance, la suite fera voir que nous nous en occupons toujours ; mais cela même nous dispensera de les étudier à part et comme *ex professo*.

Voilà pourquoi nous nous en tenons aux classiques du genre, à ceux que nous avons nommés. Il est trop clair ausssi que, dans ces esquisses rapides, nous ne saurions tout dire. On a écrit sur eux des volumes sans épuiser la matière. On peut d'ailleurs n'être pas complet dans un livre et l'être suffisamment dans un chapitre. Nous nous y efforcerons, Dieu aidant, mais encore plus à être pratique. Hors de là ce travail ne mériterait pas un moment d'attention.

Mais comme il s'agit ici d'imitation et d'usage, est-il superflu d'écarter encore certains préjugés, certaines impressions qui arrêtent ou égarent quelquefois le bon vouloir ?

1. Montalembert. Le R. P. Lacordaire, nº VI. *OEuvres polémiques*, t. III.

Il y a — nous le savons d'expérience — des esprits timides ou trop modestes qui prennent frayeur des grands génies et se croiraient présomptueux de les pratiquer à titre de modèles. « Nous voulons, disent-ils, des exemples à notre portée. » Modestie regrettable, car elle amoindrit les forces et elle suppose plus d'une erreur. Sans entrer dans une discussion que nous retrouverons sur notre chemin en parlant de Bossuet par exemple, disons simplement qu'imiter n'est pas égaler, qu'il n'y a donc nulle présomption à se mesurer avec un plus fort que soi, que c'est là tout au contraire l'unique moyen d'étendre ses forces natives. Disons encore que, en dehors des spécialités, dans les matières qui intéressent le commun des hommes, les génies, précisément parce qu'ils sont génies, se tiennent habituellement à la portée de tous. C'est là leur gloire, leur mission et un de leurs traits absolument essentiels. Quoi qu'il en soit du préjugé, voilà un point que la fréquentation sérieuse de saint Augustin et de Bossuet mettrait victorieusement en lumière.

Est-il besoin d'ajouter que nous ne préconisons point l'imitation quand même, l'engouement irréfléchi, la fidélité servile ? Tout n'est pas à prendre dans les plus parfaits. Mettons à part le Maître divin, inimitable en un sens à raison de sa perfection même. Chez tous les autres nous trouverons bien des éléments divers. Ce sera d'abord l'esprit et l'âme de leur parole; ce seront les qualités profondes, essentielles, partout valables et bonnes à reproduire. Appliquons notre discernement à les démêler, puis essayons-nous à les faire nôtres selon nos forces. Mais avec ces traits de beauté universelle, impérissable, nous rencontrerons des formes extérieures, accidentelles, marques originales du caractère de l'homme ou des mœurs de l'époque. En ce point,

notre devoir sera de comprendre et non de calquer. Disons plus, nous nous heurterons à des défauts, à de vrais et visibles défauts, car le plus grand des hommes est toujours homme. Il faudra donc allier le profond et loyal respect à la fermeté du jugement, au courage du vrai. Et de grâce, quelles convenances viole-t-on pour s'avouer à soi-même que saint Chrysostome se laisse parfois emporter à sa propre verve; que saint Augustin a des endroits subtils et çà et là un goût étrange d'allégories; que le premier Bossuet, le Bossuet de Metz, est surabondant à ses heures; que Bourdaloue gagnerait à jeter quelque poésie dans son argumentation, quelques fils d'or dans sa trame d'acier? Si chétifs que nous soyons, il nous est trop aisé de marquer à coup sûr chez nos maîtres les traces de la faiblesse humaine, et nous devons le faire avec modestie mais sans peur ni désenchantement. Qu'un respect mal entendu ne nous mène pas à l'illusion volontaire ; mais ne soyons pas, s'il plaît à Dieu, de ces caractères entiers, absolus, prompts à l'enthousiasme sans réserve et par contre au dégoût sans indulgence; qui, une fois engoués d'un homme, veulent que tout y soit merveilleux, ou qui, au premier défaut rencontré, ferment le livre et retirent leur confiance à l'auteur. Dieu nous donne des vues plus fermes et plus larges, une critique à la fois libre, sensée, généreuse! Résignons-nous à n'admirer pas toujours et, passant légèrement sur les imperfections que nous saurons reconnaître, goûtons pleinement et en toute joie d'intelligence et de cœur les incomparables beautés de nos grands hommes. Ce sera commencer d'être pratiques et l'on sait que nous y tenons par-dessus tout.

Enfin puisque les plus grands sont imparfaits, il suit que pas un d'entre eux ne saurait être à lui seul le mo-

dèle suffisant, unique, et c'est pour cela même qu'il nous est bon de les envisager tous à la fois. On aura des prédilections, rien de mieux; l'un s'attachera de préférence à l'auteur qui s'ajuste le plus aisément à ses aptitudes, un autre à celui qui peut les étendre en les contrariant. Mais préférer n'est pas exclure, et, le choix fait d'une influence maîtresse, il est bon de la compléter, de la balancer par d'autres également mais diversement éminentes. En effet si aucun des maîtres humains n'a dit le dernier mot du grand art, tous réunis nous offrent un idéal où l'on peut dire que rien ne manque, un merveilleux faisceau de lumière où chacun apporte son rayon. Lumière d'ensemble, idéal collectif, qu'il importait, croyons-nous, de remettre tout d'abord sous les yeux. C'est avec une assurance d'autant plus ferme, et une admiration d'autant plus fière, que nous pourrons ensuite dégager et fixer les lois vraiment fondamentales de la prédication.

II

Les lois du genre. — Ce que vaut la dictinction entre l'orateur et le prédicateur. — Fond premier de toute éloquence : dire quelque chose à quelqu'un, parler selon la nature de l'objet et les dispositions de l'auditoire. — L'objet de l'éloquence sacrée : la Religion, Jésus-Christ. — L'auditeur : l'homme actuel et l'homme éternel. — Comment rajeunir la prédication. — Impressions découragées. — Si l'auditeur moderne est incapable d'une prédication solide et vivante.

La critique distingue parfois l'orateur et le prédicateur ; elle les oppose même l'un à l'autre. Nous n'acceptons la distinction qu'à charge de la bien entendre, et quant à l'opposition, nous avouons ne l'entendre pas du tout. Qu'est-ce donc que le prédicateur, sinon l'orateur qui prêche? S'il prêche bien, par où n'est-il pas bon ora-

teur, et s'il est bon orateur, qui l'empêche de bien prêcher? Veut-on dire que, dans un intérêt apostolique, en raison de son objet spécial et des besoins des âmes, il doit sacrifier çà et là quelques habitudes oratoires, quelques élégances traditionnelles de style ou de composition? A la bonne heure! Mais avons-nous tort de penser que, par le fait et dans l'acte même de ces sacrifices, il se montre orateur excellent? Une des premières lois de l'éloquence n'est-elle pas de mesurer la parole aux dispositions des écoutants et à la nature spéciale de la matière? Imaginez Cicéron haranguant par occasion les citoyens d'une colonie ou d'un municipe; l'art lui commandera de se mettre à leur portée. Nous ne comprenons pas davantage que Bossuet par exemple ait cessé d'être orateur alors que, dans ses tournées pastorales, il parlait simplement aux paysans de son diocèse. A penser d'une autre façon, nous craindrions de confondre l'art véritable et sa libre souplesse avec une rhétorique formaliste ou du moins avec les exigences particulières aux genres les plus relevés.

Qu'est-ce, après tout, que l'orateur? Une âme qui, pleine de son objet, s'efforce de le faire passer dans d'autres âmes; — une âme qui, pour communiquer son objet, déploie en concours et en ordre toutes ses puissances d'expansion; — une âme qui arrive par cet effort à présenter vivement l'objet marqué de son empreinte à elle-même, teint de ses couleurs, échauffé de son feu; — une âme qui se met tout entière dans sa parole communicative pour mieux y mettre son objet.

Et maintenant donnez-lui pour objet la révélation divine et l'enseignement de l'Église, la religion tout entière, dogmes, morale et pratiques; donnez-lui pour auditeurs, non plus des juges à convaincre ou des votants à décider, mais des chrétiens à convertir : ni cet

objet ni cet auditoire ne changeront pour lui les conditions premières de la parole. Devenu prédicateur, il fera tout ce que l'orateur a dû faire; encore une fois, il sera l'orateur qui prêche, ni plus ni moins.

L'éloquence a mille tours et mille formes; elle est par nature souple, diverse, inégale; mais ses variétés infinies ne sont que l'épanouissement rationnel d'un fond commun, l'application multiple d'une loi unique. Or ce fond, cette loi, nous les traduirions volontiers dans une formule plus que simple : dire quelque chose à quelqu'un, le dire suivant la nature de ce quelque chose et les dispositions de ce quelqu'un.

Dire quelque chose à quelqu'un! Banalité, pense-ra-t-on peut-être. Hélas! n'est-il pas vrai pourtant que, de ces deux éléments de l'éloquence, nous autres prédicateurs nous sommes en péril d'esquiver quelquefois le premier et bien plus souvent d'oublier le second? Un critique sage, respectueux, catholique de cœur et de croyance, a pu écrire ces mots : « C'est dans la chaire qu'il est le plus facile de parler sans rien dire [1]. » N'y a-t-il là qu'une épigramme et une hyperbole? Est-il sans exemple que des dehors brillants cachent un fond pauvre, une parole vide? D'autre part, où le fond est riche, l'expression tout entière, style, ton, débit, n'est-elle pas trop souvent impersonnelle, deux fois impersonnelle, et parce qu'on ne la sent pas sortir d'une âme, et parce que, — suite inévitable, — elle ne va pas à l'âme de l'auditeur? Dissertation flottant dans le vague ou, si l'on veut souffrir cette expression, symphonie religieuse exécutée entre ciel et terre, sans chercher ni atteindre personne. En vérité, nous ne croyons pas avoir été trop banal de réduire le capital de l'éloquence.

1. A. Feugère. *Bourdaloue. Sa prédication et son temps.*

de la prédication surtout, à cet aphorisme d'apparence naïve : dire quelque chose à quelqu'un.

Mais encore faut-il parler selon les dispositions de ce quelqu'un et la nature de ce quelque chose. L'objet, l'auditoire : deux influences déterminantes qui agiront sur l'orateur pour mesurer la forme dernière de sa parole. — L'objet, l'auditoire : circonstances décisives qui le rangent et le fixent dans un genre spécial, mais qui en outre le guideront parmi les variétés infinies d'ensemble et de détail que le genre comporte et que l'occasion commande. — L'objet, l'auditoire : titres des deux livres qui partagent notre étude théorique.

Or l'objet spécial du prédicateur est le plus vaste, le plus haut qui se conçoive, le plus inépuisable, le plus nouveau d'une nouveauté éternelle. C'est la révélation divine, l'Evangile avec tout son commentaire authentique, formulé dans le reste de l'Écriture, dans les définitions de l'Église, dans les écrits des Pères, des théologiens et des ascètes, mis en drame dans la liturgie et en pratique vivante dans l'histoire des saints; l'Évangile abrégé, résumé, personnifié en Jésus-Christ Notre-Seigneur, lequel devient, de toute nécessité, l'objet central et suprême de notre parole. Voilà ce dont nous devons être pénétrés, remplis, ravis, transportés jusqu'au besoin et à la passion de le répandre. Hors de là, sans la possession suffisante et l'amour passionné de tout cela, comment nous figurer le prédicateur? Non pas même comme un écho sonore, car enfin de quoi serait-il l'écho? Être éloquent, c'est avant tout dire quelque chose. Pour nous, c'est avant tout dire cela.

Mais c'est aussi parler à quelqu'un, et de manière à s'en faire entendre. L'objet une fois reconnu, envisageons l'auditeur. Tout le problème est de lui dire ces

choses jusqu'à les lui faire aimer comme nous les aimons nous-mêmes, et par suite, ses dispositions vont influer sur notre parole et la déterminer à leur tour. Voici donc devant notre chaire cet auditeur auquel appartient pour Dieu notre vie de prêtre ; cet auditeur trop souvent oublié de fait dans la composition de nos discours, et qui pourtant nous saurait gré de l'attaquer en face; cet auditeur à la fois aimé et redouté, trop redouté peut être, alors qu'il nous supplie tout bas d'être plus hardis, de compter plus sur lui-même et sur la grâce de notre ministère; — ce *cher auditeur*, comme disait Bourdaloue, et qu'il faut connaître à fond pour le manifester à lui-même, mais surtout qu'il faut toucher d'une main douce et ferme pour le saisir, le dominer et le conduire à Dieu. Et qui est-il enfin ? C'est l'homme du jour, le chrétien du jour, avec tous les éléments accidentels, bons ou mauvais, de son pays et de son temps, de son caractère et de ses dispositions présentes. Mais c'est aussi l'homme, l'homme immuable, éternel, pourrait-on dire, avec son fond de nature invariable ; c'est le chrétien partout le même, dont les aptitudes surnaturelles ne changent pas, non plus, hélas ! que ses convoitises. — On pensera peut-être : « Cet homme-là, ce chrétien-là, fantôme de l'esprit, abstraction qui n'existe nulle part. » — Oui, dans cette forme d'abstraction pure. Mais qu'on y prenne garde : nous pouvons dire tout aussi bien : réalité qui existe partout sous les modifications individuelles, substance et fond qui toujours se retrouvent sous les accidents et phénomènes. Cet homme éternel, ce chrétien immuable, il n'est nulle part, mais il est partout, et c'est lui qu'il faut viser à travers l'autre. Connaissons l'homme du siècle, le chrétien du siècle, et traitons-le comme il a besoin de l'être, mais pour atteindre et sai-

sir en lui l'homme éternel. Sans cela, point de parole qui aille au but.

On sent la prédication languissante, et l'on se préoccupe de l'aviver, de la rajeunir. Quelques-uns s'en tiennent à une inquiétude vague de mieux faire, à des regrets découragés et stériles. D'autres plus hardis tentent bravement l'aventure et se lancent à la conquête de la nouveauté, fallût-il la chercher sur des routes périlleuses, dans la concession à outrance, dans des effets littéraires contestables, dans la bizarrerie, dans l'excentricité, sinon plus loin encore. Eh bien! cette nouveauté souverainement désirable, efficace et victorieuse autant que chose peu compter de l'être, nous sommes profondément convaincu d'en avoir, non pas certes inventé, mais formulé la condition souveraine. Et quelle est-elle? Encore une fois : dire quelque chose à quelqu'un. La nouveauté sera dans un retour sérieux, énergique, d'une part à l'objet véritable et intégral de la prédication, c'est-à-dire à l'Évangile et à Jésus-Christ : — de l'autre à une parole simple, vraie, vivante, allant droit de l'âme à l'âme ; elle sera dans cette éloquence de nature dont tout homme convaincu porte en soi le germe plus ou moins fécond, suivant le talent et l'effort.

Nous voulons être neufs, intéressants, vraiment utiles : possédons mieux, exploitons mieux l'inépuisable trésor de la doctrine, les insondables richesses du Christ ; prêchons par-dessus tout et en tout Jésus-Christ même, le grand inconnu, l'éternelle nouveauté.

Nous voulons être neufs, saisissants, tout-puissants sur un auditoire : osons le dire, avec une liberté respectueuse, ne prêchons plus, parlons, parlons en hommes de foi qui veulent rendre leur foi contagieuse. *Credidi propter quod locutus sum.* Ecartons les théories hasardées, le sentiment faux, le langage factice, le ton

convenu. Ne soyons pas prédicateurs au sens courant du mot ; soyons hommes, soyons prêtres, sachons, croyons, aimons, et après cela, quoi qu'il nous en coûte, parlons français, mais de l'abondance du cœur.

Il y a peu d'apparence que ce programme de nouveauté soulève une opposition raisonnée, systématique. Mais si la raison y consent, il se peut que l'impression proteste, impression triste et découragée. Non que le programme soit en lui-même trop haut, trop vaste et bon pour quelques talents supérieurs. Si nous avions le droit et l'honneur de conseiller le génie, nous ne lui en offririons pas d'autre, et par ailleurs il est à la mesure des esprits les plus modestes. — Mais les auditoires, certains auditoires au moins, sont devenus si étrangement dégoûtés et difficiles ! Le sérieux est si loin et avec lui le sens des beautés sobres et naturelles ! Pourra-t-on faire accepter partout une prédication de ce caractère ? — Voilà ce que nous avons entendu plus d'une fois.

Nous savons les difficultés et nous ne les oublierons point. Mais encore, allons jusqu'au bout de notre pensée et avançons hardiment que ce n'est point chose si difficile. Car enfin de quoi donc serait incapable un auditoire moderne et le plus moderne de tous ? De recevoir et de goûter en son entier la pure substance de la doctrine ? — A ce compte, il serait incapable du christianisme, du salut. Nous n'aurions plus, nous prêtres, qu'à nous retirer en secouant la poussière de nos pieds. Qui l'osera dire ? Qui osera pousser à cette extrémité la logique du découragement ? Les faits y résistent d'ailleurs. Depuis quinze ans, le R. P. Monsabré fait à Notre-Dame un grand et admirable catéchisme, et cela prouve au moins que les contemporains n'ont pas une si grande horreur du sérieux. — De quoi donc les ferons-nous

incapables ? De reconnaître et d'aimer la parole naturelle, vraiment et sagement communicative, l'accent d'une âme ardente mais disciplinée et raisonnable ? — Ils auraient cessé d'être hommes ; la vraie nature humaine serait tuée en eux et sans résurrection possible par une fausse éducation littéraire, par les habitudes et préjugés dont se compose le goût régnant. — Ici encore bien des faits nous dispensent de leur infliger cette injure.

Il y a cinquante ans, Ozanam et ses jeunes amis allaient, non sans quelque naïveté, demander à l'archevêque de Paris, Mgr de Quélen, d'instituer une prédication mieux appropriée au besoin du siècle, et ce fut, on le sait, comme un premier signe de la mission providentielle de Lacordaire. Aujourd'hui pareille demande pourrait se reproduire en plus d'un lieu, et, pour notre part, nous ne refuserions pas tout à fait d'y souscrire. Mais est-on bien sûr que, l'occasion étant donnée, un vœu tout autre ne se produirait pas là même où la prédication contemporaine a poussé le plus loin ses complaisances ? Est-on sûr que nombre de chrétiens ne sont point las, douloureusement las, de philosophie aventureuse, de christianisme amoindri et comme naturalisé, de poésie fade, d'émotions fiévreuses ou molles ? Dieu merci ! les modes passent et la nature demeure. Qu'on lui fasse entendre son accent natal, l'accent de la vérité ardente et simple : elle s'étonnera peut-être, mais nous osons croire qu'elle se reconnaîtra vite elle-même et que le vrai lui apparaîtra bientôt comme la plus charmante des nouveautés.

Que si l'auditeur moderne a quelquefois ses engouements, ses préjugés, ses faiblesses, faisons-lui l'honneur de ne pas les estimer incurables, et n'oublions pas que notre devoir est de travailler à l'en guérir. Touchons à tout cela d'une main respectueuse et délicate, mais aussi

ferme qu'aimante. Prêtons-nous à ses fantaisies de malade, mais avec mesure et pour un temps, mais dans l'intention et avec l'assurance de refaire peu à peu son tempérament intellectuel et moral. Nous serions criminels d'amoindrir pour lui complaire l'objet sacré que nous lui présentons de par Dieu même, et nous l'honorerions vraiment trop peu de penser lui être longtemps agréables en sacrifiant à son goût prétendu quelque chose du bon sens de la nature ou de la dignité du ministère.

A tout prendre, le prédicateur du dix-neuvième siècle se trouve, comme ses devanciers, en présence de l'âme humaine, toujours sensible au vrai proposé avec chaleur par une âme convaincue, en présence de l'âme baptisée toujours inclinée, qu'elle en ait ou non conscience, vers le pur Christianisme et le vrai Jésus-Christ. Pour exploiter cette double sympathie, pour écarter les oppositions éternelles de la mauvaise nature et les difficultés bien plus légères qui tiennent aux circonstances, il a tout ce qu'avaient ses devanciers : la grâce de Dieu, l'inépuisable richesse de la doctrine, les ressources de son âme d'homme et de prêtre. Que lui manque-t-il ?

Et que lui souhaitons-nous enfin ? Que voulons-nous lui rappeler respectueusement dans la seconde partie de nos études ? La formule en est courte et simple. Qu'il se pénètre de son objet jusqu'à s'en passionner ; qu'il connaisse, qu'il aime saintement et pour Dieu l'homme auquel il s'adresse ; qu'il sache parler, parler français. En trois mots qu'il se fasse une science, une langue, une âme, et qu'il prêche hardiment Jésus-Christ.

(Slough, Angleterre, 25 mars 1888, en la fête de l'Annonciation.)

PREMIÈRE PARTIE

LES MAITRES

CHAPITRE I

LES PROPHÈTES

I

Les Prophètes sont les vrais prédicateurs du peuple de Dieu. — Mission personnelle, intermittente et moralement continue. — Quatre éléments essentiels de leur rôle : 1° Mission divine et autorité considérable. — Ont-ils été « les tribuns sacrés du peuple » ? — 2° Responsabilité pesante. — Le Prophète est un homme sacrifié. — Impopularité. — Colère des grands. — Baruch devant le Conseil d'État. — 3° Doctrine possédée à fond et méditée chaque jour. — 4° Force d'en haut.

Dès que la famille patriarcale devint peuple, l'action surnaturelle de Dieu commença d'emprunter visiblement le concours de la solidarité humaine, et la prédication apparut. On sait, du reste, qu'elle ne faisait pas partie intégrante des attributions sacerdotales. Le prêtre juif était plutôt sacrificateur que docteur ; et, dans le culte, la prédication n'avait pas, comme chez nous, sa place régulière. Après la captivité surtout, on vit se multiplier les synagogues ou réunion du sabbat, et là se faisait une sorte de lecture commentée de la Loi ; mais cette forme d'enseignement sacré ne constituait pas non plus un ministère, la parole étant à qui voulait la prendre. Ainsi voyons-nous Notre-Seigneur Jésus-Christ commenter Isaïe dans la synagogue de Nazareth, et saint Paul invité à parler dans celles de Thessalonique et d'Antioche de Pisidie[1].

Mais à côté du prêtre, à côté de ces interprètes libres de la Loi, nous trouvons le Prophète, et c'est lui qui sera le vrai prédicateur en Israël. Il se présente à son heure, en

1. Luc, IV, 16. — Actes, XVII, 1, 2 ; XIII, 15.

vertu d'une mission personnelle, immédiatement reçue d'en haut. Il rend des oracles, mais par ailleurs il prêche ; et ses oracles même, le plus souvent enveloppés d'exhortations, de reproches, de menaces, peuvent être considérés comme une véritable prédication. Avec lui, des disciples, quelquefois honorés, par extension, du titre qui lui appartient en propre, ont souvent part à l'apostolat, sinon à l'inspiration divine. Tel est le moyen choisi par la Providence pour maintenir le peuple dans le devoir.

Moyen miraculeux et pourtant quasi ordinaire. En effet, bien que la mission prophétique soit, pour ainsi dire, intermittente, encore se reproduit-elle à des intervalles assez rapprochés pour former dans l'histoire comme une chaîne continue. Samuel, Nathan, Élie, Élisée, se touchent d'assez près. A quelque distance apparaissent les premiers dont nous ayons gardé la parole écrite. C'est Jonas, Osée, Amos, Joël, venus certainement ou probablement un siècle après le schisme des dix tribus, deux siècles avant la captivité. Isaïe, Michée, Nahum, la précèdent de cent ans. Mais cette douloureuse époque est le vrai centre du Prophétisme, et l'on entend, du reste, combien les Juifs punis et dispersés ont besoin d'être soutenus contre le découragement et l'idolâtrie. En 606, date où commence la grande épreuve, il y a vingt-deux ans que Jérémie prophétise ; Daniel, encore tout jeune, est emmené à Babylone cette année-là même ; Baruch et Sophonie sont vivants ; c'est douze ans plus tard (594) et au milieu même des captifs qu'Ézéchiel recevra sa mission. Après le retour, Aggée, Zacharie, Malachie, s'inspirent encore des souvenirs du grand désastre, mais dominés par la promesse toujours plus nette du Messie. Puis le Prophétisme se tait, jusqu'aux jours de Jean-Baptiste, quatre siècles environ.

Or, avant de voir à l'œuvre les prédicateurs de la Loi ancienne, étudions un instant le ministère lui-même et la situation à part qui en résulte. Sauf des différences faciles à reconnaître, c'est déjà le rôle du prédicateur catholique, et une première idée de ses plus graves devoirs.

La condition du Prophète nous présente quatre éléments notables.

Il est tout d'abord investi d'une mission divine et, par suite, d'une autorité supérieure, en un sens, à tout pouvoir humain. « J'ai mis mes paroles dans ta bouche, dit le Seigneur à Jérémie, je t'ai établi en ce jour sur les nations et sur les royaumes pour arracher et détruire, pour disperser et dissiper, pour bâtir et planter [1]. »

Chez le prédicateur de l'Évangile, la mission ne sera ni moins nécessaire ni moins divine. Son autorité sera aussi haute, plus haute même, sur les âmes et dans les choses de Dieu. Si elle n'atteint pas directement l'ordre politique et temporel, si nous ne vivons plus sous la quasi-théocratie qui fut le régime de l'ancien peuple, si Jésus-Christ a pénétré de sa douceur l'exercice et, pour ainsi parler, la substance même de notre rôle, le prêtre n'en demeure pas moins le moniteur d'office de tout chrétien, la conscience visible de toute âme baptisée, royale ou sujette. Ainsi l'entendaient Bossuet et Bourdaloue devant Louis XIV qui ne s'en estimait pas amoindri. Saint Augustin nous peint en ces mots les Prophètes des Juifs. « C'étaient leurs vrais philosophes, entendez, les vrais amis de la sagesse; c'étaient leurs théologiens, c'étaient leurs Prophètes, c'étaient leurs maîtres en fait de droiture et de piété [2]. » Inspiration à part, le prédicateur de la Loi nouvelle est-il autre chose?

On a voulu faire de nos Voyants les tribuns sacrés du peuple [3]. Rêve de poète et de poète déchu du sens chrétien. Comme le prêtre catholique, ils tenaient tout de Dieu et rien de la foule; c'était Dieu qu'ils représentaient et non

1. Jérémie, I, 9, 10, 17, 18, 19. — Cf. Ezéchiel, II.

2. Ipsi eis erant philosophi, hoc est amatores sapientiæ, ipsi sapientes, ipsi theologi, ipsi Prophetæ, ipsi doctores probitatis atque pietatis. (Augustin., *De civ. Dei*, liv. XVIII, ch. LXI, n° 3.)

3. Lamartine, *Voyage en Orient*. — Cf. Plantier, *Poètes bibliques*. — Villemain, dans son *Étude sur Pindare et la poésie lyrique*, parle du rôle politique des prophètes avec plus de respect et d'intelligence que Lamartine et plusieurs autres.

pas elle. Que si leur âpreté peut évoquer dans quelques esprits l'image des violences tribunitiennes, l'assimilation demeure inexacte en plus d'un point et déplacée. Au surplus, nous n'avons pas besoin d'apprendre que leur ton ne peut être en tout le nôtre.

Qu'on ne leur prête pas non plus un rôle tout de reproche et de menace. Leur mission est de préférence une mission de miséricorde, elle voudrait n'être que cela. Isaïe nous le fait bien entendre en parlant de Jésus-Christ, le Roi des Prophètes, mais de lui-même aussi et tout d'abord. L'Esprit de Dieu, qui repose sur le Voyant et le consacre, l'envoie annoncer la bonne nouvelle aux doux, guérir les cœurs contrits, et pour ceux qui pleurent dans Sion changer en couronne la cendre qui couvre leur tête [1]. Comme le Dieu dont ils sont pleins, les Prophètes ne tonnent et ne maudissent que pour mener les âmes au pardon par le chemin du repentir.

Pareille mission ne va pas sans grands devoirs ni responsabilités pesantes, et voilà bien le second élément caractéristique du Prophétisme considéré en lui-même. L'homme de Dieu est condamné pour sa gloire à une sainteté plus étroite : ses lèvres sont purifiées au feu de l'autel [2]; en devenant le prédicateur de la Loi, il cesse de s'appartenir, et désormais il aura moins que personne droit à l'égoïsme. Comment l'eût-il oublié, quand il lui fallait, par exemple, réprouver éloquemment de par Dieu les pasteurs qui se paissent eux-mêmes aux dépens du troupeau [3]? Et puis que de fatigues à braver, que de peines! Baruch ose un jour s'en plaindre, et, par la bouche de son maître Jérémie, il reçoit d'en-haut cette réponse pour nous si parlante : « Eh quoi! ce que j'avais édifié, je le détruis; ce que j'avais planté, je l'arrache; toute la terre est bouleversée, et, parmi toutes ces ruines, tu voudrais pour toi-même une situation large

1. Isaïe, LXI, 1, 2, 3.
2. *Idem*, VI, 5, 6, 7.
3. Ezéchiel, XXXIV, 1 à 11.

et commode[1] ! » Ce n'est pas tout : il faut se faire impopulaire, braver la vengeance des princes. En vain le Prophète s'est dressé devant la face de Dieu pour lui parler des hommes en bien et détourner d'eux son indignation. Les hommes conspirent contre leur défenseur pour le frapper de la langue et creuser sous ses pas une fosse où il doit périr[2]. Après l'opinion soulevée, voici les colères officielles. Sédécias, qui croit en Jérémie et le redoute, le laissera mettre dans une citerne boueuse, sauf à l'en tirer pour le consulter en secret[3]. Au temps de Joakim, prédécesseur de Sédécias, le même prophète devient l'occasion d'une scène de haute comédie politique, et c'est bien là qu'il faut apprendre combien peu de choses sont nouvelles sous le soleil. Par commandement divin, Jérémie écrit dans sa prison toutes les menaces d'en-haut contre le peuple, puis il charge Baruch de les lire au temple, un jour solennel, devant les habitants de Jérusalem et les pèlerins des provinces. Intrépide cette fois, Baruch obéit; mais il est immédiatement déféré à une sorte de conseil d'État réuni dans le palais du prince. On le mande, il recommence là sa lecture, et les hauts fonctionnaires frappés de stupeur, lui disent : « Nous ne pouvons nous dispenser de faire notre rapport ; mais va, cache-toi ainsi que Jérémie et que personne ne sache où vous êtes[4]. » Bientôt l'écrit est aux mains de Joakim. Au bout de trois ou quatre pages[5], le roi n'y tient plus ; il lacère le volume avec le grattoir d'un scribe et le jette au feu sans que personne s'y oppose, hormis trois braves. Un mandat d'amener est lancé contre l'auteur et le secrétaire, qu'on ne trouve pas, et en fin de compte, Dieu l'ordonnant ainsi, Baruch fait du livre supprimé une seconde édition notablement aug-

1. Jérémie, XLV, 4, 5.
2. *Idem*, XVIII, 18 et suiv.
3. *Idem*, XXXVIII.
4. Nuntiare debemus regi omnes sermones istos... Vade et abscondere, tu et Jeremias, et nemo sciat ubi sitis. (Jérémie, XXXVI, 16, 19.)
5. Cumque legisset Judi tres pagellas vel quatuor... (*Ibid.*, 23.)

mentée [1], comme le Saint-Esprit n'a pas dédaigné de nous l'apprendre. Tout cela n'est-il pas d'hier?

Le dénouement devait être plus sanglant quelquefois. Isaïe mourut scié vif par ordre de Manassès, et, d'après l'opinion la plus probable, Jérémie fut lapidé en Égypte par les réfugiés qui l'y avaient emmené de force. Le martyre apparaissait dès lors parmi les éventualités du rôle.

Rôle effrayant pour la nature, on le conçoit. S'il tentait quelques ambitieux, si des sacrilèges essayaient de le contrefaire, — et l'on sait au risque de quels anathèmes [2], — les vrais hommes de Dieu tremblaient plutôt de s'en voir investis. Quand ils ne cherchaient pas à le fuir, comme Jonas [3], ils s'en défendaient de leur mieux, comme Jérémie [4]. Souvent ils défaillaient sous la charge. « Plût à Dieu que l'Esprit ne fût pas en moi et que mes paroles fussent mensonges [5]! » Incapables de taire la vérité, mais en même temps désolés d'avoir à la dire, ils nous donnent le spectacle vraiment saisissant de la pauvre nature humaine aux prises avec un mandat qui l'accable et qu'elle ose bien reprocher à Dieu comme un piège tendu à sa faiblesse. « Vous m'avez séduit, Seigneur, et je me suis laissé séduire; vous étiez le plus fort et force vous est restée. C'est une risée de tout le jour, une moquerie universelle, parce que depuis longtemps je vais criant iniquités et désastres..... Je m'étais dit : oublions le Seigneur et ne parlons plus en son nom; mais le voilà qui bouillonne comme un feu comprimé dans mon sein, dans mes os, et je défaille, impuissant à le contenir [6]. » Il leur faut donc parler à

1. Et insuper additi sunt sermones multo plures quam antea fuerant. (Jérémie, xxxvi, 32.)

2. Voir le chapitre xxiii de Jérémie.

3. Jonas, i.

4. Jérémie, i, 6.

5. Michée, ii, 11.

6. Seduxisti me, Domine, et seductus sum; fortior me fuisti, et invaluisti; factus sum in derisum tota die; omnes me subsannant quia jam olim loquor, vociferans iniquitatem, et vastitatem clamito... Et dixi : Non recordabor ejus, neque loquar ultra in nomine Illius;

tout prix, car ils vivent sous une responsabilité formidable ; car s'ils restent muets par frayeur ou complaisance, Dieu leur redemandera le sang des âmes, et ils ne délivreront la leur qu'en affrontant bravement toutes les conséquences du ministère [1]. Grande leçon.

Mais Dieu mesure le secours à la peine. Avec l'autorité et la responsabilité, ces grands hommes avaient à leur service deux forces qui achevaient de leur créer une situation hors de pair. C'était d'abord une doctrine infaillible, figurée par le livre mystérieux qu'Ézéchiel dévore et qui emmielle sa bouche [2]. Cette doctrine dont il devait être la voix, le Prophète avait à s'en pénétrer par la méditation quotidienne. « Dieu m'a donné une langue érudite pour pouvoir soutenir de la parole toute âme fatiguée. Dieu rend mon oreille attentive dès le matin, dès le matin il rend mon oreille attentive pour que je l'écoute comme un maître [3]. » Cela était dit pour les Voyants d'Israël, pour Jésus-Christ, leur antitype, mais aussi pour les héritiers de Jésus-Christ. Que saura, que pourra le prédicateur, s'il n'a pas dévoré le Saint-Livre et s'il ne le médite pas tous les jours ?

Enfin les hommes de Dieu étaient revêtus de la force de Dieu même. Il leur donnait un front de diamant [4] ; il les faisait inébranlables comme une citadelle, comme une colonne de fer et un mur d'airain. A ce compte, il leur était défendu de craindre les hommes. « Ceins tes reins, lève-toi, dis-leur tout ce que je te mande..... Ils vont guerroyer contre toi et ils ne prévaudront pas, parce que je suis à tes côtés pour te délivrer, dit le Seigneur [5]. » C'est

et factus est in corde meo quasi ignis exæstuans claususque in ossibus meis, et defeci, ferre non sustinens. (Jérémie, xx, 7, 8, 9.)

1. Ezéchiel, III, 17 à 22 ; XXXIII, 1 à 10.

2. *Idem*, II, 9 ; III, 3.

3. Erigit mane, mane erigit mihi aurem, ut audiam quasi magistrum. (Isaïe, L. 4.)

4. Ezéchiel, II, 6 ; III, 8, 9, 14. — Isaïe, L, 7, 8, 9.

5. Jérémie, I, 17, 19.

la parole même de Jésus-Christ : « Allez, enseignez... voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles [1]. » A ce compte aussi, les prophètes devaient prêcher hardiment Dieu, ses droits, la pénitence ; ils devaient enfler leur voix comme la trompette pour annoncer au peuple ses péchés et troubler les consciences dans leur fausse paix [2]. Ainsi Jésus-Christ nous dira : « Prêchez sur les toits ce qui vous a été confié à l'oreille [3], » et saint Paul à son disciple : « Convaincs, exhorte, reprends en toute patience et doctrine. »

On ne s'étonnera pas après cela de trouver le Voyant, ou plutôt Dieu même, sévère aux faux prophètes, aux prédicateurs complaisants, aux flatteurs de l'opinion qui autorisent le mal en énervant la menace [4], « qui publient une paix menteuse et mettent des oreillers sous les coudes du pécheur [5], moins jaloux, ce semble, de sa conversion que de ses bonnes grâces. Malheur aux muets et aux timides [6], à ceux qui, par intérêt, annoncent le mensonge, quitte à se rassurer par un surnaturel de mauvais aloi, à se reposer sur le Seigneur en disant : « Est-ce que le Seigneur n'est pas avec nous ? Il ne « nous arrivera aucun mal [7]. »

Est-il besoin de rappeler le tempérament de force et de douceur nécessaire à la parole chrétienne ? Du moins la leçon de courage demeure ici dans toute sa force. L'onction évangélique corrigera sans doute une certaine âpreté de la prédication primitive. Toujours nous ferons rayonner sur les dogmes les plus terribles quelque chose de la bénignité et de l'humanité de Jésus-Christ. Mais en instituant la loi d'amour, Jésus-Christ n'a effacé de ces dogmes ni un iota

1. Matth., XXVIII, 19, 20.
2. Isaïe, XL, 9.
3. Matth., X, 27.
4. Jérémie, XXIII, 14 et suiv.
5. Ezéchiel, XIII.
6. Isaïe, LVI, 10, 11.
7. ... Et prophetæ ejus in pecunia divinabant ; et super Dominum requiescebant, dicentes : numquid non Dominus in medio nostrum ? Non venient super nos mala. (Michée, III, 11.

ni une virgule ; en nous commandant d'être charitables, il ne nous a point fait un privilège de la pusillanimité.

II

Le fonds de la prédication prophétique. — Dogmatique très simple : un seul Dieu, créateur de l'univers et de la nationalité juive ; maître absolu de toutes choses. — Affirmation et témoignages. — Argumentation populaire contre l'idolâtrie. — Parti à en tirer. — Morale précise et vigoureuse quant aux grands devoirs. — Énergiques peintures de mœurs. — Caractères opposés de la prédication morale des Prophètes : autorité souveraine et communication familière, sévérité et miséricorde. — Le cœur de l'homme et le cœur de Dieu. — Combien cette morale demeure actuelle.

Au temps des Prophètes, la Révélation attendait encore son complément. La Trinité n'était connue ou pressentie que par quelques âmes d'élite ; la Rédemption, l'Incarnation, demeuraient à l'état de promesses plus ou moins enveloppées ; tout l'ordre surnaturel était comme à demi voilé en attendant la pleine lumière du christianisme. Aussi la théologie des prédicateurs de l'ancienne loi devait-elle être moins riche et moins complexe que la nôtre. Dieu créateur, son domaine, sa Providence : leur dogmatique s'en tient à peu près là. D'ailleurs, point d'enseignement méthodique, de dissertations savantes. Ils exposent, affirment, répètent sans relâche avec une simplicité pleine de vigueur. Leur but immédiat, unique, est d'obtenir la soumission, et, pour y atteindre, ils ont deux arguments toujours les mêmes. C'est d'abord la création, fait primordial où se fonde le droit de Dieu, fait qu'ils rappellent assidûment [1], heureux de n'avoir pas à craindre en ce point les oppositions d'une science de mauvais aloi [2]. Puis vient un autre fait qui corrobore et accrédite le premier, le fait de la Providence extraordinaire du Seigneur sur Israël, son titre de créateur de la nationa-

1. Voir Isaïe, XL, 26, 28 ; XLV, 5 à 13. — Inutile de multiplier les citations : il suffirait d'ouvrir une concordance aux mots *creo*, *creator*, etc.

2. Oppositiones falsi nominis scientiæ. (I Tim., VI, 20.)

lité juive, les miracles qui ont accompagné la sortie d'Egypte [1], en un mot, toute l'histoire du peuple de Dieu avec ses alternatives de prospérités et châtiments visiblement envoyés du ciel, prodiges de justice et de miséricorde, se fortifiant les uns par les autres et tous ensemble attestant le domaine de Jéhovah, son droit initial et souverain de créateur. C'est où les Prophètes reviennent toujours et insistent presque sans trêve ; une affirmation puissante appuyée sur des faits constamment rappelés, c'est toute leur méthode. Nous avons, nous, l'avantage de travailler sur un fonds bien autrement riche, nous devons aussi compter avec d'autres besoins ; mais voilà du moins pour nous avertir de ne point présenter la Religion surtout comme un système, de l'établir tout d'abord à leur manière, comme un fait prouvé par des faits.

S'il leur arrive d'argumenter, ce n'est guère qu'à l'encontre de l'idolâtrie, non celle de quelques raffinés voyant peut-être dans les idoles les attributs personnifiés d'un Dieu unique, mais celle de la multitude, celle qui mettait réellement la divinité dans le bois, la pierre ou le métal. Ils discutent alors, mais combien leur discussion sent peu la logique de l'école ! Quelle insistance ! quelle ironie étincelante ! quelle verve de bon sens tout populaire ! Appelant sa puissante imagination au secours de sa raison indignée, Isaïe nous met aux yeux la manière dont se fabriquent les dieux des Gentils. Il peint les détails au complet et en toute crudité : cet or qu'on apporte dans un sac [2], ce bois dont la moitié aura servi pour le chauffage ou la cuisine et dont l'autre moitié sera Dieu [3] ; ces sculpteurs ou fondeurs, qui,

1. Jérémie, II, 6, 7; XI, 4,7; XVI, 14; XXXIII, 7; XXXII, 20, etc. — Baruch, II, 11. — Ezéchiel, XX, 5. — Amos, II, 10; III, 1, 2, etc.

2. Isaïe, XLVI, 5, 6, 7.

3. *Idem*, XLIV, 10 à 22. — Cf. XLI, 6, 7. — Est-ce par réminiscence ou par simple rencontre que La Fontaine a écrit :

Un bloc de marbre était si beau
Qu'un statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?
Sera-t-il Dieu, table ou cuvette ? —
Il sera Dieu.....?

après avoir peiné, sué, haleté comme pour le travail le plus vulgaire, vont, l'instant d'après, adorer leur œuvre, sans même songer — trait vraiment admirable : — « C'est peut-être un mensonge que je tiens là dans ma main[1], » — Malheur à qui dit au bois : « Réveille-toi ; lève-toi, à la pierre muette[2] ! » Encore plus fous ceux qui disent au bois : « Tu es mon père, » et à la pierre : « Tu m'as donné la vie[3] ! »

Mais en ce genre, le morceau le plus complet est la lettre de Jérémie aux Juifs près d'être emmenés à Babylone[4]. Là sont ramassés tous les arguments populaires contre les divinités de main d'homme. Matière vile en soi et dans ses communs usages ; matière façonnée selon le caprice de l'ouvrier, bien impuissant lui-même à faire un Dieu[5] ; images insensibles, incapables de se mouvoir et de se relever si elles tombent, sans défense contre la rouille, les oiseaux, les insectes, la poussière ou la fumée, sans regard pour voir les lumières qu'on allume en leur honneur, sans force pour se protéger du voleur ou de l'ennemi, vraies poutres dorées qu'il faut mettre sous clef comme dans une prison ou dans une tombe ; fantômes sans vie, au-dessous de l'animal qui se meut, des éléments qui agissent, du meuble ou du vase qui, eux du moins, sont bons à quelque chose. Tous ces détails, toutes ces ironies s'entassent et se précipitent pêle-mêle. Il s'agit bien de progression savante et de logique parfilée ! L'art est ici de frapper fortement et constamment le même point de l'âme, de faire entrer jusqu'au fond et aux moelles un seul et même argument populaire. Procédé à discuter,

1. ... Neque dicet : forte mendacium est in dextera mea. (Isaïe, XLIV, 20.)

2. Væ qui dicit ligno : expergiscere ; surge, lapidi tacenti. (Habacuc, II, 19.)

3. Dicentes ligno : Pater meus es tu ; et lapidi : tu me genuisti. (Jérémie, II, 27.)

4. Baruch, VI.

5. Corneille a peint ces dieux

> Insensibles et sourds, impuissants, mutilés,
> De bois, de marbre ou d'or comme vous le voulez.
> (*Polyeucte*, IV, 3.)

nous le voulons bien ; mais au moins le prédicateur y pourrait trouver une direction utile, apprendre par exemple à présenter amplement certaines vérités décisives et sensibles, plutôt que de se complaire en des argumentations déliées et en de brillantes passes d'armes de dialectique. Ne serait-ce pas un profit ?

Il en est un autre plus direct, et cette page de Jérémie provoque des rapprochements féconds. On nous permettra de les montrer du doigt en passant. Le temple catholique renferme, lui aussi, des images matérielles et corruptibles à l'égal des idoles. Mais quelle différence des idolâtres à nous ? Montons plus haut. Chose étrange et vraiment saisissante pour qui croit à la présence réelle : nombre de traits accumulés contre les simulacres païens s'appliquent exactement au Dieu de l'Eucharistie. Ce n'est pas seulement son tabernacle qui est de main d'homme et périssable comme toute œuvre humaine. Le froment consacré a été semé, moissonné, broyé, pétri, soumis à la cuisson tout ainsi qu'un pain vulgaire. Le Dieu qui en a pris la place en en maintenant les accidents visibles veut paraître aussi impuissant que les idoles à repousser les mêmes injures. Lui aussi a besoin que nous le portions çà et là, que nous le mettions sous clef comme un prisonnier ou un mort. N'est-il pas le mort mystique, le prisonnier d'amour ? Par ailleurs entre les idoles et notre Jésus quel abîme ! Abîme que la foi conçoit sans pouvoir le mesurer, et que, de temps à autre, le miracle illumine comme un éclair. Mais le miracle est rare et le Dieu caché reste le plus souvent endormi, enseveli dans son impuissance voulue. *Mysterium fidei !*

Si la dogmatique des Prophètes est simple, populaire, sans déploiement de philosophie, puissante par l'affirmation souveraine et le témoignage des faits ; leur morale se tient pareillement au-dessous de la morale chrétienne. Son idéal est moins haut, ses prescriptions moins parfaites, sa sanction plus habituellement humaine et temporelle. C'est, du reste, la même précision vigoureuse à tracer les grands devoirs : adoration d'un seul Dieu, culte où ce Dieu ne souffre ni

rapine ni lésine d'aucune sorte[1], mais encore justice et bienfaisance. Il est notable que, dès lors, Dieu estime ces deux vertus plus précieuses que le culte même, en ce sens du moins qu'elles le lui rendent acceptable et que, où elles manquent, il le rejette avec dégoût. « Que me fait la multitude de vos victimes? dit le Seigneur. J'en suis rassasié..... Qui vous a demandé tout cela? Qui vous a priés de venir vous présenter devant ma face et vous promener sous les portiques de mon Temple? Étendez vos mains et je détournerai les yeux; multipliez les prières et je ne vous écouterai pas, car vos mains sont pleines de sang. Lavez donc ces mains sanglantes, soyez purs, ôtez de devant mes yeux la noirceur de vos pensées, trêve d'actions perverses, apprenez à bien faire, cherchez la justice, allez au secours de l'opprimé, jugez la cause de l'orphelin, défendez la veuve; puis venez alors et éprouvez-moi, » dit le Seigneur[2]. Ailleurs, le même Isaïe poursuit de ses sarcasmes les démonstrations religieuses qui ne sortent pas d'un fond de droiture et de bon vouloir sérieux, les tours de tête affectés[3], la pénitence qui s'étale, les macérations séparées des œuvres de miséricorde. On s'imagine entendre déjà le Maître démasquant les Pharisiens.

Il serait facile d'abuser de ces passages pour discréditer, à la grande joie du rationalisme, les pratiques extérieures si saintes en elles-mêmes, si propres à humilier l'orgueil et à produire le sentiment dont elles sont logiquement l'expression. Mais le péril écarté par des réserves bien nettes, il y aurait là d'excellentes armes contre la dévotion de rêve ou de mode, contre cette piété illusoire où de pauvres âmes semblent chercher parfois une dispense de vertu.

Au reste, nous avons pu déjà l'apercevoir; chez les prédicateurs de l'ancienne Loi, la peinture des mœurs est franche,

1. Malachie, I.

2. Isaïe, I, 11 et suiv.

3. Numquid contorquere quasi circulum caput suum, et saccum et cinerem sternere, numquid istud vocabis jejunium, et diem acceptabilem Domino? (Isaïe, LVIII, 5.) — Cf. LXVI.

courageuse, hardie même parfois jusqu'à la crudité. Les crimes s'appellent de leur vrai nom, et le Voyant ne craint pas de les regarder en face. Qu'il soit par instants plus hardi qu'il ne nous est permis de l'être, voilà qui ne fait pas doute; mais n'avons-nous pas lieu de craindre, quant à nous, une douceur trop molle, une discrétion qui serait timidité? Sauf les précautions commandées par la délicatesse chrétienne, pourquoi, par exemple, n'appliquer pas à nos grandes villes certains traits de la vision d'Ezéchiel, suspendu entre ciel et terre et pénétrant du regard les abominations secrètes de Jérusalem[1]? Faut-il même désespérer d'exploiter avec mesure, au moins devant certains auditoires, cette vive image de l'âme pécheresse figurée comme l'épouse infidèle qui s'abandonne à l'étranger, à l'indigne, et lui livre, avec son honneur personnel, les joyaux qu'elle tient de son légitime seigneur[2]? Comment peindre mieux l'abus que le pécheur fait de lui-même et de toutes choses? Et d'ailleurs, l'homme qui sait sa langue ne peut-il pas dire à peu près tout ce qu'il veut.

Mais nos Prophètes n'entendent pas la peinture morale comme un amusement littéraire et une bonne fortune pour le talent. Ils vont droit au pratique et ne peignent les mœurs que pour les changer. Pénitence, conversion, voilà leur thème habituel, et ils le développent avec une force redoutable, menaçant les endurcis de châtiments qui les contraindront à confesser Dieu pour l'unique Seigneur, *Et scietis quia ego Dominus*. Là, comme le capital est d'émouvoir, ils procèdent par affirmations pressantes, colorées, passionnées d'une passion toute légitime et toute sainte[3]. Nous l'avons dit cependant, et il n'est pas superflu d'y revenir, la menace n'est pas tout leur rôle, pas plus que la sévérité n'est toute

1. Ezéchiel, VIII.

2. *Idem*, XVI. — On comprend qu'il s'agit uniquement de l'idée générale à reprendre et de quelques traits à choisir. — La même comparaison se retrouve au chapitre XXIII, mais avec une crudité moins imitable encore. — Cf. *Osée*, II.

3 Voir par exemple le chapitre VII d'Ezéchiel.

leur âme, et voici dans leur manière habituelle des caractères opposés mais unis qui vont en achever le tableau.

Sans doute, la morale qu'ils prêchent est absolument *autoritaire* et divine. Peu ou point de raisons philosophiques et humaines ; à peine, s'il s'agit de bienfaisance, un rapide souvenir de la fraternité de race et de sang [1]. La volonté de Dieu apparaît comme le fond du droit comme le dernier mot du devoir, et certes, en ce point, la loi d'amour n'a rien changé. Mais, après tout, le Maître n'est pas un tyran, ni la soumission un esclavage. En même temps qu'il s'impose de si haut à sa créature, Dieu daigne entrer avec elle en communication familière, se commettre avec elle dans une sorte d'égalité. Comme un père assez sage pour commander tout d'abord l'obéissance, mais assez condescendant pour vouloir qu'elle se raisonne elle-même après coup, Dieu argumente son peuple, il plaide contre son peuple, il appelle tout l'univers à juger entre son peuple et Lui. « Souviens-toi de moi et qu'on nous juge ensemble ; parle, si tu as quelque chose pour ta justification [2]. » Quelquefois, c'est Lui-même qui se justifie. « Quel tort ont donc trouvé en moi vos pères, pour me fuir et courir après les vanités [3] ? » Ailleurs, le plaidoyer divin se tourne en plainte saisissante : « O mon peuple ! que t'ai-je donc fait ? Réponds-moi [4]. » Car c'est bien à l'un de ces rudes prédicateurs de la Loi que l'Église, au jour du grand deuil, emprunte ce cri d'une si pénétrante douceur.

Ils sont rudes, en effet, comme il le faut avec un peuple charnel, à la tête dure et au cœur incirconcis [5]. Et puis, l'onction évangélique est encore à venir. Ou plutôt, non, elle ne domine pas, mais déjà elle se rencontre, et voici une seconde opposition qui complète la première. Au milieu des

1. Cum videris nudum, operi eum et carnem tuam ne despexeris. (Isaïe, LVIII, 7.)
2. Isaïe, XLIII, 26. — Jérémie, II, 9, 23, 29.
3. Jérémie, II, 5.
4. Michée, VI, 3.
5. Actes, VII, 51.

reproches, des menaces, des tableaux de carnage et d'extermination sans pitié, on trouve avec bonheur des retours imprévus de miséricorde; parmi les éclats de ce tonnerre, on est ravi de surprendre quelquefois l'accent de la tendresse et comme la note dominante du cœur de Dieu. N'est-ce pas le terrible Ézéchiel qui nous apprend, à trois reprises, que le Maître ne souhaite pas la mort du pécheur mais son changement et sa vie[1] ? « Et pourquoi donc voudriez-vous mourir, maison d'Israël[2] ? » N'est-ce pas lui qui nous montre Dieu cherchant vainement un juste capable de lui tenir tête, capable d'élever une barrière entre le châtiment et les rebelles[3] ? Isaïe, Jérémie, Baruch, offrent des traits analogues. Plus généralement encore, que voyons-nous constamment dans la menace et les faits, dans la Prophétie et l'histoire ? Un peuple de choix que le Seigneur punit en le livrant aux infidèles, mais qu'il relève, en fin de compte, pour la gloire de son propre nom. La miséricorde a toujours le dernier mot, et si elle se fait parfois attendre, la faute n'en est point aux Prophètes, encore moins à Dieu même.

Au besoin, le Cœur du Maître, du Père, corrigerait celui des envoyés. L'un d'eux nous donne à ses propre dépens cette leçon touchante, c'est Jonas. Vaincu et ressaisi par le mandat qu'il avait prétendu fuir, il a crié hardiment au milieu de Ninive : « Encore quarante jours, et la ville sera détruite ! » Les quarante jours passent ; Ninive reste debout; Dieu inflige donc un démenti à son Prophète. Étrange orgueil de l'homme ! Jonas s'en afflige, il s'en irrite : « De grâce, Seigneur, n'est-ce pas bien là ce que j'avais dit quand j'étais dans ma terre natale ? Voilà pourquoi je me hâtais de fuir à Tharsis ; je savais trop que vous êtes un Dieu clément et miséricordieux, un Dieu patient, excessif en

1. Ezéchiel, XVIII, 23, 32.

2. Et quare moriemini, domus Israël. (Ezéchiel, XXXIII, 11.)

3. Et quæsivi de eis virum qui interponeret sepem, et staret oppositus contra me pro terra ne dissiparem eam, et non inveni. (Ezéchiel, XXII, 30.)

pitié, et toujours pardonnant à la malice. — Crois-tu donc ta colère légitime[1] ? » répond le Seigneur. Et l'on sait par quelle parabole en action il fait tomber cette étrange colère, indulgent envers celui-là même qui lui reproche de l'être. Mais quelle parole pour conclure ! « Ah ! tu te tourmentes sur la mort d'un lierre qui ne te devait rien, dont la croissance n'était pas ton œuvre, qu'une nuit a vu naître et une autre nuit périr ! Et moi je n'épargnerais pas Ninive, cette grande ville où il y a plus de 120,000 créatures humaines, qui ne savent pas assez distinguer le bien du mal[2] ! » Voilà pour ceux qui nous reprochent de prêter à Dieu le goût des châtiments et des supplices. Épisode incomparable, un des plus beaux de l'Écriture, et auquel irait bien comme épilogue cette autre parole du Seigneur dans Osée : « Je ne donnerai pas cours aux emportements de ma colère, et je n'en viendrai pas à perdre Éphraïm, *car je suis Dieu, moi, et non pas homme*[3]. »

On entrevoit donc ce que la prédication catholique peut devoir aux Prophètes. Directions fécondes et lumineuses pour la manière de présenter le dogme ou d'inculquer les grands devoirs ; traits de détail où pourraient s'appuyer des développements admirables, mais en outre longs fragments, chapitres entiers auxquels une paraphrase légère, un travail très aisé, très loyal d'appropriation et d'ajustement donneraient aujourd'hui et toujours une actualité saisissante. Nous avons, hélas ! à peindre la folie, l'impuissance, les périls

1. Obsecro, Domine, numquid non hoc est verbum meum cum adhuc essem in terra mea? Propter hoc præoccupavi ut fugerem in Tharsis ; scio enim quia tu Deus clemens et misericors es, patiens et multæ miserationis, et ignoscens super malitia..... Et dixit Dominus : Putasne bene irasceris tu? (Jonas, IV, 2, 4.)

2. Tu doles super hederam in qua non laborasti, neque fecisti ut cresceret, quæ sub una nocte nata est et sub una nocte periit. Et ego non parcam Ninive, civitati magnæ, in qua sunt plusquam centum viginti millia hominum qui nesciunt quid sit inter dexteram et sinistram suam... (*Idem*, IV, 10, 11.)

3. Non faciam furorem iræ meæ ; non convertar ut disperdam Ephraïm, quoniam Deus ego et non homo. (Osée, XI, 9.)

d'une société qui apostasie le surnaturel : Isaïe l'a fait avant nous et pour nous[1]. — Par contre, il nous est doux de la montrer en espérance reprenant sa foi, relevant ses ruines, Dieu lui faisant miséricorde, l'arrêtant avant la perte irréparable, l'empêchant de boire jusqu'au fond la coupe de l'aveuglement et de la colère. Mais tout cela se trouve déjà dans Isaïe, dans Ezéchiel, dans Zacharie, dans Aggée[2], avec une vérité de peinture et une vigueur de sentiment que nous aurions peine à égaler. — Si les nations sont guérissables, elles le sont avant tout par la pénitence des individus. Prêchons la pénitence avec Isaïe, avec Jérémie, avec Ezéchiel[3]. — Une de nos premières tâches est d'offrir à l'âme persécutée des consolations de bon aloi, de l'encourager à la soumission, à l'espérance. Or pouvons-nous, en pareille matière, tirer de notre fonds des paroles aussi merveilleusement fortes et suaves que celles de Baruch aux captifs de Babylone[4] ? — Il nous faudra enfin relever les âmes par la peinture des joies surnaturelles que Dieu leur ménage dans l'Église et leur promet dans le ciel. Il nous faudra les passionner saintement pour cette Église, chef-d'œuvre de Jésus-Christ comme Jésus-Christ est le chef-d'œuvre de Dieu même. Là encore Isaïe nous a devancés, et nous n'avons, pour ainsi dire, qu'à répéter dans la lumière des faits ce qu'il voyait dans la lumière du Saint-Esprit[5]. Non vraiment les ressources ne manquent pas à notre zèle, et bien déplorable serait l'inadvertance qui nous empêcherait d'exploiter semblables trésors.

1. Isaïe, I; II, 7 à 22; XLVII; LIX; IV, 16 à 26. — On peut voir quelles ressources a tiré de là le cardinal Pie. Années 1870, 1871, 1872 *passim*.

2. Isaïe, LI, LIV. — Ézéchiel, XXXVII, 1 à 15. — Zacharie, VIII. — Aggée, I.

3. Isaïe, LXIV. — Jérémie, III. — Ézéchiel, XVIII, XXXIII.

4. Baruch, IV.

5. Isaïe, LI, LIV, LV, LXV.

III

Les Prophètes, modèles littéraires. — Principe : la nature demeure elle-même sous l'inspiration. — Conséquences : 1° nous avons droit d'étudier l'éloquence des Prophètes; 2° ils sont dissemblables et inégaux; 3° ils mettent au service de l'inspiration toutes les puissances de la nature. — Allure libre et spontanée de leur prédication. — L'imagination des Prophètes : force dans la brièveté et le contraste. — Multiple usage : achever le détail sensible, — faire saillir les notions de bon sens, — préparer le sentiment, — introduire les conclusions morales. — La sensibilité jointe à l'imagination, le drame. — Impétuosité rationnelle. — L'art vrai chez les Prophètes. — L'éloquence d'action.

Les prédicateurs de l'Ancien Testament ont un dernier service à nous rendre ; ils nous offrent d'excellents modèles littéraires, en bien des parties au moins.

Mais n'y a-t-il pas quelque irrévérence, quelque ombre de profanation à juger de ce point de vue la parole inspirée? La question sera plus opportune encore à propos de Notre-Seigneur Jésus-Christ; toutefois il nous en coûtera peu de la résoudre dès maintenant.

Le principe de la réponse est dans cet axiome scolastique : toute chose reçue se met à la mesure de qui la reçoit[1]. Vérité d'expérience universelle et jusque dans les relations de la nature avec la grâce. La grâce, la grâce même gratuite et miraculeuse, ne change pas la nature qui lui sert de support et de réceptacle ; c'est elle qui s'y accommode bien plutôt. Comme la liqueur se moule aux contours intérieurs du vase, l'inspiration, dans sa forme dernière d'expression extérieure et même de conception intime, se proportionne au naturel, au caractère, au tempérament de l'inspiré. La révélation qui éclaire le Prophète ne lui inspire d'ordinaire que le fond substantiel des choses, le laissant maître de son style, à peu près comme un secrétaire chargé de rédiger une lettre dont on lui indique le sens précis et les termes principaux[2].

1. Quidquid recipitur, recipitur ad modum recipientis.
2. Cornelius a Lapide, in II Tim., III, 16.

Il s'ensuit tout d'abord que, la nature individuelle et originale demeurant chez le Prophète, nous avons plein droit de l'étudier comme telle. Qu'il nous suffise de ne pas oublier l'élément surnaturel, de ne pas le perdre de vue jusqu'à le nier presque, au moins implicitement.

Une autre conséquence, par où nous entrons comme de plain-pied dans cette dernière partie de notre étude, c'est que les Prophètes ne se ressemblent pas entre eux. Le ton, le style, le tour d'esprit et de sentiment varient de l'un à l'autre ; c'est la diversité même de ces grandes âmes, et s'il est téméraire de marquer des rangs, il est loisible et utile de reconnaître les différences[1].

Isaïe est excellemment *le sublime* ; énergique dans la menace[2], magnifique dans l'ironie[3], doux et gracieux dans la peinture de la clémence divine[4]. Jérémie est fort, lui aussi, quand il annonce les vengeances du Seigneur[5], mais il semble que cette force lui vienne plutôt de la grâce du ministère. Ame impressionnable, triste et même faible jusqu'à un certain point[6], mieux faite pour chanter avec un enthousiasme attendri les miséricordes futures[7], mais surtout seule capable d'égaler les lamentations aux douleurs[8]. Baruch a plus de grâce et de tendresse encore, s'il est possible, et notre La Fontaine, qui l'admirait comme un génie, eût mieux fait de le reconnaître pour un cœur déjà tout pénétré de l'onction évangélique[9]. Quant à Ezéchiel, il tranche sur les autres par la puissance de l'imagination,

1. Audisio, *Leçons d'éloquence sacrée*, leçon XII.
2. Isaïe, v, xxx.
3. *Idem*, xliv.
4. *Idem*, li, liv, lv.
5. Jérémie, v, xviii, 5 et suiv., xxv ; 15 et suiv.
6. Bacuez et Vigouroux, *Manuel biblique*, t. II, p. 541. — Cf. Jérémie, xx, 8, 9.
7. Jérémie, xxxi, xxxiii.
8. Bossuet (*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*), traduisant saint Grégoire de Nazianze (*Panégyrique de saint Athanase*).
9. Baruch, iv.

par une verve quelquefois exubérante[1], par une énergie allant volontiers à la crudité, par une véhémence poussée au terrible[2]. Ainsi les hommes sont divers et, par suite, les époques le sont également. Dans son ensemble donc, le Prophétisme aura une sorte de jeunesse, de splendeur et de décadence qu'une vue attentive permettra d'apprécier[3].

Mais entre les conséquences du principe, voici la plus pratique et pour nous la plus intéressante. La nature n'étant pas absorbée par l'inspiration, le prédicateur inspiré doit, aussi bien que nous qui ne le sommes pas, mettre au service de sa mission surhumaine toutes les ressources, toutes les énergies de son activité d'homme. En d'autres termes, il doit faire un emploi constant de l'art, du vrai et grand art, qui n'est, après tout, que le déploiement réfléchi et discipliné de toutes les puissances expressives.

Notons d'ailleurs que tous les moyens ou procédés lui sont bons pourvu qu'ils aillent au but. Le Prophète parle en prose ou en vers; il prêche à toute heure favorable, ici ou là suivant l'opportunité, aux champs, dans les rues, sur les places, à la cour, dans le vestibule du Temple ou dans celui de la prison. Au besoin, il écrit ou dicte, soit pour conserver ses oracles ou instructions morales, soit par simple impuissance de parler. Ainsi fait Jérémie prisonnier. « Il proférait de bouche tous ces discours comme s'il les eût lus dans un livre, dit Baruch son secrétaire, et moi je les écrivais à l'encre dans ce volume[4]. » Baruch lui-même écrit sa prophétie et la lit en personne au milieu des captifs

1. On a justement observé qu'Ézéchiel s'étend et appuie de toute sa force là où d'autres ne font qu'indiquer d'un trait plus rapide. On peut comparer son chapitre xxxix^e^ avec les versets 5 et 6 du xxxiv^e^ d'Isaïe, et sa prophétie contre Tyr (chap. xxvii, xxviii) avec celle du même Isaïe (chap. xxiii).

2. Ézéchiel, iii, 13.

3. Le Hir, *Études bibliques*, les Prophètes.

4. Ex ore suo loquebatur quasi legens omnes sermones istos, et ego scribebam in volumine atramento. (Jérémie, xxxvi, 18. — Cf. li, 60 et suiv.)

en pleurs[1]. Puis on envoie le livre à Jérusalem pour y être « lu dans le temple du Seigneur à quelque jour solennel et favorable[2] ». Voilà donc déjà, comme plus tard au temps des Apôtres, la forme épistolaire suppléant à la parole rendue impossible. Déjà le zèle fait arme de tout[3].

Heureuse prédication que celle-là! Qui nous rendra quelque chose de cette liberté, de cette variété, de cette vie? Le comte de Maistre a peint l'antique science orientale et son aisance magnifique, en regard de notre science moderne trop souvent gênée, froide et sèche dans ses allures[4]. On pourrait de même comparer, non sans quelque regret, l'éloquence des Prophètes et sa spontanéité si vivante, avec la nôtre fonctionnant solennellement à jour et heure fixes dans un lieu déterminé. Ou plutôt non, car en devenant partie du culte, la parole sacrée a dû se faire jusqu'à un certain point régulière et solennelle comme le culte lui-même. Ce qu'il faut regretter, ce sont plutôt les coutumes des âges et des peuples vraiment chrétiens. Alors la prédication n'était pas enfermée dans le temple, attendant majestueusement et froidement qu'on vînt à elle; on lui reconnaissait le droit d'aller chercher les auditeurs, de les poursuivre, de s'offrir à eux par des avances qui n'avaient assurément rien d'oppressif. Hélas! cela s'appellerait aujourd'hui attenter à la liberté de conscience, laquelle n'est plus, semble-t-il, que le droit d'oublier Dieu. Alors, à côté de l'instruction régulière et méthodique distribuée en présence de l'autel, il y avait l'apostolat libre, libre d'intervenir à toute heure dans la vie, de faire irruption parmi les occupations ordinaires de l'homme; l'apostolat de la rue et du carrefour, celui des prédicateurs de la croi-

1. Baruch, I, 3 à 6.

2. *Idem*, I, 14.

3. Cet exemple ne manque pas d'imitateurs. Nous savons tel curé de ville qui, ne pouvant attirer une partie de ses paroissiens au pied de sa chaire, compose à leur adresse de petits traités de religion. Et pourquoi pas? On prêche par brochures tout comme autrement.

4. *Soirées de Saint-Pétersbourg*, Entretien II.

sade, celui de saint François d'Assise, de saint Vincent Ferrier, de saint François de Hiéronymo. Regrets stériles, pensera-t-on. Non pas tout à fait, s'ils nous inclinent à réaliser du moins ce qui nous demeure possible, à jeter dans toute conversation voulue ou fortuite quelques germes salutaires, mais avant tout à raviver la prédication même, à en bannir tout ce qui donnerait aux fidèles une impression de factice ou de convenu.

C'est où les Prophètes ont de quoi nous aider merveilleusement. L'auditeur contemporain n'est, dit-on, que trop disposé à juger notre parole froide et pâle; il veut de la couleur et du mouvement, de la poésie et de l'éloquence. Eh bien! cherchons-en là, au contact, à l'école de ces imaginations si riches, de ces âmes si débordantes de vie. Où trouver source plus féconde et plus sûre? Il va sans dire que nous n'y puiserons pas en aveugles, qu'il faudra écarter bien des traits particuliers au Judaïsme, à l'Antiquité, à l'Orient. Mais cette réserve faite, les prédicateurs de l'Ancien Testament nous seront, pour une part, d'excellents maîtres de style, de ce vrai style d'homme, qui n'est pas plus oriental que français, pas plus juif que chrétien : jeu naturel, évolution puissante, aisée, rationnelle de l'âme à travers des idées, des images, des sentiments communs à tous les lieux et à tous les âges. Notons-le bien du reste. Le grand point n'est pas d'emprunter, même avec discrétion, pour citer et reproduire. Il s'agit encore et principalement de prendre sur le fait le mouvement original de ces grandes âmes, de nous en rendre compte, de nous l'assimiler, pour étendre d'autant la vigueur et la mobilité de la nôtre. Inspirons-nous, ne calquons pas.

Or, le commerce de ces admirables modèles peut développer en nous deux habitudes chez eux bien saillantes : la précision et la vivacité de la couleur, voilà pour l'imagination; la vie dramatique, voilà pour la sensibilité. Un dernier mot sur chacun de ces mérites littéraires.

Si l'on étudie l'imagination des Prophètes, la force apparaît comme le caractère qui domine et fait tout d'abord

saillie. — Devant la colère divine, les impies ne seront que fumée, feu qui brûle à jamais[1]. Devant le glaive du Juste, ils ne sont que poussière ; devant ses flèches, paille emportée au vent[2]. Je vous compterai avec l'épée, dit encore le Seigneur[3]. La force est ici dans la célérité du rapprochement, dans la brièveté du trait.

Peut-être la trouverait-on plus souvent encore dans le contraste significatif entre la grandeur de l'objet et la simplicité familière du terme de comparaison. Isaïe voit la terre brisée, broyée, bouleversée, chancelante comme un homme ivre et emportée comme la tente dressée en hâte pour une seule nuit[4]. Il voit les cieux se replier comme le *liber*, le papyrus antique, et les étoiles, brillante milice du firmament, tomber comme les feuilles tombent de la vigne ou du figuier[5]. Les dépouilles d'Israël entassées lui rappellent ces insectes morts dont on remplit des fosses entières[6]. Un autre Prophète, Amos, compare les tristes restes du peuple au tison retiré d'un incendie, aux lambeaux que le berger arrache de la gueule du lion[7]. Partout le contraste est plein de raison et de sens, humiliant en fin de compte pour l'objet principal de la pensée.

Allons plus avant et suivons l'imagination dans les divers emplois qu'en font nos maîtres.

Le premier, le plus élémentaire, est d'accuser pleinement le détail, de le préciser par une description redondante

1. Isti fumus erunt in furore meo, ignis ardens tota die. (Isaïe, LXV, 5.)

2. Dabit in conspectu ejus gentes... dabit quasi pulverem gladio ejus, sicut stipulam vento raptam arcui ejus. (*Idem*, XLI, 2.)

3. Numerabo vos in gladio. (*Idem*, LXV, 12.)

4... Agitatione agitabitur terra sicut ebrius, et auferetur quasi tabernaculum unius noctis. (*Idem*, XXIV, 19, 20.)

5. Et complicabuntur sicut liber cœli et omnis militia eorum defluet sicut defluit folium de vinea et de ficu. (*Idem*, XXXIV, 4.)

6. Et congregabuntur spolia vestra, sicut colligitur bruchus, velut cum fossæ plenæ fuerint de eo. (*Idem*, XXXIII, 4.)

7. Facti estis quasi torris raptus ab incendio (Amos, IV, 11)... Quomodo si eruat pastor de ore leonis duo crura aut extremum auriculæ, sic eruentur filii Israël. (*Idem*, III, 12.)

peut-être au point de vue de la logique pure, mais bonne à y fixer l'attention en le mettant sous les yeux tout entier. Procédé cher aux peuples jeunes, procédé homérique, mais biblique au moins autant. Entendez les fabricants d'idoles s'exciter mutuellement au travail : c'est tout un petit dialogue technique[1]. Ailleurs, Dieu détruit les vaines espérances d'Israël comme on brise la fiole de terre, si bien qu'il n'en reste pas un éclat bon à ramasser quelques charbons où à recueillir quelques gouttes d'eau[2]. Quand Isaïe voit la Jérusalem nouvelle accueillant les nations, il ne l'invite pas seulement à élargir ses tentes ; il veut des cordeaux plus longs et des clous plus solides[3]. Si cette profusion de détails n'est pas toujours imitable, n'y a-t-il pas là du moins une bonne leçon contre l'habitude des images trop rapides et superficielles, des expressions abstraites ou incolores employées sous prétexte de dignité ?

Mais l'imagination va plus loin : elle précise la notion de bon sens, elle en fait saillir l'évidence, grand service rendu à la raison. Qu'Israël ne mette pas sa confiance dans l'Égypte : l'Égypte, c'est l'homme et non pas Dieu, ses chevaux sont chair et non pas esprit ; l'Égypte est le roseau bon tout au plus à percer la main qui s'y appuie[4]. Quelquefois même le bon sens ainsi coloré prend je ne sais quel tour de bonhomie brusque, de gaillardise populaire. « Pourquoi donc n'a-t-on pu cicatriser la plaie de mon peuple ? N'y a-t-il plus de résine dans Galaad ! Eh quoi ! plus de médecin dans le pays[5] ? »

Utiles à mettre l'évidence en relief, les images ne le sont pas moins à préparer ou à fortifier le sentiment en jetant une vive lumière sur l'aspect moral des choses. Voyez les Juifs apostats préparer pour les idoles des gâteaux superstí-

1. Isaïe, XLI, 6, 7.

2. *Idem*, XXX, 14. — Bossuet a paraphrasé ce passage à sa grande manière (*Premier sermon pour le premier dimanche d'Avent*, II[e] point).

3. Isaïe, LIV, 2.

4. *Idem*, XXXI, 3 ; XXXVI, 6.

5. Jérémie, VIII, 22.

tieux. L'enfant ramasse le bois, le père allume le feu, la femme verse la graisse[1]. Tableau complet, mais à quoi bon? A faire ressortir la complicité universelle. — Faut-il peindre un grand pillage, un butin immense? Isaïe nous montre les boiteux mêmes arrivant encore à temps pour faire leur main[2]. Même procédé dans Jérémie prédisant aux Juifs une défaite inévitable. « Frappez, leur dit-il, tous les Chaldéens qui vous assiègent. N'en restât-il qu'une poignée de blessés, ils sauront bien se relever de leur couche et mettre le feu à votre ville[3]. » — Ailleurs, les cadavres tombent comme le fumier sur la surface de la terre ou comme le foin derrière le faucheur, mais sans personne qui les recueille[4]. — Ailleurs encore, l'ennemi triomphant vend une vierge pour un coup de vin[5]. Partout le trait sensible nous donne la note morale des choses. Nous l'avons vu, quand nos maîtres s'attaquent à l'idolâtrie, toute leur force est là[6]. — Mais voici un dernier exemple, aussi douloureusement actuel quant au fond qu'instructif pour la forme littéraire. Dieu lui-même peint la curiosité frivole dont on entoure son Prophète. On vient à lui, on se rassemble, on écoute, et rien de plus. « Tu leur es comme une musique dont ils s'amusent; ils écoutent ta parole et n'en font rien[7]. » N'est-ce point d'une vérité saisissante?

Enfin, la peinture des détails introduit souvent et insinue la leçon, la conclusion pratique; le spectacle évoqué devient alors un argument implicite, et la logique se retrouve jusque dans l'imagination. « En ce temps-là, dit le Seigneur, on tirera de leurs sépulcres les os des rois de Juda,

1. Jérémie, VII, 18.
2. Isaïe, XXXIII, 23.
3. Jérémie, XXXVII, 9. — Encore un trait tout semblable : Concidite aratra vestra in gladios et ligones vestros in lanceas. Infirmus dicat : Quia fortis ego sum (Joel, III, 10).
4. Jérémie, IX, 22.
5. Joel, III, 3.
6. Voyez plus haut, § 2.
7. Ézéchiel, XXXIII, 30 et suiv.

des princes, des prêtres, des faux prophètes ; on les étalera sur la terre à la vue du soleil, de la lune, de toute cette armée des astres qu'ils ont aimée, servie, suivie, cherchée, adorée [1]. » Voilà, dans l'image même, le talion vengeur, l'idolâtre puni par où il a péché. Voici maintenant une promesse rendue saillante, elle aussi, par la logique de l'image. N'introduisez pas de fardeaux par les portes de Jérusalem le jour du sabbat, et vous verrez entrer par ces mêmes portes vos rois victorieux, les nations et les richesses de l'univers [2].

Mais il est temps de regarder la sensibilité s'alliant à l'imagination pour créer partout le drame, le mouvement, la vie.

C'est merveille que la mobilité, la promptitude, la souplesse de ces âmes courant d'une impression à l'autre ; vives, rapides, exactes à sentir chaque chose à mesure qu'elle se présente et autant qu'elle le mérite, frappant vite, juste et fort toutes les notes de la gamme du sentiment. De là, ces visions qui se pressent, puis ces exclamations, ces apostrophes, ces élans de la passion ardente mais rationnelle toujours. Il faut lire, par exemple, il faudrait même s'essayer à traduire, pour mieux l'entendre, ce tableau de la ruine de Jérusalem. « Mes entrailles, mes entrailles se sont émues; les sentiments de mon cœur se troublent en moi ; je ne puis me taire, car j'ai entendu dans l'âme la voix du clairon, la clameur des batailles. Désastre sur désastre, ravage par toute la terre ; un coup soudain dévaste mon camp, une ruine subite abat mes tentes. Verrai-je toujours des fuyards? Entendrai-je toujours l'appel des trompettes? C'est que mon peuple affolé ne me connaît plus : enfants insensés, stupides, sages pour le mal, incapables de bien faire... Le deuil sera sur la terre et la tristesse au ciel, parce que j'ai parlé. Ma résolution est prise ; je ne m'en repens ni ne m'en détourne. Aux cris du cavalier et du sagittaire, la cité en-

1. Jérémie, VIII, 1, 2.
2. *Idem*, XVII, 21 à 27.

tière a fui ; ils se sont jetés dans la montagne ; ils ont gravi les rochers ; toutes les villes sont désertes, plus un homme qui les habite. Mais toi, la dévastée, que vas-tu faire ? Quand tu te parerais de colliers d'or, quand tu farderais le tour de tes yeux ; vain déguisement : tes amants te méprisent ; c'est ton sang qu'ils veulent de toi. Et j'ai entendu des cris comme ceux de l'enfantement, des cris d'angoisse comme ceux de la femme qui devient mère. C'est la voix de la fille de Sion qui agonise, qui étend ses mains désespérées : Malheur à moi, car ma vie défaille à cause de tant de morts [1] ! »

Qui parle ici ? Est-ce Dieu ? est-ce le Prophète ? C'est l'un et l'autre, à tour de rôle ; mais Jérémie ne prend pas le loisir de nous avertir du changement. A vrai dire, tout parle, tout agit dans un pareil style. Cette vie intense du sentiment, cette passion ardente et continue, le Voyant ne la détient pas en lui-même ; il la fait déborder de toutes parts ; il la communique à tous les êtres, les animant au besoin avec une légitime hardiesse. Chaque personnage, à tour de rôle, pose, vit et se meut dans cette admirable mise en scène, et plus que tous peut-être le Personnage divin : nous l'avons entendu argumenter, plaider contre son peuple comme un égal [2]. Emportés avec tout le reste dans le mouvement dramatique de l'âme du Prophète, les animaux prendront les passions et les fonctions de l'homme. Ézéchiel convoque les oiseaux de proie à un grand festin de cadavres [3]. Joël voit, dans les sauterelles qui vont s'abattre

1. Jérémie, IV. 19 et suiv. — Il est tel passage de Jérémie qui, traduit rigoureusement, donne un spécimen du style français et moderne le plus vivant qui soit, disons mieux, du style universel et immortel comme l'âme. « Préparez l'écu et le bouclier ; marchez en guerre, attelez les chars, et en selle, cavaliers ! Casque en tête ! Fourbissez la lance, endossez la cuirasse. Quoi donc ! Je les ai vus trembler et tourner le dos. Leurs braves sont taillés en pièces. Ils ont fui en hâte et sans regarder en arrière. Terreurs de toutes parts, dit le Seigneur. » (Jérémie, XLVI, 3 et suiv.)

2. Isaïe, XLIII, 21 à 28. — Jérémie, II.

3. Ézéchiel, XXXIX, 17 et suiv.

sur la Judée, les guerriers de Dieu, l'armée de Dieu, la force envoyée de Dieu [1].

Et comment l'auditeur ne vivrait-il pas lui-même au contact de cette vie débordante? Aussi bien est-elle communicative au premier chef. Le prédicateur ne permet pas à ses gens de se désintéresser, de se distraire, de respirer même; il les vise constamment et de face, il les prend à partie et les harcèle par une poursuite sans trêve. Jamais orateur ne s'acquitta mieux du grand devoir de *parler à quelqu'un.*

Il faut l'avouer : parfois le mouvement de la sensibilité est mené si brusquement que la suite logique se dérobe à nos regards. Ce serait faire du romantisme, et du plus mauvais, que d'imiter cette allure d'exception; mais, par ailleurs, on pourrait être téméraire de crier trop vite à l'incohérence. Tant de liaisons délicates peuvent échapper à notre ignorance relative de l'histoire et des mœurs! Au reste, pour quelques passages de ce caractère, on trouve, chez les grands Prophètes surtout, nombre de morceaux vigoureusement conduits et composés avec une logique manifeste, logique non de raison pure, mais de passion raisonnable. C'est toujours le drame avec ses évolutions rapides, ses brusques changements d'interlocuteurs, toutes les vivacités, toutes les soudainetés du genre. Mais, en même temps, l'ordre est sensible, ordre imposé du dehors et par les objets mêmes, ordre créé par l'âme agissant d'après sa nature. Le cinquième chapitre de Jérémie est un beau type de cette marche à la fois impétueuse et rationnelle. Dieu et le Prophète cherchent de concert ou à tour de rôle un juste dans la nation. Puis, Dieu accuse, argumente, menace, toujours en suivant le cours naturel des choses. Même allure au chapitre septième, où l'on reprend ceux qui mettent leur confiance dans la sainteté du temple, en se dispensant pour eux-mêmes de sainteté. Quoi de mieux enchaîné et de plus passionné tout ensemble que la prosopopée de Jérusalem à

1. Joel, II, 4, 5, 11, 25.

ses enfants captifs [1], ou que l'invective de Jérémie contre les faux prophètes, contre les prédicateurs complaisants [2] ?

Voilà donc, chez nos plus anciens maîtres, l'art vrai, l'art naturel, expression exacte de l'âme puissante et bien ordonnée. Encore pourrait-on le constater bien plus en détail, retrouver par exemple, même à travers la traduction latine, certains artifices de rythme et de période, consacrés par les orateurs de profession [3]. Tels procédés sont dans la nature ; ils ont leur effet, leur valeur utile ; mais qu'ils sont peu de chose au prix de cette vie merveilleuse de l'imagination et de la sensibilité !

Indiquons pour finir un dernier moyen souvent mis au service de l'inspiration, quand il n'est pas commandé par l'inspiration elle-même : c'est l'éloquence d'action, d'action symbolique le plus souvent. Quelquefois Dieu montre au Prophète un objet dont la signification lui sera expliquée plus tard et par lui au peuple [4]. — Ailleurs, la Providence s'empare d'un fait posé par la liberté humaine et en tire un enseignement. Jérémie voit le potier manipuler à son gré l'argile : ainsi ferai-je d'Israël, dit le Seigneur [5]. — Ou bien encore l'homme de Dieu reçoit l'ordre d'accomplir publiquement une action étrange, insolite, parfois choquante pour nos mœurs [6]. Ainsi devient-il un signe vivant des malheurs qu'il annonce. « Ezéchiel vous servira de symbole ; tout ce qu'il va faire, vous le ferez un jour quand viendra l'événement [7]. » — Le prédicateur catholique ne pourrait-il trouver là une direction à défaut d'exemple ? Simple ou docte, l'homme n'est pas un pur esprit, et c'est lui faciliter

1. Baruch, IV.

2. Jérémie, XXIII, 14 et suiv.

3. Voir la curieuse étude de saint Augustin sur le chapitre IV d'Amos (*De Doctrina christiana*, IV, 15 et suiv.).

4. Jérémie, I, 11 et suiv. ; XXXIV.

5. *Idem*, XVIII, 2 et suiv. — Voir au chapitre XXXV l'obéissance des Réchabites et l'*a fortiori* que Dieu en tire.

6. Jérémie, XIX, 1 à 12 ; XXXII, 6 et suiv. ; XXV, 15 à 30 ; XXVII. — Ezéchiel, IV, XII, XIII, XXIV.

7. Ezéchiel, XXIV, 24.

grandement le travail que d'évoquer ou d'exploiter quelque spectacle sensible pour y appuyer, pour y incorporer la pensée. Le Père Maunoir, faisant mission parmi les bonnes gens de la Bretagne, exhibait et commentait des tableaux allégoriques. Bossuet, prononçant devant la Cour l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, attachait, si l'on peut ainsi dire, les deux points de son discours à deux objets présents et parlant aux yeux, le catafalque et l'autel. Quelle que soit l'église où nous prêchons, elle nous offre dans sa magnificence ou dans sa pauvreté bien des ressources de même genre. Ce peut être l'édifice, son architecture, son histoire, ses souvenirs ; ce sont les vitraux, les peintures, les statues; ce sont quelquefois les tombes foulées aux pieds des fidèles; ce sont toujours les fonts baptismaux, les confessionaux, c'est par-dessus tout la table sainte et le Tabernacle. Riche ensemble de thèmes à développer, vraie bible des pauvres, comme on disait jadis, mais combien intéressante pour les délicats et les doctes si on n'oubliait pas trop souvent de les y faire lire! Ajoutons les cérémonies liturgiques, les chants, les mouvements, les gestes, grandes et saintes choses pleines d'enseignements incompris, lettre close, lettre morte qu'il nous appartient de déployer et de raviver aux yeux de la foule. Certes on peut exposer sur les sacrements des considérations solides, pieuses, pratiques, admirables ; mais pourquoi ne pas les rehausser d'un commentaire liturgique par exemple? Pourquoi ne pas expliquer, rituel ou missel en main, les cérémonies de la Messe, du Baptême, de l'Extrême-Onction? Pourquoi ne pas prendre texte de l'hymne ou du psaume qui viennent de se chanter? Ce serait vivifier du même coup la prédication et le culte ; la nouveauté, l'intérêt, seraient ici les moindres avantages. En évoquant ainsi à l'appui des vérités de foi des objets parlants et visibles, nous imiterions les saints Pères et Jésus-Christ même; nous nous rapprocherions de cette éloquence d'action qui, chez les Prophètes, achevait celle de la parole.

Elle sera pour nous leur dernière leçon pratique. Nous

avons étudié dans ses principaux traits cette prédication primitive. Faite par des hommes et pour des hommes, elle touche toutes les cordes de l'âme humaine, mais d'une touche souvent quelque peu rude et fière, parce qu'elle s'adresse à un peuple grossier, charnel, idolâtre d'inclination et d'instinct. A cela près, l'éloquence prophétique demeure pour nous un merveilleux répertoire de pensées, d'images, de sentiments; elle est comme le premier fonds de notre trésor apostolique et oratoire. Dieu nous préserve de n'en user qu'à demi !

CHAPITRE II

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

I

L'Homme-Dieu prêche partout et toujours. — Il n'écrit pas. — Authenticité de sa parole dans l'Évangile. — Idée générale de sa manière. — « Jamais homme n'a parlé comme cet homme. » C'est certainement un homme qui parle ; — c'est certainement plus qu'un homme.

« Que de prédicateurs avait déjà suscités le Verbe demeurant au sein du Père ! Il avait envoyé les Patriarches, il avait envoyé les Prophètes ; il s'était fait précéder par nombre d'illustres avant-coureurs. C'était le Verbe immuable, qui envoyait toutes ces voix. Enfin, à la suite de toutes ces voix par lui envoyées, lui-même, le Verbe unique, est venu dans un organe bien à lui, dans une voix bien à lui, dans une chair bien à lui [1]. » Après cette glorieuse avant-garde, voici le Maître, le Roi de la parole sacrée ; après les premiers hommes de Dieu, voici l'Homme-Dieu.

Osons étudier sa parole, et à titre de modèle pratique. Pourquoi pas ? Nous avons bien le droit et le devoir d'étudier sa vie pour y conformer la nôtre. Chose d'ailleurs trop évidente : nous ne pourrons que réunir et mettre en ordre quelques indications brèves, qu'ébaucher une introduction à l'étude de cet adorable sujet.

Et comme il importe avant tout de la circonscrire, laissons à d'autres le soin d'analyser la doctrine et la morale

1. Quantos prædicatores fecit Verbum apud Patrem manens ! Misit Patriarchas, misit Prophetas, misit tot et tantos prænuntiatores suos. Verbum manens voces misit, et, post multas præmissas voces, unum ipsum Verbum venit tanquam in vehiculo suo, in voce sua, in carne sua. (S. Augustin, *De S. Joanne Baptista*, Sermo CCLXXXVIII, 4.)

du Maître. Tenons-nous-en à son genre de parole, à sa manière oratoire, puisqu'il a daigné en avoir une : c'est tout notre dessein.

Or deux observations préliminaires peuvent trouver ici leur place. Tout d'abord Jésus-Christ Notre-Seigneur réalise éminemment ce que les Athéniens diront plus tard de saint Paul. Il est par excellence un semeur de paroles, *seminiverbius*[1]. Sans méthode ni appareil réglé d'avance, il va semant la doctrine comme le bienfait, en tout lieu, à toute heure, en toute occasion. « Il n'a besoin ni de la tribune des synagogues, ni de la chaire des docteurs ; il a le puits de Sichem, le rivage de la mer, la barque balancée sur les flots, la noce champêtre, la table de l'orgueilleux Pharisien, le parvis du Temple, le portique de Salomon et sa foule agitée, la maison hospitalière des deux sœurs, le carrefour où mendie l'aveugle, la route de Jérusalem, le mystérieux cénacle où il exhale ses paroles d'amour et et d'ineffables tristesse[2]. » Telle est sa prédication, la plus libre d'allures et la plus spontanée qui fut jamais.

En outre il n'écrit pas. Saint Thomas en allègue ce motif entre autres, que sa parole, enfermée dans les limites précises de la lettre, y eût perdu quelque prestige, cette perspective de grandeur indéfinie, cette impression d'un au delà mystérieux que, du reste, les Évangélistes ont soin de nous laisser en déclarant n'avoir pas tout dit[3]. Il y a plaisir à trouver sous la plume sévère du grand Docteur cette raison d'esthétique ou de sentiment, raison si vraie d'ailleurs et si profonde. Mais quelle belle économie providentielle ! D'une part nous n'avons pas une parole écrite et signée du Maître, une parole dont nous puissions dire : « Voilà tout. » D'autre part, celle que lui prête l'Évangile a toute l'authenticité voulue pour nous livrer au naturel et nous faire prendre sur le vif son style,

1. Actes, xvii, 18.

2. L'abbé Pauvert, *la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, livre XI, ch. i. — Freppel, *les Pères apostoliques*, leçon I.

3. ... Nihil altius de Ejus doctrina homines æstimarent quam quod Scriptura contineret. (S. Thomas, pars III, q. 42, a. 4.)

son ton, sa manière. Dans ces pages inspirées, c'est bien l'Homme-Dieu que nous entendons parler sa langue propre et y mettre son accent incomparable. Il ne faut pour nous en convaincre que cette preuve de critique élémentaire et pour ainsi dire de sentiment infaillible. Ses quatre historiens lui donnent un style partout le même et partout ne ressemblant à aucun autre. Bien manifestement nul d'entre eux n'eût pu le créer, encore bien moins tous les quatre eussent-ils pu le créer identique. L'invention d'un pareil style serait un miracle, et la rencontre de quatre inventeurs en serait un autre plus incroyable que le premier. Mais non, grâce à Dieu et à l'assistance du Saint-Esprit, les témoins et narrateurs ont été fidèles. S'ils n'ont pu tout dire, s'ils nous laissent possible cette impression d'un au delà plus idéal encore, du moins est-ce bien notre Jésus-Christ qu'ils nous font entendre, Lui, sa langue, son accent, tout son être exprimé ou insinué dans la moins imparfaite des images, et nous en pouvons jouir en toute certitude et allégresse d'esprit et de cœur.

Essayons de nous donner cette gloire, cette consolation, cette puissance. Voilà bien sa parole. Efforçons-nous de la concevoir.

Un jour, des serviteurs des prêtres ont ordre de le saisir; mais ils reviennent sans lui, et comme on leur demande : « Pourquoi ne l'avez-vous pas amené? » ils répondent pour expliquer leur impuissance : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme [1]. » Sans forcer le texte ni leur prêter des intentions, ne pourrions-nous voir là une analyse inconsciente, une formule naïve, mais exacte et profonde, de cette éloquence qui les avait désarmés?

En premier lieu, c'est bien un homme qui parle, un homme vrai, authentique, incontestable, avec sa façon à lui, son tour d'esprit et de cœur, son originalité humaine, si manifeste qu'elle suffit à établir la réalité historique du personnage, à écarter l'absurde hypothèse du mythe. Ainsi en

1. Joan., VII, 45, 46.

jugera l'incroyant lui-même, pour peu qu'il ait le sens de la nature humaine s'accusant dans le langage humain [1].

Par contre, cette parole de Jésus-Christ tranche absolument sur toutes les autres. Aucune ne l'égale, de plus aucune ne lui ressemble. Elle ne les dépasse pas seulement par un assemblage plus heureux de tous les éléments de perfection; elle ne s'en démêle pas seulement par cette originalité vigoureuse qui honore les génies et les diversifie entre eux sans les élever au-dessus de l'homme. La parole de Jésus-Christ reste par certains côtés absolument isolée de toutes les autres; elle présente certains caractères uniques, réservés, inimitables. Impossible de ne point la ranger parmi les paroles humaines, mais impossible de ne point reconnaître qu'elle forme à elle seule une espèce à part. Encore une fois il ne faut, pour l'avouer, qu'un peu de sens esthétique et oratoire, une légère expérience de l'homme et de son parler.

L'incrédule voit le fait, note la contradiction apparente, et tremble de conclure; pour nous, croyants, tout s'explique, tout est lumière. Dans ces deux éléments quasi contradictoires qui font l'éloquence de NotreSeigneur, nous retrouvons, comme dans tous ses actes et dans toute sa manière d'être, la marque, l'expression fidèle de ses deux natures et son attention accoutumée à les établir toutes les deux. Notre parole humaine est double et une comme nous-mêmes; l'enveloppe sonore et la pensée n'y font qu'un pratiquement, comme en nous personnellement le corps et l'âme. De même le langage théandrique manifeste par lui-même un dualisme plus étrange et une plus haute unité : deux natures en une personne, l'homme et Dieu en un seul et même sujet parlant. Cette parole bien entendue nous acheminerait peut-être à soupçonner l'Incarnation; mais surtout l'Incarnation connue d'ailleurs est seule capable de bien expliquer cette parole. Par une extension et application légitime du mot de saint Paul, nous pouvons dire que

1. Ainsi juge Sainte-Beuve entre autres. (*Nouveaux Lundis*, t. III, p. 249.)

là, dans ce langage humain et surhumain tout ensemble, on voit déjà paraître et reluire l'humanité de notre Dieu Sauveur [1].

Et voilà les deux parties de notre étude : côté humain et côté surhumain de l'éloquence théandrique ; l'un imitable de plein droit et pour chacun selon ses forces, l'autre inimitable à tous, mais encore fécond en leçons pratiques. Daigne le Prédicateur divin nous aider Lui-même à les recueillir !

II

Côté humain de la parole théandrique. — Jésus-Christ met toute son âme dans sa parole et satisfait ainsi toute la nôtre. — Intelligence : rapprochements, comparaisons, paraboles. — Imagination : peinture précise, utile, sobre. — Le lis et Salomon. — Volonté : noblesse, convenance, à propos. — Jésus-Christ polémiste : il maintient le vrai ; il ménage la bonne volonté faible ; il ne cède rien à la mauvaise foi, il l'humilie. — Sensibilité : pathétique indirect, peinture du sentiment ; pathétique direct, expression du sentiment personnel. — Force et mesure. — L'âme de Jésus-Christ vue d'ensemble.

Jésus-Christ est homme, il est l'homme parfait [2]. Sa parole exprimera donc au naturel et au complet une âme d'homme, mais quelle âme ! combien puissante et ordonnée ! En l'écoutant on verra se déployer toutes les facultés humaines dans un concours incessant, mais parfaitement harmonieux ; d'où il suit que toutes les facultés de l'auditeur seront satifaites à la fois, toute son âme saisie et dominée. Loi première de l'éloquence, de la prédication par conséquent.

A notre intelligence, l'intelligence de Jésus-Christ offre le vrai, le vrai sublime en soi — nous y insisterons ailleurs — mais rendu accessible et populaire.

Nous ne connaissons que par succession et enchaînement d'idées, mais de plus nous ne concevons l'immatériel que par le sensible : c'est notre double infirmité [3]. Le Maître, qui

1. ... Humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei. (Tit., III, 4.)
2. Perfectus homo. (*Symbol.* Athanas.)
3. Chose étrange ! L'orgueil rationaliste essaye parfois de nier ce

a daigné la faire sienne, s'y prête avec une condescendance devenue pour lui nécessité de nature. Homme parlant à des hommes, il procède par de perpétuels rapprochements, par une perpétuelle comparaison entre le monde des esprits et celui des corps, entre la vérité abstraite et l'emblème visible. C'est le caractère de tous ses discours ; mais surtout de ses paraboles [1]. « Il voulait par là soulever doucement son auditoire et lui faire voir dans les images les plus sensibles et les plus familières la vérité la plus haute et la plus rude morale. Le semeur, le grain de sénevé, le levain mêlé à la pâte, le figuier stérile, le champ moissonné, le cep entouré de sarments, sont comme des symboles permanents de la vie spirituelle, de ses œuvres, de ses périls, de ses espérances, de sa fin suprême. Ce sont les besoins de chaque âme signalés dans le spectacle que la nature offre chaque jour : c'est l'esprit rendu présent par les fonctions du corps ; c'est la vie domestique servant d'introduction à la vie chrétienne ; c'est le temps avec ses ombres, ses intérêts, son langage, devenu comme le vestibule transparent de l'éternité..... Jésus a fait de la nature le miroir fidèle de la grâce..... Il a, du même style, élevé la terre et abaissé le ciel, opérant leur réconciliation par sa parole et faisant sentir jusque dans ses images et ses expressions l'œuvre de l'Homme-Dieu [2] .»

Les paraboles évangéliques entrent comme de plain-pied dans l'intelligence parce qu'elles sont faites d'images connues, populaires. — Sur les trente-deux types complets qui nous ont été transmis, neuf sont empruntés à l'agriculture, un à la pêche, deux aux détails domestiques, neuf à la famille, sept aux rapports sociaux les plus ordinaires, trois à l'idée de royauté : toutes choses prises le plus près de nous qu'il

besoin du sensible et de nous transformer en purs esprits (voir Mgr Landriot, *le Symbolisme*, Introduction et livre III, ch. I). — Notre-Seigneur n'a pas donné gain de cause à ce paradoxe. C'est qu'*il savait ce qu'il y a dans l'homme*. (Joan., II, 25.)

1. Sine parabolis non loquebatur *eis*. (Mat., XIII, 34.)
2. Besson, *L'Homme-Dieu*, 9e conférence.

est possible et comme sur le vif de l'expérience quotidienne[1].

Et voilà bien du reste la manière de tous les maîtres, depuis saint Augustin jusqu'à J. de Maistre par exemple. Voilà bien la suprême visée du talent qui se connaît, qui entend sa mission véritable et sa véritable gloire. Elles ne sont pas à jouir de lui-même, à se complaire dans les belles abstractions dont il est capable, mais à rendre la vérité accessible, à la monnayer pour ainsi dire en faveur et à l'usage des plus humbles esprits. C'est le devoir de tout homme qui parle ; à plus forte raison du prédicateur puisqu'il a plus ou moins charge d'âmes. Il se peut qu'il y ait là un sacrifice d'amour-propre vulgaire, mais qui tournera comme tous les autres à son honneur. Est-ce humilier l'intelligence ? Non, mais la prendre telle qu'elle est, mais en exploiter toutes les ressources. — Craindrait-on d'abaisser la vérité en lui donnant cette parure familière ? — On la grandit bien plutôt en la rendant communicative et par là même victorieuse. Qu'on ne s'y méprenne point d'ailleurs, il faut pour cela qu'on la possède à fond, non pas en elle-même seulement, mais encore dans les relations avec tous les ordres d'objets. L'expression abstraite et métaphysique peut aller avec la demi-science ; l'expression saillante, sensible, populaire ne va qu'avec la science consommée. Recueillons cette leçon du Prédicateur divin. Nous ne parlerons pas comme Lui en paraboles ; il a pour le faire une grâce inimitable ; — mais comme Lui nous donnerons à la vérité un corps palpable et des couleurs voyantes. Grand secret pour être vivant et neuf.

Est-il besoin d'ajouter que les paraboles sont d'une justesse, d'une exactitude parfaite jusque dans les moindres détails[2] ? Par là s'achève la satisfaction propre de l'intelligence, l'aliment qu'on lui offre étant de tout point substantiel et vrai. N'insistons pas non plus pour le moment sur la façon dont Notre-Seigneur atteint et gouverne la raison

1. Pauvert, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, livre XI, ch. iv.

2. L'abbé Pauvert en justifie trois contre certaines critiques : la Robe nuptiale, l'Économe infidèle, l'Enfant prodigue. (*Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, livre XI, ch. iv.)

proprement dite. Sa logique sans apparence de méthode et comme tenue sous le voile est chose à part et qui rentre bien plutôt dans les côtés surhumains de son éloquence. Il nous suffit présentement que cette éloquence donne pleine satisfaction à tout ce qu'il y a de droit, de juste, de sensé dans l'intelligence humaine, qu'elle brille de cette splendeur du bons sens, qui est au moins le premier élément du génie.

Mais nous n'avons pu le reconnaître sans voir du même coup ce que l'IMAGINATION de l'Homme-Dieu fait pour la nôtre. Et n'est-ce pas cette puissance d'ordre inférieur qui jouit la première de tous les spectacles empruntés au monde sensible? Oui, le Maître a daigné avoir de l'imagination et en faire usage. Usage tout aimable et qui s'attache de préférence aux objets les plus riants, le soleil, la lumière, les oiseaux, les fleurs; fraîcheur d'âme, gracieux tour d'esprit qui se retrouveront plus tard dans un saint François d'Assise ou un saint François de Sales.

Voici mieux que la grâce. En même temps que le Prédicateur divin nous propose un objet agréable, il l'accuse et le fixe devant nos yeux par des traits voyants et familiers qui en achèvent la monographie mais qui avant tout servent puissamment la pensée. Ainsi l'imagination remplit-elle tout son vrai rôle, précieuse auxiliaire de l'intelligence, merveilleuse ouvrière du vrai.

Voyons-la donc à l'œuvre. « Considérez les lis comme ils croissent. Ils ne travaillent ni ne filent[1]. » — Trait de bon sens original et qui porte à sourire. Pourquoi? Parce qu'il éveille en nous la supposition contraire et nous donne le plaisir de la corriger en idée. — « Or je vous le dis : jamais Salomon, dans toute sa gloire n'a été vêtu comme un d'entre eux. » — Ici la pensée monte et sans effort, en présence d'une image nouvelle, grandiose, faisant avec la grâce du début un contraste soudain mais naturel et de haute poésie; image empruntée d'ailleurs aux souvenirs les plus glorieux, les plus chers à l'amour-propre national. Puis brusquement

1. Luc, XII, 27, 28.

la scène change. Qu'est devenu ce lis plus magnifique dans sa blanche parure que le plus magnifique des rois d'Israël? Une herbe, un foin vil, aujourd'hui debout sur le sol, demain séché et bon à jeter au four. Nouveau contraste, détail précis, vulgaire, presque brutal, qui dépoétise le tableau ou pour mieux dire en transforme la poésie, car il jette sur la grâce et l'éclat de tout à l'heure un nuage de dédain. En deux versets, l'Evangile nous a présenté trois images saisissantes et communiqué trois impressions diverses, mais pour ouvrir nos âmes à la moralité finale et la fortifier d'autant.

Autre exemple tout semblable. « Est-ce que deux passereaux ne se vendent pas un sou? Et pourtant ni l'un ni l'autre ne tombe à terre sans que votre Père céleste s'en mêle [1]. » Admirons des deux parts le mouvement aisé, puissant, rationnel de l'imagination du Maître nous entraînant d'un spectacle à l'autre pour nous établir d'autant plus fermement dans la possession d'une vérité. Jésus-Christ consacre et exploite tous les symbolismes naturels, il en crée d'autres ineffaçables désormais dans la mémoire des hommes [2]. Le bon grain et l'ivraie, la brebis et le loup signifiaient déjà bien par eux-mêmes le juste et le pécheur mêlés ici-bas. Mais qui eût osé comparer un Dieu à la poule rassemblant ses petits sous ses ailes ou au cep envoyant la sève à ses rameaux vivants qui sont des âmes? Notre-Seigneur a pour jamais fixé dans notre esprit ces fortes ou riantes images : c'est le chef-d'œuvre de l'imagination revêtant les plus hautes pensées d'un vêtement tout populaire et qui les fait reconnaître de tous.

Imagination, faculté légère et souvent aussi trompeuse que brillante. Ici vous la trouvez sobre autant que prompte et active. Devenu, au même titre et par les mêmes yeux que nous, spectateur des choses sensibles, Jésus-Christ en use toujours, il en jouit même pour en user mieux, mais il ne s'en amuse jamais. Il goûte et sent la nature, sans dédaigner les harmonies qu'elle peut avoir avec telle ou telle disposi-

1. Matth., x, 29. — Cf. Luc, xii, 24.
2. Voir Mgr de la Bouillerie, *le Symbolisme de la nature*.

tion de son âme; ainsi choisira-t-il pour prier le silence de la nuit et le calme des grands monts solitaires. Mais chez cet homme parfait tout se tourne au pratique. Il sème ses discours de quelques fleurs simples cueillies en passant dans la plaine ou dans la vallée; il le fait pour honorer, pour satisfaire la nature humaine chez ceux qui l'écoutent et chez lui-même aussi. Mais ne lui en demandons pas davantage; n'attendons pas de lui la poésie de pur agrément, les longs tableaux déroulés par complaisance et pour le seul charme d'imaginer et de sentir. Encore une fois l'âme de Jésus est celle du plus grand artiste qui puisse être; elle voit et goûte le phénomène avec une puissance de compréhension où nous ne saurions atteindre; mais elle le rapporte d'un mouvement spontané à un ordre supérieur de choses, à l'homme qu'il symbolise, à Dieu créateur. Le lis parle aux yeux du Sauveur comme aux nôtres, mais pour élever sa pensée à la pourpre royale moins belle que la fleur, et à Dieu même qui, de ses mains, donne à la fleur cette parure. Pour nous, prédicateurs, l'enseignement est manifeste et nous n'avons que faire d'y appuyer.

Après l'intelligence et l'imagination, la Volonté réclame de la parole son aliment propre, c'est le bien, le juste, l'honnête, c'est tout ce qu'il y a de délicat, de noble, de généreux. Omettons encore ici le fond des choses, la rectitude et l'élévation de la morale que Jésus prêche; ne prenons garde qu'à la forme et au ton. Quelles mœurs oratoires! Quelle âme s'exprime ainsi naïvement dans la parole d'ailleurs la moins étudiée, la moins ambitieuse, la moins attentive à se composer une attitude! Rien que de simple, mais rien qui sorte de la dignité parfaite. Plus de ces actions étranges qui nous étonnent chez les Prophètes. Dans le discours, pas un trait violent ou même excessif, pas un instant où la familiarité descende trop bas; l'âme se livre tout entière et ne s'abandonne jamais. Quand Jésus-Christ parle ou agit, le juif se montre assez pour attester la nationalité humaine du personnage et confirmer d'autant la réalité historique; mais en même temps il s'efface précisément assez pour ne

choquer ou surprendre qui que ce soit. Sans se hausser ni se contraindre, Jésus se trouve et se tient au niveau de toutes les civilisations ou raffinées ou primitives, et ce n'est pas la moindre merveille dans cette éloquence où toutes les merveilles se rassemblent et se fondent en une harmonie simple, capable de les dérober au premier regard. Mobile autant que ferme, l'âme de Jésus condescend à toutes les âmes ; elle s'y plie et s'y ajuste avec une bonté touchante, mais encore avec une aisance qui dénote une admirable souplesse de nature. Notre-Seigneur dit à chacun ce qui lui va, saisit chacun par ses côtés sensibles. Il sait l'homme à fond, il sait en particulier chaque homme, son histoire, ses secrets, toute sa vie, mais ce n'est pas tout ; sauf le péché et les pensées du péché, il se met à la mesure et comme à l'unisson de toutes les âmes ignorantes ou faibles, étroites ou pusillanimes ; et de cette science unie à cette condescendance toujours prête se compose un don admirable d'à-propos. L'à-propos est, d'après les maîtres, le suprême de l'art et ce que l'art enseigne le moins. Ou plutôt l'art, en ce point, c'est tout ensemble et la science pratique de la vie et cette belle souplesse d'âme qui suppose la mort de l'égoïsme. Exquise et délicate puissance, faite d'expérience et de charité poussée à l'abnégation. Tout prêtre, tout prédicateur, si modeste qu'on le suppose, peut et doit se l'assurer à lui-même. Et pour cela que faire ? Etudier l'homme et se détacher de soi, se revêtir de Jésus-Christ comme dit saint Paul mieux encore, se pénétrer de Jésus-Christ, sentir en soi ce que sentait Jésus-Christ. A ce compte, il pourra imiter de loin le tact souverain, l'à-propos constant, la dignité simple du grand modèle et toutes ces qualités généreuses faites pour ravir la volonté sensible en lui offrant son objet propre qui est le bien.

Si jamais il devient malaisé de les garder toutes, c'est dans la polémique et jusque dans les ardeurs saintes du bon combat. Là est le péril, péril pour la charité, pour la modestie, pour la mesure de la pensée et de l'expression ; mais ne l'oublions pas aussi, péril pour la fidélité, pour le

courage. Or ce serait une curieuse étude que celle de Notre-Seigneur envisagé comme polémiste. Essayons d'en indiquer les principaux traits, d'en tracer pour ainsi dire le programme. Chose notable, saint Jean va être ici notre meilleur guide, le doux saint Jean, l'homme du Cœur de Jésus, et pourtant le peintre achevé de ses grandes luttes, de ses grandes mêlées avec les Pharisiens, lui dont l'Evangile est, pour une moitié peut-être, un Evangile de combat. Voyons donc aux prises avec l'ennemi le tenant de la vérité céleste, le lutteur divin qui ne bataille que pour sauver l'adversaire et ne frappe que pour guérir. On peut, ce semble, dans son allure militante, relever trois traits, pour nous trois enseignements.

Avant tout, en dépit des contradictions et des colères il maintient résolument, inexorablement l'intégrité des principes, du vrai. Jamais de concessions quant au fond des choses, nul amoindrissement de la doctrine ou de la loi : rien n'en doit tomber, ni un iota ni une virgule. A titre d'homme, Jésus-Christ n'est que dépositaire et interprète. Ma doctrine n'est pas mienne, dit-il[1]. En rien supprimer, y rien amoindrir serait une trahison, une prévarication, c'est-à-dire l'impossible, l'impossible pour lui mais non pas pour nous, hélas !

On sait, au reste, avec quelle délicate douceur il incline à ménager les personnes. En leur faveur, il consent parfois à la réticence. « J'ai bien d'autres choses à vous dire, mais vous n'êtes pas présentement en état de les porter[2]. » Il y a donc des résistances ou des impuissances qu'il ne heurte pas de face, avec lesquelles il patiente, mais rien de plus; car le texte même l'indique assez nettement, le silence n'est que temporaire, le Maître ne permettra pas qu'on échappe toujours au fardeau dont on est encore incapable. Et puis c'est aux apôtres qu'il parle; c'est au bon vouloir encore faible qu'il veut bien ne pas tout imposer à la fois. Double loi des réticences légitimes : elles n'ont qu'un temps,

1. Joan., VII, 16.
2. *Idem.*, XVI, 12.

elles ne s'accordent qu'au bon vouloir; nous aurons lieu d'y revenir.

Mais que fera le divin polémiste en présence de l'objection déloyale et passionnée, de la mauvaise foi, pour tout dire? Il souffre de la rencontrer souvent; nous en souffrons nous-mêmes, car si les convenances de la charité nous interdisent de la supposer tout haut, la vérité nous oblige trop de la reconnaître et de compter avec elle.

Regardez Notre-Seigneur au milieu des Pharisiens, aux prises avec tout ce qui peut blesser un cœur aimant, révolter un cœur honnête, l'iniquité de parti pris, l'orgueil étroit, obstiné, plein de haine. Sa première défense est le respect de soi, la pleine possession de soi, le calme qui exaspère l'ennemi, parce qu'il est déjà une victoire. Les réponses de Jésus-Christ sont brèves et décisives; elles vont droit au but, au fait, à l'adversaire. D'habitude il les emprunte à l'Ecriture, ce qui est pour le Docteur juif le premier des argments *ad hominem*[1].

Mais quelle force dans cette polémique toujours mesurée! Force de l'affirmation persévérante : plus on nie, plus Il appuie, plus Il insiste, plus Il prolonge et renforce l'exposition sereine et hardie. Plus les passions crient sous le trait qui les blesse, plus le céleste médecin l'enfonce au vif de l'âme.

Prenons un exemple et qu'il nous serve à mieux goûter les autres. « Si vous demeurez vraiment dans ma parole, dit Jésus-Christ, vous serez vraiment mes disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous fera libres[2]. » A ces mots, l'orgueil national se cabre. « Nous sommes fils d'Abraham et nous n'avons jamais servi. Comment dis-tu : Vous serez libres? » Et Jésus leur répond : « En vérité, en vérité je vous le dis : tout homme qui fait le péché est esclave du péché. » Voilà l'unique servitude, l'unique honte et qui va trop bien avec la noblesse du sang. Or le dessein du Maître est d'abattre cette fierté de race toute charnelle,

1. Voir, par exemple : Matth., XII, 3; XV, 3; XIX, 4; XXI, 16. — Marc, X, 6, etc.

2. Joan., VIII, 31 seqq.

pour les élever à une noblesse plus haute, d'établir que, s'ils sont fils dégénérés d'Abraham, il est, Lui, le Fils de Dieu, saint comme Dieu même, et seul capable de les affranchir du péché. Voyez-le pousser droit au point sensible, frappant toujours plus fort à mesure qu'on se débat sous les coups. « Je sais que vous êtes fils d'Abraham, mais vous voulez me tuer parce que ma parole ne prend pas sur vous. Je dis, moi, ce que j'ai vu chez mon Père, et vous faites, vous, ce que vous avez vu chez le vôtre. » Quel est donc cet autre père qui les inspire ? Jésus semble vouloir le taire, mais ils le forceront bien d'achever. « Nous sommes fils d'Abraham, » répètent-ils avec colère, et lui : « Si vous êtes fils d'Abraham, faites les œuvres d'Abraham... Mais non, vous faites celles de votre père. » Mais de quel père enfin ? pensent les Juifs. « Nous ne sommes pas nés de la prostitution, nous n'avons qu'un père qui est Dieu. » Devant cette prétention qui est le fond même de leur illusion et de leur superbe, Jésus se considère comme mis en demeure ; il va lancer enfin le dernier trait. Mais de quelle main calme et sûre ! Il leur prouve qu'ils ne sont pas de Dieu par leur obstination à le repousser, lui que Dieu envoie ; puis enfin la vérité sort de ses lèvres, complète, terrible mais sereine. « Vous êtes les fils du diable, du menteur, de l'homicide, et je suis, moi, l'homme sans péché, celui qu'on écoute quand on est de Dieu. »

Ici l'injure éclate, mais elle fait jaillir de l'âme blessée du Maître des beautés nouvelles et comme des rayons plus éblouissants. Traité de samaritain et de démoniaque, Jésus ne s'emporte pas ; il s'humilie même, laissant au Père céleste le soin de sa renommée, puis soudain, du même ton simple, devant l'orgueil en révolte, il pose une de ces affirmations souveraines dont on a remarqué justement qu'elles seraient d'un fou si elles n'étaient d'un Dieu. « En vérité, en vérité je vous le dis ; si quelqu'un garde mes paroles, il ne verra jamais la mort. » N'est-ce pas provoquer la risée ? Elle vient, en effet, avec ce ton de faux bon sens qui la rend plus amère. « Voilà bien

où nous te voyons, démoniaque; Abraham est mort et les Prophètes, et tu nous dis : si l'on garde ma parole, on ne goûtera pas la mort! Es-tu donc plus grand que notre père Abraham qui est mort, que les Prophètes qui sont morts? Pour qui te prends-tu? » A cette interpellation directe, Jésus se recueille une fois de plus dans son humilité, il s'abrite une fois de plus derrière le Père qui fait toute sa gloire; mais prenez-y garde, c'est pour poser une seconde affirmation non moins étonnante que la première. « Abraham, votre père, a tressailli du désir de voir mon jour, il l'a vu et ça été son bonheur. » Un ricanement lui répond : « Tu n'as pas cinquante ans et tu as vu Abraham! » La fureur des opposants grandit; il faut que l'affirmation grandisse avec elle, et Jésus toujours tranquille : « En vérité, en vérité je vous le déclare, avant qu'Abraham fût fait, Je suis. » Le voilà éternel, le voilà Dieu. Il n'y a plus qu'à lapider le blasphémateur; mais ce n'est pas l'heure où il a résolu de mourir.

Belle, royale, divine attitude que le Polémiste trois fois saint donne à la vérité méconnue. Ainsi le flot des négations la soulève et la contraint de monter toujours; ainsi la lumière éclate et rayonne à mesure qu'autour d'elle les ténèbres volontaires se font plus épaisses, *Lux in tenebris lucet*. Elle ne gagnera rien peut-être, du moins elle ne gagnera rien sur le moment; parlons plus juste : elle aura cette gloire inappréciable de se maintenir et de dégager son honneur, l'honneur de Dieu. Et nous, les continuateurs du Maître, bien que notre mission, comme la sienne, soit d'offrir la vérité aux âmes, bien que nous devions les aimer jusqu'à mourir, s'il le faut, pour elles; nous saurons que, par delà leur intérêt, il y a un intérêt plus saint encore, celui de la vérité dont nous sommes dépositaires. Si, malgré tout, l'homme veut périr, c'est un deuil à briser le cœur de l'apôtre; mais si la vérité périssait entre nos mains, alors Dieu serait vaincu, et il nous en demanderait compte : ce serait notre perte, le seul deuil irréparable, éternel.

Il y a plus : dans la bouche de Notre-Seigneur, la vérité s'indigne quelquefois. Non contente de se soutenir avec ce

calme victorieux, elle prend l'offensive, démasque l'adversaire déloyal et l'humilie jusqu'à l'atterrer. C'est que, pour lui-même d'abord, il n'y a guère d'autre chance de salut. Au mal d'orgueil, qui est le sien, l'humiliation est l'unique remède. Il peut se révolter contre elle, mais il peut fléchir aussi, tout comme le malade peut mourir ou guérir d'une opération jugée indispensable. En outre, et quoi qu'il advienne de lui par sa faute, il importe de sauver les faibles, même aux dépens de celui qui les perdrait. Jésus-Christ mourra pour les Pharisiens comme pour nous tous ; mais, avant de leur donner son sang, de quelle vigueur il les flagelle ! Hypocrites, sépulcres blanchis, vipères, fils du diable ! Et tout pâlit encore devant la série d'anathèmes qu'il leur lance au chapitre xxiii[e] de saint Matthieu.

Certes, le prédicateur catholique serait bien follement coupable d'amoindrir la miséricorde du Sauveur, quand il en a si grand besoin pour lui-même. Du moins ne permettra-t-il pas qu'on se figure un Jésus-Christ toujours souriant, toujours bénissant, tranchons le mot, ridiculement et pitoyablement sentimental. Il est manifeste que la pente de son cœur serait de bénir toujours, que sa mission est de sauver, et non de juger le monde [1]. Mais il ne l'est pas moins que, pour sauver, il se voit contraint de reprendre, de menacer, parfois même de tonner et de maudire.

Ne l'oublions pas, au reste. Étant le Maître, il porte dans ses sévérités un droit à part. De plus, étant sans erreur ni péché, il se sent incapable du zèle amer qu'il reprochera si gravement aux Apôtres ; pour tout dire, il n'incline pas à traiter les intérêts divins comme une question d'amour-propre personnel. D'où il suit que nous serions téméraires de le prendre purement et simplement pour modèle. « Je ne veux pas, dit quelque part Bossuet, contrefaire ici la voix de Dieu, ni imiter son tonnerre. » Mais il reste, après tout, que l'esprit de la prédication n'est point une douceur molle, épargnant les susceptibilités jusqu'à la connivence.

1. Joan., III, 17.

Il reste que, par amour et dévouement, elle doit être sévère au besoin.

Dans quelle mesure le sera-t-elle ? Dans la mesure indiquée par Jésus-Christ. Il est accueillant à ceux qui veulent sortir du péché ; bien plus, il va les chercher, pauvres brebis perdues, parmi les ronces et les épines ; mais à ceux qui veulent y rester, il est inexorable. Il facilite le repentir, il le provoque, mais il n'en dispense jamais. N'est-ce pas pourtant ce que lui demanderait, et à nous aussi, plus d'un cœur faible et à demi chrétien ?

De quelle façon le sera-t-elle ? En s'autorisant des sévérités de Jésus-Christ, en les rappelant, en les appliquant discrètement aux nécessités de l'heure présente ; en s'abritant toujours derrière elles, comme Jésus-Christ même derrière la justice de son Père ; en disant le mot si cordial et si vrai de saint Augustin : *Territus terreo ;* c'est parce que je tremble que je vous fais trembler [1].

Mais avec quel succès le fera-t-elle ? Hélas ! elle ne le saura jamais absolument. On pourra craindre d'éloigner les pusillanimes. On se dira quelquefois, l'angoisse au cœur : « Si je parle, ils ne reviendront plus ! » Jésus-Christ se l'est dit un jour, et avec pleine certitude, et il a parlé cependant. Ce jour-là, il ne menaçait pas, il ne tonnait pas ; il annonçait le grand mystère d'amour, la sainte Eucharistie. On s'écria : « C'est trop fort ! et qui peut supporter de pareilles choses ? » Le vide se fit autour du Maître. « A partir de ce moment, beaucoup de ses disciples se retirèrent et cessèrent de marcher avec Lui [2]. » Voilà pour nous rassurer et nous consoler, si jamais la conscience nous fait une loi de braver le même péril. Aujourd'hui surtout, le cas n'est point chimérique, et notre ministère peut, d'un jour à l'autre, nous mettre dans cette douloureuse alternative de décourager ce qui reste de bon vouloir ou de prévariquer en

1. Saint Augustin, Sermon XL au peuple, n° 5.

2. Multi ergo audientes ex discipulis ejus dixerunt : Durus est hic sermo et quis potest eum audire... Ex hoc multi discipulorum ejus abierunt retro et jam non cum illo ambulabant. (Joan., VI, 61, 67.)

autorisant l'illusion volontaire. Que faire alors? Prendre conseil du divin Prédicateur par la méditation, et plus encore par la prière; nous rappeler ses exemples et lui crier du fond de l'âme : « Que feriez-vous? »

On vient de voir la parole de Jésus-Christ donnant pleine satisfaction à la volonté, considérée surtout comme l'appétit généreux du grand, du noble, du délicat, du bien sous toutes les formes. Déjà même, en l'étudiant comme polémiste, nous avons pris sur le fait sa SENSIBILITÉ. Elle nous est apparue souverainement forte et sage, faite pour contenter sainement la nôtre en lui apportant l'émotion puissante et mesurée. A cet égard, l'éloquence de Notre-Seigneur déploie toutes les ressources naturelles et touche à l'occasion toutes les cordes.

Elle a ce pathétique indirect qui consiste surtout dans la peinture vive de l'âme, peinture agréable à l'esprit par la piquante justesse de l'analyse, — agréable au cœur et commençant de l'émouvoir par l'effet contagieux des passions représentées. De là, dans les récits ou paraboles, une continuité de mouvement, de drame, de vie, moins saillante peut-être que chez les Prophètes, parce qu'elle est moins brusque d'allures, mais tout aussi réelle et attachante [1]. Les exemples s'offrent d'eux-mêmes, et ils sont partout.

Mais Jésus-Christ nous saisit mieux encore par le pathétique direct, par l'émotion, la passion personnelle qui respire dans ses discours et vient provoquer la nôtre. Chez lui, sans doute, la passion ne peut ni s'égarer sur un objet indigne, ni dépasser la juste mesure ; elle est si parfaitement dans sa main et sous la dépendance de la raison, qu'elle fait

1. C'est ce qui ravissait particulièrement Saint-Marc-Girardin. Ce laïque, cet universitaire qui fut, malgré plus d'une idée fausse, un croyant sincère et souvent, dans sa chaire de Sorbonne, un *prédicateur* courageux, a très dignement et chrétiennement parlé des paraboles évangéliques. Il en cite trois surtout comme types de vie dramatique : le Riche présomptueux (Luc, XII, 16 et suiv.), le Mauvais riche (Luc, XVI, 19 et suiv.), le Pharisien et le publicain (Luc, XVIII, 10 et suiv.) (Saint-Marc Girardin, *La Fontaine et les fabulistes*, Leçon V. — Cf. Pauvert, livre XI, ch. VI.)

comme une espèce hors ligne et que la théologie lui a trouvé un nom à part. Mais elle existe, bien vraie, bien humaine, et, dans son mouvement propre, toute semblable à la nôtre; sinon Jésus-Christ n'aurait pas de sensibilité, pas de cœur à notre manière; il ne serait pas l'homme parfait que nous fait connaître la foi. Il a donc la passion dans l'âme, et il la met nécessairement dans sa parole. Par là, il éveille en nous la passion correspondante, mais autant qu'il le faut pour atteindre et déterminer la volonté. Comme il ne s'attarde jamais au plaisir de peindre, ainsi ne s'abandonne-t-il jamais au charme pur et simple de sentir pour lui-même ou de faire tressaillir sous une touche victorieuse la sensibilité d'autrui. Ni violence ni mollesse. L'homme parfait, l'Homme-Dieu, ne cherche pas l'effet; il ne veut ni brusquer les âmes sous prétexte de les émouvoir, ni les détendre et les amollir par un sentimentalisme de mauvais aloi.

A cela près, toutes les passions vivent dans ses discours; passions fortes, désir, ardeur, indignation, sainte colère; passions douces et tendres, amour, tristesse, pitié. Qu'on ne nous demande pas ici d'analyse. Il faut lire l'Évangile, le lire avec le cœur autant au moins qu'avec l'intelligence, le lire avec ce sens de l'âme et de la vie que nous fait l'expérience de nous-mêmes et des autres; et ainsi, en écoutant vibrer le cœur de l'homme parfait, reconstituer note à note, si l'on nous permet cette expression, toute la gamme des sentiments humains, depuis l'éclat formidable contre les Pharisiens jusqu'au discours après la Cène et à l'incomparable prière qui la termine. Pour ce dernier morceau en particulier, qu'on le lise, qu'on le relise, qu'on le savoure, puis qu'on recommence. Tout au plus pourrait-on, après cela, se rendre présent ce que l'on connaît de plus touchant dans toutes les poésies ou éloquences profanes ou même sacrées; on verrait alors, on sentirait plutôt que cette prière est sortie d'un vrai cœur humain, et tout ensemble que ce cœur-là parle comme jamais cœur n'a parlé : *Numquam locutus est homo sicut hic homo.*

Certes, en étudiant Jésus-Christ, il ne faut pas s'arrêter

à l'homme ; le Verbe ne s'est uni à une nature visible que pour nous entraîner à l'amour de l'invisible ; l'homme ne subsiste en lui que pour nous introduire jusqu'au Dieu. Mais, pourtant, n'est-il pas vrai qu'un des plus doux fruits du mystère et des plus glorieux tout ensemble, c'est de retrouver dans le Verbe incarné tous les traits premiers et légitimes de notre nature, une tête, un cœur faits comme les nôtres et authentiquement exprimés dans un langage qui devient le type du nôtre ?

Voilà ce qu'aurait voulu indiquer au moins cette étude. Mais que de choses resteraient à dire ! Après avoir ainsi décomposé la manière du Prédicateur céleste, et isolé ses facultés pour les mieux voir, encore faudrait-il les remettre par la pensée dans l'harmonieuse unité de l'ensemble. Le musée d'Avignon possède un crucifix d'ivoire qui est, d'après Canova, l'une des merveilles du monde. Le côté droit du visage, incliné sur l'épaule, dit la souffrance la plus extrême ; le côté gauche saisit par une incomparable majesté. Placez-vous de face ; tout s'est fondu dans une troisième expression, moins frappante que les deux autres à qui n'y regarderait pas de si près. Ainsi en va-t-il de l'âme du Sauveur manifestée dans sa parole. Étudiez à part tous les éléments, vous serez frappé de leur puissance ; envisagez l'ensemble, et l'éclat de la puissance vous paraîtra s'adoucir, pâlir presque dans la perfection égale du tout. C'est la beauté sereine de l'âme ordonnée, beauté qui saisit moins qu'elle ne pénètre, mais dont le charme, plus doux et plus lent, nous envahit jusqu'aux dernières profondeurs. Beauté vivante aussi, non pas froide et inerte comme celle de la statue composée d'après les proportions mathématiques ; beauté caractérisée, personnelle, originale, propre à nous rappeler au besoin que, pour sortir de la foule, on n'a que faire de la bizarrerie ni de l'excès. Oui vraiment, l'éloquence de Jésus-Christ trahit l'homme parfait, original entre les hommes et à leur manière. Mais elle a encore une autre originalité supérieure, mystérieuse, et qui nous introduit à voir en lui plus qu'un homme.

III

Côté surhumain : la PUISSANCE. — Puissance double ou quadruple. — *Puissance sur les âmes et sur l'avenir.* — Jésus-Christ n'argumente pas. — Sa logique à part. — La fête des *Encænia.* — Jésus-Christ affirme en son propre nom. — Il sait que sa doctrine lui survivra immuable. — *Puissance sur lui-même et sur la vérité.* — Simplicité dans le sublime. — L'entretien avec Nicodème, le Sermon sur la montagne. — Les pauvres sont évangélisés. — Sérénité dans le sublime : Jésus-Christ n'en paraît ni ébloui ni embarrassé. — En quoi tout cela nous est imitable.

« Les foules étaient en admiration de sa doctrine parce qu'il les enseignait comme ayant puissance et non pas à la façon de leurs scribes et de leurs pharisiens[1]. » Le bon sens populaire ne nous aurait-il pas montré là, dans une formule toute simple et naïvement profonde, le côté transcendant, surhumain de la parole théandrique?

Les scribes et les pharisiens pouvaient bien être impérieux, altiers, superbes; mais pour dominer la foule ils devaient la flatter; tout ensemble courtisans et despotes : c'est le caractère de l'orgueil; — tour à tour hésitants ou tranchants dans leur doctrine : c'est la marque de toute parole qui n'est ni humble ni sûre d'elle-même. Jésus, l'humble Jésus, ne parlait pas de la sorte; ses discours avaient un caractère à part, et ce caractère incommunicable s'appelait de son vrai nom la puissance.

Puissance double ou quadruple, comme on voudra l'entendre. Par la forme autant que par le fond, en tout ce qu'il dit, mais encore dans la manière de le dire, il se montre puissant sur les âmes et sur l'avenir des âmes, sur lui-même et, chose plus étrange encore, sur la vérité.

Maître des âmes, il s'impose à elles avec une autorité souveraine, absolue, où l'on sent l'exercice paisible d'un droit. De même on le sent paisiblement assuré qu'en fait

1. Admirabantur turbæ super doctrina ejus. Erat enim docens eos sicut potestatem habens et non sicut Scribæ eorum et Pharisæi. (Mat., VII, 28, 29.)

l'avenir est à lui, c'est-à-dire que son immuable enseignement aura toujours des fidèles. Voilà le premier aspect de sa puissance, ou les deux premiers, si l'on veut.

Par ailleurs en présence de la vérité, de la vérité la plus sublime, il se gouverne avec une tranquille aisance; il traite les plus hauts mystères sur le pied d'une familiarité parfaite : marque d'un empire exceptionnel sur les impressions que le sublime donne à tout homme; preuve que la vérité n'est pas pour lui une force étrangère et supérieure, mais plutôt qu'il la domine comme chose qui relève de lui. Voilà qui achève et couronne la puissance de sa parole.

Essayons de mieux entendre et de pénétrer plus avant dans le détail.

Jésus-Christ se pose comme étant de droit maître souverain des âmes. De là, dans son affirmation, une autorité unique, absolument incomparable. Le don d'affirmation, l'accent non pas impérieux, mais fort et profond, qui courbe tout d'abord les esprits et les rend dociles, est pour tout orateur un don enviable. C'est vigueur de tempérament, fierté native d'intelligence, force expansive de la conviction passionnée. Beaucoup l'ont eu et nous devons tous y aspirer pour notre compte; mais qui l'aura jamais à l'égal ou plutôt à la façon de l'Homme-Dieu? Nous n'écoutons pas ici un orateur convaincu, véhément, intimant son dire avec l'ascendant d'une nature supérieure. C'est bien tout cela, mais il y a plus. Regardons de près les différences.

Voici la première. Le plus autoritaire des dogmatistes ne se dispense jamais d'argumenter. Que ce soit hommage à la force des choses ou secrète conscience de son faible, il lui faut étayer l'affirmation par un grand et visible effort de logique. Interprète d'une vérité supérieure, il a besoin de raisonner pour s'accréditer lui-même autant que pour aider les écoutants, pour se prouver à lui-même autant qu'aux autres l'exactitude fidèle de son interprétation. En Jésus-Christ rien de semblable, et c'est le lieu d'étudier sa logique : elle n'est qu'à lui.

Or il explique bien plus qu'il ne prouve, et en outre

l'explication même ne fait guère que renforcer l'assertion et la produire à nouveau sous une forme plus pressante [1]. Quant à la preuve, si preuve il y a, elle porte droit sur l'autorité de sa personne et non sur l'évidence de ses dires. La preuve est dans ses œuvres; c'est où il revient constamment [2]. De fait, il ne s'appuie pas sur le raisonnement, mais sur le témoignage. Et quel témoignage encore? Non pas le sien propre [3], si véridique soit-il, on pourrait le récuser; — non pas même, absolument du moins, celui de Jean-Baptiste, car s'il l'invoque devant les Juifs en manière d'argument *ad hominem*, il a soin de protester qu'il ne reçoit pas sa gloire des hommes [4]. Les grands témoins dont il se réclame sont ses œuvres; ou plutôt son garant suprême c'est le Père qui réside en lui et accomplit les œuvres, au moins comme source première de puissance et principe premier d'action [5]. Voilà son argument de choix, son moyen décisif de convaincre.

On en a remarqué un autre dans l'usage des comparaisons et des paraboles; mais c'est encore là une sorte de témoignage et non un raisonnement. « Les exemples et les allégories ont quelque apparence de témoignage, » dit le grand ordonnateur de la logique humaine, Aristote [6]. Et en effet, à les supposer justes, ne sont-elles pas une sorte d'attestation indirecte, initiale, que l'analogie donne à la vérité maîtresse, le monde visible au monde invisible, l'ordre de la nature à celui de la grâce?

Les œuvres commandent la docilité; les explications et paraboles facilitent la compréhension et font saillir la vraisemblance. Joignez-y une part légère de raisonnement très simple, pure concession faite par le bon Maître aux

1. Voir le P. Monsabré. 45e Conférence.
2. Joan., v, 36; x, 25, 37, 38; xiv, 12.
3. *Idem*, v, 32.
4. *Idem*, v, 33, 34, 41.
5. *Idem*, xiv, 10.
6. Aristote, Problème XVIII, 3. — Voir Cornelius à Lapide, *Prolegomena in Ecclesiasticum*, cap. iii in fine.

auditeurs, et nous aurons sa logique tout entière; nous avions bien droit de le dire, elle n'est qu'à Lui.

Logique étonnante pour le sens humain, mais admirable à qui sait l'entendre. Elle atteint victorieusement les deux extrêmes du monde intellectuel, également propre à fonder une créance raisonnable dans les intelligences les plus humbles et à prévenir autant qu'il est possible les chicanes des raffinés. Il y a là tout ce qu'il faut pour les satisfaire, mais rien de ce qui les flatte, tout pour la conviction, rien pour l'orgueil, pour cet orgueil métaphysique, nous dirions volontiers mathématique, toujours curieux d'abstraction, jaloux d'évidence directe et raisonnée, amoureux de la dispute et des brillants tournois d'esprit. D'ailleurs la forme répond au fond, le style et le ton marchent de pair avec la méthode. Cette logique à part, Jésus-Christ l'impose avec un merveilleux mélange de condescendance pour la faiblesse et de fermeté à contrarier, à réduire, à terrasser la superbe de la raison.

Veut-on voir tous ces éléments ramassés en un court exemple, et particulièrement un semblant d'argumentation et d'apologie qui se tourne finalement en affirmation plus victorieuse ?

« On célébrait à Jérusalem la fête des *Encænia*[1]; c'était l'hiver et Jésus se promenait dans le temple, sous le portique de Salomon. Les Juifs l'entourèrent donc et ils lui disaient : Jusques à quand nous mettras-tu l'esprit à la torture ? Si tu es le Christ, dis-nous-le une bonne fois et nettement. » — Interpellé de la sorte, il se réfère simplement à ses déclarations précédentes, si nombreuses, si précises, mais que ses interlocuteurs ne veulent pas avoir entendues. Il va droit à la preuve, à ses œuvres; il va droit à l'obstacle, à l'orgueil par lequel les obstinés s'excommunient eux-mêmes du troupeau. « Je vous parle et vous ne croyez pas. Les œuvres que je fais au nom de mon Père, voilà les témoins qui déposent pour moi. Mais vous, vous ne

1. Dédicace de l'autel des holocaustes, profané par Antiochus et purifié par Judas Machabée.

croyez point parce que vous n'êtes pas de mes brebis. » La situation est tranchée, le terrain déblayé, l'affirmation armée d'avance et de toutes pièces ; elle peut donc venir et elle vient d'abord en trois pas pour ainsi dire; elle se pose à trois reprises et toujours plus fière.

Jésus s'attribue le pouvoir, non d'obtenir ou de procurer aux siens la vie éternelle, mais de la leur donner en souverain possesseur et maître ; Il déclare qu'on ne peut pas plus lui forcer la main qu'au Père lui-même; enfin voici le dernier mot : « Moi et le Père nous sommes un. » Les Juifs n'en demandent pas davantage ; ils ramassent des pierres. Mais Jésus veut bien faire son apologie ; écoutons-la : elle est surprenante.

Avant tout, l'argument du début va reparaître, véritable argument à tout faire, réponse à tout, mais à laquelle on ne répond jamais. « Je vous ai, de par mon Père, fait voir beaucoup de bonnes œuvres : pour laquelle me lapidez-vous? » Or, devant la logique juive, ces œuvres-là restent non avenues. La haine ne dit pas : l'auteur de pareilles œuvres ne saurait être un blasphémateur ; elle aime mieux prendre la question au rebours et dire : le blasphème efface les œuvres et nous dispense d'en tenir compte. Jésus daigne argumenter encore et tire de l'Écriture cet *à fortiori* manifeste : « N'est-il pas écrit dans votre loi : J'ai dit : Vous êtes des dieux? Si donc le Psalmiste appelle dieux ceux qui ont simplement reçu l'inspiration d'en haut, si d'ailleurs l'Écriture est là, inviolable ; quand il s'agit de moi que le Père a sanctifié et envoyé au monde, vous criez au blasphème parce que je me suis dit Fils de Dieu! »

Admirons et retenons pour notre pratique l'insistance du Maître, on oserait dire sa ténacité divine. Après ce raisonnement, qui n'est au fond qu'une affirmation renforcée, voici tout de nouveau l'argument suprême, les œuvres ; car tout de même que la mauvaise foi nie sans trêve, le vrai doit se répéter sans lassitude. « Si je ne fais pas les œuvres du Père, ne croyez pas en moi; mais si je les fais et que vous ne vouliez pas en croire ma parole,

croyez mes œuvres, connaissez et croyez que le Père est en moi et moi dans le Père. C'est-à-dire qu'il y a entre lui et moi une compénétration absolue, une réelle identité de nature. » Les Juifs l'entendent à merveille et veulent le saisir, mais il se dérobe à eux.

Dans cette courte scène Jésus s'affirme Dieu quatre fois et invoque trois fois le témoignage de ses œuvres : voilà sa logique en abrégé, c'est celle qui sied au maître des âmes. *In potestate erat sermo ipsius* [1].

Ce dogmatisme souverain présente encore un caractère non moins exceptionnel. Qui fut jamais si osé que d'affirmer en son nom propre, d'opposer à tout son autorité son dire, sa parole personnelle, comme règle et raison dernière? On parle au nom de la tradition, de l'opinion régnante, du suffrage universel, au nom de l'expérience, de la science, de la vérité; on se réclame de Dieu, quitte à s'en prouver l'interprète. Mais quel esprit si hardi, si absolu, se réclamera de lui-même et commandera la croyance de par lui-même? Jésus-Christ l'a fait, et il l'a fait seul. « *En vérité, en vérité, je vous le dis...* on vous a donné telle licence ou tel précepte, *mais moi, je vous dis; ego autem dico vobis.* » Formule inouïe qui se trouve, de compte fait, soixante-treize fois dans ses discours. — Pensera-t-on que c'est orgueil? Mais voici un étrange contraste. Cette mise en avant si audacieuse de l'autorité personnelle se rencontre dans ses habitudes de parole avec un effacement continu de sa personne. La doctrine qu'il impose de si haut n'est pas sienne [2]; ses jugements comme ses œuvres lui viennent d'ailleurs [3]. — Soit! Mais alors il va retomber au rang des simples interprètes; il ne sera plus, lui aussi, qu'un organe, qu'un porte-parole mieux convaincu peut-être et plus tranchant par caractère. — Non vraiment. De nouveau tout

1. Luc, IV, 32.

2. Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me. (Joan., VII, 16.)

3. Non possum a meipso facere quidquam. Sicut audio judico. (*Idem*, V, 30.)

change de face. Entre ce Père qui inspire, qui dicte tout, et ce Fils si complètement effacé devant son Père, il y a identité de nature, d'autorité par conséquent. Si, à entendre Jésus-Christ, sa doctrine n'est point sienne, il en vient par ailleurs à énoncer cette prétention vraiment étourdissante : « Je suis moi-même et personnellement la vérité [1]. »

Nous restons donc en présence d'un dualisme contradictoire en apparence. Jamais parole ne fut si modeste ; jamais parole ne fut si personnellement fière et souveraine. Tant de modestie exclut l'idée de l'orgueil ; mais aussi tant de sagesse exclut l'idée d'incohérence. Que l'incroyant reste muet devant le problème. Pour nous, chrétiens, à la lumière du dogme, tout se démêle, s'unit, s'éclaire jusqu'à resplendir. Le Dieu et l'homme parlent à tour de rôle, et comme la bouche qui les exprime est une, ils ne sont qu'un dans cette personnalité hors de pair. Méditez les choses qui sont dites, écoutez l'accent dont elles sont dites : partout Jésus-Christ prend soin de marquer sa double nature ; partout reluit l'humanité de Dieu, *humanitas Dei*.

Indiquons seulement un second aspect de son pouvoir sur les âmes. Il les saisit et les domine à coup sûr jusque dans le plus lointain avenir. Il sait et affirme paisiblement que sa doctrine lui survivra immuable à travers tous les siècles. Assez loyal ou non pour l'avouer, quel sage n'a pas eu au cœur le pressentiment douloureux du contraire ? — Dire qu'en parlant ainsi Jésus ne s'est pas trompé, que les siècles lui ont donné raison, ce serait le prouver Dieu et tel n'est pas notre but. Il nous suffit de montrer le fait de cette assurance comme un trait à part, en dehors de toutes les habitudes et de toutes les possibilités humaines, comme un complément de cette souveraineté des âmes, qui respire dans la parole de Jésus-Christ.

Et maintenant, car il faut rester pratique, tout cela est-il purement et simplement incommunicable ? N'y a-t-il rien là pour l'imitation et pour l'usage ? Il est trop clair que le

1. Joan., XIV, 6.

même pouvoir n'est pas en nous, que l'affecter serait une usurpation ridicule autant que sacrilège. Et cependant nous en avons quelque chose par une communication et une participation bien réelles. Nous ne sommes pas Dieu comme Jésus-Christ, mais dans la chaire où nous montons, nous sommes Jésus-Christ par délégation et ministère. Notre chétive parole devient la sienne et dès lors elle doit prendre quelque chose de l'autorité de la sienne ; elle doit tomber de haut, non comme étant nôtre, mais comme étant celle de Jésus-Christ. Rien ne nous dispensera d'argumenter ; mais notre argument suprême sera celui de Jésus-Christ, c'est-à-dire Jésus-Christ même et ses œuvres ; notre prédication sera rationnelle, savante, logique, mais non disputeuse à la façon des enseignements humains. Nous ne parlerons pas en notre nom, mais au nom de Jésus-Christ, ce qui nous fait un droit et un devoir de l'affirmation puissante et fière. En nous aussi, prédicateurs, la grâce de l'ordination, *portant au plus haut les accroissements de la nature raisonnable* [1], établit un dualisme qui rappelle, toute proportion gardée, celui que nous admirons dans Notre-Seigneur. Hommes, nous ne sommes rien ; prêtres, nous sommes Jésus-Christ. De là, dans notre parole, un tempérament difficile mais nécessaire d'humilité profonde quant à la personne, de fierté souveraine quant au ministère. Et voilà comment l'Homme-Dieu nous devient imitable jusque dans les côtés transcendants, surhumains de sa prédication.

Il en reste un autre, un et double selon le point de vue ; nous l'avons défini, l'empire sur lui-même et sur la vérité. Empire sur lui-même en tant qu'il domine, jusqu'à paraître les ignorer, toutes les émotions dont l'âme humaine est passible dans ses situations diverses à l'égard du vrai : effort de la recherche, enthousiasme de la conquête, impuissance de l'expression. Empire sur la vérité, non qu'il la fasse arbitrairement, ce qui n'est pas exact même de Dieu, mais en ce

1. Amplificatis semper in melius naturæ rationalis incrementis... (Liturgie de d'ordination du prêtre.)

sens qu'elle lui est familière et connaturelle, qu'il s'y meut et s'y joue comme dans la liberté du chez-soi. Deux puissances qui en viennent à peu près à se confondre. C'est parce que la vérité est son lieu et son domaine propre, qu'il n'en est point ému comme nous qui nous y introduisons souvent par force et pour ainsi dire d'assaut.

Ne séparons donc pas ces deux aspects d'une chose vraiment une en soi-même et voyons plutôt par quels traits elle s'accuse dans la parole de Notre-Seigneur. Il y en a deux surtout : la simplicité et la sérénité parfaites parmi les affirmations les plus sublimes qui furent jamais.

Selon Pascal, « Jésus-Christ dit les choses grandes si simplement qu'il semble ne les avoir point pensées, et si nettement néanmoins qu'on voit bien ce qu'il en pensait. » Tout le monde, il est vrai, sent d'instinct que le sublime doit être simple, et dès là que notre pensée monte quelque peu, tout ce que nous avons de goût nous prémunit contre l'enflure. Mais que de fois nous la craignons sans y échapper! Et puis, fussions-nous assez heureux pour nous élever çà et là à ces hauteurs sereines, hélas ! nous ne nous y tiendrons pas longtemps ; nous n'y tiendrons pas longtemps les âmes que nous aurons entraînées à notre suite. On a dit justement que le sublime continu ennuie. Pourquoi? Ne serait-ce pas que, dans toute parole humaine, il est inséparable de l'effort, de la tension. Quoi qu'il en soit, nous le concevons presque nécessairement court, transitoire, fugitif. C'est le trait, c'est l'éclair [1].

En Jésus-Christ, mais en lui seul, le sublime est continu, calme, coulant de source, à pleins bords, sans bouillonnement ni murmure. Ou bien encore imaginons l'éclair avec toute sa splendeur, mais l'éclair étendu, fixé, adouci, en

1. « ... Tout à coup, et comme par hasard, les cheveux se dressent, la respiration devient étroite, la peau se contracte et un glaive froid va jusqu'à l'âme... C'est le sublime qui est apparu. Mais ce n'est qu'une apparition, et il nous tire de notre état naturel, nous faisant une sorte de violence abrupte et courte. » (Lacordaire, 37e Conférence.)

telle sorte que les yeux s'y accoutument, et quelquefois jusqu'à ne plus le remarquer autant qu'il le faudrait. Pour ne prolonger pas cette étude jusqu'à l'infini, indiquons seulement deux exemples, l'un de doctrine, l'autre de morale, l'entretien avec Nicodème et le Sermon sur la montagne.

Revoyons d'abord en esprit cette scène nocturne, ce tête-à-tête mystérieux où rien n'est fait pour arrêter les regards, ces deux hommes assis l'un en face de l'autre dans quelque maison modeste de Jérusalem. Or, à moins de nous avertir nous-mêmes par un effort de réflexion, songerions-nous, en lisant l'Evangile, qu'il se dit là des choses incomparablement supérieures à toute philosophie, des choses que la terre n'avait jamais entendues? En quelques phrases, l'un des interlocuteurs apprend à l'autre l'existence d'une vie surnaturelle et la nécessité d'y renaître, la médiation indispensable de celui là même qui parle, la croix où il sera élevé, l'amour de Dieu, clef du mystère, la mission toute miséricordieuse du Christ et la droiture d'âme indispensable à qui veut en profiter. — Pourquoi sommes-nous si peu frappés à la lecture? Sans doute parce que l'habitude de la foi nous a familiarisés avec ces grandes choses, mais aussi pour une autre cause qui devrait nous les rendre encore plus frappantes. C'est qu'elles sont exprimées en quelques paroles tout unies, sans ombre de solennité ni d'éloquence humaine, sans que l'homme qui les dit paraisse avoir conscience de leur grandeur.

Et maintenant comparons cela, substance et forme, avec ce qu'ont de plus haut les doctrines de fabrique humaine. D'un côté, fond relativement pauvre, paroles habituellement magnifiques ou tout au moins sentencieuses; de l'autre, fond sublime le plus souvent, mais paroles toutes simples : c'est la différence du pur homme à l'Homme-Dieu.

Faisons la même expérience en un sujet moral. Dans le Sermon sur la montagne, les enseignements sublimes abondent encore, mais si bien fondus avec des appels au bon sens, des paraboles commencées, des traits d'imagination pratique et familière, qu'on ne les sent pas de

prime abord et qu'on serait même tenté de les méconnaître. Un peu d'attention les fera saillir et la comparaison avec n'importe quel moraliste humain achèvera de les mettre en lumière [1].

Présenté de cette façon unique, le sublime y gagne de pouvoir se continuer sans fatigue pour qui l'écoute. Il y gagne — chose bien autrement précieuse — de tomber, sans déchoir de lui-même, dans le domaine commun, de devenir sans altération substantielle l'aliment des plus humbles esprits. « Les pauvres sont évangélisés, » dit notre divin Prédicateur, et ce fait prend rang dans sa pensée à la suite, au sommet peut-être, des miracles qui prouvent sa mission [2]. Prodige en effet, prodige de condescendance où ne s'abaissèrent jamais les sages païens, mais aussi prodige de puissance, car pour évangéliser les pauvres, vouloir est trop peu, il faut encore pouvoir. Enfant de Dieu, héritier du ciel au même titre que le plus haut génie, c'est-à-dire appelé au sublime de la destinée, le pauvre a droit au sublime de la vérité préparatoire, morale qui règle la vie, dogme où s'appuie la morale. Mais qui saura le lui donner? A cet homme sans lettres, mais qui porte un bon sens vierge et un cœur droit, il faut que le sublime s'impose d'autorité sous un vêtement de simplicité populaire et sous la garantie d'une vie sainte transparaissant dans une parole convaincue. Il est notable, c'est trop peu dire, il est merveilleux que cet aliment des humbles soit en même temps le mets des déli-

1. L'incrédule même n'y est pas trompé, si peu qu'il y réfléchisse. « ... Je ne m'attache qu'au souffle général dans ces paroles plus ou moins complètement recueillies; qui pourrait, en les lisant, ne pas le sentir circuler à travers?... Y avait-il auparavant rien de pareil à cela, d'aussi rassurant et d'aussi consolateur dans l'enseignement et les préceptes des sages? N'était-ce pas là vraiment une révélation au sein de la morale humaine? »... (Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. III, 29 septembre 1862.)

2. Mat., xi, 5. — On a comparé la façon dont Notre-Seigneur parle aux simples avec ce que font pour eux les démagogues de profession. (Voir Mgr Landriot, *le Christ de la tradition*, xie Conférence, Ire partie, § 1.

cats; que la plus fine analyse mène à reconnaître l'art suprême dans cela même que l'ignorant goûte naïvement avec son bon sens et son bon cœur. La simplicité de Jésus-Christ ravit les doctes comme elle réjouit les déshérités de la haute culture intellectuelle.

Et n'est-elle pas notre héritage, à nous, prédicateurs catholiques, tenus d'aimer les pauvres comme Jésus-Christ les aimait et de les évangéliser, s'il se peut, à sa manière ? Oh ! que l'ambition conseille mal et que nous serions tristement inspirés, si, pour mettre à l'aise nos talents, nous n'acceptions que des auditoires d'élite ! Vouloir prêcher le pauvre, c'est la marque du véritable apôtre ; savoir le prêcher c'est, à le bien prendre, où triomphe le théologien accompli, le parfait orateur. L'un fait notre gloire devant Dieu ; l'autre devrait la faire même devant les hommes, au moins la fait-il devant les plus avisés d'entre eux.

Il nous reste un dernier pas à franchir pour pénétrer un peu plus le secret de l'originalité surhumaine de Notre-Seigneur. Simplicité dans le sublime, avons-nous dit, mais en outre sérénité dans le sublime : deux choses qui se tiennent d'ailleurs et s'appellent l'une l'autre. Simplicité de l'expression, naturelle conséquence de la sérénité dans l'impression. Si Jésus-Christ sait mettre la vérité la plus haute à la mesure du bon sens populaire, c'est, entre autres choses, qu'il domine parfaitement, qu'il ignore même, du moins en partie, les émotions que cette vérité soulève habituellement dans l'âme.

Avant d'éblouir l'auditeur, le sublime a commencé par éblouir plus ou moins l'orateur lui-même. Cette force admirable qui nous y élève quelquefois ne va pas sans deux grandes faiblesses. Et d'abord c'est l'enthousiasme, la surprise, le tressaillement de la découverte. Jetée comme par une secousse dans un monde supérieur et enchanté, l'âme n'y entre qu'avec un ébranlement profond, au prix d'une violence qui marque son infirmité native, à l'instant même où le vrai conquis atteste sa grandeur. Bientôt après vient l'étourdissement, l'accablement, l'angoisse de l'impuis-

sance, impuissance à reproduire le sublime entrevu, impuissance à en prolonger la vision. Pascal l'a dit dans sa langue originale : « Ces grands efforts d'esprit où l'âme touche quelquefois sont choses où elle ne se tient pas. Elle y saute seulement, non comme sur le trône, pour toujours, mais pour un instant seulement. » L'inspiration divine elle-même n'affranchit pas l'homme de cette défaillance, et par exemple nous verrons saint Paul tourmenter en vain le langage pour égaler la magnificence des objets. « Les apôtres, dit Fénelon, succombent sous le poids des vérités qui leur sont révélées; ils ne peuvent exprimer tout ce qu'ils conçoivent; les paroles leur manquent; de là viennent ces transpositions, ces expressions confuses, ces liaisons de discours qui ne savent pas finir[1]. »

Jésus-Christ seul échappe à la loi commune; il n'est ni émerveillé du sublime ni embarrassé de le traduire. C'est que l'homme, introduit dans la vérité surnaturelle, y entre toujours un peu à la façon de l'étranger admis par grâce, tandis que l'Homme-Dieu s'y tient comme dans son lieu propre et dans sa naturelle patrie; il y habite et s'y meut à l'aise comme le fils dans sa propre maison[2]. Voilà pourquoi il nous en raconte les nouvelles avec l'assurance tranquille de celui qui sait, parce qu'il a vu ou plutôt parce qu'il ne cesse de voir. *Unigenitus qui est in sinu Patris ipse nobis enarravit*, dit admirablement l'Évangéliste[3]. De là, chez le divin Maître cette sérénité d'une intelligence que rien n'étonne, qui fixe la lumière sans s'éblouir ni sourciller.

Est-ce à dire qu'il ignore l'admiration, l'enthousiasme, ces choses si parfaitement humaines? Il n'en est rien, Dieu merci! et l'un des traits de son caractère les plus consolants pour nous, c'est qu'il n'a jamais affecté l'impassibilité du stoïque. Mais voici quelque chose de bien notable : quand Jésus-Christ admire, quand il tressaille, comme le dit expres-

1. Fénelon, *Dialogues sur l'éloquence*, 3e dialogue.
2. Tanquam filius in domo sua. (Hébr., III, 6.)
3. Joan., I, 18. — Voir Mgr Baunard, *l'Apôtre saint Jean*, chap. V.

sément l'Évangéliste[1], ce n'est point devant une vérité sublime et par éblouissement d'esprit; c'est par bonté de cœur, c'est devant la beauté des âmes simples et devant le mystère de grâce qui leur réserve de préférence la révélation du vrai[2]. S'agit-il seulement d'énoncer ce vrai lui-même, il retrouve son calme, son imperturbable sérénité. « On le voit plein des secrets de Dieu, mais on voit qu'il n'en est pas étonné; il en parle naturellement, comme étant né dans ce secret et dans cette gloire[3]. »

Donc Il échappe totalement à nos faiblesses de nature en présence de la vérité. Donc il est à son égard dans une situation exceptionnelle qui s'appelle de son vrai nom la puissance, *tanquam potestatem habens*. La vérité ne le domine pas comme une force étrangère et supérieure; c'est lui qui la domine, ou plutôt elle est en lui comme son fond et sa substance même; c'est-à-dire que, selon sa prétention toute divine, il est lui-même la vérité. Voilà qui achève et couronne l'originalité surhumaine de cette parole si bien humaine d'ailleurs. En écoutant une harangue officielle d'Hérode, les Juifs adulateurs criaient : « Paroles de Dieu et non d'homme[4]! » Pour le Prédicateur céleste, pareil éloge serait trop ou trop peu. C'est un homme que nous entendons, mais en même temps c'est plus qu'un homme. *Nunquam locutus est homo sicut hic homo.*

Mais où est en tout cela le fruit pratique? Si nous participons à l'empire de Jésus-Christ sur les âmes; si nous pouvons et devons être simples à son exemple en répétant les vérités sublimes que nous tenons de lui; prétendrons-nous à quelque chose de cette sérénité magnifique, dernier caractère de sa parole? Certes nous ne sommes pas comme

1. In ipsa hora exultavit Spiritu Sancto. (Luc., x, 21.)

2. Audiens autem Jesus miratus est, et sequentibus se dixit : Amen dico vobis, non inveni tantam fidem in Israel. (Matt., viii, 10.) — Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quod abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis. (Luc, x, 21.)

3. Bossuet, *Histoire universelle*, IIe part., ch. xix.

4. Dei voces et non hominis! (Act. xii, 22.)

lui la vérité; mais nous en sommes bien réellement les privilégiés et les ministres, nous sommes par excellence les familiers, les *domestiques* de la foi[1]. Notre attitude parmi les choses de Dieu ne peut être celle du fils dans la maison paternelle, maison qui est déjà et de plein droit sienne; mais nous pouvons nous y comporter comme Moïse, ce serviteur fidèle dans la maison du Seigneur[2]. Et qui ne le sait? Plus le serviteur est fidèle, plus il est de la maison et presque de la famille, au point de traiter toutes choses avec l'aisance respectueuse d'un enfant.

Qu'est-ce à dire et que ferons-nous? La méditation, la prière, la conformité de cœur et de vie iront nous familiarisant de jour en jour avec les choses divines; non de cette familiarité routinière et méprisante que l'accoutumance produit où manque la foi, mais d'une autre familiarité toute sainte que permet, qu'inspire plutôt la vérité descendue lentement au plus intime de l'être et passée pour ainsi dire dans le sang de l'âme. Alors, sans jamais cesser de nous étonner et de nous ravir, elle coulera comme de source de nos lèvres et de notre cœur, avec cet accent inimitable de conviction profonde et paisible qui rappelle de bien loin, mais qui rappelle de fait, la sérénité du Maître. Et quelle force de persuasion n'est-ce point là? toute la puissance de l'âme et déjà quelque chose de la puissance de Dieu!

Il est bien vrai, pour former en nous l'orateur sacré, le dernier mot de l'art est tout moral et de sainteté pure. Obligés par état de reproduire autant que nous le pourrons la parole de Notre-Seigneur et sa souveraine puissance, nous n'avons qu'un moyen, mais infaillible : revêtons-nous de Jésus-Christ, pénétrons-nous de Jésus-Christ, tendons sans relâche à sentir en nous-mêmes les sentiments de Jésus-Christ[3].

1. Galat., VI, 10. — Éphés., II, 19.

2. Et Moyses quidem fidelis erat in tota domo ejus tanquam famulus... Christus vero tanquam filius in domo sua. (Hebr., III, 5, 6.)

3. Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu. (Philipp., II, 5.)

CHAPITRE III

LES APOTRES. — SAINT PAUL

I

La Pentecôte. — Les apôtres naturellement illettrés mais capables d'éloquence. — Surnaturellement égaux et supérieurs aux Prophètes. — Pourquoi ils ne comptent pas sur l'éloquence humaine. — Embarras de la critique incroyante en présence de leur parole. — La critique chrétienne : saint Chrysostome, saint Augustin, Bossuet, Fénelon. — Jusqu'où les apôtres manquent-ils d'art humain ? — Saint Paul a-t-il méprisé positivement l'éloquence ?

Jésus était mort depuis cinquante jours, et ses ennemis commençaient à l'oublier. Soudain, au matin de la Pentecôte, un grand bruit attire la foule autour du Cénacle, où se tenaient, comme en cachette, quelques disciples du supplicié. On les en voit sortir transfigurés par une sorte d'extase ou d'ivresse sainte, publiant en toutes les langues à la fois les grandeurs de Dieu. Pierre, leur chef, explique le mystère ; il proclame la résurrection, la divinité de son Maître, et ce premier discours gagne trois mille hommes. C'est la prédication chrétienne qui fait son entrée dans le monde; elle vient de naître, elle vient d'être baptisée à la lettre dans le feu et le Saint-Esprit.

Cette date marquait le début d'une entreprise absolument nouvelle, la conquête du monde par la parole. La parole devenait un instrument de catholicité; elle entreprenait d'étendre à tout l'univers et à tous les siècles une doctrine immuable en soi. Rien de semblable ne s'était vu dans l'antiquité profane ou même sacrée, les religions y étant locales, nationales tout au plus. Rien de semblable ne devait se voir dans l'avenir en dehors du Christianisme catholique. Omettons les résultats de cette étrange entreprise; à la

prendre en elle-même, elle reste, au centre de l'histoire, un fait unique, sans précédents comme sans imitations; et qui donc oserait jamais en essayer la parodie? Par ailleurs, nous savons, nous, que c'est un fait divin.

L'Homme-Dieu est monté dans sa gloire; la parole théandrique s'est tue ici-bas. Mais à la suite du Roi disparu marche son cortège, ce cortège où nous avons place et qui ne finira qu'avec le monde; innombrable lignée de prédicateurs inspirés ou assistés, à des degrés divers, pour continuer la parole théandrique et l'offrir à toutes les générations. En avant de cette suite royale, de cette postérité oratoire de Jésus-Christ, paraît un groupe d'élite et vraiment à part. Chez ces grands hommes de Dieu, l'éloquence sacrée a des conditions exceptionnelles comme leur rôle, et qu'il nous importe de rappeler. Elles procèdent à la fois et de la mission surnaturelle des Apôtres et de leurs antécédents naturels.

Naturellement, ils sont et demeurent sans lettres. En suppléant à leur ignorance native, en leur conférant d'un seul coup la science des choses divines et le don des langues, le Saint-Esprit ne leur a point appris les délicatesses de la rhétorique humaine. Ils ont d'ailleurs, comme tout homme, un fond original d'éloquence, et, leur élévation surnaturelle ne pouvant rester sans effet sur la nature, il est nécessaire que ce fond soit enrichi et développé. Voilà pour leur faire une parole déjà puissante, mais irrégulière et inculte, comme on la trouverait, par exemple, chez le paysan illettré, mais plein d'une conviction vive et d'un sentiment généreux.

Considérons maintenant leur rôle surnaturel. De ce côté, ils sont égaux aux Prophètes par l'inspiration transitoire; l'Église tient leurs écrits comme procédant du même Esprit que les oracles de l'ancienne Loi. Mais ils dépassent leurs devanciers en plusieurs points. C'est d'abord l'infaillibilité personnelle, probablement commune à tous les Apôtres, l'assistance continue qui les préserve d'erreur dans tout l'exercice du ministère doctrinal. C'est ensuite, et sans

doute possible, l'excellence et l'universalité de leur mission, à quoi il faut joindre l'avantage d'avoir vu et entendu le Maître. Mais, à l'égard du Maître lui-même, leur situation est nécessairement inférieure. Ils sont témoins, organes, interprètes [1]. S'ils parlent d'autorité, c'est par l'autorité de Jésus-Christ; s'ils ont comme lui à leur service l'argument du miracle, du moins ne reproduisent-ils pas en tout sa logique souveraine ; s'ils affirment avec empire, ce n'est pas en leur nom propre, mais au sien.

En fin de compte, ce sont des hommes sans rhétorique, mais non sans éloquence naturelle. L'influence d'en haut a dû augmenter cette puissance native de leur parole, mais sans la polir et l'affiner à la mode humaine, et en laissant à chacun tous ses traits individuels d'esprit et de cœur. Ils peuvent donc être éloquents, mais non pas à la façon commune. Pourquoi ?

Le plus éloquent d'entre eux et le moins illettré du reste en a donné deux raisons profondes. Avant tout, dit saint Paul, cela importait à l'honneur du surnaturel, de la Croix, seule conquérante des âmes; il fallait rendre manifeste que la conversion du monde serait toute miraculeuse, qu'elle ne devrait rien aux paroles persuasives de la sagesse d'ici-bas [2]. Mais en outre il y avait là un châtiment providentiel, une revanche miséricordieuse contre l'orgueil philosophique, scientifique, enclin à l'athéisme ou toujours faible contre l'idolâtrie. L'homme n'ayant pas voulu reconnaître Dieu par les lumières de la raison naturelle, il convenait de le confondre et de le sauver tout ensemble par la folie de la prédication [3]; fond et forme, il était bon qu'elle choquât pour l'humilier la superbe de l'esprit humain.

Nous pouvons ajouter que la parole apostolique devait

1. Eritis mihi testes. (Act. I, 8.)

2. Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, ut non evacuetur Crux Christi. (I Cor., II, 4.)

3. Quia non cognovit mundus per sapientiam Deum, placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes. (*Idem*, I, 21.) — Cf. Landriot, *Le Christ de la Tradition*, 6e Conférence, § 4.)

être simple pour atteindre d'abord tout le monde, et particulièrement les humbles, ces privilégiés de la grâce divine. Dans un de ses plus admirables discours, Bossuet avance hardiment, d'après les Pères, que les pauvres sont les premiers et naturels citoyens du royaume de Dieu, qui est l'Église. Les riches n'y seront admis que plus tard, par condescendance et en faveur des pauvres. Assertion suffisamment vraie, bien qu'il faille bien prendre garde de l'outrer. Mais il en va réellement ainsi dans l'ordre de la doctrine. Elle ne suit point le cours habituel des enseignements humains, qui se propagent en descendant avec plus ou moins de bonheur des doctes à la foule. Ici la vérité est d'abord toute simple et populaire, comme il convient aux pauvres et aux petits qui font la masse des premiers disciples. De là elle montera peu à peu à ce qu'on appellerait le niveau des savants et des délicats. En fait, sera-ce monter ou condescendre ? Bonald a finement noté cette marche exceptionnelle de la doctrine révélée. « Que font, dit-il, nos grands orateurs chrétiens, anciens et modernes : les Chrysostome, les Augustin, les Bossuet, les Massillon, les Bourdaloue, que d'employer toutes les ressources de l'éloquence, la force ou la grâce du style, à mettre la simplicité de la doctrine chrétienne à la portée des savants et des beaux esprits ? Car la sagesse divine, fidèle à l'ordre qu'elle a établi, suit les progrès de l'homme et de la société ; et, comme elle voit toutes les conséquences renfermées dans leur principe, elle donne aux faibles des éléments qui seront plus tard développés par les savants dans toutes leurs conséquences et règleront les cœurs en étendant l'esprit ; au lieu que la sagesse humaine, qui n'adresse qu'aux savants ce qu'elle appelle des principes, porte partout la confusion et le désordre lorsqu'elle veut développer aux faibles les conséquences [1]. »

Tout cela fait à la critique rationaliste une situation singulière. Veut-elle expliquer le succès de la parole aposto-

1. Bonald, *Discours sur Jésus-Christ. Mélanges.*

lique par une force de persuasion naturelle ? On lui oppose tout ce que cette parole a de faible et d'indigent au sens humain. S'avise-t-elle de la dédaigner comme grossière? On a droit de lui montrer chez les Apôtres une puissance à part, mais bien réelle et magnifique. « Ce qui, plus que tout le reste, me frappe d'admiration et de stupeur, observe saint Augustin, c'est de les voir user de notre éloquence par une certaine autre éloquence qui leur est propre, si bien que la nôtre n'est chez eux ni absente ni saillante. En effet, ils ne devaient pas plus l'improuver qu'en faire l'étalage ; or, de ces deux périls, ils rencontraient le premier en la fuyant de parti pris, et le second en la laissant trop paraître [1]. »

Sagesse admirable ! C'est celle de Dieu même dans l'établissement de la religion. Dès cette heure première et miraculeuse, il était nécessaire de montrer que le surnaturel faisait tout ; mais il importait aussi de ne point réprouver la nature et ses énergies propres. Dieu l'humiliait comme incapable du grand ouvrage ; il ne la condamnait pas comme mauvaise, il ne la rejetait pas comme à jamais étrangère à ses desseins. Et voilà qui ressort du genre de parole des Apôtres : la puissance naturelle s'y retrouve, mais si incomplète et si mêlée de faiblesse, qu'on ne peut en bonne conscience lui faire honneur du résultat. Voilà quelle éloquence convenait aux premiers jours de l'Église, aux premiers prédicateurs du christianisme, et saint Augustin prend soin de nous avertir que, ces jours une fois passés, elle ne serait plus de saison. « Telle est la parole des Apôtres, dit-il ; aucune autre ne leur sied, et la leur ne sied à aucun autre [2]. »

Il est, d'ailleurs, intéressant de voir, en présence de ce grand objet, non plus la critique rationaliste, mais le génie

1. Illuc magis admiror et stupeo, quod ista nostra eloquentia ita usi sunt per alteram quamdam eloquentiam suam, ut nec deesset eis nec emineret in eis ; quia eam nec improbari ab illis nec ostentari oportebat ; quorum alterum fieret si vitaretur, alterum putari posset si facile agnosceretur. (*De Doctrina christiana*, IV, 10.)

2. Hac illi locuti sunt ; nec ipsos decet alia, nec alios ipsa. (*Ibidem*, V, 9.)

chrétien lui-même. Saint Jean Chrysostome, saint Augustin, Bossuet, Fénelon se préoccupent de la prédication apostolique et se placent pour la glorifier à des points de vue divers.

Chrysostome s'indigne contre ceux qui osent traiter saint Paul d'esprit inculte, d'ignorant [1], et couvrent de ce beau prétexte leur ignorance volontaire; par où l'on voit que, dès cette époque, la paresse n'était pas à court d'arguments spécieux, pieux même au besoin. Or en toute hypothèse, il n'y aurait rien là qui nous dispensât du travail. Si inculte qu'on le suppose, Paul se rachèterait du moins par la sainteté et le miracle. Cela posé, Chrysostome, d'après saint Paul lui-même, distingue entre les choses et les paroles, le fond et la forme. Il revendique pour l'Apôtre une science merveilleuse des mystères de Dieu, mais il n'appuie pas sur la question d'éloquence et n'y donne aucune conclusion précise [2].

Bien plus explicite en ce point, saint Augustin, avec une grande finesse d'analyse, retrouve chez saint Paul nombre de moyens oratoires, voire même de notables artifices de style, employés sans ombre de prétention littéraire, mais qui sont bien réellement dans l'art parce qu'ils sont dans la nature [3].

Bossuet prend pour ainsi dire le contrepied. On sait avec quelle vigueur magnifique il montre ce céleste prédicateur trop grave, trop sérieux, trop amoureux des glorieuses bassesses du Christianisme, pour vouloir corrompre par les vanités de l'éloquence séculière la vénérable simplicité de l'Evangile de Jésus-Christ [4]. Oserons-nous le dire? Il nous semble que, dans cet admirable morceau, Bossuet n'échappe pas à un certain entraînement oratoire, qu'il prête à son héros un dédain par trop formel et prémédité. Au moins pourrait-on distinguer plus complètement « les vanités de l'éloquence séculière » et l'art naturel et accompli, lequel n'est pas en soi une chose vaine. Telle est

1. Quel mot français rendrait bien l'énergie du mot grec ἰδιώτης? (Saint Chrysostome, *De Sacerdotio*, IV, 6.)
2. Saint Chrysostome, *De Sacerdotio*, IV, 6, seqq.
3. Saint Augustin, *De Doctrina christiana*, IV, 11, 12, 13.
4. Bossuet, *Panégyrique de saint Paul.*

à peu près la pensée de Fénelon dans le second des trois Dialogues sur l'éloquence. « Saint Paul a raisonné, saint Paul a persuadé ; ainsi il était, dans le fond, excellent philosophe et orateur. Mais sa prédication n'a été fondée... ni sur le raisonnement ni sur la persuasion humaine ; c'était un ministère dont toute la force venait d'en haut. »

La question n'est pas sans conséquence, car elle intéresse de trop près les rapports de la grâce avec la nature. Essayons de la résumer en précisant une distinction au moins indiquée chez nos maîtres.

Il y a comme trois degrés dans la parole. Le premier s'appellerait bien le naturel spontané : c'est la nature sans art, l'âme s'exprimant avec force mais sans grande réflexion sur la manière dont elle s'exprime. Le second, le naturel cultivé, c'est la nature prenant conscience de toutes ses ressources, les employant toutes et les gouvernant d'après le but ; autant vaudrait dire que c'est l'art, l'art sérieux et légitime, pur d'affectation et de recherche. Resterait enfin l'artificiel, le procédé, le convenu, la rhétorique fausse et froide.

Or il va de soi que les apôtres la méprisent, et justement. D'autre part, nous avons reconnu en eux la véritable éloquence de nature. Quant à l'art qui tient le milieu, ils l'ont en partie, mais sans y prétendre et surtout sans chercher à se donner ce qui leur manque. Ils gouvernent leur parole d'après un but ; ils ne dédaignent même pas de plaire, de prendre les gens par ce qui peut leur agréer. Saint Pierre, à la porte du Cénacle, ménage les susceptiblités juives tout en les contrariant, et s'appuie non sans habileté sur les traditions religieuses et nationales qu'aime l'auditoire[1]. Mais si les apôtres emploient des moyens qui tiennent de l'art, ils ne le font ni constamment ni à la manière commune ; par-dessus tout, ils négligent absolument les symétries élégantes de la dialectique non moins que le poli du langage et sa douce égalité tempérée, comme parle Bossuet[2].

Saint Augustin a donc eu raison de le dire, l'art vrai n'est

1. Actes, II.
2. Bossuet. *Panégyrique de saint Paul.*

pas banni de leurs discours, mais il n'y brille pas jusqu'à frapper les regards; il n'est, pour tout dire, ni recherché ni réprouvé [1]. « Il y a plus : aux endroits même où les doctes peuvent le prendre sur le fait, les objets exprimés sont tels que l'expression ne semble pas un complément surajouté par l'orateur, mais une dépendance naturelle des choses. Vous croiriez voir la doctrine sortir de son sanctuaire, qui est l'âme du docteur, et l'éloquence, comme une servante inséparable, marcher à la suite sans qu'on ait même à l'appeler [2]. »

Est-il donc bien vrai que saint Paul ait eu pour l'art humain ce dédain formel, antécédent, prémédité que Bossuet lui prête ? Observons tout d'abord que l'on n'en a pas besoin pour expliquer la manière de l'Apôtre, les étrangetés et les rudesses de son style si admirable d'ailleurs. Elles s'expliqueraient assez par l'imperfection de sa langue, de ce patois gréco-judaïque bien fait pour choquer l'oreille fine des Aréopagites par exemple. Joignez-y l'inévitable précipitation : le grand missionnaire a mille autres soins que celui de polir la rédaction de ses Epîtres et de parfaire son éducation littéraire. Il est enfin dans une situation exceptionnelle et jouit d'une autorité à part. Il compte, dit saint Jérôme, sur l'interprétation, sur le commentaire qui se fera de ses lettres et voilà pourquoi sa pensée *s'enveloppe* quelquefois. Mais encore il n'a qu'un médiocre souci des mots parce que l'Esprit-Saint lui garantit le fond des choses [3]. Est-ce donc témérité de croire que les incorrections de son langage ne sont pas formellement voulues, mais plutôt acceptées avec une résignation facile, voire même avec une satisfaction

1. Augustin. *De Doctrina christiana*, IV, 10.

2. Et in quibus forte locis agnoscitur a doctis, tales res dicuntur, ut verba quibus dicuntur, non a dicente adhibita, sed ipsis rebus velut sponte subjecta videantur : quasi sapientiam de domo sua, id est pectore sapientis, procedere intelligas, et tanquam inseparabilem famulam etiam non vocatam sequi eloquentiam. (*Ibidem.*)

3. Seipsum interpretari cupiens involvitur... Non curabat magnopere de verbis, cum sensum haberet in tuto. (Hieronym.)

fière, par les motifs que lui-même nous a dits plus haut? N'y a-t-il pas quelque ombre de péril à supposer chez les apôtres un mépris formel des ressources de la nature cultivée? Et si, dans cette sorte de litige élevé entre les génies chrétiens à propos de l'éloquence apostolique, on osait donner à quelqu'un la palme de la parfaite exactitude, n'est-ce pas saint Augustin qui semblerait y avoir droit?

Quoi qu'on préfère en penser, notre tâche, à nous, est claire et simple. Nous devons cultiver notre parole et la parfaire comme si nous ne comptions que sur elle; après quoi nous apprendrons des apôtres à n'attendre rien que de la grâce et non des moyens humains de persuasion. Ce point établi, saint Paul demeure, après Notre-Seigneur Jésus-Christ, le premier et le plus indispensable de nos maîtres, d'ailleurs le seul entre les apôtres qui nous ait laissé, dans des écrits assez étendus, la matière d'une étude oratoire complète. Il est tout à la fois théoricien et modèle : envisageons-le sous ces deux aspects.

II

Saint Paul théoricien de la prédication. — La mission du prédicateur. — Conséquences intellectuelles et doctrinales. — Conséquences morales : modestie fière, désintéressement qui, chez l'apôtre, atteint au sublime.

Si l'on parcourt les Épîtres de saint Paul aux deux évêques ses disciples, si l'on y joint nombre de traits épars où il nous livre sa manière personnelle d'entendre et de pratiquer le ministère de la parole, on aura vite recomposé une théorie brève, incomplète encore, mais déjà trop précieuse pour qu'on la puisse négliger.

Rappelons-nous d'abord quelle noble et juste idée il se fait de la mission du prédicateur. Mission d'en haut qui marque l'homme d'un caractère à part et surhumain. Il faut qu'on nous tienne pour ministres de Jésus-Christ et dispensateurs des mystères célestes; car nous sommes bien les ambassadeurs du Christ, et c'est Dieu même qui exhorte par notre bouche. Nous avons cet honneur de collaborer à

l'Evangile en vertu de la puissance divine; car notre office n'est pas de provenance humaine; tout ce que nous sommes, nous le sommes de par Jésus-Christ et de par Dieu[1]. Quoi de plus élémentaire! Mais qu'il fait bon nous le redire souvent à nous-mêmes, pour nous défendre de la routine et raviver le sentiment de notre devoir avec celui de notre grandeur! Aussi bien c'est là le principe et la lumière de tout le reste, la loi de notre attitude morale, la règle première de notre pensée et de nos discours.

En vertu de cette union, nous sommes dépositaires de la doctrine et tout d'abord obligés de la conserver inaltérable. Voilà pourquoi saint Paul veut la prédication orthodoxe avant tout, avant tout chrétienne. Elle posera pour fondement unique le Christ Jésus[2]; elle ne saura que Jésus, c'est-à-dire qu'elle y rapportera toute science. Encore ne sera-ce pas un Jésus arrangé, agrémenté d'après la fantaisie humaine, mais le vrai Jésus, le Crucifié[3]. Saint Paul la veut encore savante dans l'ordre et dans la ligne de cette orthodoxie sévère, nourrie de lecture et de méditation[4], patiente et docte[5] comme il sied à la reine des intelligences et des cœurs. Qu'elle porte dans le langage une scrupuleuse exactitude[6]; par contre qu'elle dédaigne jusque dans les mots toute nouveauté profane[7], toujours au courant des choses, toujours condescendante aux désirs légitimes de l'esprit, mais trop digne pour flatter l'orgueil scientifique et les manies intellectuelles du moment; trop respectueuse d'elle-même et des âmes pour accepter un certain langage à la mode, tout fait de notions amoindries et de mensonges à demi voilés. Par le même sentiment de dignité, dans la même intention de zèle, qu'elle fuie les curiosités d'esprit

1. I Cor., IV, 1. — II Cor., V, 20. — II Tim., I, 8. — Galat., I, 1.
2. I Cor., III, 10, 11.
3. *Idem*, II, 2.
4. I Tim., IV, 13.
5. II Tim., IV, 2.
6. *Idem*, I, 13.
7. I Tim., VI, 20.

et les disputes vaines qui en sont le fruit ordinaire[1]; entendons les théories douteuses, les systèmes, excellents dans l'école mais hors de place dans la chaire où tout doit être certain, incontestable. L'Apôtre lui enjoint encore d'être grave, mesurée, irréprochable autant qu'il se peut, c'est-à-dire ne prêtant jamais le flanc à la malignité de l'adversaire[2]. Il la conçoit puissante, pleine d'empire, autoritaire comme on dirait aujourd'hui[3]; d'ailleurs souple comme le zèle et capable de toutes les formes, discussion, supplication, reproche[4]. Voilà bien des traits précieux, d'une application universelle, mais ne les dirait-on pas faits pour notre temps? Tout cela, du reste, ne tient-il pas à la mission du prédicateur comme une suite nécessaire? Orthodoxie, science, exactitude, amour du certain et du pratique, mesure, autorité, souplesse : autant de mérites indispensables à l'homme qui doit être en chaire le ministre, l'ambassadeur de Jésus-Christ, l'homme de Dieu, continuateur de l'Homme-Dieu.

Tel est le rôle intellectuel, doctrinal, assigné par saint Paul au prédicateur de l'Evangile. Son rôle moral est tracé en caractères encore plus saillants, s'il est possible. En effet la conscience de sa mission divine lui impose deux sentiments, nous dirions volontiers deux passions, la fierté sans orgueil et le dévouement sans réserve; l'une qui honore notre ministère, l'autre qui est, entre les formes de l'humilité, la plus pratique et la plus sûre. Saint Paul ne rougit pas de l'Evangile[5] ou plutôt de quel fier enthousiasme il le prêche! Dieu nous garde, nous, de jamais donner à la vérité je ne sais quel air humilié, timide, pusillanime, de sembler demander grâce pour elle! Ne serait-ce pas désoler les fidèles sans obtenir des incroyants autre chose que le mépris? Il faut du courage pour porter sans fléchir l'énorme poids de l'opinion hostile; mais ce courage est de l'essence

1. Tit., III, 9.
2. *Idem*, II, 8.
3. *Idem*, II, 15.
4. II Tim., IV, 2.
5. Rom., I, 16.

même de notre mission, et nous devons le revêtir avec l'habit sacré que nous prenons pour monter en chaire. Le R. P. Félix l'a dit éloquemment à Notre-Dame. « Tout à l'heure, descendu de cette tribune, je ne serai plus qu'un homme faible, assez timide pour trembler devant un enfant : ici, je me crois ambassadeur de Jésus-Christ, et je sens que rien ne pourrait m'empêcher de proclamer même devant les plus fiers tous les droits de mon Souverain [1]. »

Notons-le bien, du reste, la sainte fierté dont Paul fait profession n'est point une disposition native de tempérament et de caractère; c'est une vertu fille de la grâce, et par deux fois il conjure les Chrétiens de la demander à Dieu pour leur apôtre. « Priez pour moi afin qu'il me soit donné d'ouvrir la bouche en toute confiance, de publier le mystère évangélique dont je reste l'ambassadeur jusque dans mes chaînes, d'oser parler pour l'Evangile comme j'y suis obligé [2]. » Belles paroles noblement commentées par saint Jean Chrysostome [3] et qui achèvent de peindre au naturel le prédicateur qui se connaît lui-même. Ce n'est point un audacieux jouissant de braver l'opinion humaine par tempérament ou par orgueil ; c'est un ministre, un ambassadeur, aussi peu vain de sa personne qu'il est ferme à soutenir les droits de son Maître, renvoyant d'ailleurs à ce Maître et l'honneur de son ministère et l'honneur de son courage à le remplir.

Homme courageux, homme dévoué, car en vertu de sa mission supérieure, il ne s'appartient plus. Elle l'a fait débiteur de tous, doctes et ignorants, Grecs et barbares [4] ; elle l'a fait serviteur de tous, mais par et pour Jésus-Christ [5], ce qui l'exempte d'être le complaisant de personne. Que l'homme s'y résigne; nous l'aimerons jusqu'à nous dépenser pour lui sans réserve, mais nous ne le traiterons pas en

1. Conférences de 1859. Troisième Conférence.
2. Ephes., VI, 19, 20. — Cf. Coloss., IV, 3, 4:
3. Homélie VIII, sur l'Épitre aux Éphésiens, 7.
4. Græcis ac Barbaris, sapientibus et insipientibus debitor sum. (Rom., I, 14.)
5. Nos autem servos vestros per Jesum. (II Cor., IV, 5,)

Dieu. A cela près, l'existence de l'apôtre, du prédicateur, sera une immolation sans trêve, parce que le même travail qui fait en lui la mort, la mortification quotidienne, produit la vie chez ceux que Dieu lui a confiés [1].

Or, ce dévouement s'élève, par degrés, jusqu'au désintéressement le plus entier, le plus héroïque. En parcourant saint Paul, on peut suivre ce progrès tout divin, ces ascensions merveilleuses par où la charité conduit un vrai cœur d'apôtre, de prédicateur chrétien. Avant tout, elle le détache du gain terrestre. Comme tout homme de Dieu, Paul a droit de vivre de son ministère ; mais n'importe : son salaire est de prêcher l'Évangile sans profit humain [2]. Reçoit-il l'aumône, il rend grâces et jouit de la charité fraternelle, mais en ayant soin de marquer la glorieuse indépendance où le mettent ses habitudes de pauvreté [3].

Ce n'est là qu'un premier pas, un désintéressement vulgaire : montons plus haut... Paul se déprend des prédilections exclusives de race et de patrie. Certes, il est et demeure Juif ; il garde un intérêt ardent à ses compatriotes, à ses frères selon la chair, honorés jadis de l'adoption divine par la première alliance et la première législation céleste ; il voudrait être anathème pour eux [4]. Et, malgré tout, il est l'homme des nations, leur apôtre, sauf à plaider devant elles la grandeur de ces Juifs dont elles héritent selon Dieu [5]. Ainsi, le prédicateur sera *bon patriote*, comme Bossuet l'a dit de Jésus-Christ même, et cependant il aura le cœur large comme le monde.

Montons toujours. Après le gain, après les étroitesses du

1. Ergo mors in nobis operatur, vita autem in vobis. (II Cor., IV, 12.)

2. Quæ est ergo merces mea? Ut Evangelium prædicans sine sumptu ponam Evangelium, ut non abutar potestate mea in Evangelio. (I Cor., IX, 18.) — Cf. II Cor., XII, 14, 15. — II Thess., III, 7, 8, 9.

3. Philipp., IV, 10 à 20.

4. Rom., IX, 1 à 6.

5. Vobis enim dico gentibus : quamdiu quidem ego sum gentium apostolus, ministerium meum honorificabo..., etc. (*Idem*, XI, 13 seqq.)

faux patriotisme, saint Paul sacrifie encore la renommée. Ce débiteur, ce serviteur de tous, ne connaît point ici-bas de juges; assez supérieur à la vaine gloire pour estimer l'opinion comme un néant [1]. Voici plus encore : il se désintéresse des joies de l'action personnelle, du plaisir d'être le seul ou le premier dans l'œuvre du bien. Y aura-t-il pour nous tristesse ou consolation à retrouver jusque dans cet âge héroïque la trace de nos misères ? De fait, l'Apôtre est en prison, et d'aucuns trouvent l'occasion bonne pour mettre leur zèle en évidence, pensant, non sans quelque satisfaction maligne, que le captif en pourrait bien être jaloux. « Mais quoi donc ! Pourvu que de toute façon, avec ou sans arrière-pensée humaine, Jésus-Christ soit annoncé ; voilà ma joie, et cette joie me restera [2]... »

Ce n'est pas tout, il faut que le glaive aille au cœur. Quoi de plus profond et de plus saint que le sentiment de la paternité spirituelle ? Saint Paul l'a connu et goûté ; dans l'occasion, il réclame simplement et rondement ses droits de père ; mais ce qu'il en fait n'est que pour justifier sa tendresse [3]. S'il donne la vie surnaturelle, il est, après tout, l'instrument d'un autre plus grand que lui. « Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous !... Qu'est-ce donc qu'Apollo ? Qu'est-ce que Paul ? Les ministres de Celui en qui vous avez cru, » et n'ayant chacun dans ce ministère que la part qu'il leur attribue [4]. Ainsi, le prédicateur peut se dire le père des âmes ; à le bien prendre, les âmes ne sont pas à lui ; c'est plutôt lui qui est à elles, et elles au Christ, et par le Christ à Dieu [5]. Si donc elles acquittaient mal la dette de reconnaissance, d'affection, le cœur de l'Apôtre en souffrirait et cruellement, comme en a souffert le cœur de

1. Mihi autem pro minimo est ut a vobis judicer aut ab humano die. (I Cor., IV, 3.)

2. Philipp., I, 18.

3. I Cor., IV, 14, 15; IX, 1, 2.

4. *Idem*, I, 13; III, 4, 5.

5. Omnia enim vestra sunt, sive Paulus, sive Apollo... omnia enim estra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei. (*Idem*, III, 22, 23.)

l'Homme-Dieu ; mais qu'importe encore ? Ce n'est qu'un désintéressement de plus dans une carrière qui les suppose tous, et Paul accepte cette glorieuse douleur, commune à tous les pères et ressentie ici-bas par Jésus-Christ même, d'aimer plus et d'être moins aimé [1]. Sa récompense n'est pas en ce monde, elle est au ciel.

Mais, là encore, le zèle va trouver matière à un suprême sacrifice. Et quel peut-il être ? De quoi se désintéresser quand le glaive a tranché jusqu'aux plus délicates fibres du cœur ? Eh bien ! si l'on ne peut sans crime renoncer à la béatitude céleste, on peut, dans l'intérêt des âmes, en accepter le délai. Paul eût été coupable de souhaiter formellement une réprobation qui, par impossible, eût sauvé ses frères d'Israël ; mais il est grand, il atteint au sublime de son rôle, quand il s'avoue étreint par deux désirs contraires, celui de la dissolution qui le réunirait à Jésus-Christ, et celui d'une vie plus longue au bénéfice des âmes, d'ailleurs assuré de vivre encore et l'acceptant de grand cœur [2].

Nous avons touché le sommet ; il n'y a plus rien au delà. Nous avons là en abrégé le code moral du prédicateur-apôtre. Quel sage, quel maître humain s'en traça jamais un pareil ? Certes, nous voilà bien loin de ces théories mesquines, de ces critiques étroites qui traitent parfois la prédication comme un simple département de l'éloquence, comme une branche quelconque de la littérature. Sommes-nous donc sortis de notre sujet ? Non, vraiment, car saint Paul vient de nous livrer le grand secret du genre. Pour être éloquent, il faut tout d'abord avoir une âme, et, pour être éloquent dans la chaire, voilà bien l'âme que nous voudrions y porter.

1. Ego autem libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris, licet plus vos diligens minus diligar. (II Cor., XII, 15.)

2. Coarctor autem e duobus : desiderium habens dissolvi et esse cum Christo, multo magis melius ; permanere autem in carne, necessarium propter vos. Et hoc confidens scio quia manebo, et permanebo omnibus vobis, ad profectum vestrum et gaudium fidei. (Philipp., I, 23, 24, 25.)

III

Saint Paul prédicateur. — Le *seminiverbius*. — Ses discours au livre des Actes. — L'Aréopage. — Les Épîtres. — Saint Paul théologien, logicien et peintre. — Son imagination impuissante et magnifique. — Son cœur tendre et fort. — Sa passion pour la personne de Jésus-Christ.

Avec un pareil maître, nous sommes sûrs d'avance que l'exemple vaudra le précepte. Paul est bien de l'école de Jésus-Christ; il pratique avant d'enseigner. C'est le grand et intrépide missionnaire dont les courses et les travaux étonnent. C'est l'apôtre, disons mieux, c'est l'apostolat même pris sur le vif dans ses épreuves de chaque jour et de chaque heure [1], mais aussi dans ses allures libres, souples, spontanées, dont il ferait si bon transporter au moins l'esprit parmi les habitudes plus solennelles de la prédication contemporaine. Paul prêche partout, ordinairement dans les Synagogues, souvent aussi dans les maisons particulières. Il prêche le jour, la nuit, quelquefois la nuit entière, comme à Troas où un enfant, assis sur la fenêtre, se laisse vaincre au sommeil, tombe et se tue, puis est ressuscité par l'Apôtre qui reprend ensuite son entretien et le continue jusqu'au jour [2]. Tous les auditoires lui sont bons. C'est d'abord la colonie juive de chaque ville; à Philippes, c'est un groupe de geôliers et de soldats; c'est l'Aréopage dans Athènes, Festus et Agrippa dans Césarée; à Rome, ce sera Néron et sa cour. Après le divin modèle, Paul est excellemment le semeur de paroles, *seminiverbius*, et ce terme est inventé pour lui. Combien on doit regretter que des tachygraphes n'aient pu, comme plus tard ils ont fait pour les saints Pères, saisir au vol quelques-unes de ces prédications improvisées d'où germaient des moissons d'âmes ! Du moins nous avons les discours de saint Paul au livre des Actes, nous avons ses admirables Epîtres. A la première de ces deux sources ne

1. II Cor., xi, 21 à 30.
2. Actes, xx, 6 à 13.

puisons que deux ou trois indications faciles à compléter par la lecture personnelle. Saint Paul dans la synagogue d'Antioche de Pisidie rappelle saint Pierre à la porte du Cénacle. De part et d'autre, même thème, force égale à proclamer Jésus-Christ, en se réclamant des Prophètes et ménageant d'ailleurs autant qu'il se peut les susceptibilités des écoutants[1]. Le parallélisme est manifeste et il y aurait plaisir à l'étudier.

De même pourrait-on admirer la gravité, l'onction, la vigueur suave dans l'exhortation d'adieu aux fidèles de Milet. Il y a là, du reste, plus qu'un beau et simple discours de l'Apôtre; c'est toute une scène de la vie primitive de l'Eglise, témoignage authentique de l'avènement d'une société nouvelle et de sentiments tout nouveaux dans l'humanité[2].

Enfin et surtout il faudrait suivre saint Paul devant l'Aréopage et le voir aux prises avec la curiosité frivole et railleuse qui s'étale si naïvement dans les questions même des Athéniens[3]. Toute proportion gardée, c'est Jésus devant Hérode; mais Jésus ayant cette fois de bonnes raisons pour ne pas se taire. Ici la situation de l'orateur chrétien est intéressante, elle est critique. Il n'a plus, comme dans les synagogues, le point d'appui du monothéisme et des traditions sacrées. Devant ces païens sceptiques, il faut, pour introduire Jésus-Christ, commencer par établir le Dieu unique, esprit pur. N'est-ce point, hélas! où nous en sommes, nous, devant un grand nombre de nos contemporains? Mais quelle habileté loyale dans le discours de l'Apôtre! Quelle éloquence! Pourquoi ne pas dire : quelle rhétorique excellente! L'exorde, tiré d'une inscription locale, pique l'amour-propre et la curiosité ensemble. Paul combat l'idolâtrie par un exposé court et grandiose de la majesté divine et par deux arguments simples, l'un de bon sens, l'autre de dignité humaine : le Créateur du ciel et de

1. Actes XIII, 14 à 42. — Cf. II, 14 à 40.
2. *Idem*, XX, 17 et suiv.
3. *Idem*, XVII, 18 à 35.

la terre ne s'enferme pas dans un temple fait de main d'homme; notre père à tous n'est pas un morceau de bois ou de métal. En passant, l'orateur indique le devoir essentiel de la créature intelligente, qui est de chercher Dieu et de le saisir, s'il est possible, encore bien qu'il nous entoure et nous compénètre de toutes parts. Enfin le mot pratique a son tour, ce mot redoutable de pénitence qui dut si fort étonner les oreilles superbes des Aréopagites. Pénitence au nom et par la vertu de l'Homme-Dieu, constitué d'en haut réparateur et juge du monde, et qui s'accrédite devant les âmes par le fait de sa résurrection. Nous savons le reste. A ces étranges idées, la légèreté athénienne se moque ou prend frayeur; en tout cas elle refuse d'entendre, comme on le fait pour nous tous les jours. De vrai, les choses dites avaient de quoi jeter dans la stupeur ces désabusés de toutes les écoles. Mais combien ne durent-ils pas admirer aussi l'aisance étrange de l'artisan juif qui leur parlait de si haut, sans les blesser d'ailleurs et avec un soin délicat de les prendre par leurs idées, par leur littérature, par leurs habitudes, par leurs préférences, par tout eux-mêmes! Ils ne venaient pas seulement d'entendre une éloquence originale, ils avaient senti, sans bien le comprendre, passer une force inconnue, la force de la conviction surnaturelle, l'humble et sainte fierté de la foi.

Mais c'est dans les Epîtres qu'on doit chercher saint Paul tout entier, sa manière, son style, son âme[1]. Style rude mais admirable et de génie, âme forte, âme ardente et qu'il ne sera point banal cette fois d'appeler une âme de feu. Pour la traduire, pour en dégager la flamme, Paul a des moyens à lui propres, extraordinaires mais efficaces. Qu'il dédaigne, sinon l'art naturel, au moins les artifices d'école et le fini

1. Nous n'avons pas à dire ici ce que les Épîtres nous offrent comme fond et substance. Rien de plus fécond après l'Évangile. Pour nous en faciliter l'usage, on a eu l'heureuse idée de grouper par ordre de matières les enseignements dogmatiques et moraux de l'apôtre. (*Saint Paul étudié au point de vue de la prédication*, par M. l'abbé Doublet. 3 vol. in-18.)

littéraire, à la bonne heure ! Il a pour y suppléer ce qui fait, de leur aveu même, les vrais éloquents.

Encore tout n'est-il pas cœur et flamme dans ces lettres, véritable prédication écrite où l'Apôtre enseigne, corrige, reprend, exhorte, faisant œuvre complète d'évangéliste et accomplissant à distance toutes les parties du ministère de la parole[1]. On a nommé Paul le seul homme de génie du collège apostolique[2]. De fait, le premier trait qui frappe en lui c'est la hauteur des vues, la grandeur surnaturelle de la pensée. Cette intelligence supérieure jette partout et comme sans y penser les idées les plus sublimes, véritables éclairs, jaillissements soudains du feu intérieur. En outre, elle va par une pente naturelle aux aperçus d'ensemble, à la synthèse. En maint endroit vous sentez l'effort tourmenté, puissant, magnifique d'un esprit qui se travaille à rendre en quelques paroles l'unité doctrinale dont il porte en lui-même la conception et le goût passionné. Relisons l'Epître aux Ephésiens par exemple : nous verrons Paul se complaire, c'est trop peu dire peut-être, se délecter à contempler l'harmonie des dogmes et leur rapport au dogme central qui est l'Incarnation. C'est, dit-on encore, le premier des Théologiens. En effet, il a plu à Jésus-Christ Notre-Seigneur de semer sa doctrine sans ordre méthodique, laissant au génie chrétien l'honneur de réunir et d'ordonner tous ces traits épars, de refaire cet ensemble d'ailleurs si merveilleusement un et d'une cohésion si parfaite. Glorieux labeur et l'une des parties les plus essentielles de la science théologique. Or saint Paul est comme le premier ouvrier de cette grande œuvre, et son exemple nous est ici d'un prix spécial.

Dieu nous donne comme à lui le noble goût de la synthèse ! Il ne sera pas seulement l'honneur de notre esprit, mais encore il augmentera singulièrement en nous la joie et la fierté de croire ; mais de plus il nous armera d'une admirable puissance pour exposer la doctrine et l'établir. L'incrédule

1. Opus fac evangelistæ, ministerium tuum imple. (II Tim., IV, 5.)
2. Freppel. *Les Pères apostoliques.*

peut incidenter sur tel ou tel point; mais si peu qu'il ait de droiture, il lui est difficile de n'être pas étonné par la majesté de l'ensemble et par son unité indissoluble. Ne serons-nous donc pas bien forts si, comme saint Paul, nous savons ramasser quelquefois en un faisceau la vérité tout entière et surtout la rattacher fortement à Celui qui s'appelle lui-même l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le principe et la fin, mais qui n'est pas moins réellement le centre des divins conseils et le nœud vivant de toutes choses? Formés par l'Apôtre aux larges vues d'ensemble, nous apprendrons encore de lui ces beaux enthousiasmes d'esprit et de cœur qu'excite dans une âme la vérité supérieure, éblouissante. Faiblesse, avons-nous dit, en admirant l'incommunicable sérénité du divin Maître, ou plutôt mélange de force et de faiblesse, mais qui sied à notre nature, mais qui alterne heureusement dans la prédication avec la conviction profonde et calme, et devient, à tout prendre, une puissance du plus haut prix.

Ne nous attardons pas à relever la logique de notre modèle. C'est en plus d'un point celle du divin Maître. Comme lui, saint Paul affirme et produit des faits en preuves; car il ne s'appuie pas, nous le savons, sur les procédés de persuasion humaine, et le royaume de Dieu ne s'établit pas sur la parole mais sur la vertu, c'est-à-dire sur le miracle et la sainteté ensemble[1].

Toutefois l'Apôtre, pas plus que le Maître, ne réprouve la nature et ses ressources; aussi déploie-t-il pour convaincre une raison forte, populaire, incisive, entrant dans les esprits par leur côté vulnérable, argumentant *ad hominem* avec le secours habituel de l'imagination et du sentiment. Qu'on étudie, par exemple, la « divine » Épître aux Hébreux, comme dit Bossuet, ou encore le chapitre xv^e^ de la première aux Corinthiens. Dans ce dernier type, on pourra voir avec quelle netteté vigoureuse de bon sens Paul rattache toute la vie morale au dogme de la résurrection qui complète celui

1. Non enim in sermone est regnum Dei sed in virtute. (I Cor., IV, 20.)

de la vie future, et la créance de notre résurrection personnelle au fait de la résurrection de Jésus-Christ. Comment croit-on celle de Jésus-Christ si l'on rejette la nôtre comme impossible? Mais s'il n'est pas ressuscité, que devient la foi des chrétiens et la prédication des apôtres? Admirons comme le sentiment et la logique se fondent dans l'énumération des conséquences. Niez-vous la résurrection de Jésus-Christ? C'en est fait de la Rédemption et vous êtes encore et irrémédiablement pécheurs; vos devanciers morts dans l'espérance ont donc péri sans retour; et vous mêmes, si vous n'attendez rien du Christ par delà cette vie, n'êtes-vous pas les plus misérables des hommes?

Ici l'argumentation s'interrompt pour laisser place à l'exposé du vrai, exposé bref, plein d'éclat du reste et marqué fortement de ce caractère synthetique noté plus haut. Puis elle reprend et insiste sur les suites morales de la négation; car voilà bien qui prendra l'auditeur par le cœur et la conscience en même temps que par l'esprit. A quoi bon les purifications traditionnelles pour les morts? A quoi bon surtout l'effort, le combat, la vertu? « Mangeons et buvons, car nous mourrons demain. » Il est bien vrai : entre l'Epicuréisme pratique et la foi en l'immortalité bienheureuse, il n'y a pas de milieu tenable, et c'est plaisir de voir saint Paul détruire à l'avance avec son rude bon sens tous les fantômes de morale indépendante, mettre à néant tous les pitoyables efforts de l'orgueil pour asseoir sur d'autres bases que Dieu et la vie future la pratique et même le sens d'une vertu ou dignité humaine quelconque. Au demeurant, ce n'est pas tout à fait la dialectique de l'école; mais la vraie, l'excellente logique oratoire, capable de saisir l'homme tout entier.

Cet âpre logicien, ce théologien amoureux de synthèse est un grand peintre aussi. Non qu'il s'amuse aux tableaux d'agrément et aux descriptions prolongées. Il procède bien plutôt par images rapides, par vifs rayons projetés dans l'esprit pour le réveiller et le tenir attentif. Avec sa promptitude sûre, Paul indique un point de vue et passe. Il voit le

ciel comme la cité future et permanente[1], les Justes comme une nuée de témoins au-dessus de nos têtes[2]. A propos des souffrances et des désordres de la vie, il entend la création gémir, soumise contre son gré, c'est-à-dire contre sa fin naturelle, aux caprices de la vanité humaine[3]. C'est le plus souvent un mot, une phrase, un trait. Quelquefois pourtant l'image se déploie en allégories, mais toujours brèves, en ce sens du moins qu'il n'y a rien pour le plaisir, que tout y est signifiant et fortement lié à la pensée. Les Gentils sont comme entés sur la racine sainte du Judaïsme, et cette comparaison développée va bien servir à l'Apôtre dans une argumentation toute vigoureuse et populaire. « Que si quelques-uns des rameaux ont été brisés; si toi, l'olivier sauvage, tu as été greffé à leur place, si tu as commencé de participer aux influences de la racine, à la sève de l'olivier franc, ne va pas te glorifier aux dépens des rameaux. Ce n'est point toi qui portes la racine mais la racine qui te porte. Tu diras : les rameaux ont été brisés pour me faire place. A la bonne heure! Leur incrédulité les a brisés comme ta foi te maintient toi-même. Ne t'enfle pas, mais tremble; car si Dieu n'a pas épargné les rameaux naturels, il se peut qu'il ne t'épargne pas non plus[4]. » Et l'allégorie se poursuit, colorant fortement ce dialogisme si lumineux et si chaud dans sa verve originale.

Où l'imagination de l'Apôtre est d'un effet plus saisissant, c'est quand elle seconde de toute sa force l'esprit et le cœur en lutte avec une donnée intraduisible; quand elle se travaille pour prêter un corps, une forme quasi palpable, aux choses les plus immatérielles de l'âme et de Dieu. Tantôt elle entre pour sa part dans des accumulations impétueuses où la pensée s'emporte et se fait jour comme un torrent. Paul défie toute créature de le séparer de la charité de Jésus-Christ. La tribulation, l'angoisse, la nudité, le pé-

1. Hebr., XIII, 14.
2. *Idem*, XII, 1.
3. Rom., VIII, 20.
4. *Idem*, XI, 17 et suiv.

ril, la persécution, le glaive, la mort, la vie, les anges, les principautés, les vertus, le présent, l'avenir, la force, la hauteur, la profondeur : les images, les abstractions, appelées de toutes parts au secours de la pensée, roulent ensemble, on pourrait dire pêle-mêle, dans ce flot magnifique, en contribuant à le grossir. Ailleurs l'âme, saisie d'un grand objet, s'enlève, pour ainsi dire, par bonds successifs, l'enthousiasme d'une idée en suscitant toujours une autre, jusqu'à un repos qui se fait d'ordinaire sur la pensée de Notre-Seigneur Jésus-Christ. De là ces phrases déroulées à l'infini, ou plutôt se renouant sans cesse, comme si, au moment de toucher terre et de reprendre haleine, l'esprit se sentait ressaisi et relancé par un tourbillon nouveau. De là ces violences faites au langage, incorrections sans doute, condamnables en grammaire, inimitables en pratique, mais admirables en soi comme expression du mouvement de l'âme, de ses efforts et de son impuissance. Dans le seul chapitre 1^er^ de l'Épître aux Éphésiens on trouve par deux fois ce phénomène de style et de pensée. N'essayons pas de traduire ; notons seulement que la première phrase, longue de dix versets, monte, sans arrêter une fois, jusqu'à l'idée dominante de la restauration universelle en Jésus-Christ. Il se fait là une courte halte, puis c'est une nouvelle ascension qui commence, rapide et majestueuse comme la première, et au bout de laquelle Jésus-Christ reparaît dans sa gloire, assis à la droite du Père, au-dessus de toutes les principautés, puissances, vertus et dominations, au-dessus de tout ce qui a un nom dans le siècle présent et dans le siècle futur, ayant sous ses pieds toutes choses, étant lui-même la tête de l'Église, comme l'Église est son corps et sa plénitude à Lui.

Nous l'avons dit, et c'est l'évidence : pareil style ne s'imite pas. Mais, toutes mesures gardées, n'y a-t-il rien à prendre là pour aviver l'allure quelquefois un peu froide et compassée de notre prédication méthodique? Et que faudrait-il pour marcher de loin sur les traces de l'Apôtre, pour rencontrer çà et là quelques accents qui pourraient sembler

un écho affaibli du sien? Dépouiller toute prétention littéraire, enrichir par la méditation et l'étude son trésor de sentiments et de pensées; mais surtout augmenter en soi par effort et habitude le saint enthousiasme du vrai. A ce compte, on aurait quelque chose du style de saint Paul, parce qu'on aurait quelque chose de son cœur.

C'est ce cœur qui plus que tout le reste émerveillait saint Jean Chrysostome. « Cœur de Paul, cœur du Christ, » osait-il dire [1], et, de fait, la sensibilité de l'Apôtre éclate à chaque instant; elle a toutes les formes, toutes les nuances. L'affection, la tendresse, débordent parfois [2], et surtout peut-être à la suite du reproche, comme si, après avoir été sévère, Paul avait besoin de s'en consoler. Les Galates, qu'il reprend si vertement de leur retour aux coutumes juives, sont en fin de compte ses enfants, ses petits-enfants, qu'il porte dans ses entrailles jusqu'à ce que le Christ soit entièrement formé en eux [3]. S'il a déployé toute la vigueur apostolique contre l'incestueux de Corinthe et les complaisants qui le tolèrent [4], bientôt la tristesse et l'affection le dominent; il a écrit dans l'angoisse et dans les larmes, non pour contrister, mais pour montrer son amour de père, et ce malheureux qu'il livrait naguère à Satan, il veut qu'on le reçoive en grâce et qu'on ne le désole pas outre mesure [5]. Belle et grande âme, tendre à la compassion, tendre à l'amitié, mais par ailleurs ferme et intrépide. De quelle force Paul rappelle aux Corinthiens, à l'encontre de leurs faux apôtres, ses titres et ses droits! Par-dessus tout, quelle énergie fière à publier ceux de la vérité, dans toute l'Épître aux Hébreux par exemple!

L'éloquence vient du cœur, mais elle n'en vient jamais plus puissante que si le cœur est possédé d'une passion maîtresse où il se livre et s'absorbe tout entier. Paul a cette

1. Homélie XXXII sur l'Épître aux Romains. N° 3.
2. Voir l'Épître aux Philippiens, IV, *passim*.
3. Galat., IV, 19.
4. I Cor., V.
5. II Cor., II.

suprême fortune des grands orateurs ; toute son éloquence, toute sa force, toute son âme, est dans sa passion pour la personne adorable de Jésus-Christ. Sur le chemin de Damas il a vu le Ressuscité dans sa gloire, et il semble en porter partout l'image ; on le dirait en toute rencontre poursuivi, saintement obsédé par cette vision. Et n'a-t-on pas droit de le penser, quand on le voit présenter de préférence Jésus-Christ sous son aspect le plus glorieux, dans son rôle de médiateur et de roi des âmes, à sa place de centre des divins Conseils? Mais ce qui est manifeste, c'est que la beauté de l'Homme-Dieu, une fois aperçue, a ravi pour jamais ce grand cœur.

Paul est un homme passionné, divinement passionné, comme nous aspirons tous à l'être. En lui, dans sa parole si fidèle, si sincère, on dirait aujourd'hui si *vécue*, on voit transparaître, on sent frémir et palpiter avec une singulière énergie cet amour de Jésus-Christ, si éloquemment dépeint un jour par Lacordaire [1], et dont la continuation à travers dix-neuf siècles est un des miracles probants dont se prévaut le Christianisme. Paul va courant le monde et s'élevant au sommet de l'héroïsme sous cet aiguillon d'amour contre lequel il a regimbé vainement, et qui maintenant reste à jamais dans la blessure.

Or, c'est bien l'amour le plus réfléchi, le plus agissant, en même temps que le plus enthousiaste. Paul entend que nous voyions toutes choses avec les yeux de l'amour, avec les yeux illuminés du cœur [2]; et pourquoi? Pour arriver à faire la vérité dans l'amour [3]. C'est vouloir toutes les puissances intellectuelles et morales appliquées à nourrir, à développer, à mettre en acte la passion souveraine. Pour lui-même, il ne cesse d'étudier Jésus et de s'en pénétrer à nouveau, jusqu'à ne plus savoir autre chose. L'amour de son divin Maître occupe sa pensée, enflamme sa parole, met en branle et en action toutes les forces vives de son être. L'ad-

1. Lacordaire. 39e Conférence.
2. Ephes., I, 18.
3. *Idem*, IV, 15.

mirateur ébloui du Christ glorieux goûte le mystère du Christ humilié, souffrant, crucifié; il se l'applique à lui-même en toute rigueur pratique, jusqu'à se complaire et s'enorgueillir dans la tribulation et l'ignominie [1]. Ainsi, l'amour n'est pas chez lui enthousiasme d'indignation et de sensibilité factice. Il est le tout de son âme et de sa vie ; il fait de Paul un héros, un saint, et par là même, au défaut de tout le reste, il en ferait un orateur.

Arrêtons là cette étude. Encore une fois, nous venons de toucher un grand secret de l'art, et bien autrement haut que l'art lui-même, du moins tel qu'on l'envisage trop souvent. Saint Paul est éloquent parce qu'il aime ; il est un admirable prédicateur parce qu'il aime passionnément le grand objet de la prédication chrétienne, Jésus-Christ. La leçon est ici manifeste, elle est encourageante; car enfin qui pourrait se dire incapable d'aimer? Assurément, Dieu ferait un riche présent à l'Église en lui envoyant des prédicateurs de génie ; mais il y a mieux à lui demander pour elle, pour la France catholique de ce temps et de tous les autres. Qu'il nous donne des hommes épris comme saint Paul d'une passion ardente pour Jésus-Christ! Ceux-là pourront se passer de rhétorique; ils auront l'éloquence, et la meilleure, à ce point qu'on ne songera même pas à rien désirer dans leur parole. Ceux-là seront toujours neufs, et, malgré tout ce que l'on peut dire et penser du goût moderne, nous croyons d'une conviction profonde qu'ils ne lui déplairont pas, ou, si l'on veut, qu'ils ne tarderont pas à le transformer.

1. II Cor., XII, 10.

CHAPITRE IV

SAINT JEAN CHRYSOSTOME[1]

Dans les trois siècles qui séparent saint Paul de saint Jean Chrysostome, deux faits se sont accomplis, d'une importance majeure pour l'histoire de la prédication, pour les conditions pratiques de son rôle.

Avec le dernier des Apôtres, l'inspiration habituelle a disparu de l'Église. Dès lors, et jusqu'à la fin des temps, la parole sacrée n'est plus soutenue que par une assistance d'en haut, qui ne prévient pas les écarts individuels, mais qui, préservant d'erreurs la tête et le corps de la sainte hiérarchie, le Pape et l'épiscopat uni au Pape, maintient dans le vrai, par une suite nécessaire, la prédication placée sous leur surveillance et leur autorité. D'ailleurs le cercle des Écritures est fermé. Après la parole personnellement divine, après la parole inspirée, c'est bien encore la parole de Dieu qu'entend le monde, mais plus strictement c'est le commentaire authentique de la parole propre de Dieu. Les prédicateurs ne disent rien de leur fonds personnel ; tout leur rôle est désormais de publier et de commenter ce que Dieu a dit par lui-même et par les apôtres[2].

1. Dom Ceillier, *Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, édition Vivès, t. VII. — L'abbé Martin (d'Agde), *Saint Jean Chrysostome, ses œuvres et son siècle*, 3 vol. in-8. — L'abbé Rochet, *Histoire de saint Jean Chrysostome*, 2 vol. in-8. — Paul Albert, *Saint Jean Chrysostome considéré comme orateur populaire*. 1 vol. in-8. Dans cet ouvrage, l'auteur n'affichait pas encore l'incrédulité haineuse et de mauvais ton que laissent voir ses publications ultérieures.

2. Freppel, *les Pères apostoliques*, leçon I. — Discours d'ouverture du Cours d'éloquence sacrée, 1855. — *Œuvres oratoires, discours et panégyriques*, t. Ier.

En même temps, ils se trouvent établis à l'égard de l'art humain, dans une situation nouvelle. Le monde a été converti par une prédication simple, inculte, sans agrément ni prestige. La Providence a voulu ce miracle, et maintenant elle rentre dans les voies ordinaires, qui sont ses voies préférées. C'est un fait acquis à l'histoire, que la nature et sa puissance de persuader n'ont été pour rien dans le grand œuvre. Désormais la nature, l'éloquence, l'art, peuvent et doivent reprendre leur fonction normale d'auxiliaires de la grâce. En fait, la prédication n'attendra son succès que de Dieu, mais elle se fera cultivée, docte, éloquente, comme si elle n'attendait son succès que de là. C'est son droit, c'est son devoir même : la suite de ces études nous dirait au besoin qu'elle n'y a pas failli.

I

Comment Chrysostome s'est formé. — Sa prédication à Antioche. Fécondité. — Succès.

De la vie de Chrysostome ne rappelons que les traits indispensables à notre dessein tout pratique.

On est frappé d'abord de sa lente et laborieuse formation. Non, les grands talents ne s'improvisent pas. C'est un axiome de rhétorique vraie que l'orateur se fait par le temps et le travail; à quoi il faut joindre pour l'orateur sacré un élément de sainteté indispensable. Rien de tout cela ne manque au plus éloquent des Pères grecs. — Les premières influences de famille sont pour lui toutes pieuses, et c'est sa mère Anthusa qui arrache un jour au païen Libanius un cri d'admiration demeuré célèbre : « Quelles femmes chez ces chrétiens ! » — Après l'éloquence apprise de ce même Libanius, l'ascétisme aura son tour. Jean vit en moine, d'abord dans la maison maternelle, puis au désert, près d'Antioche. Durant six années, la Bible fait toute son étude, et, selon Palladius, il finit par la savoir toute par cœur. Elle sera toujours le premier fonds de la théologie ; elle était alors la théologie presque entière. Comptons encore, parmi les

éléments de cette éducation sacerdotale et oratoire, la douloureuse expérience des malheurs, des persécutions, des dissensions, qui éprouvent alors l'Église d'Antioche. Fort de toutes ces leçons, à quarante-deux ans, le moine est ordonné prêtre et chargé de suppléer Flavien dans l'instruction du peuple, sorte de grand vicaire prédicateur sous un vieil évêque devenu incapable de ce ministère (386).

Patriarche de Constantinople en 398, il sera encore pendant huit ans le prédicateur infatigable ; il sera surtout l'intrépide gardien de la foi et des mœurs contre les corruptions de la cour byzantine, si bien qu'il mourra à la peine, en exil (407).

Mais c'est à Antioche surtout qu'il fait beau le voir, parce que la prédication est là tout son emploi, toute sa vie. Nous savons quelle maturité d'âge et de savoir il y apporte ; mais lui s'estime trop jeune, il n'aborde la chaire que contraint par autorité. C'est nous apprendre que, si la force des choses nous y pousse quelquefois bien plus tôt et avec une préparation bien inférieure, au moins devons-nous travailler sans relâche à regagner ce qui nous manque, comme des soldats improvisés qui font leur éducation militaire devant l'ennemi. Armé comme il l'est, Jean peut suffire douze ans à une prédication presque incessante, devant un auditoire toujours à peu près le même. Il parle régulièrement le dimanche et le samedi, plus souvent encore à l'approche des fêtes. Ses discours ne sont pas écrits d'avance, mais des *tachygraphes* les recueillent, et leurs notes sont ensuite revues par lui-même. Ainsi jouissons-nous d'un double avantage : nous avons un texte bien authentique, et ce texte est la parole vive et spontanée, telle que l'ont faite la méditation et la prière, mais aussi les dispositions actuelles des auditeurs et l'inspiration du moment.

Parole féconde, inépuisable, toujours goûtée, qui devient vite et demeure longtemps pour la communauté chrétienne d'Antioche un élément majeur de sa vie chrétienne et morale. Il est telle circonstance, comme la grande sédition de

387, où elle fait la consolation et la force de tout un peuple dans l'épouvante et le deuil [1].

Mais les épisodes d'exception nous intéressent moins encore, à notre point de vue, que cette magistrature religieuse exercée par le prédicateur ordinaire, par le catéchiste apôtre, et avec un incomparable succès. L'enthousiasme ne languit pas durant ces douze années ; ou plutôt c'est mieux que l'enthousiasme, c'est l'affection profonde et fidèle de toute une multitude qui en vient de bonne heure à ne pouvoir se passer de Chrysostome. Est-il absent un jour, on en souffre, et il en souffre lui-même ; quelquefois on le poursuit et on le ramène pour l'entendre encore. Le prédicateur jouit de cette affection universelle, mais il en jouit saintement et s'applique à en épurer les motifs. Il réprime les applaudissements, les acclamations bruyantes ; il se plaint que l'on vienne au sermon et qu'on ne reste pas à la *Liturgie*. Curieuse étude à faire que celle de ses relations avec son peuple ! On y verrait de la part de l'orateur sacré un mélange touchant de douceur, de tendresse, de force, de sévérité même. Il y apparaîtrait, non comme un harangueur apportant à jour fixe des dissertations étudiées et solennelles, mais comme le père des esprits et des cœurs, en communication toute vive et paternelle avec des auditeurs qui sont vraiment ses

1. Selon Villemain, ce spectacle ne vaut pas celui d'Athènes soutenue contre Philippe par l'éloquence d'un seul homme (*Tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle*). Assurément la durée de l'effort est moindre et les résultats politiques moins étendus. Mais à considérer l'action sur les âmes, vrai triomphe de la parole, nous ne voyons pas bien comment le rôle de Chrysostome pâlirait ici devant celui de Démosthène. — Avouons, à l'occasion, que nous emprunterons peu de chose au livre de Villemain. Sans en contester le mérite ni refuser le certificat de littérature décerné aux Pères par cet écrivain brillant mais un peu vide, nous ne les en tenons pas honorés plus que de raison. Nous souffrons plutôt de les voir couronnés de fleurs bien profanes, le plus souvent mal compris, quelquefois cruellement défigurés par le *naturalisme*, peut-être inconscient, de l'auteur. Pour juger les maîtres de l'éloquence chrétienne, c'est trop peu de la sagacité littéraire, trop peu même d'une courtoisie élégante : il y faut le sens chrétien. .

enfants. On y retrouverait par ailleurs l'empire exercé par cette grande âme, incessamment livrée et prodiguée tout entière aux âmes qui l'écoutent. Le temps nous prive d'entrer dans le détail, et du reste nous avons mieux à faire que de constater le succès. Hâtons-nous d'en chercher les causes et d'entendre du même coup les leçons pratiques du maître.

II

Les aptitudes oratoires de Chrysostome. — Intelligence. — Toutes les puissances d'esprit sacrifiées au ministère. — Imagination; richesse, grandeur et grâce. — Légers excès, usage admirable d'ordinaire. — Sensibilité. Puissance à peindre la passion, à la sentir, à la communiquer. — Éloquence de Chrysostome. Souplesse d'âme. Un exemple.

Il nous faut d'abord prendre une idée précise de ses aptitudes oratoires, de ce qu'on appellerait aujourd'hui son talent.

L'intelligence de Chrysostome est assurément fine et haute. La finesse éclate dans l'observation morale dont ses homélies sont pleines, comme aussi dans ses délicates analyses du texte sacré. La hauteur de son esprit se montre par les grands aperçus, par les considérations élevées qu'il sème çà et là dans ses discours, si familiers du reste.

Quoi de plus large et de plus noble que ces développements sur la fuite en Égypte ! « Considère comment, parmi les humiliations, la divinité se manifeste. Quand l'Ange dit : Fuis en Égypte, il ne promet pas sa compagnie aux voyageurs, ni pour l'aller ni pour le retour. C'est faire entendre qu'ils ont un compagnon plus grand dans cet enfant né d'hier qui, dès son apparition, change toutes choses et fait des ennemis même les plus puissants auxiliaires de sa Providence. Des Mages, des païens, viennent l'adorer, abjurant leurs superstitions traditionnelles. Auguste, en décrétant le dénombrement, sert et procure sa naissance à Bethléem. L'Égypte, qui le reçoit fugitif et menacé, entre par là en relations avec lui; et quand elle l'entendra prêcher par les Apôtres, elle se glorifiera de l'avoir accueilli la première..... Et mainte-

nant, si tu vas dans le désert égyptien, tu trouveras la solitude plus riante aux yeux que les jardins les plus magnifiques ; mille chœurs d'anges à face humaine, des peuples de martyrs, des troupes de vierges, la tyrannie du démon partout détruite, la royauté du Christ éclatant partout. Cette Égypte, mère des poètes, des philosophes et des magiciens, elle qui avait inventé et mis au monde tous les genres de sortilèges, tu la verras se glorifier dans nos pêcheurs apôtres, désabusée de ses anciennes folies, portant partout comme en triomphe Matthieu le publicain, Paul le faiseur de tentes, partout arborant la croix. Nobles spectacles que ses villes n'offrent pas seules, mais ses déserts encore plus que ses villes. C'est sur tous les points de cette terre qu'on peut voir l'armée du Christ, le troupeau royal, la cité des vertus célestes... Oui, si quelqu'un a visité cette vieille Égypte, cette folle ennemie de Dieu, jadis adoratrice des chats, jadis tremblante et prosternée devant les oignons, celui-là aura de la puissance du Christ une juste idée [1]. »

Grande et belle conception assurément, que de rattacher ainsi aux humiliations de l'Enfant-Dieu, par manière de contraste ou même d'effet, les triomphes qu'il remporte aujourd'hui dans la terre de son exil.

Mais ce qu'il y a de finesse et de hauteur natives dans l'intelligence du prédicateur est sacrifié ou simplement tourné, si l'on veut, à la communication populaire. Jamais esprit d'élite ne songea moins à jouir de lui-même et ne se dévoua plus complètement à ses auditeurs.

Comme il débutait, une femme du peuple, venue pour l'entendre, s'en retourna un jour, disant : « Voilà des paroles perdues : je n'ai pas compris. » Chrysostome le sut, et ce lui fut une révélation ; dès lors il modifia sa manière [2]. Est-il besoin de dire que sa gloire n'y a rien perdu ? Au reste

1. Homélie VIII sur saint Matthieu, 4, 5.

2. Ce trait fait penser à la mère de Bourdaloue demandant naïvement à son fils : « D'où vient que je comprends tout ce que vous dites, quand même vous faites l'admiration de toute la cour ? » — De part et d'autre, même leçon pour nous.

s'il y eut là quelque sacrifice à faire, est-ce témérité de croire qu'il dut lui en coûter moins qu'à saint Augustin, par exemple? Certes, le grand évêque d'Hippone est admirablement populaire ; mais nous aurons le spectacle curieux et touchant de la lutte qu'il doit soutenir pour cela contre la subtilité et la profondeur de son génie, surtout contre l'effrayante abondance de ses pensées. Chrysostome ne nous donne pas la même impression. Moins théologien, moins philosophe, son intelligence, d'ailleurs si haute et si fortement nourrie, ne semble pas, chez lui, le don éminent, caractéristique. C'est plutôt dans la puissance de peindre, et surtout de sentir, qu'il faudrait la chercher : puissance incomparable, quelquefois même, osons le dire, trop peu maîtrisée et capable de l'entraîner à des exagérations ou inexactitudes légères ; par contre merveilleusement propre à le servir dans son dessein de popularité.

Il a l'imagination opulente, splendide, vraiment royale [1]. Comme tous les esprits éminemment doués de cette faculté brillante, il aime les images prolongées en allégories, les analogies sensibles, non pas effleurées mais exploitées à fond. L'Évangile qu'il commence d'interpréter, c'est comme la cité sainte qui va se dévoiler aux yeux des fidèles : cité toute d'or et plus précieuse que tout l'or du monde ; cité où il n'y a ni Forum ni palais, parce que tout y est palais. Les portes en sont encore fermées ; mais quand elles s'ouvriront, quelles splendeurs vont nous apparaître ! Entrons-y donc avec tremblement, sans tumulte, sans bruit, dans un religieux silence [2]. Et voici d'abord la généalogie du Seigneur Jésus, premier éclair qui nous éblouit dès le seuil, en nous faisant voir le Roi de la cité sainte revêtu de notre nature comme d'une armure de combat [3].

Mais, de plus, les images s'enchaînent l'une à l'autre par des appels ou associations rapides, comme des plans succes-

1. Le mot est de Mgr Plantier, dans une note de jeunesse reproduite par M. l'abbé Clastron. (*Vie de Mgr Plantier*, t. I, p. 112.)

2. Homélie I sur saint Matthieu, 8.

3. Homélie II, 2.

sifs se découvrent au voyageur dans un paysage fortement accidenté. Quand David sort de la caverne où il a épargné Saul, cette sortie triomphante évoque immédiatement devant l'imagination de Chrysostome celle des trois jeunes Hébreux délivrés de la fournaise, celle de Daniel épargné par les lions [1].

Notons dans le même passage un nouveau caractère de cette faculté si puissante, la grandeur, complément de la richesse. La caverne d'Engaddi [2] est une arène où David combat contre lui-même. Pour adversaires il a ses ressentiments ; la vie de Saul est l'enjeu de la lutte, et Dieu préside comme *agonothète* ou juge du camp [3]. Plus loin la caverne est un temple où David immole sa colère, étant lui-même à la fois prêtre, autel et victime. Suit le tableau de sa sortie, et là, sur le simple mot du texte, *egressus est*, l'imagination du commentateur s'enflamme. Il voit le héros, le triomphateur saintement exalté, embelli dans tout son être par l'effort victorieux de l'âme, regardant le ciel d'un œil que rien ne gêne, plus glorieux qu'après la défaite de Goliath, portant comme trophées, non plus la tête du barbare, mais ses propres ressentiments maîtrisés, mais la colère vaincue : nobles dépouilles à placer non dans la Jérusalem terrestre, mais dans la cité du ciel. Il le voit une couronne au front, une autre à la main ; car Dieu doit une couronne à cette main qui peut lui montrer un glaive pur de meurtre et de sang [4]. Rien n'arrête ce flot d'images, toujours plus brillant à mesure qu'il se déroule.

Richesse, grandeur, grâce aussi. Loué un jour publiquement par son ancien maître, Diodore de Tarse, Chrysostome écarte l'éloge comme une couronne trop large à son front ; mais il l'écarte pour la renvoyer au maître lui-même par cette comparaison délicate : « Ainsi font souvent les rois ; ils posent sur la tête de leurs enfants le diadème fait

1. Homélie II sur Saul et David, 2.
2. I Reg., XXIV.
3. Homélie I sur Saul et David, 4.
4. Hom. II, 2.

pour la leur; puis, quand ils voient que la tête de l'enfant est trop petite pour la couronne, ils se contentent d'avoir essayé de la lui mettre, ils la reprennent et s'en couvrent eux-mêmes [1]. » Veut-on voir la grâce et la grandeur de l'imagination concourir ensemble à colorer une pensée d'ailleurs touchante? L'orateur nous montrera par exemple le péché disparaissant dans la miséricorde divine comme une étincelle dans l'Océan [2].

Avouons-le, cette éloquence quelque peu asiatique présente çà et là une certaine luxuriance d'images et de couleurs. Et l'habitude en est si profonde, si peu réfléchie, que l'émotion la plus sincère n'en défend pas Chrysostome. Il suffirait, pour s'en convaincre, de lire le discours même par où il inaugure son ministère [3], ou, chose plus surprenante encore, la première homélie qui suit la grande sédition [4]. Mais le plus souvent cette rare puissance de voir et de rendre le sensible ne fait que servir les intérêts sérieux du discours. Elle donne du relief aux traits de bon sens. C'est ainsi que le tableau énergique, presque trivial, des basses jongleries par où le pauvre essaye d'arracher une aumône devient un argument décisif contre la dureté ou la distraction du riche qui le contraint de se dégrader jusque-là [5]. Quelquefois, l'image relève la grandeur de la pensée, comme dans ce trait que Bossuet devait reproduire ou développer plus d'une fois : « Après qu'on a perdu la dignité d'homme, on s'en va ramassant du dehors une gloire pleine de risée [6]. » Ou bien encore c'est à l'émotion que doit profiter le spectacle. Combien touchante cette idée de la miséricorde céleste et de son empressement à pardonner! « Dieu va cherchant des *prétextes* pour t'arracher à l'enfer... As-tu seulement donné un gémissement, une larme, lui-même

1. Sur Diodore de Tarse.
2. Homélie VIII sur la Pénitence, 1.
3. Sermon après son ordination.
4. Homélie II au peuple d'Antioche.
5. Homélie XXXI sur la première épître aux Corinthiens, 5, 6.
6. Homélie IV sur saint Matthieu, 10.

s'en empare en toute hâte pour en faire le commencement de ton salut [1]. » Pauvres prédicateurs que nous sommes, par moment si fort en peine de rajeunir les vérités redoutables ou consolantes, de quelles richesses ne disposerions-nous pas si nous savions les chercher toujours où elles se trouvent ?

Chez le maître que nous étudions, la passion est aussi prompte et ardente que l'imagination puissante et lucide. Chrysostome entre sans effort dans le sentiment d'autrui, jusqu'à le faire sien et le traduire avec une vivacité qui émeut déjà par contagion. L'efficacité de ce premier genre de pathétique, de pathétique indirect, nous est, à l'occasion, garantie par le prédicateur lui-même. Dans la seconde homélie sur Saul et David, il est arrêté à un moment par les sanglots de l'auditoire [2]. Qu'a-t-il donc fait ? Rien qu'une peinture de l'affection de David pour son rival et une paraphrase légère du chant de deuil sur le désastre de Gelboé [3].

Que s'il excelle à s'approprier de la sorte les passions étrangères, on doit s'attendre à le trouver encore plus puissant quand il traduit et communique les siennes propres. Jamais âme ne fut plus ouverte à l'enthousiasme et ne s'y livra plus volontiers, brisant au besoin le fil logique, ou disons mieux étendant sans scrupule la trame souple de l'homélie, pour suivre jusqu'au bout un mouvement de sensibilité dont l'auditeur, après tout, fera son profit. Rencontre-t-il dans l'Epître aux Ephésiens ces simples paroles de l'Apôtre : « Moi, prisonnier dans le Seigneur [4] ? », soudain, sans transition ni préparation aucune, il est saisi, enlevé, ravi par un véritable transport lyrique, et, pendant un long passage, il s'enivre, et avec lui son auditoire, de la joie de souffrir pour Jésus-Christ [5]. Sainte ivresse, mais aussi belle fièvre de passion, l'un des éléments caractéristiques de la grande

1. Homélie III sur saint Matthieu, 4, 5.
2. Homélie II sur Saul et David, 5.
3. II Reg., I, 18 seqq.
4. Ephés., IV, 1.
5. Homélie VIII sur l'Epître aux Ephésiens.

éloquence naturelle, et si particulièrement sensible chez Lacordaire par exemple. Mais il ne semble pas qu'orateur en ait jamais été plus largement doué que Chrysostome. Or cette fièvre, ce frémissement intime qui avertit l'orateur que le souffle passe et que la flamme va jaillir, est chose de soi indifférente à toute nature de sentiment. Chez Chrysostome comme chez tout homme né éloquent, elle éclate, selon l'occasion, en enthousiasme ou en indignation, en douleur ou en tendresse. Elle lui donne parfois une véhémence formidable, que nos mœurs à tout le moins ne permettraient pas d'imiter. Réservons pour le moment les exemples que nous en pouvons citer : ils nous frapperont mieux ailleurs et envisagés d'un autre point de vue.

Finesse et hauteur d'esprit, splendeur d'imagination, fièvre de passion oratoire : tout cela constitue l'éloquence, l'éloquence parfaite au gré des maîtres, l'art d'amplifier les objets en les ornant, comme parle Cicéron, ou mieux encore, d'après Aristote, la puissance d'en dégager tous les éléments de persuasion qu'ils renferment. Avant de passer outre, prenons-la encore une fois sur le fait; voyons encore une fois l'âme brillante et souple de Chrysostome se mouvoir, se jouer, *évoluer*, pour ainsi dire, avec une admirable prestesse et d'incroyables élans parmi les objets multiples que le thème donné amène devant elle. De là les rapprochements ingénieux, l'appel rapide et sûr des analogies, des allusions en tout genre dont se compose la pensée et par là même le style. Regardons-y d'un peu près; il n'est pas de meilleure étude pour nous faire prendre conscience de notre puissance personnelle et l'étendre à proportion.

Dans la cinquième homélie sur saint Matthieu, l'orateur est amené à glorifier la vertu personnelle et acquise des saints personnages. Qu'on les invoque, à la bonne heure; mais qu'on les imite par les bonnes œuvres, par l'aumône surtout. L'Evangile nous apprend à nous faire des amis, même avec les trésors amassés par l'iniquité. D'abord et tout naturellement l'esprit est frappé de cette divine condescendance. « Tu as mal acquis : dépense bien; tu as

amassé dans l'injustice, répands justement. Est-ce donc si grande vertu que de donner d'un pareil fonds? Eh bien! Dieu, dans sa bonté, consent à se relâcher jusque-là; et si nous le faisons, il nous promet des biens sans nombre. » Et nous ne le faisons pas! Et riches de mille rapines nous sommes parcimonieux pour l'aumône, comme si l'Apôtre n'avait pas dit que celui qui sème chichement récoltera de même!

Avec ce nouveau texte évoqué par la mémoire, voici que s'ouvre une veine nouvelle d'où la raison et l'imagination unies vont tirer un parti puissant. L'aumône n'est plus une dépense, un sacrifice, une perte; c'est une affaire avantageuse, un placement heureux, une semence qui doit fructifier au centuple. Ah! si l'on avait une terre féconde, on n'épargnerait rien pour la culture : ici c'est le ciel même qu'il faut cultiver, fonds riche entre tous et à l'abri de toutes les intempéries. — Ainsi, de proche en proche, la pensée a glissé jusqu'à cette image hardie et juste. Elle revient alors au pratique. Dans ce genre de négoce, parcimonie est dommage, prodigalité est gain. « Veux-tu ne rien perdre? sois prodigue; veux-tu conserver? ne conserve pas; veux-tu épargner? jette à mains pleines; veux-tu gagner? dépense. »

Mais la thèse de l'aumône est si vraie que toutes les analogies lui rendent hommage, et qu'on peut la prendre de bien des côtés à la fois. Chrysostome a combattu en passant l'instinct du possesseur inquiet de garder sa fortune. Cet instinct, mieux vaut encore l'exploiter, s'en faire un auxiliaire; et l'orateur passe vivement d'un ordre d'idées à un autre. « Es-tu en peine de garder ton bien? ne le garde pas toi-même : tu perdrais tout; remets-le à Dieu, car Lui du moins ne se laisse rien prendre; ne te mêle pas de tes propres affaires, où tu n'entends rien; mais place le meilleur sur Dieu qui te fera de beaux revenus. » Placement céleste qui appelle nécessairement une comparaison avec les placements d'ici-bas; divine usure qui rejette la pensée de Chrysostome sur la cruauté de l'usure humaine.

Sacrifions d'admirables détails et courons vite aux derniers traits. « Non certes, non rien n'est plus honteux que l'usur

actuelle; rien n'est plus cruel aussi. Le prêteur trafique du malheur d'autrui; il se fait un gain de la détresse de ses frères; il veut être payé de son humanité prétendue, ou plutôt, craignant de ne pas rendre sa cruauté assez manifeste, sous ombre de service, il creuse le gouffre plus profond; en secourant le pauvre, il l'accable; en lui tendant la main, il le précipite; en feignant de l'attirer au port, il le repousse au naufrage, aux écueils, aux récifs cachés. — Mais que veut-on de moi, répliques-tu ? Quoi cet argent que j'ai amassé, qui peut me servir, j'en abandonnerais l'usage à un autre sans en retirer aucun bénéfice ! — Eh bien ! non, ce n'est pas ma pensée; loin de là, je te veux un bénéfice non pas vil ou mesquin mais bien plus riche. Au lieu d'or, c'est le ciel que je t'offre comme intérêt de tes avances, Pourquoi donc t'appauvrir en te ravalant aux gains terrestres en exigeant le peu pour le beaucoup ? Voilà bien ignorer le prix de l'argent[1] ! »

On pourrait admirer ici la vigueur populaire de l'argumentation, l'action puissante sur l'esprit par tous les moyens à la fois; mais notons de préférence la belle souplesse de l'âme et ses évolutions rapides; les idées, les images, les mouvements de passion s'appelant, s'engendrant les uns les autres comme les accords ou les motifs sous les doigts d'un musicien de génie. C'est le commun privilège de toutes les âmes éloquentes; mais il semble que le prédicateur d'Antioche en soit avant tout redevable à la mobilité exceptionnelle de son imagination et de sa sensibilité. Qu'on ne l'accuse pas au reste de marcher à l'aventure. La raison souveraine maintient le plus souvent parmi les impétuosités oratoires une large mais réelle unité de direction. Ce vol si rapide à travers les objets et les images suit la ligne droite et mène au but[2].

1. Homélie v sur saint Matthieu, 5.

2. Ainsi Chrysostome fait sortir tous les principes de moralité d'une seule image, du ciel ouvert au baptême du Sauveur (Homélie xii sur saint Matthieu, 4 et suiv.). On peut étudier de même, comme type d'unité puissante, les développements qu'il tire de ce fait que nous sommes le corps de Jésus-Christ (Homélie iii sur l'Epître aux

Nous avons pris quelque idée des aptitudes éminentes de Chrysostome : le capital est d'en étudier la mise en œuvre. Voyons-les s'adapter au ministère spécial qui est le nôtre, et l'orateur se faire prédicateur.

III

Méthode oratoire de Chrysostome. — Sacrifice de la personne au ministère, de la rhétorique à l'apostolat. — Double rôle, de catéchiste, de moraliste. — Comment Chrysostome les ménage. — L'homélie en partie double sans souci d'unité.

Sacrifice de la personne au rôle : voilà l'esprit que le maître inspire aux autres et se prescrit à lui-même. Le prédicateur méprisera les louanges et aura d'ailleurs la vraie et grande puissance de parole[1]. Tel est le programme théorique de Chrysostome, et nous allons voir s'il le remplit.

La nature et le travail lui ont donné la puissance oratoire ; la vocation et la vertu l'ont détaché des louanges humaines. Il est orateur et dialecticien ; il le restera en chaire, mais il y sera surtout prédicateur, et à cette fonction suprême il sacrifiera, dans la mesure du besoin, la perfection oratoire et dialectique.

Jusqu'où peut aller le sacrifice ? Comment la perfection vraie peut-elle entrer en conflit avec les exigences de notre rôle ? Question délicate et pourtant facile que nous avons déjà touchée dans l'introduction de cet ouvrage. A ne regarder que l'objet, que la vérité dont nous sommes les organes, toutes les ressources de la logique et du style seraient de mise, nous pourrions être à notre aise dialecticiens et orateurs avec toutes les élégances ou magnificences légitimes de ces deux nobles métiers. Envisageons l'auditoire, cette foule disparate, inégale en dispositions et en aptitudes : voici que tout change, et le sacrifice peut s'imposer de ce

Ephésiens, 3). C'est encore l'identité morale du pauvre avec Jésus-Christ qui inspire et soutient d'un bout à l'autre le célèbre morceau sur l'aumône (Homélie xv sur l'Epître aux Romains).

1. *Du Sacerdoce*, livre V, 3. — Cf. livre IV, 3, 5.

chef. Manifestement il ne portera point sur l'objet même, sur la doctrine; sous prétexte de la rendre populaire, nous ne saurions la mutiler ou l'avilir. Il ne s'étendra pas davantage aux lois fondamentales de l'art qui sont les exigences premières et universelles de la nature. Nous garderons toujours l'équilibre des facultés, la dignité simple du langage; en nous faisant tout à tous, nous ne conspirerons jamais avec les dépravations malsaines de l'opinion ou du goût. Mais il faudra renoncer peut-être à une certaine perfection absolue de formes. Le dialecticien rendra sa trame moins serrée, sa marche moins rapide; il aura bonne grâce à oublier çà et là ses habitudes d'abstraction, de concision, de régularité géométrique, d'unité sévère et visible. L'orateur pourra se condamner à des longueurs, à des redites, à des digressions qui seraient blâmables devant un auditoire de lettrés. Voilà le sacrifice. Encore est-il plus apparent que réel, et le grand art n'a rien à y perdre, ou plutôt c'est lui qui le commande en obligeant l'homme qui parle de se plier aux exigences légitimes des écoutants. Il reste vrai seulement que ce grand art n'a pas accoutumé d'attirer les louanges mondaines, et voilà pourquoi Chrysostome a raison quand il nous avertit de les dédaigner.

Lui-même sera donc prédicateur plutôt qu'orateur académique à la façon d'Isocrate. Prédicateur, c'est-à-dire avant tout catéchiste, commentateur officiel de l'Écriture, professeur de dogmatique élémentaire et de morale générale d'après l'Écriture. Prédicateur, c'est-à-dire encore moraliste chrétien et pratique, directeur public des âmes, chargé, non plus d'enseigner la loi théorique et universelle, mais de faire constamment de la morale appliquée et une véritable police des consciences d'après leurs besoins. De là, dans son ministère, deux parties également essentielles : l'enseignement, le cours élémentaire d'Ecriture sainte qu'il faut pousser le plus activement possible pour hâter d'autant l'instruction complète des fidèles; en second lieu les avis, exhortations ou reproches que leur situation d'âme rend nécessaires. Or il arrive que de ces deux parties la seconde

nuit souvent à la première en absorbant une large part du temps des réunions. Quelquefois même le prédicateur s'estime obligé de suspendre l'interprétation d'un livre biblique pour courir à quelque nécessité de circonstance, pour éclairer les Anoméens qu'il a vus en nombre dans son auditoire, ou pour défendre les Chrétiens contre le prosélytisme des Juifs. Bref il se plaint parfois qu'on le retarde. En plus d'une année c'est à peine s'il a pu expliquer cent lignes de l'Ecriture, et la faute en est aux auditeurs qui devraient mieux veiller par eux-mêmes à la correction de leurs mœurs [1]. Ainsi le moraliste a fait tort au catéchiste, le directeur au professeur.

Mais ces deux rôles comment Chrysostome les ménage-t-il d'ordinaire ? Notons avant tout qu'il ne les conçoit pas séparables : comment instruire sans moraliser ou moraliser sans instruire ? L'idéal serait de les lier étroitement, de les fortifier l'un par l'autre, et c'est à quoi il s'efforce de son mieux. S'il part du texte biblique, il se hâte d'en tirer des applications morales. S'il est amené à expliquer d'après saint Paul comment nous sommes le corps de Jésus-Christ, il en déduit cette argumentation pressante : le chef, la tête règne dans la gloire : ne livrons pas le corps aux bêtes, au démon ; le corps personnel de Jésus-Christ est crucifié : portons la croix ; il est pur : soyons sans péché. Ce n'est pas tout : le corps de Jésus-Christ s'est fait notre nourriture, d'où suit naturellement une vive et belle exhortation à la communion digne et fréquente. Par contre, le discours est-il inspiré par une nécessité de circonstance, faut-il réprimer un désordre, obtenir un effort ? Le moraliste cherche tout d'abord son point d'appui dans la Bible, dans un texte ou mieux encore dans un fait qu'il va commenter largement. C'est ainsi que, voulant combattre l'esprit de haine et de vengeance, il donne ses trois admirables homélies sur David épargnant Saul.

Aussi bien, rien de libre comme son allure. Peu lui importe,

1. Homélie XIV au peuple d'Antioche.

après tout, de lier habilement le commentaire au conseil moral, l'enseignement à la direction. Il n'est pas rare qu'il les juxtapose tout simplement, coupant en deux son discours ou plutôt la séance. Imaginez un professeur, un catéchiste qui fait d'abord la leçon, puis passe à des avis pratiques sans grand rapport avec la leçon même. Ils s'y rattachent, s'ils peuvent, par un fil très léger ou très lâche. Un jour, saint Jean-Baptiste est le thème amené par la suite de l'Evangile; mais saint Jean-Baptiste n'a-t-il pas dit que le vanneur céleste recueillera le bon grain et brûlera la paille? Chrysostome se jettera donc sur l'enfer, sur la vie chrétienne à mener, sur le fruit à tirer des *synaxes* ou réunions pieuses[1]. Quelquefois le fil manque, et le prédicateur n'en semble guère embarrassé. Après les Mages dont on a médité l'histoire, voici qu'il s'agit des larmes, puis du rire, puis du théâtre, qui inspire à Chrysostome une de ses plus véhémentes sorties[2]. A l'homélie suivante, même sujet scripturaire, mêmes avis pratiques; mais cette fois le fil se retrouve et l'orateur le noue par occasion sans y tenir autrement. Les Mages vont à Bethléem voir Jésus; toi, tu vas au théâtre et qu'y vas-tu voir[3]?

Telle est bien la méthode : une classe où le maître prélève sur la leçon le temps nécessaire à des avis de discipline; un prône en deux parties, explication de l'Evangile, conseils pratiques sur n'importe quel sujet. Tout cela n'est pas toujours lié, parfilé, académique; mais où est le grand mal? Le discours manque de symétrie, soit; mais le prédicateur a bien rempli tout son rôle et voilà comment la rhétorique est sacrifiée à l'apostolat. La rhétorique, disons-nous, et non pas l'éloquence, car ces homélies en partie double restent la plupart du temps merveilleusement belles, et il y a là, surtout pour le prédicateur ordinaire et chargé d'âmes, une leçon de généreuse indépendance à l'égard des règles communes et du beau parler.

1. Homélie XI sur saint Matthieu.
2. Homélie VI.
3. Homélie VII, 5 et suiv.

IV

Chrysostome catéchiste, professeur de religion, commentateur de l'Ecriture. — Préférence pour le sens littéral. — Interprétation toute populaire. — Le fait biblique. — Les industries aimables du professeur.

Avant tout, nous le savons, Chrysostome est à ses propres yeux catéchiste, professeur de doctrine chrétienne, commentateur de l'Écriture. Par une suite fort naturelle, ses instructions ont une forme spéciale, qu'il n'a pas inventée, mais où il se tient d'ordinaire. Ce sont des homélies, des homélies continues, à travers lesquelles se poursuit, jusqu'à complet épuisement du texte, l'interprétation d'un livre sacré. Dès lors, il faut que la critique ou l'imitation prennent garde de faire fausse route. Juges ou disciples, n'apprécions le maître que dans les morceaux de détail ou inversement, dans l'ensemble de son commentaire. Quant à chaque homélie prise en soi, libre à nous de n'en point reproduire la marche ondoyante ou brisée ; mais n'y cherchons pas non plus comme un mérite du genre la sévère unité, la plénitude logique, et pour ainsi dire l'autonomie qui fait de certains sermons de Bourdaloue, par exemple, un traité complet sur la matière. Ce n'est point ici une thèse, mais une leçon dans un cours, et l'unité y est suffisante si le texte interprété a bien rendu toute sa lumière. L'heure n'est point venue de comparer les deux méthodes. Contentons-nous d'avouer en passant que nous aimerions fort les voir alterner ou s'unir.

Celle de Chrysostome lui a permis de commenter, avec le temps, l'Ecriture presque entière. Or l'esprit dominant de son interprétation est tout populaire et tout pratique. A l'encontre des errements d'Origène, parfois trop docilement suivis, osons-nous penser, par saint Basile, saint Ambroise et saint Augustin même, il préfère le sens littéral aux applications allégoriques, de quoi le Bréviaire romain lui fait une gloire[1]. Populaire en ce point capital, il ne le

1. Interpretandi etiam rationem et inhærentem sententiæ sacrorum librorum explanationem,.. omnes mirantur. (27 janvier, leçon VI.)

sera pas moins dans tous les détails de sa manière. Ici combien d'exemples excellents !

C'est d'abord l'étude approfondie du texte, la discussion littérale souvent très appuyée. C'est le soin d'élucider tout, de ne laisser point, s'il est possible, une seule ombre sur la route. C'est l'insistance à prévenir les questions incidentes. Qu'il les résolve ou les ajourne, Chrysostome les indique au moins. En attendant mieux, on aura cette satisfaction, cette assurance, de voir qu'elles n'échappent point à l'interprète et qu'il n'entend point s'y dérober. Pareilles précautions étaient sans doute opportunes devant les Grecs subtils et questionneurs ; le sont-elles beaucoup moins devant l'intelligence moderne si profondément infectée de rationalisme et si inquiète dans sa foi ?

Le commentateur, le professeur, le catéchiste a d'autres secrets à nous apprendre. Ses discussions scripturaires sont finement menées [1], mais chez lui la controverse tient à demeurer populaire. Il semble que saint Augustin l'emporte en ce point, étant capable d'unir à une égale simplicité une profondeur plus grande. Mais, comme Augustin lui-même, Chrysostome entend par-dessus tout munir la foi des simples d'une armure à leur taille. Rencontrent-ils un Manichéen qui leur parle du double principe des choses? Qu'ils le confondent en répétant cette simple et victorieuse parole : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre [2]. » Excellente réfutation, du reste, abrégé des savantes discussions qui passent la portée du vulgaire [3]. Ne demandez pas au controversiste de rien faire pour la curiosité superbe de l'esprit : il sait trop bien le faible de la nature ; mais en outre il est trop fier de sa foi, trop jaloux des droits souverains du Révélateur. S'il trouve

1. Comment il établit, par exemple, que la très sainte Vierge est fille de David. (Homélie II sur saint Matthieu, 3, 4.)

2. Homélie I sur la Genèse.

3. On peut étudier au même titre la controverse contre les Anoméens, qui prétendaient comprendre Dieu. (*Contre les Anoméens*, Homélie I à VI.)

un mystère sur la route, loin de chercher à l'amoindrir, il le renforce plutôt, puis il oppose un autre mystère plus incompréhensible encore. On s'étonne de la conception humaine de Jésus : eh bien ! que sera-ce de l'éternelle génération du Verbe ? Et tout finit par ce conseil d'une si haute valeur pratique : « Reçois ce que Dieu veut bien te découvrir, et ne t'inquiète pas de ce qu'il te cache[1]. » Simple ou docte, l'intelligence n'a pas d'autre attitude devant les *profondeurs* de Dieu[2], et Chrysostome n'est pas de ceux qui la flatteront jusqu'à lui permettre de l'oublier.

Mais le thème préféré de ce grand maître, c'est le fait biblique : « On trouve en lui, dit Bossuet, la manière de traiter les exemples de l'Ecriture[3]. » Jamais en effet sa puissance de peindre et d'émouvoir n'éclate si bien que dans l'exposition et l'application de ces histoires sacrées dont il semble aujourd'hui que l'on prive beaucoup trop l'auditoire chrétien, comme s'ils n'avaient de charme et d'autorité que pour l'enfance ; Chrysostome, lui, s'y délecte, et, ce qui vaut mieux, il en dégage au bénéfice des âmes un vrai trésor de doctrine et de morale. Mais c'est à condition d'en scruter les détails avec une sagacité pénétrante et une sainte avidité, à quoi l'on n'arrive que par l'habitude de la méditation et de la prière. Voilà qui, bien mieux que le talent, explique cette fécondité admirable de Chrysostome, tirant huit discours entiers de la parabole du mauvais riche et de Lazare, trouvant dans le seul fait de Saül épargné par David la matière de trois homélies.

Et de quelle puissance il tourne et retourne, sans les violenter, les détails du fait, pour en dégager toutes les applications directes ou allégoriques ! Il vient de rappeler les trois jeunes Hébreux jetés dans la fournaise à Babylone, pour avoir refusé d'adorer la statue d'or. Sur-le-champ

1. Homélie IV sur saint Matthieu, 3.

2. Profunda Dei. (I Cor., II, 10.)

3. Bossuet, *Sur la lecture des Pères et des écrivains pour former un prédicateur*, écrit composé pour le jeune cardinal de Bouillon.

le miracle historique prend à ses yeux une signification morale universelle, riche en conséquences ! « Aujourd'hui encore, la statue d'or est debout ; c'est la tyrannie de Mammon. Mais ne prenons point garde au bruit des tambours, des flûtes, des harpes, à tous les prestiges de l'opulence. Fallût-il tomber dans la fournaise de pauvreté, n'adorons pas l'idole, et parmi les flammes la rosée du ciel nous viendra. » — Or, qu'arriva-t-il à Babylone ? Le feu épargna ceux qui se refusaient à l'idolâtrie, et dévora les complaisants du faux dieu. « Ecoutez riches, vous qui attisez la fournaise de pauvreté. Elle ne nuira pas aux pauvres sur qui la rosée viendra ; mais vous vous livrerez à ce feu allumé par vous-même. » — Ici, l'application change et se multiplie, mais toujours naturelle, aisée, éloquente. — « Comme l'ange descendit vers les trois Hébreux, descendons avec l'aumône dans la fournaise de pauvreté. Allons voir ces sages qui s'y promènent sans peur, foulant les charbons aux pieds ; allons voir cette chose inouïe, merveilleuse : un homme dans la fournaise et qui chante, un homme dans les flammes et qui rend grâces, un homme lié par la plus étroite indigence et qui n'envoie que bénédictions au Christ. » Il faudrait pouvoir suivre jusqu'au bout ce beau parallélisme si plein d'enseignements pour le riche et de consolation pour le pauvre. Heureux seulement si ces quelques traits nous mettaient en goût d'exploiter cette veine intarissable des faits bibliques à laquelle nos maîtres doivent tant !

Dans sa fonction de professeur, de catéchiste, Chrysostome nous présente un dernier caractère bien pratique. Il a, pourrait-on dire, tous les secrets du métier, toutes les industries aimables ou puissantes. Il interroge et répond, il objecte et réfute ; il prend et conduit de front tous les rôles. Son discours devient souvent une réelle conversation avec l'auditoire, quelquefois piquante, joyeuse, pleine d'entrain et de bonne humeur, quelquefois incisive, militante, véritable bataille à outrance contre le préjugé ou la passion. Il est tel endroit où, à propos des Innocents et de la Providence qui a permis le massacre, il semble jouer avec l'intelligence des

fidèles [1]. Ailleurs, de quelle vigueur il dialogue avec les maîtresses de maison assez cruelles et indécentes pour flageller leurs filles de service ! « Mais c'est une race dépravée, impudente, incorrigible. — Je le sais, mais corrige-la autrement. — C'est une engeance intolérable si on lui fait grâce. — Je le sais encore, mais il y a d'autres moyens d'en venir à bout..... — Et si elle se débauche ? — Marie-la.... — Et si elle vole ? — Veille sur elle, garde-la de ce vice. — Oh ! l'exagération ! Moi me faire sa gardienne ! — Oh ! la sottise ! Et pourquoi, s'il te plaît, ne serais-tu pas sa gardienne ? N'a-t-elle pas une âme comme toi ?.... — Mais si elle est mauvaise langue, insolente, bavarde, gourmande ?... — Hélas ! que de femmes libres en sont là ! Et pourtant, Dieu commande aux hommes de les supporter [2].... »

Nous aurions pu tout aussi bien faire honneur de ce passage au moraliste. Ce qui est propre au catéchiste, au professeur, c'est tout ce qui tient l'esprit en éveil, et Chrysostome y excelle comme il convient à l'orateur populaire ; mais quel orateur ne doit pas l'être ? Il a les programmes qui attirent l'attention et qu'il promet de remplir si on l'écoute. Il a les suspensions qui font attendre et deviner. Il sait gourmander à propos l'ignorance de son auditoire. — Qu'on vous demande de réciter un psaume, vous êtes muets ; s'agit-il d'une chanson dissolue, beaucoup la savent et sont prêts à la chanter [3]. — Les uns ignorent, les autres oublient. Chaque dimanche, le prédicateur écrit sur les tablettes de votre cœur, et à la réunion qui suit vous les rapportez toutes souillées [4].

Au reste, Chrysostome entend que la leçon soit retenue, repassée en famille. Il faut que, sortant de l'église, au lieu de se jeter dans la dissipation des affaires, on rentre chez soi, on prenne le saint Livre, on convoque femme et enfants pour revoir ensemble ce qui vient d'être dit [5]. Quand

1. Homélie IX sur saint Matthieu, 1, 2.
2. Homélie XV sur l'Épître aux Éphésiens, 3.
3. Homélie II sur saint Matthieu, 5.
4. Homélie XI sur saint Matthieu, 5.
5. Homélie V sur saint Matthieu, 1. — Cf. Homélie II, 5.

il a raconté l'histoire de David épargnant Saul, il demande qu'on se la rappelle, qu'on se la figure, qu'on en parle entre soi et souvent [1]. Qu'eût-il pensé des auditeurs pour qui le sermon n'est tout au plus qu'une manière de divertissement transitoire, sans écho dans l'âme, sans influence ni souvenir? Qu'eût-il pensé des maisons chrétiennes où le saint Livre n'est jamais ouvert, où il ne figure même pas dans la bibliothèque de famille? Hélas! qu'eût-il pensé des prédicateurs qui n'en usent guère davantage, qui prêchent peu l'Ecriture ou ne la prêchent pas du tout?

En professeur paternel, Chrysostome a de véritables épanchements avec son auditoire. Il prend volontiers le ton de la confidence, qu'il faille excuser les longueurs qu'on lui reproche [2], ou expliquer sa répugnance pour les applaudissements tumultueux [3]. En bon catéchiste, il fait la police de l'église, et il s'en acquitte avec esprit et vigueur. Un jour, on allume les lampes au cours du sermon, et voilà toutes les têtes en l'air : les hommes, dès qu'on les assemble, ne deviennent-ils pas un peu de grands enfants? Là-dessus, Chrysostome rappelle finement ses auditeurs à la lumière céleste qu'il offre à leurs yeux [4]. Une autre fois il les prémunit contre les coupeurs de bourse, ou il tance vertement ceux qui ne trouvent pas l'église assez confortable [5]; ou enfin il déclare qu'il voudrait connaître, afin de les chasser, ceux qui, la dernière fois, ont déserté l'office pour le théâtre [6].

Tout cela nous jette bien loin des parades oratoires, des discours étudiés, compassés, académiques. Mais tout cela ne nous met-il pas dans le vrai, dans le vif de notre ministère? Voilà, pour une partie du moins, la prédication de bon aloi, l'instruction suivie, solide, aisée, populaire, poursuivant en toute patience et doctrine l'affermissement de la

1. Homélie I sur Saul et David, 7.
2. Homélie III sur le changement de nom (de Saul en Paul).
3. Homélie XXX sur les Actes des apôtres.
4. Homélie IV sur la Genèse.
5. Homélie II sur le changement de nom (de Saul en Paul).
6. Homélie III sur Saul et David, 1.

foi dans les âmes. Voilà qui est plus beau que l'éloquence ; mais encore Chrysostome ne nous a-t-il pas montré que l'éloquence même peut se trouver là ? Fréquentons quelque peu ce grand modèle, et nous nous en convaincrons mieux encore.

V

Chrysostome moraliste. — Observation profonde. — Peinture minutieuse et hardie. — « Incrépation et vigueur » (Bossuet). — Effort persévérant sur un même point. — Sagesse pratique. — Douceur et grâce.

S'il est permis de marquer des degrés dans l'excellent, nous n'en voudrons à personne de trouver chez Chrysostome le moraliste supérieur au catéchiste, le directeur public des consciences encore plus éminent que le professeur de religion et le commentateur de l'Écriture. Ou plutôt ces deux rôles se complètent et se fortifient naturellement : le moraliste serait moins achevé sans le docteur, et le docteur moins admirable sans le moraliste. Ne les distinguons que pour les mieux goûter l'un et l'autre, et si nous comparons, souvenons-nous de réunir.

En morale pratique et appliquée, le premier mérite est l'observation. Chrysostome sait à fond la vie humaine ; il l'a étudiée avec son grand et sagace esprit, d'où la finesse des analyses ; mais aussi avec son cœur ouvert à toutes les impressions généreuses, avec ce tact supérieur que donnent à l'âme du prêtre la pureté et la charité. De là mille traits singulièrement justes et touchants tout ensemble. Rien ne l'est plus à notre gré que cette peinture de l'homme revenant du théâtre et incapable de goûter la vie de famille. « Lorsque tu rentres chez toi, l'âme détendue par ces spectacles, amolli, énervé, irrité contre toute pudeur, tu n'as que des regards mécontents pour ta propre femme, quel que soit d'ailleurs son caractère. Tout ardent des convoitises que tu as puisées au théâtre, captivé et affolé par ces images étrangères, tu dédaignes l'épouse chaste et modeste, compagne ordinaire de ta vie ; tu l'insultes, tu la maltraites en mille

façons. Ce n'est pas que tu aies rien à lui reprocher ; mais tu rougirais de lui avouer ton mal, tu aurais honte de lui montrer la blessure que tu rapportes du théâtre dans ta demeure. Et alors tu lui cherches de vaines querelles, tu saisis tous les prétextes d'aigreur, prenant en dégoût tout ce qui est de la famille, aspirant toujours à longs traits cette passion criminelle et impure qui t'a blessé. L'âme encore pleine de ces voix dissolues, de ces tableaux, de ces poses, de tous ces fantômes de luxure, tu ne peux plus rien voir d'agréable dans ton intérieur[1]. » N'est-ce point aujourd'hui encore saisissant de vérité, d'actualité ? Le prédicateur contemporain ne pourrait-il retourner le même trait contre les habitués des fêtes mondaines, contre les liseurs de romans, si fort dégoûtés des choses réelles, où contre ceux-là mêmes à qui les affaires ne laissent pas un moment pour les joies et les devoirs du foyer ?

Chrysostome est observateur profond mais aussi peintre minutieux, inexorable. Nul détail ne lui échappe ou ne l'effraye, qu'il s'agisse des criailleries d'opinion contre les Évêques[2], ou de la vanité somptueuse des femmes, ou même du luxe des chaussures[3], car il ne lui en coûte pas de s'abaisser jusque-là. Il est vrai qu'il s'en excuse ; mais laissez-le faire et vous verrez ce qu'il tire d'un sujet si pauvre en apparence. Tout y viendra et le plus naturellement du monde : leçon d'économie politique à propos des peines et des périls où ce luxe ridicule expose ceux qui le procurent ; réclamation indignée en faveur de Jésus-Christ mourant de faim dans la personne des pauvres ; satire populaire de ces chrétiens attentifs à leurs pieds plus qu'à leurs âmes, de ces efféminés qui, au lieu d'avoir l'œil au ciel, ne quittent pas du regard leur chaussure, jaloux de la préserver d'une tache ou peut-être de l'admirer tout simplement. Mais puisque les souliers sont si précieux, que ne les porte-t-on au cou, voire même sur la tête ? « Vous riez, conclut le moraliste,

1. Homélie III sur Saul et David, 2.
2. Homélie I sur l'Épître à Tite. — Homélie III sur les Actes.
3. Homélie XLIX sur saint Matthieu, 4, 5.

et moi je suis près de pleurer en vous le disant ; car cette folie me perce le cœur, cette attache à des bagatelles m'arrache des soupirs. »

Si Chrysostome n'est pas rebuté par le détail vulgaire, il ne recule pas davantage devant certaines peintures que notre délicatesse ne souffrirait plus. Elle nous interdira même de citer quelques-unes des pages les plus étincelantes du grand orateur, celles où il fulmine contre le théâtre et les abominations toutes païennes qui s'y étalaient de son temps[1]. Aurait-il été beaucoup moins sévère contre le théâtre moderne ?

Il est vrai que cette implacable hardiesse à démasquer le vice et à l'appeler par son nom n'était pas du goût de tout le monde. On murmurait, on s'éloignait quelquefois : après tout, ne s'était-on pas éloigné de Notre-Seigneur lui-même ? Grande douleur pour un cœur d'apôtre ; mais le moraliste chrétien ne doit-il pas s'y exposer un jour ou l'autre[2] pour peu qu'il veuille rester fidèle et dégager sa propre conscience ? Qu'on nous pardonne de paraître jouer sur les mots ; mais en vérité nous serions tenté de plaindre le prédicateur dont personne ne se plaindrait jamais.

Est-ce à dire que nous devions, que nous puissions même prêcher, avec la verdeur et l'âpreté de Chrysostome, l'actualité, le théâtre, le roman, le luxe ? Des hommes du monde nous reprochent quelquefois de ne le point faire assez[3], et de vrai il semble que, dans les grandes villes surtout, la prédication aille à cet égard d'un extrême à l'autre, quelquefois excentrique ou même violente, le plus souvent timide, trop timide peut-être. Il est clair que nous ne sommes pas à Antioche ni au quatrième siècle, et que le grec, tout

1. Homélie VI sur saint Matthieu, 7.

2. Homélie VII, 6.

3. Drumont, *la France juive*, t. II, p. 170. Nous sommes loin de donner tort à l'écrivain quand il regrette la hardiesse des moralistes chrétiens d'autrefois. Mais est-il bien vrai, comme il le pense, qu'on fasse la part trop large au dogme ? Nous craindrions, quant à nous, que, devant certains auditoires, on ne le prêchât encore moins que la morale ? Que prêche-t-on alors ?

comme le latin, était plus libre de braver dans les mots une certaine honnêteté qui n'est pas toujours l'indice infaillible de l'excellence des mœurs. N'est-il pas vrai toutefois que le Français qui sait sa langue est en possession de dire à peu près tout sans risque ? N'est-il pas vrai que le devoir nous incombe de faire courageusement la police des consciences chrétiennes ; que tous les ménagements de prudence et de charité se doivent mesurer uniquement sur leur intérêt et non sur le nôtre, et que d'ailleurs ce qui leur agrée le moins à entendre est quelquefois ce qu'il leur importe le plus de savoir ?

Mais ce n'est pas tout de peindre : il faut exhorter, il faut reprendre, il faut surtout mener à l'action avec douceur et force tout ensemble. On sait que la force ne manque pas à Chrysostome, et Bossuet nous avertit que nous trouverons en lui « l'increpation et la vigueur ». Que ne pouvons-nous l'entendre à loisir tonner contre le théâtre, les festins, le luxe des femmes ? Donnons-nous du moins un instant le spectacle de cette liberté vigoureuse, de cette ardeur à pousser jusqu'au vif le glaive de la vérité.

L'orateur a loué les saintes femmes empressées à courir au tombeau du Christ. Il se retourne alors contre les mondaines, et c'est mot à mot qu'il faut traduire quelques unes de ses rudes apostrophes. « Mais vous, *les* femmes toutes chargées d'or, délivrez-vous enfin de cette maladie, de cette passion de l'or.... Vendez tous ces ornements et faites-vous de l'aumône une parure. A quoi bon, je vous prie, ces pierreries, ces vêtements brodés d'or ? — Mon âme, dites-vous, y trouve son plaisir, sa joie. — Eh quoi ! je vous demande le profit qui vous en revient et vous me répondez par le dommage que cela vous cause ? S'appliquer à cela, se plaire à cela, s'attacher à cela ; quel pire dommage ?.... — Mais cela me fait grand honneur par le monde. — Le bel avantage ! Voilà bien la marque d'une autre bassesse que de s'enfler ainsi de vanité et d'arrogance. »

Et l'orateur de plaider à son tour les maux qu'entraîne ce faste : soucis, ennuis, abaissements, jalousie, rivalité

des autres femmes qui font la guerre à leurs maris[1] pour en obtenir autant, par-dessus tout, dégradation de l'âme qui se détache du ciel et se courbe vers la terre pour y chercher le métal adoré[2]. « Mais à peine parais-tu sur une place que tous les regards se tournent vers toi. — Excellente raison de ne point porter d'or ; afin de ne pas devenir un spectacle public ni ouvrir du coup toutes les bouches médisantes. Tous ces gens qui te regardent sont loin de t'admirer ; ils se rient de toi comme d'une femme coquette, arrogante, charnelle. Si tu entres dans l'église, tu n'en rapporteras que quolibets, railleries, malédictions, malédictions des assistants, malédictions du Prophète aussi, car Isaïe, dès qu'il te verra, te criera de sa plus puissante voix : Voici ce que dit le Seigneur à ces grandes dames[3], les filles de Sion : Parce qu'elles ont marché la tête haute, avec des clignements d'yeux, traînant leurs longues robes et dessinant des pas affectés, le Seigneur les dépouillera de leurs ornements ; elles auront la fange pour parfums et une corde pour ceinture. — Voilà ta parure à venir.... Songe combien de ventres affamés, combien de corps demi-nus te voient passer dans cet appareil satanique. Ah ! qu'il valait mieux ranimer ces vies défaillantes, plutôt que de te percer les oreilles pour y pendre follement la nourriture de mille pauvres !..... Comment oserais-tu, dans cette toilette, baiser et embrasser les pieds du Christ ? Pareils joyaux lui sont en horreur... Qu'est-ce que cet or ? Terre et cendre : mêles-y de l'eau, tu auras de la boue. Réfléchis donc et rougis. C'est de la boue que tu fais ton idole, c'est pour courtiser de la boue que tu oublies tout le reste ; c'est de la boue que tu portes, que tu promènes en tout lieu. Or à l'église plus qu'ailleurs il faudrait t'en abstenir. L'église n'a pas été bâtie

1. Chrysostome dit : « Qui s'arment contre leurs maris et soulèvent d'effroyables guerres. »

2. L'orateur dit que la femme y perd ses ailes; à quoi il ajoute crûment qu'elle se fait chien et pourceau.

3. C'est la traduction littérale. Chrysostome paraphrase légèrement le prophète ou le cite de mémoire.

pour qu'on y étale des trésors de cette nature, mais des richesses toutes spirituelles. Et toi, comme si tu entrais au bal[1], tu te pares du haut en bas et, à la façon d'une actrice en scène, tu entres ici portant solennellement ce risible amas d'ordures. Aussi n'y viens-tu que pour la perte de plusieurs. La réunion finie, dans les familles, à table, tu n'entendrais guère parler d'autre chose. On ne se rappelle pas ce qu'a dit le Prophète, ce qu'a dit l'apôtre ; on parle toilettes splendides, grosses perles et autres misères de même valeur. »

Les derniers traits sont terribles autant que justes. Le luxe tarit l'aumône ; le luxe ferme le cœur de la mère et prépare à l'épouse de honteuses douleurs. « De là des maux sans nombre, de là les jalousies, de là l'infidélité des maris ; car, loin de les disposer à la vertu, vous leur apprenez à se complaire dans tout ce qui fait l'attrait des courtisanes. C'est par là qu'ils tombent si aisément sous le joug. Si tu avais formé le tien au dédain de ces bagatelles, au goût de la pudeur, de la piété, de la modestie, il ne se laisserait pas emporter si vite sur les ailes du mauvais désir. Des joyaux ! la courtisane peut s'en parer et mieux que toi-même ; des vertus ! elle ne le saurait. Accoutume donc ton époux à aimer un genre de parure que la courtisane ne lui montrera jamais[2]. » Bossuet ne nous a pas trompés : voilà bien l'incrépation et la vigueur.

Serait-il possible d'aller aujourd'hui jusque-là ? Non pas absolument peut-être. Mais ne pourrait-on, sauf les quelques atténuations voulues, s'inspirer au moins de la généreuse indignation de Chrysostome ? Ne pourrait-on même porter dans la chaire contemporaine des extraits choisis de ses invectives et dire aux mondaines du jour : « Voilà comment un Saint traitait vos pareilles au quatrième siècle. Pensez-vous qu'il exagérât ? »

En tout cas, il y aurait lieu de reproduire son admirable persistance dans l'effort, son obstination tout apostolique

1. Littéralement, dans un défilé solennel, peut-être une exhibition de figurantes au théâtre.

2. Homélie LXXXIX sur saint Matthieu, 3.

à frapper sans relâche sur le même point, à tout quitter pour courir sus à un vice, et le poursuivre à outrance jusqu'à la victoire obtenue. Leçon exquise et de tous les temps. Il y a la faiblesse coupable qui n'ose pas dénoncer aux chrétiens leurs misères avec leurs devoirs. Il y a le demi-courage qui croit assez faire de rappeler tout cela de temps à autre en traits fugitifs ou vagues. Il y a le vrai zèle qui, se tenant responsable des âmes, entre résolument en lutte avec leurs ennemis et ne pose les armes qu'après avoir vaincu. C'est celui de Chrysostome, et, pour nous-mêmes, à quel titre nous en dispenser ?

On se tromperait fort du reste si l'on croyait que, chez notre grand modèle, le zèle est toujours véhément, toujours sévère, si on le jugeait par quelques impétuosités de parole qui lui échappent ici ou là. Cet orateur fougueux par instants, ce prédicateur saintement indigné contre le vice, est tout ensemble un vrai directeur d'âmes, plein de sagesse pratique, de bon sens, de douceur aimable. — Il sait par exemple que le cœur ne peut rester vide, sans objet, sans désir, sans amour, que, pour le détacher d'un bien, il est nécessaire de l'attacher fortement à un autre. On demande : Est-il donc possible de mépriser la fortune ? « Oui, répond le moraliste, à condition de vous mettre au cœur un autre amour, celui du Ciel [1]. » — Il sait que la grâce n'éteint pas la nature, que l'art n'est point de détruire les passions, le tempérament, le caractère, mais de les tourner au bien. « Tu es colère : sois-le contre tes péchés, malmène ton âme, fustige ta conscience, fais-toi l'inquisiteur sévère, le juge inexorable de tes propres fautes [2]. » — Il sait encore que les défauts ne se peuvent déraciner ensemble, qu'il faut les attaquer l'un après l'autre en s'aidant de mille industries. Division du travail, petites victoires préludant aux grandes, sanctions volontaires, saintes complicités que l'on appelle à son secours, tous les secrets codifiés plus tard par d'illustres ascètes, Chrysostome les connaît, il les propose finement et har-

1. Homélie IX sur saint Matthieu, 4.
2. Homélie II sur l'Epître aux Ephésiens.

diment, non pas à des moines mais à des chrétiens du monde.

Les enfants remarquent d'abord la forme des lettres ; après quoi ils s'appliquent à les reconnaître séparément, pour s'essayer enfin à la lecture. Faisons de même, commençons par attaquer l'habitude des jurements, des imprécations ; ensuite viendra le tour de la sensualité, de la paresse, puis nous nous élèverons à la pratique des vertus. « Exerçons-nous dans notre intérieur, dans nos rapports avec notre femme, nos amis, nos enfants. » S'agit-il des jurements par exemple ? Que d'occasions dans la vie domestique ! « Un esclave nous met en colère ; une femme chagrine nous impatiente ; un enfant malappris et récalcitrant nous pousse à éclater en menaces et en gros mots... Un jour ta femme fait l'éloge d'un autre homme et se prétend malheureuse, et tu t'emportes et tu vas la maudire. Mais non, ne dénigre pas celui qu'elle vante, sois fort et laisse dire. Tes serviteurs louent quelque autre maître ? Ne t'émeus pas, possède-toi, sois homme. Fais-toi du logis une arène, un champ de combat et d'exercice. Alors tu pourras te produire au dehors bien armé. » — En cas de défaite, on se prescrira d'avance quelque sanction, le jeûne, le sommeil pris sur la terre nue, ou quelque autre macération de ce genre ; — car voilà quels énergiques secours le prédicateur osait offrir au bon vouloir des simples chrétiens.

Mais encore pouvaient-ils oublier les résolutions prises au pied de la chaire. Pour qu'il n'en soit rien, que chacun, rentré chez soi, appelle sa femme, lui confie son plan de réforme et la prenne pour auxiliaire ; puis que, sans retard, aujourd'hui même, il descende dans cette belle arène, non pas frotté d'huile comme l'athlète mais avec l'onction du Saint-Esprit. « Vaincu une fois dans ce laborieux exercice, ne perds point cœur, ne te décourage point, mais relève-toi et combats encore. » — N'est-ce point là toute la théorie pratique de la vertu ?

Esprit fin, expérimenté, mais surtout âme charmante, Chrysostome a la sagesse, la mesure, la douceur, la grâce, tout aussi bien que l'énergie et la vigueur. Ainsi pourrait-on trouver dans ses homélies le code entier des relations con-

jugales ; et de quelle main délicate il est tracé ! L'époux doit porter l'épouse à la vertu, mais avec combien de ménagement, de condescendance[1], avec quelle affection sainte ! Les premiers jours de l'union y sont tout particulièrement favorables. « Quel temps mieux choisi pour instruire et former ta jeune épouse, que celui où elle révère son mari avec une timide pudeur ?... Et que lui dire alors ? — Eh bien ! dis-lui d'une façon toute gracieuse : Chère enfant, je t'ai prise pour compagne de ma vie ; je t'ai fait entrer dans ma maison pour t'associer aux intérêts les plus graves, à la continuation de ma race, au gouvernement de mon intérieur... Je pouvais prendre une femme encore plus riche, encore mieux née ; je ne l'ai pas voulu ; c'est toi que j'ai aimée, c'est ta vertu, c'est ta douceur et ta sagesse... J'ai tout dédaigné pour m'attacher aux qualités de ton âme, et je les préfère à tout l'or du monde. Une jeune fille sage, noble de cœur et pieuse vaut tout l'univers. Voilà pourquoi je me suis attaché à toi, pourquoi je t'aime et plus que ma propre vie. Car ce n'est rien que la vie présente, et je prie et je supplie et je fais tout afin que nous méritions de la passer assez bien pour vivre ensemble là-haut dans la pleine sécurité du siècle à venir. Le temps est court et périssable ; mais si nous méritons de le traverser en plaisant à Dieu, de quelle joie vivrons-nous sans fin avec le Christ et l'un avec l'autre[2] ! » Est-ce bien là ce même orateur qui invectivait contre le mal avec tant de force et d'ironie ? Des accents si opposés ont-ils pu sortir de la même âme ? Oui vraiment, parce que la nature l'avait faite merveilleusement souple et que Jésus-Christ l'avait pénétrée tout entière de sa divine suavité. Ainsi, le moraliste complet, le directeur ferme et doux s'unit en lui au catéchiste apôtre, et tous deux ensemble achèvent ce type de prédicateur, l'un des plus accomplis qui furent jamais[3].

1. Homélie xxx sur saint Matthieu.

2. Homélie xx sur l'Epître aux Ephésiens.

3. Rappelons seulement une des gloires de Chrysostome, la prédication de l'aumône, chez lui si continuelle et si pressante. Dans l'en-

En terminant, nous nous sentons ramené, sans pouvoir nous en défendre, à un regret déjà exprimé, ou mieux, à un désir qui n'a certes rien de chimérique. Après des études seulement passables, un effort de quelques semaines nous mettrait en état de lire Chrysostome dans sa langue originale; et que ne gagnerions-nous pas à pratiquer directement un pareil maître! Au contact de cette imagination opulente, de cette sensibilité mobile et contenue, nous découvririons en nous des ressources ignorées, et, commençant d'en prendre conscience, nous prendrions du même coup la hardiesse de les mettre en œuvre. Les habitudes, les routines littéraires de la prédication traditionnelle s'effaceraient peu à peu, laissant place à la communication simple et affectueuse, à la parole naturelle et vivante. L'idée même de notre haut ministère ne tarderait pas à s'étendre et à se préciser. Catéchistes, professeurs de religion, commentateurs attitrés de la Sainte-Écriture, nous la goûterions mieux en voyant ce que lui doit l'illustre maître, et nous donnerions à nos auditeurs la sainte joie de renouer connaissance avec elle. Moralistes d'office, directeurs autorisés de la conscience chrétienne, nous apprendrions à sortir du vague, à poursuivre avec sagesse et courage la conversion et l'avancement des âmes. Voilà quel trésor est dans nos mains, et Dieu aura béni ces pages si elles inspirent à quelques-uns le désir de l'exploiter.

traînement de sa pitié pour les malheureux, il peut lui arriver d'excéder légèrement, et saint Augustin, par exemple, tiendra la balance plus exacte entre le riche et le pauvre; mais il ne nous apprendra pas mieux que Chrysostome à établir la charité du prochain sur sa vraie base, la charité de Dieu, l'identité morale du pauvre avec Jésus-Christ, bien plutôt que sur la compassion naturelle et les sentiments généraux d'humanité.

CHAPITRE V

SAINT AUGUSTIN[1]

I

Sa vie. — Sa formation. — Idée de son ministère. — Le docteur et le prédicateur. — L'auditoire d'Hippone.

Dans la défense de la tradition et des saints Pères, Bossuet nous a conservé cette prière que le vénérable Guillaume, abbé de Saint-Arnould de Metz, avait accoutumé de faire le jour de saint Augustin : « Je vous prie, Seigneur, de me donner, par les intercessions et les mérites de ce Saint, ce que je ne pourrais obtenir par les miens, qui est que, sur la divinité et l'humanité de Jésus-Christ, je pense ce qu'il a pensé, je sache ce qu'il a su, j'entende ce qu'il a entendu, je croie ce qu'il a cru, j'aime ce qu'il a aimé, je prêche ce qu'il a prêché[2]. » Telle est l'admiration affectueuse que tous les siècles chrétiens ont conservée pour ce grand génie et ce grand cœur. Étudions-le donc à son tour, et, afin de mieux accuser les traits qui le rapprochent ou le séparent de saint Jean Chrysostome, envisageons-le du même point de vue et sous les mêmes aspects, en nous efforçant de réduire sans le mutiler ce beau et vaste sujet.

Qui ne sait la vie d'Augustin, les égarements de sa jeunesse? Lui-même en a fait l'histoire à sa confusion et à l'honneur de Dieu. Il avait trente-deux ans quand les larmes

1. Dom Ceillier, *Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. IX. — Poujoulat. *Histoire de saint Augustin.* — Bougaud, *Histoire de sainte Monique.*

2. Bossuet, *Défense de la tradition et des saints Pères*, l. XII, ch. XXX.

de sainte Monique et les discours de saint Ambroise le donnèrent à l'Église (387). Il lui apportait, avec des talents admirables, des éléments de formation déjà précieux. Maître en éloquence, au fait de tous les systèmes philosophiques, il pouvait employer au service de la vérité jusqu'à l'expérience de ses erreurs et de ses fautes. Les homélies d'Ambroise lui avaient révélé la prédication catholique, et avant qu'il pût se croire appelé lui-même à ce ministère, le commerce des Saintes Lettres allait achever de l'y préparer. Il n'eut pas d'étude plus chère, d'abord à Cassisiacum près de Milan, puis dans son monastère voisin de Thagaste, sa ville natale. Orateur, philosophe et théologien de génie, converti, pénitent, ascète, il était donc prêt de toutes manières quand éclata sa mission définitive.

Un jour qu'il se trouvait à Hippone pour achever la conquête d'une âme chère, le cri unanime du peuple le désigna pour la dignité sacerdotale. Comme son maître Ambroise, l'appel de Dieu le saisit à l'improviste. Comme son glorieux émule Chrysostome et à peu près au même âge, le voilà prêtre et chargé de la prédication par le vieil évêque Valérius (391). Mais là s'arrêtent les ressemblances de fait. Augustin ne trouvera pas au loin un siège illustre et un rôle politique. Bientôt coadjuteur puis successeur du vieillard, c'est à Hippone qu'il consacrera tout son zèle pendant quatre ans de sacerdoce et trente-cinq ans d'épiscopat. Il y verra le commencement de l'invasion et mourra dans sa ville assiégée par les Vandales (430).

Laissons dans l'ombre le saint et humble évêque tout brûlant de charité pour Dieu et pour les hommes, le grand et fécond docteur devenu bientôt et de son vivant la lumière de l'Occident catholique[1]. Venons au prédicateur.

Ici tout d'abord un rapprochement se présente qui ferait l'objet d'une belle étude. Les mêmes idées semées et approfondies par Augustin dans ses ouvrages, se retrouvent dans

1. On peut prendre une idée de l'un et de l'autre dans Ozanam (*Civilisation au quatrième siècle*, 11e leçon) et dans Mgr Bougaud (*Sainte Monique*; ch. xvi).

ses sermons familiers. Ce vaste enseignement embrassant Dieu, l'homme, le monde et leurs relations mutuelles, y reparaît détaillé, monnayé pour ainsi dire, à l'usage du peuple d'Hippone. Sans doute Augustin prêche souvent à Carthage ou dans les villes voisines ; mais la meilleure part est pour ses ouailles : c'est là, devant une population en partie composée de mariniers et de pêcheurs, que ce génie se dépense pendant près de quarante ans. Touchant exemple que celui du bon pasteur sacrifiant à l'instruction des siens toutes les satisfactions personnelles d'intelligence. Mais encore y aurait-il pour l'esprit une jouissance et une utilité singulières à comparer Augustin avec lui-même, le prédicateur avec le docteur, à détacher de l'ensemble quelques vérités maîtresses, la Trinité, l'Incarnation, la Grâce, afin d'apprendre comment il a su les traiter largement dans ses livres et familièrement dans ses discours. Démonstration expérimentale de ce grand fait : le christianisme n'a pas deux doctrines, l'une pour les raffinés, l'autre pour les simples ; il a, comme l'indique le bon sens et comme la charité le commande, deux manières d'offrir aux âmes l'unique et indivisible vérité. Encore ne faut-il pas imaginer entre elles un écart trop sensible. De part et d'autre les traits généraux de la méthode restent les mêmes comme les exigences universelles de l'esprit. La comparaison dont il s'agit nous prouverait de plus que la sublimité habituelle de la pensée n'est pas incompatible avec une simplicité toute populaire. Aussi bien pourra-t-on s'en convaincre pleinement rien qu'en voyant le prédicateur à l'œuvre.

Les sermons d'Augustin sont généralement assez courts, l'usage étant de les écouter debout. Prenait des notes qui voulait, puis l'évêque revoyait le travail des tachygraphes. Il dictait même quelquefois, soit avant de parler, soit après avoir quitté la chaire. C'était œuvre de désintéressement et de charité : il voulait que d'autres prédicateurs moins féconds pussent prêcher à nouveau ses discours. A son gré, les seuls plagiaires étaient ceux dont la vie dément les paroles, car ceux-là se parent de sentiments qui ne leur appartiennent

pas. Mais lui donnait à tous de son intarissable abondance.

Deux sortes d'orateurs sont toujours prêts, ceux qui ont reçu le don funeste de parler pour ne rien dire et ceux qui ont à dire beaucoup. Qui fut jamais plus riche que cet admirable semeur d'idées ? Aussi ne se refusait-il à aucun appel. A Carthage ou ailleurs il n'était invitation si soudaine qui le prît au dépourvu. Augustin se dépensait en apôtre, l'ancien rhéteur avait bien oublié toute prétention littéraire, et d'ailleurs ce merveilleux esprit ne courait pas risque de s'épuiser. Belle et enviable liberté d'allures ! Parfois même, par une hardiesse motivée mais exceptionnelle chez lui, et qui serait téméraire en tout autre, il se passait de préparation immédiate. Ainsi, après avoir hésité longtemps à traiter la difficile matière du péché contre le Saint-Esprit, il s'y résout un jour en entendant lire l'Évangile, monte en chaire, et aborde d'emblée ce grand sujet[1]. Une autre fois ayant préparé l'explication d'un psaume, il veut le faire lire au peuple avant l'instruction. Le lecteur se trompe et en prend un autre, le CXXVIII^e^. Au lieu de relever la méprise, Augustin y voit un signe de la volonté divine et entame sur-le-champ le texte que vient d'entendre la foule. — Tour de force, pensera-t-on. — Peut-être, mais surtout fruit de la méditation habituelle des Écritures, mais aussi conséquence heureuse de la façon simple et large dont la prédication était alors entendue. Nous prenons là sur le fait non pas l'orateur, le récitateur à la manière de Massillon par exemple[2], mais le professeur de religion suffisamment prêt sur tous les points de la doctrine et capable de changer à volonté le thème de sa leçon.

Et voilà comment, dans une période de trente-neuf années, Augustin a pu nous laisser près d'un millier de discours,

1. Hodie autem lectiones audiens de quibus vobis esset sermo reddendus, cum Evangelium legeretur, ita pulsatum est cor meum, ut crederem Deum velle aliquid hinc per meum ministerium vos audire (Sermo LXXI, 8).

2. On sait que Massillon était « esclave de son manuscrit », ce qui lui faisait étrangement redouter les trahisons toujours possibles de la mémoire.

sans compter ceux dont il faut regretter la perte[1]. Essayons d'apprécier mieux la valeur de ces richesses, leur valeur pratique avant tout.

II

Aptitudes oratoires d'Augustin. — Richesse du fonds. — Imagination et cœur. — Éloquence qui naît de l'ensemble. — Caractère général de popularité. — Puissance populaire du rapprochement, sauf quelques abus. — L'ampleur et le trait. — Puissance populaire de la communication. — Sensibilité. — L'âme tout entière dans la parole.

Des puissantes qualités de l'orateur nous ne dirons qu'un mot rapide, nous réservant d'étudier un peu moins sommairement l'effet d'ensemble, c'est-à-dire l'éloquence originale qui naît de leur concours.

Bossuet appelle Augustin « le plus grand de tous les esprits, celui où l'on trouve le dernier degré de l'intelligence dont l'homme soit capable[2] ». Éloge magnifique, mais qu'il faut prendre à la lettre, car Bossuet fut avant tout un homme grave et personne moins que lui ne donna dans cette manie d'hyperbole dont nous avons aujourd'hui si grand'peine à nous garder.

Ignore-t-on du reste qu'Augustin fut en ce monde l'un des plus grands semeurs d'idées ? C'est l'honneur de son génie, mais aussi de ses habitudes de réflexion, par où nous pouvons déjà prétendre à l'imiter selon nos forces. Jusque dans ses sermons familiers, les idées abondent et surabondent. Quelquefois serrées, mais nettes et lumineuses chacune, elles éclatent avec une sorte d'impétuosité comme des gerbes d'étincelles. Disons tout de suite que le style est fait à souhait pour les servir, rapide, alerte, coupé, sans formes périodiques, un peu fatigant peut-être à la lecture

1. Il faut joindre aux trois cent soixante-trois *Sermones ad populum* les *Enarrationes in Psalmos*, plus les douze livres sur la Genèse, les cent vingt-quatre *Tractatus in Joannem* et autres ouvrages sur l'Écriture qui ont été prêchés avant de recevoir leur forme définitive.

2. Bossuet, *Défense de la tradition*, l. IX, ch. XI.

soutenue, mais singulièrement fort et incisif, style tout moderne au meilleur sens du mot, vrai style de combat qui brille et frappe comme un glaive toujours en mouvement.

Un fonds si riche donne à l'orateur la facilité de se rajeunir et de se renouveler lui-même quand il reprend un thème déjà exploité. D'ailleurs point de scrupule littéraire : Augustin se répète quand il le juge opportun ; mais alors même il est toujours neuf par quelque détail. Nous avons de lui trois sermons aux Catéchumènes *compétents*[1] pour leur communiquer officiellement la formule du Symbole, quatre sermons aux mêmes pour leur commenter l'oraison dominicale. Que l'on compare entre eux ces beaux et grands catéchismes : le fonds est nécessairement identique, le texte même se répète bien souvent d'un discours à l'autre ; mais partout il y a des traits nouveaux, des variantes du plus haut prix. On en ferait également l'épreuve sur les sept discours *de Quadragesima*, sortes de mandements familiers où l'évêque annonce la sainte quarantaine et prêche invariablement le jeûne, l'aumône et la réconciliation[2]. Qui en a lu un serait bien mal avisé de passer les autres : il y perdrait la joie de voir cette intelligence maîtresse, à la fois si féconde et si fort élevée au-dessus de toutes les coquetteries oratoires. N'est-ce pas là double leçon ?

Augustin a l'imagination vive et belle ; mais ce n'est plus l'imagination grecque toujours quelque peu tentée de luxuriance et d'amusement. Il ne s'attarde guère aux descriptions, aux longs tableaux. Cherchons plutôt dans la trame habituelle du style l'image brodant sur l'idée ou mieux faisant corps avec elle pour lui donner le relief et l'éclat.

Quant à la sensibilité de ce grand cœur, si elle se répand au besoin en mouvements prolongés[3], encore est-ce dans le

1. *In traditione Symboli*, S. CCXII à CCXV. — *In traditione Orationis Dominicæ*, S. LVI à LX. — On se rappelle que les compétents étaient les catéchumènes admis au baptême. Déjà suffisamment instruits, ils ne recevaient que fort peu de temps avant de devenir chrétiens communication verbale du Symbole et de l'oraison dominicale, qu'ils devaient réciter de mémoire huit jours après.

2. *De Quadragesima*, S. CCV à CCXII.

3. Voir comme exemple le S. XL, sur le délai de la conversion.

détail qu'elle nous semble particulièrement admirable, dans la flamme incessante dont elle échauffe la pensée, dans son rôle continu d'auxiliaire de l'esprit. La tendresse déborde par endroits et les larmes d'Augustin sont restées célèbres. Mais l'âme se montre par ailleurs singulièrement forte et généreuse. Citons au moins un trait: «Tu peux, ô persécuteur! t'emporter contre moi jusqu'à me chasser de ma patrie. Pour m'atteindre il faut m'exiler sur une terre où je ne trouverai plus mon Dieu. — Mais tu me tueras peut-être. — Fais crouler cette maison de chair : moi qui l'habite, je t'échappe, je me dérobe, je retourne tranquille vers Celui à qui ma foi reste et je ne te crains plus[1]. »

Mais venons vite à l'ensemble ; étudions le concert de ces aptitudes oratoires si égales, si bien pondérées entre elles. Comme tous les talents supérieurs, comme Chrysostome par exemple, Augustin nous montre l'âme se mouvant, *évoluant* parmi les objets avec une puissante souplesse, et d'ailleurs il est manifeste qu'elle le doit au concours harmonieux de ses facultés. Mais si notre impression ne nous trompe pas, ce qui domine ici et met tout en branle, c'est l'intelligence. On dirait que, chez Chrysostome, l'initiative appartient plutôt à l'imagination et à la sensibilité. Assurément l'intelligence n'est pas entraînée, mais elle paraît entrer dans le mouvement par une sorte de concomitance et plutôt comme modératrice d'une impulsion venue d'ailleurs. Il semble que, chez Augustin, nous devions lui attribuer plus directement l'initiative habituelle des rapprochements, des appels d'idées, en notant du reste que les autres facultés la suivent toujours et la secondent. Ainsi Chrysostome serait plutôt l'imagination et la sensibilité raisonnables ; Augustin, la raison colorée et chaleureuse.

Cette distinction faite, essayons de saisir et d'apprécier par ses résultats les plus notables ce concours des puissances de l'âme ; ce sera fixer autant que possible les traits originaux de l'éloquence d'Augustin. Ils sont multiples comme

1. Sermon xxxvi, 10. — Cf. In Psalm., xxvi ; Enarr., ii, 4.

les ressources de cette nature exceptionnelle, mais ils peuvent se ramener à un seul, la popularité, la communication. C'est bien là que vise et qu'atteint l'effort combiné de toutes ses facultés oratoires.

Rien de populaire comme le rapprochement, surtout quand il ajoute à la lumière la couleur et la chaleur c'est-à-dire quand il est évoqué par la raison, l'imagination et la sensibilité tout ensemble. Voyez le mauvais riche enseveli dans l'enfer. « Qu'y a-t-il trouvé ? Une soif éternelle, des flammes qui ne s'éteignent pas. Le feu a remplacé la pourpre ; le misérable brûle dans cette tunique dont il ne peut se dépouiller. Au lieu des festins d'autrefois c'est le dessèchement, c'est la goutte d'eau implorée des doigts du pauvre, comme le pauvre implorait hier les miettes de la table du riche[1]. » Ici le rapprochement est contraste ; il saisit par l'interversion des rôles, si brièvement et fortement accusée. Ailleurs il relève la pensée et l'ennoblit. « Que le riche compte pour quelque chose le pauvre son frère. Qu'il ne dédaigne pas d'être appelé frère du pauvre. Si riche soit-il, plus riche encore est Jésus-Christ qui a voulu les pauvres pour frères et leur a donné son sang[2].» Quelquefois au contraire l'objet semble rabaissé ; mais non, il ne fait que tomber par analogie sous l'expérience commune, c'est-à-dire qu'il devient populaire. Augustin commente ce verset du psaume xxxiiᵉ : *Beata gens cujus est Dominus Deus ejus.* Heureux l'homme, heureux le peuple qui possède Dieu et appartient à Dieu ! Or, quand à la vue d'une propriété vaste et magnifique nous demandons : A qui ce domaine ? on nous répond : A tel sénateur, à tel grand personnage ; et nous disons : il est bienheureux cet homme ! « Et si nous demandons : A qui ce Dieu ? on nous répond qu'il y a une nation plus heureuse encore à qui ce Dieu appartient en propre, car il est écrit : Le Seigneur est leur Dieu[3]. »

Voici déjà la comparaison familière et parce que chez

1. Sermon xxv, 6.
2. S. xxxvi, 5.
3. In Psalm., xxxii ; Enarr., ii ; S. ii, 18.

Augustin la raison, l'imagination et le cœur travaillent toujours de concert, il cherche volontiers ses termes de comparaison dans les régions d'expérience morale, dans les objets capables d'éveiller un sentiment. Le pécheur qui tremble de rentrer en lui-même, c'est l'homme malheureux en ménage qui ne se trouve à l'aise que hors de chez lui. « Heureux ceux qui ont plaisir à entrer dans leur propre cœur parce qu'ils n'y voient rien de mauvais ! Quand on a une méchante femme, on craint de mettre les pieds chez soi, on court les rues et de grand cœur. Mais voici l'heure de rentrer au logis : c'est l'heure triste. On n'y va chercher qu'ennuis, murmures, aigreurs, scènes violentes... et mieux vaut courir le forum[1]. »

Puissance du rapprochement, puissance d'appeler les idées, les sentiments, les images pour éclairer les objets les uns par les autres. De là, parmi les meilleures habitudes d'esprit, cette menue philosophie qui creuse les mots, les expressions courantes. Augustin nous en donne la théorie et l'exemple. « Langage populaire, doctrine salutaire[2], » observe-t-il, et il n'oublie pas d'en tirer profit. — On dit par manière de formule banale : *Quod vult Deus !* Qu'on ait donc dans le cœur ce qu'on a sans cesse à la bouche et qu'on apprenne la résignation pratique[3] ! — Une autre fois il dénonce et combat l'équivoque du mot *anima*, qui signifie tantôt l'âme, tantôt simplement la vie. Dans un péril de mort, on crie : *Succurrite propter animam !* Hélas ! il ne s'agit que du corps et l'on oublie l'âme ! Voilà qui fournit au saint prédicateur un long et beau développement[4].

Mettons au nombre des rapprochements heureux les suppositions originales et de bon sens comme celle-ci. « La prédication, la parole de Dieu, fait partie du pain quotidien que nous demandons. Elle est, elle aussi, l'aliment de la vie présente et non de la vie future. Est-ce qu'au ciel nous en-

1. In Psalm. XXXIII; Sermon II, 8.

2. Ipsa lingua popularis plerumque est doctrina salutaris (In Psalm., XXXII; Enarr., II; S. I, 4).

3. *Ibidem*.

4. S. CLXI, 4, 5, 6.

tendrons lire dans les livres? Non, c'est le Verbe même que nous verrons, que nous entendrons, qui sera le pain et le vin de nos âmes, comme il l'est pour les anges dès à présent. Est-ce que les anges ont besoin de livres, de lecteurs, de commentateurs[1] ? »

On voit que saint Augustin ne craint pas de faire sourire. Il n'est pas autrement effrayé de l'image populaire, vulgaire, presque triviale quelquefois. Le riche orgueilleux n'est qu'une outre soufflée. Voici une outre soufflée et une outre pleine : de part et d'autre mêmes dimensions, mais non pas même plénitude. Regardez seulement : vous y serez pris ; pesez et vous verrez la différence[2]. Ailleurs c'est le détail cru qui se présente et le prédicateur ne le dédaigne pas. Quand Esaü vendit son privilège d'aîné, ce fut pour bien peu de chose, pas même *propter offam suillam*. Que la délicatesse française nous le pardonne ! mais en vérité il faudrait traduire : une soupe au lard[3].

Avouons simplement et pour n'avoir pas à y revenir que le goût n'est pas toujours irréprochable. Dans cette œuvre oratoire si vaste, où étincellent à la fois toutes les beautés du genre, on aura vite rencontré quelques traces de réalisme, des antithèses brillantées, des jeux d'esprit ou de mots, des allégories contestables, des rapprochements quelque peu étranges parmi tant d'autres si naturels et si vrais. C'est l'abus à côté de la puissance, l'influence de l'époque, l'infirmité humaine visible jusque dans ceux qui ont le plus honoré l'humanité.

Dieu veuille que cet aveu ne scandalise personne ! On ne manque en le faisant à aucune sorte de respect, et c'est le droit des esprits ordinaires, quelquefois même leur devoir, de noter avec une fermeté modeste les défaillances du génie même. Au reste le caractère moral du saint prédicateur n'en reçoit aucune atteinte. On sent à le lire que, s'il se joue parfois, la prétention, l'affectation, n'effleurent même pas sa pen-

1. Sermon LVII, 7.
2. S. XXXVI, 2.
3. S. CCVIII.

sée. Il n'y a là qu'une habitude, un pli pris par l'intelligence et qui se trahit en toute candeur sans compromettre jamais le sérieux de la doctrine ou la parfaite probité de l'intention. Mais Dieu veuille par-dessus tout que personne ne soit rebuté de ces taches ! Que sur un ensemble immense on trouve un quart des détails, un tiers peut-être, à écarter comme imparfaits et peu imitables ; ne nous en plaignons pas outre mesure. Ayons assez de courage pour le discerner sans faux respect, assez de bon sens pratique pour ne point prendre en dégoût tout le reste. Il y a dans ce reste, qui est la plus grande partie de l'œuvre, un modèle inappréciable de tous les éléments dont se compose l'éloquence la plus haute et la plus populaire à la fois.

Augustin doit au concours harmonieux de ses facultés si puissantes la promptitude et la profondeur du rapprochement, l'appel rapide et brillant des idées. Il lui doit encore l'ampleur et le trait, deux qualités presque opposées d'apparence, mais précieuses l'une et l'autre pour la clarté et la vigueur populaires du discours. A volonté ou plutôt selon la nature et les exigences de l'objet, la pensée se déploie, s'épanouit en expositions grandioses, ou se ramasse en faisceau quand elle ne s'aiguise pas comme un dard. Tantôt l'esprit est mené lentement, sûrement, pas à pas, à travers un dédale savant d'interrogations largement posées, de réponses répétées sous plusieurs formes, de digressions, de retours, de récapitulations; tantôt, quelquefois en même temps, il est saisi, enlevé par une secousse vive qui l'excite sans le violenter ni l'étourdir.

Nous demandera-t-on des exemples ? Pour faire sentir et admirer cette ampleur puissante il faudrait traduire de longs passages[1], et, quant au trait, chacun sait qu'il est partout. Selon Augustin, l'orateur, même dans le genre simple, tire et

1. Indiquons-en trois parmi tant d'autres : — Dieu est la lumière pure, et c'est la lumière pure que nous devons souhaiter de voir (Serm. IV, 5, 6) ; — La crainte, bonne en soi, doit nous introduire à la charité (S. CLXI, 8) ; — Ce que nous ferons dans la maison de Dieu, au ciel (In Psalm., XXVI ; Enarr., II, 7, 8).

produit parfois de je ne sais quelles profondeurs des pensées fines, aiguisées, inattendues[1]. Ainsi fait-il de sa personne et dans tous les genres, et ces profondeurs cachées d'où le trait jaillit ne sont chez lui autre chose que l'âme appliquée tout entière à son objet. Tantôt c'est l'intelligence qui se résume en une formule brève, décisive, parfois étincelante : « Pardonnez dans le cœur... pardonnez là où Dieu voit[2]. » Tantôt c'est l'imagination qui incorpore la vérité dans un court tableau, dans quelques mots voyants, pleins de lumière : « Le mendiant est debout devant la porte du riche ; mais le riche lui-même est debout devant la porte du grand riche qui est Dieu[3]. » — « L'homme entre dans ses propres biens comme dans une hôtellerie. Il s'y repose un instant mais il n'emporte rien de ce qu'il y trouve. Un autre voyageur le suivra, jouira et passera de même[4]. » Bien souvent le trait sort du cœur, du cœur tendre ou indigné, compatissant ou sévère. « L'Écriture dit à Dieu : Le pauvre vous est abandonné. Apprenez donc à être pauvres et abandonnés à Dieu, ô mes confrères en pauvreté[5] ! » Mais que l'indigent ne soit pas superbe. Augustin le prendrait avec lui sur le ton d'une ironie familière : « Écoutez-moi donc répondre à vos objections, *Monsieur le pauvre*[6]. — Quant à toi, l'avare, qui peut te suffire si Dieu ne te suffit pas[7] ? » Et quoi de plus sévère que ce mot à l'adresse de certains moralistes : « Tu gémis, je l'entends ; tu accuses ton siècle. Ce dont tu gémis, tu le ferais toi-même si tu pouvais[8]. » Il faut borner les citations, car on en rem-

1. .... Sententias acutissimas de nescio quibus quasi cavernis, unde non sperabatur, eruit et ostendit (*De Doctrina christiana*, IV, 65).

2. Sermno LVIII, 7.

3. S. LVI, 9.

4. S. XIX, 6. — Cf. S. LVIII, 9.

5. Augustin crée pour la circonstance un mot intraduisible: « Discite ergo esse pauperes et Deo relinqui, o *compauperes* mei ! » (S XIV, 2).

6. Audi ergo me de hoc quod proposuisti, *domne pauper* (S. XIV, 4).

7. S. XIV, 5.

8. S. XIV, 8.

plirait des volumes. Notons seulement que le trait n'est point isolé d'ordinaire, qu'il fait conclusion ou qu'inversement il sert de point de départ à un développement, souvent admirable. Ainsi le maître sait unir et compléter l'une par l'autre la concision vigoureuse et l'ampleur.

Mais son triomphe, le côté le plus touchant de son éloquence et le plus imitable à tout le monde, c'est la communication, l'effort constant et victorieux de l'âme pour sortir d'elle-même et passer tout entière dans celle des écoutants. Mérite suprême et qui suppose avant tout de précieuses qualités morales, des vertus, la bonté, l'humilité, le zèle.

Prenons-le plutôt ici par l'extérieur, par ce qu'on appellerait le procédé, si l'usage n'attachait à ce mot je ne sais quelle idée d'artifice. Or nous sommes à mille lieues de l'artifice, dans la plus pure veine du naturel et du vrai. Qu'on lise par exemple le sermon XL sur le délai de la conversion, ou bien encore le second panégyrique de saint Jean-Baptiste[1]. Là surtout l'auditoire est saisi, enveloppé, pressé, dominé, avec toute l'adresse franche et loyale, avec toute la puissance communicative dont est capable un professeur excellent, résolu de faire entrer à tout prix la vérité dans les intelligences. Mais encore le même discours peut être pris pour type de l'enthousiasme humble, ardent, expansif, que la vérité inspire à un génie qui est d'ailleurs un saint.

N'eût-on qu'un talent ordinaire et une sainteté de désir, impossible qu'à pareille école on n'apprenne pas à étendre sa manière, à la rendre personnelle et vivante, à rejeter certaines formules raides et glacées de tradition ou de routine, pour se rapprocher de la causerie animée, souple, familière ou sublime selon l'objet. Impossible qu'en pratiquant un pareil modèle on ne conçoive l'idée, le désir, le courage pratique de *prêcher* moins et de *parler* plus. Et quelle jouissance pour l'auditeur! ou plutôt quel avantage, car la communication appelle la communication : quand vibre l'accent vrai de l'âme, les âmes ne refusent jamais de faire écho. Voilà ce

1. Sermon CCLXXXVIII.

qu'obtiennent à coup sûr les prédicateurs qui ne *prêchent* pas ; c'est le premier succès d'un Chrysostome, d'un Augustin. L'auditeur ne reçoit pas seulement leur parole, il s'y applique, il s'y associe par un travail personnel, spontané, plein de profit et de charme ; il ne les suit pas seulement, il les devance. Augustin le constate parfois ou tout au moins le suppose et le demande. Un jour il s'agit d'établir que Jésus-Christ, s'il est ressuscité par le Père, se ressuscite également par sa puissance propre. « Pour vous assurer qu'il se rend à lui-même la vie, qu'attendez-vous de moi ? Écoutez-le parler. J'ai, dit-il, le pouvoir de déposer mon âme... — Je n'ai pas encore accompli ma promesse ; j'ai dit *de déposer*, mais vous vous écriez déjà, parce que votre pensée vole plus vite que mon discours. Instruits à l'école du Maître céleste, comme des disciples attentifs à écouter la leçon et capables de la répéter fidèlement, vous n'ignorez pas la suite du texte. J'ai, dit le Seigneur, le pouvoir de déposer mon âme et j'ai le pouvoir de la reprendre[1]. »

Or il y a là pour le prédicateur une force nouvelle ; il est excité, soulevé, porté par cette active sympathie qui reflue des âmes vers la sienne. « Je jouis de vous voir comprendre et je m'en sens plus hardi devant vous[2]. » Voilà bien l'effet et la récompense de la communication expansive.

Comme Chrysostome, comme tout prédicateur naturel, Augustin fait de ses discours non pas des *instructions* pures et simples, mais des *entretiens*, des dialogues, de vraies conversations avec l'auditoire. Forme excellente partout, mais d'une valeur spéciale quand il faut inculquer des vérités quelque peu difficiles ou seulement plus importantes. Pour sa part, il y sait mettre une vivacité, une familiarité singulière. C'est un drame qui se joue et où l'auditeur est bien forcé de prendre un rôle. Voyez comment un ressentiment nourri dans le cœur empêche de réciter jusqu'au bout l'oraison dominicale : « Ton frère ne veut pas te remettre ce que tu lui dois. Qu'il prenne garde à lui quand il lui faudra prier.

1. Sermon LII, 13.
2. S. CCLXXXVIII, 4.

Quand il viendra, cet homme qui ne veut pas te remettre ta faute, quand il viendra à réciter la grande prière, que fera-t-il ? — Qu'il dise : *Notre Père qui êtes aux cieux ;* qu'il dise encore : *Que votre nom soit sanctifié.* » Ici Augustin ne trouve plus le tour assez vif et prend à partie le rancuneux lui-même. « Dis toujours : *Que votre règne arrive.* Continue : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.* Marche encore[1] : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.* C'est dit, mais la suite ? Prends bien garde de la sauter, d'y changer quelque chose. Impossible d'échapper ; tu es pris là[2]. Dis donc et dis vrai. Ou peut-être n'as-tu pas besoin de dire : *Pardonnez-nous nos offenses.* Eh bien ! ne le dis pas. Mais que devient alors la parole de l'Apôtre : Si nous prétendons être sans péché, nous nous trompons et la vérité n'est pas en nous ? — Si donc tu te sens mordu au cœur par la conscience de ta fragilité, si l'iniquité abonde partout en ce siècle, dis alors : *Pardonnez-nous nos offenses.* Mais prends garde à la suite. Tu n'as pas voulu remettre une offense à ton frère, et tu vas dire : *Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés !* — Ou bien tu n'oseras pas le dire ? Si tu ne le dis pas, tu n'obtiendras rien ; si tu le dis, tu feras un mensonge. — Dis-le donc, mais que ce soit vérité[3]. » Quel art de rendre une moralité saisissante ! Et n'y aurait-il pas là plus d'éloquence vraie que dans les considérations les plus magnifiques où l'on pourrait s'élever sur la matière ?

Une âme aussi expansive ne peut manquer d'avoir à son commandement toutes les ressources du pathétique. Nous l'avons vu plus haut et il est bien superflu d'y insister. Recueillons du moins cette leçon, que l'esprit ne fait point tort au sentiment, que l'on peut être ingénieux et touchant tout ensemble[4]. Dernier trait qui achèvera pour nous cette brève esquisse de l'éloquence d'Augustin.

1. C'est le mot. Adhuc ambula.
2. Non est qua transire possis. Ibi teneris.
3. Sermon CCXI, 3.
4. On peut s'en convaincre en étudiant un beau développement sur le pardon des injures (S. LVI, 14 et suiv.).

Fille du génie et du cœur, elle tient de leur étroite alliance un caractère de popularité aimable et toute-puissante. Elle ravit l'intelligence par la finesse ou la profondeur des rapprochements ; ample ou serrée au besoin, lente ou rapide, elle nous promène doucement et à loisir sur la route du vrai ou nous jette vivement en pleine lumière. Elle fait mieux, elle va droit aux âmes, les saisit, les maîtrise, les contraint de vivre, de sentir, d'agir à l'unisson de l'âme noble, ardente, fraternelle, d'où elle sort. Ou plutôt cette éloquence n'est autre chose que l'âme elle-même, naïvement abandonnée aux auditeurs et passant en eux tout entière. Et voilà le dernier secret de l'art, le plus victorieux à coup sûr, mais, par un bienfait de Dieu, le plus simple et le plus imitable à tous. Il est permis au prêtre de n'avoir qu'un talent ordinaire ; mais qui lui fera jamais l'injure de supposer qu'il n'ait point d'âme ? Qu'il mette cette âme dans sa parole et il aura la communication, la popularité véritable et saine ; il commencera d'être éloquent.

Reste à voir comment Augustin conçoit les traits ou nuances caractéristiques de l'éloquence sacrée, quel usage spécial et tout apostolique il entend faire de ses aptitudes oratoires. Il va parler pour lui-même et aussi pour nous.

III

Comment saint Augustin entend la prédication. — Avant tout, commentaire de l'Ecriture. — Programme pour l'esprit : posséder l'Écriture, la grouper tout entière autour de son centre qui est la *charité*, fait, dogme et devoir; grouper autour d'elle toutes les connaissances humaines. — Programme pour l'âme : zèle; le prédicateur se faisant tout à tous, travaillant actuellement avec l'auditeur, se confondant avec lui, *habitant* en lui. — En somme, la *charité*, mobile de l'âme autant que lumière de l'esprit.

Au fond, sa théorie de la prédication est celle de Chrysostome, celle de tous les bons esprits, de tous les saints. Puissance de parole, désintéressement de cœur : tout est là. Mais Augustin met à le concevoir et à le dire une profon-

deur, une unité de vues que Chrysostome n'a jamais atteinte ni cherchée[1].

Avant tout, le prédicateur est l'homme des saintes Écritures, *divinarum Scripturarum tractator et doctor*[2]. Oh! quelle révolte pour le bon sens du grand évêque, mais aussi quel scandale pour sa foi, s'il eût pu pressentir ces tristes époques, telles que le dix-huitième siècle, où nombre d'orateurs sacrés oublieraient, dans la pratique au moins, ce principe élémentaire, cet axiome!

Or l'interprète officiel, le serviteur des Écritures doit les servir de tout son esprit et de toute son âme ; il lui faut apporter à ce ministère une intelligence aussi cultivée que possible, une âme ardente, expansive, l'âme que nous connaissons déjà d'après Augustin lui-même.

L'homme de Dieu, le porte-parole de Dieu, cultivera donc son esprit, et tout d'abord en s'appropriant et approfondissant les saintes Lettres. L'idéal à poursuivre, c'est la sagesse éloquente; mais, plutôt que la seule éloquence, mieux vaudrait la sagesse toute seule, et particulièrement pour nous, ses fils et ses ministres par état[3]. Ici la sagesse, le fonds premier de la parole, c'est l'Écriture possédée de mémoire, mais comprise avant tout[4].

Or qui la possède, qui la comprend, à moins d'en saisir l'unité, de s'en faire à lui-même la synthèse ? Grand besoin, pressant devoir sur lequel nous avons à nous examiner de près. Cette divine synthèse, Augustin l'esquisse en traits admirables qui achèvent de nous révéler son cœur au moins autant que son génie.

Au centre et au sommet des Écritures brille une idée maîtresse, un fait dominant, LA CHARITÉ, l'amour de Dieu pour l'homme, provoquant en retour et en échange l'amour de l'homme pour Dieu. Charité qui n'est pas seulement la

1. Voir les quatre livres *de Doctrina christiana* et le livre *de Catechizandis rudibus*.

2. *Doctr. christ.*, IV, 6.

3. ... Qui hujus sapientiæ filii et ministri sumus (*Ibidem*, IV, 7).

4. *Ibidem*, IV, 7, 8.

réalité suprême, le dernier mot du dogme, de la morale et de l'histoire, mais qui prend une vie personnelle et un corps palpable en Jésus-Christ, le Dieu fait homme par amour[1].

La charité! voilà le point fixe et rayonnant qu'établissent tous les passages obvies de l'Écriture, comme tous les arguments rationnels par où se justifie notre créance. Voilà la certitude première, pleinement acquise et paisiblement possédée par l'âme chrétienne. Dès lors, voilà le flambeau posé de Dieu même pour éclairer tout ce qui demeure obscur. Si dans les Écritures on voit autre chose que la charité, on ne les entend pas. Par contre, eût-on le malheur d'entendre à faux un passage, si l'on y trouve ce grand dogme, ce grand fait, cette grande loi de la charité, on se trompe sans péril; à le bien prendre, on ne se trompe qu'à demi[2]. Tout ce qui mène là dans les Écritures doit s'entendre au sens propre; tout ce qui s'en éloigne, à plus forte raison tout ce qui pourrait sembler y contredire, doit se prendre au figuré[3], s'interpréter d'après cela, se réduire là par un effort d'intelligence absolument légitime et infaillible, en ce sens du moins que, si la force me manque pour saisir le rapport, encore sais-je à coup sûr que le rapport existe, que le point ténébreux tient par un fil invisible au centre lumineux de toutes choses, au dogme souverain de la charité.

Telle est la synthèse d'Augustin, non la sienne, mais celle de la vérité, de Jésus-Christ, de Dieu même. *Sic Deus dilexit mundum*[4]. Telle doit être celle du prédicateur, s'il connaît et honore son ministère. Que telle soit par notre fait celle de toutes les âmes, car toutes les âmes en sont capables! Et quelle force pour leur foi, quelle admiration, quelle consolation, si nous les accoutumons doucement à cette vue d'ensemble, si magnifique et si simple, si nous les élevons souvent à cette lumière! Lumière triple et une,

1. *Doctr. christ.*, livre I tout entier. — *De Catechiz. rud.*, 6, 7, 9.
2. *Doctr. christ.*, I, 40, 41.
3. *Ibidem*, III, 14.
4. Joan., III, 16.

oserions-nous dire, car elle est tout à la fois le bien suprême, le beau splendide et le vrai absolu !

Et maintenant que le prédicateur possède et comprend l'Écriture, maintenant qu'il sait la grouper tout entière autour de son centre qui est la charité, il lui reste de réunir et de grouper autour d'elle toutes les connaissances humaines capables de la servir [1]. Il lui reste de l'exposer avec toutes les ressources de l'éloquence, de la nature pleinement cultivée [2]. Ces ressources, l'avocat du mensonge en abuse : comment le héraut de la vérité n'en userait-il pas [3] ? Ainsi, le maître constate et pose en loi pratique l'achèvement de l'évolution providentielle par où la prédication, après avoir dédaigné tout d'abord l'art, la science, la rhétorique et la philosophie, en est revenue à les honorer en les appelant au service de la foi. Ainsi conçoit-il l'intelligence de l'orateur sacré : riche de toutes les connaissances utiles, mais capable de les nouer, puissamment à la Révélation, à l'Écriture, puis de nouer toutes les vérités scripturaires à la vérité centrale et souveraine qui est la charité personnifiée en Jésus-Christ Notre-Seigneur. Programme assez haut pour le génie, assez simple et pratique pour tout bon esprit qui connaît et raisonne sa croyance.

Toutefois, nous n'avons encore là qu'une moitié du programme d'Augustin. Il a formé notre esprit : que demande-t-il à notre âme ? Il nous le dira par forme de précepte et souvent d'une façon touchante ; il nous le dira peut-être mieux encore en nous découvrant, au cours de ses sermons familiers, l'âme que la grâce lui avait faite à lui-même. Théorie, exemple : qu'on nous permette de ne séparer point tout à fait ces deux enseignements.

Il est tout simple que le prédicateur ait du zèle, et par suite un profond sentiment de sa responsabilité. Mais il est clair aussi que l'âme d'Augustin ne se résignerait pas vite à la perte du pécheur en se retranchant elle-même dans

1. *Doctr. christ.*, II, 22 à 62.
2. *Ibidem*, l. IV tout entier.
3. *Ibidem*, IV, 3.

la conscience de sa responsabilité dégagée. « Quand j'aurai parlé, quand j'aurai fait mon devoir, vous, du moins, songez à votre péril. Et quel est mon vœu, mon souhait, mon désir? Pourquoi ma parole? Pourquoi ma présence dans cette chaire, pourquoi ma vie, sinon pour que nous vivions ensemble avec Jésus-Christ? Mon désir est là, mon honneur est là, ma gloire est là, ma joie est là, mon trésor est là. Ah! si vous ne m'écoutez pas et si je ne laisse point de parler, j'aurai sauvé mon âme; mais je ne veux pas être sauvé sans vous[1]. » C'est le cri de l'apôtre, et combien éloigné du découragement amer, de l'irritation d'amour-propre, du faux zèle qui nous pousserait parfois à déclarer le bien impossible et à nous retirer des hommes en secouant sur eux la poussière de nos pieds!

Si l'âme du prédicateur est zélée, elle fera tout pour se mettre à la portée de ses auditeurs, à leur mesure. Tout changera pour elle, et elle se modifiera avec une souplesse et une complaisance infinies suivant leur nombre, leur âge, leurs conditions sociales, leurs dispositions présentes. « J'atteste pour moi-même, dit Augustin, que mes sentiments intimes sont tout autres quand je vois devant moi, en posture de catéchumène, un savant ou un ignorant, un concitoyen ou un étranger, un riche ou un pauvre..... et c'est cette diversité qui règle le commencement, le progrès et la fin de mon discours. A tous on doit la même charité, mais à tous on n'applique pas le même remède. Encore est-il vrai que la charité même enfante les uns et souffre avec les autres. Là elle s'étudie à édifier, ailleurs elle tremble de déplaire; avec telle âme elle condescend, avec telle autre elle s'élève; tendre ici, sévère là, jamais ennemie, partout mère[2]. »

Plein de cette charité une en soi, mais infiniment variée dans ses formes, le prédicateur travaillera pour les âmes:

1. Sermon XVII, 2.

2. *De Catechiz. rud.*, 23. Il s'agit dans tout cet opuscule des adultes qu'on catéchisait isolément; mais qui ne voit combien de tels conseils s'appliquent à la prédication publique?

c'est trop peu dire, il se travaillera pour elles et avec elles aussi. Car ce n'est point un discoureur apportant de son cabinet des harangues à laisser tomber de haut sur un auditoire plutôt passif et inerte. L'improvisateur s'est préparé d'ordinaire ; mais là, en chaire, il médite, il cherche encore, il exerce et répand toute son âme, associant les fidèles à ce labeur entrepris pour eux. Ce labeur, Augustin en parle avec une simplicité toute fraternelle. « Annoncer la parole de vérité ou l'entendre, c'est toujours un travail[1]. » — « Je vois votre entassement, dit-il encore sans fausse délicatesse, mais vous voyez ma sueur[2]. » Et il veut qu'on l'aide. « Si je puis, soutenu de votre attention et de vos prières, m'expliquer comme je le souhaite, j'espère que ceux qui me comprendront seront contents. Quant à ceux qui ne me comprendraient pas, qu'ils excusent les vains efforts de l'homme et implorent pour lui la miséricorde de Dieu[3]. »

Qu'on ne croie pas à une banalité oratoire. C'est en vérité, c'est de cœur et d'âme qu'il se confond avec les écoutants, qu'il ne fait qu'un avec la foule, apprenant, méditant, tremblant ou priant avec elle. « Écoute-moi, chrétien, mais plutôt non, écoute avec moi ; écoutons ensemble, apprenons ensemble. Si je parle et si vous écoutez, ne vous figurez point que je n'écoute pas avec vous... Dans cette école, nous sommes tous condisciples ; le ciel est la chaire de notre Maître à tous[4]. » Encore se peut-il qu'entre les écoliers du Maître céleste le prédicateur ne soit pas le plus habile. « Certes, dit-il un jour à propos du ciel, que celui dont l'intelligence dépasse en ce point la mienne jouisse de la lumière où il me précède et prie pour qu'il me soit donné de le suivre[5]. » C'est qu'il est pécheur, lui aussi, tout comme ceux qui l'écou-

1. In Psalm., XXXII ; Enarr., II ; Sermon II, 1.
2. *Ibidem*, 9.
3. Sermon CCLXXXVIII, 4.
4. S. CCLXI, 2.
5. In Psalm., XXXII ; Enarr., II ; S. II, 6.

tent. Dans le plus fameux passage du sermon sur le petit nombre des élus, Massillon déclare ne séparer point son sort du sort de la foule. Mais combien plus nous touche le grand et simple évêque d'Hippone, quand, exposant l'oraison dominicale aux catéchumènes, il dialogue ainsi avec eux! « Devant Dieu, nous sommes tous débiteurs... Tu penses peut-être : Quoi! vous aussi ? — Et nous répondons : Oui, nous aussi. — Quoi ! vous, saints évêques, vous seriez comme nous débiteurs ! — Oui, nous-mêmes, nous sommes débiteurs comme vous. — A Dieu ne plaise, Monseigneur[1] ! Ne vous faites pas injure. — Je ne me fais pas injure, mais je dis la vérité, nous sommes débiteurs. Si quelqu'un se prétend sans péché, il se trompe et la vérité n'est pas en lui[2]! » Voilà donc le prédicateur au même rang que les disciples ; c'est trop peu; il se met parfois au-dessous, comme Jésus-Christ même prenait parmi ses apôtres la posture et la fonction du serviteur. Si, en chaire, il fait office de maître, n'est-il pas d'ailleurs celui qu'on juge, n'est-il pas le plus chargé de peine et de responsabilité ? « Il faut donc ne pas écouter seulement nos paroles, mais encore avoir pitié de nos angoisses[3]. » Angoisse d'égaler la pensée à l'objet et l'expression à la pensée : angoisse poignante et sainte, souvent avouée par Augustin lui-même en termes saisissants de vérité[4].

Mais à tout prendre, c'est un charme que cette union étroite qui rapproche, confond, identifie le docteur et le fidèle. Augustin l'a su dire en philosophe observateur, en artiste, en saint. « Telle est la force de cette sympathie, que, le disciple prenant les impressions de notre âme qui lui parle, et nous celles de son âme qui écoute, nous habitons l'un dans l'autre ; si bien qu'il lui semble parler en nous, et qu'il nous semble apprendre en lui jusqu'à un certain

1. Absit, Domine !... etc. Sermon LVI, 11.

2. I Joan., I, 8.

3. Opportet vos esse non solum loquentium auditores seu et timentium miseratores, etc., S. XXIII, 1, 2.

4. *De Catechiz. rud.*, 3.

point cela même que nous lui enseignons[1]. » Jamais analyse ne fut plus délicate et plus vraie. Augustin n'en tire qu'un remède à l'ennui de répéter sans fin les mêmes leçons ; mais l'expérience nous met en droit d'étendre le fait et de généraliser le principe. Le véritable orateur, entendez même le plus simple, devine si bien l'âme de l'auditeur qu'il la porte en lui pour ainsi dire, qu'il en ressent toutes les impressions pour en rajeunir et en multiplier les siennes. Dès lors aussi l'auditeur entre comme irrésistiblement en action, il s'approprie si bien la parole, il s'y associe par une activité si personnelle, qu'il croit l'entendre chanter en lui, la voir jaillir des profondeurs de son être. Qui fait ce chef-d'œuvre ? Qui en a l'honneur ? La puissance de communication chez celui qui parle, l'âme souple, vibrante, expansive, capable de s'oublier, de sortir de soi, de se livrer avec un abandon ardent, humble et sincère. Don de nature, pense-t-on peut-être, talent qu'on n'est pas libre de se donner. Non, vraiment ; c'est plus et moins, si l'on veut, que le talent oratoire au sens vulgaire ; c'est la conviction brûlant de se répandre, c'est l'amour du vrai que l'on offre et, par une suite inévitable, l'amour des âmes à qui on l'offre. Et comme ici la vérité offerte est Dieu même, l'amour s'appelle de son vrai nom la charité. La charité fait la communication, la communication fait l'éloquence : tel est le dernier mot de l'art et qui le met à la portée des plus humbles. N'ayons pas le génie, soit ; mais qui nous empêche, qui nous dispense d'avoir la charité ?

Aussi bien n'est-ce pas elle qui respire dans tous les conseils pratiques d'Augustin ? Quand il forme notre intelligence, il nous montre dans la charité le centre lumineux du vrai ; quand il forme notre âme ou nous découvre la sienne, il nous montre dans la charité l'abrégé du devoir et le secret de la puissance. La leçon est une, elle est divine, mais elle est simple, et personne n'oserait dire : Voilà qui est trop haut pour moi.

1. *De Catechiz. rud.*, 17.

IV

Saint Augustin dans la pratique de la prédication. — Le commentateur de l'Écriture. — Quelque abus dans l'allégorie, mais en général popularité apostolique. — Le catéchiste de génie. — Exposition populaire des dogmes les plus relevés. — Le sermon LII sur la Trinité. — Le moraliste sûr et simple, tendre et fort. — *Tolle, lege.*

Il faudrait maintenant suivre le saint prédicateur dans l'accomplissement du programme tracé par lui-même. Étude immense ! Bornons-nous à quelques indications et à quelques types. Quant au reste, le lecteur voudra bien se souvenir que, si nous écrivons, c'est uniquement dans l'espoir de lui rendre plus attrayant et plus aisé le commerce direct avec le maître. A ce compte, nous avons droit d'être bref.

Et d'abord quel usage Augustin a-t-il fait de l'Écriture ? Comme Chrysostome, il la veut et la met partout ; il n'estime pas avoir d'autre fonction que de la publier et de la commenter sans relâche. Mais encore semble-t-il plus préoccupé, plus avide que Chrysostome lui-même, d'en recueillir, d'en épuiser, s'il se pouvait, toutes les richesses, littérales et autres. Il a par suite un goût très vif pour les sens figurés, symboliques et allégoriques. C'est piété, c'est simplicité particulièrement admirable dans un tel génie. On peut y voir encore une certaine influence de la tradition origénique, reçue peut-être de saint Ambroise, en partie du moins. On est également fondé à reconnaître là l'esprit du temps, esprit plutôt curieux que défiant à l'endroit des symboles et des mystères. Chez les chrétiens d'alors, la foi est généralement robuste et simple. Au dehors, si les doctrines sont une Babel, au moins y a-t-il, avec une réelle activité d'esprit, un fonds universel de dispositions religieuses, bien différent du scepticisme critique de nos jours. C'est dire que, en ce point de l'interprétation allégorique, Augustin ne saurait être pris purement et simplement pour modèle. En présence d'esprits défiants et peu empressés de croire, nous sommes évidemment tenus à une réserve plus sévère.

Ne parlons pas des textes à présenter comme fondements ou formules de la croyance et du devoir ; manifestement ceux-là doivent être, ou par eux-mêmes ou par les définitions de l'Église, probants, décisifs, indiscutables. Mais jusque dans les détails de morale et de piété, le plus sûr pour nous et le meilleur n'est-il pas d'éviter comme un péril tout rapprochement plus ou moins aventureux ?

Au reste nous avons déjà confessé que le goût de l'allégorie entraîne parfois Augustin au delà du naturel absolu, de cette pleine vérité des rapports nécessaire en tout temps à la satisfaction de l'intelligence. N'arrivait-il jamais à ses auditeurs de le devancer lui-même et de raffiner sur l'Écriture avec moins de discrétion et de piété que le maître ? On pourrait le croire sur la foi de cet avis qui fait tant d'honneur à son bon sens pratique. « Par-dessus tout, mes frères, nous vous en avertissons, nous vous l'enjoignons au nom de Dieu : quand vous entendez exposer d'après l'Écriture un fait mystérieux, prenez d'abord ce qu'on vous lit comme s'étant passé tel qu'on vous le lit ; ne supprimez pas le fondement historique, ne bâtissez pas en l'air[1]. » Qu'on s'attache donc au sens direct avant de chercher le figuré, à la lettre avant de chercher le symbole : rien de plus net et de plus sage. Quant au saint prédicateur lui-même, s'il est tenté quelquefois de presser outre mesure les rapports symboliques possibles, n'hésitons pas à l'abandonner en ce point. Son commentaire nous offre par ailleurs assez d'autres qualités du meilleur aloi et du plus facile usage.

Toutes reviennent à la sagacité puissante de l'esprit, mais tempérée et dirigée par une intention de popularité apostolique. De là l'ampleur, la simplicité, la vie. Le texte est creusé à fond, dans ses mots et parfois dans leur orthographe même[2], discuté avec finesse et

1. Sermon II, 7.

2. C'est ainsi que, développant cette parole du psaume XXXII, *Mendax* (*fallax*) *equus ad salutem*, Augustin avertit les fidèles de ne pas l'entendre du juste (*æquus*), mais du cheval (*equus*), le mot s'écrivant par un *e*. Voulait-il faire sourire son auditoire ? Ne songeait-il

vigueur[1], éclairé par voie d'analogie ou de contraste[2], largement déployé, épuisé, pour ainsi dire, par un effort insistant et progressif[3]. Arrêtons-nous à un seul exemple.

On lit au chapitre XXII de l'Ecclésiastique : « Reste fidèle à ton prochain dans sa pauvreté afin de jouir aussi de ses biens. » Augustin met tout d'abord en lumière le sens obvie. Deux éléments s'en détachent : un conseil et une raison qui est une promesse. Mais voici l'objection. Si le conseil est, en soi, bon et généreux, la raison paraît étrange, la promesse n'étant guère assurée. Il se peut en effet que l'ami pauvre ne rentre pas dans ses biens, et dès lors comment les partager avec lui ? Où sera la récompense de l'amitié fidèle ? Cette difficulté, l'orateur lui donne tout le relief possible, en la développant avec insistance au moyen du dialogisme populaire où il est passé maître. Et que faire sinon de chercher un autre sens plus relevé que le sens direct, et pur de toute condition hypothétique ? Mais encore où le trouver ? Tel est le problème. Ici se présente en façon de moyen terme ou de donnée auxiliaire le souvenir de Lazare et du mauvais riche, et le prédicateur s'y arrête à loisir, piquant la curiosité par l'attente et voilant encore sa conclusion. Mais enfin elle s'impose. Pour n'avoir pas respecté Lazare ici-bas, le riche n'a point de part aux biens dont le pauvre glorifié jouit dans le sein d'Abraham. Et voilà le sens pratique, le sens chrétien de l'oracle : restons fidèles au pauvre en le soulageant par l'aumône temporelle, afin de partager le trésor céleste qui lui est promis. Est-ce tout ? Non ; la pensée d'Augustin monte le plus natu-

pas plutôt aux bizarres confusions qui se font parfois même dans les esprits quelque peu cultivés ? Notons du moins le soin de prévenir toutes les difficultés. (In Psalm., XXXII ; Enarr., II ; Sermon II, 24.)

1. In principio erat Verbum. *Contre les Manichéens* (S. I, 1, 2). — *Le blasphème contre le Saint Esprit* (S. LXI tout entier).

2. Comment Dieu peut être présent, perçu comme tel, et cependant invisible. (S. XXIII, 14).

3. *Tibi derelictus est pauper* (S. XIV tout entier). — *Quis est homo qui vult vitam ?* (S. CCXCVII, 4, 8, 9, 10. Cf. In Psalm., XXXII ; S. II, 17, 18). — *Timeat Deum omnis terra* (In Psalm., XXXII ; Enarr., II ; S. II, 12).

rellement du monde à une autre conclusion plus belle encore et plus touchante. Qui est pour nous le prochain par excellence? Qui est le grand pauvre auquel nous devons fidélité? C'est Jésus-Christ même, Jésus-Christ souffrant et humilié pour notre amour. Gardons-lui notre foi sur terre et ses richesses immortelles sont à nous. — On a là le sermon tout entier, modèle simple, mais excellent d'unité, de progression, de plénitude, et bien fait pour nous apprendre ce qu'on peut tirer d'un texte, à condition d'y appliquer tout son esprit et toute son âme.

L'interprétation de l'Écriture mène tout d'abord à établir le dogme; partie essentielle de notre tâche, mais partie toujours difficile, car il s'agit de rendre accessibles à tous des vérités accablantes par leur hauteur. Qui que nous soyons, prédicateurs de grande ville ou catéchistes de village, impossible de nous dérober à ce problème pratique; mais d'autre part, qui que nous soyons, nous pouvons nous mettre en toute confiance à l'école du génie, quand le génie est humble de cœur. Le prince de la théologie antique, le docteur admiré, consulté dès son vivant par la chrétienté tout entière, l'aigle d'Hippone, excelle en particulier dans ce genre de mérite, dans l'exposition populaire des dogmes les plus relevés. Qu'il explique le Symbole aux catéchumènes, embrassant en quelques pages tout l'ensemble de la doctrine[1]; qu'il prémunisse contre les sophismes pélagiens un auditoire où les simples d'esprit font le plus grand nombre[2]; que, comparant le saint Précurseur au divin Maître, il analyse les rapports du Verbe et de la voix[3]; partout le catéchiste orateur est admirable de netteté familière, originale, saisissante, mais peut-être encore plus touchant qu'admirable, tant la charité déborde alors de son âme, portant au comble cette puissance communicative dont il nous a déjà donné l'exemple et la leçon.

Le mieux que nous puissions faire est de le voir à l'œuvre,

1. *In traditione symboli,* Sermons CCXII à CCXV.
2. S. XXVI.
3. S. CCLXXXVIII.

aux prises avec le plus redoutable des mystères, avec la Sainte-Trinité [1]. Rien ne vaudra cette étude pour nous apprendre qu'en tous lieux et sous toutes les formes la prédication est essentiellement un catéchisme, mais un catéchisme auquel rien ne défend l'éloquence, voire même la sublimité.

Entrons en idée dans la basilique épiscopale d'Hippone, et là, oubliant pour un moment nos connaissances théologiques, mêlons-nous comme de simples fidèles à la foule qui se presse debout autour de la chaire. L'Évangile du jour, lu à haute voix et compris de tous, nous a raconté le baptême du Seigneur. Voici l'évêque ; il va nous en donner le commentaire.

Son début est plein d'autorité, mais aussi d'une émotion humble qui rend l'autorité plus frappante. Pour entreprendre une matière si difficile, il attendait le signe de Dieu ; il l'a vu dans la lecture liturgique ; il parlera donc, soutenu de nos prières, et sans retard il aborde son sujet. Ce sujet, le plus haut des mystères, c'est la Trinité qui, dans notre Évangile, se donne à nous en spectacle : Trinité distincte en ses divines Personnes, il y a plus, Trinité séparable ; mais ce dernier mot, l'orateur ne le hasarde qu'en tremblant. C'est qu'il a lu dans nos âmes l'étonnement, la protestation même que le mot soulève. — Mais vous êtes catholique, Augustin, mais vous prêchez à des catholiques [2]. Mais la foi que vous nous enseignez tient les trois Personnes inséparables. Mais il n'y a qu'un Dieu et non pas trois Dieux.

Est-ce nous qui parlons ? Est-ce l'évêque ? — C'est lui, ou plutôt c'est nous qui nous exprimons par sa bouche ; et, sans doute pour nous rendre plus présent le fond du dogme, il appuie avec ardeur sur cet acte de foi si peu conforme, semble-t-il, à sa proposition de tout à l'heure. — Puis il sourit de nous avoir si bien mis en éveil. Allons, dit-il, Dieu vous a rendus attentifs. Priez donc pour moi, travaillez avec moi [3].

1. Sermon LII.

2. Memento catholicum te loqui, catholicis loqui.

3. Fecit vos per me Deus intentos... Orate pro nobis... Collaborate nobis.

Que cette méditation soit vôtre autant que mienne. Que je ne porte pas seul un fardeau si lourd à l'âme que la chair appesantit !

Et la question se pose tout de nouveau, question grave et chère à la piété. Peut-il y avoir une ombre de séparation dans l'action des trois Personnes divines ? Omettons le Saint-Esprit qui se trouvera d'ailleurs impliqué dans la solution commune. Le Père fait-il quelque chose que ne fasse pas le Fils ? — Non, le Père crée par son Fils, le Père gouverne par son Fils, le Père fait tout par son Fils ; et comme pour l'inculquer surabondamment aux esprits lents, rebelles ou disputeurs, l'Évangéliste ajoute : Le Père ne fait rien sans son Fils[1].

Donc l'évêque nous donne raison : la Trinité est de tout point inséparable. Avec le Fils, le Père est né de Marie, le Père est mort sur la croix. — Et pourtant non : la foi y résiste. Nouvelle difficulté, nouvelle contradiction apparente où l'orateur appuie de toute sa force, comme s'il voulait se jouer de notre esprit ; nouvelle impasse où il se jette et d'où peut-être nous le défierions volontiers de sortir[2].

Mais enfin voici la proposition maîtresse. Le Fils seul est né de Marie, a souffert sous Ponce Pilate, est ressuscité le troisième jour, et cependant c'est la Trinité entière qui opère inséparablement l'Incarnation, la Passion, la Résurrection. Impossible de ne pas l'entendre, car Augustin l'énonce deux fois et avec une solennité singulière. Et maintenant reste à le prouver, à le prouver juridiquement pour ainsi dire. La basilique devient un tribunal ; nous sommes les juges ; l'évêque va plaider la vérité de sa thèse et produire devant nous ses témoins. Ce sera Paul, non cet autre Paul, l'oracle des chicaneurs[3], mais l'Apôtre des Gentils, le flambeau de la jurisprudence divine. Ce sera le divin Maître en personne.

1. Et satiate inculcans tardis, duris, litigiosis, addidit : Et sine ipso factum est nihil.

2. Quomodo, inquit (auditor), explicaberis ab his angustiis ?

3. Dictantem jura litigatorum. — Le jurisconsulte Paulus, contemporain et rival de Papinien (troisième siècle).

Pour nous, chrétiens, de pareils témoignages sont péremptoires. Écoutons.

Dieu le Père a envoyé au monde son Fils né d'une femme[1]. Le Fils s'est anéanti lui-même, prenant la forme de l'esclave, l'humanité[2]. Voilà qui est clair : le Fils s'incarne seul, mais l'Incarnation est l'œuvre commune du Père et du Fils.

Dieu le Père n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous tous[3]. — Le Fils m'a aimé, et s'est livré lui-même pour moi[4]. Il est donc manifeste : le Fils seul est livré pour souffrir, mais livré tout à la fois par son Père et par lui-même ; le Père et le Fils opèrent conjointement la Rédemption sanglante.

Dieu le Père a relevé son Fils d'entre les morts[5] ; mais le Fils avait dit : « Détruisez ce temple qui est ma chair, et moi-même, de ma puissance propre, je le relèverai en trois jours[6]. » Par la bouche du Psalmiste, le Fils prie le Père de le ressusciter[7] ; mais par un oracle personnel, il revendique le pouvoir de déposer son âme et de la reprendre[8]. Il est vrai ; nous connaissions tous ces textes et, sur le dernier, des voix s'élèvent dans l'auditoire pour achever la citation commencée par l'évêque. Il en est donc de la Résurrection comme du reste ; elle n'appartient personnellement qu'au Fils, mais elle s'accomplit par l'indivisible action du Fils et du Père.

Ainsi la thèse demeure établie : voilà bien les Personnes, inséparables comme principe d'opération extérieure, mais distinctes, mais séparables comme sujets d'attribution.

Et comment se peut-il faire ? — Ah ! comment ? Ici Augustin nous arrête et nous rappelle à notre condition

1. Galat., IV, 4, 5.
2. Philipp., II, 6, 7.
3. Rom., VIII, 32.
4. Galat., II, 20.
5. Philipp., II, 9.
6. Joan., II, 19.
7. Psalm. XL, 11.
8. Joan , X, 18.

d'hommes. Quand il est certain que Dieu nous parle, s'il nous propose un mystère, quelle attitude nous convient, sinon la foi, l'adoration et le silence ? « Qui voit cela? Qui comprend cela ? dites-vous. — Arrêtez. — Rappelons-nous qui nous sommes et d'où nous sommes. Ceci ou cela, tout ce qui est de Dieu, tout ce qui est Dieu même, il faut le croire pieusement, y penser saintement, le concevoir autant qu'il est permis et possible, mais toujours à titre de mystère ineffable. Trêve de paroles ! silence à la langue ! Au cœur seul d'entrer en action, au cœur de s'élever jusque-là, car ce ne sont point choses qui puissent monter au cœur de l'homme, mais où le cœur de l'homme doit monter[1]. »

Quelle lumière pouvons-nous donc prétendre ? Une lueur dans un moment d'extase, puis les ténèbres, et ce sera tout[2]. Du moins n'est-il pas téméraire de chercher dans la créature quelque analogie, quelque reflet lointain, pour nous aider, non pas certes à comprendre, — Augustin proteste tout de nouveau que c'est impossible, — mais à concevoir un peu moins imparfaitement ce fait mystérieux, le fait de cette Trinité tout à la fois séparable et inséparable. Et quelle créature interroger ? Toi-même, ô homme ! toi, l'image de la Trinité tout entière, et en toi non pas la chair, l'être extérieur, mais cet autre *toi* plus intime qui est l'esprit. Rappelle-toi le point précis de la recherche : il s'agit de trouver en toi quelque chose qui, étant bien réellement triple, ne fasse qu'un dans l'action, un composé ternaire dont les éléments se nomment à part et opèrent inséparablement. — Ici ne résumons plus ; écoutons.

« O homme ! as-tu une mémoire ? Eh ! si tu n'en as pas, ce que je viens de dire, comment l'as-tu retenu ? Mais peut-être

1. Quis videt hoc ? Quis capit hoc ? Compescamus nos : memineremus qui, unde loquimur. Illud et illud, quidquid est quod Deus est, pie credatur, sancte cogitetur, et quantum datur, quantum potest, ineffabiliter intelligatur. Quiescant verba, cesset lingua, cor excitetur, cor illuc levetur. Non enim est illud tale quod in cor hominis ascendat, sed quo cor hominis ascendat.

2. Bossuet ne s'est-il pas souvenu de ce passage dans son admirable *Élévation sur le Verbe avant tous les temps ?*

ce que je viens de dire est-il oublié déjà. Eh bien ! ce mot que je prononce, *dixi*, ces deux syllabes, tu ne les retiendrais pas sans mémoire. D'où saurais-tu qu'il y en a deux, si, au moment où résonne la seconde, la première t'avait échappé ? Mais à quoi bon m'étendre ? Pourquoi me travailler, pourquoi m'évertuer à te convaincre ? La chose est claire : tu as une mémoire.

« Autre question : as-tu une intelligence ? — Oui. Faute de mémoire, tu ne retiendrais pas mes paroles ; faute d'intelligence, tu ne comprendrais pas ce que tu as retenu. Tu as donc aussi une intelligence. Cette intelligence, tu la ramènes sur l'objet que la mémoire conserve, tu le regardes ; en le regardant tu en prends idée et l'on peut dire alors qu'il t'est connu.

« Troisième question : tu as une mémoire pour retenir la parole ; tu as une intelligence pour comprendre la parole retenue. Or sur ces deux points je te le demande : est-ce volontairement que tu as retenu et compris ? — Tout à fait volontairement, dis-tu encore. — Tu as donc une volonté. Et voilà les trois éléments que j'avais promis de rendre sensibles aux esprits comme aux oreilles. Trois éléments qui sont en toi, que tu peux compter, mais que tu ne peux séparer ; trois éléments, dis-je, mémoire, intelligence, volonté ; trois éléments que tu me nommes séparément, mais que tu me présentes, remarque-le bien, comme à la fois séparés et inséparables.

« Dieu nous aidera, et je sens qu'il nous aide. Oui, à vous voir si bien comprendre, je sens qu'il est là. — Vos cris m'avertissent que vous avez tout saisi, et j'ai confiance qu'il va nous aider à tout saisir jusqu'au bout. J'avais promis trois éléments séparables dans l'énoncé, inséparables dans l'opération. — J'ignorais ce qu'il y avait dans ton esprit ; tu me l'as indiqué en me disant : *memoria*, et ce mot, ce son, cette parole est venue de ton esprit à mon oreille. Ce phénomène de la mémoire, tu y pensais tout bas, mais tu ne le disais pas encore. Il était en toi, il n'était pas encore venu à moi. Or, pour que cette idée qui était en toi vînt jusqu'à moi, tu l'as

nommée de son nom, *memoria*. J'ai entendu, j'ai entendu ces quatre syllabes qui font le nom de la mémoire. C'est un mot de quatre syllabes, une parole, un son qui est arrivé à mon oreille et m'a mis dans l'esprit une idée. Le son, lui, a passé ; mais l'idée qui est entrée en moi demeure, comme toi-même qui l'y as fait entrer.

« Or voici ma question. Tu as prononcé ce nom, *memoria*, et tu vois manifestement qu'il n'appartient qu'à la mémoire ; les deux autres facultés ont leur nom propre ; l'une s'appelle intelligence, l'autre volonté, aucune *memoria ;* à la mémoire seule appartient ce nom. Mais pour dire ce nom qui n'appartient qu'à la seule mémoire, ce qui opérait c'était la mémoire elle-même qui retenait le mot ; c'était l'intelligence qui entendait, concevait l'idée retenue ; c'était la volonté d'énoncer l'idée entendue.

« Dieu soit loué ! il nous a aidés, vous et moi. Je l'avoue à votre charité ; je tremblais fort d'aborder cette discussion, cet enseignement. Je craignais d'amuser peut-être l'esprit des habiles, mais d'ennuyer grandement les moins prompts. Or je vois que, par votre application à écouter et votre promptitude à comprendre, vous avez fait mieux que saisir ma parole, en devançant le vol de ma pensée. Dieu soit loué ! »

— Oui vraiment, pourrions-nous dire à notre tour, Dieu soit loué d'avoir permis que son glorieux serviteur nous laissât un modèle si achevé de théologie populaire. Et maintenant rendons à cette page la flamme de vie, le ton familier, pressant, expansif, le regard tendu, ardent, plongeant sans relâche dans les yeux et dans les âmes, le geste qui darde la vérité et la fait pénétrer comme le glaive, tout ce qui manque à la lettre morte, mais tout ce qu'elle suppose, tout ce qu'elle impose à qui sait lire ; et nous aurons quelque idée de la prédication dogmatique telle qu'un apôtre la doit concevoir.

Encore n'est-ce pas tout. Augustin récapitule sa comparaison pour l'appliquer ; il la tourne et la retourne par cette sorte d'évolution brillante, flamboyante oserait-on dire, qui

fera plus tard une des puissances de Bourdaloue. « Trois agents ont produit ce nom de mémoire, qui n'appartient qu'à la mémoire seule. Ainsi la Trinité a fait la chair du Christ, mais cette chair n'appartient qu'au seul Christ ; la Trinité a envoyé du ciel la colombe, mais la colombe ne symbolise que le Saint-Esprit ; la Trinité a formé une voix dans les airs, mais cette voix n'appartient qu'au Père seul. » Du reste soyez prudents, soyez humbles, ne pressez pas outre mesure des analogies nécessairement incomplètes. Qu'elles nous aident à mieux concevoir le fait et ne nous donnent pas la présomption de pénétrer le mystère. J'ai fait ce que j'ai pu : quant au reste, « demandez-le à Dieu même[1]. » Le chef-d'œuvre pouvait-il mieux finir que par ce cri d'humilité ?

Si grand comme catéchiste, comme théologien populaire, Augustin l'est-il moins comme moraliste ? Il semble que la pente de son esprit aille de préférence à l'exposition dogmatique. « Dans saint Augustin, on trouvera toute la doctrine, » dit Bossuet[2]. Mais d'ailleurs la grande moitié de son œuvre appartient à la morale, et là encore se retrouvent ses éminentes qualités oratoires, le bon sens fin et pratique, l'esprit étincelant, le coup d'œil vaste et sûr, et par-dessus tout la puissance communicative centuplée par la charité. Sa morale est toute surnaturelle, immédiatement fondée sur le dogme, sur l'Écriture, et même on n'y trouverait guère cette teinte légère de stoïcisme raisonneur à la grecque, visible çà et là chez saint Chrysostome et beaucoup plus chez saint Basile, par exemple. Comme le saint prédicateur d'Antioche, Augustin ne recule pas devant le trait de mœurs, devant le détail familier, vulgaire[3]. Toutefois, il est rare qu'il y insiste et le déroule en longs tableaux. Il y a,

1. A Domino quærite.

2. *Sur la lecture des écrivains et des saints Pères...*

3. On peut lire à titre de modèles les sept discours *in Quadragesima* (Sermons CCV à CCXII, surtout CCVII et CCIX). Voir encore ce que dit Augustin à propos de la récitation quotidienne du Symbole (S. LVIII, 13), ou des ligatures superstitieuses pratiquées à l'encontre des maux de tête. (S. IV, 36).

ce semble, jusque dans les applications familières, une tendance à relever le détail par la doctrine, une préoccupation dominante de créer avant tout dans l'âme le sens chrétien lumineux et raisonné. En outre, la mesure est parfaite et la prudence exquise d'ordinaire. Nul n'a prêché plus constamment et plus fortement l'aumône; mais pas un entraînement de pensée, pas une impétuosité de langage. Augustin abat l'orgueil du riche, mais sans ménager celui du pauvre ; il plaide le droit divin de la misère, mais sans compromettre, même de loin, celui de la propriété [1].

Se pourrait-il que cette grande et belle âme n'eût pas, avec la sagesse, la bonté tendre qui encourage et compatit? — Augustin enseigne, d'après le Psaume, que les justes ont droit de se réjouir dans le Seigneur, *Exultate justi in Domino;* mais ce droit, il veut l'étendre à ceux qui commencent de se faire justes par la foi et le bon vouloir [2]. — Il provoque tous les fidèles à triompher de l'ennemi qui est Satan, mais il n'est pas jusqu'au malade gisant dans son lit qu'il n'associe à la gloire de ce triomphe [3]. — Il traite de haut l'erreur et l'obstination des hérétiques, mais il est doux à leurs personnes. En vain se retranchent-ils de la famille, Augustin les tient pour frères malgré eux-mêmes et malgré tout. « Donc, mes frères, dit-il aux catholiques, nous vous exhortons puissamment à cette charité, non seulement entre vous, mais aussi à l'égard de ceux du dehors, qu'ils soient encore païens et refusent de croire à notre Christ, ou qu'ils soient divisés d'avec nous, confessant le même chef et pourtant séparés du corps. Pleurons sur eux comme sur nos frères : ils sont nos frères, qu'ils le veuillent ou non ; ils ne cesseront de l'être qu'en cessant de dire : *Notre Père.* Le Prophète a écrit de certains hommes : « A ceux qui vous

1. Sermon XIV. Bourdaloue s'en est inspiré dans l'exorde du Sermon sur les richesses (jeudi de la 2e semaine de carême). — En développant le psaume XXXII, Augustin suppose un juge favorisant un pauvre par faux scrupule de conscience et il l'en reprend (Enarr., II; S. II, 12).

2. In Psalm., XXXII; Enarr., II; S. I, 4.

3. S. IV, 36.

« disent : Vous n'êtes pas nos frères, dites : Vous êtes nos « frères [1]. » — Et après avoir expliqué que cetitre ne convient proprement qu'aux baptisés engagés dans l'hérésie, Augustin poursuit : « Peut-être vous diront-ils : Pourquoi nous poursuivre ? Que voulez-vous de nous ? — Répondons : Vous êtes nos frères. — Ils diront encore : Arrière, nous n'avons rien de commun avec vous. — Eh bien ! nous avons, nous, bien des choses communes avec vous ; confessant tous un même Christ, il nous faut vivre dans le même corps, puisque nous vivons sous la même tête. — Mais pourquoi me rechercher, si à tes yeux je suis un homme perdu ? — O folie, folie insensée ! Et pourquoi donc irais-je à ta recherche, sinon parce que tu es perdu ? — Mais étant perdu, comment suis-je encore ton frère ? — C'est que je veux m'entendre dire : « Ton frère était mort et il revient à la vie, il était « perdu et le voilà retrouvé [2]. »

Il faut encore au moraliste chrétien l'énergie, la force pressante, qui achève la victoire et décide les résolutions. Augustin ne le cèdera pas en ce point à Chrysostome lui-même. S'il ne lui arrive guère, à notre connaissance, d'interrompre son enseignement pour batailler à outrance contre un abus ou un vice, personne du moins ne le surpasse en vigueur, quand les besoins de l'auditoire ou le développement normal de l'Écriture le mettent dans le cas de poursuivre un résultat immédiatement pratique. Le champion de Dieu pousse alors sa pointe avec une vigueur irrésistible.

Entendez-le prêcher, soit le pardon des injures [3], soit la nécessité de préférer la vie future à la vie présente [4], soit la sagesse qui ne prend pas le silence de Dieu pour une connivence ou un oubli [5]. Suivez, à travers des détails singuliers et des allégories parfois étranges, son argumentation

1. Isaïe, LXVI, 5, selon les Septante.
2. In Psalm., XXXII ; Enarr. II, Sermon II, 29.
3. S. CCXI.
4. S. CCCII, 2 à 8.
5. S. XVII, 3, 4, 5, 7.

inexorable contre les chrétiens qui acceptent de manger dans une salle où figurent des idoles [1]. Mais voyez-le surtout presser de toute sa force et de tout son amour l'âme faible qui diffère de se convertir. Augustin multiplie les raisons et met à néant les prétextes ; il attaque de toutes parts cette volonté hésitante, et, quand elle pense lui échapper, il la ressaisit tout de nouveau d'une étreinte plus vigoureuse et plus tendre, la poursuivant de retraite en retraite jusque dans le désespoir morne où elle se jette parfois. Écoutons au moins ce cri d'apôtre [2] : « Ne me dis pas : Je veux périr. Je ne veux pas, moi, que tu périsses, et mon *je ne veux pas* est meilleur que ton *je veux*. Imagine que ton père, menacé de léthargie, est là, malade, entre tes mains ; que tu es au chevet du vieillard ; que le médecin te dit : Ton père est en péril ; cette somnolence est un appesantissement mortel ; surveille-le, ne le laisse pas s'endormir. Quand tu le verras assoupi, réveille-le ; s'il ne suffit pas de le réveiller, secoue-le ; si c'est trop peu encore, pique-le : il y va de sa vie. Alors te voilà aux côtés du vieillard, prenant à tâche de le contrarier. Lui se laisse aller mollement à un mal qui le flatte ; il ferme ses yeux appesantis. Mais tu cries à ce pauvre père : Ne dormez pas. — Et lui : Laisse-moi, je veux dormir. — Et toi : Mais le médecin a dit : S'il veut dormir, ne le permettez pas. — Et lui : De grâce, laisse-moi ; je veux mourir. — Mais je ne le veux pas, moi, dit le fils à son père, à ce malheureux père qui accepte la mort. — Ah ! tu veux différer la mort d'un père, tu veux vivre quelques jours de plus avec ce vieux père, qu'il faudra pourtant bien voir mourir. Et voici Dieu qui te crie : Ne t'endors pas, ou crains de t'endormir à jamais ; réveille-toi pour vivre dans ma compagnie, pour avoir un Père immortel. Tu l'entends, et tu restes sourd ! »

Hélas ! on n'entend quelquefois que pour se plaindre, pour se récrier, pour accuser cette prédication importune qui *trouble les consciences* et les laisse finalement coupables

1. Sermon LXII, 7 et suiv.
2. S. XL, 6, 7.

d'un nouveau refus [1]. Mais que faire? L'apôtre est-il autre chose qu'un écho? Le croit-on maître d'anéantir ou de supprimer les divines menaces? Ne prend-il point sa part du trouble salutaire qu'il a mission de jeter dans les âmes? « Est-ce moi qui ai écrit ces paroles? Est-il en mon pouvoir de les effacer? Si je les efface, je crains d'être effacé moi-même du livre de vie. Les taire me serait possible, mais je crains de les taire. Il faut bien que je parle, et c'est en tremblant que je vous fais trembler [2]. » On sent ici l'homme de Dieu, fidèle à son mandat quoi qu'il en coûte, mais tout dévoué aux âmes, et les aimant de la charité de Dieu même.

La charité! Restons sur ce mot, sur cette notion supérieure et divine. Rien n'explique mieux l'éloquence du grand évêque. C'est la charité qui a fécondé ses merveilleuses aptitudes oratoires, la charité qui résume pour lui l'idée théorique et pratique de l'éloquence sacrée, la charité qui le fait lui-même commentateur populaire de l'Écriture, catéchiste de génie, moraliste sage, doux et pressant. On l'a pu voir déjà quelque peu dans cette brève notice : combien mieux le verrait-on dans l'œuvre même du maître! Il nous a conté que, à l'heure décisive de sa conversion, il entendit une voix qui chantait à plusieurs reprises : *Tolle, lege*, prends et lis [3]. Nous voudrions être cette voix, et dire avec la même force de persuasion à tous les ouvriers ou apprentis de la parole sainte : Lisez le grand prédicateur d'Hippone ; apprenez de lui la doctrine, mais surtout la charité qui fait la communication, c'est-à-dire l'éloquence. *Tolle, lege.*

1. Scio dicturos quosdam : Quid nobis voluit dicere? Terruit, gravavit nos, reos nos fecit. 7.

2. Sermon XL, 5.

3. Confessions, VIII, 12.

CHAPITRE VI

BOSSUET[1]

De saint Augustin à Bossuet, une modification considérable s'est produite dans les habitudes de la chaire. La théologie, science vivante et progressive du dogme toujours immuable, a coordonné ses éléments, fixé sa langue, arrêté ses formules. Déjà métaphysicienne au temps des Pères, elle s'est faite surtout logicienne avec les grands docteurs du moyen âge, et la scolastique est née. Comment la parole sacrée n'aurait-elle pas senti les effets de cette évolution? Faut-il croire et avouer sans restrictions, avec une certaine opinion courante, que les procédés de l'école ont mal à propos envahi la chaire ? Après tout, ce ne serait point merveille. D'aucuns ont abusé de la scolastique dans l'école même, et la scolastique n'en est pas moins demeurée l'arme de précision indispensable à combattre le sophisme, et pour tout dire, la méthode par excellence et comme la forme même de la raison. Ainsi, de la fin du moyen âge au milieu du dix-septième siècle, la prédication n'a pas toujours échappé à la sécheresse et au pédantisme, et toutefois il est vrai qu'elle a dû à la forte discipline intellectuelle de l'époque une puissance achevée de démonstration et d'enseignement. La scolastique a formé Bossuet et Bourdaloue ; voilà pour compenser largement les excentricités de plusieurs autres.

Quant à nous, constatons du moins ce fait universel. Au temps où nous arrivons, plus d'interprétation continue des Ecritures. L'homélie familière a disparu ; tout au

1. Cardinal de Beausset, *Histoire de Bossuet*. — Floquet, *Études sur la vie de Bossuet*. — Gandar, *Bossuet orateur*. — Bossuet, édition de Versailles (1815-1819) ; édition Lachat (Vivès, 1863-1866) ; édition Guérin (Berche et Tralin, 1877).

moins est-elle reléguée parmi les genres inférieurs et sans place marquée dans les catégories littéraires. Le discours usuel s'appelle encore *sermon*, c'est-à-dire conversation, entretien, *homélie*; mais de fait on ne le conçoit plus guère que comme une leçon rigoureusement méthodique, une thèse détachée se suffisant à elle-même, et de laquelle on dira par forme d'éloge : c'est un traité complet sur la matière. En ce point, nous avons déjà indiqué notre pensée. Qu'on nous permette de regretter quelque peu l'enseignement continu de l'Ecriture sainte. Qu'on nous permette, en admettant le mérite propre du sermon-thèse, de souhaiter qu'il cesse d'être la forme exclusive, le moule obligatoire de la parole de Dieu. Dans ce temps d'anarchie littéraire où l'on bouleverse impunément tous les genres, nous osons croire l'occasion bonne pour la prédication de se donner là-dessus plus de largeur et de liberté.

Il semble du reste que la manière de saint Augustin et de saint Chrysostome s'offre immédiatement comme type au prêtre à demeure, au chargé d'âmes, au curé. Celle de Bossuet et de Bourdaloue répondrait mieux à la condition du prédicateur de passage, du missionnaire. Mais est-il besoin d'ajouter que l'une et l'autre est riche pour tous en exemples précieux? Qu'il s'agisse des méthodes ou des hommes, ne nous attardons pas à essayer des comparaisons et à motiver des préférences. Parmi ces variétés de l'excellent, cherchons bien plutôt à faire notre profit de tout ; et puisque nous entreprenons d'étudier Bossuet, c'est l'heure où jamais de rappeler au lecteur nos visées toutes pratiques. Elles seules peuvent donner à ce travail quelque nouveauté, quelque originalité. Qu'on n'attende ni un éloge en forme, ni une monographie complète. La monographie serait trop vaste, et quant à l'éloge, nous le réduirons tout entier à cette proposition. Malgré sa grandeur ou plutôt à raison de sa grandeur même, Bossuet a pour le plus humble talent, pour le ministère le plus modeste, des leçons de haute valeur et de facile usage. Le présent chapitre ne va qu'à les mettre, s'il se peut, dans tout leur jour.

I

Si Bossuet est un génie inégal. — Histoire de ses progrès. Deux époques, deux manières. — S'il est plus spéculatif que pratique. — S'il est possible et utile de l'imiter.

Autrefois, on présentait volontiers le grand orateur comme un génie créé tout d'une pièce, mais resté d'ailleurs inégal. Erreur excusable chez ceux qui ne pouvaient tenir compte de la chronologie. Or on ne s'en inquiétait guère il y a quelque quarante ans. Alors, en parcourant dans l'édition de Versailles les sermons rangés suivant l'ordre liturgique, on pouvait rencontrer à la suite d'un chef-d'œuvre un discours visiblement imparfait, et faute de les rapporter à des époques différentes, il était assez naturel d'expliquer ces disparates par je ne sais quelle inégalité de nature. Aujourd'hui pareille hypothèse n'est plus soutenable. Si l'érudition littéraire a parfois le tort grave de s'amuser à des riens, ici du moins nous lui sommes redevables d'un grand service. En établissant la date certaine, ou tout au moins fort probable, de chaque sermon, elle a, du même coup, mis à néant plus d'une erreur et donné à la critique une base assurée.

Non, Bossuet ne s'est pas fait en un moment et tout d'une pièce, quitte à déconcerter ensuite l'admiration par des défaillances imprévues. En lui donnant le génie, Dieu ne l'a pas soustrait plus qu'un autre à la condition commune du travail et du progrès ; mais à ce prix, il l'a préservé de l'inégalité comme de la décadence. A la suite de son premier biographe, le cardinal de Beausset, nous pouvions le suivre pas à pas dans sa formation si lente et si laborieuse, à Dijon, où le jeune humaniste s'appelle déjà *Bos suetus aratro;* à Navarre où, pendant dix années entières, il approfondit la philosophie et la théologie scolastiques ; à Metz, où il achève par l'étude passionnée des saints Pères son noviciat sacerdotal et oratoire. Désormais l'histoire de ses premières prédications nous est pareillement connue. Ce que nous aurions pris pour inégalité dans son œuvre n'est plus que l'effort

progressif d'un esprit puissant, mais sans modèles contemporains, qui étend peu à peu sa vigueur native, s'enrichit d'expériences quotidiennes, contribue en se formant lui-même à fixer la langue française comme à créer parmi nous la grande éloquence de la chaire, et monte en quelques années à un point de perfection d'où il ne déchoira plus.

De son ordination, en 1654, à son premier carême au Louvre, en 1662[1], c'est un progrès continu et dont les caractères sont aujourd'hui manifestes. Au début, l'érudition sacrée déborde. Plein des beautés de la théologie et de celles que lui découvre la lecture quotidienne des saints Pères, le jeune chanoine de Metz voudrait les faire passer toutes dans ses discours, sans prendre garde qu'il étend démesurément le cadre, qu'il outrepasse les nécessités du sujet et risque de lasser un auditoire moins épris des grands modèles. Par une suite nécessaire, les citations abondent, les développements spéculatifs sont amples, les discours longs, les plans parfois compliqués. Joignez à cette exubérance de jeunesse l'incorrection d'un langage encore imparfait, une certaine familiarité rude, quelques détails populaires voisins de la trivialité, voire même du réalisme. Telle est la part des défauts dans le Bossuet primitif, déjà si riche d'ailleurs en traits admirables.

Mais peu à peu les progrès s'accusent et les défauts disparaissent. L'érudition devient moins intempérante, les plans moins complexes et les sermons plus courts ; tel point d'un sermon prêché aux Minimes de la place Royale, en 1660, fournit plus tard un discours entier. En même temps l'imagination se fait plus sobre ; l'orateur qui, à Metz, décrivait avec un véritable réalisme le martyre de saint Gorgon (1649), peindra de couleurs bien moins

1. On se rappelle que Bossuet débute à Metz, et que la première Station prêchée à Paris date de 1660. — Voici la liste de ses ministères réguliers dans la capitale ou à la cour : 1660, Carême, aux Minimes de la place Royale ; 1661, Carême, aux Carmélites de la rue Saint-Jacques ; 1662, Carême, au Louvre ; 1665, Avent, au Louvre ; 1666, Carême, à Saint-Germain, devant la cour ; 1669, Avent, au même lieu.

crues celui de saint Victor (1657). Le style se resserre; il prend par degrés cette fermeté mâle, cette grandeur simple et noblement familière qui feront de Bossuet le premier maître de la langue. Il n'est pas jusqu'à la méthode matérielle du travail préparatoire qui n'accuse l'expérience grandissante et la maturité. Au début, l'orateur novice couvre d'une écriture hâtive ses feuilles entières; plus tard, il laisse des marges; enfin il arrive à plier le feuillet en deux, faisant toujours la part plus large aux retouches et variantes. On a pu même noter d'un carême à l'autre un progrès sensible et déterminé quelquefois par la nature même de l'auditoire. Aux Minimes, en 1660, les sermons sont encore longs, le style encore empreint d'une familiarité parfois crue. L'année suivante, aux Carmélites, l'élévation mystique s'unit à une simplicité plus grande. En 1662, au Louvre, la morale s'applique plus nettement à la vie du monde, le langage est moins chargé de figures, plus sobre et plus continuellement accessible. Voilà le Bossuet de la seconde époque et de la seconde manière. Dès lors nous n'avons plus sous les yeux l'orateur puissant mais imparfait par endroits et contestable; c'est le prédicateur consommé, le modèle sûr, et si nous ne pouvons ni ne devons tout lui prendre, au moins n'y trouverons-nous plus à blâmer.

Désormais on ne peut se défier de Bossuet comme d'un maître inégal et sujet à défaillance. Il n'y a plus qu'à distinguer nettement deux époques dans sa carrière de prédicateur et deux parts dans ce qui nous reste de son œuvre. N'eût-on sous la main qu'une édition antérieure aux travaux de la critique, ce discernement reste facile. On sait les imperfections caractéristiques du début. Dès lors, tout discours où on les rencontre appartient à coup sûr à la période de formation. Quant à l'usage pratique, rien de plus simple. Inspirons-nous du parfait et laissons le reste : c'est le bon sens.

On entend que l'absence de données chronologiques ait pu induire même de bons juges à estimer Bossuet inégal. On s'explique moins aisément le préjugé, ou si l'on veut,

l'impression encore visible çà et là, qui le ferait plus spéculatif que pratique. Un simple coup d'œil jeté sur la table de ses sermons commencerait à nous convaincre du contraire. A part les fêtes, où le mystère du jour est le thème obligé, on y voit tout d'abord que la plupart des sujets sont pris en pleine morale usuelle. Qu'on recompose d'après les indications chronologiques le plan d'un Avent ou d'un Carême : on sentira dans le choix des matières et dans leur ordonnance une intention manifeste d'apostolat[1]. Pense-t-on d'ailleurs que, lorsqu'il prêche les Mystères, l'orateur ne fasse pas une large part aux conclusions morales ? Quoi de plus pratique, par exemple, que ses sermons de Noël, de Pâques, de la Pentecôte ? Si l'on trouve quelques longueurs spéculatives dans celui de l'Ascension[2], ce caractère même et beaucoup d'autres le rattachent à la première époque. Partout ailleurs, la morale fleurit bientôt sur le dogme ; et de même dans les discours où la morale est le point de départ, le dogme est appelé immédiatement comme point d'appui. Alliance rationnelle et féconde : c'est l'ordre même et le vrai sens chrétien des choses. Mais à quoi bon nous étendre ? S'il restait une ombre sur ce point, le moindre effort d'enquête personnelle aurait vite fait de la mettre à néant.

Et ne dissiperait-il pas du même coup une sorte de frayeur respectueuse que ce grand nom inspire, semble-t-il, à la modestie de quelques-uns ? Avouons que l'admiration même est parfois mauvaise conseillère. Dans le langage traditionnel, Bossuet s'appelle l'*aigle de Meaux*, et cette métaphore louangeuse pourrait mal servir ses intérêts, les nôtres

1. En 1662, lors du premier Carême prêché à la cour, et qui marque dans la carrière de Bossuet le point de la perfection consommée, il traite successivement : de la parole de Dieu, — de l'impénitence finale, — de l'ambition, — de la mort, — de l'efficacité de la pénitence, — de l'ardeur de la pénitence, — de l'intégrité de la pénitence, — des devoirs des rois, — de la Passion de Notre-Seigneur ; — à quoi il faut joindre deux sermons sur la sainte Vierge pour les fêtes de la Purification et de l'Annonciation.

2. On le rapporte avec beaucoup de probabilité à l'année 1656.

plutôt. Il est si naturel de conclure : Qui suis-je pour suivre le vol de l'aigle ? et de confondre encore une fois l'imitation discrète et sage avec la folle prétention d'égaler! Mais à ce compte, il faudrait nous écarter de tous les grands modèles. L'admiration se tournerait en fin de non-recevoir, enlevant aux génies leur plus enviable honneur, celui de profiter à la foule, mais surtout nous ôtant à nous-mêmes la meilleure chance de progrès. Et comment se former, comment développer sa force native, sinon par le commerce avec un plus fort que soi? Qu'on ne singe pas Bossuet, à la bonne heure ! Il ne s'agit point davantage de le copier, de le réciter tel quel, de lui emprunter certaines formules qui sautent aux yeux d'abord et qui, pour la plupart, ont précisément le malheur d'appartenir à l'époque imparfaite[1]. Il n'est pas non plus question d'exhiber devant l'auditoire contemporain quelques peintures de mœurs prises sur le vif d'une cour et d'une société disparues. Mais derrière ces particularités caractéristiques d'un siècle et d'une situation, il y a le fond invariable de l'art ; sous le costume, suranné en quelques détails, il y a, tout comme dans Chrysostome et dans Augustin, le corps et l'âme de l'éloquence éternelle, de la prédication chrétienne qui, une fois créée, ne change plus. Voilà ce qu'il faut dégager, saisir et faire nôtre par une imitation discrète, mesurée sur nos forces personnelles et suffisamment appropriée aux besoins de notre temps. Est-ce impossible ? Assurément non. Est-ce difficile ? Beaucoup moins qu'on ne le suppose peut-être. Et si quelques-uns en doutaient sur la foi de certaines autorités ou critiques traditionnelles[2], nous les renverrions à Bossuet lui-même et à l'expérience de sa manière : la réponse n'est pas ailleurs. Allons-y donc sans retard ; cherchons ce que l'on peut

1. « Tu t'abuses, chrétien... J'ai appris du grave Tertullien », etc.

2. Ces critiques ou autorités donneraient lieu à une discussion peut-être intéressante. Mieux vaut nous en priver, croyons-nous. Ne voulant à aucun prix glisser dans la polémique, nous dirons simplement ce qui est à nos yeux l'évidence même; le lecteur contrôlera nos dires, les sermons de Bossuet à la main.

prendre à ce modèle : c'est le plus court et le plus décisif pour démontrer qu'on lui peut prendre quelque chose.

II

Comment Bossuet conçoit le ministère de la prédication. — Effacement de l'homme devant Dieu ; fierté de l'homme qui représente Dieu. — La parole de Dieu partout invoquée. — Bossuet traducteur et commentateur de l'Ecriture. — Fierté de la foi. — Dédain pour l'incrédulité. — En quoi ce dernier trait ne serait plus à imiter aujourd'hui.

Le premier trait offert à notre imitation, c'est l'idée que Bossuet se fait du ministère. Idée exacte, élevée, toute chrétienne et surnaturelle. « ... Les prédicateurs de l'Évangile ne montent pas dans les chaires pour y faire de vains discours qu'il faille entendre pour se divertir. A Dieu ne plaise que nous le croyions! Ils y montent dans le même esprit qu'ils vont à l'autel. Ils y montent pour y célébrer un mystère et un mystère semblable à celui de l'Eucharistie. Car le Corps de Jésus-Christ n'est pas plus réellement dans le sacrement adorable que la vérité de Jésus-Christ est dans la prédication évangélique [1]. » Et comme l'éloquence n'est, d'après saint Augustin, que la suivante de la sagesse inspirée [2], comme Dieu est le seul maître et docteur, l'unique soleil qui fait voir la vérité, tandis que le prédicateur la montre seulement du doigt [3]; par une suite nécessaire, ce qu'il importe de faire entendre, c'est la parole personnelle de Dieu, de Jésus-Christ. « Allons, fidèles, à Jésus-Christ, allons à la véritable sagesse. Entendons parler notre Dieu dans sa langue naturelle, je veux dire dans les oracles de son Écriture [4]. » — « Cherchons, cherchons encore quelque puissante considération dans la doctrine

1. *Parole de Dieu*, Ier point. Deuxième dimanche de carême. Aux Carmélites de la rue Saint-Jacques, 10 mars 1661.

2. *Ibidem*. — Saint Augustin, *De Doctrina christiana*, IV.

3. *Ibidem*, IIe point.

4. *Providence*. Proposition. Troisième dimanche après Pâques (1656).

des Évangiles : c'est la seule qui touche les cœurs ; une seule parole de l'Évangile a plus de puissance sur nos âmes que toute la véhémence et toutes les inventions de l'éloquence profane [1]. » — « O Seigneur ! parlez vous-même dans cette chaire, vous seul avez droit d'y parler, et jamais on n'y doit entendre que votre parole. Je veux suivre votre Écriture de mot à mot et de parole à parole : il ne faut point que l'homme parle ; je ne veux pas ici contrefaire la voix de Dieu ni imiter son tonnerre [2]. »

Ainsi, d'une part, le ministre de Dieu s'effacera totalement devant Celui qu'il représente, et toute pensée d'ambition se perdra dans l'intérêt dominant du ministère. Point de ces « finesses dont le monde est las [3] », — en est-il moins las de nos jours ? — et, en leur place, rien que « ces deux beaux ornements de l'éloquence chrétienne, la simplicité et la vérité [4] » ; rien que « la vive et majestueuse simplicité, les douces promesses et l'onction céleste de l'Évangile ».

D'autre part, cet ambassadeur, si complètement effacé quant à sa personne, traitera les affaires de son maître avec une fierté magnifique ; il sentira et fera sentir à tous la hauteur souveraine de l'enseignement divin. N'attendez pas qu'il se prévale des habiletés humaines, des autorités humaines. A son gré, c'est *pour ne pas dégénérer d'elle-même* que la doctrine de Jésus-Christ a dédaigné le soutien de l'éloquence [5]. Et si, parlant de Dieu, il emprunte quelques traits à la philosophie païenne, il prend soin de marquer qu'il n'a pas prétendu fortifier par là notre croyance. « A Dieu ne plaise que j'oublie si fort la dignité de cette chaire et la piété de cet auditoire, que de vouloir établir par des raisons et des autorités étrangères ce qui nous est

1. *Nativité de la très sainte Vierge.* Troisième sermon, Ier point.

2. *Fondements de la justice divine,* Proposition. Troisième sermon pour le premier dimanche d'Avent. (Edition de Versailles.)

3. Vêture d'une nouvelle catholique, le jour de la Purification. Exorde (1655 ?).

4. *Ibidem.*

5. Troisième sermon pour la Circoncision. 1687.

si manifestement enseigné par la sainte parole de Dieu et la tradition ecclésiastique[1] ! » Voilà de quelle jalousie Bossuet défend l'honneur de la vérité révélée. Et n'est-ce pas de fait un grave tort que de la présenter comme grandement honorée par les hommages inconscients, incomplets, quelquefois même perfides, que lui rendent les étrangers ou les ennemis? Non qu'il faille s'en interdire l'usage et dédaigner ce que Tertullien appelait le témoignage de l'âme naturellement chrétienne : mais, le cas échéant, il ferait bon noter, à la manière de Bossuet, que le principal honneur en est pour les témoins eux-mêmes et que notre foi repose sur de meilleurs fondements. Cette précaution n'est que juste, et, dans un temps de foi languissante, elle est plus opportune que jamais.

L'homme effacé devant le Dieu qu'il représente, l'homme fier et jaloux de la majesté du Dieu qu'il représente : ne passons pas trop vite sur ces deux caractères du prédicateur tels que le maître les conçoit et les réalise.

Une conséquence du premier, c'est — nous l'avons vu — de faire parler Dieu lui-même, c'est d'exploiter à fond l'Écriture, et en ce point capital que de leçons à recevoir de Bossuet ! C'est tout d'abord l'exactitude, la vigueur littérale de la traduction. Sur le tard, à soixante ans, le vieil évêque eut le courage de s'attaquer directement à la langue hébraïque ; mais dès sa jeunesse il avait accoutumé de confronter avec la Vulgate des versions plus littérales, et il conseillait de le faire « pour prendre le génie de la langue sainte et de ses manières de parler[2] ». Traducteur exact, il excelle d'ailleurs à transporter dans son propre style les hardiesses originales de la langue sacrée ; mais en outre, sauf peut-être quelques singularités au début, il interprète, il applique le texte avec une justesse et une sûreté magistrales, génie

1. *Divinité de la religion.* Deuxième sermon pour le deuxième dimanche d'Avent, 1665.

2. *Sur le style et la lecture des écrivains et des Pères de l'Église pour former un orateur.* Notes pour le jeune cardinal de Bouillon (1669 ou 1670).

pratique, hardi dans les mots mais non pas aventureux dans les choses, en tout ami du clair et du vrai. Chacun peut en faire l'épreuve, et nous n'avons pas à y insister.

Ce qui demande un peu plus d'attention, c'est l'allure habituelle de son commentaire, c'est la mise en œuvre littéraire ou oratoire de l'Ecriture. Bossuet y est passé maître ; mais, à vrai dire, il ne fait que continuer la tradition des Pères, tradition toujours actuelle comme la mine à exploiter est inépuisable toujours.

Avec saint Chrysostome, avec saint Augustin, Bossuet s'attache tout d'abord au texte lui-même ; il a cette attention patiente, cette habitude de méditation profonde qui pénètrent les expressions bibliques et en dégagent toute la valeur. Jésus a passé en faisant le bien, dit l'Evangile, et Bossuet se rappelle ces conquérants que « la folle éloquence du siècle » félicite d'avoir marqué leur route par autant de victoires que de pas. « Ah ! que mon Sauveur a parcouru la Judée d'une manière bien plus admirable ! Je puis dire qu'il l'a parcourue moins par ses pas que par ses bienfaits. *Pertransiit benefaciendo.* Il allait de tous côtés, visitant ses malades, distribuant partout un baume céleste, je veux dire une miraculeuse vertu qui sortait de son divin corps, devant laquelle on voyait disparaître les fièvres les plus mortelles et les maladies les plus incurables : *Pertransiit benefaciendo.* Et ce n'était pas seulement les lieux où il s'arrêtait quelque temps qui se trouvaient mieux de sa présence. Il rendait remarquables les endroits dans lesquels il passait par la profusion de ses grâces. En cette bourgade il n'y a plus d'aveugles ni d'estropiés ; sans doute, disait-on, le bienfaisant Jésus a passé par là : *Pertransiit*[1]. »

Qui n'aura remarqué dans ce développement la simplicité, l'insistance, la vie, toutes choses éminemment populaires ? Mais surtout qui n'a vu comment les deux mots du texte ont été pressés jusqu'à rendre, pour ainsi dire, toute leur substance ?

1. *Jésus-Christ comme objet de scandale,* Ier point. Premier sermon pour le deuxième dimanche de l'Avent.

Quelquefois à chaque partie de la citation s'ajoute une réflexion brève et d'autant plus saillante. « *Hodie mecum eris in Paradiso.* — *Hodie*, aujourd'hui : quelle promptitude! — *Mecum*, avec moi : quelle compagnie! — *In Paradiso*, dans le Paradis : quel repos[1]! » Il se peut que nous ayons là une simple note à développer de fait; mais dans cette forme même, elle a son cachet et contient l'indication d'un procédé.

Toutefois le commentaire habituel est plus large; chaque détail s'éclaire à son tour par une série d'explications, de doutes proposés, d'interrogations, de citations parallèles[2], en quoi Bossuet ne fait que suivre les Pères, quand il ne les traduit pas. Il les imite encore et quelquefois les dépasse dans les développements d'imagination où il est si grand poète, mais poète toujours attentif à faire transparaître sous l'image une notion parfaitement précise, toujours soigneux de réduire les figures les plus hardies à leur signification simple et pratique, en sorte que l'esprit ne demeure pas dans le vague un seul instant. Nous en citerons plus loin un exemple bien digne de remarque. Voilà en effet un mérite de premier ordre, et pour nous une importante leçon. Rien ne rebute dans le style de la chaire comme les figures, les allusions, les allégories où l'auditeur a peine à saisir un sens déterminé[3].

En tout cela, nous l'avons dit, Bossuet reproduit les Pères en disciple original et de génie. Mais ce qui est à lui plus qu'à personne, c'est une singulière chaleur et impétuosité d'âme par où il s'empare du texte, le fait sien, le

1. Premier sermon pour la Quinquagésime.

2. Voici quelques types de ce développement plus ample : *Diligite inimicos vestros.* Charité fraternelle. Proposition. Vendredi après les Cendres (1660). — Prière de Notre-Seigneur au Jardin. Première Passion. Ier point (1660). — *Spiritus Domini super me.* Premier sermon pour le deuxième dimanche d'Avent. Ier point.

3. Mgr de Ségur disait avec une simplicité un peu rude : « Les prêtres sont parfois si ennuyeux dans leurs Instructions parce qu'ils ont un style de convention, à périphrases... » (*Vie de Mgr de Ségur*, t. I, p. 119.)

continue en se confondant avec l'écrivain sacré, ou même avec le divin Maître qui parle. C'est ainsi qu'il commente la prière de Notre-Seigneur à la Cène [1], et de quelle vivacité!

« *Pater, quos dedisti mihi*, Père, ceux que vous m'avez donnés, non seulement comme mes compagnons et mes frères, mais comme mes membres; *volo*, je veux; ah! ce sont mes membres; si vous me laissez la disposition de moi-même, vous me devez laisser celle de mes membres. *Volo ut ubi sum ego et illi sint;* je veux que là où je suis, ils y soient aussi. Si je suis dans la gloire, il faut qu'ils y soient, *mecum*, *mecum*, avec moi, par unité avec moi....»

Ces quelques mots donnent une idée de la manière, manière vivante et chaleureuse entre toutes, mais qu'il n'est assurément pas difficile de s'approprier.

L'Écriture étudiée à fond est la première force de Bossuet, et qu'on nous permette de le répéter avec insistance, il ne tient qu'à nous que cette force devienne nôtre : c'est affaire de méditation habituelle, affaire de travail et de piété encore plus que de talent. Prenons-y garde aussi. Manifestement Bossuet apporte à l'interprétation du texte sacré les ressources d'une nature supérieure, la puissance d'une âme d'élite appliquant à l'objet toutes ses facultés à la fois. Mais s'il est vrai de dire en un sens que par là il donne du sien à l'Écriture, il lui doit certes beaucoup plus qu'il ne lui donne. C'est dans la Bible qu'il trouve ce trésor d'idées nobles et précises qui fait comme le premier fonds de son génie. C'est dans la Bible qu'il trouve et le développement de ses aptitudes oratoires, poétiques, lyriques, et la meilleure part de son style incomparable. C'est elle qui, en aidant sa puissance native, achève en lui le théologien, le penseur, l'orateur, le poète, l'écrivain. Puisons après lui dans cette source toujours vive, et ce que l'Écriture a fait pour achever son génie, qu'elle le fasse, proportion gardée, pour étendre le talent qu'il a plu à Dieu de nous départir.

1. Second sermon pour la Toussaint, I[er] point.

Imitons donc cette sagesse et pour tout dire cette humilité élémentaire qui efface l'homme devant Dieu, qui appuie sans relâche la parole de l'homme sur la parole propre de Dieu. Imitons encore, dans les limites de la charité et de la prudence apostolique, cette assurance vigoureuse, cette noble autorité de l'ambassadeur qui connaît et honore sa mission. Certes, les circonstances où nous vivons ne sont pas pour nous déconseiller pareille attitude. Plus notre foi semble humiliée par la défection d'un grand nombre, plus il importe d'en soutenir hardiment la hauteur divine; plus il est naturel aussi de l'honorer d'un culte ardent, comme les braves se serrent avec une fierté triste autour du drapeau que la foule a déserté. A part la différence des temps et des situations, Bossuet nous sera là un beau modèle. Ainsi apprendrons-nous de lui à ne jamais abaisser la Révélation devant les opinions humaines, à maintenir le caractère incompréhensible des mystères contre les prétentions d'une raison qui voudrait tout expliquer et tout voir.

Mais il est un point où nous devons cesser de le suivre. Bossuet dédaigne fort l'incrédulité [1], et bien que, en l'accablant de ses sarcasmes, il ne sorte pas un moment de la justice ni de la charité essentielle, si on voulait voir dans son dédain quelque autre chose que le zèle pur, une trace légère de hauteur native, d'humeur impérieuse peut-être, nous n'oserions pas plus contredire cette impression que nous y ranger absolument. En tout cas, il importe de noter que la situation n'est plus la même. Assurément ni la foi n'est aujourd'hui moins fondée ni l'incrédulité plus honorable. Du moins les incroyants sont légion, et, si coupables que leur incroyance puisse les faire, leur nombre, qui ne les excuse pas, nous défend en bonne sagesse politique de les traiter comme Bossuet pouvait traiter les quelques *libertins* de son temps. Mais surtout n'avons-nous pas lieu d'espérer que Dieu les tient beaucoup moins inexcusables? Au dix-sep-

1. Voir le sermon sur la *Divinité de la religion*, fin du Ier point; Deuxième sermon pour le deuxième dimanche d'Avent (1665), et l'*Oraison funèbre de la princesse Palatine*, vers le milieu du discours.

tième siècle, l'éducation tout entière étant chrétienne, on ne sortait de la foi que par une apostasie bien personnelle, accomplie volontairement en pleine lumière. Qui ne voit la différence? Aujourd'hui tant d'âmes n'ont guère connu la vérité que par les préjugés qui l'obscurcissent ou les calomnies qui la défigurent! Plutôt que de les accabler, la prédication contemporaine doit les plaindre avec grand amour et les désabuser avec une patience infinie, *in omni patientia et doctrina*. Mais encore se doit-elle à elle-même et au Dieu qui parle en elle, de se montrer d'autant plus ferme et assurée qu'elle se heurte plus constamment au doute et à la contradiction.

Quant à Bossuet, nous savons que, son époque étant donnée, il a entendu avec autant d'autorité que de grandeur l'attitude qui convient à l'interprète de la vérité divine. Si nous avions entrepris son éloge, avant de quitter l'ordre des considérations générales, nous aurions encore bien des traits à relever. Mais nous sortirions de notre cadre. Descendons plutôt sur un terrain pour nous plus pratique. Étudions l'art du prédicateur, ou plutôt le mouvement habituel de cette grande âme parmi les objets que son ministère l'oblige à traiter. Voyons par où Bossuet demeure actuel, accessible à tous, pour tous imitable : ce sera bien du reste un éloge et le meilleur.

III

De la popularité dans l'éloquence. — Equivoques à dissiper. — Avant tout, c'est l'art de rendre la vérité saisissante à l'auditeur quel qu'il soit — Bossuet, comme tous les maîtres, excellent modèle de cet art. — Popularité qui naît de la lumière. — Ampleur du détail. — Vues d'ensemble. — Philosophie simple du langage. — Popularité qui naît de la couleur. — L'imagination collaboratrice de l'intelligence. — Images continuelles. — Comparaisons. — Les plus hautes vérités rendues sensibles. — Popularité qui naît de la chaleur communicative. — Bossuet pathétique dans la peinture morale, — dans le mouvement proprement dit.

Nous osons croire que ceux qui auront bien voulu nous suivre jusqu'ici ne nous imputeront pas un goût immodéré

du paradoxe. Il faut pourtant nous résoudre à étonner peut-être quelques lecteurs en résumant ainsi le mérite pratique de Bossuet. Ce génie, redouté de plusieurs comme trop sublime, est, à nos yeux, un modèle de haute et saine popularité. Plus nous l'avons pratiqué, plus nous avons aimé en lui ce caractère, et à ceux qui liront sans prévention les œuvres de sa maturité oratoire nous promettons à coup sûr la même jouissance et le même profit.

Levons tout d'abord une équivoque. On est populaire en plus d'un sens. Ne parlons pas de cette popularité de fait qui s'appelle aussi la vogue et ne s'attache pas toujours au mérite : elle ne saurait être ici en question. Hors de là, le titre de prédicateur populaire appartient d'abord à celui qui, par préférence ou par nécessité d'emploi, s'adresse plus ordinairement à un auditoire illettré. Choisir ou accepter ce ministère est l'honneur d'une âme de prêtre ; le bien remplir suppose d'éminentes qualités de théologien pratique et d'orateur. Ce ministère, Bossuet en était-il incapable ? Pourquoi faut-il que des *tachygraphes* n'aient pas suivi l'évêque de Meaux dans ses tournées pastorales et noté ses instructions familières comme on notait jadis celles de saint Chrysostome et de saint Augustin ? Il y aurait là, nous n'en doutons pas, matière à de piquantes surprises, mais encore plus à l'admiration, à l'édification. Du moins parmi les œuvres de sa jeunesse, il est tel sermon, le panégyrique de saint François d'Assise par exemple, qui fut prêché devant un auditoire de faubourg, et où l'on peut voir comment ce grand esprit savait condescendre aux plus humbles. En tout cas, nous n'admettrons jamais que la hauteur de son génie l'y ait rendu moins propre. Non certes, ce qui empêche de bien prêcher au peuple, ce n'est pas la profondeur de la doctrine et l'élévation de la pensée ; c'est bien plutôt le demi-savoir, la pensée incomplète et confuse, l'irréflexion par où l'on oublie de se mettre à la place des auditeurs.

A vrai dire, la question n'est point encore là. De fait, dans le plus grand nombre des sermons qui nous restent,

Bossuet parle aux gens du monde, aux grands. Mais qu'on veuille bien y prendre garde. La note glorieuse de popularité ne s'attache pas seulement au fait de prêcher les simples ; elle ne dépend pas de l'auditoire, mais du prédicateur ; elle est en lui le don, le mérite oratoire par excellence, l'aptitude à rendre la vérité pleinement lumineuse et facilement accessible aux esprits, l'art d'en adapter avant tout l'exposition aux exigences de l'âme humaine, puis de la proportionner aux dispositions particulières de l'auditeur, quel qu'il soit. De ces deux éléments, le second est de beaucoup le plus aisé : il n'y faut qu'un peu d'attention et d'expérience ; le premier est le principal et aussi le moins facile ; c'est le triomphe du talent consommé ; ce serait aussi la meilleure gloire du génie. A ce compte, la popularité vraie et enviable peut manquer dans une chaire de village, et Bossuet pouvait la porter dans la chaire du Louvre. Il y a plus : le prédicateur de village pourrait et peut encore aujourd'hui apprendre de Bossuet cette qualité maîtresse. Changez quelques termes vieillis, écartez quelques allusions, omettez quelques développements un peu plus métaphysiques ; il reste le fond, l'esprit de la méthode, la puissance à creuser une idée, à la déployer sous toutes ses faces, à la colorer d'une poésie sobre et voyante, à l'échauffer du feu de l'âme, à la faire entrer dans l'auditeur par toutes ses facultés à la fois. Voilà les éléments premiers, essentiels, de la popularité vraie. Voilà ce dont le prédicateur a besoin tout d'abord sans distinction de ministère et d'auditoire. Voilà ce que Bossuet lui enseignera, comme Chrysostome, comme Augustin, comme tous les maîtres, car on n'est maître qu'à ce prix.

Allons au détail ; analysons autant qu'il nous sera possible ce mérite pratique du grand sermonnaire. On nous permettra d'indiquer les exemples sans les citer au long. Etant donné les limites nécessaires de cette étude, mieux vaut, croyons-nous, approfondir un seul type où tout doit se retrouver à la fois.

Et d'abord, quoi de plus populaire que la lumière ? Or

elle rayonne du noble esprit de Bossuet, non pas éblouissante, comme on l'a dit, mais aussi douce qu'éclatante, parce qu'elle est pleine, continue, progressive. Tout éclairer, tout approfondir, ne pas laisser derrière soi une ombre, un doute : premier soin de l'intelligence supérieure, et pour son contentement propre, et pour la satisfaction d'autrui. De là, chez Bossuet, l'ampleur habituelle du développement, l'ampleur patiente sans lenteur, pénétrant les objets à fond sans perdre un moment ni un mot, l'ampleur alliée à la précision, déployant l'ensemble en toute aisance et vigueur, sans admettre dans le détail une idée obscure ou flottante[1]. Au reste, pour mener ce développement et aller droit à l'esprit des écoutants, Bossuet met en œuvre tous les secrets de la bonne stratégie oratoire. Comme il sait donner à une vérité son épanouissement progressif et magnifique, il sait de même la resserrer, l'enfoncer pour ainsi dire au vif de l'intelligence par des répétitions de plus en plus brèves et claires[2]; il sait la pousser en avant par des gradations originales et simples[3]. Il a appris des saints Pères, ou plutôt de la nature même, l'art de tenir les esprits en haleine en les interrogeant et dialoguant avec eux[4]. Or tout cela ne lui sert pas seulement à faire la lumière sur un point spécial. Il aime à ouvrir dans l'occasion des perspectives plus vastes, à présenter la doctrine par grandes masses

1. L'Incarnation voulue de Dieu pour confondre la sagesse humaine (*Panégyrique de saint François d'Assise*, début) — Deux états de la vérité de Dieu, l'un regardant le siècle présent, l'autre le siècle futur (*Vérité évangélique*, Ier point, début. Troisième sermon pour le premier dimanche de carême 1662), etc.

2. Double attentat du péché : contre la volonté de Dieu, contre la volonté pécheresse. — *Nécessité de la pénitence*. Proposition. Troisième dimanche d'Avent (1665). — Double cause de l'aveuglement des hommes à l'endroit des souffrances. *Nécessité des souffrances*. Proposition (premier sermon pour le dimanche de la Quinquagésime).

3. Trois âges de la vie surnaturelle, correspondant aux trois victoires de Notre-Seigneur sur trois conséquences du péché. (*Sur la pénitence*, IIe point. Pour le Jubilé de 1656.)

4. Effets de l'amour divin. (Deuxième *Panégyrique de saint François de Paule*, Ier point, début, 1660.)

ou même à l'enfermer tout entière en un discours. Tel est son admirable sermon sur la divinité de la religion[1], type accompli de l'exposé ou résumé dogmatique. Là sont tous les mérites du genre : justesse et rapidité dans le détail, impression de grandeur dans l'ensemble, enthousiasme contenu ou indigné devant cette majesté du vrai ou devant les folles oppositions de l'homme. Mais le genre lui-même, le fait de ramasser ainsi comme en un faisceau toute la lumière de la vérité chrétienne, est d'un exemple excellent. Quelle joie, quelle assurance pour l'âme, dans le spectacle de cette unité, de cette liaison parfaites, qui sont la marque exclusive du christianisme et déjà une présomption de divinité !

Nous l'avons reconnu plus d'une fois : pour le prédicateur, le problème pratique, la difficulté mais aussi le triomphe, c'est d'unir la simplicité à la hauteur, c'est de donner aux vérités divines un tour aisé, un visage populaire. Or, si l'on a quelque peu fréquenté Bossuet, on avouera qu'il y excelle. Toutes ses facultés s'y emploient, et en particulier sa merveilleuse imagination[2]. Mais, dans ce difficile ouvrage, la première part, la meilleure, appartient encore à la profondeur simple de l'esprit, à l'insistance de la réflexion, d'où sort l'exposition nette, vigoureuse, abondante. Le génie, celui-là comme tous les autres, est fait avant tout de bon sens et d'attention ; c'est l'âme puissante, mais dont l'application double la puissance. Nous l'avons vu approfondir un texte de l'Écriture, en tirer des richesses de bon aloi, qu'on s'en veut de n'avoir point trouvé soi-même, tant la découverte en était facile, mais qu'on ne trouve pas de fait parce qu'on ne se commande pas assez de réfléchir. Nous le verrions de même creuser les mots, les expressions reçues, les dictons populaires, dégager toute une philosophie du langage usuel, sorte

1. Deuxième sermon pour le deuxième dimanche d'Avent (1665).

2. On peut voir dans les différents sermons pour la Toussaint l'expression oratoire de la glorification des élus, Dieu travaillant à leur bonheur *in manu forti* et *brachio extento*, Dieu frappant ce grand coup de maître qui les rendra éternellement éblouis de leur gloire. C'est la théologie la plus haute réduite en images et en sentiments.

de monnaie courante que l'on dépense négligemment sans regarder à l'effigie. Ainsi remarque-t-il cette condamnation écrite par la force des choses, ou plutôt de main divine, dans le nom même de toutes les sectes. Zwinglien, Calviniste : mots qui sonnent la séparation, le schisme, en accusant l'origine humaine ; — Chrétien, Catholique : noms qui disent l'unité, l'universalité[1]. Ainsi relèvera-t-il l'usage d'ajouter à un refus d'aumône cette formule banale et pourtant déjà chrétienne : « Dieu vous assiste ! » c'est-à-dire d'abandonner le pauvre à Dieu, selon la parole du Psalmiste : *Tibi derelictus est pauper*[2]. On dit à un homme pour le détourner d'une fausse démarche : « Ne faites pas cela, vous vous en repentiriez » ; et le présomptueux est si fou que de pécher par cela même qu'il compte s'en repentir[3]. Écoutons encore l'Église parlant aux Luthériens : « Mes enfants, respectez mes cheveux gris ; voyez cette antiquité vénérable. Je ne vieillis pas parce que je ne meurs jamais, mais je suis ancienne. Pourquoi vous vantez-vous de m'avoir rétablie ? Quoi ! vous avez fait votre mère[4] ! » Quel auditoire n'entendrait pas des arguments de cette nature ? C'est le bon sens original, c'est la vraie popularité.

Bon sens qui voit promptement le vrai des choses, attention qui affine le bon sens, qui pénètre les objets et les épuise : de l'un et de l'autre sort la lumière, ici promenée lentement et comme versée à longs flots paisibles, éclatant ailleurs en traits vigoureux mais simples. Voilà ce qui n'est pas si malaisé d'imiter dans ce modèle, qu'on déclare trop vite inimitable. Qui ne doit fortifier en soi le bon sens par l'attention habituelle ? N'est-ce pas faute de cet exercice que la médiocrité — médiocrité de l'effort beaucoup plus que du talent — est tour à tour, sinon à la fois, banale et

1. Pour la vêture d'une nouvelle catholique, le jour de la Purification (1655 ?).

2. *Panégyrique de saint François d'Assise.* I^er^ point.

3. *Divinité de la Religion.* III^e^ point. Deuxième sermon pour le deuxième dimanche d'Avent.

4. *Sur l'Église.* II^e^ point. Samedi après les Cendres.

inintelligible ? Tel prédicateur de ville ou de campagne a de fait une parole bien moins populaire que celle de Bossuet. Pourquoi ? Parce qu'il effleure tout, parce qu'il ne met dans les esprits que des lueurs confuses, parce qu'il ne s'impose pas, peut-être même parce qu'il n'a jamais bien conçu l'énergie d'attention requise pour amener une vérité jusqu'au plein jour.

Mais si la lumière est populaire, la couleur ne l'est pas moins. Qui veut rendre la vérité facile a trop peu fait de la déployer devant l'esprit, s'il n'a su du même coup la peindre à l'imagination et presque aux yeux. Donner un corps à l'abstraction est pour l'orateur sacré une nécessité de chaque instant ; et, bien loin que le génie y soit plus embarrassé qu'un autre, c'est là au contraire une de ses parties excellentes. Voyez plutôt Bossuet. Son imagination le cède-t-elle à celle de Chrysostome, par exemple ? Nous n'en voudrions pas répondre. Mais on pourrait la croire plus parfaitement maîtresse d'elle-même, et sa puissance en est accrue d'autant.

Ici le mérite caractéristique, le trait que chacun peut saisir et faire sien par habitude, c'est l'alliance étroite, le concours incessant de la faculté brillante avec la faculté sévère, de l'imagination avec l'intelligence. Quand Bossuet parle, le docteur et le peintre vont toujours de concert. Dans les morceaux même où l'imagination se met plus à l'aise, la raison suit pas à pas, expliquant l'expression figurée, la ramenant au sens direct et pratique, partout jalouse d'épargner à l'auditeur le vague malaise ou peut-être le plaisir malsain d'une vision incomplète et vague. Dans la trame habituelle du discours, il est curieux de voir l'image et la notion intellectuelle se suivre ou se précéder l'une l'autre. Tantôt c'est l'imagination qui a le pas ; mais alors l'intelligence vient sans retard faire saillir l'idée sous l'image, le dessin sous la couleur ; tantôt c'est l'intelligence qui parle la première ; mais aussitôt l'imagination achève, en montrant aux yeux ce que l'esprit vient de voir. Assurément Bossuet n'a point prémédité cette alternance. Mais elle

existe, moralement continue sans ombre de monotonie, et tout lecteur un peu attentif en aura bientôt fait l'épreuve; mais d'ailleurs aucune préméditation n'y est requise de la part de l'orateur; il suffit d'une âme souple et forte appliquant à l'objet toutes ses puissances à la fois.

L'heureuse influence de ce concours des facultés deviendra particulièrement manifeste à qui étudiera chez Bossuet la comparaison et l'allégorie. Par la force de son imagination, il voit les objets sensibles et les met, comme il les a vus, en lumière et en relief. Avec son sens droit et pratique, il sait les choisir à propos et toujours en pleine veine populaire, dans la nature connue de tous ou dans les relations usuelles de la vie. Grâce à son attention pénétrante, il saisit tous les points de rapport, et, au lieu d'indiquer vaguement l'analogie, il la pousse jusqu'au bout, lui donnant par là tout l'éclat démonstratif dont elle est capable. Qu'il montre le temps singe de l'éternité, imitant la constance par la succession et nous rendant subitement chaque instant qu'il nous dérobe[1]; qu'il peigne aux yeux, d'après un verset du Psaume xxxvi, la guerre insensée du pécheur contre le ciel[2]; qu'il prête à la vérité les traits d'une reine étrangère, voyageant ici-bas avec un double cortège d'ennemis et de défenseurs[3]; partout vous trouverez à le suivre cette satisfaction plénière que donne la vue précise achevant la compréhension facile.

On a justement admiré en lui la puissance de tout rendre avec une égale aisance. Mais gardons-nous d'y voir un secret qui lui soit propre, une sorte de grand arcane où tout notre effort serait de comprendre sans espoir d'imiter. Que

1. *Nécessité de travailler à son salut.* Ier point. Premier sermon pour le premier dimanche d'Avent (1665). — Voir plus loin l'analyse complète de ce discours.

2. Gladius eorum intret in corda ipsorum et arcus eorum confringatur (Ps. xxxvi, 16). *Nécessité de la pénitence.* Ier point. Troisième dimanche d'Avent (1669).

3. *Divinité de la Religion.* Ier point. Deuxième sermon pour le deuxième dimanche d'Avent (1665).

faut-il, non certes pour en faire autant, mais pour faire de même? Savoir sa langue : c'est affaire de travail ; — imaginer en même temps que l'on raisonne : c'est une habitude à prendre et où le commerce de Bossuet nous aidera grandement. Alliance intime, collaboration assidue de l'imagination et de l'intelligence, et toujours attention qui applique au sujet ces deux facultés à la fois : voilà, croyons-nous, ce qui a fait Bossuet capable de traduire en langage sensible et populaire les faits les plus délicats de la psychologie, tels que la conception même de l'être spirituel[1], les phénomènes naturels ou surnaturels de la vie morale, tels que les degrés de la chute de l'âme et de son retour[2], voire même les mystères de Dieu et ses insondables profondeurs[3].

Docteur et catéchiste, Bossuet arrive, par l'entier déploiement de sa puissance d'esprit, à la simplicité, à la lucidité, qui font l'éloquence vraiment populaire. Coloriste vigoureux et sage, il occupe fortement l'imagination, mais pour mieux saisir l'intelligence : autre condition de la belle et saine popularité. Il en est une troisième, le sentiment, la chaleur indispensable à compléter chez les écoutants l'enchantement de la couleur et de la lumière ; la passion, emportant quelquefois le discours en élans rapides et manifestes qui sont les mouvements oratoires, mais toujours, et jusque dans l'exposition la plus sévère, circulant à fleur des choses comme un feu intérieur qui fait tout vivre. D'aucuns ont voulu contester à Bossuet ce dernier caractère de popularité ; mais, vraiment, n'est-ce pas se convaincre d'avoir peu lu celui qu'ils jugent? Et devrons-nous pro-

1. *La Mort.* IIe point. Vendredi de la quatrième semaine de Carême (1662).

2. Profession de Mme de la Vallière (1675).

3. *Jésus-Christ devant tous les temps*, théologie de saint Jean l'Évangéliste (Élévations sur les mystères, douzième semaine, élévation VII). Nous prenons cet exemple hors des sermons proprement dits, et parce qu'il est incomparable, et parce qu'il offre au prédicateur la même leçon que n'importe quel fragment oratoire. Aussi bien où est la différence et qui eût empêché Bossuet de prêcher cette méditation sans y changer une syllabe?

longer démesurément cette étude pour le montrer plein de toutes les passions saintes, sans lesquelles on n'est pas en chaire le vrai homme de Dieu ?

Faut-il prouver que cette âme grave et sereine a, quand la matière le comporte, les ardeurs et les impétuosités de la grande éloquence ? Qu'on l'entende seulement parler de la royauté de Jésus-Christ, de la Passion, de la nécessité de travailler à son salut, de l'impénitence finale, de la pénitence, de la divinité de la religion ; pour peu qu'on ait le sens de l'âme et qu'on sache la retrouver sous les mots, on aura bientôt vu jaillir de celle-là l'enthousiasme, l'indignation, la pitié, l'amour, le zèle, toute la flamme oratoire. Il n'y a qu'une seule chose qu'on ne doive pas attendre d'elle, c'est qu'elle oublie de se gouverner dans son transport, c'est qu'elle néglige de penser clair et juste parmi les ardeurs de la passion. Or, tel est précisément le plus haut mérite de la sensibilité chez Bossuet, le plus populaire aussi.

Populaire ! on ne l'est pas en étourdissant l'esprit, en ébranlant les nerfs par des brusqueries et des violences ; on l'est en remuant fortement et sainement l'homme tout entier. Voilà le pathétique de Bossuet, celui de Chrysostome, d'Augustin, de tous les vrais modèles. Quand Bossuet émeut, il continue de convaincre et de peindre : c'est une âme qui ne cesse d'agir avec tout elle-même. Où l'une de ses facultés prend par occasion un plus large essor, les autres sont entraînées dans le tourbillon, non comme des vaincues ou des vassales, mais comme des auxiliaires toujours en action ; disons mieux, la raison est toujours reine, toujours guidant avec une fermeté sûre les élans qui semblent l'emporter elle-même. Nous admirions tout à l'heure le concours incessant de l'imagination et de l'intelligence ; pour voir l'orateur au complet, il faut introduire une troisième force, la sensibilité ; mais le concours ne s'arrête pas un instant. Bossuet est chaleureux quand il peint ou quand il raisonne, et quand la chaleur domine, le discours demeure nettement et puissamment raisonnable. C'est pour cela même qu'il n'agite pas la surface nerveuse, mais qu'il descend aux

profondeurs ; c'est pour cela qu'il est fort, pénétrant, populaire en un mot.

Il l'est dans la peinture morale, dans la description animée de la vie : observateur profond, mais qui sent en même temps qu'il observe, qui entre avec une prompte souplesse dans toutes les passions qu'il est amené à peindre. Montaigne a dit justement : « Nous aimons qu'on nous avertisse de nous-mêmes. » Combien plus l'aimons-nous, combien en sommes-nous touchés et véritablement subjugués, quand la parole nous apporte l'écho fidèle et vibrant de notre âme, quand l'orateur achève en nous la conscience de nos impressions intimes, tant il en a la vision claire et le sentiment exact! Bossuet a ce mérite, mérite populaire entre tous. Moins pâle que Nicole, moins sombre et moins amer que Pascal, il touche à toutes les cordes avec une justesse puissante, et il ne faudrait qu'un peu de patience et de temps pour extraire de ses discours une psychologie expérimentale quasi complète[1]. Qu'on y admire la science pratique du prêtre et cette divination qui est une des meil-

1. Comme nous ne souhaitons rien tant que de provoquer et de guider chez quelques-uns une étude plus approfondie, jetons ici quelques indications à l'aide desquelles on pourrait commencer au moins le travail dont nous suggérons l'idée. — 1° *Caractères généraux des passions.* Principes de douleur et d'amertume que toutes renferment (*Nécessité de la pénitence*, Ier point, vers la fin, troisième dimanche d'Avent, 1669). — Rapidité des sens, lenteur de la raison (*Véritable conversion*, Ier point, quatrième dimanche d'Avent, 1669). — Caractère d'infinité, désir d'une jouissance éternelle (quatrième sermon pour la Circoncision, Ier point). — Souffrances qui les suivent (*Utilité des souffrances*, IIe point, premier sermon pour la Quinquagésime, 1663?). — Aveuglement, dépravation, inconstance : triple mal de l'âme humaine (*Loi de Dieu*, Introduction, deuxième sermon pour la Quinquagésime, 1653? 1656?). — 2° *Les Ages de la vie.* Leurs folies différentes (*Ibidem*, Ier point) — La Jeunesse (*Panégyrique de saint Bernard*, Ier point). — 3° *Passions en particulier.* Haine (*Charité fraternelle*, vendredi après les Cendres, 1660). — Vanité (*Honneur*, mardi de la deuxième semaine de Carême, 1660). — Amour des plaisirs (premier sermon pour le troisième dimanche de Carême, 1666). — Ambition (deuxième sermon pour le quatrième dimanche de

leures parts du talent; mais qu'on n'oublie pas de noter ce que l'instinct du cœur et l'expérience acquise doivent à la réflexion et à l'habitude de n'en isoler jamais le sentiment.

Quant au mouvement proprement dit, ce n'est pas, si l'on nous permet cette comparaison, comme un flot qui charrie pêle-mêle des éléments de valeur inégale, un torrent où il faut se laisser emporter sans y regarder de trop près. Considérez l'ensemble : il entraîne; examinez le détail : tout y est solide et résistant, parce que tout y est pensé, raisonné, réfléchi. Ni la passion n'a fait tort à la logique, ni la logique à la passion véritable. Malgré notre dessein d'étudier en un seul type toutes les qualités pratiques du maître, nous ne pouvons nous défendre d'éclairer par un exemple ce que nous venons d'avancer. Bossuet montre dans la richesse une tentation de dureté, et par là même une disposition funeste à l'impénitence finale.

« O Dieu clément et juste! ce n'est pas pour cette raison

Carême, 1662). — Orgueil (*Loi de Dieu*, IIe point, deuxième sermon pour la Quinquagésime). — 4° *Défauts d'esprit ou de caractère :* Vain plaisir que prend l'homme à la peinture de ses propres travers (troisième sermon pour la Circoncision IIIe point). — L'homme juge tout, et Dieu même, d'après ses propres dispositions (*Nécessité de travailler à son salut*, Ier point, premier sermon pour le premier dimanche d'Avent, 1665). — L'esprit humain trop étroit pour se comprendre lui-même (*Utilité des souffrances*, Ier point, premier sermon pour la Quinquagésime). — Vaines excuses (*Jugement dernier*, IIe point, deuxième sermon pour le premier dimanche d'Avent, 1669). — Éclats scandaleux (*ibidem*). — 5° Phénomènes de la vie surnaturelle. Faiblesse de notre nature corrompue par le péché (troisième sermon pour la Circoncision, IIe point). — L'homme en présence des vérités divines (*Prédication évangélique*, troisième sermon pour le premier dimanche de Carême, 1662). — Respect dû à la vérité (deuxième sermon pour le dimanche de la Passion, 1661). — Difficulté de vouloir (*Nécessité de la pénitence*, IIe point, quatrième sermon pour le premier dimanche de Carême, 1661). — Présomption et désespoir (*ibidem*). — Les *Panégyriques* renferment de belles peintures des vertus chrétiennes, et les *Oraisons funèbres* ne sont pas moins admirables par certains morceaux d'éclat que par l'analyse délicate et *sentie* des plus nobles qualités du caractère. — Voir en particulier Condé, les deux Henriette, la Palatine.

que vous avez communiqué aux grands de la terre un rayon de votre puissance ; vous les avez faits grands pour servir de pères à vos pauvres : votre Providence a pris soin de détourner les maux de dessus leur tête, afin qu'ils pensassent à ceux du prochain ; vous les avez mis à leur aise en liberté, afin qu'ils fissent leur affaire du soulagement de vos enfants : et leur grandeur, au contraire, les rend dédaigneux; leur abondance, secs; leur félicité, insensibles; encore qu'ils voient tous les jours non tant des pauvres et des misérables, que la misère elle-même et la pauvreté en personne, pleurante et gémissante à leur porte. D'où vient une dureté si étonnante ?

« Je ne m'en étonne pas, chrétiens ; d'autres pauvres plus pressants et plus affamés ont gagné les avenues les plus proches, et épuisé les libéralités à un passage plus secret. Expliquons-nous nettement : je parle de ces pauvres intérieurs qui ne cessent de murmurer, quelque soin qu'on prenne de les satisfaire ; toujours avides, toujours affamés dans la profusion et dans l'excès même ; je veux dire vos passions et vos convoitises. C'est en vain, ô pauvre Lazare ! que tu gémis à la porte, ceux-ci sont déjà au cœur ; ils ne s'y présentent pas, mais ils l'assiègent ; ils ne demandent pas, mais ils arrachent. O Dieu ! quelle violence ! Représentez-vous, chrétiens, dans une sédition, une populace furieuse, qui demande arrogamment, toute prête à arracher si on la refuse : ainsi dans l'âme de ce mauvais riche ; et ne l'allons pas chercher dans la parabole, plusieurs le trouveront dans leur conscience. Donc, dans l'âme de ce mauvais riche et de ses cruels imitateurs, où la raison a perdu l'empire, où les lois n'ont plus de vigueur, l'ambition, l'avarice, la délicatesse, toutes les autres passions, troupe mutine et emportée, font retentir de toutes parts un cri séditieux, où l'on n'entend que ces mots : « Apporte ! apporte ! » *Dicentes : Affer ! affer*[1]*!* apporte toujours de l'aliment à l'avarice, du bois à cette flamme dévorante ; apporte une somptuosité

1. Prov., xxx, 15.

plus raffinée à ce luxe curieux et délicat; apporte des plaisirs plus exquis à cet appétit dégoûté par son abondance. Parmi les cris furieux de ces pauvres impudents et insatiables, se peut-il faire que vous entendiez la voix languissante des pauvres, qui tremblent devant vous, qui, accoutumés à surmonter leur pauvreté par leur travail et leurs sueurs, se laissent mourir de faim plutôt que de découvrir leur misère? C'est pourquoi ils meurent de faim; oui, Messieurs, ils meurent de faim dans vos terres, dans vos châteaux, dans les villes, dans les campagnes, à la porte et aux environs de vos hôtels; nul ne court à leur aide : hélas! ils ne vous demandent que le superflu, quelques miettes de votre table, quelques restes de votre grande chère. Mais ces pauvres que vous nourrissez trop bien au dedans épuisent tout votre fonds. La profusion, c'est leur besoin; non seulement le superflu, mais l'excès même leur est nécessaire, et il n'y a plus aucune espérance pour les pauvres de Jésus-Christ, si vous n'apaisez ce tumulte et cette sédition intérieure; et cependant ils subsisteraient, si vous leur donniez quelque chose de ce que votre prodigalité répand, ou de ce que votre avarice ménage[1]... »

Voilà, certes, un mouvement, et de la plus haute éloquence. Mais comme toute l'âme en est satisfaite! Elle comprend, elle voit, elle sent tout à la fois. D'autre part, quoi de plus simple, de plus actuel? Et qui empêcherait de redire aujourd'hui ce morceau sans y changer une syllabe?

Nous ne nous sommes donc pas trompé en présentant

1. *Impénitence finale*, III^e^ point (deuxième sermon pour le jeudi de la deuxième semaine de carême 1662). Notons en passant comment Bossuet plaidait la cause du pauvre devant la cour et Louis XIV en personne. J. de Maistre a dit que les misères du peuple ne lui arrachèrent jamais *un cri* (*De l'Église gallicane*, l. II, ch. XII). On a étrangement abusé de ce mot. Il faut entendre un cri contre le respect : c'est la pensée de l'auteur, évidente à qui regarde le contexte... Comment oublier du reste cet étonnant discours sur l'*éminente dignité des pauvres dans l'Église*, discours qu'on ne pourrait peut-être prêcher aujourd'hui sans alarmer la police? (Sermon pour la Septuagésime, 1659.)

Bossuet comme un modèle excellent de popularité bien entendue. Tout le rend digne de cet éloge, le plus enviable pour le génie même : ampleur lumineuse de la doctrine, vivacité sobre de la peinture, chaleur de la passion raisonnable. Il saisit l'âme tout entière parce qu'il met toute la sienne dans sa parole; il se rend maître de tout l'homme parce qu'il pense et parle en homme complet. Achevons de nous en convaincre en retrouvant dans un seul discours toutes les qualités dont on a vu l'analyse.

IV

Un sermon type. — Sur la nécessité de travailler à son salut. — Le vrai Bossuet.

Nous sommes dans la chapelle royale du Louvre, le premier dimanche d'Avent de l'année 1665. La station va s'ouvrir par un sujet tout moral et pratique : la nécessité de travailler à son salut, et d'y travailler sans retard. L'épître du jour a fourni le texte : *Hora est jam nos de somno surgere*[1], texte d'ailleurs en parfaite harmonie avec l'Évangile qui nous parle du réveil suprême, du jugement universel.

Bossuet aime à saisir promptement et vivement son auditoire; parfois même il ne lui déplaît pas de l'étonner. Ce n'est pas affectation, encore moins ce qu'il faudrait nommer charlatanisme; c'est expérience de l'homme; c'est conscience d'avoir de quoi soutenir par la suite les promesses du début. Au reste, s'il étonne un moment l'esprit, c'est à charge de s'expliquer et de le satisfaire.

Il commence, cette fois, par déclarer que tout dort en ce monde et même à la cour, dans cet ardent foyer de l'activité humaine. En effet, devant la raison chrétienne, ceux-là seuls veillent qui sont attentifs à leur salut. Dès lors, n'y a-t-il pas au pied de cette chaire bien des endormis que ce discours ne réveillera point peut-être? Et cependant l'Église ne s'y épargne pas. Elle fait retentir à nos oreilles le fracas de la ruine dernière du monde, « lorsque la nature, étonnée de la

1. Rom., XIII, 11.

majesté de Jésus-Christ, rompra tout le cours de ses mouvements ». Puis voici le grand Paul qui, devançant la trompette de l'ange, « mêle sa voix au bruit confus de l'univers et nous dit d'un ton éclatant : O fidèles ! l'heure est venue de nous réveiller : *Hora est jam nos de somno surgere.* » — Comptez les choses accomplies en quelques lignes : l'intelligence étonnée mais satisfaite, l'auditeur saisi et personnellement intéressé par l'application directe qui tout d'abord lui est faite, défié même implicitement par la crainte avouée de le voir s'obstiner dans le sommeil ; mis en présence d'une image qu'il ne saurait plus perdre de vue, car elle fait, pour ainsi parler, le sujet même, et tout le discours en va sortir C'est de l'art, et du meilleur ; mais quel art serait plus naturel et populaire que celui-là ?

Au dix-septième siècle, dans ces longs sermons qui ne lassaient point le sérieux de nos pères, l'exorde proprement dit était ordinairement suivi d'une entrée en matière ou proposition plus ou moins étendue. Disons net que nous ne regrettons point la perte de cet usage. Il donnait parfois au discours l'apparence d'une puissante machine un peu lourde et lente à s'ébranler. Bossuet ne s'écarte pas ici de la tradition, mais le branle est donné vite ; la proposition court au but et la division s'en détache simple, nette, rapide. Pour tous, justes ou pécheurs, la vigilance est nécessaire comme l'assoupissement périlleux. Combattons donc l'assoupissement dans ses deux formes possibles : sommeil de l'oubli, langueur de l'hésitation ; sommeil du pécheur insouciant pour qui Dieu n'est plus, langueur de l'âme faible qui dispute avec ses habitudes coupables et tarde à s'en arracher. Voilà les deux points du discours vivement énoncés et posés pour ainsi dire sur deux phénomènes sensibles, voyants, d'expérience quotidienne. Encore une simple et belle condition de popularité.

Sommeil du pécheur, insouciance, oubli total de Dieu et de sa justice : tel est donc le premier ennemi à combattre. On ne lui portera qu'un seul coup, mais terrible, au sens chrétien et raisonnable ; on le dénoncera comme un athéisme

et cet unique argument remplira la première partie. Voyons-le s'établir, se déployer, prendre possession de notre esprit, de notre imagination, de notre cœur, avec cette ampleur puissante et sûre qui fait les convictions profondes et prépare seule les résolutions de quelque valeur.

Une thèse bien posée est déjà prouvée à demi, et, pour la poser bien, il y a presque toujours lieu de fixer certaines notions, de lever certaines équivoques. N'arrive-t-il jamais au prédicateur de construire tout un sermon sur des données qu'il oublie d'éclaircir et que l'auditeur ne cherche même pas à entendre? Paroles perdues. L'esprit de Bossuet est plus réfléchi, plus pratique, plus amoureux de la pleine lumière. Aussi prend-il soin de distinguer trois formes possibles d'athéisme : l'erreur insensée qui proteste que Dieu n'est pas; — le désir, la passion intéressée qui voudrait que Dieu ne fût pas; — l'oubli qui nous fait vivre en tout comme si Dieu n'était pas.

Voilà donc toute l'attention ramassée et concentrée sur cette dernière forme de négation; mais les deux autres n'ont point paru seulement pour la dégager et la mettre au jour. Chacune a été nettement accusée, vivement réfutée dans l'énoncé même, et l'auditeur averti de prendre garde à l'une et à l'autre. Car si la négation formelle de Dieu est chose rare et monstrueuse — heureux temps où l'on avait droit de le dire! — si le désir d'anéantir Dieu ne se rencontre pas dans l'auditoire; il n'est d'ailleurs âme si chrétienne que la dépravation, que l'empire des sens ne puissent mener là. Qu'on veuille bien lire le texte, car notre analyse n'est point pour en dispenser, au contraire, et l'on sentira tout ce qu'il peut y avoir de netteté, de vigueur, de sentiment contenu, dans une simple explication préliminaire, dans un morceau pour ainsi dire sacrifié.

Mais nous voici en présence de notre objet précis. — Oubli de Dieu, véritable athéisme; car « ce à quoi nous ne daignons penser est comme nul à notre égard ». Bossuet le dit et passe, trop pratique pour s'attacher à prouver l'évidence même. S'il eut jamais quelque faible pour la spéculation,

l'expérience et la maturité l'en ont bien guéri. Le principe étant hors de doute, ce qui importe ici c'est le fait, l'oubli qui écarte Dieu de notre pensée, le dédain qui nous fait tenir Dieu pour néant. Or, qui ne s'en avouera plus ou moins coupable? On tremble sous le regard de l'homme, et l'on vit « dans une souveraine tranquillité des regards de Dieu ». Mais trêve de ces moralités générales, qui amusent l'esprit sans contraindre la conscience aux applications personnelles.

« Quand vous déchirez en secret ceux que vous caressez en public; quand vous les percez de cent plaies mortelles par les coups incessamment redoublés de votre dangereuse langue; quand vous mêlez artificieusement le vrai et le faux pour donner de la vraisemblance à vos histoires malicieuses; quand vous violez le sacré dépôt du secret qu'un ami trop simple a versé tout entier dans votre cœur, et que vous faites servir à vos intérêts sa confiance, qui vous obligeait de songer aux siens, combien prenez-vous de précautions pour ne point paraître? Combien regardez-vous à droite et à gauche? Et si vous ne voyez pas de témoins qui puissent vous reprocher votre lâcheté dans le monde, si vous avez tendu vos pièges si subtilement qu'ils soient imperceptibles aux regards humains, vous dites : « Qui nous a vus? »..... Vous ne comptez donc pas parmi les voyants Celui qui habite aux cieux!.... Pourquoi ne songez-vous pas qu'il est tout vue, tout ouïe, tout intelligence; que vos pensées lui parlent, que votre cœur lui découvre tout; que votre propre conscience est sa surveillante et son témoin contre vous-même? Et cependant, sous ces yeux si vifs, sous ces regards si perçants, vous jouissez sans inquiétude du plaisir d'être caché..... »

Le moraliste est-il assez net et hardi, le logicien assez vigoureux dans ses indications brèves, le peintre assez habile à les servir l'un et l'autre?

Il est donc trop certain : nous vivons d'oubli de Dieu, chrétiens de profession et de croyance, athées en conduite et en fait. Mais l'esprit humain passe du fait à la cause par une pente naturelle, et Bossuet connaît trop bien l'homme

pour procéder autrement. Pourquoi donc cet oubli, cet athéisme, ce sommeil brutal?

C'est la grande illusion de notre intelligence étroite : nous n'imaginons bien que ce que nous ressentons en nous-mêmes; nous jugeons tout d'après nos dispositions personnelles. Le pécheur se flatte vaguement que, à force d'oublier Dieu, il s'en fait oublier; que, en s'endormant dans l'insouciance, il endort la justice divine elle-même. Psychologie profonde et simple, avec une pointe d'ironie qui fait tristement sourire. Bien que l'orateur n'en dise rien, comment ne pas songer à ces oiseaux qui se croient cachés quand ils ont mis leur tête sous leur aile? Et voilà la sagesse humaine dans les choses du salut. Folle sagesse! car si Dieu se tait, il ne se taira pas toujours; s'il paraît dormir, le réveil viendra, terrible. Ici encore nous passons du fait aux causes. Dieu attend : pourquoi? C'est miséricorde peut-être; à tout le moins, c'est assurance de son pouvoir et de ses vengeances futures. Un roi laisse parfois aller jusqu'au bout une conjuration dont il tient tous les fils.

« Ainsi et à plus forte raison, ce Dieu tout-puissant qui, du centre de son éternité, développe tout l'ordre des siècles, et qui, sage dispensateur des temps, a fait la destination de tous les moments devant[1] l'origine des choses, n'a rien à précipiter. Ceux-là se hâtent et se précipitent dont les conseils sont dominés par la rapidité des occasions et emportés par la fortune : il n'en est pas ainsi du Tout-Puissant. Les pécheurs sont sous ses yeux et sous sa main. Il sait le temps qu'il leur a donné pour se repentir et celui où il les attend pour les confondre. Cependant, qu'ils mêlent le ciel et la terre pour se cacher, s'ils pouvaient, dans la confusion de toutes choses; que ces femmes infidèles et ces hommes corrompus et corrupteurs se couvrent eux-mêmes, s'ils peuvent, de toutes les ombres de la nuit; que ceux qui s'entendent si bien pour conspirer à leur perte enveloppent leurs intelligences déshonnêtes dans l'obscurité d'une intrigue impéné-

1. Avant.

trable : ils seront découverts au jour arrêté ; leur cause sera portée devant le tribunal de Jésus-Christ, où leur conviction ne pourra être éludée par aucune excuse ni leur peine retardée par aucune plainte. »

En admirant jusqu'ici l'ampleur vigoureuse, la suite aisée, le rayonnement paisible et fort, nous aurions pu noter déjà l'action continue, le rôle populaire de l'image et du sentiment. Mais il faut surtout l'étudier dans la suite, où l'orateur, sans y prendre garde, a ramassé toutes ses puissances, tous les traits caractéristiques de sa manière.

Voilà donc une dernière cause possible du silence de Dieu. En se taisant, il commence de punir ; en accordant aux pécheurs un repos qui les étonne eux-mêmes, il les abandonne à l'endurcissement, au sommeil de mort, avant-coureur de l'impénitence finale. Cette thèse redoutable, Bossuet l'établit tout d'abord sur un principe d'expérience et de raison. Tout n'est pas encore perdu tant qu'il y a dans l'homme quelque chose qui prend contre lui-même le parti de Dieu. « Mais si nous sommes si malheureux que d'être tout à fait d'accord avec nos péchés », le mal est au comble et presque sans remède. Ainsi, comme c'est la miséricorde qui réveille la conscience par le châtiment, c'est la colère, la colère extrême, qui l'endort dans une paix menteuse. La raison le dit, mais — chose notable — rien n'est fait, aux yeux de Bossuet, si Dieu ne le dit lui-même, et voilà qui amène cette célèbre paraphrase d'Isaïe, l'un des plus admirables types de l'éloquence chrétienne. Plein essor de l'imagination, ardeur et souplesse du sentiment, vigueur dominante de l'esprit qui, parmi tout cela, raisonne, explique, éclaire chaque objet en le réduisant au précis et au pratique ; tout ce que peut tirer de l'Écriture une âme d'élite y attachant à la fois toutes ses puissances ; mais, par contre, tout ce que ces mêmes puissances peuvent gagner au commerce habituel de l'Écriture : voilà qui ressort manifestement de ces quelques lignes où Bossuet s'est mis tout entier.

« Encore que cette doctrine paraisse assez établie sur l'ordre des jugements de Dieu, je penserai n'avoir rien fait

si je ne la prouve clairement : il faut que je vous montre dans son Écriture le progrès d'un si grand mal. Le prophète Isaïe nous le représente tenant en sa main une coupe, qu'il appelle la coupe de la colère de Dieu : *Bibisti de manu Domini calicem iræ ejus*[1]. « La main du Seigneur vous a fait « boire la coupe de sa colère. » Elle est, dit-il, remplie d'un breuvage qu'il veut faire boire aux pécheurs ; mais d'un breuvage fumeux comme un vin nouveau, qui leur monte à la tête et qui les enivre. Ce breuvage qui enivre les pécheurs, qu'est-ce autre chose, Messieurs, que leurs péchés mêmes et leurs désirs emportés, auxquels Dieu les abandonne? Ils boivent comme un premier verre, et peu à peu la tête leur tourne ; c'est-à-dire que, dans l'ardeur de leurs passions, la réflexion à demi éteinte n'envoie que des lumières douteuses. Ainsi l'âme n'est plus éclairée comme auparavant ; on ne voit plus les vérités de la religion, ni les terribles jugements de Dieu, que comme au travers d'un nuage épais. C'est ce qui s'appelle dans les Écritures « l'esprit de vertige[2] » qui rend les hommes chancelants et mal assurés. Cependant ils déplorent encore leur faiblesse ; ils jettent quelques regards du côté de la vertu qu'ils ont quittée. Leur conscience se réveille de temps en temps, et dit en poussant un secret soupir dans le cœur : ô piété! ô chasteté! ô innocence! ô sainteté du baptême! ô pureté du christianisme! Les sens l'emportent sur la conscience : ils boivent encore, et leurs forces se diminuent, et leur vue se trouble. Il leur reste néanmoins quelque connaissance et quelque souvenir de Dieu. Buvez, buvez, ô pécheurs! buvez jusqu'à la dernière goutte, et avalez tout jusqu'à la lie. Mais que trouveront-ils dans ce fond? « Un breuvage d'assoupissement, dit le saint prophète, qui « achève de les enivrer jusqu'à les priver de tout sentiment :» *Usque ad fundum calicis soporis bibisti, et potasti usque ad fæces*[3]. Et voici un effet étrange : « Je les vois, poursuit « Isaïe, tombés dans les coins des rues, si profondément as-

1. Isaïe, LI, 17.
2. *Ibid.*, XIX, 14.
3. *Ibid.*, LI, 17.

« soupis, qu'ils semblent tout à fait morts » : *Filii tui projecti sunt, dormierunt in capite omnium viarum*[1]. C'est l'image des grands pécheurs, qui, s'étant enivrés longtemps du vin de leurs passions et de leurs délices criminelles, perdent enfin toute connaissance de Dieu et tout sentiment de leur mal. Ils pèchent sans scrupule : ils s'en souviennent sans douleur : ils s'en confessent sans componction : ils y retombent sans crainte : ils y meurent enfin sans repentance. »

Donc, ô pécheurs! éveillez-vous, et sans rien attendre. Sortez du sommeil, mais encore secouez la langueur. Ce dernier mot nous introduit à la seconde partie. Esquissons-la plus brièvement.

Comme l'Écriture a fourni le grand mouvement qui termine la première, c'est encore là que Bossuet va chercher un point d'appui pour prendre tout de nouveau son essor. On aime à voir ainsi la parole sainte dans son double rôle de premier principe et d'argument décisif. L'orateur se repose avec une complaisance visible en récitant, sans un mot de commentaire, la parabole du Serviteur vigilant, et, qu'il y ait songé ou non, la gravité sereine de l'Évangile fait un frappant contraste avec les impétuosités lyriques du Prophète. Or, la parabole nous apprend deux choses : la première, que la mort nous surprendra; la seconde, que, à l'encontre de cette surprise inévitable, il n'est point d'autre remède que de veiller. Deux vérités où l'âme du prédicateur va s'attacher tout de nouveau avec sa triple puissance de raisonner, d'imaginer et de sentir.

La mort nous surprendra. Quoi de plus vraisemblable, à ne considérer que l'illusion où le temps nous jette? Singe de l'éternité, « s'il nous dérobe un jour, il nous en rend subtilement un semblable..., et l'année qui est écoulée semble ressusciter dans la suivante ». A la vérité, « une longue suite nous découvre toute l'imposture. Les rides sur notre front, les cheveux gris, les infirmités, ne nous font que trop remarquer quelle grande partie de notre être est déjà

1. Isaïe, LI, 20.

abîmée et engloutie ». Mais, après tout, le temps « ne nous dépouille que peu à peu et nous mène aux extrémités opposées par une pente si douce et tellement insensible, que nous nous trouvons engagés au milieu des ombres de la mort avant que d'avoir songé comme il faut à notre conversion ». Vous entendez le poète, le poète populaire, qui rend tout vivant et visible.

La mort nous surprendra, car Jésus-Christ nous le déclare. Et nous, plus téméraires que saint Pierre à l'annonce du reniement, nous osons démentir la Vérité même! Il est de foi que le dernier jugement, malgré tant d'avant-coureurs terribles, sera pour le monde une surprise; et la mort le serait moins? La mort! Mais elle « ne viendra pas de loin avec un grand bruit pour nous assaillir. Elle s'insinue avec la nourriture que nous prenons, avec l'air que nous respirons, avec les remèdes mêmes par lesquels nous tâchons de nous en défendre. Elle est dans notre sang et dans nos veines; c'est là qu'elle a mis ses secrètes et inévitables embûches, dans la source même de la vie. C'est de là qu'elle sortira, tantôt soudaine, tantôt à la suite d'une maladie déclarée, mais toujours surprenante et trop peu prévue ». — Voilà le poète encore, et combien simple! Croit-on que les humbles esprits ne l'entendraient pas?

Mais Bossuet n'est poète que par le mouvement naturel et spontané de son âme; il n'est poète qu'au bénéfice de l'apostolat, et c'est l'apôtre surtout que nous allons entendre dans cette seconde partie du discours, l'apôtre pressant, rapide, nerveux, livrant à son auditoire ce *duel à mort* dont a parlé M^me^ de Sévigné.

Contre la surprise du dernier jour, l'unique remède est la vigilance continuelle, et c'est folie de rêver dans l'avenir une conversion plus facile. Pourquoi? Parce que l'habitude aura fortifié tous les vices, et Bossuet le dit en moraliste profond et pratique, semant à pleines mains les exemples, les détails précis. Pourquoi encore? Parce que si l'habitude est plus forte, par contre les motifs de changement n'auront rien alors de plus décisif. « Y aura-t-il un autre Jésus-Christ,

un autre Évangile, une autre foi, une autre espérance, un autre paradis, un autre enfer? » — Pourquoi enfin? Parce que tel qui se flatte de se convertir à son heure est menacé ou plutôt déjà puni par l'insensibilité grandissante, par l'endurcissement que produit le péché à mesure qu'il se multiplie.

« C'est que ces hommes corrompus perdent toute crainte de Dieu, c'est-à-dire tout le frein de leur licence; ces femmes achèvent de perdre tout ce qui leur reste de modestie, c'est-à-dire tout l'ornement de leur sexe. Enfin, le crime n'a plus pour nous une face étrange qui nous épouvante; mais il est devenu malheureusement familier et n'étonne plus notre âme endurcie. »

Et Bossuet pousse droit à l'auditoire; il invoque l'expérience :

« Songez à vos premières chutes... Vos remords étaient plus vifs et vos retours à Dieu plus fréquents. Vous périssiez, mais souvent vous versiez des larmes sur votre perte, et vos tristes funérailles étaient du moins honorées de quelque deuil. »

Craignez d'être le bois aride, encore debout, mais dont la cognée va toucher la racine, ou le vase brisé dont les éclats ne sont plus même bons à porter quelques charbons ou quelques gouttes d'eau, «l'âme cassée et rompue» qui ne sait plus garder ni l'eau salutaire de la pénitence, ni l'étincelle de grâce qu'y ont jetée les bons discours.

Après la menace, un cri d'espérance; après le zèle ardent, le zèle charitable et attendri. Mais tout n'est pas fait encore, et le prédicateur ne nous tient pas quittes. Il ne veut pas avoir produit une émotion passagère, un bon désir vite oublié. Comme Chrysostome entendait que la sainte leçon fût repassée en famille, Bossuet nous adjure de penser souvent à ce dont il vient de nous entretenir, à notre salut, à Dieu. C'était la loi des Juifs, c'est celle des mahométans eux-mêmes; et les chrétiens en voudraient dispense! Que faudrait-il d'ailleurs pour nous rendre possible et charmante cette assiduité du souvenir? Un peu de charité dans l'âme.

« Tout ce que nous avons à cœur nous revient assez de soi-même, sans forcer notre attention, sans tourmenter notre esprit et notre mémoire. Demandez à une mère s'il faut la faire souvenir de son fils unique. Faut-il vous avertir de songer à votre fortune et à vos affaires? Lorsqu'il semble que votre esprit soit ailleurs, n'êtes-vous pas toujours vigilants, toujours trop vifs et secrètement attentifs sur cette matière, sur laquelle le moindre mot vous éveille? Si vous pouviez prendre à cœur votre salut éternel et vous faire une fois une grande affaire de celle qui devrait être la seule, nos salutaires avertissements ne vous seraient pas un supplice, et vous penseriez de vous-mêmes mille fois le jour à un intérêt de cette importance. Mais, certes, ni nous n'aimons Dieu, ni nous ne songeons à nous-mêmes, et ne sommes chrétiens que de nom. Excitons-nous enfin et prenons à cœur notre éternité. »

Voilà comment Bossuet se *bat à outrance* avec son auditoire, comme dit encore M^me^ de Sévigné. Le roi, le grand roi tant adulé, qui est là et qui écoute, après bien des traits qu'il n'a pu manquer de s'appliquer à lui-même, aura sa part directe de la leçon. Qu'on le loue d'abord, c'est un usage que nous n'avons pas plus à discuter qu'à reproduire. Mais la louange tourne vite à cette conclusion : que vous servira de remplir l'histoire, si vos actions ne sont écrites au livre de vie? Au dernier jour annoncé dans notre Évangile, « que deviendront les ouvrages qu'auront élevés des mains mortelles »? Un grand feu, et peu après un amas de cendres. Donc, « peut-on s'imaginer de la grandeur dans ce qui ne sera un jour que de la poussière? Il faut emplir d'autres fastes et d'autres annales ». A entendre ces graves paroles, on conçoit Lacordaire demandant un jour à ses auditeurs, et non sans quelque ironie, la permission de les traiter comme le grand siècle traitait son grand roi.

Les critiques ont observé que l'art grec, après les grandes passions puissamment soulevées, aime à finir par une sorte d'apaisement et d'accalmie. Méthode peu familière aux chercheurs d'effet, mais bien conforme à la vérité comme à

la dignité humaine. Il est bon que l'âme émue se détende et se repose en prenant une dernière fois possession du vrai. Voilà pourquoi Bossuet, qui apparemment pensait peu aux Grecs dans le moment même, termine son discours par une sorte d'avertissement paisible et grave qui en ramasse toute la force. Force contenue et sereine, où la modération garantit le sérieux, la profondeur, la probité.

En achevant cette esquisse, nous demanderions volontiers au lecteur ce qu'il pense de Bossuet. Est-ce bien là le spéculatif sublime, l'aigle planant à des hauteurs inaccessibles, le génie qu'on admire mais qu'on serait téméraire de prendre pour modèle? Est-ce bien là le Bossuet d'un certain préjugé, d'une certaine légende autrefois assez répandue et peut-être encore en possession de quelques esprits? Qu'on y prenne garde : si nous avons choisi ce chef-d'œuvre entre plusieurs autres, il est également vrai que, sauf le progrès indiqué plus haut, les débuts du prédicateur offrent les mêmes traits, les mêmes qualités, au moins éparses. Il est également vrai que la perfection, une fois atteinte, se soutient sans déchéance; que depuis 1662 surtout Bossuet demeure tel que nous venons de le dire.

Qu'avons-nous donc vu qui ne soit imitable aux talents ordinaires, qui ne soit propre, non certes à nous égarer dans des voies trop hautes pour notre faiblesse, mais à nous guider dans la nôtre, en nous donnant une conscience plus ferme de nos aptitudes et de leur emploi possible? Qu'y a-t-il, au fond, dans ce chef-d'œuvre? Tous les éléments de popularité sérieuse que le plus humble des prédicateurs peut et doit mettre dans sa parole : l'ampleur patiente, lumineuse, progressive, qui naît de la réflexion achevée et porte aux esprits la lumière facile; — la vérité abstraite sans cesse revêtue d'images exactes et voyantes, prenant corps et figure par un perpétuel rapprochement avec le monde sensible et les objets d'expérience quotidienne; — le sentiment continu et souple animant toutes choses, mais d'ailleurs montant ou descendant au gré des objets. Tout cela est-il donc un secret réservé au génie? Mais non, c'est

le mouvement naturel de l'âme, de toute âme, quand elle prend la peine de s'appliquer fortement. Celle de Bossuet est plus puissante, qui en doute? mais elle ne peut agir autrement que la nôtre, et à la voir faire nous apprenons à raisonner et à conduire le mouvement de la nôtre : c'est commencer de nous rendre moins impuissants.

CHAPITRE VII

BOURDALOUE[1]

I

Formation. — Ministère. — Pas de progrès appréciable ni d'époques à distinguer. — Force que garde Bourdaloue après deux siècles. — Authenticité suffisante de ses sermons.

Si, parmi les maîtres que nous étudions, les écrivains sacrés étant mis à part, il fallait, non pas fixer des rangs, mais marquer des différences et préciser des caractères, nous le ferions volontiers ainsi. Chrysostome serait surtout à nos yeux l'imagination et la sensibilité oratoires. Augustin aurait comme traits dominants la richesse féconde de l'esprit et la communication ardente. Bossuet nous montrerait la popularité de bon aloi, l'éloquence pour tout dire, naissant de l'harmonie parfaite entre des facultés d'ailleurs admirables. Bourdaloue serait une vivante preuve de la souveraineté de la raison, de sa puissance à maîtriser, à enlever par elle-même l'âme tout entière. Et comme tous représentent diversement la beauté d'une même doctrine, il nous semblerait que le dernier en a plus excellemment personnifié la force, le sérieux, la sévérité tempérée mais exacte et inflexible.

Au reste, gardons-nous bien de refuser à aucun d'eux la qualité qui fait l'honneur éminent de tel autre. Quant aux comparaisons proprement dites, écartons-les comme un exercice d'esprit plus dangereux peut-être qu'utile. Osons l'avouer : tous ceux qui ont voulu décider entre Bossuet et Bourdaloue nous ont paru injustes en quelque point; et pour nous personnellement, si nous voyons comme tout le monde

1. R. P. Lauras, *Bourdaloue, sa vie et ses œuvres*, 2 in-8. — A. Feugère, *Bourdaloue, sa prédication et son temps*, in-18, etc.

où fonder une distinction, nous n'avons jamais pu nous déterminer à une préférence absolue. Qu'importe d'ailleurs? Libre à chacun d'admirer plus passionnément l'un ou l'autre, pourvu qu'on sache mettre à profit l'un et l'autre : encore une fois, tout est là. Il n'est besoin, Dieu merci! ni de conquérir à Bourdaloue une gloire que personne ou à peu près ne lui conteste[1], ni de le défendre, comme Bossuet, contre sa gloire même. Après tant de travaux excellents sur le mérite du prédicateur, nous sommes à l'aise pour étudier le modèle pratique : c'est notre unique dessein.

Bourdaloue aborde la chaire, ou tout au moins les chaires parisiennes, en pleine maturité d'âge et d'esprit. En 1669, il a trente-sept ans; depuis vingt et un ans déjà il vit sous la discipline religieuse et scolastique. Il a étudié, il a enseigné les belles-lettres, la philosophie, la théologie morale; il a prêché en province, à la ville d'Eu, où il a été distingué par M^lle^ de Montpensier, comme Bossuet l'avait été à Metz par Anne d'Autriche, puis à Amiens, à Rennes, à Rouen. Quand ses supérieurs l'appellent à Paris, c'est déjà l'homme formé, complet, heureux d'ailleurs de venir à un moment où la langue est fixée et le goût moins hésitant qu'aux débuts de Bossuet par exemple. Voilà pourquoi l'on serait fort en peine de trouver en lui des inégalités ou de marquer un progrès appréciable. Point d'époques à distinguer dans sa manière; et, bien qu'il ne soit pas impossible de reconstituer en partie la chronologie de ses discours, nous n'avons que faire de cette donnée pour assurer notre jugement. Bourdaloue marche dans sa voie et se développe dans son genre; mais il ne change pas, on ne le voit ni monter ni descendre, il est tout lui-même du premier coup, et il reste lui-même plus de trente ans.

1. Dans le concert contemporain de louanges motivées, nous ne connaissons qu'une voix discordante, celle de M. l'abbé Hurel (*Les Orateurs sacrés à la cour de Louis XIV*, 2 in-18). L'auteur semble pousser le culte de Bossuet jusqu'à une antipathie d'instinct pour Bourdaloue. Ne saurait-on cependant jouir pleinement de ces deux gloires sans éprouver le besoin de sacrifier l'une à l'autre?

Or, pendant ce long espace, le succès ne décline pas plus que l'éloquence de l'homme. Les témoignages en sont partout. Bourdaloue prêche dix stations devant le roi, et Louis XIV déclare préférer ses redites aux nouveautés de beaucoup d'autres[1]. La ville n'est pas moins fidèle que la cour, et, après trente-quatre ans, à peine interrompus par une courte absence[2], Paris n'est point lassé de cette parole si invariable dans ses formes et si austère dans son fond. Voilà qui honore le sérieux et la foi de l'auditoire ; mais voilà qui atteste chez le prédicateur une puissance à part et des ressources vraiment infinies. Le temps n'est plus où l'on cherchait à ce long triomphe des explications qui n'expliquaient rien, allusions hardies, portraits satiriques et le reste. Une renommée ne vit pas longtemps sur un pareil fonds. Aujourd'hui, d'ailleurs, ces actualités, ces personnalités prétendues nous laisseraient froids ou nous échapperaient absolument. Or, c'est un fait que Bourdaloue garde, après deux siècles, une puissance à laquelle tout rend hommage, et les catholiques comme Louis Veuillot[3] ou Silvestre de Sacy[4], et les protestants comme Vinet[5], et même les sceptiques à la façon de Sainte-Beuve[6]. Le succès tenait donc à des mérites éminents, et ces mérites vivent encore dans ses sermons tels qu'on les a recueillis et publiés de bonne heure, avantage considérable qui avait manqué à ceux de Bossuet.

Aussi bien, c'est en vain qu'on voudrait nous alarmer sur

1. Bourdaloue prêcha l'Avent à la cour en 1670, 1684, 1686, 1689, 1693. Il y prêcha les carêmes de 1672, 1674, 1675, 1680, 1682.

2. En 1685-1686, Bourdaloue est envoyé à Montpellier évangéliser les nouveaux convertis.

3. Louis Veuillot, *Rome et Lorette*, xv. — *Molière et Bourdaloue*.

4. S. de Sacy, préface des *Pensées de Bourdaloue*, édition Techener.

5. Vinet, articles publiés dans *le Semeur*, 1843.

6. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. IX. — Après avoir noblement traité Bourdaloue dans ses deux articles, le critique a cédé à la tentation de les enfieller par des notes ajoutées après coup. Plus tard encore, il a fait injure à l'objet de ses anciennes admirations, pour atteindre à travers l'interprète l'Écriture sainte elle-même. (*Nouveaux Lundis*, t. III, p. 235, 236.)

l'authenticité substantielle de cette prédication. Le P. Bretonneau insinue, il est vrai, qu'il y a mis quelque peu du sien ; mais, sans manquer de respect à sa religieuse mémoire, nous avons lieu de penser qu'il lui arrive, comme à maint éditeur, de se surfaire en toute innocence [1]. La preuve, preuve décisive à nos yeux, en est dans ses propres sermons, estimables sans doute, mais étrangement pâles auprès de ceux qu'il aurait ainsi remaniés. Donc, en attendant une mise au jour des manuscrits qui peut-être ne changerait que peu de chose [2], acceptons de confiance le Bourdaloue que deux siècles ont lu et admiré.

Après une brève analyse de son talent, nous insisterons sur sa méthode, où est surtout l'intérêt pratique, et, pour lui comme pour Bossuet, nous rattacherons nos observations à l'étude approfondie d'un seul discours.

II

Les dons oratoires de Bourdaloue. — Intelligence. — Esprit. — Raison. — Imagination un peu pâle. — Sensibilité réelle. — Peinture morale. — Tour dramatique. — Vigueur et attendrissement.

C'est une vérité devenue banale, un lieu commun de critique littéraire, que Bourdaloue n'est point l'orateur complet tel qu'on peut l'imaginer. Il n'a point de naissance la magnifique égalité d'aptitudes qui fait le génie de Bossuet. Logicien sans rival, éloquent par une chaleur d'âme que les meilleurs juges ont bien sentie, l'imagination n'est pas chez lui au niveau du reste ; il lui manque un peu d'être né poète ; mais, à cela près, Bourdaloue n'a pas à se plaindre du ciel.

Il en a reçu tout d'abord une intelligence admirable, armée de toutes les puissances que suppose et comprend ce don

1. Après avoir exposé le travail d'appropriation qu'il a fait subir aux *Pensées de Bourdaloue*, le P. Bretonneau ajoute : « Je n'ai rien fait à l'égard de ce recueil de pensées que je n'eusse déjà fait à l'égard des sermons », etc. — Voir A. Feugère, p. 43.

2. A propos de cette découverte possible, voir le P. Lauras, t. I, p. 107 et suiv.

exquis. Il a, dans un degré rare, le sens droit et ferme, le bon sens, cette qualité si française, si chrétienne aussi, mais encore si bien faite pour le religieux appelé à l'action, à l'enseignement, à la direction des âmes. Joignez-y la force d'attention pénétrante, qui fait, selon les objets la doctrine profonde ou l'observation sagace. L'esprit même ne lui manque pas, esprit fin, délié, dont le moraliste saura bien faire usage à ses heures, en le relevant toujours par la gravité de l'ensemble. Mais comme l'intelligence est chez lui la faculté reine, ainsi, dans cette faculté même, ce qui domine et triomphe, c'est la raison. Bourdaloue est le dialecticien incomparable, et si les autres aptitudes étaient absolument au même niveau, est-ce témérité de croire qu'entre les orateurs connus il tiendrait la première place ?

Or nous l'avons dit, à ce fond de raison sévère l'imagination pourrait ajouter de plus riches couleurs. Si nous ne voulons rien reprendre d'un aveu qui ne nous coûte guère, encore est-il bon de préciser. Ce qui manque par-dessus tout, c'est la poésie du détail, l'image habituellement jointe à la notion et faisant corps avec elle. Le style, si fort, en est rendu quelque peu terne, comme un acier poli d'où le rayon de soleil ne viendrait jamais tirer un éclair. — Par ailleurs, Bourdaloue n'est pas incapable d'ébaucher çà et là quelque tableau. Il voit dans la personne de Marie Immaculée la grâce originelle se développer comme une semence, pousser un arbre qui jette des branches bientôt parées de fleurs et riches de fruits [1]. Il décrit avec une certaine grâce émue les processions de la Fête-Dieu [2]. Essais courts et un peu timides. La nature sensible ne paraît pas l'avoir jamais beaucoup frappé.

Mais où il reprend ses avantages, c'est quand il s'agit de peindre la vie morale par ses phénomènes extérieurs. Que faut-il, par exemple, pour animer un entretien languissant ? Rien qu'un peu de médisance et de méchanceté.

« C'est alors que chacun sort de l'assoupissement où il

1. *Sermon sur la conception de la très sainte Vierge*, II^e^ point.
2. *Essai d'octave du Saint-Sacrement*, huitième jour.

était, que les cœurs s'épanouissent, que l'attention redouble, et que les plus distraits ne perdent pas une circonstance de tout ce qui se raconte. Les yeux se fixent sur celui qui parle; et quoiqu'on ne lui marque pas expressément le plaisir qu'on a de l'entendre, il le voit assez par la joie qui paraît sur les visages, par les ris et les éclats qu'excitent ses bons mots, par les signes, les gestes, les coups de tête[1]..... »

Ainsi le moraliste se fait peintre; il sait lire les mouvements de l'âme dans les jeux de la physionomie. Aussi bien, l'âme ne se voit pas d'autre manière; et qui n'aurait pas au moins ce coup d'œil, cette partie de l'imagination, serait un moraliste incomplet.

Que penser de la sensibilité du prédicateur? On ne lui rend pas toujours assez justice. « Le froid Bourdaloue », dit quelque part Montalembert[2], écho illustre d'un préjugé contre lequel ont mieux réagi d'autres critiques, Sainte-Beuve par exemple, qui sent courir « sous la vigueur du raisonnement... un feu, une ferveur, une passion[3] ». Ce n'est pas encore le lieu d'analyser en tous ses éléments la passion oratoire de Bourdaloue et le genre d'émotion qu'elle fait naître; mais il importe d'établir dès maintenant que cette grande âme n'est étrangère à aucune forme de pathétique.

Avant tout, vous recevrez d'elle cette émotion première, sourde, si l'on veut, mais déjà puissante, que donne la vive représentation de la vie morale. Bourdaloue comprend cette vie, mais encore il la sent et il nous la fait sentir à nous-mêmes. Avec la sagacité capable de prendre les passions sur le fait, il a cette belle souplesse d'âme qui permet à l'orateur d'entrer en chacune d'elles et de la rendre sienne jusqu'à l'exprimer au vif. S'agit-il du trait de caractère, du simple travers, familier, presque comique? L'esprit et la sensibilité partageront l'honneur de la peinture. Elle commencera d'émouvoir parce qu'elle sera vivante, et elle vivra parce

1. *Exhortation contre les faux témoignages rendus contre Jésus-Christ*, II^e^ partie.

2. *Œuvres polémiques*, t. III, p. 487.

3. *Causeries du Lundi*, t. IX.

qu'elle sera sentie. Quand Bourdaloue décrit la petite politique de la vanité, ses illusions ridicules et la comédie qu'elle donne à ses dépens sans y prendre garde[1]; — quand il relève cette duplicité d'instinct qui nous rend plausibles pour nous-mêmes les accommodements, les capitulations de conscience dont, partout ailleurs, nous nous indignons si fort[2]; — il n'est pas seulement spirituel, malicieux même; il prend notre personnage et il le joue au naturel.

Ce religieux austère, irréprochable, saura encore faire passer par son âme, et de là dans la nôtre, l'idée au moins et le sentiment exact des passions violentes ou terribles qui n'ont jamais effleuré sa vie; les fureurs de l'ambition, de l'avarice ou même d'autres fureurs encore plus redoutables que celles-là[3]. Non, vraiment, n'accusons pas de froideur une nature capable de sentir et de traduire avec cette vérité toutes les nuances graves ou légères de la vie morale.

Bourdaloue ne l'est pas moins de donner à ses tableaux de mœurs le tour, le mouvement dramatique, d'animer la doctrine ou le précepte par l'argumentation *ad hominem*, par le dialogisme fort et vif. Entendez-le prouver à la sévérité fausse, orgueilleuse, janséniste pour tout dire, que, se donnant à elle-même sa récompense, elle ne doit pas l'attendre de Dieu[4]. Entendez-le surtout nous convaincre d'avoir bien souvent préféré Barabbas à Jésus-Christ.

« La conscience qui, malgré nous, préside en nous comme juge, nous disait intérieurement : Que vas-tu faire? Voilà ton plaisir d'une part, et ton Dieu de l'autre : pour qui des deux te déclares-tu? Car tu ne peux sauver l'un et l'autre tout ensemble; il faut perdre ton plaisir ou ton Dieu, et c'est à toi de décider : *Quem vis tibi de duobus dimitti?* Et la passion, qui s'était en nous rendue la maîtresse de notre cœur,

1. *Pensées diverses sur l'humilité et l'orgueil.*

2. *Sévérité évangélique*, fin du Ier point. — Second Avent, troisième dimanche.

3. Voir bien des traits du sermon sur l'impureté, troisième dimanche de carême.

4. *Sévérité évangélique*, IIe partie.

par une monstrueuse infidélité, nous faisait conclure : Je veux mon plaisir. Mais que deviendra donc ton Dieu, répliquait secrètement la conscience, et qu'en ferai-je, moi qui ne puis pas m'empêcher de soutenir ses intérêts contre toi? *Quid igitur faciam de Jesu?* Qu'il en soit de mon Dieu ce qu'il pourra, répondait insolemment la passion; je veux me satisfaire et la résolution en est prise. Mais sais-tu bien, insistait la conscience par ses remords, qu'en t'accordant ce plaisir, il faut qu'il en coûte à ton Dieu de mourir encore une fois, et d'être crucifié dans toi-même? Il n'importe! qu'il soit crucifié, pourvu que je me contente : *Crucifigatur*. Mais encore, quel mal a-t-il fait, et quelle raison as-tu de l'abandonner de la sorte? *Quid enim mali fecit?* Mon plaisir, c'est ma raison; et puisque mon Dieu est l'ennemi de mon plaisir, et que mon plaisir le crucifie, je le redis : Qu'il soit crucifié : *Crucifigatur*[1]. »

Souplesse à prendre les sentiments d'autrui, chaleur qui met partout le drame, la vie : là n'est pas encore tout l'honneur de la sensibilité de Bourdaloue. Elle entre en jeu pour son propre compte, elle a des mouvements véritables et qu'il serait trop injuste de méconnaître. On en trouvera dans le Sermon sur les richesses, dans le Sermon sur l'impureté, dans beaucoup d'autres encore[2]. N'est-ce pas un mouvement incontestable, et ce qu'on appellerait aujourd'hui un coup d'aile, que cet élan soudain à propos d'un simple détail de la piété chrétienne, du *Benedicite* qui devrait précéder nos repas?

« Combien de ces auditeurs mondains à qui j'en parle, de ces esprits forts ou prétendus forts, m'accusent peut-être présentement de descendre à un détail frivole et puéril? Eh! quoi! l'homme vivra des bienfaits de Dieu sans penser à

1. Passion. *Sequebatur autem illum...*

2. Voir une apostrophe vigoureuse à l'hypocrisie (vingt-quatrième dimanche après la Pentecôte, I^re^ partie). — Voir encore le développement d'une imprécation d'Isaïe et le vœu de Bourdaloue en sens contraire (*Fausse conscience*, fin du II^e^ point, premier Avent, troisième dimanche).

Dieu, et je ne pourrai pas lui rappelèr le souvenir de son bienfaiteur qu'il oublie ! Et, ce qu'il y a de plus étrange, c'est à ces tables où tout abonde, tandis qu'ailleurs on mange à peine, selon l'expression de l'Écriture, un pain étroit et mesuré; à ces tables où tout est servi avec tant de propreté, avec tant d'assaisonnements et tant d'apprêts, avec tant de pompe et tant de magnificence, lorsqu'autre part on ne mange qu'un pain de douleur, qu'un pain détrempé dans les larmes et dans les sueurs; c'est, dis-je, à ces tables si bien dressées et si bien couvertes qu'on refusera impunément au souverain Seigneur, de qui seul on tient tout cela, les justes hommages qui lui sont dus ! Vous en penserez, mes frères, et vous en direz tout ce qu'il vous plaira; pour moi, quoi que le monde en puisse penser, et quoi qu'il en puisse dire, je ne craindrai point de me faire entendre là-dessus, et, pour éviter la censure du monde, je ne me tairai point sur un devoir si légitime et si raisonnable[1]. »

Bourdaloue s'indigne avec éloquence; mais on aurait tort de croire qu'il ne sait pas s'attendrir. Il peint de traits touchants les joies de la charité[2]. Avec une grâce simple et quelque peu fière, il s'avoue content de Dieu et des consolations qu'il en a reçues[3]. Il nous émeut en évoquant du Purgatoire l'âme d'un ami, d'un père[4]. Après les plus vifs assauts livrés à la conscience rebelle ou paresseuse, il trouve des accents inattendus pour demander la grâce du pécheur ou lui inspirer à lui-même la confiance. Beaucoup moins rares qu'on ne le suppose d'ordinaire, ces attendrissements sont, à la vérité, toujours contenus et courts; mais ils y ont bonne grâce et doivent à cela même un caractère singulier de puissance, un peu comme ces larmes furtives qu'on surprend sur un mâle visage de soldat.

1. *Tempérance chrétienne*, IIe partie, sixième dimanche après la Pentecôte.

2. Exhortations sur la charité envers les pauvres, — envers les prisonniers, — envers les orphelins.

3. Premier Avent, Toussaint, IIe partie, fin.

4. Commémoration des morts, IIe partie.

Encore une fois, nous nous réservons d'envisager ailleurs le caractère propre de la force émouvante chez Bourdaloue. Au moins fallait-il, en esquissant les aptitudes natives de cette grande âme, revendiquer pour elle une chaleur qu'on lui conteste parfois trop injustement. Parce que nous accordons à un homme telle qualité dominante, n'inclinons pas à lui refuser toutes les autres; parce que la raison de Bourdaloue est forte et sévère, n'estimons pas que le cœur ait dû lui manquer. Gardons-nous, d'ailleurs, de sacrifier au préjugé, c'est trop peu dire, aux dépravations littéraires de l'époque, jusqu'à mettre le pathétique dans la violence ou la mollesse, jusqu'à refuser de croire au sentiment tant que la volonté raisonnable n'a point cessé de le conduire. Intelligence hors ligne, cœur vraiment chaud et apostolique, si Bourdaloue n'atteint pas l'idéal complet de la puissance oratoire, c'est l'imagination qui lui manque, et dans une certaine mesure; ce n'est pas la sensibilité[1].

1. Nous n'aurions pas à nous préoccuper de l'action oratoire de Bourdaloue, n'était la tradition fâcheuse dont Fénelon est le premier responsable. Dans le second des trois *Dialogues sur l'éloquence*, il impute au prédicateur, qu'il fait reconnaître sans le nommer, l'habitude singulière de tenir les yeux fermés en parlant. Nombre de critiques ont accepté l'accusation, sauf à l'atténuer plus ou moins dans les termes. A la supposer exacte, nous n'aurions qu'un mot à dire : gardons-nous de prendre en ce point Bourdaloue pour modèle. Mais en dehors de tout ce qu'on pourrait alléguer contre l'autorité des *Dialogues*, œuvre de jeunesse et pleine d'opinions contestables, nous nous permettrons de ne voir dans le passage en question qu'une hyperbole où l'on sent quelque peu l'humeur. Si l'on veut prendre les choses à la lettre et se représenter Bourdaloue prêchant d'ordinaire les yeux fermés, nous ne pouvons nous résoudre à y croire. On sait d'abord que son action était vantée; or, comment aurait-elle pu l'être à ce compte? On écoute avec intérêt un orateur aveugle; mais comment supporter longtemps un récitateur qui tient les yeux clos pour ne manquer pas de mémoire? — Il y a plus : le fait prétendu n'est-il pas deux fois impossible, moralement et physiquement? Un prédicateur de zèle ne se prive pas de communiquer avec son auditoire, et c'est s'en priver que de ne le regarder même pas : voilà l'impossibilité morale. Mais encore Fénelon lui-même nous parle des gestes de Bourdaloue; or, il y a une véritable impossibilité physique

III

La manière de Bourdaloue. — Condition ou premier élément : les connaissances : Écriture, Tradition, théologie. — Second élément : le caractère. — Sens pratique. — Conscience inflexible. — Morale toute chrétienne, exacte, hardie, mesurée. — Troisième élément : le tour d'esprit. — L'attention méthodique produisant la fécondité. — Le style. — Le tour didactique partout visible. — Si l'émotion y perd. — Du genre d'émotion propre à l'éloquence de Bourdaloue.

Attachons-nous maintenant à nous rendre compte de sa méthode ou, si l'on veut, de sa manière : c'est là surtout que nous trouverons à nous instruire.

Trois éléments font la manière propre d'un orateur en dirigeant l'emploi de ses aptitudes : les connaissances dont il s'est armé mais surtout les dispositions habituelles de son âme et le tour spécial de son esprit.

Les connaissances de Bourdaloue sont vastes et sûres ; il a, dans un haut degré, la double science indispensable à son ministère : science des objets à traiter, science de l'auditoire à saisir; il sait la religion et le cœur humain.

L'Écriture lui est familière comme à saint Chrysostome, à saint Augustin, à Bossuet, comme à tout homme dont elle est le pain quotidien ; et quel prédicateur n'est pas obligé d'en vivre? Il ne possède pas moins les Pères et les docteurs scolastiques ; et s'il étonne par son érudition sacrée, c'est chose touchante que de le voir si attentif à s'appuyer constamment sur la Tradition. Telle est la modestie pratique de ce grand esprit ; tel était d'ailleurs le goût de ce siècle sérieux, laborieux, jaloux de se sentir en communication per-

à gesticuler habituellement les yeux fermés. Chacun peut faire l'épreuve de cette double observation. Qu'on apprenne par cœur une page de notre grand sermonnaire, et qu'on essaye de la dire comme on voudrait qu'il eût accoutumé de tout dire lui-même. Ce sera un tour de force, une contrainte, un contresens qu'on ne pourra imposer ni à son esprit, ni à sa sensibilité, ni même à ses organes. — Quant à l'argument tiré du portrait de Bourdaloue et mis en circulation par Maury, on a bien des fois observé qu'il n'a aucune valeur, ce portrait n'étant que la reproduction du masque pris sur le cadavre.

pétuelle avec les sources mêmes de la croyance. Aujourd'hui nous inclinerions volontiers à penser que, dans ce genre, Bourdaloue pousse quelquefois l'attention jusqu'au scrupule. Il se pourrait même qu'on fût tenté de sourire en le voyant munir d'autorités et de citations authentiques des propositions prises, semble-t-il, dans le fonds le plus élémentaire de la doctrine et manifestes par elles-mêmes au sens commun chrétien. Bourdaloue nous répondrait — leçon exquise — qu'en matière de foi, de conscience, de piété, le prédicateur est d'autant plus fort qu'il se prévaut moins de ses conceptions propres, et que, à choisir entre les hardiesses du sens personnel et une fidélité même scrupuleuse à la Tradition, le parti le meilleur est celui qui nous garde le mieux de faillir et nous dispense le moins de savoir.

Avant de songer à être original, Bourdaloue voulait être théologien et de toutes manières : par l'Écriture, par la Patristique, par la Scolastique, par la morale étudiée scolastiquement. Il avait enseigné lui-même cette dernière partie, et l'on voit vite ce qu'il y avait gagné, quelle finesse d'analyse et quelle sûreté de doctrine. Ajoutez que le théologien n'avait pas étouffé l'ancien professeur de belles-lettres. Nous l'entendrons tourner et retourner un vers d'Horace avec la même vigueur et par les mêmes procédés que les textes de l'Écriture. C'est qu'il avait appris de saint Augustin à grouper autour de la science sacrée toutes les connaissances humaines capables de la servir. Plusieurs mettent aujourd'hui l'éloquence dans la verve, dans une certaine fougue d'invention et d'improvisation quelque peu aventureuse. Bourdaloue aurait estimé plutôt que, pour être orateur, la première condition est d'avoir quelque chose à dire, et que ce fonds indispensable, on le tire moins de soi-même que de l'enseignement divin et traditionnel. Il ne paraît pas, du reste, que cette façon de voir ait nui à son originalité.

Supposé le fonds de connaissances une fois acquis et s'enrichissant toujours, l'âme le marque de son empreinte, et ainsi commence-t-elle de constituer la manière propre de chacun ; entendez l'âme tout entière, l'âme avec ses dispo-

sitions morales naturelles et surnaturelles, autant vaudrait dire le caractère et la vertu.

Chez Bourdaloue, le premier trait qui se détache, le trait dominant peut-être, c'est le sens pratique, le bon sens, cette part si belle du génie, mais le bon sens appliqué à l'action, et devenant par là même une part admirable du caractère. Sens pratique dans une âme profondément droite et probe : voilà qui fait de Bourdaloue un moraliste hors de pair.

Voilà qui explique tout d'abord sa prédilection pour les sujets de morale, de morale simple, familière, trop familière peut-être au gré de l'ambition, qui n'y voit pas matière à l'éloquence. Bourdaloue ne prend pas garde à cet inconvénient ; il prêche, par exemple, sur la tempérance chrétienne, parce qu'il trouve ce sujet utile, parce que, en matière de vie chrétienne, il ne connaît rien de petit ; et l'éloquence, à laquelle il ne songeait pas, se rencontre à point nommé sur sa route. Est-ce que l'âme éloquente, c'est-à-dire avant tout l'âme attentive, ne découvre pas dans les objets les plus simples des rapports, des affinités naturelles, qui lui permettent de prendre son vol ou plutôt qui la soulèvent malgré qu'elle en ait ? Il n'y a guère que la médiocrité prétentieuse pour affecter par système les thèses générales et les grands sujets. Quant à Bourdaloue, à défaut de zèle, le sens pratique l'inclinerait ailleurs.

C'est le même trait de caractère qui rend sa morale si exacte, si précieuse, et par là si modérée dans la force. On a bien décrit la surprise, l'édification qu'y devaient trouver certains auditeurs enclins, sur la foi des *Provinciales*, à estimer la famille religieuse de Bourdaloue comme une école de nouveauté, de relâchement surtout[1]. Pascal avait peint la Société détrônant les Pères de l'Église au bénéfice de ses casuistes nés d'hier et comme tout exprès pour conniver aux illusions des consciences faibles. Et voilà qu'un Jésuite enseignait de haut la morale la plus exacte, la moins com-

1. Feugère. *Bourdaloue*, II[e] partie, ch. II, VIII.

plaisante, et cela par l'autorité de la Tradition. Par contre, avec une précision rigoureuse, on eût pu dire malicieuse quelquefois, il marquait la limite entre la vraie et la fausse sévérité, entre l'esprit chrétien et l'esprit pharisaïque, entre la conscience et l'orgueil[1]. Ainsi prêchait ce Jésuite, inflexible comme le vrai, pressant comme le zèle, mais encourageant comme le bon sens qui connaît l'homme et la charité qui l'aime. Le bon sens, le bon sens pratique! Bourdaloue voulait qu'il fût de tout; c'est lui-même qui s'exprime avec cette ferme justesse. Voilà pourquoi il condamnait sans merci toute piété, toute dévotion qui aurait oublié d'être raisonnable et de tourner à l'avantage de la vertu[2]. « Avant d'être dévots, je veux que vous soyez chrétiens[3]. » Et quant à la dévotion même, il exigeait qu'elle fût sensée. « J'appelle oraison chimérique celle qui choque le bon sens et contre laquelle la droite raison se révolte d'abord, ayant toujours été convaincu que le bon sens, quelque voie qu'on suive, doit être de tout, et que là où le bon sens manque, il n'y a oraison ni don de Dieu. »

Et voilà bien la voie du christianisme véritable, du véritable ascétisme. Dans l'ordre commun de Providence surnaturelle, en matière de foi obligatoire par exemple, Dieu peut demander des sacrifices à l'orgueil de la raison; jamais il ne lui commandera de se détruire. Dans ses voies extraordinaires et privilégiées, il peut étonner à force d'amour la pauvre âme humaine, il ne choquera jamais le bon sens qui est de Lui, étant la vérité.

Bourdaloue a donc éminemment le sens pratique et la droiture; c'est l'esprit juste et le parfait honnête homme. C'est encore et surtout l'homme de Dieu, et si sa parole reflète son caractère, elle procède non moins visiblement des dispositions religieuses de son âme, de la foi, de la conscience, du zèle. De là, sans doute, sa manière d'envisager et de soutenir son rôle, le sérieux, la gravité con-

1. *Sévérité évangélique. — Sévérité de la pénitence.*
2. *Sévérité évangélique,* III[e] point. — *Vraie et fausse dévotion.*
3. *Pensées. — Pensées diverses sur la dévotion.*

vaincue, la dignité sans raideur, l'empire sans orgueil. « Jamais, dit Mme de Sévigné, un prédicateur n'a prêché si hautement et si généreusement les vérités chrétiennes[1]. » Et le protestant Vinet le juge bien quand il lui donne « une intraitable jalousie pour la cause de Dieu ».

De là, quand il faut enseigner le dogme, une fermeté souveraine à l'imposer malgré les résistances du sens humain. Bourdaloue ne fait pas difficulté d'avouer que tel mystère, la Sainte-Trinité par exemple, « semble répugner positivement à la raison[2] ». Mais ne craignons rien : il saura bien montrer que la répugnance n'est qu'apparente, et, du reste, il excelle à mettre en lumière les motifs rationnels de notre créance[3], attentif à satisfaire la raison dans ses exigences légitimes et jaloux de la courber comme il le doit sous l'autorité révélatrice. On a là tout ensemble et le sens de la mesure pratique et la généreuse fierté de la foi.

Mais sa prédication morale surtout nous offre à chaque instant l'occasion d'admirer la force de la conscience, tempérée par la droiture sensée du caractère. Comme tout prêtre qui entend l'honneur de son rôle, Bourdaloue se sait moraliste de par Dieu, et de par Dieu seul. Il ne connaît point d'autre autorité, il n'invoque point d'autre argument que le droit souverain du Maître. Sa morale est toute religieuse, toute chrétienne ; en quoi il ne diffère ni de Bossuet, ni de Chrysostome, ni d'Augustin ; mais on nous pardonnera de le redire, car c'est une leçon qu'il fait toujours bon entendre. Veut-il, par exemple, combattre les déplorables calculs de famille qui poussent au cloître ou à l'autel des âmes sans vocation, il ne s'arrête pas à réfuter les prétextes, il glisse rapidement sur les raisons secondaires. « Quoi qu'il puisse arriver dans la suite, j'en reviens toujours à mon principe, qu'il faut être chrétien et obéir à Dieu ; que Dieu ne veut pas que la vocation de vos enfants dépende de vous, et que vous ne devez point là-dessus vous ingérer dans

1. Lettre du 5 février 1674.
2. *Sur la très Sainte-Trinité. — Mystères.*
3. *Pensées. — Accord de la raison et de la foi.*

une fonction qui ne fut ni ne sera jamais de votre ressort. Voilà ce que je vous déclare et c'est assez[1]. »

Oui, c'est assez pour qui croit en Dieu et entend le premier mot de la morale. C'en serait assez pour les pères et mères de notre temps, sauf à retourner le principe et à leur montrer qu'ils attentent contre le droit de Dieu en entravant des vocations dont ils ne sont et ne seront jamais juges. En tout sujet, du reste, c'est assez d'avoir établi que Dieu défend ou qu'il commande, car le prédicateur n'a point à faire des philosophes, mais des chrétiens.

Parlant au nom d'un tel Maître, il est hardi contre les vices, et, à ce propos, nous ne pouvons écarter une supposition étrange. Si, dans quelque deux cents ans, on compare Bourdaloue à tel ou tel prédicateur d'aujourd'hui, à n'en juger que par tant de sévérités d'une part et tant de compliments de l'autre, ne sera-t-on pas tenté de croire que le dix-septième siècle fut une époque bien perverse, et le nôtre un temps de vertus délicates et charmantes? Est-ce nous qui serions trop timides, ou l'auditoire trop chatouilleux? Mais, à ce compte même, n'aurions-nous aucun reproche à nous faire? Grave problème, qu'il suffit d'avoir posé, mais aussi responsabilité redoutable. Bourdaloue la sentait pour sa part, et il s'en expliquait avec une vigueur de conviction qui eût, au besoin, fait taire le reproche.

Car le reproche venait quelquefois. On se récriait, par exemple, contre les hardiesses de son admirable sermon sur l'impureté ; à quoi il répondait un autre jour avec une force modeste mais inexorable qui rappelle le *non possumus* des Apôtres[2]. Et il allait toujours son chemin, « disant des vérités à bride abattue. Sauve qui peut[3] ! » Mais il n'était pas facile de se sauver, car l'accusation était franche, précise, directe, atteignant le détail de la vie et les intimes replis du cœur. On sait les grands assauts livrés à l'adultère

1. *Devoirs des pères*, I^re^ partie, premier dimanche après l'Épiphanie.
2. *Sermon sur la conversion de Madeleine*, jeudi de la cinquième semaine de carême.
3. M^me^ de Sévigné.

royal. Et quand, prêchant sur le scandale, Bourdaloue passait en revue les conditions particulières qui le rendent plus criminel, celle du père, de la mère, du maître de maison, du prêtre même, y avait-il beaucoup d'auditeurs à pouvoir dire : « Je ne suis pas atteint ? » Quelle mère en particulier ne pouvait pas se sentir mal à l'aise en écoutant ces fortes paroles ?

« Tel est... le désordre d'une mère mondaine, qui chargée de l'obligation d'élever, dans la personne de ses filles, des servantes de Dieu et des épouses de Jésus-Christ, est assez aveugle, disons mieux et souffrez ces expressions, est assez cruelle pour en faire des victimes de Satan et des esclaves de la vanité du monde ; qui, sous ombre de leur apprendre la science du monde, leur apprend celle de se damner ; qui leur en montre le chemin, et qui détruit par ses exemples toutes les leçons de vertu qu'elle sait si bien d'ailleurs leur faire par ses paroles. Car, malgré les scandales qu'on leur donne, on prétend encore avoir droit de leur faire des leçons; à quelque liberté que l'on se porte et quelque commerce, ou suspect ou même déclaré, que l'on entretienne, en vertu du titre de mère, on ne laisse pas de prêcher à une fille la régularité et d'exiger d'elle la modestie et la retenue ; on veut qu'elle soit souple et docile, tandis que l'on s'émancipe et que l'on secoue le joug de ses devoirs les plus essentiels. Mais c'est en cela même que consiste l'espèce de scandale que je combats ; car quelle force peut avoir ce zèle, quoique maternel, quand l'exemple ne le soutient pas, ou plutôt quand l'exemple l'anéantit ? et de quel effet peuvent être les instructions et les remontrances d'une mère dont la réputation est ou décriée ou douteuse à une fille qui n'a plus la simplicité de la colombe, et qui, à force d'ouvrir les yeux, est peut-être devenue aussi clairvoyante et aussi pénétrante que le serpent ? »

On accuse volontiers le prédicateur de troubler les consciences : formule consacrée, quasi officielle, mais qui n'en demeure pas moins naïve. C'est nous imputer à mal le sens et le courage de notre devoir élémentaire. « Je sais, disait

Bourdaloue, que cette morale peut causer du trouble à quelques consciences ; mais plût à Dieu que je fusse assez heureux pour produire un effet si salutaire ! car je parle à ces consciences criminelles que de fréquentes rechutes ont confirmées dans l'iniquité. Or, l'unique ressource pour elles est qu'elles soient troublées par la parole de Dieu. Aussi bien, loin de craindre de les troubler, mon unique crainte serait de ne les troubler pas ou de ne les troubler qu'à demi[1]. » Il se savait envoyé de Celui qui est venu apporter sur la terre, non la paix, mais le glaive[2] ; il savait que, pour la volonté pécheresse, il n'est point de retour à la seule paix véritable, si l'on ne commence par l'arracher à la paix menteuse où elle s'endort.

Et comme il ne se dérobait pas à ce ministère ingrat, il ne craignait pas davantage d'annoncer quelquefois la vérité, sans chance bien assurée de réussir. « Il y aura dans cet auditoire des âmes qui ne m'en croiront pas et qui persisteront dans leurs scandales. Il y aura des chrétiens lâches qui, convaincus de leurs scandales, n'auront pas la force d'y renoncer. Mais Dieu, parmi ces âmes lâches et ces âmes dures, a ses prédestinés et ses élus[3]. » Il disait encore, en se justifiant de prêcher à la Cour la sévérité évangélique : « Je n'y persuaderai pas, mais au moins j'instruirai. La sévérité que j'y prêche n'y sera pas pratiquée, mais au moins elle y sera connue[4]. » Grand principe que nous avons déjà rencontré une fois : c'est que, dût-on ne rien obtenir sur l'heure, il est bon, il est nécessaire de ne pas laisser périr la notion du devoir, l'idée même de la vérité. Ne chargeons pas sans grave motif la conscience des écoutants ; mais n'est-ce pas souvent un assez grave motif que d'avoir à décharger la nôtre ?

Celle de Bourdaloue est loyale, inflexible, sans exagération ni aigreur. La charité tempère le zèle, disons mieux, elle l'a-

1. *Rechute dans le péché*, Ire partie, dix-huitième dimanche après la Pentecôte.

2. Non veni pacem mittere sed gladium. (Math., x, 34.)

3. *Scandale*, Ire partie, fin, premier Avent, deuxième dimanche.

4. *Sévérité évangélique*. Proposition.

chève, et d'ailleurs le bon sens *est de tout*. La mesure est gardée, la limite posée avec exactitude [1], le découragement combattu ; mais surtout le cœur de l'apôtre reste visible parmi les répréhensions les plus pressantes. A tout prédicateur sérieux, on reproche çà et là de damner les gens, comme s'il travaillait à autre chose qu'à les empêcher de se damner. Le nôtre ne craint rien tant que d'être un jour devant Dieu l'accusateur de ceux qui auront négligé sa parole. Les Apôtres et leurs continuateurs ici-bas ne doivent-ils pas juger les douze tribus d'Israël ?

« Ah ! Seigneur ! serai-je donc employé à ce triste ministère ? Après avoir été le prédicateur de cet auditoire chrétien, en serai-je l'accusateur, en serai-je le juge ? Prononcerai-je la sentence de réprobation contre ceux que je voudrais sauver au prix même de ma vie ? Il est vrai, mon Dieu, ce serait un honneur pour moi d'avoir place auprès de vous sur le tribunal de votre justice. Mais cet honneur, je ne l'aurais qu'aux dépens de tant d'âmes qui vous ont coûté tout votre sang. Peut-être même, en les condamnant, me condamnerais-je moi-même, puisque je suis encore plus obligé qu'eux à pratiquer les saintes vérités que je leur prêche. J'aurai donc plutôt recours dès maintenant, et pour eux et pour moi, au tribunal de votre miséricorde [2]. »

On aurait tort si, voulant comprendre la manière de Bourdaloue, on n'y faisait entrer comme élément capital la vigueur pratique du caractère et le sérieux chrétien de la conscience. Il reste d'y ajouter les habitudes de l'esprit. Deux choses ont concouru à les faire : la forte et longue formation scolastique et l'exercice de l'enseignement. Par là les aptitudes natives ont été disciplinées et du même coup développées, étendues, car, mieux que personne peut-être, Bourdaloue nous donne à entendre ce que peut l'ordre pour augmenter la puissance, la méthode pour fortifier le talent. Scolastique

1. Voir ce même discours sur la *Sévérité évangélique*. — Voir encore les sermons sur la *Sévérité de la Pénitence*, sur la *Communion*, sur *le Désir et le dégoût de la Communion*.

2. *Parole de Dieu*. Conclusion.

et professeur, il a pris dans cette double situation l'habitude de l'attention pénétrante et le tour éminemment didactique dont il ne se défera jamais.

L'attention d'abord, mais l'attention méthodique, et devant à cela même sa puissance quelquefois merveilleuse à creuser et pénétrer les objets. Analyse, division, énumération, tel est le procédé habituel de ce grand penseur. Jamais peut-être on ne fit tant d'honneur aux *lieux communs* de la rhétorique élémentaire; car jamais on ne démontra mieux combien ils valent dans leur rôle véritable, qui est de guider la réflexion sans prétendre usurper sa place; combien ils sont naturels à l'intelligence attentive, combien nécessaires à l'esprit humain, si borné devant les objets si complexes. Ces objets, Bourdaloue va les divisant, les décomposant, les disséquant sans relâche. De là une clarté saisissante; de là une profondeur, une fécondité vraiment incomparables. Ainsi devient-il capable de rajeunir des thèmes déjà exploités, de traiter par exemple le jugement dernier à cinq reprises et toujours à neuf [1]; capable aussi d'épuiser chaque détail et de lui faire rendre tous les éléments de lumière et de persuasion qu'il renferme, ce qui est, d'après Aristote, le dernier effort de la saine rhétorique. Abondance de pensées, abondance d'expressions ou d'idées, car c'est tout un : voilà ce que doit le prédicateur à l'attention affinée par la méthode. En voyant la vérité s'étendre, s'épanouir à son toucher par subdivisions et, si l'on ose le dire, par explosions successives, on se rappellerait volontiers ces pièces d'artifices éclatant d'abord en une pluie d'étoiles dont chacune va se briser et se multiplier à son tour.

N'arrive-t-il jamais à Bourdaloue de jouer en quelque sorte avec sa puissance d'analyse? En cherchant bien, on trouverait çà et là de légères traces d'excès. On l'a blâmé de prétendre nous faire voir, à propos du péché originel, le comble de notre misère, l'excès de notre misère, le prodige de notre misère, l'abus de notre misère, la malignité de notre

1. Nous avons sur ce sujet quatre sermons rédigés et le plan d'un cinquième.

misère, l'abomination de notre misère, l'abomination de la désolation dans notre misère[1]. Sans manquer à aucun respect, nous avouerons que ces traits accumulés ne se détachent pas bien à première vue et que tous ensemble ont pour effet d'éblouir. Notons, du reste, que chacun de ces titres miroitants introduit un développement très solide et parfaitement distingué des autres. Ainsi la ferme raison de l'orateur se retrouve là même où — faiblesse humaine — il abonde dans le sens de sa qualité dominante.

Mais le cas est infiniment rare. Ce qui est partout, c'est la fécondité magnifique, parfois effrayante, qui n'a d'égale que chez saint Augustin peut-être, mais avec des caractères bien différents, ici impétueuse et de génie, là toujours méthodique, et naissant de la méthode pour une large part au moins. Les rhéteurs, astreints d'office à une certaine logique spéculative, mettent la disposition après l'invention; mais il est bien vrai que ces deux parties du travail oratoire marchent de front dans la pratique; il est vrai que la seconde concourt efficacement à la première, et Bourdaloue en est une preuve illustre. S'il excelle à trouver des aspects et des rapports qui nous échapperaient peut-être, c'est qu'il excelle à mettre en ordre les données d'où il part; s'il invente puissamment, c'est qu'il dispose avec une admirable sûreté. Et n'est-ce pas un encouragement pour nous de trouver le meilleur secret de sa force dans une habitude d'esprit que nous pouvons nous donner à nous-mêmes, dans la méthode guidant et fortifiant l'attention[2]?

Il y est d'ailleurs bien servi par la nature de son style. Ou plutôt l'habitude même de l'attention a créé ce style clair,

1. *Conception de la très sainte Vierge*, Ire partie. — M. Feugère, après plusieurs autres, critique ce passage, et nous ne voyons pas qu'on puisse lui donner tort.

2. On pourrait prendre sur le fait la puissance de l'attention méthodique, la puissance de l'analyse appliquée par Bourdaloue au commentaire de l'Écriture, à l'exposition du dogme, au développement des préceptes, à la peinture des mœurs. Pour n'être pas infini, nous essayerons de retrouver tout cela dans le sermon type que nous étudierons plus loin. Quant à l'Ecriture en particulier, Bourdaloue ne

sobre, nerveux, plein de répétitions significatives, de symétries, d'assonances, modèle excellent de ce qu'on appellerait bien la géométrie savante de la diction. Qu'on l'estime un peu terne, soit, mais encore à la condition de bien s'entendre, de ne demander à la chaire que des couleurs sobres et une poésie de bon aloi. S'il n'atteint pas l'idéal complet de la parole humaine, s'il pâlit auprès de celui de Bossuet, le style de Bourdaloue est bien l'instrument qu'il fallait à cette pensée forte et simple, ou mieux, le moule qu'elle devait se faire à elle-même. Style non d'artiste ou d'écrivain de métier, mais d'orateur théologien et moraliste, pourquoi pas de professeur éloquent[1] ?

Professeur de dogme et de morale chrétienne, Bourdaloue l'est toujours, et il n'a pas l'idée de s'en cacher. Avec l'attention méthodique, le tour didactique est passé dans son esprit en habitude invincible, et, à vrai dire, il ne songe pas un moment à la combattre C'est ainsi qu'il établit longuement ses divisions et les retourne avec une puissante insistance, faisant pour ainsi dire assister l'auditeur au travail logique d'où elles sont nées. Ne lui dites pas que le chef-d'œuvre de l'art est de ne point paraître. Il n'a qu'un médiocre souci des élégances communes de l'art; le grand point, c'est de donner tout d'abord à l'esprit une idée nette de la thèse où on l'engage, c'est d'être compris, retenu, saisissant. Qu'il y

use comme les saints Pères, comme Bossuet, sauf une seule différence. Qu'on se réfère à ce que nous avons dit de ce dernier : ce serait ici la même chose, à la poésie près.

1. Personne, croyons-nous, mieux que Sainte-Beuve, n'a compris et, s'il en était besoin, vengé le style de Bourdaloue, de cet écrivain « juste, clair, exact, probe comme sa pensée, mais qui n'a rien de surprenant » ; occupé « des choses et non des mots », n'ayant pas « la splendeur naturelle de l'élocution », et ne la cherchant pas, heureux de s'en tenir « à ce style d'honnête homme qui ne veut que donner à la vérité un corps sans lui imposer de couronne ». Le critique n'est que juste quand il réprouve ceux qui affectent l'éclat, ceux « qui ne sont contents, en parlant des choses de Dieu et des vertus du christianisme, que lorsqu'ils les ont figurées en des termes forcés, singuliers, imprévus, que personne n'avait trouvés jusque-là ». (*Causeries du Lundi*, t. IX.)

ait çà et là quelque peu d'excès, que La Bruyère n'ait pas été absolument injuste dans la charge spirituelle qu'il en a faite, nous n'y contredirons point[1]. Mais l'abus est rare; pour quelques divisions un peu flamboyantes, vous en trouverez bien plus qui sont aussi naturelles que pleines et lumineuses. Et quant au travail d'esprit qui les enfante, est-ce donc si grand mal d'y associer l'auditeur, de mettre le disciple en communauté d'efforts avec le maître, de faire du maître, selon la manière de saint Augustin, un condisciple, un aîné qui conduit la méditation des écoutants en déroulant devant eux la sienne propre ?

Si Bourdaloue impose catégoriquement ses divisions, il n'accuse pas moins franchement sa dialectique, raisonnant à découvert et en forme, objectant, posant des contradictions pour triompher de les résoudre, se résumant, se condensant lui-même dans des reprises victorieuses qui rappellent Démosthène. Quand, à la suite des Prophètes, il introduit Dieu même plaidant contre les hommes, il le fait argumentateur et dialecticien à son image. Et pourquoi non ? — En tout cela, c'est le professeur qui se montre simplement et hardiment. La première fonction du prédicateur, n'est-elle pas d'enseigner ? N'est-ce pas l'ordre exprès du divin Maître[2] ? Les habitudes mêmes du langage ne suffiraient-elles pas à nous avertir que le discours sacré est avant tout une *instruction ?* Bourdaloue avouera donc hautement le dessein d'instruire; sans ombre de coquetterie littéraire, il fera constamment appel à l'attention : « Appliquez-vous... rendez-vous attentifs... ne perdez rien. » Qui ne voit l'avantage de cette méthode ? C'est la clarté irrécusable; c'est l'intelligence investie, envahie jusqu'au fond par la force pénétrante du vrai.

Mais si la clarté y gagne, l'émotion n'y perdra-t-elle pas ? — Nous pourrions demander avant tout de quelle émotion il s'agit. Est-ce l'attendrissement, le tressaillement agréable de la sensibilité sous l'effort d'une sensibilité contagieuse ?

1. *De la Chaire.*
2. Euntes... docete. (Matth., xxviii, 19.)

Est-ce l'ébranlement profond de toute l'âme, entraînée de la conviction à la résolution par l'ascendant d'une âme ardente et mâle ? On a vu que la première sorte d'émotion ne manquait pas tout à fait aux auditeurs de Bourdaloue ; qu'il n'était ni incapable ni dédaigneux du pathétique ordinaire. Mais son triomphe n'est point là précisément. Ce didactique, ce professeur exact et sévère, a un pathétique à lui et produit une émotion à part qu'il nous faut essayer de comprendre : pathétique sortant de la démonstration splendidement victorieuse, émotion passant presque sans intermédiaire de l'esprit au cœur, mais bien plus efficace que le tressaillement de la sensibilité pure. Deux forces contribuent à la produire : force de la vérité en soi, force de la conviction ardente chez l'orateur.

Le vrai n'atteint immédiatement que l'intelligence ; mais, porté à un certain degré de splendeur, il entraîne dans un mouvement sympathique toutes les autres puissances de l'âme. Elles sont distinctes mais non isolées ; elles ont chacune leur objet propre, mais elles marchent nécessairement en concours, et frapper l'une c'est faire vibrer toutes les autres. Par ailleurs, l'intelligence est la première, née pour commander et donner le branle. Voilà comment, si elle est fortement remuée, les autres facultés suivent, comme emportées dans son tourbillon, sans qu'il ait été besoin d'un effort directement exercé sur chacune d'elles.

De là cette émotion sérieuse et vraiment sensible que procure l'évidence éblouissante ; de là ces pleurs que faisait couler parfois Bourdaloue ; de là cet enchantement de toute l'âme, si bien décrit par M^me^ de Sévigné quand elle se représente *pendue à la force et à la justesse* de ses discours et ne respirant que quand il lui plaisait de finir ; de là ces élans passionnés qui saluaient parfois le triomphe de sa logique, comme le jour où le maréchal de Grammont s'écriait en pleine église : « Morbleu ! il a raison. » Ainsi, pour émouvoir, la condition toujours principale, quelquefois même suffisante, c'est d'instruire, d'instruire à fond, jusqu'à maîtriser, jusqu'à terrasser l'intelligence. Vérité de saine

psychologie, que Bourdaloue a l'honneur singulier de traduire mieux que personne en fait et en expérience. Exemple pratique aussi, à l'encontre de bien des erreurs. Cherchons l'émotion profonde à ses sources véritables, c'est-à-dire avant tout dans la lumière, dans l'éclat irrésistible du vrai.

Mais le vrai n'a toute sa force que s'il passe par une âme ardemment convaincue, et dès lors ardemment expansive, éprise de son objet et brûlant de le communiquer. Or, telle est bien l'âme de Bourdaloue, telle est bien cette flamme, cette ferveur, cette passion[1], que l'on ne peut se défendre de sentir sous la vigueur du raisonnement. La conviction expansive éclate parfois dans le trait, dans la pensée isolée. Elle est encore plus sensible dans l'énumération des détails saisis et groupés par l'attention pénétrante, dans ces accumulations presque continuelles qui font torrent ou, si l'on veut, qui font tocsin, frappant sans relâche au même point de l'âme et l'ébranlant par la rapidité uniforme et continue. Par-dessus tout, elle s'affirme et triomphe dans l'effet d'ensemble, car si Bourdaloue ne manque pas de trait, c'est par l'ensemble qu'il vaut et qu'il est fort. Impossible de résister à cette marche toujours accélérée où la passion de convaincre semble grandir avec l'évidence.

Certes, Bourdaloue a ce qu'on appelle des mouvements oratoires, mouvements bien réels et d'une incontestable puissance, encore bien que privés d'un des éléments habituels du genre, nous voulons dire l'imagination. Mais, ces mouvements, où commencent-ils? On serait en peine de le marquer. Chez le sermonnaire comme chez Démosthène, le mouvement naît peu à peu et insensiblement du vrai qui s'épanouit, de la conviction qui s'exalte. Par suite, l'auditeur s'en défie moins, ne sentant là ni étude ni effort.

Quelquefois même le mouvement commence avec le discours et pour finir avec lui. Qu'on lise le sermon sur le scandale. C'est un flot qui pousse droit d'un bout à l'autre.

1. Sainte-Beuve.

A peine nous accorde-t-on çà et là une courte halte, un retour de quelques instants à l'exposition, à la doctrine; puis l'accélération reprend et nous entraîne tout de nouveau. Ainsi, d'une part, en lisant Bourdaloue comme il doit être lu, on comprend la rapidité historique de son débit : c'est une loi, une nécessité imposée par le texte même. D'autre part, veut-on goûter Bourdaloue, il faut, sinon le lire tout haut, du moins le prononcer, le débiter en imagination; il faut se laisser aller au fil du torrent pour en bien sentir, à la réflexion, l'impétuosité victorieuse.

Vastes connaissances, bon sens, droiture, zèle, esprit réfléchi par méthode et didactique par instinct, éloquence née de la double passion du vrai et des âmes, tous les éléments de cette manière originale et simple vont se montrer, s'il plaît à Dieu, ramassés dans un type unique. N'allons pas nous asseoir au pied de la chaire; entrons plutôt dans la maison professe de la rue Saint-Antoine, et pénétrons jusqu'à la cellule du Religieux. Pour nous rompre à l'art laborieux de la composition oratoire, quoi de meilleur que de prendre, s'il se peut, le grand maître sur le fait et dans la chaleur du travail ?

IV

Un sermon type : Sur les Richesses. — Bourdaloue à sa table de travail. — Conclusion de la première partie de cet ouvrage.

Bourdaloue donne le carême à la Cour; il en est à préparer son sermon pour le jeudi de la deuxième semaine.

Le choix du sujet ne lui a pas coûté un moment d'hésitation. Ce sera l'évangile de la férie, l'histoire du mauvais riche et de Lazare, avec la moralité redoutable qui s'en dégage, l'opulence présentée par la Vérité même comme un grand péril de réprobation.

Or, ce thème, l'orateur ne l'aborde pas à l'improviste. Où en serait-il s'il lui fallait chercher au moment même les éléments de chaque discours ? Manifestement, il s'est préparé de longue main sur la matière ; il porte dans sa mémoire,

dans ses notes peut-être, tout un arsenal d'armes choisies. Pourquoi ne supposerions-nous pas qu'il les passe en revue? C'est avant tout l'Écriture. Au cours du sermon, l'Ancien Testament sera invoqué seize fois, le Nouveau Testament, treize. La parole de Dieu nous apparaîtra dans quatre fonctions diverses: principe et autorité suprême où s'appuieront l'ensemble et le détail ; — trésors d'exemples parlants où les faits actuels sont d'avance prédits et reflétés[1] ; — source d'allusions et d'images, c'est-à-dire de richesse et d'éclat, pour le développement[2]; germe de mouvement et de pathétique[3]. N'est-ce point là tout le parti qu'en peut tirer la chaire?

Les Pères viennent à leur tour. Bourdaloue ne les emploie pas de seconde main, à travers ces *Aurifodinæ* ou ces *Polianthea* que raille Fénelon dans ses *Dialogues sur l'éloquence.* Il a lu les sept homélies de saint Chrysostome sur Lazare et le sermon de saint Augustin à propos du même sujet[4]; mais que n'a-t-il pas lu encore! Il fera jusqu'à sept emprunts à saint Chrysostome, cinq à saint Augustin, trois à saint Jérôme, un à saint Bernard et à Salvien : après les oracles de Dieu, nous aurons eu la fleur de la tradition catholique.

La sagesse profane pourra, elle aussi, se faire entendre, mais selon sa nature et à son rang, non comme autorité, mais comme témoignage, témoignage de l'âme naturellement chrétienne, et bien propre à confondre les chrétiens dont la vie n'atteint pas même à ce niveau. Bourdaloue n'a pas oublié qu'autrefois, professeur de rhétorique, il interprétait Horace et en tirait d'utiles leçons. Devant ses auditeurs lettrés, il lui fera l'honneur de l'invoquer à quatre reprises, le rappelant, le citant, paraphrasant même tel de

1. Telle est l'histoire même du mauvais riche, et celle de l'Ephraïmite, qui répond à Osée : « Ma fortune est faite : j'ai mon Dieu. » (Osée, XII.) II^e^ partie.

2. Quoniam lapis de pariete clamabit. (Habacuc, II.) I^re^ partie, — et, Fode parietem. (Ézéch., VIII.) III^e^ partie.

3. Agite, nunc, divites; plorate et ululate. (Jac., V.) III^e^ partie.

4. Saint Augustin, Serm. XIV.

ses vers comme un texte de l'Écriture[1]. Ainsi fait-il arme de tout.

Joignez à ces documents écrits l'expérience du monde et cette observation raisonnée qui lui a découvert la nature et le jeu des passions humaines. Sans doute, il a rencontré dans sa vie plus d'une figure de mauvais riche ; il a vu la fureur d'acquérir, l'orgueil de l'opulence et les désordres qu'elle sert à payer.

Il repasse d'un coup d'œil tous ces souvenirs, et voilà qui complète son arsenal de moraliste ; il s'agit maintenant d'arrêter le plan de combat.

Suivons pas à pas la réflexion qui l'enfante. Un riche damné sans autre cause apparente que sa richesse, l'opulence et la réprobation liées l'une à l'autre comme la cause à l'effet : c'est le fond de notre Évangile et la thèse du discours. Mais, dès ce premier regard, le sens pratique de Bourdaloue entrevoit un péril, celui de réprouver absolument la fortune, comme si elle était de soi un crime. La préoccupation d'écarter cette erreur éveille tout naturellement le

1. Bourdaloue rappelle simplement l'homme dont parle Horace, l'homme « qui, n'ayant affaire que d'un verre d'eau, voudrait le puiser dans un grand fleuve, et non pas dans une fontaine. »

> Ut tibi si sit opus liquidi non amplius urna
> Vel cyatho, et dicas : « Magno de flumine mallem
> Quam ex hoc fonticulo tantumdem sumere...
> (Satir. I, 1, v. 54 seqq.)

Il cite et paraphrase deux traits de l'épître à Mécène :

> O cives, cives, quærenda pæcunia primum est ;
> Virtus post nummos...
> ... Rem,
> Si possis, recte, si non, quocumque modo rem...
> (Epist. I, 1, v. 53 et 65.)

Il imite encore ou traduit librement cet autre passage sur l'emploi de la fortune.

> ... Ergo
> Quod superat, non est melius quo insumere possis ?
> Cur eget indignus quisquam te divite ! Quare
> Templa ruunt antiqua Deum ? Cur, improbe, caræ
> Non aliquid patriæ tanto emetiris acervo ?
> Uni nimirum tibi recte semper erunt res ?
> (Satir. II, II, v. 101 seqq.)

souvenir du beau développement de saint Augustin sur la matière[1]. Lazare, le pauvre, est porté par les anges, oui ; mais où est-il porté ? Dans le sein d'Abraham ; or Abraham fut un riche ici-bas. Donc, l'opulence n'est pas en elle-même un arrêt de mort éternelle, mais elle demeure un immense péril. Et voilà qui fournirait bien l'exorde. Peut-être l'orateur l'écrit-il déjà tel que nous le lisons, plein, net, saisissant par l'ampleur et l'unité. Nous croirions plutôt qu'il en note brièvement l'idée principale, empressé qu'il est de fixer avant tout l'ordre général du discours.

Opulence, péril de réprobation. Pourquoi ? Entre ces deux notions, il s'agit de trouver un nœud, un moyen terme qui en justifie la liaison redoutable. L'esprit méthodique de Bourdaloue va droit à la cause universelle de la ruine des âmes, à la triple concupiscence, et, de fait, il ne faut pas bien longtemps pour s'en aviser. Par ailleurs, des trois concupiscences à la richesse, le rapport n'est que trop manifeste. La richesse est l'objet propre de la concupiscence des yeux ; elle rend la volupté facile ; elle nourrit l'orgueil, et par ces trois routes elle mène à l'enfer. A quoi bon chercher plus loin ? Cette trilogie est assez féconde et l'ordre des parties est tout tracé par la série même des convoitises telle que saint Jean nous la donne.

Mais pourtant non. Mieux vaut se placer au point de vue de l'expérience et des faits, prendre la division dans l'histoire même de l'auditeur, dans la succession des situations logiques où il peut se trouver à l'égard de la richesse : conquête, possession, usage. D'ailleurs cette division est de saint Chrysostome, et c'est bénéfice net que de la lui devoir. Tenons-nous-en là. Richesses à conquérir : injustices provoquées par la concupiscence des yeux ; — richesse possédée : cause prochaine d'orgueil ; — richesse employée, à quoi le plus souvent, sinon aux satisfactions de la chair ? — En tout cela grave péril de réprobation ; à tout cela un commun remède, l'aumône.

1. Quis sublatus est ab Angelis ? Pauper. — Quo sublatus est ? In sinum Abrahæ. (Saint Augustin, Serm. XIV.)

Et Bourdaloue écrit sa division. Il la fait, à son ordinaire, précise, ample, insistante, se répétant et se retournant pour ainsi dire elle-même à plusieurs fois, mais à chaque fois plus lumineuse, parce qu'elle va toujours se détaillant et se concrétant; didactique et symétrique d'allures, mais sans miroitement ni cliquetis capable d'amuser l'esprit ou l'oreille[1]. Si l'abbé de Fénelon est dans l'auditoire, il trouvera sans doute à redire, avec sa théorie des divisions voilées où il oublie peut-être un peu que la prédication est avant tout un enseignement[2]. Quant à La Bruyère, il n'aura pas matière à gloser.

Reste à développer les trois points, les trois thèses particulières si fortement nouées dans l'unité de l'ensemble.

Première thèse, premier fait : opulence à conquérir, grave tentation d'injustice.

Arrivé là, Bourdaloue rencontre d'abord dans sa mémoire une sentence redoutable de saint Jérôme. Tout riche, a dit le saint, est personnellement injuste ou héritier d'un injuste. *Omnis dives aut iniquus est aut hæres iniqui.* L'arrêt, dans sa forme universelle, n'est-il pas excessif ou tout au moins périlleux? Laissons la question aux moralistes d'office et contentons-nous de noter en passant chez notre prédicateur l'alliance du sens pratique avec la fermeté sévère et le respect modeste de l'autorité. Il défend saint Jérôme contre la censure; mais en le maintenant il l'atténue. Le saint docteur a parlé de tous les riches; Bourdaloue dira : presque tous. Et pourtant sommes-nous téméraire de croire que, dans l'état présent des fortunes et à raison des assauts livrés aujourd'hui au principe même de la propriété, la doctrine de saint Jérôme et de Bourdaloue, encore plus vraie en soi que de leur temps, ne pourrait plus guère se prêcher sans précautions ni explications délicates? Aussi bien n'est-ce là,

1. On nous pardonnera de ne pas étendre indéfiniment ce chapitre en transcrivant de longs passages. Il est d'ailleurs entendu que notre analyse pratique suppose la lecture intégrale du sermon, bien loin de prétendre y suppléer.

2. Fénelon, *Second dialogue sur l'éloquence.*

dans le plan du sermon, qu'une sorte d'argument préparatoire, un premier coup vigoureux frappé sur les consciences pour leur donner l'éveil. Le fort de la thèse est ailleurs, dans l'expérience des tentations quotidiennes où nous engage la passion d'acquérir.

Avec son attention méthodique, Bourdaloue a vite fait de reconnaître à cette passion trois caractères : l'indifférence quant aux moyens, l'infinité dans la convoitise, l'empressement de parvenir. On veut être riche à tout prix, on veut l'être sans mesure, on veut l'être au plus vite. Ici, comme toujours, la réflexion décompose, puis énumère, et l'éloquence va jaillir de l'ampleur méthodique du détail. Ne nous lassons pas de détailler nous-même : il s'agit moins d'offrir une lecture agréable que d'initier le bon vouloir sérieux au secret de la manière de Bourdaloue, à la pratique du grand développement oratoire.

On veut être riche à tout prix. Sans doute, on aimerait mieux rester honnête ; on le restera si l'on peut ; mais supposez l'honnêteté devenue obstacle : la passion s'érige en fin suprême et ne regarde plus au moyen. Ainsi disait Horace :

. . . . . Rem,
Si possis, recte, si non, quocumque modo rem.

Et ce trait du satirique païen n'est-il pas, hélas ! la vraie devise de chrétiens sans nombre ? Phénomène de la convoitise aveugle telle que la révèle à Bourdaloue la philosophie des passions, l'étude réfléchie du cœur.

Mais c'est trop peu si l'expérience du monde ne lui fournit les exemples de détail ; et les voilà qui assiègent sa pensée pour tomber de là sur l'auditoire, pressés comme la grêle. Prenez-y garde, les coups n'iront pas au hasard ; l'orateur s'est donné le temps de classer et de discipliner ses souvenirs, ou plus exactement, c'est en les classant et les disciplinant de la sorte qu'il s'est assuré de n'en perdre aucun. Les applications sont prises avec suite et raison, d'abord des genres de péchés où mène la convoitise, puis des situations possibles de l'homme avide, puis de son caractère hardi ou

faible, puis des biens à conquérir, profanes ou sacrés, n'importe, enfin des obstacles moraux que la convoitise tourne ou défie, de la conscience qu'elle abuse avec la complicité d'une direction complaisante, de l'opinion qu'elle brave si elle ne peut arriver à la séduire. L'analyse est complète, inexorable, et l'énumération où elle se résume commence déjà dans le discours cette marche accélérée, entraînante, qui fait une des puissances caractéristiques du maître.

On veut être riche sans mesure . autre fait où la réflexion méthodique va s'appliquer. Ce qu'elle rencontre ici du premier coup d'œil, c'est la folie de cette convoitise insatiable, ce sont les considérations élémentaires qui devraient mettre une limite au désir : sagesse et dignité humaines, repos de la vie, soin légitime de la renommée. Est-ce réflexion actuelle ? Est-ce habitude passée en instinct ? Ces trois motifs se sont groupés suivant leur ordre le plus naturel. Mais, par une association non moins naturelle, aux protestations de bons sens répliquent immédiatement dans l'esprit de Bourdaloue les prétextes dont l'avidité se couvre : axiomes de sagesse fausse, mais combien populaire ! arguments misérables mais nombreux, accumulés, jetés pour ainsi dire pêle-mêle comme les cris de la passion. Tout est nécessaire dans le monde ; rien, à le bien prendre, ne suffit ; on n'en peut jamais trop avoir ; les hommes ne valent et ne sont comptés que sur le pied de ce qu'ils ont; il est doux de cueillir en pleine moisson [1] ; il ne convient qu'à une âme timide ou à une conscience faible de fixer ses désirs. Ainsi la passion l'emporte et l'injustice lui devient comme une nécessité.

Le fait reconnu, l'ordre des choses veut qu'on le juge. Or Bourdaloue se rappelle que le Saint-Esprit a maudit l'avidité sans mesure. « Malheur à vous qui ajoutez maison a maison, domaine à domaine ! Prétendez-vous donc habiter seul sur la terre [2] ? » Il s'empare de cet anathème, il le para-

1. C'est encore de l'Horace, mais quelque peu arrangé :

At suave est ex magno tollere acervo.

(Satir. I, 1, v. 51.

2. Isaïe, v.

phrase, l'étend, le dramatise à la façon de Bossuet. Mais encore est-il à propos de le justifier. D'un mot, c'est que la convoitise illimitée ne saurait aller sans bien des crimes. Et qui le dit ? La force des choses, mais en outre et surtout le Saint-Esprit, car il n'est que d'appuyer l'Écriture par elle-même. Et voici la malédiction d'Isaïe répétée et commentée par un autre Prophète que l'orateur paraphrase avec la même force. Ainsi, l'attention vigoureuse tire parti du Saint-Livre ; l'exemple est court mais excellent.

On veut être riche au plus vite. Ici la scène change, ou le procédé ; la même puissance de réflexion, qui tout à l'heure décomposait les ensembles et les recomposait en groupant les détails, va nous offrir un modèle de raisonnement oratoire. Cette fois encore, la donnée d'expérience est présentée la première, et le logicien orateur, dérogeant de plein droit aux exigences de l'école, en fait la majeure du syllogisme. La mineure sera le principe, l'oracle divin qui, d'accord avec la nature des choses, condamne les fortunes trop hâtées comme inséparables de l'injustice. « L'homme qui se hâte de s'enrichir ne saurait être innocent[1]. » Mais la conclusion ? Elle est redoutable, et Bourdaloue, bien loin de la déguiser, l'enveloppe d'une objection qui la fait saillir.

« Cela va, me direz-vous, à damner bien des gens d'honneur. Et moi je réponds : premièrement, qu'il faudrait d'abord examiner qui sont ces gens d'honneur[2] ; secondement, qu'il ne m'appartient pas de damner personne, mais qu'il est du devoir de mon ministère de vous développer les sacrés oracles de la parole divine. Si ce que vous appelez gens d'honneur y trouvent leur condamnation, c'est à eux d'y prendre garde ; mais quoi qu'il en soit, c'est une vérité incontestable : *Qui festinat ditari non erit innocens ;* quand on s'empresse de s'enrichir, on n'est pas sans crime, au jugement même du monde : comment le serait-on à celui de Dieu ? »

N'admirez-vous pas cette fermeté sévère de la conscience, mais en même temps l'art simple qui fortifie la vérité de l'op-

1. Proverbes, XXVIII.
2. Lisez aujourd'hui : *honnêtes gens.*

position même qu'on lui fait ? Encore quelques traits d'application pratique, entre lesquels il faut noter l'hypocrisie religieuse où se jettent parfois les enrichis pour innocenter la scandaleuse rapidité de leur fortune, et le raisonnement aura toute sa force, toute son éloquence.

Dès lors aussi, la première des trois thèses est bien établie ; la richesse est convaincue d'être l'aliment de la concupiscence des yeux, l'occasion de mille injustices, et par là même un grave péril de réprobation. Bourdaloue indique brièvement l'aumône comme remède et sauvegarde, puis il se hâte d'annoncer le second point

En vérité, n'éprouve-t-on pas je ne sais quel effroi en songeant que tout ce qu'on a vu fait seulement la moindre partie de son œuvre ; qu'après cette profusion de pensées, d'enseignements, d'autorités, d'observations fines ou fortes, il en est encore au tiers de sa course ? Disons-le une fois pour toutes, nous n'oserions engager personne à prêcher aussi longuement. Heureux l'auditoire capable de suivre plus d'une heure durant cette parole abondante et serrée ! On sait que les contemporains de Bourdaloue ne s'en lassaient pas, et d'ailleurs il n'est que juste d'admirer la fécondité qui rend de tels discours possibles, et l'éloquence, la sobre mais puissante éloquence, qui les empêche de languir et de fatiguer. Nous l'avons vue à l'œuvre, nous avons tâché de la surprendre dans ses procédés simples, constants, quasi invariables au fond, mais d'ailleurs souples et riches en résultats. Glissons plus rapidement sur le reste. Aussi bien, le spectacle serait toujours le même ; toujours l'attention méthodique d'où naît l'analyse profonde ; l'énumération où rien ne manque ; l'accumulation qui par elle-même ébranle l'esprit, accélère la marche du discours et commence le mouvement.

Chaque point est ici une thèse partielle, mais complète, avec sa proposition et sa division à part : nous le savons, Bourdaloue a le tour didactique et ne s'en cache pas. Comme l'opulence à conquérir enflamme la convoitise, l'opulence possédée enfante l'orgueil, orgueil devant les hommes, orgueil à l'égard même de Dieu. Tel est le trait à

faire saillir. Cette division, évoquée par la réflexion la plus simple, va se développer en deux parties très différentes d'allures et où se montre la souplesse de la méthode.

— Orgueil du riche dans ses relations avec les hommes. Voilà matière à l'observation et au raisonnement tout ensemble, et Bourdaloue excelle à les unir. Ici, le professeur trace le programme du détail, un programme presque sec; mais ne craignez rien, c'est le moraliste qui le remplira. Voici venir une série de tableaux, mais de tableaux qui s'expliquent et se raisonnent eux-mêmes, disposés d'ailleurs suivant une logique parfaite, assez forts en couleur et poussant au sentiment.

Regardez cet homme arrivé à la fortune : il n'a besoin de personne, et, dès lors, pourquoi se donnerait-il la peine d'être doux, patient, déférant envers qui que ce soit? Au contraire, c'est lui qui tient tout le monde dans sa dépendance, et il jouit de le sentir; aimé ou craint, peu importe; il se complaît à voir les hommes sous ses pieds. — Élevé par son opulence au-dessus des lois et de la censure, comment n'oserait-il pas tout? Nourri d'adulations, comment garderait-il une juste idée de sa valeur personnelle? Dispensé du mérite, à quoi la richesse supplée, ou mieux, ayant dans la richesse même l'équivalent d'un mérite universel, par quel prodige conserverait-il cette dose élémentaire d'humilité qui est le bon sens? — La satire est complète, bien justifiée en raison, vivement peinte, plaisante ou indignée. Sens pratique de la vie, logique, esprit, verve, passion contenue mais vigoureuse, tout y est; mais tout reste grave, chrétien, sacerdotal, car tout s'appuie sur des textes bibliques heureusement choisis, ingénieusement développés. Comparez au riche de Bourdaloue le Giton de La Bruyère, l'opulent fastueux décrit par Bossuet dans le sermon sur l'honneur. Ces deux maîtres auront l'avantage d'une imagination plus en dehors, familière chez l'un, chez l'autre grandiose et magnifique; et cependant Bourdaloue gardera son mérite propre, celui de la plénitude rationnelle, de la puissance sobre, mais complète, qui satisfait et rassasie l'esprit

— Orgueil du riche à l'égard de Dieu. L'opulence est, à la lettre, une idole, et l'amour dont elle se fait aimer par qui la possède, un culte, une adoration véritable.

A cet endroit, la manière de l'orateur change avec l'objet. Il s'agit moins de mettre un fait en relief que d'établir une vérité capable de surprendre au premier abord, et nous aurons un modèle achevé d'argumentation populaire. Qu'est-ce que l'idolâtrie? Qu'est-ce que l'amour de l'or? Comparez les deux notions : vous les verrez identiques. Au reste, l'Écriture nous met la vérité sous les yeux. Écoutez l'Éphraïmite répondre au Prophète Osée : « Qu'ai-je besoin du Dieu que tu m'annonces? J'ai fait fortune : voilà mon Dieu à moi[1]. »

« Ah! chrétiens, combien de fois ce scandale s'est-il renouvelé dans le christianisme! Tandis que tous les prédicateurs font tous leurs efforts pour persuader aux fidèles les vérités évangéliques, combien de riches s'élèvent secrètement contre eux! Quoiqu'ils ne s'en expliquent pas comme cet impie et cet apostat, quel mépris des maximes de Dieu ne leur fait pas concevoir l'avarice qui les domine; et, s'ils osaient produire leurs pensées, avec quel orgueil ne diraient-ils pas comme ce malheureux : *Dives effectus sum; inveni idolum mihi.* Non, non, n'espérez pas de nous convertir par votre zèle; quand vous parleriez le langage des prophètes, vous n'y réussiriez jamais; nous sommes riches et dans la prospérité; avec cela tous vos discours seront inutiles. Vous nous prêchez un Dieu et nous en servons un autre; le vôtre est le Dieu de la sainteté et des vertus, et le nôtre est le Dieu des richesses et de l'opulence. Vous dites que ces deux divinités ne peuvent s'accorder ensemble; et voilà pourquoi nous vous déclarons que vous ne gagnerez rien sur nous, parce que nous sommes déterminés à suivre celle que le monde adore et dont il dépend.

« Ainsi, dis-je, s'exprimeraient tant de riches, s'ils voulaient nous découvrir leurs sentiments; mais, sans qu'ils

1. Verumtamen dives effectus sum; inveni idolum mihi. (Osée, XII.)

nous les découvrent, leur conduite nous en répond, et nous fait assez connaître les véritables dispositions de leur cœur. Parlons naturellement et sans figure. Qu'est-ce qu'un riche dans l'usage du siècle? Ne vous offensez pas de ma proposition ; plus vous l'examinerez, et plus elle vous paraîtra vraie. Qu'est-ce qu'un riche enflé de sa fortune? Un homme ou absolument sans religion, ou qui n'a que la surface de la religion, ou qui n'a que très peu de religion ; un homme pour qui il semble que la loi de Dieu ne soit pas faite ; un homme qui ne sait ce que c'est que de se contraindre pour s'assujettir aux observances de l'Église ; un homme qui, sans autre raison que parce qu'il est riche, se dispense de tout ce qu'il lui plaît ; un homme qui ne se soumet à la pénitence qu'autant qu'elle ne lui est point incommode ; un homme pour qui les ministres mêmes de Jésus-Christ ont non seulement des égards, mais de la crainte ; un homme qui, jusque dans le tribunal de la confession où il paraît en posture de coupable, veut qu'on le respecte et qu'on le distingue ; un homme qui accommode le culte de Dieu à ses erreurs et à ses goûts, au lieu de régler ses goûts et de corriger ses erreurs par la pureté du culte de Dieu : et tout cela fondé sur son état d'opulence qui l'enorgueillit. »

Aussi faut-il que le riche se réfugie dans l'humilité, qu'il s'y plonge, qu'il s'y abîme : le remède est là.

Et la pensée de Bourdaloue reprend son élan pour fournir la dernière partie de la carrière. Tant d'efforts n'ont pas épuisé cette intelligence toujours paisible et maîtresse de ses mouvements. Le calme dans l'activité ardente, la pleine possession de l'esprit, la force de le tenir appliqué sans précipitation et dès lors sans confusion, voilà bien le caractère saillant de ce maître et peut-être le dernier secret de sa fécondité. Trait d'ailleurs commun aux grandes âmes du dix-septième siècle, si parfaitement sereines et si puissantes par leur sérénité même. Qualité bien enviable pour nous qui vivons d'entraînement et de fièvre, exposés à perdre en agitations stériles le meilleur de notre puissance. Où retrouver cette force calme et patiente dont l'absence nous amoindrit

en nous épuisant? Nos devanciers la devaient à la gravité chrétienne de la vie, au courage viril de l'étude, à la pratique de la méditation quotidienne. La source n'est pas fermée : pourquoi nous priverions-nous d'y aller puiser à notre tour?

Mais revenons au sermon sur les richesses, au prédicateur que nous avons laissé à sa table de travail, attaquant la dernière partie de sa tâche. Il sait le monde et il n'y a que trop vu l'opulence tourner le plus souvent au bénéfice de la plus redoutable des convoitises, de celle qui se nomme excellemment la passion. Usage de la fortune, piège terrible aux âmes, et le mauvais riche de notre Évangile semble n'avoir péri que par là.

Or Bourdaloue, quand il compose, n'oublie jamais de se placer en face de l'auditeur; il le voit, il le pénètre, il l'écoute penser, objecter, s'étonner, murmurer peut-être, et là, de sa cellule, il le prend à partie et lui répond. Qu'a donc fait le riche damné que de jouir de sa fortune selon les maximes reçues dans le monde? — Eh bien! son crime est de n'avoir songé qu'à en jouir, car la richesse n'est pas pour la satisfaction égoïste du riche; elle ne donne pas droit aux délices et à la somptuosité. Voilà la sévère morale qu'il s'agit d'établir. Une dernière fois, Bourdaloue honore la sagesse profane en l'appelant en témoignage. L'épicurien Horace, qui faisait du stoïcisme à ses heures, a flétri éloquemment l'opulence égoïste qui laisse les indigents souffrir et les temples crouler. — Mais place à la sagesse chrétienne. Entendons saint Chrysostome avertir les privilégiés de la fortune que la mortification leur est particulièrement nécessaire. N'ont-ils pas plus de tentations à vaincre, plus de fautes à expier, mais, en même temps, moins d'occasions de faire pénitence? — Cependant, on murmure encore. — A quoi donc me servira mon bien? — A bien faire. Croyez-vous que Dieu vous l'ait donné pour votre seul plaisir?

Hélas! on le croit ainsi par le monde, et, après les principes développés avec une vigueur entraînante, le prédicateur a besoin de se rabattre sur les faits pour les dénoncer et les juger. A quoi sert communément la richesse? A la

volupté, à la ruine de la pudeur. Ici, l'accumulation reparaît ; le flot se forme, grossit, monte, n'épargnant rien, pas même le prêtre scandaleux qui achète sa honte du bien des pauvres et de Dieu même. Plaisirs coupables, tout au moins luxe insensé, luxe maudit : voilà l'usage commun de l'opulence. Par là elle favorise la concupiscence de la chair après les deux autres. Par là elle achève de se montrer comme un grave péril de réprobation.

Nous récapitulons, et Bourdaloue ne l'a point fait. Il ne songe pas davantage à terminer par un grand effort d'éloquence. Il compte beaucoup plus sur la force indivisible de l'ensemble que sur une sorte de fracas final passé ailleurs en habitude et souvent bien inutile à l'effet sérieux du discours. Après ce duel à outrance contre le préjugé mondain, il veut une conclusion simple et grave. Avec l'Apôtre saint Jacques, il invitera les riches à pleurer la vanité de leur fortune, à la sanctifier par l'aumône, par l'aumône personnelle, par la vue et le contact fraternel de la pauvreté, enfin par la pauvreté de cœur où tous les états peuvent prétendre, et il se taira, laissant à la grâce de faire le reste.

N'a-t-il pas droit d'être humblement satisfait et de bénir Dieu en simplicité pour le travail accompli? Certes, il n'a pas trahi son ministère. Devant parler à la Cour, dans le sanctuaire de la grandeur et de la fortune terrestres, il a soutenu sans complaisance comme sans hauteur les leçons évangéliques et la sainte loi du détachement. Il a fait mieux qu'une pièce d'éloquence, un grand acte de bon sens chrétien, de vigueur et de probité sacerdotales. Il pourrait, son manuscrit à la main, se présenter la conscience tranquille devant les saints Docteurs, devant les Apôtres, devant le Maître divin lui-même. Il est bien de leur école, et, après les avoir si amplement et fidèlement commentés, il ne serait pas désavoué d'eux. A vrai dire et si l'expression ne ravale pas trop son objet, c'est là le public dont il se préoccupe et le suffrage qu'il ambitionne. L'accent même de sa parole en témoigne assez haut.

Quant à nous, qui avons essayé de lire par-dessus son

épaule et de prendre son art en flagrant délit, qu'avons-nous vu qui ne soit admirable, mais en même temps simple et à la portée de tous? L'attention exacte, soutenue, méthodique, l'effort patient d'une intelligence paisible, disciplinée, maîtresse d'elle-même; un grand esprit qui enseigne sans prendre la peine de s'en cacher, mais qui enseigne de par Dieu et l'Église, uniquement jaloux de communiquer les trésors d'érudition sacrée dont il leur est redevable; une grande âme qui s'émeut, et nous avec elle, au simple contact de la vérité, mais de la vérité pénétrée jusqu'au fond et déployée tout entière : voilà ce que nous avons vu et ce qui nous reste comme la meilleure leçon pratique. Tel est Bourdaloue et tels devons-nous être selon nos forces. Tels étaient, sauf les nuances individuelles, tous les maîtres qui ont passé devant nos yeux.

Maîtres et modèles par excellence, non que tous les autres soient inutiles, mais parce que ceux-là sont les plus grands, les plus complets, les plus constamment irréprochables, parce qu'ils ont frayé le chemin à tous les autres et qu'on n'a pu bien faire qu'en les imitant; vrais classiques de la chaire par où il est sage de commencer, où il est doux de revenir. Qu'après Chrysostome et Augustin on lise quelques-uns des autres Pères : saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Ambroise, saint Hilaire, saint Bernard. Qu'après Bossuet et Bourdaloue on fréquente Massillon, Lacordaire, le cardinal Pie ou tel autre contemporain de bonne marque; on y trouvera d'autant plus d'agrément et de profit qu'on aura mieux goûté la fleur et la pure substance de la prédication traditionnelle. Mais de quoi ne se priverait-on pas en la négligeant? à quoi ne s'exposerait-on pas faute de connaître et de pratiquer tout d'abord ceux dont nous avons crayonné le portrait?

Maîtres et modèles sûrs, parce que, malgré les inégalités, les fautes d'art et de goût, toujours compatibles avec le génie, avec la sainteté, avec l'inspiration même, tous ont marché dans la voie véritable, telle que l'a tracée le Maître des

maîtres, Jésus-Christ, le prédicateur divin ; parce que, dans leur façon de concevoir et de traiter la sainte parole, tous ont bien été les hommes de Dieu, les continuateurs et les images de l'Homme-Dieu. Hommes, ils ont mis dans leurs discours au moins toutes les puissances naturelles de l'âme, et, le plus souvent, toutes les ressources du grand art. Hommes de Dieu, serviteurs passionnés de sa gloire, ils ont rapporté, subordonné, quelquefois sacrifié à cette préoccupation maîtresse et les chances de gloire humaine et les jouissances plus délicates que trouve un esprit d'élite à se mirer dans une œuvre achevée. La nature exploitée pour Dieu, la nature immolée à Dieu, voilà en deux mots le programme de l'homme qui a l'honneur de parler au nom de Dieu. Ce fut le leur ; c'est pour y être demeurés fidèles qu'ils sont les maîtres et le seront toujours.

Oui, maîtres et modèles d'une actualité impérissable. Et qui aurait pu vieillir en eux? Est-ce la dogmatique ou la morale? Mais ni le christianisme n'a changé, ni le cœur de l'homme, et, quoi qu'il en soit des accidents de surface, le fond des choses est pour nous ce qu'il était pour eux, l'invariable nature, l'invariable Décalogue et l'invariable *Credo*. Est-ce leur manière qui ne serait plus de mise ? Mais, à part quelques détails de costume, de toilette oserait-on dire, qu'y a-t-il dans leur manière sinon l'art éternel de la communication éloquente, l'art de dire quelque chose à quelqu'un, l'art d'investir et d'envahir du vrai l'âme tout entière ?

Disons-le en courant pour y insister ailleurs. On veut être actuel et on a raison. Mais qu'on le soit à leur manière et qu'on le devienne avant tout à leur école. Ce sera chose facile et prompte que de jeter sur le corps de la doctrine une légère draperie moderne qui la fera mieux reconnaître et mieux accueillir. Mais le corps est plus que le vêtement, et les vieux maîtres, les maîtres sacrés surtout, nous apprendront à conserver à ce corps la beauté, la force, la vie. On s'inquiète de rajeunir la prédication ; à la bonne heure ! Mais qui donc la fait vieillir et languir? Qui la ferait mourir s'il

était possible? Ne serait-ce pas avant tout la pauvreté des idées, le manque de fonds, l'affadissement de la vérité dogmatique et morale? Qu'on remonte aux sources, qu'on mette à les exploiter le même talent qu'on dépense trop souvent dans le vide : on sera neuf à mesure qu'on sera plus chrétien.

Pour nous, une moitié de notre tâche est accomplie, et, du même coup, l'autre bien avancée. Nous avons vu l'idéal : que reste-t-il sinon de le raisonner quelque peu et de le codifier brièvement? Les grandes lois de la chaire se sont montrées à nous, quelquefois déjà par manière de théorie, mais partout et surtout sous forme d'exemples. Rien à faire que de les nouer en faisceau logique. Ce sera la seconde partie de cet ouvrage; elle ne vaudra que par la première; elle lui devra de plein droit l'avantage d'une certaine brièveté relative; elle en tirera tout ce qu'elle peut espérer de crédit.

DEUXIÈME PARTIE

LES LOIS

LIVRE PREMIER

L'OBJET DE LA PRÉDICATION

CHAPITRE I

LIMITES DE L'OBJET

SOURCES DE LA PRÉDICATION

Dans l'introduction de cet ouvrage, nous avons fixé notre point de vue et déterminé le but précis de nos études. Ce n'est point, disions-nous, une rhétorique sacrée. Celui à qui nous les offrons n'en est plus à concevoir l'idée élémentaire de l'éloquence. Il en a la notion, il en a déjà pour le moins quelque pratique. L'étude et l'expérience ont commencé de le familiariser avec ce grand art de la parole, que nous nous sommes permis de définir, avant tout, l'art de dire quelque chose à quelqu'un, l'art de mettre toute l'âme dans le discours, l'art de présenter vivement les choses et son âme à la fois pour les faire passer ensemble dans l'âme où va le discours. Déjà orateur par le fait de ces premiers principes et de ces premiers exercices, il lui reste à se donner plus complètement le genre, le ton, la nuance particulière, qui le feront prédicateur. C'est à quoi nous aurions la fraternelle ambition de l'aider quelque peu en résumant et groupant les leçons de nos communs maîtres.

Or, pour entrer ainsi dans son genre et achever sa manière, le prédicateur a deux choses à considérer, deux influences à subir : c'est d'abord l'objet dont il lui faut parler; c'est ensuite l'âme qu'il lui faut atteindre.

L'objet, l'auditoire : voilà bien ce qui doit donner à notre parole sa forme dernière et caractéristique. La force des choses nous en avertit, et Jésus-Christ même nous l'insinue dans la formule authentique de notre mission; car, Dieu

merci! la prédication n'est point un art de fantaisie, ni même de pur bon sens et de pure nature ; ses règles viennent de plus haut.

« Allez, enseignez, » dit le Maître ; et il fera bon nous rappeler que l'enseignement est notre premier devoir. Enseignement pratique, il est vrai, qui ne se termine pas dans l'intelligence, mais dans la volonté, qui ne commande pas même la seule foi, mais la vie sainte.

« Enseignez-leur à garder tout ce que je vous ai mandé. » C'est l'objet de la prédication, l'objet immuable, sacré, divin, le dépôt dont nous répondrons à Celui qui nous le confie. C'est tout ensemble — qui ne le voit ? — la règle première, que nous ne pouvons plier aux caprices de notre parole, mais où notre parole doit se plier.

« Enseignez toutes les nations. » Voilà l'auditoire ; c'est l'homme, l'homme immuable dans son fonds et variable dans ses conditions accidentelles : climats, tempéraments, époques et civilisations, idées et mœurs courantes. Pour chaque prédicateur, c'est l'homme concret, l'homme actuel, l'homme de ce temps ou de ce lieu ; ou plutôt n'est-ce pas avant tout l'homme éternel qu'il s'agit d'atteindre et de saisir en connaissant et comprenant l'homme de ce temps et de ce lieu, en exploitant ou combattant, selon l'occurrence, les dispositions particulières qui modifient en lui l'universelle nature ? En tout cas, il est manifeste que notre parole devra se modeler, se mesurer sur les exigences invariables de l'âme et ses dispositions actuelles. Le bon sens le veut, la charité le demande. C'est là se faire tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ.

L'objet, l'auditoire : telle est la matière des deux livres qui partageront cette brève théorie. Après l'analyse des deux influences déterminantes, rien ne nous manquera pour résumer, par forme d'épilogue, les traits caractéristiques du prédicateur ; à quoi nous joindrons, en appendice, quelques observations très élémentaires sur les principaux genres compris dans l'éloquence sacrée.

Attachons-nous donc présentement à son objet spécial, et

tout d'abord mesurons-en l'étendue. Ce sera du même coup reconnaître les sources où le prédicateur doit puiser.

I

L'Évangile. — Du souci de le rajeunir. — Tout l'Évangile. — Des réticences permises et de celles qui ne le sont pas. — Rien que l'Évangile, avec son commentaire légitime.

« Prêche la parole, écrivait saint Paul à Timothée ; fais œuvre d'évangéliste, remplis ton ministère[1] ; » et, dans la pensée de l'Apôtre, ces trois choses n'en font qu'une. Ministres, hérauts, commentateurs, ou, comme on dirait aujourd'hui, *vulgarisateurs* de la parole divine : voilà ce que nous sommes et rien de plus. Ainsi l'objet de la prédication est fixé, délimité, sans doute possible : c'est la Révélation de Dieu, c'est par excellence l'Évangile, tout l'Évangile, rien que l'Évangile.

C'est l'Évangile : chose trop évidente. Jésus-Christ n'a prêché que la parole du Père, il s'en est fait gloire[2] ; et nous, où mettrons-nous notre rôle, notre honneur, si ce n'est à prêcher les insondables richesses du Christ[3] ? Hors de là que sommes-nous, qu'avons-nous à faire et de quel droit prétendrons-nous être entendus ? On a quelque honte d'y insister ; mais, après tout, l'insistance est-elle superflue ? Le besoin d'être actuel, d'être neuf, ne fait-il jamais illusion, ne fournit-il jamais un prétexte, sinon pour éluder cette première loi, du moins pour la restreindre ? S'avouer à soi-même que l'on considère l'Évangile comme un thème un peu usé ? Non sans doute : quel homme de bon sens et de foi aurait ce triste courage ? Mais amoindrir la part pratique de l'Évan-

1. Prædica verbum... opus fac evangelistæ, ministerium tuum imple. (II Tim., IV, 2, 5.)

2. Quia ego ex meipso non sum locutus, sed qui misit me Pater, ipse mihi mandatum dedit quid dicam et quid loquar... Quæ ergo ego loquor, sicut dixit mihi Pater sic loquor. (Joan., XII, 49, 50. — Cf. XIV, 10.)

3. In gentibus evangelizare investigabiles divitias Christi. (Ephes., III, 8.)

gile, mais le farder, le déguiser, l'habiller si bien à la moderne qu'il en devienne presque méconnaissable, en fin de compte le redouter comme trop peu attrayant pour les dégoûts superbes de l'auditoire, est-ce un fait sans exemple dans l'histoire de la prédication[1] ?

Et cependant quoi de plus éternellement neuf que l'Evangile ? C'est, de fait comme de nom, la *bonne nouvelle;* véritable nouvelle pour chaque génération qui vient en ce monde, mais encore et par soi-même éternelle nouveauté. Les vérités naturelles sont inépuisables, et l'Évangile pourrait ne pas l'être ? Le monde vivra éternellement sur ces grands lieux communs qui font la sagesse humaine, et il aurait jamais droit de rejeter l'Évangile en demandant du nouveau ? Hélas ! l'Évangile n'est que trop nouveau par cela même qu'on l'ignore ; aujourd'hui comme au temps de saint Jean-Baptiste, Jésus-Christ est parmi nous le grand méconnu, le grand inconnu[2]. Prêchons sa pure parole, prêchons-le Lui-même tel qu'il est, dans toute la vérité de son être et de son rôle, et, fût-ce pour la centième fois, nous donnerons à bien des auditeurs la vive joie d'une découverte. Pour l'incrédule, s'il nous écoute, ce sera tout au moins une surprise ; pour le croyant, il y aura là un ravissement véritable ; car le baptême, en déposant la foi dans l'âme, y a mis une sympathie mystérieuse, mais bien réelle, pour la parole comme pour la personne de Jésus-Christ. Touchons cette corde : elle ne refusera jamais de vibrer.

Que, dans la façon de présenter les choses, on ait à compter avec la situation intellectuelle et morale des écoutants, qui en doute ? Mais, par ailleurs, prenons garde que cette nécessité ne nous est point faite par je ne sais quelle vieillesse de l'Évangile ; qu'elle est tout entière dans les

1. C'était l'ordinaire à la fin du dix-huitième siècle, par exemple. On sait l'épigramme de Louis XVI après un sermon de Maury : « C'est dommage qu'il n'ait pas dit quelque mots de religion : il nous aurait parlé de tout. »

2. Medius autem vestrum stetit quem vos nescitis. (Joan.)

dispositions accidentelles de l'auditoire ; que ces dispositions à ménager sont, à le bien prendre, chose moins profonde et moins considérable que le fond essentiel de l'âme baptisée et sa sympathie permanente avec la parole propre de Dieu ; que, s'il faut préparer sagement et suavement les entrées à cette divine parole, cela fait, le plus habile et le plus sûr est encore de la présenter elle-même dans son naturel éclat. Sachons l'introduire, sachons l'adapter ; mais qui oserait prétendre à la rajeunir, à l'assaisonner, si l'on ose employer ce terme? Quoi ! nos pensées, nos pauvres conceptions lui donneraient une saveur qui lui manque ! Elles pourraient jamais suppléer l'éternel aliment des âmes !

Le pur christianisme, la parole de Dieu, l'Évangile : voilà ce que les infidèles eux-mêmes attendent de nous ; voilà ce que les fidèles nous demanderaient à grands cris, s'ils avaient la conscience de leurs besoins ou seulement le courage de les exprimer tels qu'ils les sentent. Prêchons donc l'Évangile en toute vigueur et hardiesse ; prêchons l'Évangile en langage d'homme simple et convaincu ; prêchons l'Évangile en bon français : Dieu nous eût-il refusé la grande éloquence, on ne sortira pas de nos discours l'intelligence et le cœur vides ; on nous sera reconnaissant, et la reconnaissance vaut mieux que l'admiration.

Ajoutons que notre devoir est de prêcher tout l'Évangile. Dépositaires et responsables, nous ne pouvons rien supprimer, rien amoindrir. Est-ce à dire qu'il faille jeter indistinctement toute vérité à la face de toute âme, préparée ou non, rebelle peut-être ou prévenue ? Nous savons déjà le contraire. Jésus-Christ même a usé de réticence, quand il déclarait ses Apôtres incapables de porter présentement tout ce qu'il lui restait à leur dire. L'Église en a usé quand elle différait jusqu'au baptême la connaissance du mystère eucharistique. Mais, en ce point délicat plus qu'en tout autre, ce semble, il importe de séparer nettement la sagesse de la faiblesse qui serait une infidélité grave, une trahison.

Le prédicateur a droit de taire aujourd'hui telle vérité dont il estime la publication inopportune ; mais paraître

l'abandonner définitivement et passer condamnation sur elle, c'est à quoi il ne saurait consentir; à peu près comme le chrétien persécuté peut cacher sa foi, mais non pas donner à croire qu'il apostasie. Veut-on une formule plus complète? Autre est la réticence de charité discrète, la réticence provisoire, antécédente, c'est-à-dire portant sur un détail encore inconnu; autre la dissimulation de complaisance humaine, le silence habituel sur un dogme connu mais impopulaire, le silence qui risque d'être interprété comme un abandon et un désaveu. Ici la mesure est morale, mais le devoir précis.

Rien ne m'oblige assurément de rappeler dans chaque sermon l'enfer éternel. Je puis encore, à la rigueur, l'omettre durant une station entière. Il serait plus étrange de n'en rien dire pendant une retraite ou une mission. Mais si je n'en parle jamais, le scandale est-il évitable? Personne n'en viendra-t-il à croire, sinon que j'hésite moi-même sur ce dogme, tout au moins que j'autorise par mon silence « le refus des âmes délicates[1] ». Le péril n'est pas plus imaginaire que l'expression n'est inventée. Il est trop vrai que l'on ose parfois nous défier de soutenir en ce

1. George Sand, *Mademoiselle La Quintinie*. Préface. — Dans ce livre, dirigé tout entier contre le christianisme, le romancier s'attaque spécialement au dogme « inqualifiable » des peines éternelles. Il dit savoir que nombre de chrétiens n'y croient plus, autorisés par la muette complicité de bien des prêtres. Il somme l'Église de se prononcer sur la question, comme si la question faisait doute; mieux encore, de la trancher « conciliairement » au sens de la négative. — Quelques années auparavant, en 1858, un brillant universitaire, H. Rigault, appréciant les orateurs parisiens de la station quadragésimale, déclarait incidemment que l'enfer « classique », l'enfer où l'on brûle, ne se prêche plus « que dans les départements ». — Rien d'étrange si, dans ce temps de foi languissante ou troublée, la crainte de Dieu s'efface avec l'idée même de sa justice, de sa sainteté, de ses droits. Que du moins la prédication ne semble jamais conniver à ces révoltes de l'ignorance, de la sensibilité fausse, de l'orgueil, inconscient ou non; que les accusations dont nous avons dit quelque chose paraissent manifestement ce qu'elles sont en effet, des calomnies!

point la foi catholique. Or, c'est là nous mettre en demeure, et de telles provocations nous feraient, à elles seules, un devoir absolu de nous déclarer. Aussi bien et sans cela même, comment nous soustraire à l'obligation de publier cette vérité comme toutes les autres? Sommes-nous maîtres d'arranger le Symbole et de mutiler notre Évangile? Quel prétexte vaudrait ici? La crainte d'effrayer, de troubler les âmes? C'est là pour elles une condition de salut, comme pour nous une nécessité de ministère. Maîtres de la sagesse chrétienne, nous ne lui donnerons pas un autre commencement que la crainte de Dieu.

Mais, dit-on, l'église sera désertée? — Eh! le pire ne serait-il pas qu'on y vînt chercher une religion amoindrie qui nous perdrait, nous, sans sauver personne? L'expérience est là pour nous apprendre que les complaisances doctrinales n'ont jamais préparé un retour; la conscience, pour nous avertir de délivrer avant tout notre âme; l'exemple de Jésus-Christ, pour nous soutenir si jamais il fallait courir la chance douloureuse de rebuter un temps quelques auditeurs[1] Aussi bien, ce péril n'est guère à craindre; on connaît notre Symbole, et, si l'on vient encore l'entendre, on sera plutôt scandalisé de nos réticences que révolté de notre courage à le professer jusqu'au bout. Quoi qu'il arrive, nous savons des Apôtres que nous ne pouvons point ne pas dire ce que nous tenons de Dieu[2]; nous savons de saint Paul que si jamais on ne supporte plus la vérité, ce n'est pas l'heure de nous taire, mais de prêcher la parole, d'arguer, de reprendre, de conjurer, en toute patience et doctrine[3].

Saint Paul dit : *opportune, importune;* sur quoi, il n'est pas impossible qu'un zèle amer et faux prenne le change, provoquant les résistances et les heurtant à plaisir sans

1. Joan., VI, 61 seqq. — Cf. Ire partie, ch. II, § 2.

2. Non enim possumus quæ vidimus et audivimus non loqui. (Actes, IV, 20.)

3. Prædica verbum; insta opportune, importune; argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina. Erit enim tempus cum sanam doctrinam non sustinebunt... (II Tim., IV, 2, 3.)

tenir compte de rien, comme si l'Apôtre eût déconseillé vraiment tout souci de l'opportunité, autant vaut dire toute circonspection, toute sagesse. Quant au vrai zèle, il ne reculera pas devant les sujets importuns; il n'oubliera pas qu'*importun* et *inopportun* ne signifient pas une même chose; que les vérités, comme les remèdes, sont quelquefois d'autant plus opportunes qu'elles ont plus de chance d'importuner. C'est la vraie leçon de saint Paul, et il nous faut pouvoir attester après lui les fidèles que nous sommes purs du sang de leurs âmes, ne nous étant pas dérobés à la tâche de leur annoncer tous les conseils de Dieu sur elles, de leur prêcher l'Évangile tout entier[1].

Tout l'Évangile et rien que l'Évangile : c'est ici qu'il faut mesurer et limiter l'étendue de notre objet. Il est trop clair que nous ne l'entendons pas à la manière protestante; que tout n'est pas pour nous dans la lettre du Saint-Livre; qu'en le nommant nous y rattachons tout son commentaire légitime. Reconnaissons donc les frontières de notre domaine; l'Évangile ainsi entendu avec le droit sens catholique, voyons ce qu'il comprend, ce qu'il exclut, ce que, par suite, la prédication doit comprendre ou exclure.

Le commentaire authentique de l'Évangile est, avant tout, dans les définitions de l'Église. Et pourquoi ne pas les faire connaître au peuple sous leur vraie forme et avec leur histoire, quand l'occasion s'en offrira? Marquons au moins nettement ce qui est de foi définie, et gardons-nous de mettre au même rang ce qui n'est que croyance générale, encore plus ce qui n'est que croyance permise, croyance pieuse, pour user du mot consacré.

Le commentaire authentique de l'Évangile est dans la Tradition, dans l'enseignement commun des Pères. Il est dans la doctrine personnelle des plus illustres sur tel point spécial dont l'Église leur reconnaît, pour ainsi dire, la propriété. Saint Hilaire est le docteur de la Trinité, saint

1. Contestor vos hodierna die quia mundus sum a sanguine omnium. Non enim subterfugi quominus annuntiarem omne consilium Dei vobis. (Actes, xx, 26, 27.)

Augustin celui de la grâce. La prédication se prévaudra de ce concert traditionnel ou de ces autorités prépondérantes ; mais elle ne présentera pas au même titre les sentiments isolés, singuliers peut-être, de celui-ci ou de celui-là.

Le commentaire authentique de l'Évangile est dans l'enseignement commun et certain de l'école, mais non pas assurément dans les opinions douteuses et les systèmes. Les systèmes ! Utiles efforts pour combler les lacunes et amoindrir les obscurités nécessaires ; élans quelquefois magnifiques de la foi cherchant l'intelligence ; témoignages irrécusables de l'activité, de la liberté que le dogme laisse à l'esprit ; mais, il faut bien le dire, péril et tentation quelquefois. Dans l'école même, il est facile d'en exagérer la valeur, de les estimer indispensables, d'attacher, sans y prendre garde, moins d'importance et de soin pratique à la vérité commune qu'à l'hypothèse qu'on a faite sienne par création ou par choix. Quant à la chaire, bannira-t-elle les opinions systématiques? Non, pas absolument peut-être, mais à la condition de ne les produire que devant un auditoire capable d'en bien entendre le caractère[1], à la condition surtout de ne les pas donner pour autre chose que ce qu'elles sont dans la réalité. C'est surtout une grave et périlleuse erreur que de vouloir suspendre les vérités nécessaires à des arguments qui ne seront jamais que probables. Mais, aujourd'hui surtout, quelle imprudence n'y aurait-il point à engager les fidèles dans ces questions d'école, où plusieurs ne trouveraient que des prétextes contre la foi ?

Le commentaire authentique de l'Évangile nous est encore fourni par l'histoire de l'Église, par l'exemple des Saints, expression vivante de la loi, démonstration péremptoire du fait de la grâce, et par là de tout l'ordre surnaturel. Mais si la prédication revendique hautement, comme part de son domaine, l'histoire vraie de la sainteté ici-bas, elle doit être inexorable à rejeter la légende incertaine, les traits édifiants

1. Avons-nous tort de penser que, devant un auditoire de femmes, ces sortes d'opinions doivent être écartées en toute rigueur, la vanité théologique étant là plus facile et plus dangereuse?

plus ou moins douteux. Quant à les arranger pour les embellir, un mot suffit à l'encontre de cette aberration vraiment inconcevable : l'homme de Dieu est par état un honnête homme, et le mensonge ferait honte à la vérité qu'il prétendrait servir.

Le commentaire authentique de l'Évangile est enfin dans la liturgie, dans les formes et pratiques autorisées du culte, dans les dévotions consacrées par l'usage et par la sanction de l'Église. La prédication s'honorera d'exploiter, de populariser ces belles et saintes choses ; elle n'accueillera qu'avec réserve les dévotions nouvelles et les pratiques singulières dont le zèle se laisse engouer quelquefois. A vrai dire, est-ce bien le zèle pur ? N'y aurait-il pas là quelques traces de ce même esprit personnel, de ce même attrait du sens privé qui, en matière de doctrine, irait à rendre les opinions plus chères que les certitudes, et les systèmes presque aussi importants que les dogmes ?

Définitions de l'Église, tradition des Pères, théologie commune et hors de contestation, liturgie, histoire de l'Église, vie des Saints : voilà donc le commentaire de la parole divine ; voilà les provinces de notre domaine, les parties nécessaires de notre objet. En les énumérant nous marquions déjà les sources de l'éloquence sacrée. Plaçons-nous à ce point de vue et regardons de plus près.

II

Les Sources de la prédication. — L'Écriture. — Les Pères. Le possible et la pratique. L'illusion de se suffire à soi-même. — La Théologie. La théologie spéciale du prédicateur. — La Liturgie. Trésor perdu. Quelques indications pratiques. — L'Histoire de l'Église, la Vie des Saints. De l'ascétisme en chaire. — Que le prédicateur est un homme de travail.

Ce qu'il nous faut tout d'abord, c'est un trésor de connaissances à la fois spéciales et vastes ; c'est ce qu'on nomme, d'un mot simple et expressif, le *fonds*. Le prédicateur est bien dans la vérité de son rôle quand il voit là le capital de l'éloquence et qu'il y met son premier soin. Pour être élo-

quent, la condition première, indispensable, c'est d'avoir quelque chose à dire, c'est de savoir et de savoir beaucoup. Nous semble-t-il que notre parole ne soit pas à la hauteur de notre zèle ? Avons-nous le regret de la sentir quelque peu vague, terne et froide ? N'accusons pas trop vite notre cœur, notre imagination ou notre culture littéraire. Si nous nous examinons avec une sincérité courageuse, peut-être faudra t-il nous avouer que le déficit n'est pas là, qu'il est dans la science, dans le fonds. Notre pensée languit et fait languir tout le reste. L'important est de l'aviver, de la nourrir. Sachons plus, ayons plus à dire, et par là même nous dirons mieux.

Mais que savoir ? Où sont les sources vraiment intarissables de la pensée, de la passion apostolique, de la prédication en un mot ?

La première est l'Évangile lui-même, et avec lui toute l'Écriture. On s'excuserait volontiers d'en parler encore, tant la chose est évidente en soi. Mais notre pauvre nature est ainsi faite, que l'évidence, l'évidence la mieux avouée, pâlit et s'oublie, si bien qu'il faut y revenir avec insistance comme pour la découvrir tout de nouveau. *Prædica verbum*, nous dit saint Paul, et nous entendons bien qu'il s'agit de la parole de Dieu. Or la parole propre de Dieu, « sa langue naturelle », selon la belle expression de Bossuet, c'est l'Écriture, et si notre parole, à nous, ne s'en inspirait pas largement, de quel droit se nommerait-elle ainsi qu'elle se nomme, comment serait-elle, ainsi qu'elle doit l'être, parole de Dieu ?

Le bon sens de la foi ne conçoit guère la prédication que sous l'une ou l'autre de ces deux formes. Ou l'Écriture en sera l'objet premier, immédiat, l'orateur sacré se donnant la tâche de la commenter intégralement et de suite ; ou, s'il entreprend une thèse régulière sur quelque point isolé de dogme ou de morale, du moins l'Écriture interviendra-t elle comme formule souveraine de la doctrine et source préférée des développements. Ou l'homélie des Pères ou le sermon-thèse, mais tout rempli et pénétré de la substance de l'Écriture sainte. Hors de là, j'entends un philosophe, un philo-

sophe chrétien peut-être, un apologiste si l'on veut, mais non pas encore un prédicateur[1].

Le prédicateur, lui, part de l'Écriture comme de son thème fondamental et de la source même de son autorité ; il y revient avec bonheur et à tout propos pour se donner la gloire et la joie d'un perpétuel unisson avec Dieu même. S'il redoute quelque chose, c'est d'être, fût-ce un moment, tout à fait abandonné à son sens propre, à ses pauvres et timides conceptions d'homme. Il sait par expérience que le fonds, que la richesse de la pensée, est le premier élément du bien dire, mais surtout la première espérance de l'apostolat. Or, pendant mille ans et plus, du Pentateuque à l'Apocalypse, de Moïse à saint Jean, en passant par le Verbe incarné en personne, le Saint-Esprit a versé goutte à goutte dans l'Écriture la propre pensée de Dieu. Il y a ramassé à notre usage un trésor de doctrine et de morale universel, impérissable, or pur, éprouvé au feu, marqué d'avance à l'effigie de tous les siècles et de toutes les civilisations, c'est-à-dire suffisant à toute préoccupation légitime d'actualité comme à notre invariable besoin de vérité éternelle. Quelle nonchalance, quel oubli, quel renversement du sens chrétien et sacerdotal pourrait nous détourner de cette fortune ou seulement nous ôter le goût d'y puiser sans fin ? Mais si de l'intérêt des âmes et des plus essentielles obligations du ministère, on peut, sans trop de honte, retomber sur des considérations tout humaines, où trouver mieux que dans l'Écriture de quoi soutenir l'éloquence et donner du relief au talent?

1. Qu'on n'objecte pas la *Conférence*. Entendue strictement et comme préparation à la foi, elle n'est pas encore la prédication chrétienne : prélude aujourd'hui nécessaire, prélude souvent magnifique, mais toujours prélude. Elle a d'ailleurs bien des degrés. La *Conférence* du R. P. Monsabré n'est plus celle de Frayssinous, du P. Lacordaire, du P. de Ravignan ou du P. Félix. A la chapelle des Carmes, il y a vingt ans, l'éminent Dominicain prêchait la Conférence proprement dite (Conférences de Saint-Thomas-d'Aquin). A Notre-Dame, il popularise la théologie elle-même et ne semble guère supposer un auditoire d'incroyants.

La matière étant d'une importance incomparable, nous ne terminerons pas ce chapitre sans réunir à part quelques observations plus détaillées sur la mise en œuvre et l'exploitation pratique du grand trésor. Ce qu'il faut ici nous rappeler, ce dont il faut rajeunir en nous l'évidence, n'est-ce pas la nécessité d'étudier l'Écriture, et de l'étudier à fond? Posséder peu ou mal un texte qu'on interprète d'office, être par le monde le porte-parole de Dieu et négliger de connaître la parole de Dieu : anomalie qui révolte le bon sens avant même d'inquiéter la conscience. Comme donc l'Écriture est la première source de la prédication, elle est aussi de toute nécessité notre première étude.

Étude directe et suivie, appliquée, non à quelques lambeaux recueillis de seconde main, mais au texte pur et intégral, sans exclure, bien entendu, les commentaires. — Le vénérable M. Émery écrivait à un prédicateur, alors en prison : « Après tout, si vous manquez de livres, vous aurez toujours une Bible. Lisez-la attentivement et d'un bout à l'autre; peut-être cela ne vous est-il jamais arrivé[1]. »

Étude appropriée aux exigences du ministère, non point surtout savante, critique, militante, comme il sied au professeur ou à l'exégète. Ayons, quant à nous, la critique élémentaire suffisante à établir la valeur historique des Saints Livres et, par suite, leur provenance divine; mais, cela fait, cherchons-y plutôt la doctrine, la morale, les exemples, les sentiments.

Étude affectueuse et priante. Ici le meilleur travail est celui qui se fait à genoux; et quand la méditation proprement dite ne serait pas pour le prêtre un besoin d'âme et, à tout le moins, une haute convenance d'état, encore s'imposerait-elle au prédicateur à titre de nécessité oratoire. — Étude incessante enfin, dont notre formation de jeunesse n'aura pu nous donner que le pressentiment et l'avant-goût. Le champ est sans limites, et la vie nous manquera plus tôt que la matière du travail et la possibilité du progrès.

1. Élie Méric, *Vie de M. Émery*, t. II, p. 57, édit. in-18.

Après l'Écriture sainte, les Pères. Fénelon raille ceux qui ne les connaissent que par extraits[1] rencontrés çà et là dans quelque recueil, et il a raison, bien que, à tout prendre, une telle connaissance vaille mieux que l'ignorance pure et simple. Heureux donc celui qui pourrait parcourir le cercle entier de la Patrologie, au moins de la Patrologie oratoire ! On ne peut se défendre d'un mélancolique sourire quand on entend le bon Rollin pousser tous les prédicateurs à la lecture intégrale des Pères et les exhorter bravement à y donner « quelques années de retraite[2] ». C'était bon pour les bénéficiers de son temps. Beaucoup d'entre eux pouvaient être assez riches de livres et de loisirs pour n'avoir besoin que de courage. Mais que fera le prêtre contemporain, lancé dans le ministère après une formation hâtive, quelquefois entraîné dans un tourbillon d'œuvres extérieures qui laissent à peine un moment à l'étude, le plus souvent, d'ailleurs, trop pauvre pour s'accorder une bibliothèque de quelque étendue?

Dieu nous préserve de ressembler aux Pharisiens qui liaient des fardeaux impossibles à porter et les imposaient aux épaules de leurs frères[3] ! Mais n'est-il pas véritable aussi que, dans la vie de bien des prêtres, il y a des heures sans emploi? Ne serait-ce pas tout bénéfice que de faire sur le temps disponible la part des modèles anciens, des premiers classiques de la chaire, fallût-il, non pas supprimer, mais restreindre celle des nouveautés courantes? La volonté industrieuse ne peut-elle pas beaucoup à l'encontre des impossibilités d'apparence? Et s'il n'est donné qu'au petit nombre de posséder une Patrologie complète, qui ne peut, au bout de quelque temps au moins, acquérir les œuvres de saint Chrysostome et de saint Augustin, par exemple? Le commerce de ces deux génies, de ces deux grandes âmes, serait déjà pour notre parole un magnifique appoint.

1. Fénelon, *Dissertation sur l'éloquence.*

2. Rollin, *Traité des études*, l. IV, ch. II, art. 2.

3. Alligant enim onera gravia et importabilia, et imponunt in humeros hominum. (Matth., XXIII, 4.)

Bossuet les mettait au premier rang quand il traçait au jeune cardinal de Bouillon le programme des lectures essentielles. Et, fût-on en situation de tout lire, encore faudrait-il s'attacher à eux comme aux princes de la Tradition oratoire.

N'insistons pas outre mesure. Il y a dans la connaissance des principaux Pères une absolue nécessité qui ne peut échapper à personne. Le reste est affaire de résolution et de patience; mais, à part tous les autres avantages, combien serait-on payé de sa peine! Quelles jouissances d'esprit! quelle élévation de la pensée et du sentiment habituel! quelle sauvegarde contre le naturalisme, la routine, la vulgarité!

Un mot encore. Nous avons vu les grands orateurs du dix-septième siècle, jaloux jusqu'au scrupule de marcher avec la Tradition, craignant comme un péril et une faute d'accorder rien au sens privé, à l'inspiration personnelle. Qu'on les juge timides si l'on en a le courage. Pour eux, s'ils pouvaient à leur tour juger notre prédication, ne la trouveraient-ils pas çà et là bien osée? Sans méconnaître les besoins du jour, accepteraient-ils comme un progrès, au sens apostolique et sérieusement chrétien, cette inquiétude de paraître neufs, cette préoccupation d'originalité à laquelle nous sacrifions quelquefois? Si originaux eux-mêmes dans leur fidélité à l'enseignement traditionnel, n'auraient-ils point qualité pour nous faire souvenir qu'on peut être homme de son temps, qu'on peut être soi, qu'on peut rencontrer l'éloquence et la gloire, sans se refuser à soi-même et sans ôter aux fidèles la joie triomphante de l'union étroite et sentie avec toute l'antiquité chrétienne? A quoi bon du reste évoquer ces morts de deux siècles? La chaire contemporaine a continué glorieusement la même leçon. Que n'ont pas dû aux Pères et Mgr Landriot par exemple et l'illustre cardinal Pie? Et s'il fallait à ces exemples une contre-épreuve douloureuse, n'a-t-on jamais vu tourner à mal ou à rien l'originalité trop jalouse de se suffire? C'est une loi de nature et de solidarité humaine que le génie même ne sau-

rait tirer tout de son fonds ; c'est une loi plus haute, loi d'orthodoxie pratique et de modestie chrétienne, que le prédicateur doit chercher dans la Tradition, après l'Écriture, le trésor de pensées qui fait son premier besoin.

Et maintenant que devra-t-il à la théologie proprement dite ? Des inspirations, des vues peut-être, mais par-dessus tout la précision, la sûreté indispensable, tout ce qui sert à maintenir dans les âmes l'intégrité sévère de la foi. Ne nous attardons pas à rappeler combien lui est nécessaire une théologie exacte et complète, telle qu'on ne peut ni la commencer sans maître ni l'achever par soi-même, si toutefois on l'achève jamais ; combien périlleux pour lui et pour les autres serait tout déficit en ce point[1]. Notons seulement que la science de l'orateur sacré n'est point tout à fait celle du professeur, du théologien d'office. Qu'il ait par devers lui une vaste connaissance des opinions et des systèmes, c'est à merveille, pourvu qu'il ne se laisse pas tenter d'étaler en chaire une érudition encombrante ou même dangereuse à l'auditoire. Au moins lui servira-t-elle à distinguer nettement le certain du probable, à marquer la limite entre les vérités nécessaires et les hypothèses permises. En général le trop de science ne nuit jamais à l'homme pratique et désintéressé qui parle pour ses auditeurs et non pour lui-même. Bourdaloue en est la preuve, Bossuet peut-être mieux encore, par l'inexpérience de ses débuts et la sagesse de sa maturité. Il reste cependant que le prédicateur a surtout besoin d'une doctrine parfaitement solide et lumineuse sur tous les points assurés de foi et de morale.

Oserons-nous dire qu'en ces matières, et les contentions d'école une fois écartées, il doit dépasser par un côté la science propre du théologien, il doit être plus théologien que le théologien lui-même ? Appelé d'office à rendre la vérité populaire, ne faut-il pas qu'il la possède plus à fond et la domine pour ainsi dire de plus haut ? Ce n'est pas

1. Qui sait, par exemple, tout le tort qu'ont fait à l'esprit de Lamennais son dédain superbe à l'endroit de la scolastique et ses études sans direction ?

tout de la voir en elle-même et dans son évidence propre ; encore est-il à propos de la connaître dans ses relations avec tous les objets qui peuvent la rendre sensible, avec tout l'ordre de nature par exemple? Tel qui sait la produire et la défendre dans sa forme scolastique et devant une assemblée d'élite peut se trouver assez empêché de la traduire en langue familière à des auditeurs moins initiés. Est-ce un pur déficit littéraire? En tout cas, on ne le comblera point sans méditer à nouveau la vérité même et sous un aspect assez différent de celui de l'école, c'est-à-dire en fin de compte sans arriver à la posséder plus entièrement[1].

Mais gardons-nous d'opposer l'éloquence à la théologie comme deux puissances rivales. Concluons simplement que le prédicateur est impossible sans théologie, et que le théologien a touché la perfection complète quand il sait, au besoin, donner à la doctrine ce tour et ce visage populaire qu'elle attend du prédicateur.

Joseph de Maistre aimait à dire que l'œil ne voit pas ce qui le touche, et c'est une malheureuse expérience que les derniers objets dont nous nous avisions de nous servir sont d'ordinaire ceux que nous avons sous la main. Par quelle fatalité bizarre le prédicateur, quelquefois si fort en peine de trouver des idées, ne songe-t-il pas plus souvent à en chercher dans le rituel, dans le missel, dans le bréviaire même? L'Église en a déposé là un trésor admirable ; elle y a réuni la fleur de l'Écriture et de la première tradition ; elle a permis à la piété de tous les âges d'y joindre un commentaire quelquefois étincelant de beauté. Lettre morte, richesse perdue pour le grand nombre des fidèles. Pourquoi? Parce que la prédication n'a guère accoutumé de s'inspirer là. Est-ce inadvertance, oubli, effet de l'accoutumance qui nous décolore peu à peu ce que nous voyons tous

1. Cette pensée n'est point nôtre. Un des plus excellents théoriciens de la chaire, le P. Gisbert, la développe avec une philosophie et une chaleur assez rares dans la critique littéraire du dix-septième siècle. (*L'Éloquence chrétienne dans l'idée et dans la pratique*, ch. x, n° 12 et suiv.)

les jours? Y aurait-il encore là une suite fâcheuse de la prédominance du sermon-thèse, et quand nous avons à prêcher, nos préoccupations ne vont-elles pas d'abord et par force d'habitude à rassembler des raisonnements et à construire une démonstration?

Quoi qu'il en soit, la liturgie méditée, expliquée dans son ensemble ou dans ses parties, offrirait à notre parole d'inappréciables ressources : fond solide, poésie sérieuse, piété de bon aloi. Où cet élément trop négligé ne trouverait-il pas sa place toute naturelle? S'agit-il des sacrements : entrons dans le détail des cérémonies. Prêchons-nous la sainte Eucharistie : quelles considérations égaleront en intérêt le commentaire des cérémonies de la Messe? Quels aperçus vaudront une paraphrase du *Lauda Sion*, ce type du cantique populaire, cette merveilleuse leçon de catéchisme encadrée entre deux mouvements lyriques, l'un d'enthousiasme et l'autre d'humble amour? On veut glorifier le don de la foi, la grâce de l'adoption divine : que n'explique-t-on les rites du baptême? On parle de la mort, on se demande par où saisir assez vivement les âmes, comment y jeter, non des impressions factices, mais des émotions graves et fortes. Pourquoi donc ne pas recourir à la liturgie de l'extrême-onction ; pourquoi pas aux prières des agonisants? Faisons méditer d'avance au fidèle ce qu'il doit souhaiter d'entendre à la dernière heure, mais qu'il n'entendra peut-être qu'à demi. Qu'il se familiarise dès maintenant avec son rôle dans ce drame qui se joue autour de son lit funèbre, intéressant à son âme toute la terre et tout le ciel. Si la raison d'esthétique n'était pas ici bien secondaire, nous dirions sans hésitation comme sans hyperbole que nulle des littératures connues ne présente rien de supérieur à ce chef-d'œuvre, rien de comparable peut-être. Volontiers nous défierions le génie d'illuminer d'un plus vif et plus doux éclat la pensée chrétienne de la mort et le rôle maternel de l'Église. Les beautés sont admirables, mais les leçons plus précieuses que les beautés. A cet homme dont la foi chancelle dites que cette foi conservée sera le dernier argument, la der-

nière circonstance atténuante plaidée à l'heure de mourir par son avocat, par sa mère[1]. A nous tous, si attachés à la vie et qui nous croyons si nécessaires au monde, faites entendre ce *proficiscere*, cri d'espérance mais arrêt formidable et sans appel.

On a dit : *De Maria numquam satis;* — mais sur ce thème tout aimable, ne sommes-nous pas vite exposés, faute de doctrine, à demeurer courts où à glisser dans le sentimentalisme fade ? Paraphrasons les antiennes de l'Église : voilà pour épargner à notre piété une impuissance qui serait trop douloureuse en pareille matière.

Le peuple n'entre jamais assez profondément dans l'esprit des fêtes catholiques, et d'ailleurs pour qui prêche une fois l'an les mêmes mystères, la monotonie est un réel danger. Mais n'a-t-on pas dans l'office du jour une source de variété infinie?

Ainsi, la liturgie exploitée peut, en bien des rencontres, soutenir et colorer notre parole. Encore est-elle par elle-même un sujet excellent. Expliquons-en la raison d'être, la composition, l'économie, sans nous jeter, bien entendu, dans le symbolisme à outrance de certains commentateurs. Nous souffrons de voir les fidèles déserter les offices paroissiaux, les vêpres par exemple. Essayons de les y retenir en leur exposant la pensée qui a présidé à l'institution et à la composition de l'office divin. Rappelons-leur que la louange et la prière sont la grande fonction de l'homme et, à vrai dire, la raison d'être du monde; que l'Église les voudrait incessantes; que ce vœu, en partie réalisé par le prêtre et par le religieux, l'était jadis à la lettre dans les grands monastères où l'on se relayait par troupes, si bien que le chœur ne restait jamais vide et que la louange ne se taisait ni jour ni nuit. Ajoutons que le laïque ne peut s'estimer étranger à cette intention de l'Église, et que ce n'est pas trop de mêler sa voix une heure par semaine à ce concert qui symbolise l'éternel *Alleluia*.

1. Licet enim peccaverit, tamen Patrem, Filium et Spiritum sanctum non negavit, sed credidit... (Ordo commendationis animæ.)

Mais surtout ne privons pas l'âme chrétienne du ravissement que lui donnerait la liturgie vue d'ensemble. La religion est tout à la fois histoire et doctrine, et cette histoire et cette doctrine se commémorent ou, pour mieux dire, se recommencent chaque année dans leur magnifique ampleur. C'est la théologie tout entière mise en action et en spectacle. C'est le tableau complet des destinées surnaturelles de l'homme. Comme la Bible va de la Genèse à l'Apocalypse, du premier *fiat* créateur à l'apparition de la Jérusalem nouvelle, ainsi l'année liturgique s'ouvre par l'attente et la préparation du Messie, pour se clore sur les gloires de la Toussaint, sur la consommation du plan céleste et la déification accomplie de l'humanité. Histoire plus vaste et plus haute que celle des empires; véritable épopée tout à la fois héroïque et didactique, puisqu'elle déroule à nos yeux, avec l'œuvre de Dieu tout entière, le panorama des vérités qu'il nous importe le plus de savoir. Peu de chrétiens ont ces grandes vues ; mais ne serait-ce pas que nous oublions trop de les leur donner? Prêchons le rapport de chaque détail à l'ensemble, de chaque fête au cycle total ; ne craignons pas de déployer quelquefois l'ensemble même dans toute sa magnificence. La foi en sera plus affermie, plus noblement exaltée qu'elle ne pourrait l'être par le raisonnement et la discussion.

Voici enfin la dernière source, l'histoire de l'Eglise, la vie des Saints ; l'histoire de l'Eglise indispensable à montrer la perpétuité du dogme, le fait de l'action divine, la réalité déjà presque visible de tout l'ordre surnaturel ; la vie des Saints où cette réalité, cette action, éclatent en pleine lumière ; l'histoire de l'Eglise dont telle page simplement racontée donnerait à l'exposition doctrinale la nouveauté, l'intérêt, le relief; la vie des Saints, commentaire exquis de la morale, témoignage irrécusable en faveur de la grâce et par suite de la religion même. Certes on se ferait grand tort de l'enfermer dans le genre spécial du Panégyrique. Dieu nous préserve de ces habitudes exclusives ! Dieu nous donne de plus le vrai sens psychologique, honneur de la

saine biographie moderne, également éloigné des pâles abstractions de l'ancienne manière et du pittoresque frivole où se jettent parfois les romanciers d'hagiographie. Moralistes d'office, ayons la curiosité passionnée de l'âme, surtout de l'âme sainte où la nature et la grâce apparaissent dévoilées à la fois; sachons au besoin, sans folle hardiesse, la déchiffrer et la recomposer à distance, avec la même sagacité prudente, avec la même jalousie d'exactitude, mais avec bien plus d'amour que la science restituant une inscription ou un chef-d'œuvre à l'aide de quelques débris. Autant la légende répugne à la grave probité de la chaire, autant l'histoire vraie des Saints, mais leur histoire intime, peut être féconde à titre d'exemple et de témoignage. Posons d'avance un principe, nous voudrions pouvoir dire un axiome, qui se retrouvera du reste : c'est que la sainteté des grandes âmes est la meilleure preuve de Jésus-Christ, comme la sainteté de Jésus-Christ est la meilleure preuve de Dieu même.

On demandera peut-être s'il est à propos de donner aux simples chrétiens quelque idée de l'ascétisme, de la vie parfaite. Nous répondrons sans hésiter : pourquoi non? Autre est l'indiscrétion qui pousse dans les voies extraordinaires, quelquefois au détriment de l'essentiel, des vertus d'état par exemple; autre le zèle qui, pour exciter la langueur et provoquer même une humiliation salutaire, montre de loin à l'âme des sommets où elle n'aura ni le courage ni peut-être la vocation de monter. Comme il importe à la pleine gloire de Dieu qu'il y ait toujours quelques parfaits en ce monde, ainsi faut-il que l'idée même de la perfection ne s'efface pas de l'esprit des chrétiens, qu'ils n'ignorent pas ce que Dieu peut faire de l'homme, qu'ils sachent au moins reconnaître et admirer un idéal qui n'est pas la loi pratique de leur vie. A ce compte, le spectacle de la plus haute sainteté ne peut que stimuler leur courage, tout comme, dans l'ordre de la nature, celui de l'héroïsme n'est pas de trop pour inspirer l'énergie du simple devoir.

L'Ecriture, les Pères, la Théologie, la Liturgie, l'histoire

de l'Eglise, la vie des Saints : tout cela compose le fond de la science du prêtre et de l'éloquence du prédicateur. Omettons pour le moment les connaissances d'ordre secondaire et naturel que saint Augustin veut voir groupées autour de la doctrine sacrée comme des vassales autour de leur reine. Les sources immédiates de la prédication sont bien, elles aussi, la fontaine d'eau vive qui jaillit pour la vie éternelle, et dût la parole des hommes de Dieu venir y puiser pendant des milliers de siècles encore, elle ne les tarira pas. Là, et là seulement, est la puissance avec la jeunesse toujours nouvelle. Qui cherche ailleurs est bientôt sec et stérile, et plaise à Dieu qu'il n'ait pas d'autre châtiment !

On voit d'ailleurs quelle est pour le prêtre la sainte obligation du travail. Fardeau pesant à la nature, mais nécessité du ministère, mais honneur, force et joie. Saint François de Sales écrivait à une âme affligée : « Vivez avec des pensées généreuses et magnifiques. » C'est la condition laborieuse mais souverainement belle et enviable que Dieu fait à ses interprètes. Par état, par office, les voilà glorieusement condamnés à vivre en esprit dans ce monde supérieur et divin dont nous venons d'esquisser les parties et comme les provinces principales. Leur tâche est de s'y tenir par la pensée et de l'explorer sans fin pour en dire les nouvelles au peuple, à l'exemple de leur Maître qui est dans le sein du Père et nous en a raconté les secrets. Au reste, ce labeur infini, surhumain, ne porte-t-il pas en soi, sa récompense? Quoi de plus honorable et de plus doux à l'intelligence de l'homme que d'habiter en pleine lumière, de s'y mouvoir à l'aise, d'y aller, d'y venir comme chez soi et d'y trouver l'unique aliment qui rassasie ? Voilà pour nous payer déjà de bien des efforts.

III

De l'Ecriture Sainte en particulier. — Question d'interprétation. Le sens accommodatice. — La prédication entre les saintes hardiesses d'autrefois et le criticisme moderne. — Quelques directions pratiques. — Question de mise en œuvre oratoire. Le texte initial. L'Ecriture au cours du sermon. — Des citations. — La Bible passant dans la trame même du style. — Deux extrêmes dans le style de la chaire actuelle. — Milieu à tenir.

Arrêtons-nous encore un instant à la source divine entre toutes.

Nous étonnerions sans doute et nous blesserions la foi du lecteur si nous nous mettions en devoir de prouver le droit des fidèles à connaître la Sainte Écriture. Supposons donc évident qu'il leur est bon d'entendre Dieu dans sa parole originale, et que le catholique n'est pas en cela de pire condition que le protestant [1]. Mais deux questions pratiques se présentent : question d'interprétation légitime, question de mise en œuvre logique et oratoire.

Sans rappeler ici les principes élémentaires de l'herméneutique sacrée, disons en quelques mots ce qui vient à notre sujet.

Dès qu'il s'agit d'établir un point de foi ou de morale obligatoire, dès qu'il faut asseoir et imposer une certitude, la prédication, comme la théologie, ne peut prendre le texte sacré que dans l'acception authentique, au sens littéral ou figuré, garanti et défini par l'autorité compétente. Mais au grand avantage du développement moral et quelquefois même de l'éclaircissement dogmatique, elle a toujours largement usé de ces applications libres, de ces adaptations qui se recommandent ou par leur justesse manifeste

1. Qui pourrait croire pourtant qu'on oppose à cette évidence d'étranges fins de non-recevoir? Il a été dit à un prédicateur, de qui nous le tenons : « Pourquoi parlez-vous tant de la Bible? Vos auditeurs ne la connaissent pas. » Et pourquoi prêcher, si ce n'est d'abord pour la faire connaître?

ou par le crédit personnel de leurs premiers auteurs, mais sans prétendre à une valeur décisive. En un mot, elle a toujours eu en grand honneur le sens accommodatice.

Or il semble qu'à cet égard la situation du prédicateur soit devenue difficile et délicate, entre des traditions infiniment respectables et certaines tendances contemporaines dont il importe de tenir compte pour le bien. Saint Augustin nous a donné lieu de reconnaître la disposition d'esprit généralement régnante aux premiers siècles. C'était une admirable ferveur et simplicité de foi; c'était une avidité sainte d'épuiser, s'il se pouvait, toutes les richesses du texte et d'en dégager tous les symboles. Par là s'explique chez les plus illustres, chez saint Ambroise, chez saint Augustin lui-même, chez saint Grégoire le Grand, ce goût si vif et hardi pour l'interprétation figurative. Les âges suivants jusqu'au dix-septième siècle devaient enchérir avec moins d'autorité et souvent encore plus de hardiesse. Tout au rebours, l'esprit actuel, et parmi les croyants eux-mêmes, serait plutôt critique, exigeant, poussant jusqu'à la défiance et à l'ombrage les scrupules d'exactitude, la passion du certain. Or ni l'ancienne tendance n'est, ce semble, à imiter sans précaution, ni la nouvelle à condamner sans réserve, comme étant un pur et simple manque de foi. Du moins s'ensuit-il pour le prédicateur une spéciale nécessité d'assurer ses jugements et de se gouverner dans la pratique avec une réserve attentive.

Certes il y aurait injustice à ne pas admirer la liberté laissée au génie chrétien en dehors des nécessités doctrinales; il y aurait témérité grave à ne vénérer pas profondément l'intention qui dictait certaines interprétations quelque peu inattendues, à ne point envier la simplicité de foi qui les faisait accepter. Mais les personnes et les intentions demeurant sauves, nous pouvons nous avouer avec une fermeté modeste que les interprétations ou explications de cette nature n'étaient pas indispensables à la doctrine ou à la morale; que plusieurs semblent propres à étonner l'esprit

plutôt qu'à le satisfaire [1] ; que les auteurs ne se préoccupaient pas toujours de marquer assez nettement en cette matière la différence entre ce qu'ils imposaient comme certitude et ce qu'ils proposaient comme conjecture ; que, dans tous les cas, à considérer la disposition présente des âmes, l'exemple même et l'autorité des plus saints personnages ne justifieraient plus assez ou du moins n'exempteraient point de péril des applications qui ne seraient pas d'elles-mêmes parfaitement naturelles [2].

Par ailleurs, nous devons avoir en grande défiance le fonds de rationalisme chagrin et dédaigneux trop souvent mêlé chez les modernes à l'amour de l'exactitude plénière. Ce serait faire à cet esprit si peu chrétien une concession déplorable et à l'éloquence de la chaire un trop sensible dommage, que de nous interdire le sens accommodatice. Nous priverions ainsi l'âme croyante de trop d'analogies capables de la saisir et de la toucher, puisées d'ailleurs à la plus pure source de la foi. Il reste d'en user avec une liberté prudente, et c'est à quoi pourront nous aider quelques observations de détail.

Rien de plus légitime que d'appliquer une parole à des cas moralement identiques, de transporter à tel personnage ou à tel peuple ce que l'Écrivain sacré a pu dire pour une personne ou une nation de son temps. Qui nous empêche d'appliquer aux capitales modernes la redoutable vision d'Ézéchiel perçant du regard les murailles de Jérusalem et découvrant les abominations qui s'y cachaient ? [3] Si un peu-

1. On peut citer comme type du genre la troisième partie de la *Regula pastoralis* de saint Grégoire. Dans ce code abrégé de morale, si justement recommandé par Bossuet, le grand pape invoque parfois, à l'appui des leçons les plus exquises, des allégories scripturaires vraiment surprenantes.

2. Des esprits contemporains, qu'on n'accusera pas de crédulité naïve, regrettent cependant que la prédication soit devenue en ce point trop timide. Ainsi Louis Veuillot, dans l'Introduction de sa belle *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, se plaint qu'on néglige le sens figuratif. Cependant le fait de la disposition générale demeure, et nous ne croyons pas possible de la tenir pour non avenue.

3. Ezéchiel, VIII.

ple chrétien se fie dans son pouvoir et dans ses alliances en oubliant le Dieu des armées, ne mérite-t-il pas de plein droit les sévères avertissements qu'Isaïe lançait aux Juifs coupables d'espérer tout de l'Égypte et rien du Seigneur[1]? Le même Prophète les accuse ailleurs d'avoir cassé des œufs d'aspic et tissé des toiles d'araignée, c'est-à-dire déchaîné des principes mauvais en y opposant des défenses insuffisantes[2]. Assurément, le cardinal Pie, ce maître habituellement admirable dans l'usage de l'Écriture, ne forçait rien quand il retournait ce reproche contre les gouvernements du jour, complices de la révolution et s'épuisant à dresser contre elle de frêles remparts[3]. En tout ceci, du reste, à peine peut-on reconnaître le sens accommodatice. Le texte n'a rien perdu de sa signification directe, et l'orateur l'applique simplement à qui de droit.

Quelquefois, l'adaptation se fonde, non plus sur une identité morale, mais sur une pure analogie. Elle tend alors à créer un sens spirituel, à faire du texte ou de l'événement biblique la figure d'un objet différent. Jonathas, condamné pour avoir enfreint le jeûne commandé par son père, s'écrie : « J'ai goûté un peu de miel et voici que je meurs[4]! » Bourdaloue, après bien d'autres, prêtera ce cri douloureux au damné rappelant ses courtes joies[5]. — Il est écrit de Notre-Seigneur que, ayant ressuscité le fils de la veuve, il le rendit à sa mère[6]. Transportez cette parole à saint Augustin ou à tout autre pécheur converti par les prières maternelles : ce n'est que justice, et le plus critique des contemporains n'y trouvera pas à redire.

Mais voici qui lui agréerait moins peut-être. Le sens accommodatice, pris en rigueur, n'est plus simplement une application nouvelle du texte; il entreprend

1. Isaïe, XXXI.
2. *Ibid.*, LIX.
3. Le cardinal Pie, 25 novembre 1874, *Œuvres*, t. VIII, p. 250
4. Reg., XIV, 43.
5. Bourdaloue, *Sermon sur l'Enfer*.
6. Luc, VII, 15.

sur la signification même et la transforme en quelque point.

On nous dit, afin de stimuler notre courage, que le royaume des cieux souffre violence et que les violents seuls l'emportent. Pour ériger ainsi en maxime la parole évangélique, on la détache du contexte et du même coup on en change le sens. Le divin Maître, faisant l'éloge de son Précurseur, constate que, « depuis les jours de Jean-Baptiste », depuis le commencement de son ministère, il y a presse pour entrer dans le royaume des cieux et qu'on l'emporte comme d'assaut[1]. Supposera-t-on que Notre-Seigneur ait voulu rendre à la fois deux pensées, énoncer un fait et poser une loi pratique? Mais sa parole accuse nettement une époque, une circonstance déterminée. Qui la généralise en change le sens, car il n'a pas pu dire que « depuis les jours de Jean-Baptiste » la conquête du ciel est devenue plus laborieuse qu'auparavant. Cette fois donc, pour énoncer une vérité d'ailleurs évidente, on invoque un oracle où il est bien malaisé de la trouver contenue. Et pourtant, quoi de plus populaire et de mieux passé en usage que cette interprétation?

Or, ce n'est pas seulement le *criticisme* actuel qui s'effarouche de ces hardiesses. On sait le reproche de saint François de Sales à son ami l'évêque de Belley. « Prêchant un jour devant lui, raconte l'évêque lui-même, il m'arriva d'appliquer à la contagion des mauvaises compagnies ce mot du Prophète : *Vous serez bon avec les bons et mauvais avec les mauvais*[2], ce qui se dit assez communément. Je m'aperçus sur-le-champ qu'il n'était pas content; et ensuite, étant seul avec lui, il me demanda pourquoi j'avais donné une telle détorse à ce passage[3]. » Le prédicateur se défendit en invoquant les franchises du sens accommodatice, et le saint répliqua en substance : « Au moins deviez-vous avertir que ce n'est pas là le sens littéral. » Sa foi simple, mais droite,

1. A diebus autem Joannis Baptistæ usque nunc regnum cœlorum vim patitur et violenti rapiunt illud. (Matth., xi, 12.)

2. Psaume xviii, 26, 27.

3. *Esprit de saint François de Sales*, part. II, ch. xiii.

goûtait peu des libertés d'ailleurs communes et autorisées par les plus respectables exemples. C'était nous avertir d'en user plutôt avec une sévère discrétion.

Les applications fondées sur l'identité morale ou sur la pure analogie n'entraînent guère d'inconvénient sérieux. Supposez-les moins heureuses, nous n'aurons commis qu'une faute de goût, et l'esprit seul en éprouvera quelque malaise. Mais, pour le sens accommodatice entendu strictement, pour celui qui modifie si peu que ce puisse être la signification même du texte, n'est-ce pas, aujourd'hui surtout, un devoir grave d'y apporter bien des précautions?

Et d'abord, à quoi bon l'employer si nous avons ailleurs de quoi exprimer littéralement ce que nous avons résolu de dire? Prêchant contre les mauvaises compagnies, l'évêque de Belley pouvait citer ces paroles expresses de l'Apôtre : *Corrumpunt mores bonos colloquia mala*[1]. Et, s'il est à propos de rappeler combien l'effort est indispensable au salut, Notre-Seigneur n'a-t-il pas déclaré qu'il faut entrer par la porte étroite, qu'aimer son âme à la mondaine c'est la perdre, qu'on ne peut Le suivre sans se renoncer et porter la croix? Il suffit, et, pour traduire la même pensée, rien ne nous oblige à détourner et à violenter légèrement quelque autre de ses paroles.

Hors de là et si le texte accommodé n'a pas ailleurs d'équivalent littéral, encore faut-il, comme le veut saint François de Sales, avertir les fidèles de la liberté que nous prenons, notre ministère étant de les instruire et non de les abuser sur la véritable signification de l'Écriture.

Ce n'est pas tout; l'interprétation accommodatice fût-elle couverte d'autorités imposantes, mieux vaut et de beaucoup qu'elle se recommande par une justesse facile à reconnaître et pleinement satisfaisante pour l'esprit; à plus forte raison si nous en avons l'initiative et la responsabilité tout entière. Défendra-t-on une application quelque peu risquée en disant qu'elle est pieuse? Avouons en toute simplicité que cette

1. I Cor., xv, 33.

excuse nous laisse froid. Oui, sans doute, la conclusion est pieuse, mais le rapport de la conclusion au texte pourrait-il bien l'être, n'étant ni certain ni même vraisemblable? La piété fleurit sur le vrai, et nous n'arrivons pas à comprendre ce qu'elle pourrait devoir au faux ou même au vague. A Dieu ne plaise que nous concédions rien au rationalisme, que nous contristions en rien la simplicité des âmes chrétiennes, que nous blâmions en rien la sainte hardiesse d'autrefois! Mais, pour notre usage et dans les circonstances actuelles, nous croyons qu'il y a lieu d'être plus sévères et de n'appeler que la vérité manifeste au secours de la vérité.

A cela près, exploitons jusqu'au fond, s'il se pouvait, le divin trésor des Écritures. L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole sortie de la bouche de Dieu. Faisons donc bien réellement vivre nos auditeurs de cet aliment céleste; moins préoccupés de l'assaisonner, de le déguiser surtout, que de lui garder son parfum, sa naturelle saveur, saveur universelle et suffisante à tous les nobles appétits de l'âme. Les fidèles en ont-ils plus ou moins perdu l'expérience? le goût s'en est-il affadi quelque part? C'est justice de voir là pour nous-mêmes, sinon un reproche, du moins un avertissement et le rappel d'une obligation pressante. Rendons aux chrétiens le sens, le goût, la passion de la divine parole. Et pourquoi le croirait-on difficile? En vérité, il n'est que de la présenter telle quelle et de l'interpréter clairement.

Nous avons parlé cependant de mise en œuvre oratoire; mais, en ce point, les maîtres nous ont donné d'assez belles leçons pour qu'il suffise d'ajouter quelques mots rapides.

Avec sa profondeur habituelle, Voltaire découvrit un jour que ni les Grecs ni les Romains ne connaissaient l'usage de parler sur un texte[1]. Il ne s'avisait pas que l'orateur chré-

1. C'est à propos de Bourdaloue que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* rencontre cet aperçu : « Peut-être serait-il à souhaiter qu'en bannissant de la chaire le mauvais goût qui l'avilissait, il en eût banni aussi cette coutume de prêcher sur un texte. En effet, parler longtemps sur une citation d'une ligne ou deux, se fatiguer à compasser

tien est, par état, l'interprète de la parole de Dieu, ou il lui plaisait de ne pas paraître s'en souvenir. Voilà cependant par quelle raison fort simple le sermon part d'un oracle de l'Écriture et se donne pour tâche de le commenter. A vrai dire, il se peut faire que le prédicateur fixe d'abord son sujet, quitte à chercher ensuite le texte le mieux approprié, comme saint Jean-Chrysostome avait sans doute résolu de combattre les haines et les querelles avant de songer à la clémence de David envers Saul.[1] Mais, fût-il choisi après coup, le texte initial demeure le point de départ logique du discours et sa raison d'être; il en fait l'autorité. L'idéal serait qu'il le contînt et l'engendrât tout entier pour ainsi dire, que les parties du sujet y fussent déjà visibles aussi bien que l'idée mère de l'ensemble. Bourdaloue divise sa grande Passion d'après son texte même, faisant voir en Notre-Seigneur crucifié la force et la sagesse de Dieu. Il décompose, dans son premier sermon sur la Toussaint, la parole divine qu'il a prise pour thème et il y trouve, avec tous les caractères de la récompense promise, tout le partage de son discours.

« *Ecce merces vestra copiosa est in cœlis.* — Cette récompense que Dieu prépare à ses élus est une récompense sûre : *Ecce*, la voilà : c'est un Dieu qui vous la promet ; et, si vous la voulez de bonne foi, elle est à vous : *Ecce merces vestra.* C'est une récompense abondante, qui n'aura point d'autre mesure que la magnificence d'un Dieu, et qui mettra seule le comble à tous vos désirs : *Ecce merces vestra copiosa.* Enfin c'est une récompense éternelle, que vous ne perdrez jamais parce qu'elle est réservée dans le ciel où il n'y aura plus de changement et de révolution : *Ecce merces vestra copiosa est in cœlis.* »

tout son discours sur cette ligne, un tel travail paraît peu digne de la gravité de ce ministère. Le texte devient une espèce de devise, ou plutôt d'énigme, que le discours développe. Jamais les Grecs et les Romains ne connurent cet usage. C'est dans la décadence des lettres qu'il commença, et le temps l'a conservé. (*Siècle de Louis XIV*, ch. xxxii.)

1. Voir Première partie, ch. iv.

Or ce n'est là qu'un idéal à saisir quand il se rencontre mais à ne pas chercher curieusement, mais surtout à ne pas créer aux dépens du naturel et de la vraisemblance parfaite. Le même Bourdaloue n'a rien outré en trouvant dans les circonstances de la multiplication des pains une leçon détaillée de tempérance chrétienne[1]. Massillon est plus ingénieux que solide quand il en veut faire sortir le code complet de l'aumône[2], ou quand il transforme les aveugles, les boiteux, les paralytiques réunis autour de la piscine, en types variés des dispositions mauvaises qu'on peut apporter à la pénitence[3]. Le rapprochement forcé, l'application contestable ne sont jamais de saison ; encore déplairaient-ils plus que jamais dans le texte initial mis tout d'abord en évidence comme la source lumineuse du discours.

On entend du reste que le rôle de l'Écriture ne se borne point là. Qui ne lui emprunterait que le texte du début semblerait lui rendre un hommage de pure forme, la saluer en passant et n'en avoir plus souci. L'auditeur a droit de la retrouver au fond de l'instruction tout entière ; disons plutôt que le prédicateur a besoin d'y revenir constamment. Là est en effet le vrai point de vue : le recours moralement continu à la parole divine, est sans doute une convenance, un devoir d'office ; mais mieux vaut encore l'envisager comme une nécessité. Nécessité pour autoriser le détail aussi bien que l'ensemble. Nécessité pour soutenir la pensée qui n'est jamais plus à l'aise qu'appuyée à une pensée étrangère, la commentant et se déroulant à l'entour comme la broderie autour des lignes du canevas. Nécessité pour l'imagination et la sensibilité en quête de poésie et de flamme oratoire. Tout cela nous est assez démontré par nos études précédentes ; n'insistons pas.

Mais s'il est indispensable d'exploiter largement l'Ecriture, faut-il citer sans relâche et selon l'expression jadis consacrée, *farcir* nos discours de latin ? Les femmes sont

1. *Tempérance chrétienne*, sixième dimanche après la Pentecôte.
2. *L'Aumône*, quatrième dimanche de Carême.
3. *Confession*.

réputées ne pas entendre la langue propre de l'Église ; les hommes ne l'entendent guère, et le jour n'est pas loin peut-être où ils ne l'entendront plus du tout. Pédantisme ou routine : les citations qui tombent communément du haut de la chaire ne donnent-elles jamais l'une ou l'autre de ces deux impressions ? — Oui sans doute, on peut citer à tort et à travers. C'était la mode à toutes les époques de faux goût, au commencement du dix-septième siècle par exemple. Qui ne se rappelle les naïves paroles du père de saint François de Sales à son fils : « Prévôt, prévôt, tu prêches trop souvent. De mon temps les prédications étaient bien plus rares mais aussi bien plus doctes. On y alléguait plus de latin en une fois que tu ne fais en dix. » Sans doute encore, dans telle prédication contemporaine, les textes peuvent arriver un peu à l'aventure, moins comme une nécessité du développement que comme un ornement obligé ou l'effet d'une sorte de tic littéraire. Abus fort choquants en vérité ; mais on serait bien malheureux d'en conclure à diminuer la part de l'Écriture sainte et même sa part visible. On peut en faire usage sans la citer textuellement ; on peut la citer en langue vulgaire ; en tout cas on a mauvaise grâce à la citer sans raison suffisante et manifeste.

Or quelle peut-être cette raison ? Avant tout le besoin d'autoriser une assertion en la montrant venue de Dieu même : cas fort pratique où la citation est plus que de mise, voire la citation latine, toujours courte et accompagnée d'une traduction exacte, bien entendu.

Ailleurs on paraphrase en détail un passage plus développé, ce qui amène tout naturellement la citation fragmentée où chaque partie vient à son tour suivie des explications correspondantes. C'est, au cours du sermon, une brève leçon d'Écriture sainte, un fragment d'homélie : rien de mieux[1].

Il arrive enfin que la parole inspirée serve de centre ou de pivot commun à des développements multiples, et quoi de

1. On peut lire à ce propos le beau développement de Bossuet sur la *Coupe de la divine colère* (1re partie, ch. vi). La paraphrase ample avec citation fragmentée est aussi la manière préférée du cardinal Pie.

plus juste que d'en occuper souvent l'oreille pour la graver dans la mémoire et y ramener de temps à autre la pensée comme au point d'appui d'où elle s'élancera tout de nouveau? La citation devient alors une sorte de refrain logique dont il se peut qu'on abuse comme de toute chose excellente, mais d'où les maîtres ont tiré d'admirables effets[1].

Hors de ces trois hypothèses, on ne voit guère par où la justifier ; mais le champ demeure vaste, et le prédicateur sérieux est bien souvent dans le cas d'offrir au fidèle le pain solide, le vin pur de la parole divine. Est-ce bien d'ailleurs l'étalage d'érudition sacrée qui est aujourd'hui à craindre? Est-ce de ce côté que l'ambition, — dont Dieu nous garde! — chercherait de quoi se faire applaudir? L'étalage est partout blâmable ; mais si l'Écriture largement exploitée n'est pas pour nous assurer les suffrages bruyants d'un certain monde, elle demeure le meilleur fonds de la saine éloquence et son plus digne ornement.

Un prêtre éminent écrivait à Mgr Pie, évêque nommé : « Expliquez surtout le texte divin à la façon des siècles antiques : c'est fécond et varié à l'infini. Ne vous bornez pas aux formes grecques et romaines : c'est une belle partie du beau ; mais le beau complet n'est que dans les livres sacrés. Soyez d'Athènes, soyez de Rome ; mais surtout soyez de Jérusalem, soyez biblique[2]. » Excellent conseil et qui ne devait pas tomber à terre, on le sait. Or il est pour tous, et tous peuvent, selon leurs forces, en recueillir le bénéfice. Oui, soyons bibliques et jusque dans le style. Que la méditation nous apprenne l'heureux secret de fondre dans une parole bien à nous les expressions et les textes de l'Écriture. Inutile d'en avertir le fidèle. S'il les reconnaît, il nous en saura gré; si non, il en aura du moins le profit sans la jouissance, et nous aurons parlé, nous, le vrai langage de la chaire.

1. Cette forme semble agréer particulièrement à l'esprit didactique de Bourdaloue. (Voir la proposition du sermon sur la pensée de la mort, le *Memento* du jour des Cendres, etc.)

2. M. l'abbé Leconte, curé de la cathédrale de Chartres (Mgr Baunard, *Histoire du cardinal Pie*, t. I, p. 227.

Qu'on ne nous accuse pas à ce propos de faire échec à l'originalité, de déconseiller le style personnel, caractérisé marqué de la vive empreinte d'une âme. Ce serait le contre-pied absolu de notre pensée[1]. Disons tout : le style de la chaire actuelle, considéré à ses deux extrêmes, nous rappellerait un peu l'état de la littérature courante il y a quelque soixante ans. C'est quelquefois un classicisme froid, terne et fade ; quelquefois aussi un romantisme excentrique, aventureux, contestable au point de vue du goût, de la dignité, de l'édification. — L'Écriture elle-même semble tirée en sens contraire par ces deux groupes extrêmes de prédicateurs. Les plus hardis, ceux qui se piquent d'être neufs et jeunes, lui demanderaient volontiers des couleurs voyantes, de ces images un peu singulières qu'on rehausse encore par une traduction crûment littérale et qui jouent dans le discours le rôle d'un ornement de haut goût. Ne relevons là qu'un péril entre plusieurs, celui d'en faire une poésie comme une autre, une poésie profane, sensuelle peut-être. Mais en revanche, combien ne souffrirait-on pas de la voir entrer pour sa part dans la composition d'un certain style factice, convenu, fadement mielleux, fait d'expressions consacrées et rebattues, de périphrases ternes, languissantes, vagues surtout ! Comment la reconnaître et la goûter dans cette élégance banale et fausse, héritage direct et vraiment trop malheureux du dix-huitième siècle ?

Certes nous ne conseillons pas plus ce style et cet emploi de l'Écriture, que les hardiesses et les singularités où l'on pourrait chercher de fort contestables effets. Entre la routine et l'excentricité, il y a place pour l'originalité véritable. Entre les deux extrêmes que nous avons notés dans les habitudes littéraires de la prédication contemporaine, il y a, Dieu merci! de beaux, d'excellents modèles. Et si quelqu'un pouvait craindre de n'être pas assez original en composant discrètement son style de la fleur des Écritures, nous le supplierions de lire par exemple le cardinal Pie ; avant tout

1. Voir l'Épilogue, § 3.

nous l'adresserions à Bossuet, le maître des maîtres en fait d'exploitation oratoire du texte sacré. Non vraiment ce n'est pas cette mise en œuvre habituelle qui peut effacer le cachet personnel de notre manière ; elle est pour le dégager bien plutôt. Ce n'est pas de ce chef que l'orateur chrétien risque de n'être plus assez lui-même, bien au contraire il y a chance pour que la parole divine, mêlée et incorporée à la sienne, l'aide puissamment à devenir quelqu'un. Souhaitons-lui donc de puiser aux vraies sources, de s'attacher à son objet, à l'Évangile, à l'enseignement céleste dont il est le dispensateur d'office, d'en pénétrer sa pensée, son cœur, son style même. C'est la condition du bien que cherche son zèle, et quant à l'éloquence, il est dans l'ordre qu'elle vienne de là comme par surcroît.

CHAPITRE II

LES PARTIES ESSENTIELLES DE L'OBJET

DOGME — MORALE — APOLOGÉTIQUE ÉLÉMENTAIRE

L'objet de la prédication, le *verbum*[1], que nous avons mission de répéter par le monde, offre deux aspects ou renferme deux parties : le dogme imposé de Dieu à l'adhésion volontaire de l'intelligence; la morale, règle divine du vouloir et du faire, pour qui veut atteindre l'unique fin de l'homme, le salut. Il convient, aujourd'hui surtout, d'y ajouter une certaine part d'apologétique, soit pour introduire les âmes à la foi, soit pour les y maintenir. Il pourrait même sembler naturel d'étudier ici cet élément avant les deux autres, les motifs de croire avant les vérités à croire et les lois à observer. On voudra bien cependant nous permettre de déroger à la logique pure, et voici qui nous y détermine. Si l'apologétique s'adresse à l'âme incroyante, elle est, en rigueur de vérité, un prélude plutôt qu'une partie de la prédication chrétienne; ministère spécial à demi étranger à notre cadre et où nous ne pouvons toucher qu'incidemment. Nos préoccupations dans cet ouvrage vont de préférence à ceux que la prédication atteint d'ordinaire, aux chrétiens chez qui la foi n'est plus à naître ou à renaître, mais réclame impérieusement d'être préservée et munie. Supposé de tels auditeurs, le plus pressant n'est pas la part d'ailleurs nécessaire d'apologétique, et nous avons droit de nous attacher tout d'abord aux deux éléments essentiels de l'enseignement chrétien.

1. Prædica verbum (II Tim., IV, 2).

I

Le dogme. — Signification réservée du mot. — Qu'il faut prêcher le dogme. — Comment le prêcher? — Principe : que le dogme soit dans la prédication tel que nous le voulons dans l'âme. — I. A l'état de notion précise. — Exposition du dogme. — II. A l'état de possession paisible. — Conviction du prédicateur. — Encore l'exposition. Preuves. — Objections à résoudre. — Esprit catholique et esprit protestant. — III. A l'état de capital productif. — Vérité immuable, connaissance progressive. — IV. A l'état de trésor et de noblesse. — Fierté humble dans la foi.

Le dogme est le nom propre, le nom réservé de la vérité que la révélation nous apporte, vérité qui dès lors s'impose à l'esprit, non par son évidence directe, mais par l'autorité du révélateur. Gardons au mot sa signification rigoureuse et vraiment sacrée. Elle est exacte, car, dans l'usage universel, dogmatiser c'est enseigner d'autorité, sans autre preuve que son autorité même. Et qui ne voit qu'une telle façon d'enseigner est le privilège de Dieu seul, de Celui qui est la vérité substantielle et, à ce titre, l'unique souverain des intelligences? Privilège incommunicable. Dieu en peut déléguer l'exercice, et il le délègue de fait à l'Église, qu'il a rendue infaillible ; mais il n'en peut céder la propriété pure, tout ainsi qu'il ne peut donner à un autre sa gloire et son essence même. On conçoit, dès lors, les colères des incroyants contre le mot de dogme, et leur affectation à en faire l'antithèse radicale et inconciliable de la science, honneur de l'homme, de l'*idée*, fille de l'esprit. On n'entend pas moins qu'il serait grandement périlleux de la transporter à un usage profane. Ce serait mettre la doctrine révélée sur le pied des doctrines humaines ; ce serait amoindrir, sinon ruiner, la notion même de révélation.

Or, comme la foi est le commencement du salut, le dogme est le commencement de la prédication. Impossible de déchirer en deux parts la nature de l'homme et celle des choses. La loi suppose la vérité ; l'action suppose la conviction ; la morale ne va pas sans la doctrine. Passons vite, car l'évidence est ici trop éclatante. Si aux plus tristes

époques de l'histoire religieuse, au dix-huitième siècle par exemple, quelques prêtres n'osaient plus prêcher le dogme, encore moins auraient-ils osé prétendre qu'en se comportant de la sorte ils ne mentaient pas à leur ministère, à la foi chrétienne, voire même au bon sens.

Mais il peut n'être pas superflu d'observer que, de nos jours, la prédication dogmatique nous devient, s'il est possible, une obligation plus pressante que jamais. C'est que l'ignorance met la foi en péril, ou, si l'on veut, que la baisse générale de la foi rend l'ignorance plus que jamais périlleuse. Bossuet, Bourdaloue pouvaient se préoccuper plus largement d'appeler au secours de la morale, de pousser aux conclusions pratiques, une foi généralement solide et instruite d'elle-même. Le prêtre avait plus qu'aujourd'hui le droit de dire : « Vous croyez, vous savez ; il s'agit de vivre d'après votre croyance et vos lumières. » Aujourd'hui, pour assurer la morale, c'est au secours de la foi qu'il faut courir tout d'abord. Et quelle erreur — hélas! est-elle si rare? — que de se croire appelé à disserter sur la religion connue ; alors que l'expérience découvre dans plus d'une âme croyante, élevée d'ailleurs ou même pieuse, de véritables abîmes d'ignorance!

Oui, c'est bien l'heure de nous souvenir que l'enseignement est notre premier devoir. A ce compte, il se peut qu'on nous traite assez dédaigneusement de catéchistes. Nous acceptons le mot comme un éloge ; nous tenons la chose pour une des parties essentielles de notre ministère et nous avons de bonnes raisons pour y voir une des meilleures conditions de succès. Disons, à l'honneur de l'intelligence moderne, que, malgré de fâcheuses habitudes, elle demeure, après tout, l'intelligence humaine, passionnément curieuse de certitude et de clarté. Constatons que les aperçus brillants pâlissent de fait en présence d'une exposition doctrinale bien présentée ; qu'un fragment de catéchisme, développé avec une ampleur précise, intéresse, attache, saisit à un point où n'arrivent pas toujours les grands efforts d'éloquence. Pour quelques têtes légères ou vaniteuses qu'étonne

le sérieux de la doctrine, ou qu'effarouche l'ombre même d'un enseignement en apparence élémentaire, combien d'âmes nous crieraient volontiers : « Nous avons faim et soif du vrai qui sauve. Trêve de philosophie et de littérature; ne nous éblouissez pas, ne nous amusez pas, ne songez pas à nous plaire ; instruisez-nous, catéchisez-nous ! »

Mais comment prêcher le dogme ? — Parlant ici pour des initiés, pour des sages, nous n'avons que faire de longs détours; nous pouvons tout réduire à un principe et à quelques brèves conclusions.

Notre enseignement dogmatique se mesurera d'après les qualités qu'il veut donner à la foi des auditeurs. Le dogme sera dans notre prédication tel que nous le voulons dans les âmes. Axiome évident jusqu'à une demi-banalité, mais de grave conséquence et riche en applications pratiques.

I. — Avant tout, nous voulons que le dogme soit dans l'âme comme un objet parfaitement net et lumineux; nous redoutons à bon droit pour l'intelligence chrétienne le vague, l'à peu près, fatal à toutes les connaissances, périlleux surtout en matière de foi. Voilà qui nous oblige à une clarté souveraine. Voilà qui nous fait une loi de l'exposition persévérante, exacte jusqu'à la rigueur, nette et limpide comme la lumière même.

Exposition de chaque dogme en particulier. Cette ignorance, dont il a été parlé tout à l'heure, nous avons droit de la supposer toujours en quelque partie de l'auditoire, et avec elle ce désir d'être instruit, plus profond que celui même d'être amusé. Quant aux plus doctes, ne craignons pas de leur répéter ce qu'ils savent[1]. Outre qu'ils ne le

1. A tout prendre, dût-on rebuter quelques délicats, ce serait moindre mal que de laisser une seule âme dans l'ignorance. Ainsi jugeait saint François de Sales : « Il ne se faut jamais lasser d'inculquer aux peuples les enseignements qui les peuvent conduire au salut. » Et il justifiait, il louait même les redites d'un prédicateur, estimées par quelques-uns fastidieuses. Il disait énergiquement des auditeurs qu'il leur fallait « rebattre dix fois les premières paroles, pour les graver sur leurs dures cervelles et leurs cœurs de pierre et incirconcis ». (*Esprit de saint François de Sales*, III, 22.)

savent jamais assez, n'est-il pas d'expérience que l'esprit se plaît à repasser les notions acquises, mais surtout que les vérités religieuses offrent toujours de nouvelles profondeurs? Telle âme, d'ailleurs ouverte et de bon vouloir, n'aura l'idée précise et complète d'un dogme qu'après l'avoir entendu exposer vingt fois. « Depuis quatre ans, dit le P. le Jeune, partout où j'ai prêché l'Avent et le Carême, j'ai répété quasi tous les dimanches et fêtes, à la fin du sermon, les principaux mystères de la foi, qui sont : la Sainte-Trinité, l'Incarnation, la Passion, la Mort, la Résurrection, l'Ascension du Sauveur, et ce qui est essentiel au sacrement du Baptême, de l'Eucharistie et de la Pénitence. » A quoi il ajoute avec une simplicité charmante : « On l'a toujours pris en bonne part, même dans les villes où il y a des parlements[1]. » Un catéchisme sommaire faisant appendice à chaque discours, une incessante commémoraison des vérités essentielles, c'était le *Delenda Carthago* du *Missionnaire aveugle*. On peut n'adopter pas cette forme de répétition ; peut-être ne serait-elle plus prise « en bonne part»; mais au moins faut-il apprendre de là combien puissante, combien nécessaire est l'exposition fréquente et précise de chaque dogme, des principaux surtout[2].

En outre, Bossuet nous a montré, dans un admirable exemple, ce que valent pour la foi les expositions d'ensemble qui d'un seul coup mettent aux yeux la religion tout entière[3]. Que ne gagnera point l'incroyant si, venant d'a-

1. Le P. le Jeune, de l'Oratoire de Jésus (1592-1672), dit le Missionnaire aveugle. — *Avis aux jeunes prédicateurs*, publié en tête des *Sermons*.

2. D'après un manuscrit latin du quatorzième siècle, « le prêtre paroissial est tenu par les canons d'enseigner et de prêcher en langue maternelle *quatre fois l'an*... les quatre (*sic*) articles de foi contenus dans le symbole..., les sept sacrements de l'Eglise » ; plus, tous les points principaux de la morale (Aubertin, *Histoire de la langue et de la littérature française au moyen âge*). Les contemporains gagneraient fort à entendre exposer, une fois l'an sinon quatre, la doctrine du surnaturel, du salut en Jésus-Christ seul, de l'autorité de l'Église, etc.

3. Bossuet, Sermon sur la *Divinité de la religion*.

venture nous entendre, il emporte de notre discours une idée complète du symbole que nous professons ! Quelle découverte pour lui, quel ébranlement peut-être ! L'esprit peut incidenter sur un point, se heurter à un détail; mais, s'il a quelque droiture, il sentira dans l'ensemble une liaison, une grandeur, une majesté qui subjugue, et déjà par là même une forte présomption du divin. Parmi les croyants aussi, beaucoup sont-ils capables de se faire par eux-mêmes la synthèse ordonnée de leur croyance? Il y faut notre aide ; ne la refusons pas. Rien ne vaut les grandes et larges vues pour fortifier en eux l'assurance et le saint orgueil de la foi. Sachons donc, au besoin, enfermer en un seul tableau la doctrine entière; sachons au moins en dérouler amplement les grands aspects[1], aussi bien qu'en préciser les parties les plus déliées.

Ensemble ou détail, enseignons, enseignons sans relâche. Avant d'être orateurs, nous sommes professeurs de doctrine chrétienne, et Celui qui nous envoie nous jugera, non sur notre éloquence, mais sur l'exactitude et la fidélité de notre enseignement.

II.— Autant nous voulons la foi précise, autant la voulons-nous ferme et sûre d'elle-même. Posé dans l'âme comme une notion parfaitement nette et saillante, le dogme doit y être établi à l'état de possession paisible et bien fondée. Autre

1. Pourquoi ne pas donner une station entière, Avent ou Carême, au développement d'un point doctrinal de premier ordre, comme le Surnaturel, la Rédemption, la Justification? Sans condamner le système des sujets détachés, consacré, nous ne savons pourquoi, par d'illustres exemples, nous nous permettons de souhaiter qu'on procède au moins quelquefois d'une autre manière, et que la station devienne, au besoin, un véritable cours d'instruction dogmatique ou morale. L'avantage saute aux yeux; et quant à l'exception de monotonie, est-elle vraiment sérieuse? Qui empêche de varier l'allure de chaque sermon? Une leçon bien conduite est-elle fastidieuse par le fait seul de continuer la précédente? Nous ne demandons pas à remplacer une tradition par une autre, mais à unir en pratique deux procédés qui, pris à part, ont, comme toute chose humaine, leurs avantages et leurs inconvénients.

visée de la prédication catholique, autre labeur. Comment y réussir surtout parmi les difficultés de l'heure présente?

Par la conviction d'abord. Partout la conviction est contagieuse, mais ici plus encore peut-être. C'est que la foi, si rationnelle dans ses motifs, n'est pourtant pas acte de raison pure; elle est en outre, elle est en définitive acte de la volonté mue par la grâce. Or, entre les moyens dont la grâce daigne faire usage, l'expérience montre au premier rang la conviction du prédicateur.

Conviction dans la parole, conviction dans les actes. Qui ne se rappelle cette protestante obstinée convertie à la Présence réelle pour avoir vu saint François Régis longtemps à genoux dans la neige devant la porte fermée de l'église? Ajoutez que l'incrédule incline à mettre en doute notre foi même et que, s'il la sent incontestable, il en est surpris et commence d'en être subjugué. Un vieillard, ayant entendu le P. de Ravignan, disait avec une naïveté presque navrante : « Le plus étonnant, c'est qu'il croit ce qu'il prêche et qu'il y est jusqu'au cou. » Or, si la conviction sert à introduire la foi, il est tout simple qu'elle la fortifie, qu'elle passe dans l'âme du fidèle comme le courage dans l'âme du soldat.

Donc rien de plus indispensable à notre ministère que la conviction : conviction sereine et passionnée, comme il convient à la foi de l'apôtre; conviction sortant du cœur et des entrailles, car on ne la singe pas, mais rayonnant de toute la personne, parole, accent, geste, regard, mais rendue expansive par l'effort du zèle et aussi par le développement méthodique de toutes les forces d'expression. Précieux don de nature que ce chaud rayonnement de la certitude intérieure, mais don qui s'étend et s'épanouit par l'exercice; et voilà ce qu'il nous faut chercher dans le débit bien plutôt que l'élégance. Ne serait-ce point pitié de viser à plaire, de poursuivre l'agrément avant la puissance, et je ne sais quelles grâces contestables avant la transparence victorieuse de la conviction? A tout prendre, fût-on déplaisant et gauche,— ce que nous ne conseillons ni ne permettons à personne, — la conviction, même exprimée sans art,

peut jaillir de l'âme avec une vérité plus éloquente que l'art lui-même. Or elle se forme et grandit dans l'âme par une vie de prière et de vertu. Et qui s'étonnerait en voyant la sainteté, au moins initiale, devenir une des conditions maîtresses de l'éloquence sacrée ?

Après la conviction transparente, l'exposition est encore le premier moyen d'asseoir et d'enraciner la foi dans les âmes. Pourquoi ? Parce que, chez l'incroyant ou le fidèle, l'opposition ou l'hésitation, quand elles ne naissent pas d'un mauvais sentiment du cœur, viennent toujours de l'ignorance [1], et que, pour les vaincre, dans l'esprit au moins, il suffit bien souvent de montrer la doctrine telle qu'elle est. Parce que, dans le détail même et pour chaque dogme, Dieu a mis sur la vérité un tel éclat de vraisemblance, un caractère à la fois si honorable à l'homme et si conforme à ses plus nobles instincts, que dire les choses au vrai c'est déjà, sinon les prouver, du moins ranger de leur parti les meilleurs sentiments de l'âme. Les mystères en particulier sont trop élevés au-dessus de la nature pour qu'elle ait jamais su les pressentir ; et en même temps la nature est, de par Dieu, trop bien harmonisée avec les vérités les plus hautes pour que, sans en avoir jamais l'évidence directe, elle ne sente pas, rien qu'à les entendre énoncer, une sympathie au moins confuse, inclinant à croire tout ce qu'il y a en elle de sain et de généreux. Ne l'oublions pas, du reste : l'attitude ferme, digne, souveraine de l'affirmation, de l'exposition, sied bien autrement à la vérité divine que des allures militantes et disputeuses, qui la commettraient et la confondraient presque avec l'objection [2].

1. En parcourant surtout la littérature contemporaine, on a vite constaté ce fait instructif : chaque fois que l'incroyance dit ses raisons, on la prend en flagrant délit d'ignorer ce qu'elle rejette, de se faire en idée un christianisme tout différent du vrai. Il en va de même, proportion gardée, pour le chrétien dont la foi hésite. Il manque à la religion telle qu'il se la figure quelque pièce essentielle.

2. Ainsi pensait avec raison le grand polémiste moderne L. Veuillot : « Il y a différents degrés dans les régions de l'esprit ; la discussion appartient aux degrés inférieurs. En discutant, on se place toujours

Faut-il donc affirmer sans preuve ? Convient-il de ne répondre à l'objection que par le silence ? Justifierons-nous le préjugé si répandu qui fait de notre foi un pur sentiment ? A Dieu ne plaise ! Mais, à vrai dire, ce n'est pas trop ici de toute la circonspection du prédicateur.

Il faut bien avant tout qu'on s'y résigne : les dogmes ne se prouvent pas directement ; et s'il est impossible de les démontrer absurdes ou contradictoires, il ne l'est pas moins de lever absolument toutes les difficultés qu'ils font naître. Vérité élémentaire, mais où il importe de ramener bien souvent les esprits. Ils vivent dans une atmosphère de protestantisme, de rationalisme ; ils en sont enveloppés de toutes parts, et quelquefois pénétrés à leur insu jusqu'au fond d'eux-mêmes. Suivons-les de près : nous verrons plus d'une fois que volontiers, sans se l'avouer peut-être, voire même en protestant du contraire, ils attendraient de nous ces trois choses : qu'on leur raisonnât chaque dogme comme une proposition philosophique ou un théorème de géométrie ; qu'on expliquât les mystères eux-mêmes ; qu'avant de réclamer la créance, on résolût au préalable toutes les objections. Triple erreur à l'encontre du sens catholique, c'est-à-dire du bon sens appliqué aux vérités de foi. Il importe de les en désabuser à l'occasion, en déterminant nettement le possible et le convenable. Il importe encore plus peut-être de ne point les y maintenir par imprudence, à quoi le zèle même nous induirait trop aisément. A force de vouloir mettre en plein jour le caractère rationnel de notre adhésion aux vérités révélées, n'incline-t-on jamais à

homme contre homme ; la raison de l'un semble toujours valoir la raison de l'autre. En exposant, on place Dieu contre l'homme. Cette exposition de la lumière doit se faire de préférence lorsque Dieu est absolument et personnellement en cause. Sur ces hauteurs-là, que la voix se taise à propos, qu'elle ne discute pas toujours avec le néant, de peur que l'imbécile raison humaine ne vienne à croire que le néant pourrait répondre et ne lui prête une voix qui blesse l'oreille de Dieu. Que la beauté de la vérité apparaisse seule en face de la laideur absolue du mensonge. » (L. Veuillot, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, Avant-propos.)

naturaliser quelque peu ces vérités mêmes, à faire déchoir plus ou moins le dogme de sa hauteur surhumaine, à compromettre l'essence et l'idée même de la foi? On peut y venir des points les plus extrêmes. Le malheureux Lamennais y était mené par son traditionalisme à outrance [1]; nous y arriverions bien plus vite par un désir mal réfléchi de désarmer les oppositions rationalistes. Et qu'importe la route, si l'abîme est au bout?

Non, quoi qu'on fasse, on ne changera pas l'essence des choses. Pour toutes les générations, la foi restera ce qu'elle est, une soumission, une humiliation même; soumission raisonnable, humiliation glorieuse, mais toujours humiliation, sacrifice pour l'orgueil de l'esprit, renoncement au plaisir flatteur de l'évidence directe, adhésion sur la pure autorité de Dieu. Voilà ce que le catholique doit comprendre; voilà ce que la prédication doit rappeler souvent et supposer toujours.

Ce n'est donc pas le dogme qui peut tomber sous la preuve; c'est le motif général de croire, c'est le fait même de la révélation divine, et nous en dirons plus loin quelque chose. Mais l'objection, l'objection de détail contre cette vérité ou cette autre, comment la traiter en chaire? Question grave. Dieu nous donne d'être exact et complet en peu de mots!

Entre les erreurs pratiques où un rationalisme d'instinct peut conduire, nous avons déjà dénoncé la prétention de ne tenir aucune vérité pour certaine avant d'avoir levé toutes les difficultés qui s'y rattachent, éclairci toutes les ombres environnantes. C'est oublier que l'esprit humain est faible et court; c'est poser le principe d'un scepticisme universel, en confondant la certitude avec la science adéquate du vrai, ce qui en ferait le privilège exclusif de Dieu. En général, et dans l'ordre même des connaissances naturelles, si une pro-

1. On sait qu'il voyait dans les dogmes catholiques, pris en eux-mêmes, « la plus haute expression du sens commun »; qu'il prétendait établir par démonstration péremptoire que, « à moins d'être fou, il faut réciter son *Credo* jusqu'à la dernière syllabe ».

position est bien réellement établie par le genre de preuve qui lui convient, l'objection, même insoluble, ne vaut pas contre elle, mais contre l'intelligence humaine. A plus forte raison, la révélation divine et l'autorité de l'Église une fois reconnues, le dogme qu'elles nous présentent peut nous laisser des ombres, et, en vérité, le contraire serait seul étrange ; mais ces ombres ne prouvent rien contre la lumière, elles prouvent contre nos yeux : principe de droit sens catholique à poser tout d'abord et à rappeler sans cesse *in omni patientia*. Joignons-y quelques détails. Il s'agit principalement de l'objection contre tel ou tel dogme en particulier.

Or, là où cette objection peut être supposée inconnue, qui serait si malavisé que de la faire connaître? Disons hardiment tout le vrai. Plût à Dieu que le fidèle ignorât jusqu'au fait, jusqu'à l'existence de la difficulté, de la discussion, du doute!

Mais on se récrie. La vérité est-elle donc si faible qu'il faille prévenir les attaques comme si l'on désespérait de les repousser?

Pur sophisme. Ce qui est faible, c'est la pauvre âme, et nous ne craignons que pour elle. Nous craignons le commencement de trouble et de scandale qu'elle ressentira toujours à découvrir que l'objet de sa foi est mis en doute. Quel père serait empressé de jeter dans l'esprit de son enfant des objections contre la vérité qu'il lui enseigne? Eh bien! que la susceptibilité moderne nous le pardonne, la plupart des auditeurs auront toujours besoin d'être traités comme des enfants, avec le même respect tendre et la même réserve prudente. La foule, la foule immense, y compris les demi-lettrés, les demi-savants, est peu capable de la discussion. Tout ce qu'elle en retire, le plus souvent, c'est un vague malaise d'esprit, c'est une impression d'inquiétude qui se traduirait bien ainsi : « La chose est contestée; donc elle n'est pas si sûre[1]. » Voilà le péril le plus grave, mais non le seul.

1. L'infaillible puissance de la discussion est un dogme pour ceux qui n'admettent aucun dogme. Illusion naturelle à des gens qui sup-

Si charitable soit-elle, la polémique peut mettre les gens en goût d'opposition, piquer l'amour-propre, qui n'intervient jamais sans la rendre plus nuisible qu'utile. C'est pourquoi saint François de Sales goûtait si peu la controverse en chaire, sachant d'expérience que l'objection tombe rarement devant la réfutation directe, mais bien plutôt devant l'exposition affectueuse de la vérité. « Qui prêche avec amour prêche assez contre l'hérétique, quoiqu'il ne dise pas un seul mot de dispute contre lui.[1] » — Mais que conclure de tout cela? — Ce que nous énoncions tout à l'heure, et rien de plus : où l'objection peut être supposée inconnue, n'ayons point hâte de la faire naître. Heureux le prédicateur, l'apôtre, qui n'admet la discussion qu'à titre de mal nécessaire! Il est dans le vrai, dans la voie qui mène à faire le bien.

Mal nécessaire, soit, mais il est nécessaire après tout. Dans quelle bourgade si modeste, dans quelle oasis de foi primitive et de simplicité chrétienne l'objection est-elle encore ignorée? Le paysan la connaît, l'ouvrier mieux encore, et il lui arrive de la produire avec textes à l'appui[2]. — Nous ne le savons que trop, et, d'ailleurs, il va sans dire que, si la foi des simples est troublée, notre devoir est de courir à son secours. Mais, puisque la discussion est souvent inévitable, apportons-y, du moins, toutes les précautions capables d'assurer la victoire, non pas simplement la victoire logique et de droit, mais la victoire pratique et de fait, celle qui laissera les fidèles en plein repos dans leur foi.

Pour cela, n'amoindrissons pas la difficulté, ce qui n'est

posent l'esprit humain sans limites. La vérité peut y être un instant voilée, mais la discussion balaye le nuage et dégage le soleil. On dit que du choc des idées jaillit la lumière. Une fois sur mille peut-être. Quant à nous, nous croyons à la discussion quand elle se passe entre deux ou trois personnes capables et désintéressées même de l'amour-propre, à quoi il est bon d'ajouter encore une présidence qui l'empêche de s'égarer.

1. *Esprit de saint François de Sales*, XVIII, 29. — Cf. X, 5.

2. Il y a quelques années, dans une ville de province, un ouvrier, argumentant contre la confession, citait en latin le texte : *Quorum remiseritis peccata...*

jamais de bonne guerre; ne la dédaignons pas, si pitoyable soit-elle en elle-même. Hélas! il n'en faut pas davantage pour perdre les âmes, comme il ne faut qu'une goutte de poison pour tuer. Par contre, n'allons pas la fortifier outre mesure, l'embellir par générosité folle, pour faire montre de hardiesse, d'impartialité[1]; n'allons pas rendre, en un mot, l'énoncé plus séduisant que la réfutation ne sera péremptoire. Que si, manque de théologie ou de savoir dire, nous nous sentions mal préparés à répondre, mieux vaudrait nous taire, même en présence de l'objection connue. Mais, Dieu nous préserve de cette humiliante extrémité! et travaillons sans relâche à nous en préserver nous-mêmes.

Voilà pourquoi l'âge d'apprendre ne passe jamais pour le prêtre. Voilà pourquoi, bien qu'attaché de préférence à creuser le fond immuable des vérités divines, il ne peut se croire exempt de suivre les polémiques actuelles, d'étudier les formes changeantes du sophisme, qui, au fond, ne change pas. Voilà pourquoi il ne lui est pas permis de dire : « Mon siège est fait, mes sermons sont écrits depuis longtemps et invariables comme l'Évangile même. » Victorieux de la routine, il saura regarder en face l'objection courante, reconnaître l'éternel sophisme sous son déguisement du jour, et y opposer le mot simple, court, précis, péremptoire, le mot qui n'enlève pas tout mystère, mais qui dissipe tout malaise et suffit à la loyauté.

1. *Impartialité*, mot équivoque. Pour le scepticisme contemporain, il implique souvent le désistement de toute certitude, la remise en question du point débattu; et cela, non par forme de doute méthodique, mais en toute réalité. A ce compte, l'homme qui reste convaincu ne saurait être impartial. A ce compte aussi, le prêtre et le chrétien se feraient honneur de ne pouvoir l'être. Mais, dans la langue des esprits clairs et droits, impartialité ne veut pas dire autre chose que sincérité complète. On est impartial dès qu'on ne supprime ou ne déguise rien de la vérité. Manifestement, le prédicateur peut et doit l'être, sans frayeur comme sans péril. C'est dire précisément qu'il n'a pas besoin d'amoindrir l'objection qu'on lui oppose. Ce n'est pas dire qu'il doive lui faire la part plus belle que de raison. Maladresse chevaleresque, mais toujours maladresse, et, comme nous l'avons ouï dire à Bourdaloue, le bon sens doit être de tout.

En somme, voici, croyons-nous, le grand point en cette délicate matière. Comment procède l'esprit rationaliste? Comment procède l'esprit catholique?

L'un va tout d'abord et tout droit au dogme qu'on lui présente, le toise du regard, lui demande compte de lui-même et prétend le juger par voie d'examen direct, bien résolu de ne l'admettre que toute objection levée. L'autre envisage avant tout le principe, l'autorité bien établie de Jésus-Christ révélateur et de l'Église enseignante; c'est de là qu'il reçoit le dogme, c'est à cette lumière qu'il cherche modestement une plus entière intelligence; c'est là-dessus qu'il se repose en définitive et se tranquillise malgré les obscurités de détail.

Or, tel est bien l'ordre pratique auquel il importe d'habituer fortement les âmes. Qu'on l'expose avec insistance: qu'on en mette au jour la profonde, la divine sagesse; mais surtout qu'on le suppose et qu'on le pratique sans relâche. Impossible de faire mieux pour paralyser l'objection et désarmer l'orgueil critique, pour calmer les curiosités inquiètes et assurer la vigueur paisible de la foi.

III. — Vue précise, possession tranquille; cette foi doit encore avoir, dans les âmes, un autre caractère. Elle y veut être, non comme les talents du serviteur paresseux, à l'état de capital enfoui, improductif, mais à l'état de fortune toujours exploitée, toujours grandissante.

Révélation achevée en Jésus-Christ, vérité immobile, immuable comme Dieu même parce qu'elle est, comme lui, pleine et parfaite dès l'abord, en sorte qu'il y aurait également blasphème à la supposer capable de progrès ou de déclin; — mais connaissance toujours active, toujours étendue, éclairée, fixée par un effort qui est l'honneur et le devoir de l'intelligence chrétienne; en deux mots, progrès dans la science de l'immuable : voilà qui est clair au sens commun catholique, mais qui l'est moins à l'hégélianisme inconscient de plusieurs. De ce côté, le progrès ne s'entend plus que dans l'hypothèse d'une vérité mobile, toujours en voie de se faire, de se défaire et de se refaire à nouveau. Et, tan-

dis que, par une inconséquence bizarre, on excepte de cette loi les certitudes mathématiques, on l'applique en rigueur aux vérités religieuses. Notre foi est chose inerte, somnolente, morte, parce qu'elle n'admet pas d'amendements au *Credo*, pas de codicilles au testament de Jésus-Christ révélateur[1].

A nous donc de rendre à la notion de progrès sa valeur et sa portée véritables; à nous de montrer ce progrès possible dans les frontières immobiles du vrai, réalisé pour l'âme individuelle par le développement quotidien de son instruction religieuse, réalisé pour tous par les définitions de l'Église, dont chacune est une victoire sur le doute, un pas en avant dans la lumière invariable. A nous surtout de procurer ce progrès, de le montrer possible en le faisant chaque jour plus réel; c'est où triomphe la prédication dogmatique; c'est pour en venir là qu'elle enseignera sans trêve ni lassitude, éclaircissant le détail et déployant l'ensemble *in omni patientia et doctrina*.

IV. — Le dogme enfin doit être dans l'âme comme un trésor et une noblesse, comme tout ce qu'il y a de plus précieux et de plus haut. La foi doit être fière, magnifique, triomphale, malgré le préjugé rationaliste et d'autant plus. Humiliation, disions-nous, mais humiliation glorieuse, toute glorieuse en fin de compte.

Et ici les positions sont nettement tranchées. L'orgueil veut ne rien devoir qu'à lui-même : plutôt ignorer que de savoir par l'autorité d'autrui; plutôt les ténèbres que la clarté qui ne serait pas une conquête personnelle. Quant à la raison chrétienne, elle accepte l'autorité et s'en estime; elle met son honneur à posséder la lumière, elle ne se juge pas amoindrie de la tenir de Dieu; c'est trop peu dire, elle

1. On est quelquefois frappé de stupeur en voyant des hommes qui ne veulent pas être hostiles demander courtoisement à l'Église l'abandon de tel dogme qui, d'après eux, a fait son temps. Il ne leur tombe pas même dans l'esprit qu'un dogme est vrai ou faux à toujours et que l'Église, qui le propose au monde, n'en peut disposer à sa fantaisie, parce qu'elle le tient de Dieu.

se fait gloire d'avoir Dieu seul pour maître. De quel côté est le vrai sens de la dignité humaine? Et comme il est bien vrai que l'orgueil se connaît mal en fierté!

Eh bien! Cette sainte fierté de croire, il faut tout d'abord que la prédication ne la contriste pas. Quoi de plus navrant, de plus révoltant pour le fidèle, que de nous entendre jamais présenter sa foi timidement presque honteusement, comme une sorte de faiblesse chère au cœur, demander grâce pour elle, solliciter pour elle une part de la tolérance dédaigneuse accordée par le scepticisme contemporain à toute opinion inoffensive! — Mais c'est peu de ne pas désoler dans les âmes la fierté du vrai; nous avons à la soutenir de tout notre pouvoir. Plus l'opinion dit aux chrétiens qu'ils sont des mineurs intellectuels, attardés par le sentiment dans je ne sais quel régime mental inférieur; plus nous sommes tenus de les avertir que leur foi même fait d'eux l'élite du monde, la race choisie, le sacerdoce royal, la nation sainte, le peuple acquis de Dieu pour publier les merveilles de Celui qui les a appelés des ténèbres à son admirable lumière[1].

Au reste, ni orgueil, ni dédain. Les croyants savent qu'ils tiennent de plus haut leur privilège, et pour qui refuse de le partager ils n'ont qu'une compassion pleine d'amour. Mais, humbles pour eux-mêmes, ils sont fiers, magnifiquement fiers, pour la vérité qu'ils possèdent et pour le Dieu qui la leur donne. Sentiment complexe mais harmonieux, mais souverainement rationnel et qui déjà leur fait une attitude sans exemple dans l'histoire intellectuelle et morale de l'humanité. Fierté humble qu'il appartient à la prédication de leur apprendre, de nourrir et d'exalter en eux sans crainte, en déployant à leurs yeux l'ensemble du dogme et ses perspectives infinies, en leur montrant jusqu'à l'évidence combien la donnée chrétienne est par elle-même glorieuse

1. Vos vero genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis, ut virtutes annuntietis ejus qui de tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum (I Petr., II, 9). — Voir dans la suite de cet ouvrage le livre II, ch. III, § 1.

à notre pauvre nature ; fierté humble que la prédication doit respirer encore plus qu'elle ne la conseille ; accent vrai de cette conviction savante, ardente, expansive, indiquée plus haut comme le premier secret de l'art de convaincre et qu'il fait bon rappeler parce qu'elle est, en fait de prédication dogmatique, le premier et le dernier mot.

II

La morale, la Loi. — Qu'il faut la prêcher. — Comment? — Principe : qu'elle soit dans nos discours telle que nous la voulons dans les consciences. — I. Rationnelle, religieuse, chrétienne. — II. Commencée par le sentiment du droit de Dieu. — III. Continuée par la science des préceptes. — IV. Suffisante à la solution des problèmes pratiques les plus usuels. — De la casuistique en chaire. — V. Couronnée par l'esprit de générosité. — Crainte et amour.

Après l'intelligence, la volonté ; après la vérité, la loi ; après le dogme, la morale.

Le rôle du moraliste d'office, du prédicateur, est double. Il embrasse, pour ainsi parler, le droit et le fait, le code de la vie chrétienne à promulguer, la police pratique des mœurs chrétiennes ; ce qui suppose la connaissance de l'âme, la peinture vive de ses dispositions bonnes ou mauvaises, la censure de ses fautes et défauts. En nous occupant de l'auditeur, nous aurons à considérer cette seconde partie de la tâche. Bornons-nous présentement à la première, et sous le nom de morale, entendons la règle des mœurs, la loi de Dieu.

Manifestement nous sommes tenus de la prêcher et de la prêcher tout entière. C'est le complément nécessaire de la religion, c'est le besoin et le droit des fidèles, c'est l'ordre exprès de Jésus-Christ. Tout ce qu'on a dit des réticences en matière de dogme trouve ici son application rigoureuse : inutile d'y revenir.

Quant au mode, partons du même principe qui régit l'exposition dogmatique. Mesurons notre enseignement moral sur les qualités que nous voulons donner à la conscience. Que la morale soit dans nos discours telle que nous la vou-

lons dans les âmes : rien de plus simple et de plus fécond.

I. — Or nous la voulons avant tout rationnelle, religieuse, chrétienne.

Rationnelle, c'est-à-dire fondée sur des notions précises et des vérités certaines, par cette raison de bon sens vulgaire, que la volonté suit l'intelligence, qu'on ne veut jamais sans avoir vu. Nous avons honte de le rappeler ; mais la faute en est aux *ultras* de la morale indépendante qui prétendent isoler le devoir de toute notion métaphysique, tant ils ont peur d'y rencontrer quelque chose de divin[1].

Et n'est-on pas encore humilié d'avoir à dire que la morale doit être religieuse, fondée sur Dieu, seul principe valable et de l'ordre essentiel des choses et de l'obligation d'y conformer notre vie ? Les *modérés* qui nous y condamnent offrent du moins au bon sens et à la foi une admirable revanche ; ils sont à leur manière une réfutation péremptoire de l'athéisme. Regardons-les se travailler à établir le devoir sur une autre base que la nôtre. Nul argument ne vaut le spectacle de leur impuissance. Il est trop clair que les hommes ne peuvent vivre sans une morale, et ces hommes démontrent éloquemment qu'il n'y a pas de morale sans Dieu[2].

Encore n'est-ce pas assez ; nous voulons dans les consciences la morale chrétienne. La foi condamne l'hypothèse d'un paradis naturel et philosophique ; elle nous montre l'unique fin de l'homme dans la gloire de la vision intuitive et l'unique voie normale de cette fin dans la loi de Jésus-Christ pratiquée au nom et par la grâce de Jésus-Christ. Mais encore, bien qu'il existe une loi naturelle, bien qu'elle se puisse établir théoriquement par la raison seule, bien que nul de ses préceptes ne soit isolément impossible à la liberté; toutefois, en dehors de Jésus-Christ, mais surtout quand on

1. Caro. *Problèmes de morale sociale*, ch. I, II, III.

2. Voir Mgr Plantier, *Lettre pastorale sur la morale indépendante.* — Cardinal Pie, 1re et 2e *Instructions synodales sur les principales erreurs du temps présent.* — Mgr Dupanloup, *Avertissement aux pères de famille.*

repousse Jésus-Christ, tout se corrompt et s'altère en fait, et la pratique et l'idée même de la loi de nature. Ainsi de toutes parts Jésus-Christ est indispensable ; pas d'autre fondement, pas d'autre voie ; nul ne va au Père, nul ne se sauve que par Lui.

Nous prêcherons donc et de toute notre énergie qu'il n'y a pas de morale hors de Dieu, pas de morale suffisante hors de Jésus-Christ et de son Église. Et nous le prêcherons à tous, quitte à varier la nature et la forme dernière des arguments, car tous ont besoin de cette vérité maîtresse, et dès lors tous en sont capables. Mais il ne suffit pas de l'affirmation directe. Il importe au moins autant que, dans les considérations offertes, dans les motifs proposés, la prédication morale soit nettement surnaturelle et chrétienne. Invoquons la dignité de l'homme, la nature des choses, le sens commun ; à la bonne heure ! mais à titre auxiliaire et non décisif : nous formons des chrétiens, non des philosophes. Appelons en témoignage les moralistes profanes, soit encore ; mais tenons-les dans leur rôle de témoins et ne leur attribuons jamais l'autorité.

On souffre à voir un homme, né Français et chrétien comme Montaigne, demander la règle des mœurs à Plutarque et à Sénèque plutôt qu'à l'Évangile. Mais quel douloureux malaise, quelle révolte pour l'âme fidèle si le prédicateur se complaisait dans des lieux communs de morale neutre et, comme on dirait aujourd'hui, laïcisée ! Où suis-je ? Dans une église ou dans une salle de réunion publique ? Qui me parle ? Est-ce un ministre protestant, un conférencier déiste ? Où est la note chrétienne et catholique ? Où est l'Évangile ? Où est Jésus-Christ ?

Prêchons donc la loi de Jésus-Christ. Hélas ! il nous faudra aussi la défendre. Bossuet pouvait dire que tout le monde, en son temps, confessait au moins l'excellence de la morale chrétienne, et il se prévalait de cet universel hommage pour glorifier le dogme logiquement inséparable de la morale comme la racine du fruit[1]. Nous sommes aujourd'hui

1. Bossuet. *Divinité de la religion*, IIe point.

moins heureux. Cette morale, seule capable de maintenir pleinement la dignité naturelle, on la dit avilissante pour la nature. Dans cette loi, qui seule a fondé sur la terre l'abnégation constante et complète, on s'est avisé, après dix-huit siècles, de découvrir un immense égoïsme. Pourquoi ? Parce qu'elle donne pour sanction à la vertu l'espérance d'un salut personnel. Comme si l'homme pouvait se déprendre jamais de l'amour de lui-même ! Comme si le christianisme ne lui commandait pas d'aimer Dieu plus que lui-même ! Comme s'il ne l'instruisait pas à se sacrifier lui-même en ne se réservant que la possession de Dieu. Combattons au besoin ces sophismes désespérés de l'incroyance ; faisons mieux ; exploitons-les comme une ressource admirable. Voilà donc où il faut en venir pour attaquer la morale chrétienne, comment il faut mentir à l'histoire et à la nature de l'homme ! Mais nous retrouverons ailleurs ce point de vue [1] : passons.

II. — Rationnelle, religieuse, chrétienne, la morale doit être *autoritaire*, pour employer un mot du jour ; elle doit commencer par un sens profond du devoir surnaturel, du droit de Dieu. Ce doit être le fondement de la conscience chrétienne, et nous avons charge de l'établir. Disons de le rétablir plutôt, car il chancelle en plus d'une âme au choc des préjugés modernes. Le naturalisme régnant, cette idolâtrie ouverte et systématique de l'homme, qui est bien le signe propre du temps où nous vivons, se révolte à l'idée seule de dépendance ; et voilà que, par une contagion difficilement évitable, les notions d'autorité, d'obéissance, de devoir, vacillent dans bien des intelligences qui n'ont pas encore, Dieu merci ! rompu avec la foi. Là encore se montre l'instinct protestant, rationaliste, l'instinct d'orgueil pour tout dire. On se surprend à discuter le précepte en oubliant l'autorité qui rend la discussion superflue [2].

L'autorité, le principe d'autorité : base première, fonds

1. Voir le livre II, chapitre III.

2. Nous savons un lettré qui ne tenait compte de l'abstinence du vendredi, parce qu'il n'y voyait, disait-il, qu'une vieille coutume orien-

résistant de la conscience en matière de morale, comme de la créance en matière de dogme. C'est où nous insisterons, c'est où nous ramènerons avec une ferme douceur toutes les objections et les résistances. Dieu commande par Jésus-Christ et par l'Église, car, en fait d'autorité législative ou doctrinale, l'Église, Jésus-Christ, Dieu, sont une même chose en trois noms. Et voilà toute la raison d'obéir.

Libre à nous après cela de montrer le précepte souverainement juste et glorieux à la nature. Un père sage explique ses intentions par condescendance et pour former l'esprit de son enfant; mais il ne s'y prête qu'après avoir exigé et obtenu l'obéissance pure et simple. Ainsi devons-nous faire, nous, les représentants du Père qui est au ciel. N'omettons pas ces explications et considérations secondaires, mais ne prétendons pas y mettre le fondement de la soumission chrétienne. Il est dans le droit souverain du Père céleste ; nous ne voulons pas que l'âme obéisse en définitive à ses lumières personnelles ; nous voulons qu'elle obéisse à Dieu.

III. — Commencée dans la conscience par ce profond sentiment de l'autorité divine, la morale doit s'y continuer par une connaissance complète et précise des principes, des grandes lois ; d'où suit pour nous une étroite obligation de les faire nettement et complètement connaître.

Obligation difficile par un côté, mais simple et aisée d'autre part. Le prédicateur est entre deux écueils, entre deux anathèmes. Ici l'exagération, la dureté, le zèle amer, le jansénisme pratique, maudit dans la personne des Pharisiens, condamné par l'exemple du Maître qui ne brisait pas le roseau froissé, qui n'éteignait pas la mèche encore fumante. Ailleurs, la faiblesse complaisante qui atténue ou dissimule, la connivence qui tait le précepte jusqu'à le laisser oublier. Autre prévarication maudite par le Saint-Esprit dans Ézéchiel. « Malheur aux prophètes qui suivent leur propre esprit !... Vous ne vous êtes point dressés en face du crime ; vous n'avez point opposé un mur pour la maison

tale sans importance. On l'aurait étonné grandement de lui rappeler que la question n'était pas là.

d'Israël, vous n'avez point tenu ferme dans la lutte, au jour du Seigneur [1]... Si quand je dis à l'impie : Tu mourras de mort, tu ne parles point pour l'écarter de ses voies mauvaises, l'impie mourra lui-même de son iniquité et je te redemanderai son sang. Que si tu lui dénonces la nécessité de se détourner de ses voies, et qu'il ne s'en détourne point, il mourra, lui, dans son péché, mais toi, tu auras délivré ton âme [2]. » Il peut paraître quelquefois malaisé de trouver le droit chemin entre la rigueur et la mollesse. Mais la difficulté tombe si nous sommes avant tout gens de foi, de désintéressement et de zèle. La ligne du vrai se démêle et se précise dès que nous mettons toute chose à sa place : sous nos pieds, l'amour-propre avec ses aigreurs d'une part et ses pusillanimités de l'autre ; — au-dessus de toute considération égoïste, le salut de nos frères ; — plus haut encore, au-dessus de l'intérêt immédiat des âmes, de quelques âmes, Dieu, sa vérité, sa loi, dont il nous faudrait maintenir l'honneur, quand même les âmes seraient si malheureuses que de refuser le salut. Grâce au ciel, notre ministère est celui de Jésus-Christ, et Jésus-Christ est venu non pour juger et condamner mais pour sauver [3]. Mais, par ailleurs, ce qui nous sauve, c'est la vérité intégrale. Amoindrie, elle perdrait à la fois ceux qui l'annoncent et ceux qui l'écoutent.

Peut-être avons-nous aujourd'hui un plus pressant besoin de nous le redire : à coup sûr, la rigueur n'est pas un moindre mal que la faiblesse ; mais n'est-ce pas du côté de la faiblesse que nous pousserait le vent du jour ? Si ce péril n'est pas en soi plus redoutable, n'est-il pas de beaucoup le plus commun ? Songeons à nos responsabilités éternelles beaucoup plus qu'aux ombrages de l'opinion. Saint Chrysostome disait éloquemment : « Que nul riche, que nul puissant de la terre ne s'enfle et ne fronce le sourcil ! Fable que tout cela, ombre et songe. Car nul des grands d'ici-bas ne

1. Ézéch., XIII, 3, 5.
2. *Ibid.*, XXXIII, 8, 9.
3. Joan., III, 17.

pourra me défendre quand je serai accusé, quand je serai forcé de rendre compte pour avoir manqué d'énergie à revendiquer les droits de Dieu [1]. »

Rattachons à la connaissance de la loi ce jugement droit et sain qui apprécie exactement les obligations et les fautes d'après leur importance relative. Il faut, tout ensemble, mettre dans la conscience l'horreur de tout péché, véniel ou grave, et l'instruire à distinguer nettement l'un de l'autre. D'un mot, il s'agit de fonder le juste sur le vrai. Tâche délicate mais plus digne d'occuper le temps et l'effort du prêtre que les grands aperçus de morale générale où l'amour du brillant pourrait parfois nous engager.

IV. — « Ah! chrétiens, disait Bourdaloue, souvenons-nous que la première des obligations est de savoir [2]. » Et cependant après le précepte nettement connu, tout n'est pas fait encore. Quand on descend des hauteurs de la théorie dans la mêlée des circonstances pratiques, l'application peut faire doute, et le cas de conscience apparaît. Or, s'il est impossible à l'âme de se conduire en tout par elle-même, si la direction, tant honnie de plusieurs, est une nécessité, une loi de Providence, encore faudrait-il souhaiter à chaque fidèle assez de lumières pour trouver seul et se dicter à lui-même la solution des problèmes usuels. Chacun a besoin d'être un peu casuiste, d'avoir la conscience formée.

Ferons-nous donc de la casuistique en chaire? — Sobrement et avec précaution. Quand on prêche les commandements, par exemple, qui empêche de poser, sous forme de complément au principe, quelques cas pratiques et simples, d'en donner la solution en l'appuyant d'une explication brève et de bon sens? Le mal serait de jouer avec la conscience, de l'éblouir par des cas extraordinaires pour faire devant elle parade de subtilité. Et quelle aberration! Quoi! troubler, scandaliser peut-être avec ces bizarreries sa tran-

1. Homélie XVII sur saint Matthieu.

2. *Sur l'aveuglement spirituel*, 2e partie. Carême, mercredi de la quatrième semaine.

quille droiture ! L'hypothèse est-elle chimérique ? Plaise à Dieu ! Tel esprit peut puiser dans l'étude de la casuistique un goût du curieux, de l'étrange, du raffiné, dont il ne se défendra pas assez bien, même en chaire. Le péril est réel mais non pas inévitable, Dieu merci ! Bourdaloue avait professé cette noble science et elle n'avait fait qu'aiguiser son ferme bon sens. Jamais il ne subtilise, jamais surtout il ne porte dans la prédication ce qu'on a droit de nommer les allures de la casuistique, son esprit au moins extérieur et apparent. Code pratique du confesseur et non du fidèle, elle est moins la règle antécédente des actes qu'une jurisprudence à leur appliquer après coup pour savoir jusqu'où et sous quelles conditions il est loisible de les absoudre. Ne lui demandez pas la générosité chrétienne : son rôle est plutôt de fixer le droit rigoureux, l'obligation stricte, de marquer la frontière exacte et extrême du péché mortel. Voilà pour lui donner aux yeux peu clairvoyants de la foule je ne sais quelle apparence étroite et procédurière bien éloignée du véritable esprit chrétien. Le seul fait de la jeter en pâture à la curiosité publique est justement reproché à Pascal comme une scandaleuse imprudence, et le prédicateur serait gravement téméraire d'en faire autant, même avec le zèle en plus et les applications calomnieuses en moins.

En somme, pour former la conscience chrétienne, le capital est d'y graver profondément la loi intérieure de crainte et d'amour tout ensemble. A ce compte et en attendant le secours de la direction, la solution spontanée des problèmes pratiques sera exacte, plutôt généreuse, et si l'âme incline envers elle-même à une rigueur excessive, le prédicateur et surtout le confesseur seront là pour la garder du rigorisme et du scrupule.

V. — Nous venons de nommer plusieurs fois la générosité. Tel est en effet le couronnement nécessaire de la morale dans les consciences chrétiennes. Commencée par un sentiment profond des droits du Père céleste, de la justice, du devoir, elle se doit achever par un sentiment

tout autre, à tout le moins par une intention de reconnaissance et de courtoisie délicate. Il est vrai, l'accomplissement du précepte suffit au salut. Mais le précepte lui-même emporte l'obligation d'une générosité au moins initiale; mais qui prétend se borner au précepte pur est moralement assuré d'en déchoir; — mais encore bien que la générosité habituelle et passée en état de vie soit chose de pur conseil, l'esprit commun du christianisme est tout au moins un esprit de reconnaissance, et la morale de la loi d'amour ne se peut dispenser tout à fait d'être généreuse. La crainte à la base, l'amour au sommet; l'édifice n'est complet qu'à ce prix et il appartient à la prédication de le construire et de le consolider dans les âmes. Ou, si l'on veut, elle doit monter et descendre sans relâche cette gamme de sentiments dont la note fondamentale est la crainte, mais dont la note supérieure est l'amour.

Il est, en fait, deux christianismes pratiques. L'un, arrêté dans la préoccupation du salut, prendrait volontiers pour devise exclusive le mot du jeune homme de l'Evangile : *Quid faciendo vitam æternam possidebo?* Certes, il n'y a point là d'égoïsme. Nous nous aimons invinciblement nous-mêmes, et c'est la bonne et noble manière de nous aimer. Mais on peut dire que la générosité est absente. Foi et crainte avec le degré de charité rigoureusement indispensable : rien de plus. — L'autre christianisme pratique joint à cette préoccupation du salut, il fait même prédominer sur elle, sans l'oublier ni la détruire, celle de la reconnaissance, de la lutte, et, comme disait saint François de Sales, de la « contention d'amour » avec Dieu, avec Jésus-Christ Notre-Seigneur. Il transporte à nos procédés envers Jésus-Christ et envers Dieu la délicatesse, la courtoisie, la hauteur de sentiments dont nous faisons gloire dans nos relations humaines. Sa devise préférée, la formule de son intention dominante, serait plutôt le cri du Psalmiste : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?* Le chrétien de cette école ne cesse pas de s'aimer, mais il aime Dieu surtout, et c'est là son grand mobile.

Ces deux religions ainsi définies, quel est le rôle de la prédication ? De travailler à les unir, ou, ce qui revient au même, à établir la seconde puisque la première y est comprise. Prêchons directement cette générosité si bien fondée en raison, si glorieuse à l'homme, si féconde en vertus. Avant tout, supposons-la constamment dans l'exposé des motifs de bien faire. Par l'insinuation, par l'exemple, par la sainte contagion de nos dispositions personnelles, habituons doucement et fortement les consciences à unir au motif de crainte le motif de délicatesse.

Point d'illusion d'ailleurs, point d'équivoque. La douceur fausse, le sentimentalisme moderne, si déplaisant en chaire et si funeste, prendrait aisément le change et supprimerait la crainte sous couleur d'affranchir l'amour. Non, que l'homme ne sépare pas ce qui est uni par Dieu même. Or l'architecte divin a uni pour jamais la base au faîte, la crainte qui est le commencement de la sagesse à l'amour qui est la plénitude de la loi. Nous reviendrons ailleurs sur toutes ces choses[1]; mais il importait de les marquer dès à présent pour achever de nous représenter notre devoir de moralistes. Au reste cette union est bien l'esprit de l'Eglise, et elle a pris soin de nous l'apprendre dans une de ses plus admirables prières : « O Dieu ! donnez-nous d'avoir tout ensemble et pour toujours la crainte et l'amour de votre saint nom, parce que vous ne privez jamais du bienfait de votre gouvernement ceux que vous établissez dans la solidité de votre amour[2]. » Ainsi la solidité de l'amour est garantie par le fondement de la crainte, et la crainte et l'amour unis sont les deux forces de la Providence, du gouvernement divin sur les élus[3].

1. Voir livre III, ch. II.

2. Sancti nominis tui, Domine, timorem pariter et amorem fac nos habere perpetuum; quia nunquam tua gubernatione destituis quos in soliditate tuæ dilectionis instituis. (Dominica infra octavam Corporis Christi.)

3. On peut se demander s'il est à propos de faire en chaire de la morale sociale. Assurément, c'est un droit du prêtre, comme l'illustre évêque d'Angers le prouvait à la tribune le 28 novembre 1881

III

La foi pour les œuvres, les œuvres naissant de la foi. — Union du dogme à la morale : Dans l'ensemble de la prédication, — Dans l'ensemble de chaque station ou ministère, — Dans chaque discours, — Mais sans exagération ni affectation.

Après avoir étudié rapidement les deux parties intégrantes de l'objet à prêcher, voyons dans quelle mesure et dans quelle forme il convient de les ajuster l'une à l'autre.

Le prédicateur serait grandement coupable de négliger la morale, ou par un goût immodéré des beautés spéculatives, ou par un motif moins avouable encore, et parce qu'elle lui semblerait prêter moins à une certaine ostentation de talent. Tout au rebours, il se pourrait qu'on en vînt à laisser de côté le dogme, soit manque de savoir théologique, soit esprit de réaction contre le défaut contraire et préoccupation excessive d'être pratique, de pousser les gens à l'action. Il importe de s'établir dans le vrai par une vue exacte des relations essentielles entre les deux éléments à ménager.

Le dogme est pour aboutir à la morale, et la morale a pour base nécessaire le dogme. Il faut toujours que la

(Mgr Freppel, *Œuvres polémiques*, 2e série). L'Église, qui est la conscience vivante des sociétés, a qualité pour leur apprendre leurs devoirs. Après Grégoire XVI et l'encyclique *Mirari vos*, après Pie IX et le *Syllabus*, Léon XIII a pu donner au monde l'encyclique *Immortale*, et le prêtre peut à son tour en présenter un commentaire fidèle. Ce droit veut être affirmé, revendiqué, exercé parfois, afin de n'autoriser point par une sorte de prescription l'inqualifiable sophisme qui n'admet qu'une morale individuelle, qui nous prête deux consciences, dont une irresponsable, celle du citoyen. Mais il y faut, croyons-nous, des précautions toutes spéciales. Précautions quant à l'objet : plutôt les grands et universels principes que les applications, allusions et insinuations de détail; de la morale sociale, oui; de la politique proprement dite, non. — Précautions quant aux écoutants, à leurs aptitudes, à leurs dispositions, qu'il faut connaître. — Précautions quant à la personne qui parle. En ce point de conséquence, l'évêque a des droits et une autorité que le prêtre ne peut s'arroger ; et, dans les limites même de sa compétence, le prêtre ne doit aborder ces

morale suive, mais il faut toujours que le dogme ait précédé. La prédication est un enseignement pratique, mais avant tout un enseignement. Bien des erreurs de fait sont écartées par ce principe tout élémentaire.

Or ce principe est déjà vérifié dans l'ordre de la nature. L'homme n'est pas tout esprit, tout connaissance ; il ne connaît que pour vouloir et agir ; c'est au vouloir et à l'action que se mesure définitivement sa valeur. Mais il ne saurait vouloir et agir sans connaître ; mais surtout, dans le cas d'un effort à faire contre lui-même, il veut souvent moins qu'il ne connaît, jamais plus. Nous sommes déjà sûrs que la même loi régira l'ordre de la grâce puisque la nature y est élevée mais non changée. Le Maître l'a dit d'ailleurs : « Allez, enseignez toutes les nations, les instruisant à garder tout ce que je vous mande », où l'on voit que l'enseignement pose la base dogmatique avant la conséquence morale. C'est enfin l'expérience et le bon sens même. En dépit de l'insoutenable théorie de Luther, la foi pousse droit aux œuvres, mais les œuvres ne se conçoivent point sans la foi. « On veut de la morale dans les sermons, a dit justement Bossuet, et on a raison pourvu qu'on entende que la

questions qu'avec une préparation sérieuse et un fond de doctrine qui le préserve de compromettre en rien la vérité. — Précautions quant au mode et à l'intention dominante. C'est là surtout que le prédicateur a besoin de se souvenir qu'il est l'homme de Dieu et des âmes, élevé d'office au-dessus de toutes les contentions humaines. — Précautions quant au temps et à la mesure. Qu'on prêche les questions sociales, mais qu'on ne les prêche pas toujours, mais qu'on ne s'en fasse pas une spécialité exclusive. Tentation peut-être facile à qui a quelque peu approfondi ces matières et goûté la vogue dont elles jouissent. Le prêtre n'oubliera pas qu'elles sont plutôt secondaires ou implicites dans l'Évangile, et que l'Évangile est son objet propre. Il n'oubliera pas que le grand moyen, le seul peut-être, de préparer aux questions sociales un dénouement heureux, autant vaut dire chrétien, c'est de regagner à Jésus-Christ le plus grand nombre qu'il se pourra d'âmes individuelles. Voilà son premier ministère et son premier honneur. On peut lire avec fruit sur cette matière un spirituel chapitre du R. P. Fontaine : *La Chaire et l'Apologétique au dix-neuvième siècle*, 1re partie, ch. II.

morale chrétienne est fondée sur les mystères du christianisme[1]. »

Donc arrière cet étrange esprit d'antithèse qui aimerait à considérer le dogme et la morale comme deux éléments rivaux et jaloux, estimant volontiers perdu pour chacun ce que l'on donne à l'autre. Le contraire est le vrai. La morale tire sa force du dogme ; le dogme se complète et se recommande par la morale. Ce sont choses liées, dépendantes, solidaires, inséparables.

Le prédicateur établira nettement cette connexion, il en dégagera toute la force, il combattra de tout son pouvoir l'inconséquence qui admet la loi et rejette le dogme, s'imaginant pouvoir faire subsister l'une sans l'autre, et cette autre inconséquence, naïvement blasphématoire qui suppose à une fable la puissance de produire et de soutenir la vertu. — Mais ici comme partout ailleurs, la vérité pénètre encore moins par affirmation et preuve que par une attention soutenue à la supposer, à la réduire en action. Nous avons dit plus haut que la morale de la chaire doit être toute religieuse, toute chrétienne. C'était demander qu'on ne la présente jamais sans l'appuyer à sa base dogmatique, tout comme le sens chrétien exige qu'on n'isole point le dogme de ses conséquences morales. Proclamons les deux éléments inséparables, mais surtout ne les séparons jamais.

Cette alliance raisonnée et manifeste est de rigueur dans l'ensemble de la prédication catholique. Elle paraît l'être aussi dans l'œuvre totale de chaque prédicateur, et l'on concevrait mal qu'un prêtre se fît du dogme ou de la morale une spécialité exclusive.

Nous ne la croyons guère moins indispensable dans la suite d'un ministère, d'une station, le genre spécial de la conférence étant, comme de juste, excepté. Le Symbole ou le Décalogue peuvent avoir la part principale dans le plan d'un Avent et d'un Carême. Mais si le Symbole prédomine, aura-t-on le droit de voir dans la foi confirmée tout le

1. Bossuet, *Sermon sur l'unité de l'Église.*

résultat pratique à poursuivre? Et si nous avons emprunté notre thème au Décalogue, il y aurait, ce semble, inconvénient grave à tenir constamment le dogme sous l'horizon.

En descendant toujours, étendrons-nous à chaque sermon l'obligation d'unir le dogme à la morale? Tout discours sera-t-il blâmable, qui n'aura pas une conclusion pratique déterminée? En thèse générale, nous inclinerions à préférer qu'il en eût une. Le P. Bretonneau n'a point si grand tort quand il veut que le prédicateur se comporte dans la chaire à l'égard des autres à peu près comme il fait pour lui-même « au pied d'un oratoire et dans la méditation[1] ». Toutefois gardons-nous du rigorisme; n'outrons pas le principe jusqu'à écarter, avec Gisbert, et proscrire comme indigne de la chaire toute proposition qui ne portera pas l'auditeur à faire une démarche dans le sens du bien[2]. S'il entend que toute proposition y porte directement, n'est-ce pas trop dire? Et s'il ne prétend rien au delà d'une influence indirecte, n'a-t-il pas dit ce qui va de soi et ce que tout le monde sait?

On aurait d'ailleurs bien mauvaise grâce d'affecter en ce point une méthode uniforme jusqu'à la manie. Certes nous n'obligeons personne à partager invariablement entre le dogme et la morale chaque discours ou chaque point de discours, à faire étalage de cette alternance, en répétant certaines formules des anciens sermonnaires : « Je passe à l'application aux mœurs... je veux me réserver du temps pour *mon* application aux mœurs. » Procédé factice, pédantesque même s'il devient continu. La morale doit germer spontanément du dogme, et l'auditeur n'a pas besoin d'en être si naïvement averti.

Mais il a besoin de croire et de vivre en chrétien, d'asseoir la vie chrétienne sur la croyance et d'affermir la croyance même par la pratique de la vie chrétienne; il en eut besoin toujours, peut-être y a-t-il aujourd'hui plus de peine qu'en d'autres temps. Voilà pourquoi, dans la prédi-

1. Préface des *Sermons de Bourdaloue*.
2. Gisbert, ch. XIV, p. 12.

cation, l'union du dogme à la morale doit être plus que jamais constante, étroite, exactement pondérée. Dogmatistes par goût et habitudes d'esprit, n'oublions pas que le savoir sans la pratique irait simplement à rendre les âmes plus coupables, et que la sainteté du cœur est la meilleure gardienne de la croyance. Moralistes, souvenons-nous que si nous ne sommes pas luthériens, si l'acte de foi n'est pas toute bonne œuvre, il en est une et une excellente; souvenons-nous que préciser et fortifier la foi par une belle exposition dogmatique, inspirer ou augmenter la joie et la fierté de croire, c'est être déjà et très directement pratique, c'est faire acte d'apostolat.

IV

L'apologétique. — L'apologétique aux incroyants. — La conférence. — Pourquoi nous ne nous y arrêtons pas. — L'apologétique élémentaire à l'usage des fidèles. — Observations quant au mode. Supposer toujours la foi, l'autorité. — Deux arguments principaux. — L'histoire. — Triple voie de démonstration. — L'argument moral. Principe : la sainteté signe du vrai. — Fait : l'âme étudiée dans ses relations avec la foi; — l'âme chrétienne comparée en tout à l'âme infidèle; — l'âme de Jésus-Christ.

L'apostolat contemporain serait trop incomplet sans une part sérieuse d'apologétique. Part assez variable du reste suivant l'auditoire et le point de vue.

Adressée aux incroyants, destinée à préparer la foi supposée absente, l'apologétique a créé dans la chaire contemporaine un genre nouveau, la conférence, car tel est bien le sens, au moins principal, de ce mot assez élastique d'ailleurs. Quant au genre lui-même, nous ne voulons pas y insister longuement, trouvant là moins à proposer d'utiles conseils qu'à méditer de beaux exemples. Tout au plus signalerons-nous une ou deux erreurs possibles et de conséquence fâcheuse.

Est-il besoin de dire que nous ne marchanderons à cette prédication spéciale ni l'admiration ni la reconnaissance? Nous avons là de trop précieux souvenirs de famille; mais

surtout depuis bientôt quatre-vingts ans, de Frayssinous au R. P. Félix, et de Lacordaire au R. P. Monsabré, ce ministère a produit ou préparé de trop beaux fruits pour n'être pas grandement cher à toute âme catholique. Toutefois malgré le brillant qui s'y attache, malgré l'éminence des services rendus, il demeure vrai que, par son objet et son caractère, la conférence, telle que nous l'avons définie, est de soi un genre inférieur ou, si l'on veut, extérieur à l'éloquence chrétienne entendue selon la rigueur des choses; ministère du seuil et du parvis plutôt que du temple, enseignement destiné par nature aux infidèles plus qu'aux croyants. S'il est possible que l'ambition s'y complaise, le zèle s'y résigne plutôt, et, tout en le pratiquant par nécessité, incline d'instinct à l'élever au dessus de lui-même jusqu'à la prédication proprement dite. C'est la préoccupation légitime et sainte qui a vite créé les retraites pascales de Notre-Dame et qui est assez visible aujourd'hui dans les conférences mêmes du R. P. Monsabré.

Nous parlons de Notre Dame parce que ce genre d'éloquence n'a pas de tribune plus glorieuse, et que, s'il est né ailleurs[1], c'est là seulement qu'il a pris l'essor avec Lacordaire. Mais il n'est pas, Dieu merci! confiné dans la métropole parisienne, et de plus, on se tromperait fort de croire qu'il doive être partout ce qu'il est là, docte, brillant, magnifique. A côté de cette haute apologétique, il y a place pour une autre, identique en substance, également décisive à la loyauté, mais inférieure en profondeur érudite, en appareil logique, en éclat oratoire, plus populaire en un mot.

Toutefois une erreur plus grave et plus périlleuse encore serait d'estimer la conférence comme le seul genre aujourd'hui possible[2], au moins dans les grandes villes, et de pré-

1. On sait que les premières Conférences ont été prêchées par Frayssinous aux Carmes (1801), puis dans la chapelle des Allemands attenante à Saint-Sulpice, puis à Saint-Sulpice même (1806 à 1809, 1814 à 1822).

2. Si l'on nous pardonne de paraître jouer sur les mots, nous

tendre y ramener la prédication tout entière. Ne serait-ce pas supposer la foi morte et ravaler les fidèles au rang de simples catéchumènes? Or notre crainte en ce point n'est peut-être pas toute chimérique. Sans faire entrer en ligne de compte l'entraînement de la mode, le goût du nouveau, le dédain pour la prédication traditionnelle, il semble que le zèle même puisse parfois se laisser prendre à une illusion ou préoccupation bizarre, celle de viser l'incrédule absent plutôt que le fidèle assis au pied de la chaire. Un croyant illustre s'en plaignait déjà il y a quarante ans. « Je voudrais, disait L. Veuillot, que le prédicateur ne perdît jamais de vue ce qu'il a surtout à faire : c'est de rendre chrétiens les chrétiens. — Mais les incrédules? — Les incrédules ne viennent pas au sermon, ou bien ils vont entendre Ravignan et Lacordaire qui semblent faits tout exprès pour les vaincre. Si l'un d'eux s'aventure dans nos paroisses, il trouvera son compte à écouter quelque bonne instruction, qui établira nettement un dogme et la morale nette et pure qui en découle..... Le grand service à rendre aux incrédules, c'est de faire que les chrétiens soient chrétiens. Si ce petit nombre de fidèles qui fréquentent assidûment les églises étaient vraiment ce qu'ils devraient être, s'ils avaient la science et l'amour, ils changeraient le monde[1]. » Paroles de grand sens, et qui, pensons-nous, devraient avoir pour le prédicateur la valeur d'un axiome.

Revenons donc présentement aux fidèles, à ces familiers de la foi pour lesquels saint Paul réclame le meilleur de nos soins[2]. Une certaine part d'apologétique leur est également nécessaire, avec cette différence profonde, qu'il ne

dirons que trois façons de voir nous sembleraient fâcheuses : croire que la conférence n'est de mise qu'à Paris; croire qu'elle doive de nécessité prendre partout le même ton qu'à Paris; mais surtout croire qu'elle soit désormais la seule forme convenable dans toutes les chaires de ville, ou tout au moins dans celles de Paris.

1. L. Veuillot. *Les Libres penseurs*, liv. VII, n° XXVIII.

2. Ergo, dum tempus habemus, operemur bonum ad omnes, maxime autem ad domesticos fidei. (Galat., VI, 10.)

s'agit plus de préparer la croyance mais de l'affermir. Ici, par la grâce de Dieu, le maître chrétien n'a plus la contrainte, le regret, l'humiliation de s'en tenir aux raisons humaines, de laisser dans l'ombre comme encore douteuse l'autorité des Écritures, de l'Église, de Jésus-Christ. Cette autorité divine est en possession des âmes, s'il ne vaut pas encore mieux dire que les âmes en ont le bénéfice et la joie. Et si elle présente ses titres à reviser, ce n'est point qu'on les conteste, mais c'est afin qu'on les apprécie davantage. Par là même nous rentrons dans la prédication proprement dite ; le prêtre se retrouve dans toute la gloire et la sainteté de son ministère, parce que l'auditeur est bien réellement et pleinement chrétien.

Dans ces limites mêmes, et sur le ferme terrain de la foi professée, écartons tout d'abord de nos études l'apologétique savante et supérieure. Il semble qu'elle se produise plus naturellement sous forme d'écrits ou de cours universitaires ; du moins, si on la porte en chaire, ce ne peut être que devant une élite réunie tout exprès. Considérons donc de préférence l'apologétique élémentaire, celle qui sied aux auditoires communs et mêlés, eût-on même lieu de les tenir pour lettrés en grande partie.

Restreignons encore et précisons l'objet qui nous occupe. Prise dans toute son étendue, l'apologétique embrasserait, avec la démonstration des motifs de croire, l'exposition du dogme et sa justification rationnelle, en tant que cette justification est possible. Or, de ces trois éléments nous avons déjà touché les deux premiers[1]. Le troisième est donc seul en cause ; il s'agit uniquement des motifs élémentaires de croire ; il s'agit de les proposer, ou plus exactement, de les rappeler à un auditoire déjà croyant. L'utilité en est manifeste ; c'est trop peu dire, il y a pour le fidèle, aujourd'hui surtout, un intérêt majeur, une nécessité souveraine à posséder en substance les deux traités fondamentaux de la Vraie Religion et de l'Église. Mais comment les lui présenter, sur

1. Voir le paragraphe 1 de ce chapitre n° II.

quels points appuyer de préférence? Question de forme à employer, question d'arguments à choisir.

Et premièrement qui empêche d'y consacrer, suivant le lieu et les personnes, des discours entiers, voire même des séries entières de discours? Pourquoi ne dépenserait-on pas dans l'occasion la grande part d'un Avent ou d'un Carême à revoir les preuves de la divinité de Notre-Seigneur ou les titres surnaturels de son Église? On peut d'ailleurs, — et ce sera le plus ordinaire, — s'y arrêter incidemment à propos de tel ou tel point spécial, comme la Résurrection, la Pentecôte, la foi, ou tout autre de même nature. Il importe enfin d'y revenir *opportunè*, *importunè*, avec cette insistance patiente que nous avons recommandée ailleurs.

Mais quoi qu'on fasse, le capital est, croyons-nous, de ne rien perdre de nos avantages, de maintenir énergiquement les âmes sur le terrain de la certitude possédée, de leur faire nettement comprendre qu'elles n'ont qu'à repasser et non pas à découvrir, à revoir un théorème, non à résoudre un problème et à dégager une inconnue. Ne semblons jamais remettre en question les bases de leur croyance. Point de doute méthodique apparent, affiché : la plupart le distingueraient mal du doute réel. Fût-ce pour un moment et par simple artifice logique, ne permettons pas au fidèle de supposer qu'il a cessé d'être chrétien. Dans l'état actuel des esprits, en présence des dangers sans nombre qui les environnent, il y aurait là une grave imprudence. Que le prédicateur prenne garde à ne pas descendre volontairement de la position victorieuse où le place la foi de l'auditoire. Voilà qui nous tient surtout à cœur, et sur la question de méthode nous ne dirons rien de plus.

Quant au reste, on n'attend certes pas de nous le plan complet d'une démonstration chrétienne. Indiquons seulement quel ordre de vues nous paraît le plus fécond, le plus facile et le plus sûr.

Dans la pratique, deux arguments nous offrent surtout ce caractère, étroitement liés d'ailleurs, au point de se compé-

nétrer l'un l'autre ; l'argument historique et l'argument psychologique ou moral.

Pour le croyant comme pour l'incrédule, ce serait une méprise dangereuse d'envisager avant tout la religion comme un système de propositions, comme une doctrine à entendre, comme une sorte de philosophie divine. Elle est bien cela sans doute ; mais tout d'abord elle est une histoire, une série, un réseau de réalités historiques dont l'âme est investie et comme enlacée de toutes parts. Ce qui nous atteint et nous saisit immédiatement, c'est le fait du témoignage rendu depuis l'origine jusqu'à nos jours à la révélation divine, témoignage du miracle, de la sainteté, du martyre. Ce fait immense, à la fois actuel et ancien comme le monde, en introduit pour nous un autre qui est le nœud de toutes choses et la raison déterminante de notre foi : Dieu a parlé, Dieu a révélé.

Mais qu'a-t-il dit après tout? Des faits : les uns éternels en eux-mêmes, comme sa propre existence ou la Trinité ; les autres liés au temps, mais sans limites quant à la durée de leurs conséquences, comme la création de l'âme immortelle, le péché d'origine, l'Incarnation, la Rédemption. Il a posé des faits comme l'Église, les sacrements, la grâce. Il a dit des faits à venir comme le jugement et la vie future. — Partout des faits, mais surtout, à la base de notre croyance, un fait dominant, la Révélation, et, pour nous le rendre manifeste, le genre de preuve où repose toute histoire, le témoignage.

Tel est le caractère premier de la religion. Ainsi la présentaient les Apôtres ; ils racontaient ce qu'ils avaient vu, ils attestaient avant de consentir à discuter. Ainsi devons-nous la présenter nous-mêmes. En chaire ou dans la controverse privée, devant l'incroyant ou le fidèle, c'est par ce côté qu'il faut prendre les choses, c'est à la question de fait qu'il faut ramener les esprits toujours enclins à s'y dérober ou tout au moins à n'en pas concevoir assez bien l'importance première et absolument décisive.

Établir le motif rationnel de croire, c'est donc établir par

voie de témoignage un point d'histoire, la réalité de la Révélation. Pour ce faire, trois voies sont possibles.

On peut partir de l'origine même des choses et suivre pas à pas l'ordre des temps. L'Ancien Testament une fois reconnu valable, à tout le moins comme narration fidèle, on y lira les premières manifestations divines, la promesse, l'attente, la préparation figurative de Celui que Dieu doit envoyer. L'Évangile viendra ensuite, et, en le confrontant avec la Loi dont il est le terme, en le rapprochant de l'Église dont il est la source, on aura vu s'affirmer et se dérouler dans les faits tout le plan divin.

On peut s'établir du premier coup au centre de l'histoire, aller droit au témoin par excellence, au témoin suprême, Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Par sa parole, par ses œuvres, par sa sainteté, par sa résurrection, il atteste son Père tout en s'attestant lui-même. Et pour recueillir le bénéfice de ce divin témoignage, pas d'autre effort critique à faire que de contrôler la valeur historique de l'Évangile. Cela fait, on n'a plus qu'à y lire tout ce qui montre Jésus-Christ Dieu, et dès lors tout le reste s'illumine. Sans autre enquête, j'accepte déjà de plein droit et en toute assurance l'Ancien Testament que Jésus-Christ couvre de sa sanction infaillible ; j'accepte l'Église que je le vois investir de son autorité.

On peut enfin partir du fait actuel des vertus chrétiennes, prendre comme donnée initiale la note de sainteté rayonnant aujourd'hui dans l'Église. Elle ne va pas seulement à la distinguer des communions schismatiques, elle est le miracle moral, témoignage de l'action surnaturelle de Dieu, témoignage décisif à l'égal du miracle physique et du miracle intellectuel. Suivez-la en remontant le cours des âges, comme le voyageur à la recherche des sources ignorées d'un fleuve. A travers le temps allez des effets à la cause ; à l'origine de toutes ces merveilles de foi, de pureté, d'abnégation, de charité, d'héroïsme, vous trouverez Jésus-Christ, le Jésus-Christ de l'Évangile historique, le Saint par excellence fondant d'ailleurs toute la sainteté des âmes sur l'affir-

mation de sa mission céleste, de sa divinité personnelle. Vous le verrez encore projeter sa lumière sur les siècles antérieurs et revendiquer de plein droit comme sienne toute la sainteté alors existante au monde, puisqu'elle vivait de son attente et s'inspirait de son esprit.

Ainsi donc, suivre dans un sens ou dans l'autre le cours de l'histoire religieuse, ou encore la prendre tout d'abord à son centre, à son sommet : triple méthode qui sera familière à l'apologiste, au prédicateur. Il saura, comme les anges de la vision, monter ou descendre cette échelle éclatante qui unit la terre au ciel. Il saura, selon le temps et le lieu, entraîner les âmes à sa suite le long de cette voie triomphante de la démonstration par l'histoire, ou tout au moins leur faire parcourir telle ou telle partie du chemin. Quel que soit son point de départ préféré, il marche à coup sûr et il rencontrera la lumière. Mais à vrai dire, entre les trois voies indiquées, la plus facile n'est pas celle qui commence aux origines, à l'Ancien Testament. Il y trouvera des questions incidentes et, pour ainsi parler, des discussions latérales, qui, sans lui barrer la route, pourront retarder sa marche et embarrasser inutilement les esprits. Voulant aller au vrai par la ligne la plus courte, il fera mieux, croyons-nous, ou de s'attacher sans retard à Jésus-Christ même, ou de s'orienter vers ce soleil du divin système en s'appuyant tout d'abord au miracle actuel et permanent de la vertu. Ces deux méthodes prêtent moins aux arguties de l'esprit et aux objections de la science fausse ; elles intéressent plus vite et plus sûrement à la religion tout ce qu'il y a de plus droit et de plus généreux dans la nature.

Il y a plus. La troisième, tout en restant partie intégrante de la preuve historique, constitue en outre l'argument psychologique ou moral indiqué plus haut comme l'une des deux armes de l'apologétique élémentaire. Aussi bien est-il au niveau de toutes les intelligences, également décisif pour les plus hautes où il balance victorieusement les objections même insolubles, et pour les plus étroites où il fonde l'adhésion rationnelle sur l'infaillible instinct de la conscience.

Les nègres que baptisait saint Pierre Claver se rendaient, sans grand raisonnement peut-être mais sans erreur possible, à cet argument souverain de la vertu. Et quand les doctes ont multiplié les recherches et agité longuement tous les problèmes, si l'orgueil ne domine pas en eux la droiture naturelle, c'est encore cet argument suprême qui emporte le plus souvent les résistances de l'esprit.

Non qu'il y ait là je ne sais quelle fascination de sentiment, je ne sais quelle surprise de cœur aveuglant la raison sévère. Sophisme courant, calomnie en vogue, mais sophisme et calomnie. Rien ne satisfait mieux la raison que le principe où l'argument s'appuie. Si le vrai et le bien ne sont pas de pures idées, ils sont liés entre eux par un nœud indissoluble; la vérité seule produit la vertu, et par suite la vertu devient le signe authentique, indéniable de la vérité. Voilà qui n'est contestable qu'au scepticisme pur. Voilà qui est d'ailleurs si profondément imprimé dans la conscience humaine, que, là même où l'habitude des négations radicales a dépravé l'esprit, le spectacle de la vertu remue au fond de l'âme tout ce qui peut y rester encore de sens droit et honnête, et réveille, malgré qu'on en ait, l'indestructible instinct qui atteste l'existence de la vérité. Présentez vivement à l'incrédule le fait de la sainteté chrétienne : loyal, il s'émeut ou du moins s'étonne; déloyal, il nie avec dérision et quelquefois avec rage; donnez-lui la puissance, il va s'acharner à détruire ces vertus importunes et à les rendre impossibles. Pourquoi ces dénégations et ces colères? Ne serait-ce pas que le fait, une fois admis, ramène forcément au principe; que la sainteté, une fois reconnue, gêne malgré tout la conscience qui veut se reposer dans le refus de la vérité?

Dès lors si nous nous occupions directement des incrédules, nous oserions dire au prédicateur : « N'insistez pas sur le principe ; n'offrez pas, n'acceptez pas même volontiers et tout d'abord la discussion métaphysique sur les bases de l'argument, sur l'existence réelle de la vérité, de la vertu, non plus que sur leur connexion nécessaire. C'est le terrain

où vous attend le sophisme et où l'orgueil de l'intelligence entend bien se retrancher. Avant tout, allez au fait, déployez-le dans tout son éclat, et tôt ou tard des profondeurs de la conscience le principe remontera spontanément jusqu'à l'intelligence rebelle. Il se peut qu'on le rejette ; hélas ! il n'est pas d'infaillible secret pour convertir. Mais vous aurez fait tout le possible et vous aurez introduit par la voie la moins périlleuse l'argument le plus décisif peut-être à la bonne foi. »

Quant aux fidèles, nul inconvénient à développer devant eux la relation essentielle qui unit le bien au vrai. Leur esprit n'est pas en divorce, en rupture violente avec le fond de leur nature d'homme. Admettant les éléments de la thèse, ils sont capables et dignes de l'entendre exposer. Toutefois et par cette raison même que la thèse ne leur fait pas de doute, mieux vaut, ce semble, la rappeler seulement en traits précis et énergiques, puis insister de toutes manières sur le fait, sur l'âme chrétienne telle qu'elle apparaît dans l'histoire en regard des autres âmes.

C'est là pour le prédicateur l'occasion d'une étude immense, désespérante même par son étendue, s'il fallait, avant d'en bénéficier, l'avoir parcourue tout entière. A parler en rigueur, l'hagiographie n'est qu'une province de ce domaine, la vaste collection des Bollandistes n'est qu'un document au procès. Ce n'est pas seulement la sainteté canonisée qu'il sied d'appeler en témoignage. Que de traits admirables et vraiment révélateurs dans la biographie, écrite ou non, de chrétiens plus imparfaits peut-être et qui n'auront jamais les honneurs du culte public ! Encore n'est-ce pas tout. A l'âme qui s'inspire de Jésus-Christ, il faut opposer l'âme qui l'ignore ou le refuse ; autrement ni le fait n'est prouvé ni l'argument n'est valable. C'est l'infidèle, c'est l'hérétique, c'est l'apostat, c'est l'indifférent, c'est l'incroyant de toutes nuances, c'est l'athée de profession, c'est l'ennemi, le persécuteur, dont il faut prendre sur le fait la vie morale, la psychologie intime, en la démêlant du chaos des contradictions involontaires ou calculées, en la recomposant

au vrai, malgré les illusions ou les hypocrisies dont elle s'enveloppe.

Étude immense encore une fois, étude à jamais indéfinie, puisque de nouveaux faits ne cessent de naître sous les pas de l'observateur. — Impossible de l'épuiser. Heureux qui pourrait en fixer les traits principaux dans un ouvrage d'ensemble lequel serait un des plus splendides monuments élevés de main d'homme à l'honneur de la grâce, du surnaturel, de Jésus-Christ ! Mais qu'on y prenne bien garde. Il ne s'agit pas pour le prédicateur d'élever l'édifice complet, de l'exposer complet aux yeux de la foule. Ici les matériaux valent déjà par eux-mêmes et isolément. L'argument de la sainteté peut se prêcher d'ensemble ; il peut encore plus souvent se détailler, se monnayer pour ainsi dire sous toutes les formes et en toute rencontre. Considérez maintenant le travail qui le prépare. Une fois le cadre tracé, tous les traits de vertu d'élévation morale, tous les vestiges épars de l'âme y prennent leur place et du même coup leur valeur. N'en eût-on colligé qu'un petit nombre, c'est déjà un riche appoint pour l'apologétique élémentaire. Et quand on ne les chercherait pas, quand on se contenterait de noter en son lieu logique le trait qui se présente de lui-même dans la diversité infinie des lectures ou dans l'expérience du ministère, quel prêtre n'aurait pas amassé en quelques années un véritable trésor aussi précieux à lui-même qu'aux fidèles? Ayez un plan, un cadre, et laissez venir.

Nous voulons être pratique et dès lors on nous permettra, on nous saura gré peut-être, sinon de composer tout ce cadre, au moins d'en esquisser les linéaments principaux. Or on pourrait, croyons-nous, l'envisager sous trois aspects ou le diviser en trois parties.

La première, — mais nous ne tenons guère à cet ordre, — serait une étude spéciale des relations de l'âme avec la foi. Comment s'en rapproche-t-elle, sous l'influence de quels désirs, à l'encontre de quels obstacles intimes? Et peu importe sa condition, sa culture ; le barbare du cinquième siècle ou le sauvage du dix-neuvième apportent ici leur

document, tout comme saint Augustin ou Turenne, Schouvaloff ou Veuillot, Hurter ou Newman[1]. Considérez maintenant l'âme croyante. Sans vous préoccuper encore de ses vertus, reconnaissez l'attitude intellectuelle et morale que donne la possession du vrai : assurance, paix, humilité glorieuse, fierté modeste mais triomphante. Envisagez enfin l'âme qui s'éloigne de la foi ou qui refuse d'y venir. Qui la détache du vrai ou qui l'en tient éloignée ? Qu'y a-t-il au fond des sophismes dont elle se leurre ? Quel dégoût du bien ! Quelle fièvre de malsaine indépendance ! Quel orgueil ! Mais quelle souffrance par ailleurs[2] !

La seconde partie du plan, — immense celle-là, — serait le tableau comparatif de l'âme chrétienne et de l'âme non chrétienne. Au début du ministère ou dès le temps du noviciat ecclésiastique, chacun peut préparer ce travail en décomposant et classant les principaux éléments de la vie morale, vertus, sentiments, affections fortes ou tendres de l'homme dans sa gouverne intime, dans ses relations de famille ou de société. Voilà les grandes lignes du cadre sous lesquelles viendront peu à peu se ranger les faits de détail. A ce compte, rien ne se perdra, ni souvenir historique ni observation personnelle. On se composera ainsi toute une psychologie expérimentale en partie double : d'une part l'âme telle que Jésus-Christ l'a faite, d'autre part l'âme telle qu'elle se fait elle-même faute de connaître ou d'accepter Jésus-Christ. Dieu donne au prêtre un peu de méthode et de suite ! Dieu lui donne ce goût d'observation, ce sens de la vie morale qui fait le charme et l'honneur de l'histoire, de la biographie, de l'hagiographie contemporaines ! Avec cela le voilà bientôt riche de témoignages plus éloquents que tous les raisonnements et les aperçus imaginables. Le voilà fort et armé de toutes pièces pour établir, non sur des considérations abstraites ou des affirmations générales, mais sur des faits précis et parlants, que le surnaturel est l'unique gar-

1. On retrouve là le thème de quelques-unes des belles études de Mgr Baunard. *La Foi et ses victoires*, 1re et 2e séries.

2. Voir comme type *le Doute et ses victimes*, du même auteur.

dieu de la nature, que toute bonté originelle, que toute dignité humaine, que toute noblesse et toute générosité, toute délicatesse de conscience, trouve dans le seul Christianisme une garantie d'intégrité constante, de plein épanouissement, d'élévation transcendante et surhumaine. Le voilà en mesure de faire saillir aux yeux que l'âme s'élève ou déchoit de toute manière dans la mesure précise de ses relations avec Jésus-Christ, comme l'or resplendit ou pâlit suivant qu'on l'approche ou qu'on l'éloigne d'une source lumineuse. Or nous persistons à croire que l'apologétique savante ou populaire n'a pas d'argument plus victorieux.

On peut-être en peut-on concevoir un, mais qui n'est autre chose que le couronnement de celui-là même, et y tenant comme le faîte à l'édifice ou la statue au piédestal. Par delà toutes les âmes chrétiennes, il y a l'âme de Jésus-Christ ; au sommet de cette magnifique étude psychologique, il faut mettre ce que nous avons droit d'appeler la psychologie personnelle de l'Homme-Dieu. Mais cette indication introduit le chapitre qui va suivre et nous l'y retrouverons pour la développer plus à l'aise. Contentons-nous de la placer ici comme le dernier trait de notre esquisse et de rappeler en terminant une proposition déjà énoncée ailleurs. Dans la pratique de l'apostolat, que l'on s'adresse à l'incroyant ou à l'infidèle, il nous semble que la meilleure preuve de Jésus-Christ est la sainteté de l'âme chrétienne, et que la meilleure preuve de Dieu même est la sainteté de Jésus-Christ.

CHAPITRE III

L'OBJET PAR EXCELLENCE

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Le christianisme est une doctrine; il est encore et avant tout une histoire, un fait; on peut dire enfin qu'il est une personne, que toutes les vérités dont il se compose et dont nous sommes les interprètes viennent se rencontrer, se résumer, s'incarner dans une personnalité unique, la personnalité adorable de Jésus-Christ, l'Homme-Dieu.

C'est à la lettre que Jésus-Christ Notre-Seigneur porte en Lui la religion tout entière : centre et nœud personnel de toutes les choses religieuses, religion vivante en un mot. Dans ce sens, au moins autant que dans les autres, tout a en lui sa consistance, tous les trésors de la sagesse et de la science reposent en lui, cachés et en même temps manifestes.

Donc, prêcher directement Jésus-Christ, c'est prêcher intégralement le christianisme, et d'ailleurs on ne le prêche bien qu'en prêchant directement Jésus-Christ; on ne le sait bien, et avec lui toutes choses, que lorsqu'on en est venu, comme l'Apôtre, à ne plus savoir que Jésus-Christ, c'est-à-dire à lui rapporter toute connaissance et toute pensée.

Jésus-Christ est l'objet éminent, l'objet suprême de l'éloquence sacrée. Nous allons essayer de le rappeler ici en quelques paroles, mais où nous voudrions mettre toute la clarté, toute la chaleur, toute la persuasion imaginables. Est-ce bien nécessaire pourtant? Les choses ne parlerontelles pas assez d'elles-mêmes à des cœurs de prêtres, et ne suffit-il pas de les dire en simplicité? Dieu le sait, du moins, et nous ne craignons pas de l'en attester en toute

connaissance de cause. Ces études, qui n'auront pas été sans quelque labeur, nous paraîtraient magnifiquement récompensées si elles inspiraient à un seul de nos frères le désir de faire plus large dans sa prédication la part directe et personnelle de Jésus-Christ.

I

Jésus-Christ est le fond et le tout moral de l'Évangile, — de l'Écriture, — de la Patristique, — de la théologie, — de la liturgie, — de l'histoire de l'Église et des saints. — Il répond à tous les besoins de la prédication dogmatique, morale, apologétique. — Vérité maîtresse et argument suprême, dernier mot de la prédication.

Nous avons à prêcher l'Évangile, tout l'Évangile, rien que l'Évangile. Mais, l'Évangile, c'est Notre-Seigneur en personne, c'est le trésor des insondables richesses du Christ. Entendu strictement et en lui-même, que renferme-t-il autre chose que la vie, la parole, les actes, la mort et la résurrection de l'Homme-Dieu? Considéré dans sa préface divine, qui est l'Ancien Testament, que nous offre-t-il sinon le Messie préparé, prédit, figuré? Le Christ est la fin de la Loi. Prêcher Jésus-Christ, c'est prêcher la Loi achevée, consommée, couronnée. Regardons ce même Évangile se prolonger, se commenter pratiquement à travers les siècles; regardons l'Église; étudions ses actes, indices de sa vie, ses notes qui la montrent divine. Qu'est-ce que tout cela? Jésus-Christ, non pas seulement obéi comme un maître ni reproduit comme un modèle, mais se survivant ici-bas dans d'autres lui-même, présent, agissant aujourd'hui comme hier et à toujours.

Jésus-Christ est dans tout le commentaire légitime du Saint Livre, il est dans toutes les sources de la prédication, il est la première des sources, l'unique même en un sens vrai.

Sondons les Écritures. Si nous y trouvons quelque chose qui ne se rattache pas à Lui, saint Augustin nous avertit que nous les entendons mal. Aux yeux de ce maître, toute l'Écriture se résume à la charité, à l'amour de Dieu pour l'homme,

à l'amour réciproque de l'homme pour Dieu. Mais Jésus-Christ est cette charité incarnée; elle fait toute sa raison d'être comme toute sa manière d'être; Il est venu au monde pour montrer en sa personne Dieu aimant l'homme et l'homme aimant Dieu.

Soleil des Écritures, il illumine la Patristique et la Théologie tout entières. Comme Verbe, il partage, ou plutôt il possède indivisiblement avec le Père et le Saint-Esprit l'honneur d'occuper ce que les anciens Pères appelaient la *Théologie* par excellence, la science de Dieu. Comme Verbe incarné, comme Rédempteur, il remplit, à titre d'objet ou d'acteur principal, cette autre partie de la doctrine sacrée qu'ils nommaient l'*Économie*, la science de la dispensation providentielle, de l'œuvre suréminente qui est le salut du genre humain.

Il fait le thème pour ainsi dire privilégié de l'enseignement de l'Église, de ses définitions souveraines. La vie éternelle se commence par la connaissance du seul vrai Dieu et de son envoyé Jésus-Christ; mais encore est-ce par Jésus-Christ surtout que l'on connaît Dieu, à travers Jésus-Christ qu'on l'appréhende. Voilà pourquoi c'est Jésus-Christ surtout que l'hérésie tâche d'obscurcir, et, par suite, c'est Jésus-Christ que l'Église enseigne, qu'elle explique et déploie, pour ainsi parler, dans ses premiers Conciles, définissant tous les éléments de son composé théandrique, mettant au jour toutes les faces de son divin rôle.

Comme la doctrine, la liturgie est pleine de Lui. Elle commence, ou plutôt elle recommence annuellement sa vie mortelle; elle symbolise sa vie glorieuse, sa vie mystique dans les âmes; elle a pour centre l'autel, trône de sa vie eucharistique. Dans les fonctions sacrées aussi bien que dans l'ordonnance même du temple, tout s'oriente là, tout rayonne de là.

Entre les sources, nous avons nommé la vie des Saints, en y rattachant même l'histoire intime des plus obscurs fidèles. Mais cette histoire, la plus belle et la plus attachante pour les profondes curiosités de l'âme, qu'est-ce autre chose que

la dernière page de l'histoire personnelle de Jésus-Christ, page toujours ouverte et où le plus grand honneur de chacun serait d'ajouter son mot? Galerie de nobles portraits, tous originaux mais avec un même trait de famille, la ressemblance de Celui qui fut « saint, saint, saint à Dieu[1] ». N'est-ce pas trop peu dire, et qu'y a-t-il dans toutes ces figures si vivantes? La sève, le sang, la vie même de Jésus-Christ s'épanouissant, toujours une, en fleurs et en fruits d'une diversité merveilleuse. Il est le moteur intime, l'âme cachée et transparente de cette histoire des Saints, joie du fidèle et scandale du monde précisément comme sa propre histoire.

Il est donc partout dans la religion, et l'on peut dire d'elle, comme saint Jean de la cité sainte, que sa lumière est l'Agneau. Mais nous devons y regarder de plus près encore.

S'agit-il du dogme? Voici Jésus-Christ qui répond excellemment à toutes les exigences de l'âme, et dès lors à tous les devoirs de la prédication. Entre les vérités à exposer, il est la plus voisine de nous et, si on l'ose dire, celle qui nous intéresse et nous touche le plus. Ou plutôt, en lui-même, en son composé théandrique, il porte tous les dogmes, à l'état non de souvenir, mais de réalité présente; il est le symbole vivant, la théologie vivante, le catéchisme vivant. L'Église a pu chanter de Notre-Dame qu'elle a détruit toutes les hérésies dans le monde: et en effet qui connaît bien l'Immaculée, la Vierge-Mère, qui pense bien d'elle a une juste idée de tous les mystères de la foi. Mais cet éloge n'est vrai de Marie que parce qu'il l'est de son Fils et à plus forte raison. Qui le connaît connaît tout le dogme, car tout le dogme est en Lui. Bien savoir Notre-Seigneur, bien l'entendre, penser exactement de Lui, c'est savoir et entendre selon la vérité orthodoxe, la Trinité, l'homme et sa chute, l'Incarnation, la Rédemption, la Grâce, les Sacrements, l'Église. — Tout le dogme est dans ce mot : « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique; » mais il

1. Pascal.

est éminemment dans la personne de ce Fils donné par Dieu.

Ce n'est pas tout d'exposer le dogme : il faut, sinon le prouver, au moins écarter ou paralyser les objections, surtout les plus dangereuses, celles qui éblouiraient à la fois l'esprit et le cœur. Justice de Dieu, péché d'origine, inégalité visible dans le partage de la grâce, prédestination, peines éternelles : vérités redoutables qui déconcertent mais aussi qui épouvantent, qui donnent le vertige et le frisson. Il y faut jeter toute la lumière possible, toute la lumière divinement suffisante. Et que faire? Mettre en regard de ces erreurs la personne de Jésus-Christ, sa croix, son sang réellement donné pour tous les hommes, le salut possible en Lui pour tous, même pour ceux qui l'ignorent. Le mystère demeure, mais il est balancé, il est élidé par un autre. Le cœur n'a plus de prétexte au désespoir ou au murmure; l'esprit est à la place qui lui convient devant Dieu, entre deux abîmes, entre deux incompréhensibles, entre l'infini de la justice et le miracle vivant de l'amour.

Et la sainte fierté de croire, dernier triomphe de la prédication dogmatique! Où la trouver mieux que dans la connaissance de Jésus-Christ? Cherchons tout ce qu'on a pu concevoir pour honorer l'homme. Qui lui est le plus glorieux, du blasphème dérisoire qui le substitue à Dieu en lui laissant toutes ses misères, ou de l'Incarnation, de ces noces que le Roi céleste fait à son Fils, de ce réel mariage de la Divinité à l'humanité dans une personne unique, de cette adoption réelle qui nous fait vrais fils de Dieu en Jésus-Christ, le premier né de beaucoup de frères, et tout cela pour consommer en qui le voudra l'élévation de notre nature jusqu'à la participation de la nature divine?

Ainsi Jésus-Christ contient en soi le tout du dogme; il en est la solidité, la grâce touchante, l'éclat victorieux. Considérons maintenant la morale et nous verrons que, pour la bien prêcher, c'est encore Lui, toujours Lui, qu'il faut mettre en pleine lumière.

Nous voulons donner à la loi son vrai caractère surnaturel,

son autorité seule valable : nommons Jésus-Christ; c'est chose faite. Nous voulons asseoir dans l'âme le fondement du devoir, le droit de Dieu, la crainte de Dieu, l'horreur de toute offense à Dieu. Un mot dira plus que tout le reste : « Dieu n'a pas épargné son propre Fils, » dès qu'il lui a plu de mettre sur cet innocent l'ombre seule de nos iniquités. Jésus-Christ, l'unique, le bien-aimé, victime du péché, du devoir enfreint, du droit divin méconnu : où trouver un argument comparable? Voilà qui nous rassure en nous sauvant; mais, si nous savons entendre, voilà qui nous doit épouvanter bien plus que toutes les autres rigueurs de la justice. Quoi! l'on s'étonne de l'enfer éternel et l'on ne s'étonne pas de la Croix!

Nous voulons inspirer l'esprit vrai de la morale chrétienne, entre le formalisme étroit du Pharisien et le laxisme du libre viveur? Demandons à Jésus-Christ de tracer la limite. Elle est dans sa parole, mais surtout dans sa vie, morale chrétienne réduite en action, et plus éloquente que toutes les théories.

Nous voulons couronner l'édifice en mettant dans la conscience la reconnaissance, la générosité. Mais qui émeut la reconnaissance mieux que Jésus-Christ? En sa personne, le bienfaiteur et le bienfait sont présents et palpables; il est lui-même tout à la fois le Dieu donnant et le Dieu donné. Aussi bien, dans sa vie, dans sa mort, partout, la surérogation, la prodigalité magnifique de l'amour dépassant, par la libre volonté du Père et la libre acceptation de sa volonté humaine, les nécessités essentielles de notre salut. Montrons à l'âme, à chaque âme, ce Jésus dépensé tout entier et indivisiblement pour son usage, et alors nous pourrons l'adjurer elle-même de ne pas marchander avec les avances divines; nous ne la ferons généreuse que par là.

Nous voulons enfin marquer les relations vraies de la morale au dogme. Écoutons et regardons Jésus-Christ. Dans sa conduite, l'exemple devance le précepte; il agit d'abord, puis il enseigne. Mais l'action suit et suppose la connaissance du Père, de ses droits, de son bon plaisir. Mais dans l'ensei-

gnement du Sauveur, si la morale occupe une place matériellement plus large, si les données dogmatiques y viennent vite aboutir, il est clair d'ailleurs qu'elle s'appuie toujours au dogme. Elle a pour base le domaine, la volonté de Dieu, pour idéal la perfection même de Dieu, pour terme et sanction la possession éternelle de Dieu.

En Jésus-Christ, tout le dogme, toute la morale, mais aussi toute l'apologétique, cette apologétique élémentaire dont nous avons tracé les linéaments. Avant tout, elle est histoire, elle vit de faits et de témoignage. Or le grand fait, le grand témoignage, c'est Jésus-Christ. Dieu a-t-il parlé? Sommes-nous tenus de croire? Oui, si l'Évangile est une histoire vraie, si Jésus-Christ est bien historique. C'est là, au fond, toute la question; car, celle-là résolue, toutes les autres le sont du même coup et avant toute vérification directe. Jésus-Christ est par excellence le fondement historique de la foi; il est d'ailleurs le centre lumineux de l'histoire humaine. On peut essayer des ères de fantaisie, musulmanes, républicaines, positivistes. Parodies ridicules. Malgré qu'on en ait, Jésus-Christ reste pour le monde civilisé le point de partage des siècles; à vrai dire, il les remplit tous, il demeure le plus grand fait de l'histoire, et tout à la fois le plus indéniable et le plus décisif.

En outre, comme la sainteté des siens lui rend à lui-même un témoignage de chaque jour, sa sainteté personnelle nous est le meilleur garant de toutes les vérités qu'il enseigne et représente. Si le bien est le signe authentique du vrai, si l'âme est le grand témoin de Dieu et la vertu sa meilleure preuve, quelle âme, quelle vertu, quelle sainteté, est de près ou de loin comparable à ce que l'histoire, la plus authentique histoire, nous apprend de Jésus-Christ? Perfection si achevée et désespérante, que l'on a voulu y voir une belle mais impossible chimère. Jésus-Christ est trop parfait pour être réel; c'est un idéal où l'humanité ramasse et mire avec complaisance toutes les perfections qu'elle est, ou ne sait trop pourquoi, capable de rêver. Ainsi parle quelquefois le sophisme. Le bon sens ne serait-il pas mieux inspiré,

mieux éclairé par l'expérience des conceptions et inventions humaines, si, même avant d'aborder l'enquête historique, il raisonnait tout au rebours, estimant notre Jésus-Christ trop beau pour avoir été inventé? Au reste, les faits sont là, et cette conclusion s'impose. Si l'Évangile est faux, il n'y a plus d'histoire; s'il n'est pas faux, nous voilà mis en demeure de nous incliner devant la sainteté de Jésus-Christ, d'accepter tout ce qui nous est garanti par elle, ou de tenir le vrai et le bien pour de purs fantômes, de supprimer la conscience et l'intelligence du même coup.

S'il faut abattre les résistances de l'esprit, c'est donc à Jésus-Christ qu'en appartiendra la gloire, à Jésus-Christ présenté directement et déployé sous toutes ses faces. Et que sera-ce quand vous voudrez achever la conquête de l'homme en gagnant son cœur?

Jésus-Christ est la preuve péremptoire, mais encore il est l'attrait souverain. C'est en lui que la religion devient tout aimable. Pourquoi? Non pas seulement parce qu'il est le plus beau des enfants des hommes, parce que dans la grâce et la vérité dont il est plein se manifestent l'humanité et la bénignité de notre Dieu sauveur; mais par cette seule raison déjà énoncée, que la religion se fait en lui personnelle, vivante, palpable. J'aime une doctrine vraie, belle et sainte. Mon âme est indivisible et ses puissances inséparables, à ce point que chacune entraîne les autres dans son mouvement. Aussi la doctrine qui ravit mon intelligence ravit-elle en même temps mon cœur. J'aime pour elle-même une histoire éclatante, une tradition glorieuse; je l'aime plus si j'y suis intéressé par esprit de nationalité ou de famille, encore plus si j'y trouve le titre et le fondement de mes meilleures espérances personnelles. Mais, par-dessus tout, j'aime une personne vivante et capable de répondre à mon amour. Si peu qu'elles demeurent à l'état d'abstraction ou de réalité lointaine, la doctrine ou la morale ne me saisiront jamais le cœur autant qu'elles le pourront faire si je les vois représentées, incarnées dans une personnalité réelle et présente. La patrie est-elle jamais si aimable que lorsqu'elle se fait

homme dans un chef héréditaire ou même dans un aventurier glorieux?

Doctrine et tradition sainte, la religion se fait homme en Jésus Christ, mon Dieu, mon semblable, mon frère. Je puis voir de mes yeux, écouter de mes oreilles, palper de mes mains ce Verbe de vie devenu homme sans cesser de porter en soi toutes les vérités divines rassemblées là comme dans leur nœud vivant. Et voilà par où la religion me saisit et m'attache; c'est bien en Jésus-Christ qu'elle me prend tout entier.

Donc, si la prédication me l'offre tel qu'il est et dans sa vive lumière, elle a fait tout le possible. Sera-t-elle victorieuse à coup sûr? Hélas! Dieu n'a pas voulu que la splendeur même de son Fils, si éclatante qu'elle puisse être en ce monde à la conscience, emportât nécessairement la liberté. Jésus-Christ a échoué de sa personne devant l'endurcissement des Juifs. Il se peut qu'il échoue dans la parole de ses interprètes, fût-elle de feu. Mais encore une fois cette parole n'a rien de plus à offrir aux âmes; Dieu lui-même n'a rien de plus dans ses trésors. Comme la génération du Verbe épuise sa fécondité, ainsi l'invention et la réalisation de Jésus-Christ épuisent en fait sa puissance miséricordieuse. Et que donnerait-il après ce Fils en qui il nous a tout donné? Rien d'étrange que Jésus-Christ soit le dernier mot de la prédication, puisqu'il est le dernier mot de Dieu lui-même.

Notons-le bien du reste. Malgré l'échec toujours possible, il reste vrai, et c'est là pour le prédicateur un sujet de méditations graves, il reste moralement certain par la force des choses et par l'expérience, que beaucoup d'âmes, rebelles en fait, seraient heureusement vaincues si nous usions mieux de cette arme divine; que plusieurs se rendraient à Dieu qui lui résistent, que plusieurs se sauveraient qui se perdent, s'ils recevaient de nous une plus claire idée de Jésus-Christ. Voilà pour nous faire trembler, mais aussi pour nous remplir d'espérance.

II

Ce que c'est que prêcher Jésus-Christ. — Le nommer. — Mettre en lumière son être théologique, — sa vie mortelle, glorieuse, eucharistique, — son influence actuelle et sa présence dans l'Église et dans l'âme. — Faire en lui la synthèse de la religion et de toutes choses. — Prêcher Jésus-Christ, secret de la nouveauté, de l'éloquence, mais surtout premier devoir.

Qu'est-ce que prêcher Jésus-Christ ? A quoi revient pratiquement ce grand devoir ?

Suffit-il de nous présenter au nom du Maître, de nous réclamer de Lui, de l'attester, de l'invoquer, de fonder tout sur sa parole ? Non. Jésus-Christ n'est pas seulement une autorité à maintenir, c'est une personnalité qu'il faut produire, qu'il faut poser devant les regards. Le Bienheureux Pierre Fourrier porta un jour le Saint-Sacrement chez un pécheur obstiné, pour mettre cet homme aux prises avec son Sauveur et juge. Hardiesse peu liturgique sans doute, mais inspiration de saint, mais indice d'un esprit que la prédication doit s'attacher à prendre. Qu'elle mette bien et constamment les âmes face à face avec Jésus-Christ. Elle n'existe que pour l'introduire et le montrer du doigt.

Avant tout, qu'elle le nomme fréquemment, hardiment, et de son nom propre. Or, ce nom n'est pas le *Christ*, mais *Jésus*. Le Christ est son titre et il a droit qu'on l'en décore ; mais n'est-ce pas une chose étrange que beaucoup d'hommes l'appellent volontiers ainsi, qui éprouveraient je ne sais quel embarras à prononcer nettement et sans ambages son nom adorable ? Quel malaise lâche peut donc arrêter ces deux syllabes sur des lèvres baptisées ? Pour nous, professeurs de christianisme intégral et de pure langue chrétienne, il nous incombe de désigner par leur appellation authentique les choses divines et encore plus l'Homme-Dieu. Il ne faut pas que, par habitude littéraire, nous semblions jamais conniver au pitoyable respect humain de plusieurs. Triste habitude, au reste, que celle qui nous ferait envelopper ce nom de périphrases et gazer pour ainsi dire cette personna-

lité, que nous devons tout au contraire mettre en plein relief et en plein jour !

On entend bien qu'il ne s'agit pas de proscrire des synonymes, des équivalents dont chacun est un hommage à quelqu'une des fonctions ou prérogatives de Jésus-Christ. Qu'il soit dans notre langage le Christ, l'Homme-Dieu, le Sauveur, le divin Maître. Il nous dira comme aux Apôtres : « Vous m'appelez Maître et Seigneur et vous dites bien, car je le suis. » Mais n'isolons pas toujours, ni même ordinairement, le nom du titre ; mais habituons l'oreille chrétienne à entendre et les lèvres chrétiennes à répéter cette appellation précise et fière : Jésus-Christ, Notre-Seigneur[1].

Si l'on pouvait s'étonner de notre insistance, nous croyons que l'étonnement tomberait bientôt devant l'expérience et la réflexion. Dans la réalité pratique, les mots sont les idées, et les idées sont les choses. Qui altère ou atténue les mots fait vaciller les idées et dénature ou amoindrit les choses dans l'esprit. Quant au nom sacré de Jésus, il est si bien le signe propre, l'équivalent immédiat de la Personne, qu'il participe mieux que toute autre désignation aux attributs et privilèges de la Personne même. Il a grâce et puissance, étant le nom au-dessus de tout nom, le nom qu'on ne peut prononcer bien que par une assistance du Saint-Esprit, l'unique nom donné de Dieu, en qui nous devions être sauvés. C'est à lui que la haine s'attache de préférence. Les prêtres juifs défendaient absolument aux apôtres de parler et d'enseigner au nom de Jésus, *en ce nom*, disaient-ils encore avec une dédaigneuse colère[2] ; et l'on sait que tous les âges leur ont donné des imitateurs. Quoi d'étrange, au reste, si l'impiété tient en horreur ce nom auquel tout fléchit le genou, dans l'enfer même ! En revanche, l'amour se rencontre ici avec la haine. Le nom de Jésus

1. Voir un éloquent discours de M. l'abbé Joseph Lémann à l'Assemblée générale des catholiques à Paris, 1881.

2. Ne omnino loquerentur neque docerent in nomine Jesu (Actes, IV, 18). — In nomine isto (Actes, V, 28).

rend un son à part, il exerce un charme véritable sur l'âme qui n'a pas honte de son baptême. Humble ou savante, elle n'échappe pas à l'attrait. Saint Bernard déclare insipides le discours, la lecture où ce nom manque[1]; et l'on a entendu de simples ouvriers, comparant différents groupes de missionnaires, donner la palme à ceux qui avaient le plus souvent nommé Jésus-Christ[2]. En somme, ce nom est un drapeau, et la prédication doit le tenir haut et ferme.

Par là, elle commence de faire connaître le personnage divin, et c'est bien là que doit aller son principal effort, à le faire connaître tel qu'il est, tout entier. Pas de Christ philosophique, poétique, humanitaire. L'âme souffrirait trop de ces embellissements prétendus qui risquent d'être des travestissements déplorables. Ce qu'elle veut, c'est le vrai Jésus de l'histoire et du catéchisme, en qui d'ailleurs elle trouvera, si elle est capable de s'en rendre compte, plus de philosophie et de poésie que dans tous les aperçus de provenance humaine. Insistons et venons au détail.

Et d'abord, il importe d'enseigner nettement et fréquemment ce qu'on pourrait appeler l'essence théologique du Dieu-Homme, de décomposer en ses éléments le Personnage théandrique, de faire, en un mot, le catéchisme de Jésus-Christ. Quelle méprise et combien funeste, que de compter sur la science des auditeurs, ou de reculer devant l'apparence d'un enseignement élémentaire! Si l'on avait droit d'interroger les fidèles, n'en est-il pas qu'on embarrasserait fort en leur demandant un compte exact de la croyance catholique en ce point capital[3]? Et quelles spéculations

1. Saint Bernard. *Sermon* XIII *sur le Cantique des cantiques.*

2. Le fait auquel nous faisons allusion s'est passé dans la Haute-Saône, en 1858.

3. Ayons le courage de tout dire. On trouve des hommes, des hommes lettrés, qui font profession du catholicisme et en gardent, grâce à Dieu, les pratiques essentielles, sans avoir même des idées bien exactes ni, par conséquent, des convictions bien arrêtées sur la divinité de Jésus-Christ. Nous affirmons le fait en toute connaissance de cause. Mais, à ce compte, quel plus pressant besoin que celui de catéchiser?

égaleraient en intérêt une simple paraphrase des définitions conciliaires les plus célèbres, du *Credo* de Nicée, du Symbole attribué à saint Athanase? L'esprit de l'homme est toujours le même, et rien ne le captivera jamais comme un enseignement positif et précis.

Après l'être théologique de notre Jésus-Christ, remettons en lumière toute la vie; refaisons avec lui, comme disait Lacordaire, tous les pas de son pèlerinage. Et comment y réussir sans l'étude et la prière quotidiennes, sans une patiente application de ce sens psychologique fait d'attention et d'amour? Encore y faut-il joindre cet autre sens, vraiment chrétien et surnaturel, qui comprend et accepte Jésus-Christ tout entier, son Calvaire comme le reste, sa gloire emportée de haute lutte par l'ignominie et la douleur.

Ce que le fidèle entend parfois moins encore, c'est sa vie glorieuse, son attitude de triomphateur et d'avocat tout ensemble, cette situation double et une, de Dieu qui donne, et de médiateur qui obtient. Autant de points à fixer, autant de révélations fécondes pour la piété de l'âme.

La vie eucharistique est mieux connue peut-être; mais là aussi quelles ignorances, et d'ailleurs quelles inépuisables merveilles! Présence réelle et continue, — sacrifice constamment renouvelé, — communion avec toutes ses réalités et tous ses effets : triple aspect, trilogie sainte, où la prédication doit revenir avec amour, mais où la doctrine est indispensable et serait trop mal suppléée par le sentiment.

Ce n'est pas tout encore. Suivons de près l'âme chrétienne, et nous verrons ceci. Quand elle pense à Notre-Seigneur, — et plût à Dieu que ce fût moins rare! — elle le voit dans l'histoire, à une distance de dix-huit siècles, ou dans les perspectives indéfiniment éloignées de son Ciel, tout au plus au tabernacle, où il lui apparaît presque dans la situation d'un mort au tombeau. Impression vague et inexacte dont il faut l'affranchir en y substituant la vérité, bien autrement saisissante et aimable. Apprenons-lui d'une façon précise et complète comment Jésus-Christ lui est

présent, comment il continue de vivre et d'agir au fond d'elle-même ainsi que dans l'Église entière. Qu'elle s'habitue à voir en Lui, non plus une abstraction ou une réalité lointaine, mais une réalité actuelle, une influence intime et mêlée à notre vie comme le sang qui coule dans nos veines et l'air que nous respirons.

Dès lors, une autre habitude lui viendra, que tout doit fortifier en elle, enseignements, conseils, et plus encore, allusion ou supposition constante, esprit répandu et circulant dans notre parole comme une flamme. C'est l'habitude saintement rationnelle de tout rapporter à Jésus-Christ, de le chercher et de le trouver en tout, de se faire en Lui la synthèse familière de toute vérité religieuse et, par une suite nécessaire, de toute vérité naturelle.

Et quoi de mieux fondé? Toutes les connaissances, — au moins celles qui ont part à la direction de la vie, — groupées autour de la religion, lumière centrale et supérieure; toute la religion rayonnant autour de Jésus-Christ, qui la porte en soi tout entière : voilà l'ordre des choses, l'ordre même du plan de Dieu.

Quoi de plus scientifique, la foi étant d'ailleurs supposée? Il est vrai : la lumière centrale et supérieure, la religion, Jésus-Christ même, ne sont point une conquête de l'esprit obtenue par les procédés naturels de la science. Mais n'est-ce point la science même qui tend par nature à faire partout l'ordre, l'unité visible, et jusque dans les vérités révélées qu'il a plu à Dieu de laisser éparses, sans doute afin de l'honorer en lui laissant la gloire de recomposer l'ensemble, et d'élever un édifice d'ordonnance vraiment scientifique avec ces matériaux qu'elle-même n'eût jamais trouvés?

Cette synthèse de toutes choses en Jésus-Christ fait le ravissement des intelligences; elle est le plus beau des spectacles, en attendant les clartés de l'autre vie, qui ne pourront que la rendre plus complète et plus rayonnante. Elle serait pour l'esprit la première même des forces naturelles, rien ne valant cette unité de vues qui rallie toutes les puis-

sances et les noue comme en faisceau. Chose plus grave : dans le chaos actuel des doctrines, après la grâce de Dieu et la droiture de la conscience, rien ne vaut cette unité pour munir et développer la foi. Aujourd'hui, parmi les intelligences croyantes, les plus nobles sont souvent faibles, parce que leurs connaissances flottent éparpillées, débandées pour ainsi dire, comme une armée en déroute. « Mettez-les en ligne et voyez ! » disait Lacordaire en parlant de nos soldats. Et voilà l'œuvre de la prédication : rallier toutes ces lumières, toutes ces énergies vagabondes, les ranger, les serrer autour de Jésus-Christ, chef et drapeau de la pensée chrétienne. Quelle force de préservation et de prosélytisme ! C'est alors que la foi peut résister et conquérir.

Ainsi tout nous ramène au devoir impérieux et doux à la fois de prêcher notre Dieu-Homme, les éléments de son être théologique, sa vie multiple, sur terre, au ciel, au tabernacle, dans l'Église et dans l'âme. L'œuvre est indéfinie, elle est sans cesse à reprendre, n'y eût-il à cela d'autre raison que le sophisme, l'ignorance, l'oubli, toujours conjurés pour éteindre ou tout au moins pour voiler ce divin Soleil. Aujourd'hui et toujours, comme au temps de Jean-Baptiste, Jésus-Christ est parmi nous le grand inconnu. Il pourrait dire aux incroyants, il pourrait dire à ses fidèles, à ses prêtres même, sans leur faire plus d'injure qu'aux Apôtres : « Voilà si longtemps que je suis avec vous et vous ne me connaissez pas ! »

Sans doute, il est inépuisable, et l'étudiât-on par l'esprit et le cœur une vie entière, on ne le connaîtra jamais assez. Il y a plus cependant. C'est un fait étrange, mais indéniable, et d'ailleurs bien significatif, que l'oubli universel de Jésus-Christ, que l'effacement plus ou moins complet de sa divine figure dans la pensée de l'incrédule et — chose plus triste — dans celle de beaucoup de fidèles. Quand l'incrédule daigne s'occuper de religion, quand il conçoit à sa façon le christianisme pour le refuser et le combattre ; regardez-y de près. A ce christianisme imaginaire, il manque presque toujours Jésus-Christ ; le paysage est sans

lumière, le corps sans âme. Observez de même nombre de croyants. Leur foi languit, leur conscience hésite ; contraints et le cœur serré, ils se traînent sous le devoir comme sous un fardeau qui les écrase. Que leur manque-t-il ? Ce qui leur donnerait des ailes, l'idée vraie, le sens pratique de Jésus-Christ. En vérité, on serait induit à croire que le grand artifice du démon consiste à effacer Jésus-Christ de l'esprit des hommes, de l'esprit même des chrétiens.

Il suit de là, tout d'abord, que, dans la prédication, rien n'est plus neuf. Comme l'Évangile est toujours la *bonne nouvelle*, Jésus-Christ est la nouveauté suprême, et non seulement à raison de ses profondeurs indéfinies, mais par un effet de cette force étrange qui va sans relâche le voilant et l'éclipsant par le monde. On s'inquiète, et non pas toujours à tort, de rajeunir, de raviver la parole sainte. Le secret est-il donc si difficile? Volontiers nous le mettrions dans cette simple formule : prêchons Jésus-Christ d'une façon simple, avec cœur et en bon français.

Jésus-Christ fera notre parole neuve ; il la fera éloquente. C'est un axiome que l'éloquence vient du cœur. Docte ou inculte, peu importe : l'homme ne s'élève à cette puissance d'expansion ardente que s'il est plein et possédé d'une passion. Or, pour nous, prêtres, il n'y a qu'une passion permise et possible, bien suffisante d'ailleurs à remplir notre vie, à enflammer avec nous tout ce qui nous approche : la passion, l'enthousiasme pour la Personne de Jésus-Christ. L'éloquence de saint Paul est là tout entière ; nous l'avons dit, n'y revenons pas[1]. Là sont toutes les espérances de la nôtre. Si modestement doués que nous puissions être, l'amour passionné de Jésus-Christ dénouera notre langue, soulèvera la pesanteur de notre nature, brisera le cercle de glace dont la timidité nous enveloppe peut-être. Dans notre phrase, même rude et incorrecte, on entendra le cri de l'âme, on sentira passer la flamme de vie. Et que sont au prix toutes les élégances de l'art ?

1. Voir la première partie de cet ouvrage, ch. III.

Mais, à part ce bénéfice de la nouveauté, de la chaleur éloquente, choses qui ne valent pour le prêtre qu'à titre de moyens apostoliques, notre premier devoir, notre première dette envers les âmes, n'est-ce pas d'écarter constamment les voiles qui couvrent la face du Dieu-Homme, de dégager l'astre sauveur des nuages ou des brumes où l'ignorance et l'oubli du grand nombre le laissent flotter ? Notre rôle est impérieusement tracé par l'objet dont Dieu même nous a faits dépositaires, et cet objet c'est avant tout et par excellence Jésus-Christ, Notre-Seigneur.

LIVRE II

L'AUDITEUR

CHAPITRE I

CONNAISSANCE DE L'AUDITEUR

PEINTURE MORALE

Deux éléments, on l'a vu, déterminent la forme spéciale de l'éloquence sacrée; deux influences doivent agir sur l'orateur pour achever en lui le prédicateur. C'est l'objet propre de la parole, c'est l'auditeur à qui la parole s'adresse.

En abordant cette seconde partie de nos études théoriques, nous sera-t-il permis de détendre quelque peu le ton, et le lecteur voudra-t-il bien, pour un instant, se laisser mettre lui-même en scène?

I

Qu'il faut dès le moment de la composition parler à quelqu'un, — écrire ou préparer une conversation, et de quelle nature, — dialoguer d'avance avec l'auditoire même inconnu, mais pressenti. — Deux hommes dans l'auditeur : l'homme éternel et l'homme du jour, le cœur humain et les dispositions accidentelles. — Distinguer et unir ces deux hommes suivant leur importance relative.

Vous avez un confrère, homme de talent et de bon vouloir, attaché par principes et par goût à la prédication solide et traditionnelle, effrayé plutôt que séduit par les nouveautés hasardeuses, encore en âge de recevoir un conseil et d'assez bonne composition pour l'accepter.

Vous le surprenez un jour à domicile, dans le feu de la composition oratoire, et, du droit de l'amitié, vous sollicitez une confidence, qui vous est accordée de bonne grâce.

Il vous lit son premier point. Vous en reconnaissez la va-

leur. Le fond est plein de substance, la diction littéraire, élégante même. « A la bonne heure! dites-vous; voilà des pensées vraiment chrétiennes, et vous avez un mérite qui n'est pas absolument universel, celui de dire quelque chose[1]. Mais avez-vous bien songé que vous le disiez à quelqu'un? » Et, sans laisser le prédicateur sur son premier étonnement, vous continuez : « Oui, vraiment, tandis que vous écriviez ces pages, votre auditeur était-il là, présent à votre pensée, et commenciez-vous déjà de lui adresser la parole? Le morceau est littéraire, académique, irréprochable à la lecture; mais je vous attends en chaire, et je vous défierais presque de ne pas le réciter, de ne pas le chanter plus ou moins. Non que la perfection de la forme puisse jamais faire obstacle au naturel du débit; mais, à cette perfection même, il manque une partie essentielle, la vie, l'accent personnel et communicatif, l'accent de l'âme parlant à l'âme. Vous avez fait une belle dissertation et mieux valait préparer un entretien, tranchons le mot, une conversation. »

Ici, votre interlocuteur se récrie. « Qu'est-ce à dire? La causerie vagabonde et abandonnée, le décousu, le sans-gêne! Et la dignité de la chaire, qu'en faites-vous?

— J'y tiens autant que personne. Toutefois, on pourrait observer que, si l'éloquence de la chaire se fait, ici ou là, familière à l'excès, triviale même, elle se meurt ailleurs de solennité factice, de dignité froide et compassée. Saint Chrysostome, saint Augustin, ces admirables causeurs, dérogeaient-ils aux convenances du genre? Mais, entendons-nous. La conversation que je voudrais porter en chaire ne ressemble pas à un babillage d'oisifs qui tuent le temps en devisant de choses et d'autres, ou d'amis moins préoccupés de ce qu'ils disent que du plaisir d'être ensemble. Mon idéal serait plutôt l'entretien d'hommes sérieux traitant un sujet

1. C'est à peu près, et avec moins de rudesse originale, ce que disait M. Boyer de Saint-Sulpice au jeune abbé Pie à propos d'un sermon qu'ils avaient entendu ensemble : « C'est bien. Pas trop de gâchis! pas trop de gâchis! » Nous tenons ce mot du Cardinal lui-même.

grave comme eux-mêmes. Les dialogues de Platon ou de Cicéron, les soirées de Saint-Pétersbourg sont des conversations, je suppose. Celle qui nous convient sera bien suivie, gouvernée par une raison forte, sachant où elle va, n'allant qu'où elle veut. Je l'imagine soutenue et toujours digne parmi ses inégalités nécessaires, montant et descendant selon que les objets la soulèvent ou la laissent retomber, familière sans devenir triviale, sublime sans cesser d'être *ad hominem*. Conversation, c'est-à-dire, par-dessus tout, parole vraie et d'allure vivante, bien personnelle à son point de départ et à son point d'arrivée. N'envisageons pas tout d'abord le discours chrétien comme une pièce de théologie littéraire, mais comme l'épanchement vrai d'une âme dans d'autres âmes. Voilà mon programme en deux mots.

— Soit. Mais n'oubliez-vous pas un point qui le rend malaisé dans la pratique? En bonne foi, comment concevez-vous une conversation sans interlocuteur? On réplique à l'avocat, on interrompt l'orateur parlementaire, et cela même qui peut déconcerter un novice anime, soutient, dirige une parole sûre d'elle-même. Or, voilà qui nous manque, à nous autres. Nous disons, il est vrai, *sermon*, *homélie*, *entretien*, et ces mots sembleraient justifier votre thèse; mais les faits y résistent. Le discours chrétien est une harangue, un long monologue.

— En apparence, oui; en réalité, non. Ce doit être un continuel dialogue avec la pensée intime de l'auditoire, et même c'est bien cela de fait. Certes, le prédicateur serait trop malheureux et trop nul qui n'arriverait pas à faire penser ceux qui l'écoutent. Eh bien! cette pensée, que votre parole éveille, lui réplique, la suit ou la devance, l'accepte ou la combat. Réplique muette, il est vrai; mais nous sommes faibles, languissants, morts, si nous n'avons pas su la deviner, la saisir. Deviner, c'est une difficulté de notre rôle, mais une nécessité aussi. Le silence religieux des écoutants nous rend plus malaisée la vie, la communication expansive; mais, après tout, elle demeure indispensable, et, pour y atteindre, nous sommes plus étroitement obligés d'entendre

ce qu'on ne nous dit pas. En préparant ses plaidoiries, je ne sais plus quel orateur ancien faisait mentalement, au rapport de Cicéron, trois personnages ensemble, le sien propre, celui de l'adversaire et celui du juge. Selon Berryer, on est deux à la tribune pour composer le discours : l'orateur et l'assemblée. Ainsi en est-il du prédicateur, aux interruptions près. A lui de les pressentir, de les suppléer.

— Bon pour l'improvisateur. Il peut, je l'admets, se diriger en quelque mesure d'après les impressions qu'il lit sur les visages et dans les attitudes. Mais je n'improvise pas, moi, j'écris, et mon auditoire n'est pas là devant ma table.

— Heureux l'improvisateur de bon aloi, j'entends celui qui, ayant écrit, tout écrit même, n'est pas si complètement esclave de son texte qu'il ne puisse y changer quelques détails selon les dispositions de l'auditoire et modifier son plan de bataille en face de l'ennemi! Vous n'osez vous croire parvenu à cette puissante souplesse. Modestie, peut-être; mais vous y viendrez, et alors seulement vous serez le prédicateur que j'attends. Toutefois, il s'agit présentement d'autre chose. Mon auditoire n'est pas là, dites-vous. Eh bien! laissez-moi vous l'avouer, c'est précisément ce que je regrette. Ici même, dans votre cabinet de travail, il faut l'avoir devant les yeux, il faut lui parler, l'interroger du regard et l'écouter penser pour lui répondre; il faut, plume en main, le prendre à partie et corps à corps. Faire autrement, c'est risquer d'être abstrait, impersonnel, froid pour tout dire. Et voilà pourquoi je me permettais de vous demander tout à l'heure : N'auriez-vous pas oublié de parler à quelqu'un?

— Vous faites grand honneur à ma puissance d'imaginer. Mais il me semble que vous oubliez, vous aussi, quelque chose. Prenez garde, s'il vous plaît, que je ne travaille pas pour mon auditoire ordinaire. Ce discours n'est pas mon prône de dimanche ; il sera prêché à cinquante lieues d'ici, dans une ville que je ne connais pas encore, à des gens que je n'ai jamais vus. Au reste, je n'ai pas la coquetterie de ne me répéter jamais; j'entends que cette composition me serve plus d'une fois et en plus d'un lieu. Si par avance je

rassemble en idée autour de ma table tous les auditoires possibles, je risque fort de n'évoquer qu'une abstraction et de m'escrimer contre des fantômes. N'en convenez-vous pas ?

— Non, pas tout à fait, avec votre permission. A défaut de toutes ces personnalités concrètes et distinctes que je ne vous oblige pas de deviner, vous pouvez au moins vous rendre présent l'homme, l'homme tel que vous l'a déjà montré l'expérience, l'homme de tous les temps et de tous les lieux, l'homme auquel parlaient également saint Chrysostome et saint Augustin, Bossuet et Bourdaloue, l'homme qui, aujourd'hui encore, comprendrait et goûterait les vieux maîtres, comme au cinquième siècle il eût compris et goûté nos grands prédicateurs français.

— Et ne voyez-vous pas que vous me rejetez dans l'abstraction pure? Cet homme-là n'a qu'un tort, celui de n'être nulle part.

— A quoi il faut joindre l'avantage d'être partout. Cet homme dont je vous parle et que j'appellerai, s'il vous plaît, par une hyperbole inoffensive, l'homme éternel, c'est la nature humaine, supposé le péché d'origine et la grâce ; c'est l'esprit humain, c'est le cœur humain, avec son fond toujours le même d'inclinations bonnes ou mauvaises, avec son tempérament invariable de sympathies et de répugnances à l'endroit de la lumière surnaturelle, d'amour et de haine pour les vérités de Dieu. Il n'est nulle part, dites-vous. Oui, sans doute, à l'état abstrait, isolé de ses caractères accidentels de temps, de lieu, de situation et d'humeur. Mais sous ces caractères variables, partout vous le rencontrerez, partout vous aurez affaire à lui. Il vous attend à cinquante lieues comme à cent lieues ; au pied de toutes les chaires où vous redirez jamais les pages que je viens d'entendre, il sera là, toujours le même. Voilà pourquoi je souhaiterais que vous l'eussiez évoqué d'avance, pris d'avance pour collaborateur. Encore n'est-ce pas seulement l'homme, l'homme invariable et éternel, que vous deviez, en écrivant, placer en face de vous, à côté de ce crucifix qui vous inspire. C'est déjà l'homme du jour, le catholique français du jour,

qui, sur tous les points du territoire, est bien tel que vous l'avez pu voir ici. A l'envisager constamment, à le prendre vivement à partie, vous auriez gagné un certain mordant, une certaine vie à la fois militante et persuasive, que je désire encore dans ces pages, d'ailleurs excellentes. Vous seriez plus communicatif, plus populaire, car ce mot, bien entendu, ne dit pas autre chose [1]. Communication, popularité, mérite indispensable à la chaire ! Vous l'avez admiré chez saint Chrysostome, chez saint Augustin, chez notre sublime Bossuet, chez notre grave Bourdaloue. Et d'où leur venait-il, pensez-vous ? De ce que, en écrivant leurs sermons ou en méditant leurs homélies familières, ils avaient en vue leur auditeur et le visaient, si vous me passez le mot, en pleine poitrine. La forme expansive ou populaire est née chez eux de ce dialogue incessant qu'ils établissaient entre leur pensée et la pensée pressentie du fidèle ; dialogue intime demeuré manifeste dans les formes du style, dans l'apostrophe continuelle, dans le mélange d'interrogations et de réponses qui font du discours un entretien véritable, parfois une bataille, un duel à mort, comme disait M^me^ de Sévigné. En somme, vous n'aurez d'action, de puissance, qu'à la condition de communiquer avec votre auditoire, et vous ne le ferez du haut de la chaire que si vous avez commencé de le faire dans votre cabinet..... »

Voilà, croyons-nous, quelque chose de ce que pourrait dire un prêtre ayant l'expérience de la parole. Et cet ordre d'idées l'amènerait encore à insister vivement sur une distinction indiquée tout à l'heure, mais trop féconde à nos yeux pour qu'il suffise d'y toucher en passant.

1. On se rappelle ce que nous avons dit de la vraie et méritoire popularité, en revendiquant pour Bossuet cette gloire essentielle du bon prédicateur (I^re^ partie, ch. VI). Grâce à Dieu, cette manière de voir ne nous est point personnelle, et M^gr^ Dupanloup n'a pas parlé autrement dans l'Introduction de ses *Entretiens sur la prédication populaire*. Selon l'éminent prélat, elle méritera ce titre non par le fait de s'adresser exclusivement aux illettrés, mais à la condition d'entrer dans toutes les âmes, puisque toutes les âmes, sans distinction de rang social, composent bien réellement le *peuple* chrétien.

Oui, dans ce « ce cher auditeur », dont le souvenir ne doit pas nous quitter, dont la collaboration muette nous est si précieuse, il y a deux hommes qui n'en font qu'un, bien que différents quelquefois jusqu'à sembler se contredire ; deux hommes qu'il nous faut démêler et unir tout à la fois ; deux hommes dont les relations bien entendues nous sauveront de mille erreurs pratiques et nous donneront le secret de la communication victorieuse, la clef de la popularité vraie.

Il y a d'abord l'homme invariable, l'homme *éternel*, dont nous n'avons pas à refaire le portrait. Gardons-nous de le prendre pour abstraction pure ; il est le fond de toute réalité, le fond même de la nature commune.

Il y a ensuite l'homme de ce temps et de ce lieu, de cette situation particulière, de cette disposition présente ; l'homme *accidentel*, indéfiniment mobile, « ondoyant et divers ». Ne disons pas trop vite et sans restriction : « C'est là l'homme réel, l'homme concret, l'homme actuel. » Il en est plutôt la surface ou la forme dernière ; il le détermine et l'achève, mais nous nous tromperions grandement de croire qu'il le fait tout entier.

On voit d'ailleurs que ces deux hommes ne sont pas égaux en valeur, en importance. Le fond de nature est plus que les accidents de surface. Que s'ils le modifient, voire même jusqu'à une certaine profondeur, ils ne l'étouffent jamais. Toujours l'âme invariable se retrouve sous ces couches superposées. Qui la touche la fait jaillir, et quelquefois avec tant de force, qu'elle soulève et rejette pour un moment tout ce décor accessoire. Mais n'anticipons pas, et notons sans plus tarder qu'à ces deux hommes subsistant dans l'unique personnalité de l'auditeur doivent correspondre deux éléments, deux formes de communication populaire.

A l'homme éternel, une forme invariable comme lui-même. Chose évidente. Ni le fond de l'âme ne change, ni ses exigences immédiates. Il y a donc pour la satisfaire, pour la saisir et la toucher puissamment, des conditions partout les mêmes, des secrets universels, bons à porter dans toutes les chaires. Le prêtre contemporain peut les

apprendre de saint Jean Chrysostome ; le prédicateur de village peut, on l'a vu, les emprunter à Bossuet.

Quant à l'homme accidentel, il faut que, pour le saisir, la parole communicative prenne une forme spéciale, un accent variable, suivant les temps et les lieux. N'appuyons pas sur cette loi manifeste de *décorum* oratoire, qui veut le discours ajusté aux dispositions actuelles de ceux qui l'écoutent. Voyons plutôt sans retard à quoi l'on s'expose en méconnaissant pratiquement les vérités élémentaires que nous venons de rappeler.

A ne viser que l'invariable nature humaine sans prendre assez de garde aux circonstances particulières, on se mettrait en grand hasard de manquer le but. On se heurterait à une barrière de préjugés, de dispositions actuelles qui défendent l'accès de l'âme ; et, faute d'avoir compté avec les accidents de surface, on n'atteindrait pas l'homme éternel, qui en est pour ainsi dire enveloppé. N'exagérons rien pourtant. Si vraie que soit la loi générale, ces barrières extérieures seraient bientôt forcées ou tournées par une connaissance profonde du cœur et une habileté vraie à en toucher les invariables ressorts. Tel prédicateur novice pourra faire sourire par quelques gaucheries, par une certaine inexpérience du monde et de l'état présent des esprits : chose fâcheuse assurément. Toutefois, si l'on commence de sentir en lui l'observateur sérieux de l'universelle nature, s'il connaît l'homme et les grands moyens de le prendre, on lui pardonnera aisément de ne pas savoir encore assez bien la vie moderne. Au reste, il aura vite fait d'apprendre les quelques détails qu'il ignore, et, capable comme il est de reconnaître et de pressentir le fond de l'âme, il les pénétrera eux-mêmes plus avant que l'observateur superficiel.

Aussi craindrions-nous davantage une préoccupation exclusive, ou seulement excessive des circonstances accessoires, de l'homme accidentel. Quand on ne songe guère qu'à la surface, on s'expose fort à ne la point dépasser ; or, c'est bien au delà et dans l'intime qu'il faut aller chercher la victoire. Ajoutez qu'on peut se donner à peu de frais un vernis

d'actualité sans profondeur ni consistance : qu'on peut prendre, dans les lectures courantes et dans les dissipations mêmes d'une vie trop répandue, un bagage d'allusions, un langage à la mode, une apparence d'être au courant et au niveau des choses contemporaines ; le tout sans connaître la nature profonde ni se rendre capable de la saisir. Disons le mot pratique. Si le prédicateur s'inquiète plus que de raison d'être de son temps, il peut rencontrer des périls encore plus redoutables que la simple impuissance. N'est-ce point la pente qui mène aux actualités peu séantes, à une certaine mondanité de pensée, d'expression, de tour, aux concessions regrettables, à une façon de présenter les choses de Dieu qui les amoindrit et les dénature pour les teindre aux couleurs de l'époque ?

En résumé, la vie communicative, la popularité de bon aloi, est, après la grâce de Dieu, la meilleure force de la parole sacrée. Or, le prédicateur ne se la donne qu'à une condition. Il faut que, bien avant de monter en chaire, dès le moment où il médite ou rédige son discours, il ait en vue son auditeur et ne le quitte pas des yeux. Il faut qu'il distingue et unisse tout à la fois dans sa stratégie apostolique les deux hommes qui font l'homme, qu'il les attaque ensemble, mais en mesurant ses efforts à leur importance respective, traversant l'homme du jour pour atteindre aux profondeurs de l'homme invariable, ne cherchant l'actualité que pour arriver plus sûrement à poser le doigt sur les éternels ressorts du cœur.

Tout cela ne va pas sans une profonde connaissance et de la nature humaine et de ses modifications accidentelles. Arrêtons-nous quelques moments à ce grave devoir.

II

Connaissance de l'auditeur. — Nécessité de la pousser à fond par l'observation de soi-même, des autres et de la vie. — Obligation particulière de connaître l'homme actuel, la vie contemporaine. — Jusqu'où doit aller cette connaissance? — Jusqu'où doit-elle paraître? — Dans quelle mesure sied-il au prédicateur d'aimer son époque? — Comment doit-il la juger? — S'il vaut mieux la voir en beau.

Que la science du cœur humain nous soit nécessaire à nous, obligés par état de le conquérir à Dieu, c'est chose trop évidente. Mais n'est-il pas à propos de nous en avertir nous-mêmes tout de nouveau? Combien serait incomplet, combien désarmé, le prêtre qui posséderait les principes et ignorerait l'homme, le magistrat des âmes qui aurait la claire vue du droit sans celle du fait où il a mission de l'appliquer, le prédicateur qui s'enfermerait dans la thèse rigide et tiendrait l'hypothèse pour non avenue! Ce spéculatif pur est-il absolument introuvable? Peu importe. Au moins, s'il existe quelque part, il n'est pas fait pour la chaire, et nous craignons que, dans la spéculation même, son ignorance de l'homme ne le rende parfois incomplet. Pour le prédicateur, un mot de bon sens dit tout : on n'agit pas sur ce qu'on ignore, et c'est sur l'homme que nous devons agir.

Et jusqu'où le connaître? Jusqu'au fond et cent fois mieux qu'il ne se connaît. Chose, après tout, moins difficile qu'on ne pourrait croire, en ce sens du moins que nous trouvons dans notre désintéressement une garantie de clairvoyance. La passion ferme les yeux ou les égare, et voilà pourquoi il est si rare de se voir soi-même tel qu'on est. Mais dès qu'il s'agit d'autrui, l'amour-propre n'est plus en cause et nous pouvons pénétrer l'âme avec une sûreté de coup d'œil qu'elle n'a point pour elle-même. Travaillons donc à la connaître en tout, dans ses dispositions naturelles, bonnes, indifférentes ou mauvaises, comme dans ce fond commun de sympathies ou de répugnances à l'endroit de la vérité, de la grâce, du surnaturel. Que tous ces grands traits d'expérience

humaine soient bien nettement présents à notre esprit, bien expliqués d'ailleurs, bien liés entre eux et avec toutes choses par une claire vue des conséquences du péché originel et de la Rédemption, bien éclairés, en un mot, par les données générales de la philosophie et de la foi. Quand on sait pénétrer l'homme et le lui faire sentir, on le surprend, on lui plaît, et déjà on le domine. Qui nous donnera cette puissance, ou, plus exactement, qui la développera, car nous l'avons de nature? L'observation de nous-mêmes et d'autrui.

La première, si elle s'affranchit, Dieu aidant, des illusions de l'amour-propre, est la plus frappante et la plus féconde. C'est qu'elle atteint plus immédiatement son objet. Aussi bien, notre propre cœur, tel que la conscience nous le révèle, n'est-il pas le point de comparaison où nous rapportons les expériences du dehors, le critérium où nous les mesurons toutes? Le prédicateur ne vivra pas replié sur lui-même dans une angoisse pleine de scrupules, ni concentré en lui-même par une sorte de face à face égoïste, à la manière de tant d'hommes qui se contemplent pour s'adorer. Mais les nécessités de son ministère, autant que l'intérêt supérieur de son âme, le veulent courageusement attentif à lui-même, soit pour se gouverner en tout, soit pour trouver dans son cœur le secret des autres et leur en faire prendre conscience au besoin.

Est-il vrai pourtant, comme l'a dit un jour Lacordaire, que l'on ne comprend pas assez bien les passions à moins d'en avoir été « victime[1] »? A ce compte, les meilleurs et les plus purs seraient les plus inhabiles à l'apostolat. Plutôt croire avec Montalembert qu'en laissant échapper cette assertion aventureuse, l'illustre conférencier était injuste envers lui-même[2]. Et de vrai, nous portons en nous le germe de toutes les passions humaines : voilà qui suffit à les concevoir et à les reconnaître sans qu'il nous manque d'y avoir succombé. Il se fait là, dans notre âme, des révélations sou-

1. Lacordaire. Vingt-cinquième Conférence.
2. Montalembert. *Le R. P. Lacordaire* (*Œuvres polémiques*, t. III.)

daines, en partie mystérieuses et capables d'étonner au premier abord. Pourquoi tel et tel savent-ils si bien, analysent-ils si nettement ce dont ils n'ont jamais fait l'épreuve personnelle ? D'où leur vient cette sorte de divination intérieure qui éclaire et achève en eux les résultats de l'observation ? Non, pour connaître toutes les faiblesses, il n'est pas nécessaire de leur avoir livré un jour ou l'autre sa liberté vaincue. Il suffit d'être homme, de regarder et de réfléchir.

Car il faut regarder aussi, et joindre l'observation d'autrui à celle de soi-même ; or, le temps y est indispensable. Aussi plaindrions-nous volontiers le jeune prêtre engagé dans le ministère de la parole avant de connaître grand'chose autrement que par ses auteurs. Hâtons-nous de le dire pourtant : comme on peut pressentir ou deviner ce qu'on n'a pas éprouvé en soi, ainsi peut-on hâter par la réflexion l'heure de la pleine expérience, en exerçant et en affinant le don d'observation, qui est une part essentielle du talent. Effort indispensable au prédicateur, mais où il est aidé singulièrement et par les grâces de son état, et par l'attention à lui-même, et par la vue familière des vérités éternelles qui font la lumière partout. Qu'il travaille cependant à se faire de plus en plus observateur et sagace. Il n'oubliera pas, du reste, combien respectueux et charitable est le regard qu'il doit plonger au vif des âmes, combien exempt de malice ou de simple curiosité humaine. En ce point comme en tous les autres, qu'il sente en lui-même les sentiments de Jésus-Christ. Le prédicateur divin savait et voyait ce qu'il y a dans l'homme, et il n'avait pas même besoin d'observer. Mais ni la toute-science du Verbe, ni les expériences douloureuses dont son humanité était capable, ne le rendaient méprisant ou dur. Tout se résumait pour lui dans ce cri si profond et si tendre : *Misereor super turbam !* Tel doit bien être aussi chez le prêtre le dernier mot de l'expérience : une compassion respectueuse, immense, et toute dévouée à proportion même des misères et des plaies que l'observation lui fait découvrir.

Qui pourrait d'ailleurs connaître assez bien l'homme, s'il

prétendait l'isoler de son cadre? Quelle science du cœur est possible sans un réel et vif intérêt pour les choses humaines : organisation sociale et politique, industrie, commerce, beaux-arts, et le reste? Le prédicateur doit y porter une curiosité puissante mais sage. Il lui faut prendre et tenir fermement sa route entre deux écueils. Point de préoccupation, point d'attache excessive au détriment des habitudes surnaturelles d'esprit et de cœur. Mais aussi point d'ascétisme farouche, nul système d'abstention dédaigneuse et quelque peu amère : tentation rare sans doute, mais après tout possible chez certains caractères vigoureux et entiers qui sous couleur d'honorer mieux le surnaturel, inclineraient à faire fi de la nature. Saint Paul, ermite, pouvait demander à saint Antoine si les hommes bâtissaient encore des maisons; mais saint Paul n'était pas un prédicateur. Tout au rebours, des juges plutôt profanes ont loué Bossuet de s'intéresser grandement à la vie humaine[1], et l'éloge est acceptable parce qu'il porte sur une vraie qualité sacerdotale.

Pour le prêtre, en effet, la situation pratique est délicate. Il est, par état, séparé du commun des hommes, afin de n'appartenir qu'à l'Évangile de Dieu[2]; mais il est tenu, par état, de se faire tout à tous. Le voilà donc obligé d'être et de n'être pas tout ensemble étranger aux choses de la vie naturelle. Étranger, il le sera, non par l'ignorance volontaire, moins encore par un dédain formel et absolu, mais par la liberté d'une âme qui trouve plus haut son bonheur propre et son véritable aliment. S'il a l'œil ouvert sur tout ce qui occupe ou émeut les hommes, ce n'est point pour s'en amuser lui-même ou à dessein de leur complaire. Il ne veut que tirer de tout quelque usage dans l'intérêt de leur salut. Fin souveraine, unique mesure de son attention et de sa condescendance pour les spectacles de la vie. Tel est bien l'homme de Dieu : il se tient au niveau de ses frères, mais seulement pour les élever au sien; il se fait tout à tous, mais

1. Nisard. *Histoire de la littérature française.*
2. Segregatus in Evangelium Dei. (Rom., I, 1.)

sans autre ambition que de les gagner tous à Jésus-Christ. On le voit, la question de formation oratoire et apostolique se confond en ce point avec la question d'âme et de direction personnelle. Il s'agit, pour le prédicateur, d'établir dans sa pensée, dans sa vie, et par là dans tout son ministère pratique, les vrais et justes rapports de la nature au surnaturel, des choses de l'homme aux choses de Dieu.

Qu'il connaisse donc la vie, et qu'il l'observe pour la connaître. Dans cette indispensable étude, la grâce d'état jointe à la prudence le gardera de certaines contagions redoutables. Au reste, il lui serait inutile autant que périlleux de prétendre tout voir par lui-même, et l'on a dit justement que le monde se doit connaître moins par le commerce que par la réflexion[1]. Une part de commerce est inévitable, et elle apporte avec soi bien des indices révélateurs. La réflexion s'en empare; elle les pénètre, les coordonne et les achève en devinant ce qui manque. C'est le triomphe du tact moral, de l'observation sagement dirigée; et du même coup cela vaut dispense de bien des expériences peu séantes à la dignité du prêtre. S'il sait réfléchir, quelques vestiges, même trouvés de rencontre, lui permettront de reconstruire tout un ensemble et d'entendre le monde à demi-mot.

Par ailleurs, il ne suffit pas d'observer historiquement le cœur humain et les phénomènes généraux de la vie. Encore faut-il étudier l'homme actuel et son cadre, qui est la vie contemporaine. La nécessité en est évidente; les saints n'y manquèrent jamais, et l'on voit saint François-Xavier, par exemple, prescrire à ses coopérateurs la plus minutieuse enquête sur les peuples à évangéliser[2].

Mais jusqu'où sied-il de pousser dans cette voie? Comment se donner sans inconvénient grave des connaissances pourtant nécessaires?

La difficulté croît ici avec le péril. Si indulgent que nous

1. Gisbert. Ch. VIII, p. 34.
2. Saint François-Xavier. Lettre au P. Gaspard Barzée. Mars 1549.

puissions être envers l'époque où la Providence a marqué notre place, force nous est bien de l'avouer : l'homme actuel, pris en masse, est loin de Dieu, la vie et la pensée modernes sont étrangères à Dieu ; si bien que, à les fréquenter de trop près, on risque de perdre beaucoup du côté de Dieu. Ce n'est pas nous qui conseillerons au prédicateur de suivre sans en rien laisser perdre le mouvement des théâtres ou de la presse légère, voire de se mettre en habit laïque pour aller tout examiner en personne. Nous souffririons même de le voir négliger pour la littérature courante, fût-elle sérieuse, le commerce des Pères et des Écrivains sacrés. Et, malgré tout, rien ne l'exempte de connaître l'état présent des esprits, la formule moderne de l'éternel sophisme, l'aspect et, pour ainsi dire, le costume actuel de l'invariable convoitise. Il ne peut ni traiter la libre pensée contemporaine comme on faisait le libertinage d'esprit au grand siècle, ni enfermer la prédication morale dans la trilogie classique, plaisirs, honneurs, richesses ; ni parler à nos auditoires démocratiques du même ton qu'aux courtisans de Louis XIV. Il est très vrai que, dans une juste mesure, l'homme des vérités éternelles a besoin d'être l'homme de son temps. Et pour mieux entendre cette obligation délicate, nous pouvons, ce semble, la réduire à quatre questions pratiques.

Jusqu'où lui sied-il de pousser l'observation de la vie contemporaine, surtout par les côtés où elle est en hostilité plus flagrante avec la foi et la loi de Dieu ? La réponse est nette et péremptoire : jusqu'au péril de son âme exclusivement. Est-il superflu de le redire ? ni la théologie morale étudiée, ni le rôle de médecin des âmes n'autorisent le prêtre à s'accorder indiscrètement et sans précaution tous les spectacles et toutes les expériences. Il est homme, il est faible, il donne prise comme un autre à toutes les contagions. S'il entre en explorateur dans certaines régions périlleuses, que ce soit avec une intention pure de curiosité humaine, avec la conscience loyale de n'obéir qu'à ses devoirs d'état, le tout garanti au besoin par la direction

qu'il doit recevoir ou plutôt chercher comme le simple chrétien, lui maître et pasteur en Israël, mais disciple et brebis quant au gouvernement de lui-même. Certes une des plus fatales erreurs dont nous ayons à préserver aujourd'hui le grand nombre, c'est la superbe d'esprit qui s'arroge le droit de tout voir, la présomption de goûter à tout sans péril. Or, sauf les exigences vraies du ministère, le prêtre se doit à lui-même la prudence qu'il enjoint aux autres. Il y va de sa dignité, de sa paix intime; il peut y aller de son salut.

Mais ensuite, et l'expérience légitimement acquise, jusqu'où la laisser voir? Dans quelle mesure se montrer au fait des idées, des formules et surtout des mœurs du jour?

Autant qu'il le faut pour éviter les contresens, les anachronismes qui feraient sourire, et cette banalité fade qui ne sait pas argumenter *ad hominem*. Il importe, en un mot, que l'auditeur se sente connu pour se sentir atteint et dominé. Mais, passé certaines limites, il est des minuties d'expérience et des actualités de langage qui produiraient plutôt surprise et scandale. Le monde n'accorde ni intérêt ni confiance à qui le connaît trop peu ; mais, à vrai dire, il s'étonne et se scandalise du prédicateur assez mal inspiré pour affecter de le trop bien connaître. Frivole même et corrompu, le monde garde habituellement ce sens pratique du vrai, ce goût de nature qui veut chacun à sa place et dans son rôle. Il estimera le prêtre s'il voit en lui le citoyen d'une patrie supérieure, condescendant de bonne grâce à toucher aux choses humaines, d'ailleurs n'en prenant que le nécessaire et pour les relever jusqu'à Dieu. Mais quels mépris amers si un prêtre pouvait jamais ressembler de près ou de loin à un deshérité, à une manière de déclassé honteux, cherchant à se refaire en idée une place au festin des profanes et leur disant : « Vous voyez, je suis des vôtres! » Quelles humiliations, pour une folle coquetterie de vanité! Non, si avant que le prédicateur ait pu plonger dans l'observation des misères et des frivolités de la vie moderne, il

lui est bon de réserver une part de son expérience, de ne pas la jeter tout entière à la face de ses auditeurs[1].

Demandons-nous encore dans quelle mesure le prédicateur doit aimer l'homme actuel, aimer son temps. Il a mission d'agir sur l'âme, et l'on n'agit bien sur elle qu'en l'aimant. Placé par le Maître à ce poste difficile et glorieux de la prédication contemporaine, responsable à Dieu des âmes de ce siècle et de ce pays, ce lui est une nécessité d'office de les aimer sincèrement, profondément et jusqu'à leur dévouer toutes ses forces.

Mais comment les aimer? Qu'aimer en elles? Pas de question plus pratique et sur laquelle il soit plus fâcheux de se méprendre.

Qu'il aime donc tout ce qui le mérite encore dans l'âme telle que les circonstances l'ont faite. Et d'abord, ses qualités naturelles, fussent-elles compromises, menacées par l'absence de la foi et la révolte contre la grâce. Et quelle compassion, tout à la fois attendrie et indignée, ne lui donnera pas ce spectacle! Comment ne pas s'éprendre d'une affection douloureuse et d'autant plus active, pour ces admirables dons de nature semés de Dieu avec profusion sur les générations contemporaines, et en péril de s'éteindre ou de tourner à la ruine éternelle de ceux qui les ont reçus! Ames élevées qui se débattent parmi les ombres de l'incroyance, âmes des petits et des simples, âmes franches et bonnes qu'on écarte de la source de la vie, âmes d'enfants sevrées de Jésus-Christ par une entreprise exécrable : partout des trésors de noblesse native, de bonté, de vive ardeur, d'espérance et de courage, mais gaspillés et profanés par l'impiété moderne comme une moisson foulée aux pieds d'animaux immondes. Quel prêtre peut voir tout cela sans répéter le cri du Maître : *Misereor super turbam*? Cri de l'amour souffrant et irrité, non pas irrité jusqu'à maudire sans rémission les auteurs de tant de ruines, mais

1. Ces observations appelleraient, à titre de complément, quelques mots sur le style convenable au prédicateur moderne. Nous les dirons dans l'Épilogue.

jusqu'à grandir à l'infini le courage de la résistance apostolique. Et voilà ce que nous aimerons d'abord dans les âmes qui nous entourent, ces qualités naturelles, faites pour Jésus-Christ comme la fleur pour le soleil, et qui vont sécher et périr parce qu'on les dérobe à son influence. Au reste, le prêtre ne s'y trompe pas. Génie, honneur, bonté, force, délicatesse, toutes les beautés naturelles de l'âme ne sont rien au prix de la moindre grâce. Elles ne valent, après tout, que par Dieu qui les a faites, et pour Dieu qui en réclame l'hommage. A l'encontre du naturalisme moderne, le prêtre se refusera toujours à les adorer; mais il les aimera pour Dieu, mais il mettra toutes les forces de son désir et de son courage à les sauver en les rattachant à leur source et à leur fin.

A plus forte raison aimera-t-il tout ce que l'âme contemporaine a conservé de Jésus-Christ. Car, au fond, c'est lui que son amour vise en elle, c'est Jésus-Christ encore présent ou toujours possible, Jésus-Christ qu'il y retrouve avec joie ou qu'il s'efforce d'y rétablir. Encore une fois, que l'homme de ce temps se résigne à n'être point adoré en lui-même. Le prêtre lui est trop sincèrement dévoué pour lui mentir de cette sacrilège manière. Il aime son temps comme il en eût aimé un autre et pour le même motif éternel où se fonde le véritable amour. Il aime son temps comme le soldat aime son poste, comme un fils aime sa famille, qu'il n'a ni faite ni choisie, assez bien né pour la préférer à toutes les autres, bien qu'assez juste pour s'avouer les avantages dont elle manque ou même les taches qui la déshonorent. Le prêtre n'accepte pas tout de son époque; il ne répéterait pas cette triste parole tombée un jour, hélas! d'une bouche sacerdotale : « J'aime tout de mon temps, jusqu'à ses défauts. » Son amour est charité; il n'est pas engouement ni complaisance. Le prêtre est l'ami sérieux de l'âme contemporaine; on ne l'en fera pas idolâtre, ni même courtisan. Et qu'a-t-elle donc à y perdre? Et comment l'aimerait-il, s'il ne mettait tout son effort à lui conserver ou à lui rendre Jésus-Christ?

La question en soulève une autre. Comment sied-il au

prédicateur de juger l'époque actuelle ? — Telle qu'elle est, répond avant tout le bon sens. Qu'il l'apprécie au vrai, sans la méconnaître ni la flatter. Mais, en se maintenant exact, le jugement conserve encore une demi-liberté d'incliner dans un sens ou dans un autre. Quand il s'agit de prononcer sur les hommes, sans préjuger ni s'aveugler d'avance, on est maître d'apporter à l'examen des faits une disposition indulgente ou plutôt sévère. Laquelle est préférable au prédicateur ? Vaut-il mieux qu'il s'applique à voir ses contemporains en beau ?

Oui certes, à parler généralement. Mieux lui vaut, sans aucun doute, voir, apprécier, exploiter de préférence tout ce qui leur reste encore de bonté naturelle et surnaturelle. N'est-ce point là qu'il trouvera son point d'appui ? On ne commence de relever une âme déchue qu'en lui rendant l'estime d'elle-même ; et comment faire, si on ne l'estime par quelque côté ? Quelle prise garder sur l'homme à qui on laisserait voir qu'on n'espère plus rien de lui ? Au reste, si la disposition indulgente est nécessaire dans l'intérêt surnaturel de l'auditoire, l'est-elle moins pour soutenir le courage du prédicateur ? Absolument parlant, quand il aurait le malheur et le tort de n'espérer plus, il devrait tenir et lutter jusqu'au bout pour l'acquit de sa conscience, comme le soldat, même après la bataille perdue, se fait tuer à son poste si la retraite n'a pas sonné. Mais c'est là de l'héroïsme, et l'héroïsme ne se peut demander à tout le monde, ni s'ériger en état constant et normal. A bien prendre les conditions vraies de la vie humaine, la nature a besoin d'espérance pour agir. Voilà pourquoi, si le prêtre se sentait dominé par un invincible pessimisme, il faudrait lui conseiller de quitter la chaire et d'aller plutôt dans quelque cloître prier pour ceux qu'il désespère de convertir.

Ainsi, dans la mesure du raisonnable et du possible, il est nécessaire, il n'est que juste, de s'appliquer de préférence à voir en beau l'âme contemporaine. Mais, par ailleurs, que cette limite ne soit pas franchie. L'homme de Dieu ne saurait être une dupe volontaire ; son indulgence ne peut aller

jusqu'à lui faire atténuer la loi, non plus qu'à l'aveugler sur les faits qui la contredisent. Il lui faut marcher droit et ferme entre deux erreurs : ici, le zèle emporté, le découragement amer qui maudit son temps et le réprouve en masse ; là, le faux bon sens pratique, prompt à déclarer avec un haussement d'épaules que ce temps n'a rien à envier aux autres, que toutes les époques se valent, que rien n'est nouveau sous le soleil, que tous les saints ont estimé leur siècle un siècle de fer. Pauvres sophismes où l'on se jetterait volontiers par une sorte de réaction dépitée contre les anathèmes ou les lamentations des pessimistes !

Assurément, l'homme éternel n'a pas varié, ni ses convoitises, ni ses faiblesses ; mais comment oublier que l'homme actuel, que le temps actuel est travaillé par l'esprit de la Révolution radicale, c'est-à-dire entraîné dans un courant d'athéisme, de révolte directe et formelle contre la notion même d'un Dieu quelconque ? Mille gens sont aujourd'hui positivistes, qui ont à peine entendu prononcer le nom du système ; or le fond dernier du système, c'est bien le mot fameux d'Auguste Comte : « L'humanité se substitue définitivement à Dieu. » Faut-il pousser plus loin ? Sans doute encore, pareille substitution est vieille dans les faits comme le péché du premier homme ; nous savons qu'elle est implicite au fond de tout mépris grave de la loi divine, puisque le contempteur met pratiquement son vouloir, son moi superbe, à la place du vouloir et de l'Être même de Dieu. Mais que cette substitution impie passe en formule et en système ; que Dieu soit formellement détrôné au bénéfice de l'humanité collective ; si tout cela n'est que le dernier mot logique du philosophisme, du protestantisme, voire même des trois concupiscences conjurées, il faut pourtant bien reconnaître que c'est là l'esprit pur de l'Antechrist, et que jamais cet esprit ne s'était ainsi affiché par le monde [1]. Ré-

1. Nous conjurons le lecteur de vouloir bien croire que nous ne lui prédisons pas la venue prochaine de l'Antechrist ; nous lui avouerons même que nous avons en défiance et en dégoût les prophéties où quelques âmes chrétiennes vont de temps à autre suspendre leurs

sultat d'une longue évolution : qui en doute? Mais il est indubitable que cette évolution en est à son dernier terme logique. Sur la pente des négations radicales, l'esprit humain peut reculer, Dieu merci! mais comment veut-on qu'il avance? Ou il n'y a plus d'histoire, ou cette déchéance officiellement notifiée à Dieu par l'homme est quelque chose de neuf. Sachons donc le reconnaître, mais sans nous en effrayer outre mesure. Les doctrines de l'impiété sont à l'extrême limite du possible, et l'effort est immense pour mettre les faits au même point. Et cependant, faits et doctrines, tout peut être arrêté, ramené, relevé de ces abîmes de folie, et c'est précisément à quoi la prédication contemporaine doit travailler avec une vue nette des réalités, mais avec une inconfusible espérance.

Que le prêtre aime donc le temps où l'a placé la Providence, qu'il le juge au vrai sans complaisance ni aigreur, qu'il le connaisse et pour cela qu'il l'étudie en observateur bienveillant mais sincère, prudent mais courageux. Outre que la grâce d'état lui est une garantie contre les périls de son rôle, par ailleurs, si le spectacle des choses contemporaines est capable de nuire à son âme, il peut aussi lui profiter. Vu comme il doit l'être, le tableau d'un monde qu'on veut faire apostat nous ramène à Dieu par contraste. Plus il offre de scandales et de hontes, plus nous nous sentons rejetés dans le vrai de toute l'énergie de nos tristesses et de nos dégoûts. Esprit sagace et ferme, intention toute pure, charité toute sacerdotale : voilà dans quelles dispositions il nous convient d'aborder l'étude expérimentale du siècle. Regardons l'homme actuel avec les yeux et le cœur de Jésus-

espérances. Mais tout le monde a pu lire dans saint Paul que l'Antechrist sera l'homme de péché, le fils de perdition qui s'oppose et se dresse contre tout ce qui s'appelle Dieu ou est honoré sous ce titre, et cela au point de s'asseoir lui-même dans le temple de Dieu et de se donner comme étant personnellement Dieu (II Thess., II, 3, 4). Constatons simplement l'identité absolue des prétentions, et concluons de plein droit que l'Antechrist, s'il ne vient que dans quelques milliers d'années, ne dépassera pas doctrinalement ce que nous voyons et entendons aujourd'hui.

Christ même, afin d'atteindre en lui en toute force et douceur l'homme éternel, le chrétien de toutes les époques, le fond de la nature humaine et de l'âme baptisée. C'est là qu'il faut aller saisir la victoire; c'est uniquement pour cela que l'actualité peut avoir quelque mérite et quelque prix.

III

La peinture de mœurs. — Art nécessaire et populaire, mais périlleux. — Séduction de l'esprit, de la malice, de la hardiesse et de l'effet à tout prix. — Timidité à vaincre. — Pureté du zèle, condition du fruit apostolique et du succès humain tout ensemble.

Connaissant l'homme, on est en mesure de le figurer au naturel, de le contraindre à se reconnaître et à prendre conscience de lui-même. Un premier fruit de la science du cœur et de la vie est l'art de la peinture morale.

Art nécessaire, qui ne le voit? Le prêtre parle pour amener les hommes à la pratique intégrale de la sagesse chrétienne. Qu'il les élève donc et tout d'abord à ce premier degré de sagesse qui est la connaissance de soi. Ils ont besoin de se connaître, et ils s'ignorent, ils s'oublient, ils se flattent. Voilà qui nous fait plus étroite l'obligation de les avertir.

Art populaire aussi. La vie morale est le plus intéressant des spectacles, mais de plus chacun pour son compte aime assez qu'on l'avertisse de lui-même, dans une certaine mesure au moins. Fût-il un peu molesté par la peinture, il ne hait pas de se voir pris sur le vif. C'est qu'il y a en lui une certaine force intime qui dit : : « C'est vrai » et trouve à le dire un je ne sais quel charme austère. La conscience jouit et souffre tout à la fois ; elle souffre de se voir condamnée, elle jouit de la vérité qui la condamne et du juste regard qu'on la force à jeter sur elle ; elle souffre de son désordre, elle jouit de l'ordre qu'on lui rappelle et où par là même elle commence de rentrer. N'est-ce pas l'expérience de tous nos repentirs?

La peinture morale est donc un art populaire et puissant

à proportion. Bien peindre l'âme c'est déjà l'émouvoir. En outre, dès qu'elle se voit connue, dès qu'elle rend hommage à la justesse du coup d'œil qui la pénètre, elle se sent dominée, elle n'est pas loin de se livrer en toute confiance à qui la révèle à elle-même avec respect et amour.

Mais ce même art est délicat et périlleux ; on ne l'exerce pas sans avoir à lutter contre des séductions de plus d'une sorte.

Notons en premier lieu la séduction de l'esprit, la tentation de jouer avec le talent d'analyse et les difficultés du sujet. De là une pente facile à raffiner, à quintessencier, à subtiliser jusqu'à n'être plus compris. De là les peintures prolongées, étendues à l'excès, les détails accumulés qui s'étouffent les uns les autres, les finesses trop déliées pour un auditeur même attentif et intelligent, mais qui n'entend les choses qu'une fois et sans retour possible. On lit et on relit La Bruyère, mais les analyses morales qui tombent de la chaire sacrée veulent être aisément saisies du premier coup. Ici donc il importe particulièrement de se proportionner à l'auditoire, sans oublier d'ailleurs que le plus humble entend à merveille la peinture des mœurs, pourvu que les mœurs qu'on lui peint soient bien réellement les siennes et que les traits soient pris dans le cercle de ses idées et de son expérience à lui. Le campagnard et l'artisan se reconnaîtront volontiers dans le tableau de leurs préoccupations familières et de leurs défauts d'habitude ; mais on les dérouterait sans doute si l'on appliquait là les analyses pénétrantes de Bourdaloue ou les descriptions splendidement imagées de Bossuet.

Une autre séduction plus fâcheuse encore serait celle de la malignité, le plaisir, assez mesquin d'ailleurs, des allusions, de la satire personnelle qui mettrait des noms propres dans l'esprit de l'auditeur. Les personnalités, fussent-elles plutôt flatteuses, ont assez mauvaises grâce dans la chaire, et Bourdaloue lui-même aurait eu grand tort, à notre humble avis, si comme le veut M^me^ de Sévigné, il avait mis un jour en trois points la conversion de Tréville.

Qu'on fasse au nom de Jésus-Christ la censure des mœurs générales; mais sauf peut-être le cas des scandales éclatants, de quel droit noter distinctement une personne ou une catégorie? Et comment les maîtres de la charité chrétienne se feraient-ils complices de la malignité publique? Aux siècles de foi dominante, la liberté était grande à cet égard, la licence même quelquefois. Un zèle qui n'était pas toujours selon la science et la discrétion s'en prenait volontiers aux ordres religieux, aux grands, aux rois, aux princes même de l'Église. On tançait directement tel auditeur ou bien encore on lui décochait quelque épigramme détournée mais très sûre d'arriver à son adresse. Tout le monde sait le mot d'Henri IV : « J'aime à prendre ma part du sermon, mais je n'aime pas qu'on me la fasse. » Un peu plus tard, le petit Père André, décrivant l'équipage de l'Enfant prodigue avant sa ruine, s'avisait de lui attribuer en grand détail la livrée d'une dame présente au sermon[1]. Des habitudes de courtoisie plus délicate et aussi les oppositions que la prédication rencontre aujourd'hui ont mis ces libertés hors d'usage, et ce n'est pas nous qui nous en plaindrons. Au reste, il ne semble pas que l'humeur satirique soit de nos jours la tentation ordinaire. Ne serait-ce pas plutôt la timidité? Loin de noter indistinctement les personnes, le prédicateur n'inclinerait-il pas plus facilement à ménager outre mesure les vices et les défauts collectifs? Il sent trop bien qu'il est impossible d'y toucher sans désobliger ceux qui en tiennent, et il lui faut du courage pour s'y résigner même dans la mesure indispensable. Mais nous y reviendrons.

Voici encore un péril à redouter pour le moraliste : l'ambition, la recherche de l'effet, le désir de briller et de frapper coûte que coûte. Il est malheureusement assez notoire que la prédication moderne est allée quelquefois bien loin sur cette pente, et, si résolu que nous soyons à nous interdire le blâme, la satire encore plus, comment paraître

1. La duchesse de la Trémouille. Voir Jacquinet. *Les Prédicateurs du dix-septième siècle avant Bossuet.* — Cf. Aubertin. *Littérature du moyen âge.* — Lenient. *Satire au moyen âge, — au seizième siècle.*

ignorer ce que personne n'ignore, ce dont toute âme catholique a souffert? Comment le zèle a-t-il pu jamais espérer quelque chose de certaines peintures hardies jusqu'au scandale? Par quelle aberration, que par moments on aurait crue tournée en gageure, la chaire a-t-elle été, à certains jours, moins réservée dans ses propos que les tribunes profanes? On a vu des pères de famille interdire à leurs femmes et à leurs filles de suivre tel orateur. Des jeunes gens ont avoué qu'ils allaient au sermon pour entendre parler comme on ne parlait pas dans le salon de leurs mères.

Exceptions, Dieu merci! rares exceptions, mais trop bruyantes. La charité doit y voir une simple erreur d'esprit, un simple renversement du sens chrétien et sacerdotal, et c'est bien là le dernier mot de son indulgence. Mais n'y aurait-il pas à craindre que la malignité de plusieurs soupçonnât dans cette parole aventureuse une ambition irréfléchie de tout dire pour montrer qu'on sait tout, voire même une complaisance d'imagination plus ou moins inconsciente pour des objets auxquels l'honneur du prêtre veut qu'il demeure étranger? Ce serait une calomnie sans doute, mais qui pourrait se consoler d'y avoir donné prise? Il est vrai, de pareilles témérités de pinceau ne sont pas absolument nouvelles; on en trouverait quelques traces jusque dans notre dix-septième siècle pourtant si digne et si sérieux[1]. Le nôtre en a eu plus souvent le spectacle, grâce peut-être au dévergondage passé dans nos habitudes littéraires et à cette licence de tout dire que plusieurs tiennent pour une conquête, mais qu'il serait fâcheux de transporter dans la chaire à titre de hardiesse et de sincérité. Dieu seul est juge des personnes; quant au genre, la conscience et le bon sens lui doivent rester également inexorables.

Qui nous rendra la peinture morale des Pères, celle de nos grands maîtres français : exacte et courageuse, délicate et profonde à l'occasion, mais toujours nette et populaire sans plus de raffinement pour l'esprit que de satisfaction maligne

1. Voir Gisbert, ch. IX.

pour les côtés les moins bons de la nature; toujours chaste d'ailleurs jusque dans certaines audaces trop fortes aujourd'hui pour nos mœurs devenues moins simples en devenant moins pures; toujours chrétienne, surnaturelle, apostolique, marquant parfois le vice au fer rouge mais incapable de le caresser jamais du pinceau? L'analyse du cœur a toujours compté parmi les puissances et les gloires de l'éloquence sacrée. Bourdaloue y a mis sa pénétration effrayante, Bossuet sa précision vigoureuse et son imagination admirablement dramatique, saint Augustin sa finesse et sa bonté, saint Chrysostome sa hardiesse d'apôtre, le divin Prédicateur lui-même toute l'énergie et toute la mesure à la fois. Il serait déplorable de laisser jamais perdre cet avantage, de remplacer jamais la peinture sérieuse et salutaire de l'âme par je ne sais quels tableaux d'imagination et de sentiment, capables tout au plus d'amuser un temps les têtes légères et les cœurs énervés. Serait-ce pauvreté de fond et manque d'observation, ou bien encore sacrifice de tout point mal avisé à un faux goût plus bruyant dans ses manifestations qu'il n'est vraiment répandu et redoutable? Chose plus triste encore : serait-ce timidité, manque de courage à poser sur les plaies de l'âme contemporaine une main respectueuse et compatissante mais dévouée jusqu'à l'énergie? Nous avons eu lieu déjà de nous l'avouer. En voyant la sainte hardiesse des maîtres, on incline à se demander si la prédication du jour n'est pas, en comparaison, bien pâle et bien timide; si elle n'a point par moments l'air de trembler devant ceux qu'elle doit reprendre et qui peut-être lui sauraient gré de trembler moins.

Assurément, la matière ne manquerait pas au peintre moraliste. Hésitations, inconséquences, faiblesse et dépérissement de l'âme chrétienne; désordres de la vie de famille, perte du respect, mollesse ou néant de l'éducation première, soif du gain rapide, spéculations effrénées, luxe fou, frivolité misérable contrastant chez plusieurs avec la foi et la pratique essentielle de la religion, curiosité, fureur de tout voir et de tout lire soit par esclavage à l'égard de la

mode, soit par présomption ou indépendance d'orgueil ; plaisirs mondains, exhibitions scandaleuses : que de thèmes à exploiter, et que ne dirait pas Bourdaloue si Dieu le renvoyait sur terre ! Moins libre sans doute et obligée par le malheur des temps à une moins rude franchise, la chaire d'aujourd'hui n'est-elle que prudente, ne descend-elle jamais jusqu'à la pusillanimité ? Ne semblerait-il pas que, trop heureux de voir briller dans beaucoup d'âmes une dernière lueur de christianisme, le prédicateur tremble de l'éteindre si peu qu'il fasse pour l'aviver ? Questions graves, questions délicates. On ne peut que les poser devant la conscience : à elle de répondre avec le sens pratique du possible, mais surtout avec le souvenir présent des responsabilités du ministère et à la lumière anticipée des jugements de Dieu.

Quoi qu'il en soit des situations personnelles qui déterminent pour chacun la forme et la mesure du devoir, il reste cette vérité dont nous pouvons tous nous assurer le bénéfice. La clef de ces difficiles problèmes est dans la droiture apostolique de l'intention. Entre les éléments de la parole sacrée, la peinture morale est un de ceux où la pureté surnaturelle des vues sert le mieux les intérêts même du talent, le renom et le succès de l'orateur apôtre. A l'avantage suprême de mettre la conscience en repos, elle joint, comme par surcroît, celui de garantir mieux que tout le reste l'observation des lois générales de la prudence et des règles vraies du genre.

Donnez-nous un prêtre connaissant l'homme et la vie pour avoir exercé sur lui-même et sur les autres sa puissance naturelle d'observation. Supposez de plus, — condition grave mais après tout facile, — qu'il sache bien sa langue et dise précisément ce qu'il veut dire. Que faudra-t-il encore et par-dessus tout pour achever en lui le moraliste, pour le tenir dans le droit chemin entre la rigueur indiscrète et la complaisance timide ? Un cœur souverainement épris de la gloire de Dieu, un cœur où la fougue native, l'humeur et, pour tout dire, l'amour-propre soient bien réellement sacrifiés à l'intérêt des âmes ; incapable et de

mollir devant la crainte de leur déplaire et de s'emporter contre leurs résistances comme s'il avait une domination personnelle à soutenir ou à venger. A ce compte, le prêtre saura les toucher avec une fermeté douce, avec ce respect affectueux mais résolu, où l'on sent à plein la force du ministère et la charité du ministre, l'autorité de Dieu jointe à l'humilité compatissante de l'homme faible et pécheur lui aussi. Un tel prédicateur a vite conquis le droit de tout dire, et l'on peut répondre qu'il n'en abusera pas.

CHAPITRE II

ACTION A EXERCER SUR L'AUDITEUR

Le voici donc en face de moi, au pied de ma chaire ou déjà présent à ma pensée dans le cabinet de travail où mon discours s'élabore, cet auditeur, cet homme qui est mon frère, ce chrétien dont je réponds à Dieu. Je le connais, je lis au fond de son âme, je suis en mesure de l'y faire lire lui-même. Or tout cela n'est que le prélude et la condition d'une influence plus directe. Il faut maintenant me préoccuper d'agir sur lui avec toutes les énergies de la parole. Chargé par état de le conserver ou de le ramener à Jésus-Christ, je veux le saisir à la fois par toutes les puissances de son âme, à quoi je ne réussirai qu'en employant toutes celles de la mienne dans un effort intense et bien concerté. C'est la loi. Que mon intelligence aborde vivement son intelligence pour y faire entrer, comme par la brèche, la conviction et la lumière. Que mon imagination présente à son imagination la vérité rayonnant des plus sensibles couleurs. Que ma volonté émue, mais résolue plus encore, porte à son cœur la contagion des émotions saintes et des résolutions vigoureuses. A ce compte, peu importe le fini de mon talent ou la culture de mon auditoire. Je suis un homme qui parle à un homme, une âme qui se communique à une âme. Je suis prédicateur, je puis être apôtre, et, eussé-je le malheur de rester incomplet et incorrect, je commence d'être éloquent, car la véritable éloquence est là.

Étudions donc dans ses principaux détails cette action directe à exercer sur l'auditoire, ce travail de l'âme sacerdotale s'appliquant à l'âme du fidèle, s'y ajustant, pour ainsi dire, comme Élie au fils de la veuve de Sarepta, pour lui

conserver ou lui rendre la vie de la grâce. Image touchante et d'ailleurs exacte, par un côté du moins. Il est vrai, nous agirons d'autant plus puissamment sur l'auditeur que nous nous serons pliés avec une plus charitable souplesse aux exigences légitimes de sa nature et à ses dispositions du moment.

I

Action sur l'intelligence, fondement de toute influence morale. — La lumière, premier besoin de l'homme. — Popularité, condition première de l'action. — Ce qu'elle suppose : ampleur, simplicité, brièveté, ordre. — Question des divisions énoncées. — Originalité de bon aloi.

Dans le concert des facultés humaines, il est de fait comme de droit que l'intelligence marche la première. Toute action morale sur l'âme commence par la conviction de l'esprit. Le vrai, le vrai lumineux et facile, est l'aliment propre de cette faculté maîtresse, et malgré toutes les dépravations imaginables, il est exact et consolant de penser qu'elle n'en perd jamais absolument le goût.

Nous aurons peut-être à gémir sur le triste état de l'intelligence contemporaine telle que nous l'a faite, et dans la foule et même dans certain nombre de croyants, la prétendue liberté de penser. Mais si languissante et amoindrie qu'elle puisse être à l'endroit des choses sérieuses, des choses divines, si paresseuse et découragée qu'on la suppose : encore faut-il nous le redire à nous-mêmes ; elle est et demeure l'intelligence humaine, et la vérité bien mise en lumière est toujours capable de la réveiller, de lui rendre son premier ressort. Frivolité, paresse, frayeur des conséquences, défiance étrange de l'absolu, scepticisme à la mode, bien des causes peuvent affadir l'appétit du vrai, mais sans l'éteindre, pas plus qu'on ne met à néant l'indestructible nature. Le prédicateur comptera donc toujours sur le fond de l'esprit qui est l'amour même de la vérité ; bien plus, il n'oubliera pas un phénomène, singulier peut-être mais incontestable c'est que plus on appuie sur ce fond,

plus on lui donne ou on lui rend de consistance. En bâtissant dessus, on le refait à la lettre. Le tout est de bien bâtir.

Et que veut dire cette expression figurée ? Car ici plus qu'ailleurs peut-être il faut avoir en horreur l'approchant ou le vague. Elle veut dire enseigner, enseigner encore, enseigner toujours, dogmatiser, raisonner, catéchiser avec toute la clarté pénétrante dont la parole est capable. Ce devoir s'imposait à nous de par la nature même de l'objet que Dieu nous confie; le voilà qui nous est signifié tout de nouveau par les exigences de l'âme. Ne regardons pas à la surface, n'écoutons pas outre mesure ces rumeurs d'opinion factice qui nous demandent des spectacles et des émotions tels qu'on les va chercher au théâtre : cris d'enfants, appétits de malade, à l'encontre des vrais besoins et des désirs profonds. Allons d'abord à l'intelligence, présentons-lui, comme il doit être présenté, le pain substantiel de la doctrine, et elle nous tiendra bientôt quittes de ces friandises de haut goût qui amusent et ne nourrissent pas.

Qu'on nous pardonne d'y insister. Nous voyons là le secret du succès apostolique. La prédication languit, selon nous, parce qu'elle se préoccupe trop souvent d'émouvoir avant d'avoir enseigné; parce que, fît-elle étalage d'optimisme, elle se défie trop, par le fait, des ressources de l'intelligence moderne; parce que, s'il est vrai qu'un temps est venu où l'on ne supporte plus la saine doctrine, on se prend quelquefois à en tirer une conclusion bien différente de celle de l'Apôtre, n'osant plus enseigner là où il nous crie d'enseigner plus et mieux que jamais. Nous croyons, quant à nous, que, aujourd'hui comme toujours, rien n'égale en intérêt la vérité catholique; nous croyons que l'exposition lumineuse de cette vérité demeure notre première chance de succès, comme notre premier devoir. Nous oserions dire que nous le savons, et si nous ne pouvons prétendre à l'autorité d'une longue expérience personnelle, cette conviction est pourtant fondée sur un bon nombre de

faits absolument démonstratifs. Oui, nous l'avons vu souvent, quel que soit l'auditoire, une page de doctrine précise, quand elle se détache vivement de l'ensemble, saisit et réveille mieux que toutes les considérations et tous les mouvements imaginables. C'est quelquefois, hélas ! l'effet du rayon de soleil parmi les brouillards.

Mais comment prendre l'intelligence et y raviver l'appétit profond du vrai ? Après l'exemple des maîtres, après ce que nous avons dit à propos de l'exposition dogmatique, il suffira de quelques détails complémentaires.

Ramenons tout à la notion de popularité telle que nous l'avons définie et justifiée. Popularité, communication, puissance universelle, partout de mise, toujours identique dans son fond, dans ses procédés généraux, dans son charme ; puissance d'aller atteindre au fond de l'homme actuel les éternels ressorts de la nature ; popularité où il faut viser toujours, mais surtout quand on s'efforce d'agir directement sur l'intelligence, car c'est là peut-être qu'on est le plus en péril de manquer le but.

Or, quand il s'agit de toucher à l'intelligence, popularité dit surtout trois choses : ampleur, simplicité, originalité véritable.

Voulons-nous être apostoliques, soyons populaires. Voulons-nous être populaires, soyons clairs. Voulons-nous être clairs, soyons amples, soyons complets. Ampleur dans le développement, condition de la lumière facile et délicieuse. Pourquoi la pensée de détail est-elle obscure ? Le plus souvent parce qu'elle est inachevée dans l'expression et dans l'esprit même de l'orateur, manque d'énergie et de patience à la mener jusqu'au bout d'elle-même. Pourquoi l'ensemble du discours est-il vague et nébuleux ? Parce que mille choses y sont touchées en courant, aucune approfondie. Intérêt, lumière, puissance, on gagnerait tout à se défendre contre cette précipitation, contre cette inquiétude fiévreuse passée des habitudes de la vie dans celles de la pensée.

L'esprit contemporain ne se pose guère, dira-t-on ; il

voltige, il effleure, il dévore, satisfait d'entrevoir et demandant toujours du nouveau.

Sans doute, il est commode d'obéir à cet empressement capricieux, de courir, nous allions dire de caracoler brillamment à la surface des choses. Mais le prédicateur a mieux à faire que de flatter la maladie régnante. Son rôle est de travailler à la guérir, et ce rôle n'est, Dieu merci! ni impossible, ni même sérieusement difficile. Qui ennuie? Les longueurs, le délayage, le flux de mots qui disent peu. Mais qui attache et intéresse? L'ampleur patiente et progressive. C'est la loi de nature et nos contemporains n'y échappent pas. L'intelligence humaine vous saura toujours gré de la prendre comme par la main, puis de la mener au but, sans la condamner aux haltes fastidieuses ou au piétinement sur place, mais sans lui permettre les bonds et les écarts. Marcher pas à pas mais avancer toujours, voilà son allure naturelle et son besoin véritable. Ce qu'elle veut, c'est que le développement soit large et en même temps plein, progressif, enchérissant toujours sur lui-même.

Or, on ferait aux auditoires modernes une trop sensible injure en les supposant incapables de reprendre goût à cette méthode saine et forte, naturelle et humaine par excellence. Trop de faits témoignent encore du contraire. Là même où la frivolité semble avoir prescrit contre la nature, que l'on essaye d'être ample sans lenteur ni monotonie! On surprendra peut-être, mais la surprise passera vite, et après viendra la jouissance, parfois même le ravissement. Il est bien vrai, cela suppose chez le prédicateur un fonds solide, une véritable richesse de pensées. Celui-là seul aura l'ampleur sérieuse et attachante, qui est homme de doctrine et de méditation. Mais qui oserait s'en plaindre? N'est-ce pas de tout point notre devoir? Et qui pourrait exciper de son insuffisance native? La question de talent est ici hors de place. Assurément tout le monde ne peut pas être ample à la façon de saint Augustin ou de Bossuet, parlons plus juste, au degré où atteignent ces génies; mais qui se pourrait croire incapable de savoir et de réflexion? Enfin serait-on

en peine de concilier l'abondance avec la brièveté nécessaire ? En vérité, rien n'est plus simple. Qu'on mette moins de choses dans chaque discours et l'on trouvera le temps d'approfondir.

Ampleur mais simplicité aussi, et nous prenons cette notion dans toute son étendue, excluant par là tout ce qui peut faire ombre dans l'intelligence, tout ce qui nuit de manière ou d'autre à la clarté prompte et facile. A ce compte, la brièveté s'impose tout d'abord, entendons la brièveté quant à la durée totale du discours. Si nous disions que, sauf quelques auditoires d'élite, celui des conférences par exemple, on ne peut guère demander à la foule une heure d'attention soutenue, nous aurions avec nous saint François de Sales. L'aimable Saint jugeait qu'à prêcher une demi-heure on n'est pas trop court, et nous croirions compléter sa pensée en ajoutant d'une façon générale qu'on est bien long quand on dépasse trois quarts d'heure.

On nous objectera peut-être Bossuet, mais plus encore Bourdaloue. Sur ce point, notre confession est déjà faite et ces illustres exemples ne nous ébranlent pas. Personne du moins ne sera tenté de leur appliquer l'observation qui va suivre. C'est que la longueur outrée, quand elle ne vient pas d'un plan trop vaste, est d'ordinaire la marque d'une véritable faiblesse d'esprit et de caractère. Qu'il s'agisse d'être ample ou bref, ce qu'il y faut c'est toujours la vigueur, le plein gouvernement de la pensée. Saint François de Sales le disait encore dans sa langue naïvement spirituelle : « C'est le propre d'un cheval puissant et à l'échine forte, quand il part promptement et est ferme en son arrêt. Une haridelle qui court la poste ira plusieurs pas après qu'on lui aura tiré la bride. Qui est cause de cela, c'est la faiblesse. Il en est ainsi d'un esprit. Celui qui est fort finit où il lui plaît, parce qu'il a un grand empire sur ses mouvements et un raisonnement ferme. Un débile parle beaucoup et s'évanouit dans ses pensées, étant ennemi de la conclusion[1]. »

1. *Esprit de saint François de Sales*. Part. II, section 37e.

Qui veut prendre et tenir l'intelligence ne sera donc pas « ennemi de la conclusion » ; mais en revanche, il le sera du désordre. Étant donné la nature de l'esprit, la nécessité que Dieu lui a faite de cheminer lentement parmi les idées pour les assembler et les comparer à coup sûr, il va de soi que le discours n'est pas une promenade de fantaisie, mais une marche vers un but. Il y faut un ordre sensible, une visible unité. L'intelligence le réclame et aussi la mémoire de l'auditeur où nous avons assurément la prétention de laisser quelque chose.

Unité large, il est vrai, ordre qui n'a pas besoin d'être compassé, moins encore miroitant et factice. L'homélie, dans sa forme primitive et absolue, avait pour guides ou points de repère les parties successives du texte sacré ; le sermon-thèse, nous le savons, a poussé quelquefois jusqu'au luxe les symétries et les élégances méthodiques. On peut en être plus sobre, et nous le souhaitons, mais on n'a jamais le droit de marcher à l'aventure. Que les développements se tiennent, s'appellent, s'engendrent les uns les autres. Que, sous couleur de verve et d'impétuosité oratoire, on ne contraigne pas l'esprit d'aller par sauts et par bonds. Que dans la plus grande chaleur du discours et dans les morceaux qui s'adressent plus directement à la sensibilité, règne encore un ordre logique, moins sévère, moins apparent sans doute, mais réel, enchaînement spontané des objets et des sentiments qu'ils éveillent. Aurait-on peur de ralentir ou de refroidir la pensée ? Erreur contre nature et démentie par l'expérience. Non vraiment, on ne satisfait pas une faculté en en molestant une autre, et pour émouvoir le cœur on a mauvaise grâce à déconcerter ou à violenter la raison.

Est-il besoin d'écarter une objection empruntée à l'exemple même du Prédicateur divin ? Où est l'ordre, où est l'unité dans les discours que nous rapporte l'Évangile ? — Nous n'aurons aucune peine à répondre. Sans compter que l'ordre y est quelquefois manifeste, rappelons-nous que l'Évangile n'est pas — lui-même nous en avertit — la

reproduction littérale et intégrale de la parole du Maître; que, dans une vue supérieure, il a plu à l'Homme-Dieu d'enlever à sa doctrine toute apparence de philosophie humaine; que pour nous les conditions sont bien différentes; qu'en semant la vérité sans méthode, Jésus-Christ nous a précisément laissé la tâche de la recueillir et de l'ordonner. Aussi l'ordre s'impose de toutes parts à notre parole, et par là même tout d'abord à notre pensée. Sans un vigoureux travail intérieur qui assemble et enchaîne les éléments du discours, pas de clarté facile, pas de simplicité véritable, pas de popularité, pas d'action sur l'intelligence d'autrui. Aussi bien nous l'avons appris de Bourdaloue, la fécondité même s'étend par la méthode, et c'est en disposant que l'on apprend à inventer.

Mais partirons-nous de là pour consacrer comme une loi du genre les divisions énoncées, régulières, géométriques? La scolastique les avait introduites dans la chaire, et le dix-septième siècle, on le sait, commença de réagir. La Bruyère mit la chose en épigramme[1]; le P. Gisbert, esprit habituellement sage autant que libre, se prononça pour les divisions voilées, estimant que l'usage de les produire a quasi toujours quelque chose d'artificiel[2]. Par-dessus tout, Fénelon guerroya vivement contre la tradition régnante, et malgré tout le respect dû à cette grande mémoire, il nous semble difficile de ne pas reconnaître dans sa guerre aux divisions apparentes une part d'excès, d'humeur et même de sophisme[3]. L'auteur des *Dialogues sur l'Éloquence* et de la *Lettre sur les occupations de l'Académie* professait avec raison que l'art triomphe à se cacher, qu'il est « grossier et méprisable » dès qu'il se montre. Mais avait-il droit de mesurer purement et simplement les devoirs du prédicateur aux lois universelles de l'esthétique? N'oubliait-il pas quelque peu que l'utilité des âmes est ici la loi suprême? Pour nous, sans nous attarder à une discussion peut-être oiseuse,

1. La Bruyère. *De la Chaire.*
2. Gisbert, ch. VI.
3. Fénelon. *Second dialogue sur l'éloquence.*

remontons au principe, à la nature même de l'éloquence sacrée : la lumière est là.

La prédication n'est assurément pas un pédantisme ni même tout à fait un enseignement scolaire. Orientée d'office vers les conclusions morales et pratiques, elle commence par l'esprit pour finir ailleurs. En premier lieu toutefois et dans son essence profonde, elle est et demeure un enseignement, un thème offert à la méditation et qui doit rester dans la mémoire. Et quel orateur serait si modeste, si peu sérieux pour tout dire, que de ne prétendre même pas à laisser quelque chose de précis dans le souvenir de ses auditeurs ?

Voilà qui semble tout d'abord appeler une division, et une division qui n'ait pas honte d'elle-même. « J'approuve fort, écrivait saint François de Sales, qu'au premier point l'on dise rondement, *primo*, au second, *secundo*, et qu'ainsi le peuple se rende compte de l'ordre suivi[1]. » Ce lui est en effet double gain. Dès l'abord il voit mieux où on le mène, en quoi l'esprit trouve d'ordinaire une facilité de plus, une vraie jouissance. On peut quelquefois lui agréer en le surprenant, mais ce ne peut être la règle ordinaire que de présenter en façon d'énigme les pensées saillantes et la marche même du discours. Dans les sujets de morale appliquée, on aura lieu çà et là de voiler un temps et d'insinuer peu à peu telle proposition impopulaire. Cas d'exception que tout cela, et malgré tout la loi demeure : il y a plaisir pour l'intelligence à bien savoir d'avance où elle va. Mais encore est-ce tout bénéfice pour la mémoire que de pouvoir se reprendre à quelques données précises et logiquement enchaînées. Au temps de l'homélie, l'auditeur de bonne volonté, qui voulait suivre l'avis de saint Chrysostome et repasser à part lui ce qu'il avait entendu à l'église, avait dans le texte du saint livre ses points de repère tout trouvés. Aujourd'hui sous le règne, trop exclusif à notre gré, du sermon-thèse, le fidèle qui n'estime pas la prédica-

1. Sane probo ut ad punctum primum rotunde dicatur primo, ad alterum secundo, atque ita populus ipse ordinem perspiciat. (Lettre à l'archevêque de Bourges, André Fremyot, V.)

tion un divertissement littéraire sans conséquence en est réduit à ses souvenirs, et ses souvenirs sont grandement aidés par une divison nettement énoncée et plusieurs fois reproduite. Attention plus aisée, souvenir plus durable. Auprès de ce double besoin des âmes les considérations d'esthétique générale nous semblent peu de chose, l'exemple des orateurs profanes encore moins[1].

Il est clair d'ailleurs que les divisions ne seront ni compliquées ni subtiles; faites pour aider l'esprit, elles auraient mauvaise grâce à le charger ou à l'éblouir. Donc, point de ces « énormes partitions » justement censurées par La Bruyère; point de ces lentes et lourdes entrées en matière où l'exorde fait l'effet d'une pièce rapportée et mise là pour la montre, tandis que le sujet se dégage et s'établit avec peine à travers une longue proposition capable de représenter à elle seule un premier point de juste étendue. Vieil usage encore sensible dans les premiers sermons de Bossuet, mais dont lui-même devait s'affranchir au moins en partie. L'esprit est impatient d'être au fait, et mieux vaut cent fois le mettre vivement et prestement en face de l'objet qu'on lui propose. Si l'on nous permet cette comparaison un peu profane, un bon sermon est bon comme un bon drame; de l'un et de l'autre il faut dire :

Le sujet n'est jamais assez vite expliqué.

Ainsi la proposition et la division — deux choses qui n'en font qu'une — auront hâte de se produire. Pour une raison analogue, elles ne seront pas maniérées, curieuses, retournées outre mesure, avec un cliquetis d'assonances qui leur donnerait l'air d'un jeu d'esprit. Avouons que notre grand Bourdaloue n'est pas en cela toujours imitable, bien que

1. Il est étrange, par exemple, d'entendre Gisbert alléguer Cicéron et Démosthène. L'avocat, l'orateur politique, ne sauraient offrir à la prédication un modèle complet et décisif en tous les points. On reconnaît là ce classicisme légèrement superstitieux dont les meilleurs esprits du grand siècle avaient peine à se défendre. Ne les suivons pas en cela, mais n'allons pas nous jeter à l'autre extrême.

nombre de ses divisions soient des chefs-d'œuvre de logique élégante et simple. Mais qui n'abonde jamais un peu dans le sens de ses qualités? Le mieux est de partager le sujet avec une précision rapide, mais avant tout sans formules convenues, sans uniformité routinière. Où est, par exemple, la « nécessité indispensable et géométrique » d'offrir toujours à l'auditeur « trois sujets admirables de ses attentions »? Pourquoi trois points et non pas deux ou même quatre? Serait-ce en vertu de l'axiome : *Omne trinum perfectum?*

Il y a plus, bien que tenant pour les divisions manifestes, nous admettons volontiers que la loi souffre dispense. Une courte exhortation morale ne peut-elle marcher sans cet appareil? La division est de mise là où elle commence d'être utile, dès qu'apparaît l'enseignement proprement dit, mais surtout dès qu'il se prolonge. Point de cadre *a priori*, point de moule obligé. La règle à la fois invariable et souple est dans la nature du sujet déterminant pour sa grande part les exigences actuelles de l'auditeur. Qui mesure tout là-dessus fait tout à propos; il est clair, simple, populaire, il saisit l'intelligence et la satisfait.

Pour la dominer pleinement, il ne lui manquera plus que de joindre à l'ampleur, à la simplicité brève, ordonnée, lumineuse, cette qualité souveraine qui s'appelle l'originalité de bon aloi. Mais qu'il est facile de prendre le change! Soit erreur de jugement, soit prétention masquant la faiblesse, plus d'un s'est fait bizarre, excentrique, par trop d'envie de paraître original. Plus d'un a mis l'originalité à penser autrement que tout le monde, alors qu'elle gît au contraire à penser plus profondément ce que tout le monde pense, à dégager avec une netteté puissante ce que tout le monde a plus ou moins vaguement dans l'esprit.

Mais n'est-ce point là le talent même, et l'orateur est-il bien avancé quand il s'entend dire en d'autres termes : Soyez un homme de talent?

Oui sans doute, l'originalité bien entendue fait le talent et quelquefois le génie. Mais elle a ses degrés, et à bien l'entendre, l'esprit le plus modeste se rend capable d'y

arriver pour sa part. S'il est ordinaire, est-il obligé d'être commun? Donnez-lui la claire notion de l'originalité véritable, et il dénouera, il étendra ses aptitudes, il se trouvera des puissances qu'il n'eût jamais soupçonnées. Qu'y faut-il donc après tout? Le travail de la réflexion poussé vigoureusement d'après une direction exacte. Le moyen est sûr, et il n'y en a pas d'autre pour qui veut élever sa parole, si simple soit-elle, au-dessus de la vulgarité, du terre-à-terre; c'est — qu'on souffre le mot — à prendre ou à laisser. Je suis commun, froid, pâle, impuissant, pour tout dire, si je suis superficiel, et je reste superficiel tant que je ne me résous pas à la réflexion courageuse, au saint labeur de la méditation. Mais encore où l'appliquer? A l'objet et à l'auditoire tout ensemble. Enrichissons-nous de doctrine, pénétrons plus avant la matière de notre prédication actuelle et les pensées vont jaillir. Ne composons jamais sans nous mettre en face de l'auditeur et nous transformer en lui. Entrons dans son intelligence, évoquons ses idées courantes, les habitudes de sa vie, les spectacles familiers qui l'entourent. Allons chercher là ce trésor de moyens termes, d'analogies, d'allusions, dont nous composerons nos développements et notre style. Voilà comment on se fait original et voilà qui est possible à tous, au curé d'Ars comme à Bossuet.

II

Action sur l'imagination, la sensibilité, la volonté. — Respect pour l'équilibre naturel des puissances de l'âme. — A cela près, que le prédicateur ait de l'imagination, qu'il soit poète. — Qu'il ait de la sensibilité et la montre. — Sensibilité dans le mouvement oratoire et dans la continuité du discours. — L'onction, ce qu'elle est, ce qu'elle n'est pas. — Action sur la volonté, triomphe de la parole. — Il y faut un patient effort.

Toutefois la victoire de Dieu ne se termine pas dans l'intelligence; la volonté est la position décisive que notre parole doit assaillir et emporter, mais en traversant l'imagination et la sensibilité comme des intermédiaires communément indispensables. Convaincre et déterminer, faire voir

et faire vouloir, tels sont les deux points extrêmes de la stratégie apostolique et déjà de toute éloquence vraiment et sérieusement populaire. D'ailleurs la nature de l'homme étant donnée, il est nécessaire de peindre pour achever la conviction et d'émouvoir pour obtenir la résolution finale. Couleur et chaleur, image et sentiment, action directe sur l'imagination et le cœur : moyens de haute importance, conditions normales du triomphe, mais qui ne sont pas le triomphe même et qu'il importe de maintenir à leur rang de conditions et de moyens. Dieu garde le prédicateur de s'y tromper, de mettre là le but et le capital de l'éloquence, d'amuser l'imagination, d'amollir la sensibilité ou de la violenter en la remuant outre mesure ! Engagé dans cette route, il pourrait rencontrer l'effet, la popularité fausse, la vogue de quelques jours ou de quelques années ; il n'y trouverait ni les beautés vraies et profondes, ni le succès durable, ni surtout la puissance du bien.

Il est une hypothèse douloureuse, qu'il faudra sans doute écarter finalement comme une chimère, mais qu'il est bon d'évoquer un instant, parce qu'elle porte en soi l'indication d'un grave péril et marque la dernière limite d'une tendance où le zèle même peut nous entraîner.

N'entamons pas ici le procès de notre littérature ; avouons-en les mérites, ce sera de grand cœur. Mais ne nous dissimulons pas non plus le mal qu'elle a fait à l'âme contemporaine. Romantisme, fantaisisme, réalisme, naturalisme, tous ces noms des lettres émancipées couvrent une seule et même chose : au fond et comme dernier terme, une insurrection radicale des sens contre l'esprit ; mais tout d'abord et pour en venir là, une rupture dans la hiérarchie naturelle de l'âme, une prédominance malsaine des facultés inférieures contre la raison et la volonté. A force de tableaux criards, de mollesse sentimentale ou d'émotions violentes, on a exalté l'imagination et le cœur de la génération actuelle ; mais on les usait par là même et on leur ôtait le goût du raisonnable et du contenu. N'est-il pas vrai que, devant certains auditoires, si la parole du prêtre veut rester grave,

digne, mesurée, elle peut craindre d'être réputée incolore, froide, insipide peut-être? Et si, dominée par cette crainte, elle veut se mettre à l'unisson d'un certain goût moderne, où ira-t-elle ?

Imaginons qu'appliquant à faux le désir louable d'être de son temps et de parler aux contemporains leur langage, un prédicateur se fasse quelque peu romantique, réaliste, naturaliste d'allure et de style, c'est-à-dire qu'il exagère d'une façon habituelle et notable la part de l'imagination et du sentiment. Le voilà, lui, cet homme de Dieu, étrangement exposé à déchoir de son rôle, à envenimer une des plaies qu'il a mission de guérir. L'Église qu'il représente a-t-elle prétendu en faire un amuseur de l'imagination publique? L'a-t-elle envoyé pour troubler la santé des âmes, pour travailler à les affaiblir, à les démoraliser? Travail inconscient, la chose est trop manifeste, et la supposition contraire ne saurait entrer même un instant dans la pensée. Travail indirect et lointain, nous le voulons encore; mais quel homme de bon sens en pourrait nier la réalité?

Dieu merci! le bon sens n'est pas janséniste, il ne transformera jamais en attentat contre la morale un écart d'imagination ou même un pur excès de sensibilité. Mais il affirme, preuves en mains, que l'excès habituel, que la vie habituelle de rêve et de sentiment, est un premier désordre, un régime énervant qui prédispose les âmes aux faiblesses morales proprement dites, au sensualisme par-dessus tout, et il conclut de plein droit que développer ou entretenir cette vie en elles, c'est travailler à les démoraliser. Voilà, pour une grande part, l'œuvre des lettres modernes, on n'exagère pas de dire, voilà leur crime. Et maintenant supposons que, par exubérance native, par aberration littéraire, par entraînement de mode, par un faible secret pour la popularité facile et bruyante, un prédicateur se laisse engager dans cette voie. Est-ce de tout point impossible? Et si, ce qu'à Dieu ne plaise, la chose arrivait jamais, quelle responsabilité pour ce prêtre, sacré de Dieu médecin des âmes et devenu, si peu qu'on le suppose, complice de leurs

empoisonneurs ! L'imagination et la sensibilité contemporaines s'offrent bien souvent à nous dans un état d'exaltation contre nature. Et comment toucher sans précaution ces facultés délicates et maladives ? C'est bien ici qu'il faut entendre avec une ferme exactitude le devoir de se faire tout à tous, la nécessité de s'accommoder à l'auditoire. Donnons satisfaction à ses exigences légitimes, condescendons à ses faiblesses innocentes ; mais point de connivence, encore moins de coopération positive à d'autres faiblesses qui ne vont point sans faute ou sans danger. Aussi bien qui oserait soutenir que, pour se faire coloré, chaleureux, et par là même populaire, il puisse être nécessaire ou même utile de violenter la nature de l'homme et celle des choses, de sortir de la mesure et de prendre congé du bon sens ?

Or nous ne mettons pas d'autres barrières aux élans des puissances mitoyennes de l'âme. Restez homme, c'est-à-dire raisonnable, usant de l'image pour achever la pensée et du sentiment pour déterminer la volonté souveraine. Restez homme de Dieu, restez prêtre, honorant trop la foule pour l'amuser, et ne cherchant à lui plaire que pour la gagner à Jésus-Christ. A cela près, ayez l'imagination vive, splendide, enchantée, l'imagination de Bossuet, de Chrysostome ou d'Isaïe. Ayez la sensibilité mobile, ardente, expansive, l'âme souple et tressaillante de Lacordaire, d'Augustin ou de Paul. Saisissez-nous par la peinture, emportez-nous dans un mouvement irrésistible : rien de mieux.

Et pour ce qui est de l'imagination, qui ne la voit nécessaire ? Je dois parler à celle de l'auditeur, et comment, sinon en déployant la mienne ? Il me la faut donc prompte, brillante mais précise, capable de jeter çà et là quelques tableaux qui reposent l'intelligence, mais sans cesser de l'instruire, capable de voir nettement et de faire voir de même la nature, l'homme, la vie, les faits bibliques, l'Homme-Dieu ; capable surtout de colorer le détail continu de la pensée, de donner aux abstractions un vêtement diaphane, ou mieux, de les incorporer dans des analogies sensibles, qui les font agréer de l'esprit en les peignant presque aux yeux. Sans

tout cela, je puis être un docteur, un théologien; mais un orateur et un prédicateur jamais.

Et pourquoi ne serais-je pas poète? Disons mieux, qui peut me dispenser de l'être? Éloquence et poésie se touchent de près, elles se compénètrent plutôt. Mais, où chercher ma poésie, l'aliment de mon imagination? Dans la nature observée, dans le spectacle bien entendu de la vie, dans mon propre cœur étudié aux lumières de l'expérience et de la foi. Mais encore, à qui demander l'exemple qui féconde et qui inspire, l'influence contagieuse qui éveille l'imagination native et dégage le poète que je porte en moi comme tout homme? A la Bible, aux Prophètes, à Bossuet, beaucoup plus qu'à Chateaubriand ou à Lamartine. Cherchons la couleur et la beauté dans la région des réalités sensibles, signifiantes, expressives de la vie morale, puissante et pure, non dans les vagues espaces du rêve, où l'on récolte surtout des sensations. Faisons-nous poète de cette manière et à cette école. Encore ne le serai-je qu'après avoir été théologien et pour devenir apôtre. Que ma poésie fleurisse de la doctrine et fructifie en résolutions chrétiennes. Que l'imagination m'aide à fixer le vrai dans les intelligences, à préparer le règne du bien dans les volontés [1].

Or, la sensibilité mise en jeu, l'émotion profonde et saine fera plus encore pour ce résultat, pour ce dernier triomphe de la parole sacerdotale. Professeur de doctrine sacrée, mais

1. On peut se demander par occasion s'il convient de citer les poètes, et dans quelle mesure. Saint Paul a bien rappelé devant l'Aréopage un hémistiche d'Aratus. Que la parole de Dieu fasse le même honneur à d'autres poètes, anciens ou modernes, pourquoi non? Mais il va sans dire qu'elle usera d'eux sobrement et dignement, dans une intention bien supérieure à l'agrément littéraire. Elle les produira comme par surcroît, et les maintiendra au seul rang où ils puissent prétendre, non pas maîtres mais témoins, témoins parfois inconscients et révoltés contre leur propre témoignage. Il n'est pas d'ailleurs inutile de faire sentir que ce témoignage, fût-il voulu et sincère, leur est glorieux à eux-mêmes beaucoup plus qu'à la vérité. — Parmi les poètes contemporains, plusieurs ont exprimé d'une façon

avant tout et finalement apôtre, j'enseigne pour aboutir à entraîner les hommes dans la voie pratique du salut, et, leur nature étant ce qu'elle est, je risque trop d'échouer devant leur volonté, si je n'ai pas su toucher leurs cœurs. Mais ici encore je n'y sais qu'une méthode, c'est d'avoir moi-même un cœur plein de vie et de flamme, une sensibilité prompte, puissante et réglée dans l'intérêt même de sa puissance. Il me faut un cœur d'homme, un cœur de prêtre, le cœur même de l'homme parfait et du prêtre souverain, Jésus-Christ. Là gît le dernier secret de la communication, de la popularité, de l'action sur les âmes. On ne les mène pas à coup sûr et constamment sans les émouvoir, et l'émotion ne se détermine pas par raison démonstrative, ni ne s'impose par injonction, ni ne s'obtient par prière; elle court d'une âme à l'autre, de mon âme à celle de l'auditeur, par une contagion quelquefois mystérieuse, mais réelle et passée en axiome oratoire. J'ai besoin d'émouvoir, et je n'émeus point sans paraître ému, et je ne le parais point longtemps sans l'être.

Cette sensibilité, qui doit être en nous toujours vivante et jeune, a-t-elle dans le discours une place marquée pour se produire? Oui et non, selon qu'on voudra bien l'entendre.

Il va de soi qu'elle se déploie avec plus de liberté dans certains passages, dans le mouvement oratoire qu'elle anime, qu'elle crée plutôt. Qu'est-ce en effet que le mouvement ora-

quelquefois poignante ou le regret de la foi volontairement perdue ou l'obstination désespérée de l'orgueil qui la rejette, et l'apologétique ne pouvait manquer d'en faire son profit (voir Mgr Baunard, *le Doute et ses victimes*). Quelles ressources pour le conférencier habile dans ces aveux, dans ces cris de douleur, de désespoir, de colère! Quel parti à tirer, par exemple, de l'Espoir en Dieu de Musset, voire même de telle page blasphématoire de Mme Ackermann! (*Poésies philosophiques.*) — Mais, nous venons de le faire entendre, c'est œuvre de conférencier plutôt que de sermonnaire. On conçoit que des documents de cette nature soient amplement cités et commentés devant une assemblée d'élite; on le conçoit moins dans la prédication ordinaire et devant un auditoire mêlé.

toire, et quels éléments le constituent ? Il n'y suffit point assurément d'enfler la voix, de précipiter la diction et le geste. Il y faut l'expansion, ou, si l'on veut, l'explosion quelque peu prolongée d'un sentiment vif de l'âme. Le mouvement n'est pas autre chose ; c'est l'assaut directement livré par la sensibilité de l'orateur à la sensibilité de l'auditoire. Le mouvement ! préoccupation souvent excessive ou inhabile des débutants ou des curieux d'effet. Où le mettre ? Non point certes partout, ce qui reviendrait pratiquement à le détruire. Non pas même à poste fixe, à la conclusion de chaque point par exemple, comme le *fortissimo* de rigueur qui termine une symphonie. Pas de convenu, pas de routine. Laissons-le naître du sujet, grandir lentement et s'amonceler comme l'orage, puis éclater à son heure, suivant le cours des choses et la marche naturelle de la passion. Sachons le prolonger pour en assurer la force et l'arrêter à temps pour ne point fatiguer ni violenter l'auditeur. Sachons surtout le préparer avec une lenteur patiente. Le mouvement n'est jamais plus victorieux que lorsqu'il arrive à pas invisibles, que lorsqu'il soulève l'âme et l'emporte sans qu'elle puisse marquer le moment où on a commencé de la saisir.

A dire vrai, ce que nous appelons mouvement n'est que le passage où il se fait plus impétueux et plus manifeste. Dans un sens bien réel, le mouvement est partout. Le discours ne se précipite que par moments, mais il faut d'ailleurs qu'il marche sans cesse. La sensibilité oratoire a ses élans passagers, ses poussées magnifiques et nécessairement courtes ; mais si elle se tient le plus souvent dans un calme relatif, il ne lui est jamais permis de s'endormir tout à fait. C'est que, dans l'auditeur, le cœur veut agir, il veut être satisfait comme tout le reste, et il le veut constamment. Nous avons admiré chez les maîtres cette chaleur sourde et continue, courant dans les veines du discours et préparant avec une puissance irrésistible les grandes éruptions qui embrasent tout. Voilà bien en effet la meilleure garantie de l'efficacité des mouvements et capable quelquefois de les suppléer eux-mêmes. Donnez-nous un discours pénétré,

sans plus, de cette émotion courante mais mesurée, de ce pathétique incessant mais indirect. Il agira bien plus sûrement que ne pourraient faire des éclats de véhémence abrupte. Observons d'ailleurs que tout sujet s'y prête, si abstrait soit-il. Dans l'exposition la plus sévère, l'âme de l'orateur trouve bien à se faire jour; elle y met, à défaut d'autres, la sainte passion du vrai, la ferveur, la charité, le zèle. Si elle n'a point échauffé le style, elle transparaît au moins dans le débit, car c'est elle qu'il exprime et non les objets énoncés par la parole. Principe capital en fait d'action oratoire et suffisant à lever l'objection qui pourrait naître de l'aridité de la matière.

La langue sacrée a fait un nom spécial à cette ferveur continue qui doit animer la parole du prêtre, style et débit. C'est l'*onction*, métaphore juste et noble, tout d'abord appliquée à la grâce, à l'Esprit-Saint lui-même, et dont il faut maintenir la vraie valeur. L'huile est douce, mais en assouplissant elle fortifie. La grâce est suave, mais elle pousse aux actes virils. Tout de même, l'onction de la parole sacerdotale est à la fois douceur et force; elle garde jusque dans la véhémence un fond de suavité engageante, mais par contre elle ne s'embaume de suavité que pour aviver les énergies de l'âme; elle a en égale horreur la dureté et la mollesse, car elle est au fond la charité même et rien de plus. Et voilà bien l'accent propre de la chaire; il est ferme, mais d'une fermeté pleine d'amour; il est tendre, d'une tendresse parfois infinie, mais toujours pure et vigoureuse, tendresse de la vraie mère qui caresse son enfant pour l'élever, et qui ne le flatte pas pour en jouir.

L'onction réprouve, elle exclut l'âpreté, l'amertume, la violence, le fracas, toutes ces contrefaçons de la force qui sont en réalité de grandes faiblesses, faiblesse à gouverner le tempérament, faiblesse à dominer l'amour-propre et l'irritation de l'impuissance trop bien sentie.

Mais l'onction véritable répugne bien plus encore à ce qui la contrefera elle même. Elle n'a rien de commun avec la mollesse fade, avec la sensibilité prétentieuse, tranchons le

mot, avec la *sensiblerie*, partout misérable et rebutante, mais vraiment écœurante chez celui qui parle au nom de Dieu. Hélas! la tentation n'est pas impossible. L'attendrissement est assez à la mode; à la suite du pauvre grand poète Lamartine, bon nombre d'hommes ont adopté cette pose, ils ont fait gloire d'être sensibles et jusqu'à l'excès, gloire d'être, dirons-nous, femmes? — non, mais efféminés, ce qui est bien pire. Aberration pitoyable de la vanité qui se soufflette elle-même en rêvant de se faire honneur. Dieu en préserve du moins ses prêtres! Dieu tienne à jamais éloignés de la chaire sainte cette afféterie rebutante, ce genre éploré, ce parti pris d'émotion à tout propos, qui ferait du discours un gémissement sans fin, et mettrait des larmes jusque dans le signe de croix! Ridicule amer, et ici bien plus périlleux qu'ailleurs. Le prêtre est homme partout, mais en chaire il est Jésus-Christ même et il doit honorer le type divin qu'il représente. Or Jésus-Christ Notre-Seigneur fut doux comme l'agneau, tendre jusqu'aux larmes, aimant jusqu'à la limite du possible, *in finem;* mais en dépit des travestissements quelquefois blasphématoires que lui inflige la fantaisie moderne, le Maître n'a jamais été mielleux, doucereux ni mou. Voilà qui nous ôterait le droit de l'être, quand même le bon sens et la dignité n'y suffiraient pas. Et qu'y pourrions-nous perdre? Quelques applaudissements équivoques peut-être et largement compensés par le dégoût des gens sérieux. En tout cas, ce n'est point en amollissant la sensibilité de l'auditeur qu'on arrive à déterminer sa volonté, en quoi réside pourtant le vrai triomphe de l'éloquence, le seul enviable même pour l'orateur profane, pour nous à plus forte raison.

Car nous l'avons dit et c'est le moment d'y revenir avec une insistance décisive. Pourquoi prêcher? Où va la parole du prêtre? Où doit aboutir en dernier lieu tout son effort et jusqu'à son enseignement le plus sévère? A produire une impression, un effet quelconque? Non. — A remuer les nerfs? Non. — A soulever l'enthousiasme? Non. — A toucher, à émouvoir, à tirer des larmes? Non, pas même. On peut se convertir sans pleurer; bien plus aisément peut-on pleurer

sans se convertir. Quand saint Augustin, parlant contre certains jeux barbares, s'inquiétait d'abord d'être applaudi, puis bientôt se rassurait en voyant couler des larmes, c'est qu'il y trouvait la promesse d'une résolution prochaine; autrement sa confiance eût été prématurée.

Toucher, émouvoir, faire pleurer, tout cela est d'ordinaire le moyen le plus approchant du but, le préliminaire immédiat de la victoire, ce n'est ni la victoire ni le but lui-même. Le but est de faire vouloir pour faire agir. Principe incontestable à qui met la vertu, la conversion, où elles sont en effet, non dans le sentiment, mais dans la détermination qui pousse droit aux actes. Principe fécond et pratique où se mesure tout l'emploi des ressources oratoires et notamment tout l'usage à faire de la sensibilité. Principe large ou plutôt vaste : on ne l'applique pas sans beaucoup d'attention et de tact; il y faut la souplesse et l'énergie. Du moins tant qu'on y reste fidèle, on se tient dans le vrai de la nature comme du ministère. Que si, manque de talent supérieur, on n'arrive pas à servir les âmes autant qu'on le voudrait, on est d'ailleurs assuré de ne pas leur nuire, malheur inévitable pour l'orateur dont tout l'effort n'irait qu'à remuer la sensibilité.

Faire vouloir est le dernier terme, le fruit pratique de la prédication envisagée dans son ensemble, comme aussi de l'œuvre totale de chaque orateur. Pouvons-nous l'exiger, l'attendre de tout sermon pris à part? Question déjà posée en d'autres termes à propos des conclusions morales et déjà équivalemment résolue. Non, la conversion, la pénitence immédiate, la correction efficace de tel ou tel défaut, ne peuvent se trouver au bout de chaque discours. Du moins faut-il qu'après chaque discours, la volonté ait fait un pas du côté de Dieu, ne fût-ce que par le désir de le mieux connaître ou par l'acte de foi, qui n'est pas acte de la seule intelligence. Voilà comment le discours chrétien n'est jamais une leçon pure; dans ce sens et dans ces limites, rien ne le dispense de faire vouloir.

Et le moyen? Pour le dire, il faudrait résumer ici toute la

haute et saine rhétorique. Après tout, dans ces études, dans ce chapitre en particulier, que faisons-nous autre chose ?

Voulez-vous agir sur la volonté ? Le premier point est de saisir l'intelligence. Les velléités peuvent naître d'une impression ; les résolutions profondes et vigoureuses ne sortent jamais que d'une conviction au moins égale. Donc, pour me résoudre, attachez-vous d'abord à me convaincre, à mettre toute ma raison du parti de Dieu contre ma volonté perverse ou molle. Cela fait, ou mieux en faisant cela, ne cessez de parler à mon imagination, de me rendre la vérité sensible et frappante. Par l'expansion mesurée mais continue de votre cœur, commencez, dès le premier instant, à solliciter le mien ; préparez ainsi les grands efforts que vous tenterez contre lui dans la suite et une fois l'heure venue. Ne craignez pas ce lent travail des approches, ce patient effort d'exposition colorée et chaleureuse. Erreur que la préoccupation empressée du mouvement. Erreur contre nature que d'estimer l'enseignement chose froide en elle-même et de l'abréger au bénéfice prétendu de l'émotion. Quel capitaine lança jamais ses troupes à l'assaut de murailles intactes ? Quel orateur, s'il connaît l'âme, se jettera tout d'abord sur la volonté des écoutants comme pour l'emporter de haute lutte ? Là est le faible de nos impatiences modernes, de nos habitudes précipitées et fiévreuses. En brusquant l'émotion, nous la rendons vaine ; l'âme plie sous le torrent qui passe, mais elle se relève bien vite, et nous n'avons rien gagné que de l'étourdir un moment. Loin de nuire aux sentiments, la conviction est seule capable de les faire sérieux et durables. Loin de tarir les larmes, le profond ébranlement de l'esprit suffit quelquefois à en ouvrir la source ; en tout cas, il les garantit de l'illusion : larmes de l'âme et non point des nerfs, larmes qui comptent dans la vie, parce qu'il en sort autre chose que le plaisir demi-sensuel d'être ou de se croire ému.

Suivez cette marche tracée par la nature même : éclairez-moi, convainquez-moi, pénétrez-moi d'une chaleur constante et progressive, ébranlez-moi jusqu'au fond, avant d'essayer

les grandes impulsions et de frapper les grands coups. A ce compte, vous aurez fait tout ce que peut la parole humaine. Je résisterai peut-être, car il faut bien s'en souvenir, la parole est ici de toute impuissance. Vouloir au sens de Dieu et à l'encontre du mal est œuvre surhumaine où l'éloquence n'est qu'un instrument de tout point inhabile. Et cependant c'est l'instrument que la Providence a daigné choisir. Il vous faut en user comme si vous n'attendiez rien que de lui-même, et nous en avons rappelé l'usage seul légitime et seul naturel.

III

De l'action à exercer sur l'âme contemporaine. Quelques détails. — De la réconciliation du monde moderne avec le christianisme. — État ou péril de l'intelligence contemporaine, — de l'imagination, — de la sensibilité, — du caractère. — Quelles ressources nous restent. — Diverses catégories : l'incrédule ; — le croyant, ses mérites et ses difficultés ; — les personnes pieuses. — Enseigner la doctrine et pousser au surnaturel pratique.

En tout ce qui précède, on a retrouvé surtout l'art de toucher les éternels ressorts de l'âme. Rien de cela qui ne s'applique à l'homme de ce temps, puisqu'il est homme ; et de plus, on aura noté au passage bien des traits qui ne concernent que lui. Essayons pourtant de les compléter. Etudions quelques-unes des difficultés ou des conditions particulières de l'action à exercer par notre parole sur ceux dont nous répondrons à Dieu.

N'y aurait-il point dès l'abord quelque profit à écarter une formule assez tristement célèbre ? On a prêté, de temps à autre, à tel prédicateur en évidence le dessein d'opérer la réconciliation entre le christianisme et le monde moderne. Programme étrange, inacceptable, dans ces termes du moins. Avec une prétention qui ferait sourire, celle d'entendre les besoins du temps mieux que personne, mieux que l'Église peut-être, n'impliqueraient-ils pas en outre pour la vérité divine je ne sais quelle compromission humiliante ? Ne la montreraient-ils pas traitant de puissance à puissance avec l'homme et ses pensées d'un jour ? Un chrétien illustre

et qui aimait son temps, Montalembert, a dit dans son plus beau discours : « L'Église réconcilie, elle ne se réconcilie pas[1]. » C'est précisément qu'elle représente la vérité immuable, inflexible.

Mais d'ailleurs, combien d'équivoques dans la formule que nous rejetons en passant ! Que veut dire cette réconciliation prétendue ? La conversion du monde moderne, son retour au christianisme ? A la bonne heure. — Un traité, une manière de concordat fondé sur des concessions réciproques ? Voilà qui révolte le bon sens et la foi.

Et puis, qu'est-ce que le monde moderne ? Les âmes contemporaines ? A merveille ! et puissions-nous les rendre toutes à Jésus-Christ ! Encore ne les lui rendrons-nous que par une série de conquêtes individuelles et non par une sorte d'entraînement général, comme une assemblée dont on enlève le vote. Mais si le monde moderne signifie l'esprit moderne, prenons garde. Nombre de gens s'efforcent de prouver — et ils ont pour eux quelques vraisemblances — que le fond, que le capital de l'esprit moderne, c'est bien moins la prédilection pour une forme politique, la démocratie par exemple, que le naturalisme, l'adoration de l'homme, en un mot l'antichristianisme radical. Avant de rêver une conciliation, au moins faudrait-il écarter cette hypothèse. On ne réconcilie pas la maladie avec la santé, la mort avec la vie.

Arrière donc les formules équivoques, parlons français et chrétien. Nous aimons les âmes contemporaines, jusqu'à leur sacrifier tout, hormis la vérité seule capable de les sauver en nous sauvant nous-mêmes. Nous prêchons et nous vivons pour les garder ou les rendre, en les changeant s'il le faut, à Jésus-Christ qui ne change pas.

Et dans quelles dispositions les trouvons-nous à cet égard ? A quelles résistances peut se heurter notre zèle, mais aussi quelles ressources lui sont offertes et comment

1. Montalembert. Discours sur les conditions du retour de Pie IX à Rome (Assemblée législative, 19 octobre 1849).

les mettre en œuvre? Ni complaisance ni pessimisme : voyons les choses au vrai, s'il plaît à Dieu.

Voici d'abord l'homme moderne, le Français moderne, pris dans la moyenne des classes lettrées ou demi-lettrées. Quel est-il, ou du moins quel est-il menacé d'être? Dans quelle atmosphère intellectuelle et morale est-il plongé? Ainsi posée la question appelle une réponse qui pourra convenir au grand nombre sans faire injure à personne.

Or cette réponse a un côté triste, mais qui s'impose et qui n'est pas, après tout, pour décourager.

Où en est l'intelligence contemporaine quant aux questions suprêmes, aux vérités directrices de la vie? Là se rencontrent bien des traits affligeants. C'est d'abord le manque de savoir. On sait un peu de tout, rien ou presque rien du capital; parfois même on a d'admirables connaissances, mais on ignore ou l'on relègue formellement hors de la science l'objet souverain de la connaissance humaine[1].

C'est le manque de principes, de logique aussi. La discussion est souveraine, mais qui sait discuter? On a sécularisé

1. Lamoricière écrivait au P. Gratry : « J'ai fait mes humanités, y compris ce qu'on nomme la philosophie. J'ai passé deux ans à l'École polytechnique; j'y ai travaillé en conscience à l'étude des sciences exactes et quelque peu à celle de leur philosophie. Quant à la théologie, je n'en sais pas un mot. Il y a trente-quatre ans, combien peu, hors des séminaires, savaient autre chose que le nom de cette science! » — Il disait encore à un religieux : « Nous périssons par la médiocrité. Il n'y a plus de base, il n'y a plus d'études ni philosophiques ni théologiques. Les savants du dix-septième siècle étaient des géants, parce qu'ils étaient philosophes et théologiens; les savants du jour ne sont que des pygmées. Ils ont de la science en l'air. Ils sont mathématiciens, physiciens, chimistes, avocats, médecins, historiens, publicistes, mais ils ne sont pas de grands savants. Ils n'ont pas la science comparée, la science centrale. » — Il ajoutait, parlant de lui-même : « J'ai étudié toutes les sciences, excepté la première. J'ai manœuvré à l'arrière-garde, et j'ai oublié l'avant-garde. J'ai examiné les effets, et j'ai oublié la cause. Aussi je travaille de toute l'énergie dont je suis capable à remettre de l'ordre en moi et dans mes études, et je reconquiers la vérité peu à peu, comme j'ai conquis autrefois une position militaire, de haute lutte. » (Cité par Mgr Baunard, *la Foi et ses victoires*, 1re série.)

la philosophie, elle en est morte et cela devait être; on a dédaigné le syllogisme, et l'on s'est rendu à peu près incapable du raisonnement.

C'est encore le manque de ressort intellectuel, d'ardeur pour la vérité, souvent même de foi en son existence. *Quid est veritas?* Scepticisme, hégélianisme d'instinct chez des gens à qui le nom de Hegel est peut-être inconnu : goût des opinions flottantes et de l'à peu près en toutes choses, frayeur étrange de l'absolu, du tranché, du catégorique; fruits nécessaires du pêle-mêle des doctrines et de cette licence de tout dire que nous appelons naïvement liberté de penser.

C'est encore le manque d'indépendance intellectuelle, la servitude humiliante devant l'opinion. L'opinion maîtresse irresponsable, impersonnelle, dont le joug s'impose à proportion qu'on rejette le seul maître qui est Jésus-Christ.

A toutes ces faiblesses de l'esprit contemporain ajoutons le trait qui les achève, une immense infatuation de la science. La science est pour le grand nombre le nom nouveau de l'éternelle idole d'orgueil qui s'appela jadis la gnose et plus tard la philosophie. N'est-ce pas, d'ailleurs, un dogme chez les affranchis du dogme, qu'elle est l'irréconciliable ennemie, l'antithèse radicale de la foi? Chose lamentable, piège que le sens chrétien n'hésite point à nommer infernal. Occupée, nourrie par d'admirables découvertes, la curiosité de l'esprit se distrait et se dégoûte des vérités essentielles. On a de merveilleuses parties de la science, et l'on s'en contente jusqu'à perdre l'idée même de la science une et complète, ou à la rejeter comme une chimère. En même temps, à l'exemple des doctes et sur leur parole, les ignorants mêmes, les simples, — simples d'esprit mais non plus de cœur, — prennent leur part de l'infatuation commune. Combien adorent l'idole sans avoir jamais touché le seuil de son temple! Combien d'ouvriers sans lettres tiennent aujourd'hui pour certain que la science a tué le christianisme! On peut bien dire d'elle, comme Bossuet de la liberté, que

la foule suit en aveugle pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Trop souvent la science pure n'est qu'enflure pour l'esprit, la science appliquée n'est qu'aliment pour le sensualisme. Et qu'on ne nous accuse pas plus de la maudire que de la méconnaître, soit dans ses applications, soit en elle-même. Comme toutes les grandes choses du temps actuel, nous voudrions seulement qu'elle se laissât baptiser; nous voudrions donner à cette séduction magnifique un puissant contre-poids de philosophie rationnelle et de foi chrétienne. C'est précisément notre tâche, à nous, prédicateurs, et, pour nous mettre en état de la remplir, force nous est bien de sonder la plaie qu'a faite à l'intelligence des hommes du jour cette science émancipée de Dieu.

Nous avons déjà reconnu les maladies courantes de l'imagination et de la sensibilité : alternatives d'exaltation et d'atonie, besoin factice de l'excessif, du violent, de l'énorme, dégoût des impressions saines et mesurées. Et les volontés où en sont-elles? Comment fermer l'oreille à ce cri unanime qui dénonce l'abaissement du caractère? Est-ce que tout n'y conspire point d'ailleurs, et la débilitation des tempéraments et la mollesse de l'éducation première et les habitudes de la vie moderne tout orientée à la jouissance matérielle? Mais surtout comment les volontés seraient-elles plus vigoureuses que les intelligences ne sont bien assises? Le scepticisme moral fleurit du scepticisme doctrinal et s'érige avec lui en principe. Qui prend frayeur de l'absolu, qui abdique devant l'opinion l'indépendance de sa pensée, devient fatalement le courtisan de la force, du succès, du fait accompli; hésitant sur toutes les questions, il est prêt à toutes les servitudes : c'est la loi.

Voilà donc le côté sombre du tableau, et nous avons conscience de ne l'avoir point chargé à plaisir. Voilà les contagions régnantes et dont le croyant lui-même sent plus ou moins l'influence. Voilà, dans leur forme actuelle, les résistances que rencontre la parole sacerdotale. Y a-t-il d'ailleurs quelque chose qui fasse l'unité parmi ces douloureux symptômes? Oui sans doute. Rien en tout cela qui

ne soit l'indice et le châtiment du naturalisme, de l'émancipation de la nature à l'égard du surnaturel, de sa prétention à s'en passer pour se suffire à elle-même. Argument admirable et désolant tout ensemble offert à l'apologétique actuelle : on voit où l'homme tombe à proportion qu'il se détache de Dieu.

Mais si la prédication peut argumenter de ces misères, ce n'est que pour les guérir. Et ne faudrait-il pas opposer au compte des difficultés celui des ressources qui nous demeurent, de tous les points par où l'âme est encore saisissable et le sera toujours ? Nous l'avons dit et redit bien des fois au cours de ces études. Après tout, cet homme si furieusement assailli par des tentations sans nombre, si cruellement éprouvé par les influences les plus détestables, c'est toujours l'homme avec son indestructible nature, avec sa soif du vrai, du bien, du bonheur, avec son effroi du néant, avec son instinct d'une vie future, instinct rationnel et passionné tout ensemble, invincible d'ailleurs aux sophismes et aux paradoxes du faux courage. Autant de prises que l'âme nous laisse et qu'on ne nous ôtera jamais.

Cette âme malade est toujours l'âme naturellement chrétienne ; elle est encore l'âme baptisée, elle demeure capable de reconnaître et d'aimer le contact d'une âme sincère ; elle demeure toujours capable de la vérité, capable de Jésus-Christ. Cette curiosité ardente, universelle, véritable signe du temps, n'est pas fatalement condamnée à s'attarder parmi les questions secondaires. Qui empêche de la saisir et de la tourner vers le problème souverain ? N'est-ce point d'ailleurs par l'intelligence que doit commencer la cure ? N'est-ce pas le fond d'esprit qu'il faut travailler doucement à refaire par une affirmation plus ferme et plus lumineuse que jamais ? Que la lumière luise parmi les ténèbres, et les ténèbres ne refuseront pas toujours de la comprendre. Nous inclinerions à penser pour notre part que l'ignorance est ici le mal des maux.

Mais il est bon de particulariser. Après cette vue générale de l'âme contemporaine, venons aux grandes catégories

religieuses. A vrai dire, c'est l'incroyant surtout que nous figurions tout à l'heure, et tous les traits lui convenaient sans réserve, abandonné qu'il est sans défense à tous les souffles de l'esprit régnant. Que faire pour cette pauvre et chère victime ? Et d'abord comment l'atteindre ? Où aller la chercher ? L'incroyant ne fréquente guère nos églises, et la prédication, qui n'est pas tout le ministère apostolique, aurait grand tort d'oublier pour l'absent les fidèles qui sont là, réclamant la nourriture qui leur est propre. Et cependant nous ne pouvons pas plus faire abstraction de l'incrédule que lui consacrer d'ordinaire la grande part de notre effort. Il est là quelquefois, lui aussi, conduit au pied de notre chaire par le désœuvrement, par la curiosité, peut-être par la malveillance, mais peut-être aussi par un vague désir de connaître. Absent, quelque chose de nos discours peut aller jusqu'à lui. Des chrétiens qui nous écoutent il faut, la grâce aidant, faire autant de prédicateurs bien instruits à toucher délicatement cette âme souffrante et ombrageuse.

Apprenons donc tout d'abord à la traiter comme elle veut l'être. Elle a des préjugés : détruisons-les sans les heurter de front, le plus souvent sans les analyser même. Profondément ignorante du surnaturel, elle y voit la honte et la mort de la nature : montrons qu'il en est la vie et l'honneur. Elle tient la foi pour ennemie de la science : n'attaquons pas, ne déprécions pas la science. Il suffirait d'un mouvement d'humeur, d'une boutade mal contenue, pour éveiller des susceptibilités incurables. Bien plutôt mettons au jour selon nos forces les glorieuses relations de la science avec la foi.

Cette foi, l'âme incroyante hésite même à en reconnaître en nous l'existence. Nous juge-t-elle sincères, elle appelle notre conviction pur sentiment, enthousiasme, hallucination, sacrifice de la raison au cœur. C'est le lieu commun inventé pour Pascal et appliqué depuis à tout chrétien capable de raisonner quelque peu sa croyance. Il y a mieux à faire que de nous en indigner, mieux à faire que de com-

battre le soupçon par des protestations directes. C'est au calme puissant de notre parole, c'est à la profondeur grave de notre accent, qu'il appartient surtout ici de révéler notre âme, notre raison clairvoyante, instruite et jalouse de ses droits, d'ailleurs paisiblement fière dans la possession de la vérité. En tout, la modération doit faire la parure ou plutôt le complément de notre force. Modération parfois difficile, plus difficile au chrétien qu'au sceptique. Si l'homme ne croit à rien, ce n'est pas merveille qu'il ne se passionne guère. Si même il ne croit qu'à son orgueil, il reste vrai que l'orgueil, quand il est doué de quelque énergie, aime à jouer l'impassibilité hautaine, forme exquise du dédain. Mais la conviction et l'amour ne vont pas sans de généreuses colères en face de l'insouciance, de l'objection obstinée, des oppositions de mauvaise foi. Il faut pourtant que l'indignation se contienne, que la charité dominante la tourne en commisération et la tempère d'une patience infinie. Que si le zèle s'indigne parfois à juste titre, ce ne peut être qu'à l'encontre des scandaleux de parti pris, des empoisonneurs de la foi publique, et sa véhémence ne ressemble jamais à une revanche de l'amour-propre irrité. En ce point, la vertu, l'humilité sacerdotale est une condition du triomphe, et par suite une loi de notre éloquence; avec elle seulement on a chance d'ébranler les préjugés. Le reste est affaire d'exposition et nous n'aurions qu'à répéter ici tout ce qu'on a lu à propos du dogme [1].

Est-il bon d'ailleurs, en traitant l'incrédule, de lui mettre pour ainsi dire le marché à la main, de lui proposer nettement le dilemme pratique où tout se résume : « Que préférez-vous ? Des incertitudes qui seront votre œuvre ou des certitudes qu'il faudra tenir de Dieu ? » C'est lui demander : « Qui domine en vous ? L'orgueil ou le désir du vrai et du juste ? » Question redoutable, trait de lumière peut-être pour une âme combattue entre le bon vouloir et la superbe du sens personnel; mais si l'on a lieu de craindre que la

1. 2e partie, livre Ier, ch. II, § 1.

superbe ne l'emporte, il y aura grande imprudence à trancher ainsi les positions. N'est-ce pas jeter la pauvre âme dans la révolte ouverte, lui donner l'occasion d'opposer à Dieu un refus formel et plus que jamais coupable? Combien fera-t-on mieux d'essayer sur elle l'efficacité surhumaine du nom, de l'idée vraie, de la claire connaissance de Jésus-Christ! Révélons Jésus-Christ à l'incroyance qui l'ignore ou le défigure. Si l'orgueil peut fléchir, ce sera devant l'humanité et la bénignité de notre Dieu Sauveur.

Et maintenant regardons le croyant moderne. Il est admirable quelquefois. Dégagé des étroitesses gallicanes et jansénistes, rentré dans le pur sens catholique, il se tient plus que jamais étroitement uni au centre infaillible de l'Église. Les besoins du temps, de nobles exemples l'ont formé à l'action charitable et militante, renouvelant sous mille formes pacifiques le mouvement de la Ligue, si pur à son origine et dans l'intention du grand nombre. Enfin le chrétien de nos jours a, croyons-nous, cet avantage et cette gloire, d'avoir mêlé plus intimement la religion à toutes ses habitudes d'esprit, même artistiques et littéraires, tandis qu'au dix-septième siècle, par exemple, un respect outré la maintenait dans une sorte d'isolement majestueux, mais un peu froid. Voilà peut-être les principaux mérites du catholique moderne, mérites que la prédication doit reconnaître et encourager avec amour, mais d'ailleurs, — il fait bon le dire, — avec cette sobriété délicate seule capable de garder à la louange sa dignité, sa valeur utile et même son prix. Par ailleurs le croyant ne peut échapper toujours aux influences de l'époque, et, pour l'en défendre, la parole sainte n'a pas trop de tous ses efforts. Quelles sont donc les dispositions fâcheuses qu'il lui oppose de temps à autre, suivant le tempérament ou les circonstances?

Nous le trouvons parfois attristé, découragé, scandalisé par les épreuves de l'Église et les insolents triomphes du mal. — C'est l'heure de le consoler en l'instruisant, en lui prêchant le vrai dogme de la Providence, le vrai mystère de Jésus-Christ triomphant par la croix et dans son huma-

nité personnelle et dans l'Église qui le continue. — Tout au rebours, quel mal ne lui ferait-on pas en nourrissant les espérances, les enthousiasmes frivoles qui alternent bien avec les abattements et les défaillances du courage ? On s'éprend d'un surnaturel de fantaisie, on s'attache éperdument à je ne sais quelles prophéties sans valeur certaine ; on rêve miracles, revirements inouïs, triomphes soudains et temporels de l'Église. Que dire à ces exaltés d'aujourd'hui qui seront les découragés de demain quand ils auront vu crouler leurs chimères ? La même chose qu'aux désolés et aux abattus. Disons-leur que la Providence a toujours été sobre de miracles ; que le grand triomphe de l'Église, sa grande victoire sur le monde, c'est leur foi persévérant sous l'épreuve et espérant contre l'espérance même ; qu'il faut lutter à notre poste et dans la fumée du combat ; nous reposant sur Dieu seul et sur ses oracles authentiques d'un avenir qui est pour Lui la gloire et pour nous le ciel. Pardessus tout, inculquons-leur sans relâche le sens chrétien et surnaturel qui manquait à saint Pierre, le sens de Jésus-Christ glorifié par l'humiliation et victorieux par la défaite. Ainsi empêcherons-nous l'imagination de prévaloir sur la raison chrétienne, les vues humaines sur la foi.

Tel catholique est plutôt irrité, aigri, porté à la défense du vrai par un mouvement d'humeur belliqueuse et d'impétuosité humaine, catholique de parti et d'opposition plutôt que de foi profonde et de dévouement surnaturel. — Prêchons-lui que Dieu réclame avant tout l'hommage pratique du cœur. Poussons-le à une vie personnelle plus fervente. Montrons-lui là une première suite logique du zèle et le premier triomphe à donner à Jésus-Christ.

Mais le péril redoutable entre tous c'est encore la langueur, l'affaiblissement sous toutes les formes. Le chrétien nous apparaît par moments humilié dans sa foi même, tenté de se considérer comme d'autres le considèrent, comme moins libre, moins fort, moins hardi que les émancipés qui l'entourent. — C'est alors qu'il importe de relever en lui la fierté de croire, de lui montrer ce que nous sommes, à la

suite de Jésus-Christ notre maître : la balayure du monde et en même temps la race choisie, le sacerdoce royal, la vraie élite de l'humanité. Nous l'avons vu et nous y reviendrons encore [1]. A notre sens, la prédication contemporaine a peu de thèmes où il lui convienne d'insister plus.

Trop souvent enfin la vigueur de l'âme est amollie et comme détendue par cette étrange antipathie pour l'absolu, le plus triste signe et le plus fâcheux peut-être du marasme intellectuel de notre siècle. Concessions à outrance, illusion de ramener les esprits en amoindrissant le vrai, tolérance doctrinale aussi folle et coupable en soi que la tolérance des personnes peut être charitable et sage, frayeur et irritation d'instinct à l'encontre des affirmations catégoriques et de la logique vigoureuse : tel est vraiment le mal de langueur où le chrétien est exposé. Comment l'en défendre ou l'en guérir ?

C'est pour la prédication l'heure de veiller plus attentivement sur elle-même, d'unir le plus pur esprit de la foi au plus pur esprit de la charité. Contre cette modération décevante, au fond inconséquence et faiblesse, il n'est que la modération véritable, entendez la force même contenue par la sagesse de l'amour. Il n'est que l'affirmation intégrale, répétée, patiente, d'une rigoureuse exactitude pour le fond, d'une inaltérable douceur pour la forme. Que le prédicateur s'échappe un seul instant, que l'âme languissante et ombrageuse puisse le prendre en flagrant délit d'humeur ou d'exagération réactionnaire ; c'en est fait, elle l'accuse d'intempérance, de fanatisme, et la voilà dispensée de l'écouter. Encore n'est-il pas sans exemple qu'elle l'en accuse en toute hypothèse et malgré la modération la plus méritoire. Qu'il soit du moins irréprochable, et pour cela qu'il redoute comme la plus fâcheuse des erreurs pratiques les chocs violents d'arguments, les provocations directes, les charges à fond sans nécessité actuelle, en tout le zèle aigre et nerveux, qui se flatterait

1. Voir livre Ier, ch. II, § 1. — Livre II, ch. I, § 1.

volontiers d'accomplir un grand devoir et d'honorer la doctrine, alors qu'il obéirait plutôt au besoin de pourfendre un adversaire et de le piétiner.

Au reste il s'agit moins de combattre directement la maladie que de refaire le tempérament du malade, la trempe du cœur et avant tout celle de l'esprit. Ce sera le patient chef-d'œuvre de l'enseignement ferme et cordial. N'attaquons pas, ne discutons guère ; souvent même ne dénonçons pas cette langueur, cette sorte d'anémie intellectuelle et morale, n'ayons pas même l'air de la soupçonner. Mieux vaut cent fois attacher peu à peu le fond de l'âme à Jésus-Christ et à l'Église. Le reste viendra de soi et le malade prendra conscience de son mal en constatant sa guérison.

Est-il superflu d'ajouter quelques indications pratiques à propos des personnes pieuses, des femmes pieuses en particulier? N'est-ce pas ici que la prédication, comme la direction même, a besoin de toute sa dignité, de toute son indépendance, mais aussi de toute son équité, de toute sa sollicitude? On peut être dupe de la piété illusoire, on a pu quelquefois du haut de la chaire aduler tristement la vanité féminine. Par contre, est-il impossible d'excéder en sens contraire? Quelques désenchantements, trop vite pris pour une expérience complète, ne pousseraient-ils jamais à une défiance injuste? Certaine qualification ridicule est vite lancée, lancée quelquefois à des âmes admirables. Pour le prédicateur, obligé d'office à voir plutôt son auditoire en beau, ce serait une fâcheuse disposition que la malignité soupçonneuse et caustique, prompte à s'égayer aux dépens de la dévotion peu solide, mal éclairée ou seulement gauche et maladroite. En tout cas, il demeure vrai que la piété des femmes a ses écueils : ignorance relative, plus de pratiques et de sentiments que de notions claires, prétention théologique facilement associée au manque d'instruction ; dévotion poétique et vaporeuse ; faux surnaturel et goût excessif du merveilleux. A l'encontre de tous ces inconvénients, la sécheresse et la raideur ne vaudraient pas mieux

que la complaisance. Que faire, sinon prêcher très solidement le dogme et la pratique, prêcher beaucoup Jésus-Christ, le vrai Jésus-Christ ?

Et n'est-ce point là qu'il faut en revenir toujours ? En vérité les besoins et les périls du catholique moderne se peuvent réduire à deux chefs. Il ignore ; donc enseignons, enseignons sans relâche. Enveloppé d'une atmosphère de naturalisme, il a mille peines à garder l'esprit surnaturel. Et quoi de mieux pour l'y affermir que de mettre en avant à tout propos ce qui ne sera jamais hors de propos, la personne même de Jésus-Christ ? Travaillons à créer dans l'âme croyante la familiarité pratique avec Notre-Seigneur, et cela par la fréquentation eucharistique, par la piété intelligente, par la dévotion solide et vraie au Sacré Cœur, c'est-à-dire avant tout par la rivalité, par la contention généreuse de courtoisie et d'amour avec Celui qui a tant aimé les hommes. Qu'importent les lieux et les temps ? Aujourd'hui comme toujours, Jésus-Christ seul a grâce et puissance. Par lui seul nous agirons sur les âmes, ou mieux encore tout notre rôle ne va qu'à lui donner l'occasion d'agir [1].

1. Si l'on pouvait tout dire, après avoir crayonné la physionomie de l'homme actuel, les traits saillants de l'incrédule et du chrétien moderne, il y aurait lieu à distinguer encore dans la foule croyante certaines nuances générales provenant de l'âge, de la condition de la profession ou de toute autre circonstance. Labeur infini et qui n'irait guère qu'à éveiller la réflexion, ne pouvant tracer d'avance toutes les règles pratiques. Toutefois, deux brèves observations semblent avoir leur utilité :

1° Il est trop évident que, pour s'accommoder à un auditoire mondain, le prédicateur n'a pas à se faire mondain lui-même. Un courtisan de Louis XIV disait au P. de la Rue : « Ne donnez pas dans l'écueil commun ; ne prétendez pas réussir en nous flattant l'oreille par un étalage de fins mots. Si vous allez par le chemin du bel esprit, vous trouverez ici des gens qui en montreront plus dans un seul couplet de chanson que vous dans tout un sermon. Ils se railleront de vous. Mais parlez-leur de Dieu vivement et prudemment, comme vous parleriez aux honnêtes gens de la ville. C'est ce qu'ils n'entendent point et que vous entendez mieux qu'eux ; par là vous serez leur maître

et ils vous respecteront. » (P. de la Rue, préface des *Sermons*.) — Par contre, en présence d'un auditoire populaire, on se tromperait fort de se croire obligé à la trivialité ou seulement au sans-gêne. Les plus simples ont parfois un sentiment profond de la dignité de la chaire et de la leur propre. En se mettant trop à l'aise, on risque de les offenser. (Voir l'abbé Mullois, *Manuel de la charité*.)

2° Le prédicateur est le débiteur de tous, et, pour faire honneur à son rôle, il est grandement à souhaiter qu'il affronte au besoin des auditoires très inégaux et des ministères très divers. Pourquoi redouter outre mesure la difficulté de s'accommoder aux exigences particulières de telle ou telle classe d'écoutants? Qui sait prendre et manier l'homme saura bien vite, s'il veut s'en donner la peine, quels ressorts particuliers il convient de toucher devant un auditoire de ville ou de campagne, de femmes ou de jeunes gens. Il va sans dire que la force des choses crée certaines spécialités, qu'elle partage les ministères suivant les aptitudes. Mais il serait fâcheux que ces spécialités devinssent exclusives, et nous plaindrions fort le prédicateur qui se croirait appelé uniquement à prêcher ou la conférence, par exemple, ou l'entretien aux personnes pieuses du grand monde. N'est-il pas bien désirable que tout prêtre puisse et veuille, dans l'occurrence, parler de Dieu à tout chrétien?

Mais si le zèle doit se tenir à la disposition et au niveau de tous les auditoires, par ailleurs le mieux n'est-il pas que les auditoires se divisent et se groupent en catégories homogènes? Il peut y avoir plaisir, et quelquefois même profit, à parler devant une grande assemblée; mais souvent, mais surtout dans les sujets de morale et de piété pratique, n'a-t-on pas chance d'être utile en prêchant dans une chapelle à cinquante auditeurs de même nuance, plutôt que dans la grande nef à une foule mêlée et disparate? C'est l'avis de Mgr Isoard, appuyé du célèbre sulpicien M. le Hir (Mgr Isoard, *De la Prédication*, ch. VIII). Sans entrer dans cette question, un peu étrangère à notre cadre, souhaitons seulement qu'on ne plaigne pas sa peine et qu'on ne s'estime pas amoindri quand on ne voit pas des milliers ou même des centaines de têtes inclinées sous sa parole.

CHAPITRE III

LES PASSIONS CHRÉTIENNES

Quand le Verbe, en s'incarnant, a voulu s'unir personnellement le cœur de l'homme, ce n'était assurément pas pour l'étouffer. Ainsi l'âme chrétienne, telle que la prédication doit travailler à la faire, n'est pas plus éteinte qu'elle n'est exaltée à faux et contre nature. Son état n'est ni la fièvre ni la mort ; c'est la vie, la vie saine mais intense et ardente. L'âme a discipliné ses passions, mais, à une seule exception près, elle les conserve toutes pour les appliquer à Dieu. Entendues au sens premier et philosophique, ces passions ne sont autre chose que les mouvements naturels de la sensibilité humaine. Mouvements indifférents par eux-mêmes, bons ou mauvais selon la direction reçue. Egarés sur un objet indigne ou seulement précipités outre mesure, ils deviennent autant de vices. Orientés au bien, gouvernés par la volonté raisonnable, ils sont la vertu même ou tout au moins les utiles serviteurs et comme les forces vives de la vertu. Parmi les onze passions maîtresses qu'ont énumérées les philosophes[1], une seule est incapable de ce beau rôle, c'est le désespoir proprement dit. L'Homme-Dieu a dû l'ignorer, mais il a connu et avoué toutes les autres, lui qui, pour plus de ressemblance avec nous, a passé par toutes nos épreuves hormis le péché.

Le titre de ce chapitre ne saurait donc étonner personne. Le surnaturel n'a pas seulement conservé, consacré même en les tournant à bien les mouvements de la nature. Sans les détruire ni les altérer dans leur fond, il les modifie et les surélève jusqu'à créer de véritables passions chrétiennes.

1. Amour, haine; — désir, aversion; — espérance, désespoir; — audace, crainte; — joie, tristesse; — honte.

Véritables passions, disons-nous, mais à condition de les bien entendre. Leur lieu propre et nécessaire n'est pas la sensibilité mais la volonté. C'est là, là seulement, qu'elles sont vertus et mérites, là qu'elles comptent devant Dieu et pour le ciel. La crainte, l'espérance, la charité, la pénitence, le zèle, ne sont point en fin de compte des émotions ou des affections du cœur, mais des dispositions, des énergies habituelles de la volonté résolue et agissante. Maxime capitale à rappeler sans relâche contre la calomnie d'une part et l'illusion de l'autre, toujours promptes à mettre la religion dans le sentiment.

Toutefois cette maxime laisse place à deux vérités qui justifient et autorisent le présent chapitre. Une fois établies dans la volonté, ces saintes dispositions tendent selon l'ordre de nature à se prolonger et à retentir dans la région des émotions sensibles ; la vertu tend à se faire passion. Inversement, pour la parole qui attaque l'âme par le dehors, nous l'avons vu, la stratégie naturelle est d'émouvoir afin de déterminer. Aussi la prédication s'efforcera-t-elle de créer la passion afin de préparer la vertu, de donner aux affections et dispositions voulues de Dieu toute l'ardeur imaginable, de les enflammer dans la sensibilité même pour les faire refluer de là jusqu'à la volonté souveraine et aviver d'autant les résolutions. Comme l'orateur profane, le prédicateur peut donc faire vibrer toutes les cordes de la lyre humaine ; mais il lui appartient en outre d'exciter certaines passions transcendantes, surhumaines par leur objet et par la grâce qui les inspire. C'est là une partie intégrante de son action sur l'auditeur, et l'étude abrégée que nous voudrions en faire amènera, croyons-nous, bien des observations d'une sérieuse utilité.

Lacordaire a vu dans la religion même, dans le désir invincible d'union à Dieu, une passion naturelle satisfaite par le seul christianisme[1]. Etudions, quant à nous, cinq dispositions principales à développer dans le cœur chrétien : la

1. Lacordaire, Conférences XXVI, XXVII, XXVIII.

crainte de Dieu, l'espérance, la charité, la pénitence et le zèle. Mais voyons tout d'abord et par manière de préambule, si la foi même ne devient pas, elle aussi, comme une passion, ou tout au moins comme la mère d'un sentiment vraiment passionné qui est une des meilleures forces de l'âme ?

I

La foi n'est point une passion, mais elle engendre après coup un sentiment passionné, complexe : — enthousiasme, — fierté, — joie humble. — Comment exciter tout cela?

Rigoureusement parlant, la foi n'est pas une passion, elle ne peut l'être ; elle ne réside pas dans la sensibilité, elle ne peut y descendre elle-même comme la crainte ou l'espérance; elle s'achève dans la volonté adhérant librement à la révélation sous la dictée suffisante de l'intelligence.

N'est-il pas vrai toutefois qu'elle engendre, par une sorte de fécondité naturelle et immédiate, certains mouvements de sensibilité qui lui demeurent connexes ; qu'elle tend à produire de vraies passions d'ailleurs utiles à émouvoir pour la compléter et l'affermir elle-même ; que, dans son développement normal et entier, elle devient une conviction à la fois ardente et profonde qui, en maîtrisant l'intelligence et la volonté, entraîne par un mouvement sympathique toutes les autres puissances de l'âme ? Or elle les entraîne dans deux directions opposées en apparence, vers deux sentiments qu'on estimerait incompatibles, mais qui, en s'alliant de fait, arrivent à créer une passion d'ordre composite, pour ainsi dire, un mélange singulièrement doux et fort de fier enthousiasme et d'humble joie.

L'enthousiasme de croire ! Il peut être sans mesure et demeurer pourtant sans péril. Car aucun de nos lecteurs ne s'y trompe : il ne détermine pas notre conviction, il ne la précède pas ; il en sort à titre de conséquence. Nous ne sommes pas des enthousiastes qu'un vertige d'admiration incline à recevoir aveuglément la doctrine ; nous sommes enthousiastes après avoir cru et parce que l'objet de notre croyance

mérite bien ce transport. La certitude de la révélation nous est rationnellement acquise ; notre âme y a librement adhéré sous l'influence de la grâce ; et alors, de plein droit et en pleine lumière, elle s'éprend d'une admiration passionnée pour l'objet même de la foi : splendeurs de Dieu, magnificences de l'ordre surnaturel, insondables richesses de Jésus-Christ ; — mais encore pour la certitude souveraine de cette foi, pour cette vérité si sûrement possédée malgré ses ombres ; — enfin pour les œuvres de la foi, c'est-à-dire pour la sainteté historique fleurissant de la foi depuis l'origine du monde. Et n'est-ce pas l'enthousiasme qui respire dans les pages enflammées de saint Paul aux Éphésiens, aux Colossiens, aux Hébreux ?

Or de cette admiration si bien fondée naît la fierté la plus légitime. Si chétifs que nous soyons par nous-mêmes, la foi nous fait entrer en partage de la lumière de Dieu, de la pensée même de Dieu. Nous sommes les vrais savants parce que nous savons Dieu ; les vrais penseurs parce que, sur toutes les questions capitales, nous pensons ce que pense Dieu ; les vrais libres penseurs parce que notre pensée n'accepte d'autre maître que Dieu. Sans nous surfaire le moins du monde, nous avons conscience d'appartenir à l'élite de l'humanité, à la véritable aristocratie des âmes constituée par la foi et par le baptême. Nous accusera-t-on d'orgueil ? Mais cette dignité supérieure n'est point notre conquête, nous ne nous targuons pas d'être, du moins entièrement et principalement, *fils de nos œuvres*, selon l'expression chère à la démocratie moderne. La grandeur dont nous sommes fiers nous vient de plus haut que nous. Mais en outre ce n'est point ici une caste fermée, et nous n'aspirons qu'à l'élargir jusqu'à y faire entrer l'humanité en masse. Orgueil à part, les aristocraties humaines sont obligées pour vivre de se faire plus ou moins étroites et jalouses. Si elles veulent demeurer l'élite, il faut qu'elles demeurent le petit nombre ; force leur est de se retrancher dans un isolement quelque peu superbe. Il n'en va pas de même chez nous. Il y aurait place pour tous dans la maison terrestre du Père commun

comme dans sa maison céleste, et le privilégié du surnaturel ne souhaite rien tant que de se donner des égaux. Sa fierté ne fait donc injure à personne ; mais, à cela près, elle peut et doit être sans bornes, d'autant qu'il n'est fier que de Dieu.

Car sa foi le laisse humble pour lui-même ; elle le fait humble bien plutôt. Et cette humilité est toute joyeuse. Pour qui sait la nature humaine et veut bien s'en contenter, c'est double joie de posséder le vrai et de se rendre justice à soi-même. S'il fait bon sentir ses avantages, ne fait-il pas bon d'ailleurs se mettre dans la vérité pratique, dans l'ordre, en confessant le bienfait reçu et la dépendance contractée ? Joie de la lumière possédée, joie de la source divine d'où elle rayonne sur nous, joie même des ignorances qu'elle nous laisse ou des clartés qu'elle ajourne aux révélations du ciel. Je sais des choses admirables, divines ; incapable que j'étais de les deviner, Dieu même a daigné m'en instruire. Mais il est par delà d'autres choses encore plus divines que j'ignore et qu'il me dévoilera un jour. En attendant, je jouis de savoir la vérité plus belle en soi que les parties que j'en possède et qui déjà suffisent à me ravir. L'orgueil peut opposer à tout cela l'humiliation, pour lui intolérable, d'avoir à la tenir d'un autre. Le droit sens de l'homme y trouve une joie à la fois humble et fière qui n'a point d'égale parmi les purs sentiments humains.

Et voilà une idée, une ombre de ce sentiment à part, de cette passion forte et généreuse qu'engendre spontanément la foi reçue et goûtée. Passion complexe, faite de paix et d'ardeur, d'assurance magnifique et d'intrépide élan pour agir. Voilà ce que la prédication doit travailler sans relâche à mettre au cœur du fidèle. Comment ? Nous l'avons dit à propos du dogme et il est superflu d'y revenir. Mais il ne l'était pas, croyons-nous, de rappeler encore une fois cet idéal. — Venons maintenant à d'autres sentiments qui sont plus directement et par eux-mêmes des passions proprement dites.

II

La crainte de Dieu. — Ce qu'elle est. — Ce qui l'amoindrit de nos jours : sentimentalisme, orgueil. Raison spéciale pour la prêcher hardiment, gravement, fortement. — De quelques sujets en particulier : le péché; méthode autoritaire, méthode démonstrative ; — la mort; — le jugement; — l'enfer.

La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse et comme la fille aînée de la foi. Les théologiens l'appellent servile, si elle est, non point basse et rampante, mais déterminée plutôt par le châtiment ; filiale, si elle a pour objet le péché même ; servile, si elle tremble de souffrir; filiale, si elle appréhende surtout de déplaire[1]. On le voit, ces deux impressions peuvent se rencontrer dans l'âme. La crainte filiale grandit avec la charité, et si la crainte servile décroît à proportion, encore ne cesse-t-elle pas d'être fondée, utile et digne de l'homme, étant selon le vrai de sa nature et des choses. Aussi la loi d'amour ne l'a-t-elle point abolie. Jésus-Christ victime de la justice divine enseigne la crainte aussi éloquemment que tout le reste. Sur la route du Calvaire c'est une leçon de crainte qu'il fait aux âmes dévouées qui le suivent. « Si l'on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on du bois sec? » La crainte est un don du Saint-Esprit, et l'Eglise nous apprend à le demander conjointement avec celui de l'amour[2].

Dieu est maître et il est père ; Dieu est terrible et il est bon. De là, pour l'âme chrétienne, une attitude analogue à celle que nous décrivions tout à l'heure en parlant de l'humble enthousiasme que donne la foi. C'est l'attitude d'un bon fils devant un père sérieux : crainte, mais surtout crainte de déplaire, unie à l'amour et se fortifiant de l'amour même ; d'autant plus attentive que le maître se montre plus père, d'autant plus aimante et confiante que ce Père infiniment

1. Saint Thomas, 2ª 2æ, q. 19, a. 4.

2. Sancti nominis tui, Domine, timorem pariter et amorem fac nos habere perpetuum... (Dominica infra octavam Corporis Christi.)

bon pourrait se montrer maître et maître terrible ; pour nous, sentiment de l'inférieur, du coupable gracié mais devenu malgré tout fils adoptif, héritier, participant du sang de la famille et de la nature même de Dieu.

Aussi longtemps que Dieu sera saint et l'homme pécheur, la crainte restera nécessaire et la prédication devra travailler à l'établir au profond des âmes. Qui l'en exempterait aujourd'hui ? N'est-ce pas au contraire chose plus que jamais opportune ? A considérer la tendance générale, voici, après l'excès janséniste, un excès tout opposé. Nos pères exagéraient volontiers la sévérité divine, et ce qui va se perdant parmi nous c'est le sens de la grandeur du Maître, de ses droits, de sa justice. La cause en est tout d'abord dans le sentimentalisme en vogue, inclinant à juger la crainte incompatible avec l'espérance et l'amour. En éducation, beaucoup s'imaginent que l'enfant s'attache d'autant plus qu'il respecte moins. En religion, plus d'un semble croire que, pour aimer Dieu, il faut cesser de le craindre. On se fait un christianisme idyllique, un Dieu miséricordieux jusqu'à la faiblesse ridicule et pitoyable, sorte d'aïeul sans dignité ni caractère, qu'un sourire désarme et dont une caresse a vite raison. Certes il est de foi qu'un soupir de contrition vraie balance et emporte une vie d'iniquités ; mais du moins ce soupir y est-il indispensable, et d'aucuns écrivent ou parlent, — non pas en chaire, Dieu merci ! — de façon à laisser croire qu'ils en dispensent. Or c'est là le point précis qui sépare le vrai du faux et l'adoration du blasphème. Supposons le repentir : aucune parole, aucune idée n'est capable d'exagérer, d'égaler même la divine miséricorde. Elle l'accueille toujours et d'ailleurs elle a prodigué les merveilles pour le préparer. Mais si le repentir manque, la miséricorde ne s'impose pas à qui la refuse, car elle est tout ensemble sagesse, dignité, sainteté.

Le sentimentalisme est donc pour beaucoup dans l'oubli de la crainte ; mais encore faut-il reconnaître l'influence plus ou moins avouée de l'orgueil humanitaire partout régnant. L'incrédule nie bruyamment les droits de Dieu, et il

arrive que, sans y prendre assez garde, le croyant les diminue. L'homme est si haut dans sa propre pensée, il s'estime naïvement si supérieur à ce qu'il fut jadis ! Comment concevoir désormais que Dieu puisse tant exiger et tant punir ? Ne semble-t-il pas qu'il doive se tenir infiniment honoré pour le moindre hommage rendu, pour la plus légère politesse que nous voudrons bien encore prendre la peine de lui faire ?

Voilà donc l'homme de Dieu mis en demeure. Il rétablira le vrai des choses ; il prêchera la crainte précisément parce qu'on l'oublie. Agir autrement serait une erreur profonde ou une faiblesse difficilement excusable et grandement funeste. Non, rien ne peut l'autoriser à laisser habituellement sous l'horizon les vérités redoutables, les fins dernières, la mort, le jugement, l'enfer éternel. Il n'a pas le droit de les abandonner au missionnaire, de les reléguer dans certains ministères spéciaux, dans les retraites par exemple. Que la prudence lui commande ici ou là de les déguiser sous une forme ou sous une autre, de les introduire incidemment et comme de biais : la chose est possible ; mais rien au monde ne le justifierait de ne les point rappeler fréquemment et hardiment.

N'insistons pas sur une obligation reconnue[1] ; venons au pratique, à la façon de traiter ces grands sujets.

A parler en général et sauf certaines dispositions exceptionnelles de l'auditoire, il importe de ne les pas effleurer, mais de les pousser à fond. Cela suppose une méditation approfondie, un trésor de pensées, de sentiments, de faits, lentement amassé dans l'Écriture, dans les Pères, dans les Ascètes, dans l'histoire des âmes, mais dans leur histoire la plus authentique. C'est qu'il ne s'agit point de faire peur de Dieu à l'imagination ; il s'agit de mettre la crainte de Dieu dans l'intelligence et par suite dans la volonté. Les oppositions, les défiances du rationalisme avoué ou instinctif, nous avertissent de maintenir ici, plus strictement que jamais, l'imagination et la sensibilité dans leur rôle d'inter-

1. Voir livr. I[er], ch. I, § 1.

médiaires et de servantes. En vérité, plus les choses sont terribles en elles-mêmes, plus il semblerait à propos de les exposer gravement, nous allions dire froidement, surtout devant une assemblée quelque peu instruite et blasée sur les effets oratoires. A tout le moins faut-il une exactitude rigoureuse, une entière solidité de raison, un choix sévère d'arguments, de récits surtout. En pareil lieu, quelle figure ferait la légende et par quel déplorable contresens pourrait-on s'aviser de l'y admettre? Quant aux descriptions et aux tableaux, c'est affaire de sagesse pratique et de proportion à l'auditoire. Mais devant les plus simples il convient de garder une sobriété grave; devant tous il est bon d'articuler nettement que, si l'imagination pèche en quelque chose, ce n'est que par défaut, par impuissance. De tels sujets veulent d'ailleurs une conviction plus que jamais transparente. Qu'on sente en nous la terreur sainte que nous prétendons inspirer. *Territus terreo*, disait éloquemment saint Augustin, et c'est là tout un programme pratique. Enfin, la crainte ne doit jamais aller sans l'espérance. Parmi les vérités les plus terribles, on ne manquera jamais d'évoquer le souvenir de Jésus-Christ. La croix bien comprise n'est pas pour atténuer l'appréhension des sévérités divines, mais elle la rend active et noble en la pénétrant de confiance et d'amour.

Parle-t-on du péché? Voici deux méthodes à balancer et à compléter l'une par l'autre. C'est d'abord la méthode historique, autoritaire si l'on veut. Quelle estime Dieu fait-il du péché? Comment l'a-t-il traité dans l'ange rebelle, dans le premier homme, en Jésus-Christ même devenu le pécheur type? L'heure n'est pas encore venue d'examiner, de travailler à concevoir, sinon à comprendre. Que l'esprit s'étonne ou murmure; voilà des faits, des faits indéniables à la foi; voilà ce qu'est le péché devant Dieu, devant Celui en qui sagesse, justice et bonté ne sont qu'une seule et même chose qui est lui-même; voilà qui est capable de faire trembler autant et plus que des raisonnements toujours faibles, toujours impuissants du moins à égaler la grandeur effrayante de leur objet.

Ce n'est pas qu'il faille les omettre; après l'autorité du fait, il est bon d'employer la méthode démonstrative, ou, pour mieux dire, explicative. Il faut remettre Dieu à sa place et l'homme à la sienne; il faut essayer de rapprendre aux oublieux la grandeur de l'un et le néant de l'autre, d'où ressort la folle insolence du péché. Mais prenons garde. Ne semblons jamais traduire la justice divine au tribunal de la raison humaine. Dieu est le Maître; ne le mettons pas en posture d'accusé. Faisons bien entendre à l'homme que, si des raisons trop décisives lui montrent son péché comme une bassesse criminelle, digne de toutes les hontes et de tous les supplices, par ailleurs il n'arrivera jamais à comprendre et à s'expliquer jusqu'au fond la justice divine. Elle est mystère comme l'amour divin, comme Dieu lui-même. Or, pour trembler devant elle, nous n'avons pas besoin de la pénétrer, de l'épuiser par nos conceptions. Il suffit de la voir à l'œuvre; c'est assez des lumières que la foi et la raison nous en donnent, lumières terribles et qui le deviennent encore plus quand on nous avertit que la vérité plénière va bien au delà.

La mort est la solde du péché, la plus visible entre ses conséquences. Lieu commun sans doute, mais pas plus usé que n'est perdue l'habitude de mourir. Qu'on le rajeunisse, à la bonne heure! C'est souhaiter qu'on ne le prêche pas d'une façon banale, à quoi servira beaucoup la liturgie, les prières des agonisants ou des funérailles, ainsi que l'histoire anecdotique rigoureusement vraie et prise de préférence dans l'âge moderne. Hors de là, il reste toujours possible de peindre à nouveau, même après Massillon, l'agonie du juste et celle du pecheur, mais à une condition. Il y aurait inexactitude et imprudence à présenter le remords et le désespoir visible comme l'accompagnement nécessaire et le signe caractéristique des morts impénitentes. Il en est d'effroyablement calmes. La foi s'en épouvante, mais elle n'y trouve aucun argument direct, aucun indice. Là comme ailleurs, c'est la coutume de la Providence de se montrer et de se cacher tour à tour.

Le réalisme est encore un écueil, et certes, pour tirer de la nécessité de mourir un effet de terreur salutaire, il y a mieux à faire que d'exciter l'horreur physique. Insistons plutôt sur l'horreur morale des séparations. Il est assez amer déjà de quitter les objets matériels qui faisaient l'ornement et comme le cadre de la vie, et cette amertume s'est trahie quelquefois d'une manière saisissante[1]. Combien plus de quitter ceux qu'on aime, de se sentir isolé, retranché du monde visible, près d'entrer seul, absolument seul, dans cet inconnu redoutable où l'on n'aura que ses œuvres pour escorte et pour bagage ! Il est écrit que le riche, à son dernier sommeil, n'emportera rien avec lui[2]; mais il est écrit des morts que leurs œuvres les suivront[3]. Quelle lumière ne jaillirait pas du choc de ces deux oracles ! Et que nous serions à plaindre d'estimer la mort un thème usé !

Au reste, l'impiété contemporaine offre en ce point au prédicateur une difficulté spéciale, mais par là même une ressource et un élément de nouveauté. N'est-ce pas chose

1. Qu'on nous permette d'en citer un exemple. Brienne raconte qu'il surprit un jour Mazarin, déjà malade, se traînant dans sa galerie de tableaux. « Je me cachai derrière la tapisserie, et je l'entendis qui disait : « Il faut quitter tout cela ! » Il s'arrêtait à chaque pas, car il était fort faible et se tenait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et, jetant les yeux sur l'objet qui lui frappait la vue, il disait du plus profond du cœur : « Il faut quitter tout cela ! » Et, se tournant, il ajoutait : « Et encore cela ! Que j'ai eu de peines à acquérir ces choses ! Puis-je « les abandonner sans regret? Je ne les verrai plus où je vais. » — L'instant d'après, Brienne se montre et essaye en vain de parler d'affaires; le mourant en revenait toujours à sa pensée. « Voyez-vous, mon ami, ce beau tableau du Corrège, et encore cette *Vénus* du Titien, et cet incomparable *Déluge* d'Antoine Carrache, car je sais que vous aimez les tableaux et que vous vous y connaissez très bien ; ah ! mon pauvre ami, il faut quitter tout cela ! Adieu, chers tableaux, que j'ai tant aimés, et qui m'ont tant coûté !... » (*Mémoires de Brienne.*) On peut souffrir d'entendre parler ainsi un prince de l'Eglise. Mais que voilà bien la nature prise sur le fait ! Et comme toute peinture d'imagination, si vraisemblable qu'on la puisse faire, languit auprès de ce trait d'histoire !

2. Job., XXVII, 19. — Cf. saint Augustin, Sermon LVIII, 9.

3. Apocalypse, XIV, 13.

frappante et matière tristement féconde, que son effort pour mettre à néant l'effroi du dernier passage, pour effacer partout l'idée chrétienne de la mort? On tâche à grand bruit de se faire accroire à soi-même que la mort impie est un acte de courage, pour représenter l'effort du prêtre sur le mourant comme un attentat à la liberté, comme une odieuse exploitation de la faiblesse. De là et l'infernale institution des Solidaires et les funérailles dites civiles et jusqu'à l'incinération récemment condamnée par l'autorité ecclésiastique[1].

Rien d'instructif comme cette lutte désespérée contre la nature et les derniers restes de foi. Mais il faut détruire le prestige de force morale dont s'enveloppe ce brutal désespoir. Combattons-le hardiment et habilement suivant la disposition des âmes, quelquefois à visage découvert, quelquefois incidemment et sans allusion directe. Aidons-nous de l'observation et du raisonnement pour démasquer l'orgueil stupide, la peur, le respect humain, toutes les lâchetés qui se cachent sous ces bravades sinistres. On ose dire que la foi aux peines éternelles arrête quelquefois le dévouement et fait reculer le chrétien devant une mort généreuse. Montrons par les faits que cette faiblesse déshonorante suit, non pas toujours, mais bien plus souvent, la crainte de tout perdre avec la vie; qu'en face d'un péril ou d'une calamité publique, les croyants ne sont point, d'ordinaire, les premiers déserteurs. Et quelle ignorance peut accuser ici la foi? Fût-il mal préparé à subir le jugement de Dieu, le chrétien, mis en présence d'un dévouement soudain et fatal peut-être, ne sait-il pas qu'il y peut trouver l'expiation et le salut? Non, quoi qu'on fasse, la mort demeure à jamais le grand prédicateur et le grand apologiste. A nous de lui faire parler son vrai langage, langage exact, grave et sobre, où nous avons peu à mettre du nôtre, où le principal est pour nous d'entendre et de méditer la leçon des choses pour la reproduire sans littérature et sans apprêt.

1. Décret de la congrégation de l'Inquisition, 19 mai 1866. — Cf. Monsabré, *l'Extrême Onction*, 1885.

Pour qui prêche le jugement général, rien de mieux à faire, ce semble, qu'une ou deux homélies sur le texte si riche de l'Évangile. S'agit-il du jugement particulier, thème excellent pour inquiéter la fausse conscience, nous ne tiendrions pas, quant à nous, à une certaine mise en scène pourtant assez ordinaire. Est-il nécessaire, par exemple, de dresser un tribunal, d'y convoquer le démon comme accusateur et le bon ange comme avocat? Gardons plutôt cet appareil pour des auditoires encore animés d'une foi très simple. Encore inclinerions-nous, sans acception d'écoutants, à préférer, comme bien moins aventurée et même en soi plus redoutable, l'idée du face à face avec Jésus-Christ seul, avec le Juge peut-être en ce moment impassible et froid comme la justice. Quel admirable développement pourrait sortir de ce vœu de l'Église au mourant : *Mitis atque festivus Christi Jesu tibi aspectus appareat*[1]. Quelle veine féconde dans la paraphrase de quelques tercets du *Dies iræ*, pour faire saillir l'universalité du jugement et son exactitude inexorable!

Mais s'il convient d'observer ce que nous avons noté plus haut des précautions générales à garder en ces matières, c'est à propos de l'enfer surtout, de l'enfer où se dit le dernier mot de la justice et d'où sort la crainte avec la fumée du puits de l'abîme. C'est là qu'il faut aller avant tout au certain, à ce qui est de foi; et certes ce qui est de foi est assez terrible. C'est là qu'il convient d'affirmer fortement, gravement, avec l'insistance et le calme d'un glas funèbre. Qu'on cite en fidèle rapporteur les paroles de Jésus-Christ, des Pères, des Saints, des grands Ascètes, rien que d'authentique, rien dont on n'indique la source et la valeur décisive. Que l'on raisonne, soit, mais en toute solidité et sobriété. Que l'on travaille à faire concevoir la justice de Dieu; mais encore une fois, qui la respecterait assez peu pour entreprendre de la disculper comme une suspecte? Qui prétendrait l'expliquer tout entière par voie de raisonnement

1. Ordo commendationis animæ.

humain? Gardons-lui son caractère mystérieux, incompréhensible; mettons l'esprit de l'homme à sa vraie place entre les deux infinis qui, à nos yeux, se font équilibre et qui ne sont qu'un en Dieu lui-même, l'infini de la justice et l'infini de l'amour. Plantons la croix sur le bord du gouffre éternel et disons hardiment aux âmes : « Devant ces deux objets réunis, vous n'avez ni droit ni prétexte au murmure; mais vous ne les comprendrez pas plus l'un que l'autre. »

Nous essayerons-nous du reste à peindre l'enfer? Pourquoi non? La peinture sera plus ou moins libre et voyante, selon les dispositions de l'auditoire; mais, en tout cas, nous n'y emploierons que des couleurs certaines prises au vif des Écritures ou de la tradition. Écoutons les réprouvés se plaindre et se maudire eux-mêmes au chapitre cinquième de la Sagesse, et le mauvais riche crier : *Crucior in hac flamma :* Recueillons les traits descriptifs épars dans l'Écriture; voyons cet étang de feu et de soufre, cette terre couverte des ombres de la mort, terre du désordre et de l'horreur éternelle. Cédons au besoin la parole à une sainte Thérèse, à une sainte Françoise Romaine. Voilà pour suppléer, pour appuyer au moins nos efforts personnels d'imagination. Bien téméraires serions-nous de tourner ces redoutables indices au sens figuratif et allégorique ; bien mal inspirés d'ailleurs de n'oser plus en faire usage.

Quant au reste, l'expérience abonde en rapprochements, en comparaisons bien capables de nous aider à entrevoir les peines morales : l'angoisse du remords stérile, de la honte ineffaçable, du regret inconsolé, le désespoir même et le dam : l'âme chassée d'elle-même par une horreur infinie, repoussée d'ailleurs ou torturée par tout ce qui lui reste de la créature, s'élançant à Dieu dans l'impétuosité d'un désir où elle a mis toute sa puissance, puis retombant brisée sous le poids du refus éternel pour s'élancer tout de nouveau dans le transport d'une rage aussi impuissante que le désir. Convulsion monotone, incessante, sans un instant de repos, de distraction, d'oubli, sans la ressource du sommeil, du

délire ou de l'anéantissement; car selon le mot d'un vieux poète :

.... De l'enfer il ne sort
Que l'éternelle soif de l'impossible mort [1].

Tout cela est bien dans l'Évangile, dans les données de la foi et dans l'expérience de la nature. Tout cela est d'une actualité que rien n'usera jamais. Jusqu'à la fin des temps, les âmes auront le droit de connaître et de méditer ces choses formidables, parce qu'elles auront besoin de craindre Dieu. A nous de les leur rendre familières et vraiment personnelles, de leur montrer dans cet enfer le terme trop vraisemblable d'une foule de vies humaines, le terme possible de la leur propre. Encore une fois nous ne damnons personne; Judas excepté, nous n'affirmons rien sur le sort éternel de personne; mais nous savons à n'en pouvoir douter que tel est bien le sort de qui meurt en dehors de la grâce divine, et cela nous impose le devoir de trembler sur nos auditeurs et sur nous-mêmes. *Territus terreo.*

III

L'espérance..... Trois éléments : le désir du ciel; — le mélange d'assurance et d'incertitude; — la disposition d'agir. — L'effort pour se passer d'espérance : bravade et lâcheté. — La confiance en Dieu. — Le vrai dogme de la Providence. Pas de superstition ni d'inertie.

Après la crainte, l'espérance, passion humaine et tout ensemble vertu théologale; non pas ce sentimentalisme ignorant, vague et mou qui attendrait de la divine bonté l'exemption des souffrances temporelles; mais la vraie espérance chrétienne toute précise, toute surnaturelle, attente humble et ferme de la grâce en cette vie et de la gloire dans l'autre moyennant la fidélité. L'espérance, fille de la foi et mère de l'action, principe de joie mais surtout de force, et que la prédication a mission d'exciter en développant les trois éléments qui le composent.

1. Agrippa d'Aubigné, *les Tragiques.*

Le désir est le premier, et c'est de nécessité rigoureuse : comment espérer ce qu'on ne souhaiterait pas? Or, ce désir d'une vie meilleure languit trop souvent dans l'âme. Où est l'esprit de foi, le pur esprit chrétien, qui fait que l'homme se considère comme hôte et voyageur en ce monde? Quand tombent du haut de la chaire certaines expressions consacrées, quand il nous arrive, par exemple, d'appeler cette terre une vallée de larmes; si les écoutants y prennent garde, s'ils y voient autre chose qu'une périphrase routinière et fade, plus d'un ne s'avouerait-il pas que cette vallée de larmes n'est pas, à tout prendre, un séjour trop insupportable et qu'il y planterait volontiers sa tente pour jamais? Sentiment plus facile aujourd'hui peut-être, et pour les heureux de ce monde et même un peu pour tous par contagion. La civilisation matérielle s'est tant raffinée, la terre s'est faite si belle! On entend que plusieurs soient tentés de ne rien chercher au delà. Le bien-être plus répandu, l'orgueil humanitaire partout régnant; double appoint aux doctrines qui mettent le paradis sur terre, et le croyant lui-même a quelque peine à s'en défendre.

Il faut donc lui rappeler avec force l'obligation rigoureuse d'aspirer à mieux. Il faut surtout, car les sentiments ne se commandent pas, réveiller et aviver en lui cette aspiration supérieure. Travaillerons-nous directement à le désenchanter de la vie présente? A vrai dire, les arguments ne manqueraient pas; l'expérience des lettres contemporaines, de la vie contemporaine, apporterait ici une admirable lumière. Chose étrange que cette terre, de jour en jour plus enchanteresse, devienne en même temps le lieu du dégoût et de l'ennui! L'hymne banal du progrès n'a-t-il pas un écho navrant dans ces cris de désespoir, sans exemple peut-être du moins depuis le Calvaire. Le pessimisme répliquant à l'optimisme, « l'inexorable ennui[1] » avoué sous tant de formes par les déshérités de la foi : voilà bien encore la preuve de l'infinité de nos désirs, le témoignage de l'âme

1. Bossuet, *Maximes et réflexions sur la comédie.*

naturellement chrétienne et volontairement déchue. Nous ferons arme de tout cela, nous nous en prévaudrons diversement selon le temps et l'auditoire. A qui serait encore sous le charme de la vie, n'avons-nous pas la ressource de dire : « Souvenez-vous qu'elle finira? »

Toutefois, s'il faut déprendre l'homme du présent, ce n'est que pour l'attacher à l'avenir éternel. Au reste, on n'éteint le désir qu'en le remplaçant par un autre, et cet autre, on l'excite avant tout par la peinture de son objet. Mais comment faire assez bien valoir l'objet de l'espérance chrétienne? Comment peindre ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a pas entendu? Tout dire est impossible sans doute, et cependant il reste à dire beaucoup. Il reste à prendre beaucoup dans l'Écriture, dans l'Évangile de saint Jean, dans la « divine Apocalypse », dans le Commentaire des oracles qui déclarent la béatitude inaccessible à nos pensées. Méditons les quatre mots célèbres de saint Augustin nous promettant l'exemption de toute peine, la claire vue de toute vérité, l'amour et la louange sans terme[1]. Approfondissons les paroles des saints, les révélations authentiques dont Dieu les a honorés. Avec la science pratique du cœur humain, étudions tout ce que nous savons des béatitudes accessoires : société des élus, repos dans la plus noble des activités; plus de crainte, plus de cris, plus de douleur, Dieu même essuyant toute larme. En fin de compte, les paroles manqueront au sujet plus que le sujet aux paroles.

Mais l'espérance n'est pas seulement désir ; elle suppose en outre un mélange singulier d'assurance et d'incertitude. Je suis incertain de moi-même, de ma persévérance, de mon salut. Autrement l'espérance ne serait plus l'espérance mais l'attente pure et simple ; dans le Purgatoire on attend ; à proprement parler on n'espère plus. Par contre je suis certain de Dieu, de la volonté qu'il a de me sauver, de cette

1. Ibi vacabimus et videbimus, videbimus et amabimus, amabimus et laudabimus. Ecce quod erit in fine sine fine. (*De Civ. Dei*, lib. XXII, c. xxx, 5.)

volonté qui m'apparaît incarnée et crucifiée en Jésus-Christ. J'entends le Sauveur me dire que ses brebis ne périront pas, que personne ne les arrachera de sa main. Je sais, avec saint Paul, à qui j'ai engagé ma vie. Double thème pour le prédicateur et combien fécond! En rappelant la part des incertitudes, il m'apprend à faire mon salut avec crainte et tremblement, mais surtout en me montrant les desseins de Dieu sur moi, les prodiges multipliés à l'infini pour me préparer à la gloire, il me relève le cœur et m'anime à l'action, dernier terme de l'espérance chrétienne et troisième élément constitutif de cette passion, de cette vertu.

Voilà donc une fois encore l'âme établie dans une situation complexe, dont l'analyse peut être souverainement belle, instructive et fortifiante. Voici reparaître cet assemblage que nous présentait déjà la foi : repos et activité, joie et vigilance, fierté, humilité réunies. Situation toute rationnelle, toute convenable et glorieuse à l'homme, car, en le pacifiant sans l'endormir, en l'animant sans le surfaire, elle le met en disposition d'agir pour seconder les vues de Dieu et parachever par lui-même sa vocation à la gloire. Bien définir, bien peindre cette forte et suave passion, n'est-ce pas, selon la loi commune, commencer de l'exciter ?

Opposez d'ailleurs au tableau celui de l'âme sans espérance, à quoi l'impiété radicale de quelques-uns ne vous aidera que trop. Nous l'avons entendue ailleurs accuser follement d'égoïsme notre foi dans un avenir éternel. Voyons-la maintenant s'essayer au paradoxe brutal pour travestir le désespoir en courage: Quelquefois c'est bravade, pose d'archange rebelle et foudroyé.

> ..... Aucune perspective,
> Soit enfer, soit néant, ne fait pâlir nos fronts,
> Et s'il faut accepter la sombre alternative,
> Croire ou désespérer, nous désespérerons [1].

Ailleurs on affecte un stoïcisme scientifique et paisible. « Ceux-là seuls, ose-t-on dire, arrivent à trouver le secret

1. Mme Ackermann, *Poésies philosophiques*. Pascal.

de la vie, qui savent étouffer leur tristesse intérieure et se passer d'espérance[1]. » On prend en pitié « l'humanité primitive », forgeant dans son ignorance « des rêves d'âmes immortelles ». On s'applaudit de posséder enfin « la réalité sereine et fortifiante », c'est-à-dire l'assurance de mourir tout entier[2].

Quel usage faire de ces tristes données? Hélas! le prédicateur serait téméraire de s'en prévaloir sans précaution, car il y a là un mensonge de force capable d'éblouir l'orgueil. De tels blasphèmes ne sont pas à citer devant tout le monde : ils pourraient donner je ne sais quel vertige à qui manquerait de réflexion et de foi sérieuse. Mais nul péril à dénoncer en termes généraux cet effort insensé contre les plus invincibles pressentiments de la nature; et c'est bien là ou jamais que la vérité indignée est en droit de le prendre de très haut, de flageller sans ménagement ces attentats au bon sens et à la dignité humaine. Qu'elle y apporte de solides raisons, il le faut et ce n'est guère difficile.

Qu'y a-t-il derrière cette prétendue force d'âme? Un orgueil monstrueux aboutissant comme de juste à l'humiliation sanglante, à la lâcheté absolue. Bel honneur en vérité, perspective « sereine et fortifiante » que celle de finir comme l'animal! Mais qui ne voit la conséquence? — Est-ce conséquence ou principe secret? — Mourant comme la brute, je suis bien le maître de vivre comme elle. S'il n'y a ni Dieu ni âme immortelle, sur quel nouveau paradoxe échafauder l'idée quelconque d'un devoir? Ainsi le courage à se passer d'espérances n'est que la lâcheté suprême, puisqu'il autorise immédiatement toutes les lâchetés. La logique le proclame et les faits en rendent témoignage. Voilà ce que la prédication peut dire éloquemment, mais elle sera plus éloquente encore si, en regard de ces débauches d'esprit, elle place la vive image de l'espérance chrétienne, sa force et sa noblesse telles qu'elles éclatent surtout à la dernière

1. Renan, *le Livre de Job*, Préface.

2. Hovelacque, conseiller municipal de Paris, présidant une cérémonie funèbre, 12 juillet 1886.

heure du croyant. Après l'invective trop méritée contre les fanfarons de désespoir et les épicuriens mal déguisés en stoïques, elle n'a qu'à présenter, non pas une peinture idéale, mais le récit au vrai de quelque mort pieuse. Inutile après cela de raisonner pour montrer de quel côté se trouvent le courage et la grandeur.

Mais il faut pousser les fidèles au delà même de l'espérance rigoureusement nécessaire, à la confiance qui en est la consommation, comme l'esprit de la foi commandée. Confiance en Dieu, espérance pratiquée dans toute son extension logique, espérance appliquée non plus seulement au salut et à la grâce indispensable, mais à tous les détails de la vie surnaturelle, voire même de la vie naturelle, pourvu qu'on la considère toujours comme subordonnée à l'intérêt du salut. Rien de plus glorieux à Dieu que ce continuel hommage à sa Providence, à sa paternité pratique. Par la confiance, on compte sur Lui comme sur un ami, et c'est de quoi l'amitié s'honore le plus. Jésus-Christ, Notre-Seigneur, en faisait la condition ordinaire de ses miracles, et que de miracles ignorés du monde s'obtiennent encore par là tous les jours ! N'est-ce pas d'ailleurs le dernier effort que Dieu nous demandera en ce monde ? Ne sachant pas absolument si nous sommes dignes d'amour ou de haine, n'est-ce point dans un acte de confiance que nous aurons à mourir ? Ce sentiment est doux au cœur, mais dans ses résultats plus que dans son exercice. Là c'est plutôt une passion forte, étroitement liée au courage à titre de cause et d'effet. Le courage grandit par la confiance. « Dieu est ma lumière et mon salut : qui craindrai-je[1] ? » La confiance, d'autre part, suppose le courage, l'effort constant de la foi pour dépasser, pour démentir même les apparences, pour se maintenir inconfusible parmi les silences et les éclipses volontaires de Dieu.

Et voilà où la prédication doit mener les âmes, en leur développant avant tout le grand dogme de la Providence.

1. Psaume xxvi, 1.

En ce point, que de choses à leur apprendre ou tout au moins à leur éclaircir ! Elles savent que rien n'arrive sans l'ordre ou la permission du Père céleste. Elles le savent toute sagesse, toute vigilance, tout amour. Mais soupçonnent-elles ce qu'il y a dans cet axiome de foi et même de saine philosophie ? En possèdent-elles les conséquences pratiques avec cette ampleur, cette netteté lumineuse qui les enivrerait de force et de joie ?

Il est donc vrai : du même acte indivisible, du même regard sans distraction ni confusion, du même amour sans partage qui l'affaiblisse, Dieu voit, suit et fait en qualité de cause première tous les événements de ma chétive existence, comme la marche universelle des choses et les destinées de la Sainte Église. Oui, c'est bien le même acte un et simple en soi, bien que s'épanouissant en effets extérieurs innombrables, qui dirige tout à la glorification de Dieu, par Jésus-Christ, par son Église, par ses élus, et qui tout ensemble soutient le passereau près de tomber et compte les cheveux de ma tête. Ignoré sur terre, n'y comptant pas, à peine trouverais-je cent ou dix personnes pour s'intéresser à mon sort. Dieu s'y intéresse, Dieu est appliqué tout entier à me suivre et à me conduire ; car encore une fois cette application sans effort ne se divise pas plus que l'essence divine elle-même. Vérités élémentaires autant que sublimes. Bossuet proteste de son mépris pour les philosophes qui font Dieu auteur d'un certain ordre général d'où le reste se démêle comme il peut. Nous plaindrons plutôt cette ignorance mal avisée autant que superbe, funeste à l'homme qu'elle rabaisse et à Dieu qu'elle ravale sous prétexte de le grandir.

Nous combattrons cette autre erreur aujourd'hui si répandue qui ne comprend plus la Providence en dehors du miracle. On n'est plus de force à entendre qu'un même effet puisse être produit à la fois par la cause seconde et par Dieu la dirigeant comme cause première. Où les faits sont capables d'une explication naturelle, on ne conçoit plus ce que vient faire la Providence, et on l'écarte comme

une hypothèse superflue. A nous de dissiper ce nuage grossier, d'éclairer cette inintelligence humiliante pour la raison mais surtout désastreuse pour l'âme. A nous de lui apprendre que la cause seconde est précisément le premier ministre de la Providence ordinaire, la cachant et la dévoilant tour à tour. A nous de lui montrer cette Providence admirable dans le coup d'état et d'exception qui est le miracle, mais aussi merveilleuse dans l'application souple des lois naturelles, mais plus merveilleuse peut-être quand elle ploie à ses fins la liberté, la révolte même, quand elle mène l'homme à faire librement ce qu'Elle voulait et ce qu'il ne voulait pas. Il y a là une philosophie élémentaire dont l'âme est capable car elle en a besoin, une sagesse de foi et de raison, d'où germe la confiance, la meilleure force et la meilleure joie de la vie.

On le voit, pour fonder ce sentiment comme tous les autres, c'est la lumière qu'il faut faire avant tout ; c'est l'enseignement qui a le premier rôle. Exploitons les Écritures qui ne tarissent pas sur ce grand sujet, invoquons l'exemple des saints, portons en chaire quelques traits choisis de cette incomparable histoire que personne ne songe à écrire, qui s'appellerait bien l'histoire de la confiance en Dieu et de ses miracles dans la vie contemporaine. Une fois la Providence dégagée des ombres, établie en doctrine et prise sur le fait dans ses œuvres quotidiennes, le prédicateur sera fort pour réclamer la confiance. Il aura droit de stimuler l'âme par la gloire d'une double lutte. Lutte contre les idées du monde et contre les apparences humaines qui vont à déconcerter la confiance. Or sa victoire, son grand hommage à la Providence est précisément sa persévérance inconfusible. C'est en durant malgré tout que la foi pratique triomphe du monde. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra*. Lutte contre la Providence même, qui tantôt nous console en se faisant voir et tantôt nous éprouve en se dérobant. Rester ferme parmi les inégalités divines, toutes de phénomène et d'apparence, n'est-ce pas être un véritable Israël, un fort contre Dieu ?

Or de même que l'enseignement aura commencé à fonder la confiance il la maintiendra dans le vrai et la poussera vers l'action. Ici encore veillons à donner de la Providence une juste idée. Elle fait tout pour les élus, et c'est chose admirable. Mais qu'est-ce à dire ? Qu'elle fait tout pour qu'il y ait des élus, pour que l'homme puisse consommer librement son élection à la gloire. Cela étant, elle enverra plus souvent l'épreuve sanctifiante que la consolation souhaitée. C'est le lieu d'expliquer nettement ses deux plans successifs. Avant le péché, dans ce premier ordre de gouvernement, où Dieu avait mis sa première pensée et comme le premier fond de son cœur, la douleur n'avait point de place ; l'homme devait passer sans peine, on pourrait dire qu'il devait glisser doucement du paradis de la terre au paradis du ciel. Avec le péché, tout change. La mort prend rang parmi les choses humaines et la douleur entre comme élément nécessaire dans l'économie de la sanctification.

En cela rien de fatal, il est vrai ; c'est librement que Dieu conçoit et ordonne ainsi l'état de nature réparée. Mais qui oserait lui en faire un reproche ? S'il introduit la souffrance dans nos destinées, Lui-même se fait homme pour la goûter avec nous. Encore est-il vrai qu'il nous la ménage à proportion de nos besoins et de nos forces et qu'il se réserve d'essuyer éternellement les larmes qu'il aura fait couler de nos yeux. Que notre confiance garde la claire vue de toutes ces choses. Elle ne tombera ni dans la superstition ni dans l'inertie ; elle ne rêvera pas l'exemption de toute souffrance ; elle ne se croisera point les bras dans l'attente oisive du miracle, comme l'en accusent les ignorants qui voient dans le dogme de la Providence la condamnation de l'activité. Elle sera précise, énergique, pleine d'élan comme de lumière, tout appuyée sur le vrai, tout orientée vers l'effort ; elle sanctifiera en l'adoptant l'adage du bon sens populaire : « Aide-toi, le ciel t'aidera. »

III

La charité. — Elle résume toute la religion. — Le prédicateur doit l'inspirer par contagion, par exemples, par démonstration. — Dieu tout aimable et tout aimant. — La contention d'amour avec Dieu. — Jésus-Christ. La charité en Lui : dans sa raison d'être; dans son être lui-même; dans sa vie mortelle, eucharistique, glorieuse. Le Sacré Cœur. — La piété, amour de la famille surnaturelle. — La très sainte Vierge. — La charité envers le prochain. Le problème, la solution chrétienne, les solutions non chrétiennes. — La prédication de l'aumône.

Ayant l'honneur d'écrire pour des doctes, pour des maîtres en Israël, nous éprouverions quelque embarras à rappeler tant de points élémentaires, n'était une pensée qui nous rassure, ou mieux, un fait d'expérience qui nous le fera pardonner. Ce qu'il y a d'élémentaire dans la religion n'est-il pas ce qu'on oublie le plus facilement en chaire ? Etrange préoccupation ou inadvertance moins explicable encore ! On le suppose connu; on part de cette hypothèse pour disserter, pour philosopher, pour chercher les hauteurs métaphysiques et les aperçus nouveaux. Mais l'hypothèse est erronée, la base manque; on a cru promener les âmes dans une région familière et on les égare trop souvent dans l'inconnu. Aussi bien ces éléments, non pas dédaignés sans doute mais oubliés et omis trop souvent comme une redite fastidieuse, ils sont et restent l'inépuisable trésor des grandes inspirations et des grandes beautés. Rien ne les vaut pour soutenir l'éloquence, rien pour enlever l'admiration, rien pour nourrir la foi, la piété, la vertu. Que le prédicateur les énonce seulement, mais avec une netteté vigoureuse, et les fidèles en seront ravis et ils le tiendront quitte de bien des frais personnels d'invention ou de sentiment. Voilà qui nous encourage à poursuivre ces indications sommaires. Est-ce illusion ? Il nous semble, en y avançant, apprendre pour nous-même, ou du moins nous préciser mieux bien des choses, et nous osons croire que pour d'autres aussi ce ne peut être temps perdu.

Dans l'ordre de nature, l'amour est la passion reine, la passion mère que toutes les autres reproduisent en la modifiant. Dans l'ordre de la grâce, la charité est la passion, la vertu éminente ; elle seule entre et demeure dans la gloire, comme le grand prêtre de la loi mosaïque entrait seul dans le Saint des saints.

Mais auparavant elle a fait toute la vie chrétienne. Mais encore auparavant elle a fait toutes choses, et la nature et la grâce et le monde et nous-mêmes. Tout sort de l'amour gratuit de Dieu, amour à part, infini, prévenant, qui crée son objet pour se satisfaire et se manifester à lui. Le monde existe, nous existons, parce qu'il a plu à Dieu d'aimer hors de lui-même. Vérité première, mais combien ignorée ! Que de fidèles, ayant ouï dire cette autre vérité non moins sainte, que Dieu a tout fait pour soi, conçoivent plus ou moins vaguement comme un grand acte d'égoïsme la première expansion du plus désintéressé des amours !

Expansion initiale et prélude nécessaire de toutes les autres. Créant la nature par amour, Dieu veut aimer et être aimé par delà les aptitudes et les conceptions de la nature. L'ordre surnaturel englobe immédiatement l'ordre naturel, et Jésus-Christ, le chef-d'œuvre de la charité divine, vient à son heure rendre gain de cause aux desseins d'amour contrariés par le péché. Dès lors surtout, la charité est constituée, organisée, si on l'ose dire, entre le ciel et la terre. Dieu nous aime en Jésus-Christ et notre grande fonction ici-bas est de l'aimer par Jésus-Christ, pour l'aimer parfaitement et sans fin avec Jésus-Christ dans le palais de la charité triomphante. En même temps cet amour, qui nous lie à Dieu, nous lie étroitement à l'homme ; nous l'aimons pour Jésus-Christ et pour Dieu ; nous aimons en lui Jésus-Christ, Dieu lui-même. Tout le christianisme est là. Mais en vérité la prédication fait-elle assez pour que tous les croyants le voient ainsi nettement et d'un regard d'ensemble ?

« Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son

Unique[1]. » C'est tout le dogme en abrégé. — « Et nous, nous avons cru à la charité que Dieu nous porte[2]; » c'est le résumé de notre foi. — « Aimez Dieu par-dessus toutes choses et le prochain comme vous-mêmes ; » c'est toute la loi, toute la prophétie[3], toute la morale, et saint Augustin nous apprend que l'amour de Dieu poussé au mépris pratique, c'est-à-dire au sacrifice de nous-mêmes, fait toute la vertu[4]. « Moi en eux, dit Jésus-Christ au Père,et vous en moi, afin qu'ils soient consommés en unité[5]. » — Union d'amour : c'est toute l'œuvre du Sauveur, tout le surnaturel, toute la béatitude.

Ainsi la charité est partout, elle est tout, et le grand travail du prédicateur est de l'implanter, de la cultiver dans les âmes. Lui aussi peut et doit dire comme son Maître : « Je suis venu apporter le feu à la terre, et que prétends-je sinon qu'il s'embrase? » L'homme qui parle au nom de Dieu n'a pas d'autre mission. C'est le terme plus ou moins direct mais le terme unique de tous ses discours; mais en outre que fait-il s'il n'y tend directement par des efforts souvent répétés et poussés aussi avant que possible?

Et comment inspirer l'amour de Dieu? Comme toute passion s'inspire : par contagion tout d'abord, puis par démonstration offerte à l'esprit, d'où l'impulsion suivra, entraînant toutes les puissances.

Ici la contagion est double, mais il importe avant tout qu'elle rayonne du prédicateur lui-même. Comment prêcher bien l'amour sans l'avoir soi-même au cœur, c'est-à-dire tout au moins dans l'intelligence convaincue, dans la vo-

1. Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret. (Joan., III, 16.)

2. Et nos. . credidimus charitati quam habet Deus in nobis. (I Joan., IV, 16.)

3. In his duobus mandatis universa lex pendet et prophetæ. (Matth., XXII, 40.)

4. Amor Dei usque ad contemptum. sui. (Saint Augustin, *De Civ. Dei*.)

5. Ego in eis et tu in me, ut sint consummati in unum. (Joan., XVII, 23.)

lonté résolue et dévouée? Pas de sentimentalisme creux et vague, pas de charité poétique, point de mollesse d'âme ou d'ardeur imaginaire ; encore moins de cette passion factice et littéraire qui s'oublierait quelquefois en des accents plutôt profanes. On ne fait pas aimer Dieu sans avoir commencé de l'aimer soi-même : on ne commence pas de l'aimer sans la méditation habituelle et la sainteté initiale, celle du désir et de l'effort.

Mais la sainte contagion de la charité envers Dieu peut venir au fidèle d'une autre âme que celle du prédicateur. Elle est dans l'exemple des saints, dans leurs paroles enflammées et communicatives. Pour suppléer à nos froideurs personnelles, disons combien Dieu a été aimé sur terre, combien il l'est encore. C'est tout un monde, le monde du surnaturel et de la sainteté aimante, qu'il faut ouvrir aux yeux des chrétiens dont plusieurs le soupçonnent à peine. Hélas ! devant certains auditoires mieux instruits des blasphèmes courants, il y aura lieu de venger les saints, leurs ardeurs accusées de folie ou expliquées d'une façon tout aussi outrageuse par le tempérament ou l'hallucination. Etranges hallucinés que leur chimère laisse ou plutôt qu'elle fait merveilleusement sages, humbles, forts, dévoués jusqu'à l'immolation continue ! Racontons au moins ces prodiges de la charité ; prenons-les de préférence, non pas dans le lointain des âges, mais près de nous, dans les exemples d'hier et d'aujourd'hui. Exemple vaut mieux que motif, contagion vaut mieux que démonstration.

Cependant la démonstration, l'impulsion directe aura son large et beau rôle ; elle sera chaleureuse, enflammée mais d'un feu calme et lent, nourri de pensées et de faits.

Tâche ardue que de faire aimer la Divinité même, la beauté qui ne se voit ni ne se comprend. Tâche réalisable pourtant, car Dieu réclame cet amour et Dieu ne réclame pas l'impossible. Tâche magnifique d'ailleurs et intéressante pour le prédicateur à proportion même des difficultés à vaincre.

Pour attacher le cœur à une personne il n'est que de la

montrer aimable et de la montrer aimante. Agissons de même avec Dieu ; parlons de ses amabilités infinies, parlons de son incompréhensible amour. Cela nous engage tout d'abord à manifester ce que la raison et la foi nous ont appris de son être.

Et n'est-il pas vrai que l'on y hésite quelquefois sous l'influence de deux impressions contraires ? On se confie trop ou trop peu à l'intelligence du croyant. L'un dit: « Catéchisme! c'est trop élémentaire ; » l'autre : « Théologie ! c'est trop relevé. » Est-il pourtant si difficile de faire accepter de tels éléments, et l'âme baptisée n'est-elle plus capable de ce sublime ? Après tout, supposez la foi paisible et les dispositions bonnes, pourquoi craindre d'étonner quelque peu cette âme docile, de l'éblouir pour un temps, de la faire cabrer pour la maîtriser mieux, comme Notre-Seigneur en personne semble avoir voulu traiter Nicodème ? Si elle entrevoit dans l'Être de Dieu des hauteurs et des profondeurs qui la dépassent, où est le mal ? D'ailleurs tout n'y est pas incompréhensible, insaisissable du moins. Les perfections créées nous acheminent à concevoir et à goûter jusqu'au ravissement cette perfection absolue, riche de tout ce qu'elles ont et de tout ce qui leur manque. Les beautés d'ici-bas, déjà si puissantes, peuvent nous servir d'échelons dans cette ascension vers la beauté souveraine et souverainement aimable. Un panorama splendide, une belle intelligence, un bon et grand cœur, autant de spectacles qui nous enlèvent à nous-mêmes. Et que sera-ce de Dieu ?

Si, malgré tout, les perfections qui le font aimable en soi demeurent pour nous à une distance infinie, du moins son amour nous touche et nous investit par le bienfait partout sensible. Cet amour, il est toute la raison de son action extérieure. La création, la coexistence de Dieu à tous les être sortis de sa main, la conservation, cette création continuée qui nous donne l'être instant par instant, goutte à goutte ; le concours par où l'activité infinie s'ajoute, se suppose à l'activité réelle de la créature ; partout Dieu présent, agissant, servant par amour l'âme que son amour a fait

éclore du néant : autant de merveilles trop peu connues du fidèle, et qui le ravissent dès que nous nous souvenons de l'en instruire.

Tout cela n'est encore que l'ordre de nature ; montons plus haut et nous allons retrouver l'objet de l'espérance chrétienne, cet autre plan d'amour qui contient et surélève le premier. Or il ne suffit pas de faire ainsi resplendir les miracles de la charité divine. L'important est de bien faire entendre à l'âme qu'ils sont à elle, qu'ils sont pour elle comme si elle était seule à en jouir. Voilà ce qu'elle ignore souvent, voilà pour elle une découverte, la plus éblouissante mais aussi la plus féconde.

Faites-moi concevoir quelque chose des abîmes effroyables qui me séparent de Dieu. Puis quand vous m'aurez réduit à me voir devant Lui comme un atome et moins qu'un atome, dites-moi que ce grain de poussière, emporté comme un rien dans le grand tourbillon des choses qui n'est qu'un rien devant Dieu, dites-moi que ce rien de rien, qui est moi-même, est distinctement et personnellement aimé. J'ai de cet amour quelque idée, quelque vague lueur ; mais il me semble toujours qu'il se perd dans le nombre avant d'arriver jusqu'à moi. Je voudrais me sentir distingué et je me sens confondu dans la foule. Détrompez-moi, enseignez-moi, répétez-moi sans cesse, car je l'oublierai de même, que le Père du ciel n'est point, comme ceux d'ici-bas, toujours obligés de délaisser un enfant pour courir au secours de l'autre ; que, si son amour a des préférences, il ne connaît point de partage ; qu'il est indivisible comme sa pensée, comme son essence même, que par conséquent il m'appartient bien tout entier. Que la prédication n'oublie pas de rappeler ces éléments de la doctrine : elle aura bonne grâce à demander pour Dieu la réciproque, elle pourra provoquer l'âme à la lutte, à la contention d'amour avec Dieu. Tout à l'heure, à propos de l'Être divin, nous disions : « Pourquoi craindre un peu de théologie? » Nous disons maintenant : « Pourquoi nous effrayer d'une apparence d'ascétisme ? » L'âme baptisée n'échappe pas au glorieux devoir de la cha-

rité parfaite ; donc elle a droit qu'on l'en instruise et elle est capable de ce haut enseignement. Si elle ne pratique point d'ordinaire la perfection de l'amour, au moins ne doit-elle pas l'ignorer ou le méconnaître. Et que savons-nous du reste si tel n'entrerait pas dans cette voie royale pour peu qu'on la lui montrât du doigt ?

Mais il est temps de nous rappeler que Dieu s'est fait visible pour nous entraîner à la sainte passion de l'invisible[1]. Voici l'amabilité de Dieu sous forme humaine ; voici son amour incarné, sensible, palpable, voici la charité faite homme, voici Jésus-Christ. Prêcher Jésus-Christ, échauffer l'enthousiasme du cœur pour sa personne adorable, c'est le chemin sûr et charmant par où conduire les âmes à la charité. Jésus-Christ est le grand attrait de Dieu ; mais encore il est Dieu même. L'aimer comme homme, c'est aller à la charité pure ; l'aimer comme Dieu, c'est la pratiquer déjà.

Tout la prêche en Lui, tout l'inspire. Quelle est la raison d'être du personnage théandrique ? — La charité. S'il existe, s'il y a un Jésus-Christ, c'est que Dieu a tant aimé le monde ! Et que vient faire parmi nous cette apparition sensible du divin amour ? Nous sauver sans doute. Mais qu'est-ce que nous sauver, sinon renouer de Dieu à nous et de nous à Dieu la charité rompue ? Jésus-Christ est pour attester que Dieu m'aime, Jésus-Christ est pour que je sache aimer Dieu, pour que je le puisse et le veuille. D'un mot, il est de par la charité et pour la charité.

Le voilà dans sa raison d'être. Sera-t-il autre chose dans son être même, dans ses éléments constitutifs ? Homme-Dieu, c'est l'objet suprême de la charité qui descend jusqu'à moi et s'y proportionne autant qu'il est possible. C'est « le Dieu approchant », dit admirablement saint Grégoire de Nazianze[2]. Les attraits de la Divinité ne frappaient que mon intelligence : ils s'enveloppent d'attraits humains. Toujours médiatement sans doute, mais de tout près et dans une

1. ... Ut, dum visibiliter Deum cognoscimus, per hunc in invisibilium amorem rapiamur. (Préface de Noël.)

2. Sermon pour Noël.

forme qui leur est personnellement identique, ils tombent pendant trente années sous les sens de quelques-uns, des heureux témoins qui ont vu, entendu, palpé le Verbe de vie[1] ; ils tombent depuis dix-huit siècles sous l'imagination de quiconque ouvre l'Évangile ; ils tomberont éternellement sous nos yeux ressuscités, en même temps que l'essence même de Dieu sera dévoilée à nos âmes. Bref, aimer Jésus-Christ, c'est aimer Dieu. Que l'amour atteigne et saisisse Jésus-Christ tout entier; qu'il ne s'arrête pas à l'homme mais qu'il le traverse pour s'introduire et se terminer au Verbe lui-même; dès lors, comme le Père et le Saint-Esprit, sans inégalité ni division possible, Jésus-Christ, le Verbe incarné, devient l'objet suprême de la charité, aussi bien que l'objet unique de l'adoration.

Verbe incarné il est l'objet, homme il en devient le sujet et le modèle. Dans cet être absolument à part, je trouve le Dieu que j'aime ; je trouve aussi l'homme qui aime Dieu parfaitement et m'apprend à le faire. J'aime Dieu en lui, mais que ne puis-je aimer Dieu comme lui !

Ce n'est pas tout. Dans ce même être un et double, je trouve encore qui m'aime, qui m'aime deux fois, et voilà une découverte peut-être encore plus saisissante et plus décisive. En Jésus-Christ Dieu ne s'approche pas seulement pour se faire mieux aimer ; il s'approche pour m'aimer, non pas mieux, — serait-ce possible ? — mais d'un amour spécifiquement nouveau et dont je serai plus touché parce que j'en porte au cœur l'expérience. Dès l'éternité, le Verbe m'aime en Dieu ; pour l'éternité, si je le veux, Jésus m'aime en homme. Dans sa vie mortelle, cet amour a eu tous les caractères du mien et jusqu'à ses faiblesses innocentes, le désir, l'anxiété, la souffrance. J'ai le droit de lire à coup sûr dans ce cœur d'homme qui est le cœur d'un Dieu, et j'y lis qu'il m'aime plus que je ne sais faire mais de la même façon. La foi m'avertit de sentir en moi les sentiments de Jésus-

1. ... Quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus et manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ... (I Joan., I, 1.)

Christ ; elle ne m'avertit pas moins de sentir en Jésus-Christ tout ce qu'il y a de légitime et de pur dans mes sentiments propres. Vérités premières, vérités saisissantes. Mais sont-elles assez familières au chrétien ? Est-ce bien là ce qu'il entend le plus souvent descendre sur lui de la chaire sacrée? Est-il impossible que sa vie s'écoule tout entière sans qu'on lui donne jamais de tout cela une idée assez précise et assez complète ? Cependant que lui dire de préférence à tout cela ?

Et maintenant la raison d'être, la clef de toute la vie de Jésus-Christ, c'est ce double amour qu'il me porte, oui qu'il me porte à moi distinctement et personnellement, à moi, chétif et inconnu qui n'aurai peut-être pas eu sur la terre l'affection de dix âmes humaines. Comme il ferait bon redire ici sans lassitude ce que nous rappelions tout à l'heure de l'indivisible amour de Dieu ! Les grands actes de Jésus-Christ ne se partagent pas plus que sa personne. Ne pensons pas : « J'ai part à sa Rédemption, à son sang. » Non, tout son sang est à moi, toute sa Rédemption est à moi, comme toute sa personne dans la sainte communion par exemple. Il y a plus, son intention est indivise comme ses actes : avant tout, son intention divine, par suite, son intention humaine associée à l'intention divine sous la lumière que le Dieu communique à son humanité. Il a voulu agir, souffrir, mourir pour moi comme pour tout le genre humain ensemble. Il m'a vu distinctement et appelé par mon nom, il m'a dédié, à moi qui n'étais pas encore, les souffrances qu'il endurait pour moi. Elles sont donc à moi dans l'intention comme dans le bénéfice, dans l'acte comme dans le fruit. Quelle source de reconnaissance et d'amour !

Là est bien du reste la lumière de toute la vie de l'Homme-Dieu. C'est bien son amour pour moi qui doit m'expliquer, me colorer d'un éclat victorieux et doux sa vie cachée, sa vie publique, sa vie souffrante. C'est cet amour, attentif à m'instruire et jaloux de se dévouer sans réserve, qui a fixé, par delà les exigences de la Rédemption, ce programme de douleur, de honte et de sang, écrit dès l'éternité dans les

décrets célestes et proposé à la libre obéissance de Jésus; en sorte qu'il s'est offert parce qu'il l'a bien voulu[1], et que tout ensemble il s'est fait une nécessité de tout souffrir et d'entrer par là dans sa gloire[2]. C'est son amour pour moi qui me rend raison et des miracles de sa vie eucharistique, et de sa médiation continuelle au ciel où il vit toujours pour intercéder en ma faveur, et de cette influence actuelle, incessante, qui fait couler aux veines de mon âme la sève, le sang de la vie surnaturelle.

La prédication dira toutes ces choses; elle les montrera résumées dans le cœur adorable de l'Homme-Dieu, et, comme saint Bernard, une fois arrivée à cet objet tout aimable, elle ne s'en laissera pas distraire qu'elle n'en ait fait jaillir la flamme[3].

Le Sacré Cœur est comme le centre de Jésus, centre lui-même de toutes choses; le Sacré Cœur, c'est éminemment Jésus sujet, modèle et victime de la charité; mais encore et par suite rien n'est plus puissant à mettre ce feu dans l'âme fidèle. Prêchons-le donc et beaucoup, mais en toute solidité de doctrine, en toute probité de sentiment. Combien répugnerait ici le verbiage métaphorique et vide! Combien plus l'émotion factice, creuse, quasi sensuelle, faite pour donner prétexte aux plus odieux blasphèmes[4]! Disons simplement et fortement l'histoire de cette dévotion et ses développements providentiels. Montrons-la bien fondée sur sa base de foi, l'Incarnation même, qui rend adorables tous les éléments du composé théandrique; mais encore sur sa base de raison, sur le sens humain universel

1. Oblatus est quia ipse voluit. (Isaïe, LIII, 7.)

2. Nonne hæc oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam? (Luc, XXIV, 26.)

3. Quia semel venimus ad cor dulcissimum Jesu et bonum est nos hic esse, nec sinamus nos facile avelli ab eo... (Saint Bernard, *De Passione Domini*, Sermon III.)

4. Ceux de Michelet, par exemple, racontant les origines de la dévotion (*Histoire de France.*) — Et ne l'a-t-on pas appelée une « réminiscence du paganisme »? (Barthélemy Saint-Hilaire), « une dévotion répugnante »? (Spuller.)

qui, en dépit de certaines oppositions scientifiques, a toujours vu dans le cœur le premier siège sensible de l'amour et son plus naturel symbole. Par-dessus tout, mettons en lumière l'esprit vrai de cette dévotion, c'est-à-dire la charité même, non pas exhalée en rêveries stériles, mais traduite en acte et répondant au dévouement par le dévouement, car tel est bien ici le dernier mot. La religion est rivalité d'amour avec Dieu ; le christianisme est rivalité d'amour avec Jésus-Christ. Qui fait les saints? Cette rivalité prise à la lettre et soutenue sans réserve volontaire : pauvreté pour pauvreté, douleur pour douleur, opprobres pour opprobres, sang pour sang. Qui fait les chrétiens? Quelque pratique au moins de cette rivalité glorieuse. Là seulement est le vrai Christianisme, la charité répondant à la charité.

Mais la prédication attachée à nourrir cette passion reine laisserait sa tâche incomplète en ne s'efforçant pas d'établir dans les âmes la piété qui est religion et charité tout ensemble, la piété si mal entendue de plusieurs qui la goûtent cependant et d'expérience, mais qui la goûteraient cent fois mieux s'ils en avaient l'idée plus entière. Est-elle dans le sentiment? Non. — Dans une certaine facilité du cœur aux choses de Dieu? Non pas même. — Son nom dit : esprit de famille appliquée à Dieu et à tous ceux que Dieu nous unit d'un lien surnaturel. Esprit de vérité pratique et de délicatesse agissante, fleurissant de la réalité dogmatique, fructifiant à l'action courageuse et toute filiale.

Et cette fois encore que de confusions à dissiper, de notions flottantes à raffermir! Quelle féconde lumière à jeter dans les âmes! Il est bien vrai, par l'adoption divine, voici le ciel et la terre constitués en une famille. Jésus-Christ est, à la lettre, l'aîné, « le premier-né de frères sans nombre[1]. » En Lui et par Lui, nous avons un même Père, le sien, une commune mère, la sienne qu'il nous a donnée à

1 ... Primogenitus in multis fratribus. (Rom., VIII, 29.) — ... Non confunditur fratres eos vocare. (Hebr., II, 11.)

la croix, une autre mère collective mais bien réelle, la Sainte Église, son épouse, par laquelle nous naissons à la vraie vie. En Jésus-Christ, centre et nœud de cette famille universelle, nous tenons par une fraternité véritable à tout ce qui triomphe au ciel, à tout ce qui souffre au Purgatoire, à tout ce qui combat sur terre dans la grande armée des régénérés de Dieu. Voilà la base de notre piété ; c'est la foi même. Et quel en sera le couronnement pratique ? Une véritable affection de famille, rendue de cœur et d'actes à tout ce qui nous est uni de la sorte, et mesurée sur le rang de la personne et l'intimité de l'union. Traiter Dieu en père, mais en père adoré ; traiter Jésus-Christ en frère, mais en frère qui est notre Dieu et notre Juge ; traiter Marie en mère ; traiter en frères, avec les nuances voulues de respect confiant, de compassion active, de sympathie dévouée, les saints du ciel, les âmes souffrantes et nos compagnons de lutte ici-bas : quel plan de sainteté à la fois magnifique et simple ! Porter dans nos relations avec le monde surnaturel les habitudes cordiales et généreuses qui font l'honneur et le charme des parentés d'ici-bas, l'assiduité, la courtoisie, la délicatesse attentive sans contrainte ni scrupule, n'est-ce pas embellir à l'infini la vie chrétienne, mais n'est-ce pas aussi la ramener à ses termes les plus vrais ? Combien d'âmes peut-être la traînent comme un fardeau, qui prendraient leur vol si ces notions élémentaires leur étaient un jour éclaircies !

Dès lors une conclusion s'impose : pour exciter la charité, la piété sous toutes les formes, la doctrine est toujours le premier élément nécessaire. Qu'il s'agisse de Dieu même, de Jésus-Christ et de son Sacré Cœur, ce qui alanguit l'amour c'est le manque d'enseignement précis.

Et que dire de la dévotion à la très sainte Vierge ? Rien de plus suave dans l'ordre des affections surnaturelles ; mais rien de plus tristement compromis par le vague, par l'incertain, par l'à peu près. Ce n'est pas que les ressources nous fassent défaut. Le dogme, les Pères, les figures bibliques expliquées nettement et sobrement, la liturgie com-

mentée, l'histoire vraie du culte de Marie si cruellement travestie quelquefois par la docte ignorance des modernes[1], l'histoire authentique des merveilles de sa protection : voilà de quoi nourrir l'éloquence et justifier le mot de saint Bernard : *De Maria nunquam satis.* Mais si la prédication oubliait de puiser à ces pures sources, où irait-elle se perdre, dans quelle mièvrerie, dans quelles fadeurs ! Prêchons donc ce grand et doux objet avec toute la doctrine et la solidité possibles.

Poussons de toutes nos forces à la confiance, mais en posant avec une vigoureuse précision la ligne de l'orthodoxie. Le fidèle sait-il toujours assez bien la poser lui-même, entre la superstition qui attendrait de Marie quelque chose comme la dispense de se convertir, et le sophisme janséniste réprouvant comme inconséquence la dévotion antérieure à la conversion consommée[2] ? Sans doute le pécheur est inconséquent de tenir à la fois à son péché et à son chapelet ou à son scapulaire ; sans doute encore ni son chapelet ni son scapulaire ne l'introduiront au ciel sans repentir ; mais quelle cruauté impie que de railler des pratiques faites pour l'amener un jour à ce repentir dont il n'a pas encore le courage !

La charité qui tout d'abord monte à Dieu retombe de là sur l'homme. Deux amours qui n'en font qu'un, deux commandements où tout se résume et dont le second est semblable au premier. Inspirer cet amour surnaturel du prochain est l'un des plus beaux triomphes de la prédication, de même que la puissance de le fonder sur terre est un des signes probants du christianisme, un des fleurons divins de sa couronne. Plus on s'efforce de la lui arracher aujourd'hui, plus la tâche est belle à qui revendique pour Jésus-Christ seul cette gloire éminemment populaire. Aussi bien, prendre au vrai la charité chrétienne, c'est la montrer si belle que

1. Le culte de la très sainte Vierge devient, par exemple, une simple tradition druidique, ou bien encore une suite du respect superstitieux des Germains pour la femme. (H. Martin, Michelet, etc.).

2. Pascal, *IX^e Provinciale.*

l'âme loyale ne peut se défendre de lui rendre hommage et de commencer à la ressentir.

Difficile problème, impossible à tout autre que Dieu. Me faire aimer l'homme, mais en tout temps, en tout lieu, en toute hypothèse, m'inspirer pour toute créature humaine, venant à ma portée ou simplement à ma pensée, une vraie passion de dévouement capable de survivre et de résister à tout ! Dans cet homme, quel qu'il soit, je retrouve, il est vrai, ma nature, objet d'une sympathie instinctive; mais tant d'éléments odieux peuvent ici ou là décourager la sympathie en défigurant la nature ! Quand Dieu créa mon cœur et mes entrailles, il y mit premièrement la bonté[1]; mais en même temps le péché y enracinait l'égoïsme. De part et d'autre c'est plus d'obstacles que de ressources. Il faudra donc, pour établir en moi la charité, mettre dans l'homme un attrait plus puissant que la communauté de race, un attrait indélébile malgré toutes les dépravations et tous les torts; dans mon cœur un principe d'amour plus fort que l'égoïsme.

Le prédicateur a posé le problème; qu'il dise la solution chrétienne. Dans l'homme, Dieu met sa ressemblance; Jésus-Christ le prix de son sang, une vraie fraternité avec lui-même, ou réalisée ou toujours possible, selon que l'âme est ou non baptisée, quelquefois même, dans le pauvre en particulier, un caractère d'identité spéciale. En moi, Dieu et Jésus-Christ mettent la grâce, la certitude de les aimer eux-mêmes en aimant l'homme, la promesse de compenser par eux-mêmes ce que l'homme ne rendra pas à mon amour, de m'aimer si l'homme ne m'aime pas, et d'autant plus que j'aurai plus amplement partagé avec eux le royal privilège de rencontrer ici-bas l'ingratitude. Telle est la réponse divine. Dix-huit siècles de miracles sont là pour en attester la valeur.

Mais voici une contre-épreuve douloureusement intéressante. On ne veut plus de la charité chrétienne, et que nous donne-t-on pour la remplacer, pour conserver au genre

1. Bossuet.

humain un peu de cet amour mutuel qui ne pourrait disparaître tout entier sans faire du monde une arène et bientôt un désert? On a parlé de *bienfaisance*. Mot creux et vide. Qu'est-ce que bien faire et pourquoi bien faire là où Dieu manque? On a parlé de *philanthropie* : mais ce mot pose le problème et ne le résout pas. Tout au plus nous ramène-t-il à la sympathie de race, à cet instinct dont l'égoïsme a si vite raison. On dit aujourd'hui *solidarité*. Mais la solidarité sans Dieu, c'est l'intérêt pur et simple, c'est l'égoïsme se saluant et se ménageant d'homme à homme; c'est du commerce et non de l'amour. On a bien osé invoquer je ne sais quel *altruisme*, nom barbare d'une chimère, folie de l'orgueil humanitaire, mais folie logique après tout. C'est outrager l'homme, pense-t-on, que de l'aimer pour un autre que lui-même. Donc nous l'aimerons pour lui-même, comme le chrétien son Dieu. C'est trop peu dire : nous rendrons au Dieu-autrui un culte que les chrétiens ne réclament point pour le leur; nous l'aimerons à la façon des quiétistes, avec ce désintéressement absolu, avec cet amour de bienveillance toute pure condamné comme impossible par l'Église et par la raison. Et voilà pour remplacer ce qu'on appelle l'égoïsme catholique. Pesez les prétentions, comparez les œuvres, et jugez.

Comparez les œuvres, disons-nous, ou même rappelez simplement celles de la charité chrétienne; faites à grands traits l'histoire de l'aumône dans l'Église, depuis saint Paul quêtant pour les fidèles de Jérusalem, jusqu'à saint Vincent de Paul et au delà. Montrez surtout l'aumône de la personne, le dévouement sans réserve aux misères du pauvre, la variété admirable des Congrégations hospitalières et autres, les associations laïques, une des gloires chrétiennes de ce temps[1]. Contez surtout les œuvres de miséricorde spirituelle, le dévouement respectueux à l'intelligence et au cœur des humbles, création de Jésus-Christ qui s'en pare

1. Comment ne pas se rappeler ici le beau livre de M. Maxime du Camp sur la charité privée à Paris? Mais aussi comment se défendre d'un étonnement douloureux à entendre l'honorable et

comme d'un signe de divinité[1], gloire de l'Église, mais gloire qu'on lui conteste aujourd'hui par la calomnie la plus audacieuse qui fut jamais. Opposez à son enseignement, à sa maternité populaire, les entreprises de politique égoïste ou d'impiété formelle qui, sous couleur de tout apprendre à l'enfance, ne vont qu'à lui désapprendre Jésus-Christ, la morale qui sauve et la vraie liberté.

Après avoir peint au vif la charité chrétienne en la rehaussant encore par le contraste, il reste au prédicateur de l'exciter directement en en plaidant les motifs. Le bien des âmes est-il en cause ? La charité s'appelle le zèle et nous en parlerons tout à l'heure. S'agit-il des indigences corporelles ? On ne craindra point de les étaler sans réalisme, comme saint Grégoire de Nazianze prêchant pour les lépreux de Césarée[2] : si la pitié naturelle n'est point encore la charité elle sert à l'introduire, à l'aviver du moins. Mais place, lumière et force au motif par excellence. Jésus-Christ est dans le pauvre ; le pauvre est comme un autre sacrement de Jésus-Christ. Motif écrit par avance dans les considérants de la sentence divine, motif seul assez complètement digne de l'âme croyante et du prêtre qui parle, étant le seul qui vaille pour le ciel en élevant la bienfaisance à la hauteur sainte de la charité. Jésus-Christ présent et souffrant dans les déshérités du monde : c'est par où saint Chrysostome argumentait contre le luxe et ses folies cruelles[3], c'est où Bossuet fondait l'*éminente dignité des pauvres dans l'Église*[4]. L'indigent devenu pour nous un Jésus-Christ visible ; voilà sa garantie et sa gloire, gloire telle qu'il faudra, comme saint Augustin, se préoccuper de le défendre contre l'orgueil[5]. Aussi ferons-nous ressortir l'admirable économie

consciencieux auteur demander pour lui-même où est le chemin de Damas, alors qu'il vient de nous y promener durant six cents pages ?

1. Cæci vident, surdi audiunt,... pauperes evangelizantur.
2. *Sur l'amour des pauvres*. Discours XVI[e].
3. Homélie XV sur l'Épître aux Romains.
4. Sermon pour la Quinquagésime.
5. Sermon XIV au peuple.

inventée par la Providence. Au riche nous intimerons de la part de Dieu le devoir rigoureux de l'aumône. Au pauvre nous dirons : « Ne touchez pas aux biens du riche, n'y prétendez pas votre part comme une dette. Le riche doit l'aumône, mais c'est à Dieu qu'il la doit ; le droit correspondant à l'obligation du riche ne réside pas en vous ; il est en Dieu. » Qu'on fasse régner cette économie sur terre, et c'est alors qu'il n'y aura plus de question sociale.

Nous prêchons des sermons de charité : admirable occasion de relever jusqu'à ces vérités salutaires l'auditeur souvent plus indigent dans son âme que les malheureux pour qui nous l'implorons. Dans ces discours d'apparat, parmi le bizarre déploiement d'élégance mondaine qui les accompagne d'ordinaire, quelle éloquence vaudrait celle d'un catéchisme sérieux sur le mystère providentiel de la pauvreté et de la richesse, un rappel vigoureux des lois premières et de l'esprit fondamental de la charité ?

V

La pénitence. — Qu'il est indispensable de la prêcher. — Motifs de pénitence. — L'esprit de pénitence. — Est-il aujourd'hui un anachronisme? — Le zèle. — Ce qu'il est. — Il faut le prêcher à tous. — Motifs du zèle. — Conclusion du chapitre. — L'âme chrétienne. — Son attitude morale incomparable. — Ses contrastes.

Encore deux sentiments, deux passions de l'âme chrétienne qu'il nous faut indiquer au moins en courant : la pénitence que commence la crainte et que la charité couronne ; le zèle qui n'est que la flamme expansive de la charité pour les âmes. Le prédicateur ne se lassera point de le redire. La pénitence est avant tout dans la volonté résolue à se détourner de la créature et à se retourner vers Dieu. Toutefois elle tend par nature à descendre de la volonté dans le sentiment, et suivant une marche inverse, notre parole doit s'efforcer de la mettre dans le sentiment pour la faire remonter de là dans la volonté souveraine et l'y implanter plus profonde. Ce n'est donc point erreur de

l'envisager comme une passion et de la traiter en conséquence.

Passion complexe et pour ainsi dire à deux faces : elle est honte, crainte et douleur, mais elle est aussi espérance, amour au moins initial, et, si elle atteint la perfection qui lui est propre, elle va se confondre pratiquement avec la charité parfaite. Sentiment d'ailleurs indispensable : toute prédication commence par y faire appel. C'est le premier mot de saint Jean-Baptiste, le premier mot du divin Maître entrant dans sa vie publique, la première conclusion que saint Pierre, à la porte du Cénacle, tire du grand fait de la Résurrection. Le péché est de tous les temps et de tous les lieux ; prêcher la pénitence est donc chose toujours opportune et d'autant plus que la mollesse ou l'orgueil du siècle sembleraient y répugner. Au reste si cette prédication a ses temps marqués où elle doit se faire plus pressante, elle n'est jamais hors de propos, et toute circonstance lui est bonne pour se produire, au moins incidemment et par traits rapides mais forts. L'âme n'est que trop prompte à se détacher de Dieu ; pourquoi nous lasser de l'y rattacher sans cesse ?

Or nous le ferons en excitant, suivant la rencontre, les divers sentiments que suppose la pénitence : honte du péché, lequel ne va jamais sans déraison, égoïsme et bassesse ; crainte de Dieu, espérance mais surtout amour, amour de Jésus-Christ souffrant. Là comme ailleurs, le capital est d'instruire. L'âme pécheresse sait que le Ressuscité défie à jamais la mort et la souffrance ; nous entend-elle bien quand nous l'accusons de le crucifier à nouveau [1] ? Et comment lui demander un sentiment profond, une résolution forte, sur la foi d'une assertion vague et d'apparence hyperbolique ? Soyons exacts, soyons explicites ; il y va du

1. Ajoutons : quand nous accommodons à cette vérité un texte dont le sens premier n'est pas certainement celui-là. — Impossibile est enim eos qui semel sunt illuminati... et prolapsi sunt, rursus renovari ad pœnitentiam, rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei et ostentui habentes. (Hébr., VI, 6.)

sérieux de son repentir et, par suite, de sa justification même. Disons-lui bien nettement que le coup, frappé par elle aujourd'hui, a porté, il y a dix-huit siècles, sur le divin Cœur alors mortel et passible ; que son péché était présent comme elle-même à la pensée de la grande victime. Ce fait rétabli et mis en lumière, nous aurons droit de la ranger, et nous avec elle, parmi les bourreaux du Seigneur.

Mais il faut, Dieu aidant, la mener plus loin, jusqu'à l'esprit de pénitence qui dépasse les nécessités de la justification, comme l'esprit de confiance en Dieu dépasse l'espérance commandée, comme l'esprit de foi dépasse la foi nécessaire au salut. Et certes l'amour, joint au sentiment de la justice, est bien de nature à provoquer en elle une indignation généreuse qui lui fait au moins accepter d'être punie quand elle ne lui donne pas le courage de se punir. On lui dit parfois que Dieu l'éprouve : ne serait-il pas plus juste et plus salutaire, bien que moins flatteur peut-être, de lui dire qu'Il daigne la châtier ici-bas pour avoir moins à réclamer d'elle dans l'autre vie ? Un grand chrétien, frappé dans ses affections les plus chères, écrivait simplement : « Je solde mon compte de pécheur[1]. » C'est le mot de l'humilité, de la vérité par conséquent, et la prédication doit le rendre familier à toute âme souffrante. Quant à l'ardeur de souffrir, à la passion généreuse d'expier pour soi-même et pour autrui, si elle reste le privilège de l'élite, permettrons-nous que la foule des croyants l'ignore ou la méconnaisse ?

Merveilleuse histoire à déployer dans l'occasion, que celle de la mortification chrétienne, histoire d'hier, d'aujourd'hui et de tous les temps, car dans aucun temps, grâce à Dieu, le sens chrétien n'aura complètement disparu de ce pauvre monde. Tous les fidèles le comprennent-ils assez ? Quel étonnement, on pourrait dire quel scandale n'a pas soulevé chez quelques-uns la révélation des austérités de

1. L. Veuillot. Voir ses admirables lettres à propos de la mort de ses enfants, 1853. (*Correspondance*, t. I et V.)

Lacordaire ! On criait à l'anachronisme, comme si la foi et l'amour n'avaient ici-bas qu'une saison. Chose plus déplorable encore et vraiment inouïe, c'est au nom de l'amour même qu'on a prétendu nous affranchir de la pénitence ; on a dit que notre siècle n'est plus celui de la pénitence parce qu'il est celui de l'amour. Il était vraiment difficile d'étayer une pire fausseté par une raison plus fausse. Mais l'amour qui se sent coupable a besoin de satisfaire pour ses fautes. Mais l'amour innocent tient à honneur et à joie d'expier pour autrui [1]. Mais si, par impossible, l'amour ne trouvait plus rien à expier en autrui ni en soi-même, à la vue de Jésus souffrant, il ambitionnerait encore de souffrir pour lui ressembler. Voilà l'amour, selon la foi et la nature même, et tout croyant doit en apprendre de nous, prêtres, l'idée au moins et le respect.

Quand l'amour s'élève plus haut que toute considération de justice personnelle, quand il souffre pour payer une dette étrangère, ou mieux encore, pour suivre de plus près Jésus-Christ, il entre par là même dans la région supérieure du zèle. Explorons-la un moment à sa suite, puisque la tâche de la prédication n'est pas finie tant qu'elle n'a pas établi les âmes sur ces hauteurs.

Le zèle est jalousie ; c'est la force du mot et l'essence même de la chose ; mais jalousie à part, jalousie retournée pour ainsi dire. Dans l'ordre humain cette passion est étroite, avare, exclusive, tout appliquée à concentrer, à confisquer l'amour. Dans l'ordre divin au contraire, elle est expansive, libérale, prodigue ; elle ne va qu'à répandre l'amour et à communiquer son trésor. La contradiction s'entend du reste. L'amour humain ne se partage pas

1. Il est étrange que des romanciers incrédules entendent mieux que certains fidèles le mystère de l'expiation pour autrui. Dans ses *Misérables*, à côté de certaines pages immondes et blasphématoires sur le cloître, le pauvre V. Hugo fait de cette expiation « la plus divine de toutes les œuvres », et il en parle, sans doute par simple jeu d'imagination, avec plus de justesse et de force que ne saurait ou n'oserait le faire tel chrétien. (*Les Misérables*, 2e partie, liv. VIII, n° IX.)

sans s'affaiblir; l'amour divin grandit comme la flamme à mesure qu'il s'étend et se propage. Le zèle est donc charité pour Dieu et charité pour l'homme. Dieu n'est pas connu, pas aimé comme il mérite de l'être; l'homme se perd faute de connaître et d'aimer Dieu. De là, chez qui entend ce qu'est Dieu et ce qu'est une âme, la pitié, la douleur, l'indignation, le désir poussant aux actes, en un mot, toutes les suavités mais plus encore toutes les énergies de l'amour.

Il nous faut donc prêcher le zèle à tous, car il est de l'essence du vrai chrétien. Reprocher à l'Église son prosélytisme, c'est lui reprocher une de ses gloires, une de ses *notes* indispensables, la note de catholicité. Si la religion n'avait plus de zèle, elle ne serait plus amour de Dieu ni amour de l'homme; elle ne serait plus la religion. Plus que jamais nécessaire à raison du péril des âmes, le zèle est d'ailleurs souverainement profitable à qui l'exerce. Travailler au salut des autres, c'est garantir excellemment le sien propre : merveilleuse dispensation de la Providence et réponse nouvelle à ceux qui osent bien parler d'égoïsme chrétien. Que la prédication s'efforce donc d'allumer partout cette passion divine. Qu'elle l'inspire au laïque. N'a-t-il pas, lui aussi, le droit et le devoir d'aimer Dieu et l'homme? N'est-il pas moins suspect que le prêtre? Et pourvu qu'il se tienne à son rang, sous la direction de la hiérarchie, quels services ne peut-il pas rendre, quand même il ne s'appellerait pas de Maistre ou Bonald, Montalembert ou Veuillot! Mais si la prédication a l'insigne honneur de s'adresser au prêtre lui-même, c'est alors qu'elle doit se faire plus pressante. Le zèle, sainte ardeur que le découragement viendrait si vite et si facilement refroidir! Le zèle, devoir redoutable par cela même qu'il est difficile d'en marquer la limite précise, le point où l'homme de Dieu a droit de se dire : « J'ai fait tout le possible; c'est assez; le Maître n'attend de moi rien de plus. » Les responsabilités grandissent avec les besoins et les périls. On peut écrire dans les Théologies morales jusqu'où vont les obligations ordinaires du chargé

d'âmes. Mais qui voudrait s'en tenir absolument au minimum, au dessous duquel on n'est plus même un bon prêtre? Qui pourrait se contenter aujourd'hui des habitudes plus ou moins expectantes et passives où a pu se renfermer quelquefois avec moins d'inconvénient le ministère paroissial? Etant donné la situation actuelle, serait-ce trop si tout prêtre pouvait, Dieu aidant, prendre chez lui les habitudes d'un bénédictin et au dehors celles d'un missionnaire?

Mais quel que soit l'auditoire, les grands motifs du zèle demeurent partout les mêmes et la prédication doit partout en revenir aux mêmes arguments. Qu'elle excite l'amour du prochain, qu'elle dise le prix d'une âme, l'horreur de voir périr une âme, la joie de sauver une âme. Qu'elle développe de toute sa puissance l'admirable sentiment de la solidarité chrétienne, non plus compromis de besoins et d'égoïsmes, mais tout au contraire véritable esprit de corps et de famille qui rendait l'Apôtre infirme avec tous les infirmes et le consumait d'angoisses pour tous les scandalisés [1]. Qu'elle commente et fasse passer dans les cœurs ce grand cri sorti du cœur du Maître : « J'ai pitié de la foule. » *Misereor super turbam*. Il faut le dire du reste : il est quelque chose de plus touchant, de plus décisif, que la destinée même des âmes, un intérêt qui devrait passer avant le leur, si jamais un conflit était possible : c'est le droit de Dieu, c'est sa gloire. Pour changer la face du monde moderne, de la France moderne, il suffirait peut-être que la prédication sût donner à tous ceux qui l'écoutent encore cette « intraitable jalousie des droits de Dieu [2] », cette passion de la gloire de Dieu.

Mais d'abord il faudrait dire nettement ce qu'est cette gloire extérieure faite du libre hommage des créatures; comment Dieu en est jaloux, bien qu'il n'y gagne rien en félicité ni en grandeur intime; comment d'ailleurs il lui a

1. Quis infirmatur et ego non infirmor? Quis scandalizatur et ego non uror? (II Cor., xi, 29.)

2. Nous avons déjà vu ce mot du protestant Vinet à propos de Bourdaloue (I^re^ part., ch. vii).

plu de s'abandonner en ce point, du moins ici-bas, aux caprices de la liberté humaine; en sorte qu'il dépend de nous de lui accorder ou de lui refuser cette gloire, de l'étendre en lui conquérant des hommages, ou de l'enfermer, de l'enfouir en nous, comme le talent du serviteur paresseux. Tout baptisé porte en soi un fond de générosité que l'on ferait tressaillir si l'on dégageait vivement l'idée de la constitution militante et conquérante du christianisme : idée non pas théorique mais pratique, non pas facultative et, pour ainsi dire, de luxe, mais où chacun doit entrer pour sa part. Faisons donc voir au croyant l'Église rangée en bataille autour de son « capitaine Sauveur », comme parle Bossuet, autour de Jésus-Christ le grand champion de la gloire du Père. Dans cette armée qui ne combat que pour sauver, montrons à chacun sa place, éclatante ou humble, place d'avant-poste ou d'arrière-garde, peu importe. Mais quel chrétien n'y a la sienne? Qui est autorisé à se désintéresser de la cause commune? Qui échappe absolument au mandat divin qui nous fait responsables de nos frères [1]?

Concluons ces indications trop rapides mais que saura bien étendre et féconder le prêtre qui nous fait l'honneur de les lire. En rappelant les vertus fondamentales, les passions maîtresses que la religion commande et inspire, qu'avons-nous fait autre chose qu'ébaucher le portrait idéal, non pas même de l'âme parfaite, mais simplement de l'âme chrétienne? Eh bien! pourquoi, trop souvent, en demeure-t-elle si loin? Est-ce infidélité seule, faiblesse pure? N'est-ce pas ignorance avant tout? Cet idéal, l'a-t-elle jamais vu clairement? D'ordinaire elle entrevoit quelques vestiges, quelques linéaments épars; mais la beauté de l'ensemble, en jouit-elle? Et qui la lui montrera sinon le prédicateur? Grande et belle tâche que de révéler l'âme chrétienne à elle-même, non plus en détail mais dans l'harmonieuse unité de ses contrastes, dans l'entière beauté de cette attitude mo-

1. Et mandavit illis unicuique de proximo suo. (Eccli., XVII, 12.)

rale incomparable, qui est en soi une présomption du divin.

Elle n'est pas morte, cette âme où vit Jésus-Christ ; elle n'est point mutilée ni même contrainte ; elle connaît, accepte et dirige à Dieu toutes ses activités natives. C'est la nature tout entière au service de la grâce qui la conserve en l'élevant.

De là ces dissonances apparentes, étonnement ou scandale pour le sens humain, joie et ravissement pour la foi qui en découvre l'harmonie supérieure. Homme et Dieu tout ensemble, Jésus-Christ n'est qu'opposition et contraste : créature et créateur, soumis au temps et affranchi du temps, inférieur au Père et son égal en toutes choses. C'est le fait de ses deux natures subsistant sans confusion dans une Personnalité unique et divine. Ainsi en va-t-il de l'âme, toute proportion gardée. Qu'elle tienne sa place : en cela consiste l'humilité, la vertu même ; mais cette place est à la fois le néant et le ciel. L'âme n'assemble pas en soi deux substances inégales, et pourtant elle trouve en soi trois éléments bien divers : sa nature unique, indivisible, le péché qui la dégrade et le surnaturel qui la divinise. Aussi peut-elle, sans mentir à la condition humaine, ou se déprimer au dessous du néant, car le néant du moins n'est pas coupable, ou s'élever jusqu'à Dieu, car elle a déjà commencé de partager sa vie. Bassesse et grandeur, misère et opulence : le contraste va se retrouver partout. L'âme sera humble et fière dans la possession de la vérité reçue ; elle aura devant le Maître le saisissement de la crainte révérentielle et le filial abandon de la confiance ; elle unira le deuil et la joie : deuil de l'exil, joie de l'espérance, deuil persévérant à raison du péché qu'elle sent toujours contre elle, joie de l'amitié divine dont elle peut se tenir moralement sûre.

Mais par-dessus tout, la première de ses forces vives, l'amour, sera du même coup poussée à l'énergie la plus intense et contenue dans l'ordre le plus parfait. Elle aimera Dieu d'une passion souveraine, capable d'ailleurs de revêtir toutes les nuances des pures affections terrestres : amour

filial, car l'âme est vraie fille du Père ; amour fraternel, car elle est vraie sœur de Jésus-Christ, amour conjugal, oserait-on dire, car le même Jésus, son frère, s'appelle également son époux.

Amour expansif, refluant de Dieu même sur tout ce que Dieu fait aimable en se l'unissant. L'âme aimera l'homme, tout homme ; elle honorera, elle servira en lui quelque chose de plus haut que lui-même, mais qui, étant inhérent à lui-même, le rend personnellement et invariablement digne d'amour, c'est-à-dire Dieu présent, Jésus-Christ présent ou possible en toute créature humaine. Enfin l'âme s'aimera comme Dieu s'aime, d'un amour à la fois nécessaire et pur d'égoïsme ; sacrifiant tout à l'homme excepté Dieu, le droit de Dieu sur elle, le droit pour elle de rester ici bas et à jamais dans l'amour de Dieu ; sacrifiant tout excepté Dieu même, c'est-à-dire encore une fois le droit et l'espoir de lui rester à jamais unie d'amour. Veut-on rêver par delà je ne sais quel désintéressement plus sublime? Folie, impiété, chimère. Sacrifier Dieu à l'homme, oublier Dieu pour l'homme, ne serait-ce pas précisément ôter de l'homme ce qui est seul capable de nous le faire assez bien et constamment aimer? Sacrifier notre salut à Dieu, oublier effectivement, dans un sentiment de pure complaisance pour Dieu, le désir de l'aimer éternellement, ne serait-ce pas cesser de l'aimer? Non, l'âme chrétienne, établie dans le vrai de la grâce et de la nature, sait aimer Dieu sans réserve, l'homme sans idolâtrie, elle-même sans égoïsme.

Et si l'on cherche le secret pratique de l'équilibre, de l'harmonie entre toutes ses dispositions et passions opposées, il semble que ce soit encore l'amour, la passion reine qui, mettant toutes les autres en branle, du même coup les met en accord, relevant, ennoblissant, adoucissant la honte, la crainte, la douleur, tous les sentiments propres de la nature pécheresse, absorbant d'ailleurs toute personnalité égoïste, éteignant l'orgueil que pourraient nous inspirer les dons mêmes de Dieu.

Voilà quelque chose de ce que Jésus-Christ veut faire de

l'âme et à quoi notre parole doit la préparer. Or c'est l'y préparer déjà que lui en donner la vue claire et la conscience précise. Le but fixé, il restera de l'y mener ou de l'y ramener sans relâche; c'est le terme de nos efforts, le terme de l'action qu'il nous faut exercer sur elle.

ÉPILOGUE

LE PRÉDICATEUR, L'HOMME DE DIEU

Nous touchons au terme, et voici le moment de jeter un regard sur le chemin parcouru.

Les grands modèles ont d'abord fixé notre attention, et, par-dessus tout, le Modèle divin lui-même. C'est en les regardant faire que nous avons pris la première idée de notre art.

Il fallait ensuite appliquer ces grands exemples et les codifier. Pour le faire moins imparfaitement, nous avons mis le prédicateur en regard des deux éléments qui achèvent de le faire ce qu'il est : l'objet et l'auditoire, les choses à dire et l'âme à qui les adresser en esprit dès l'heure même où on les médite. N'était-ce pas tirer de leur vraie source et dérouler dans leur cours naturel les premières lois pratiques du genre?

Aussi la tâche pourrait-elle sembler finie après que l'exemple et la nature des choses ont parlé tour à tour. Et pourtant il ne sera pas inutile, croyons-nous, de tout ressaisir, de tout résumer dans une vue d'ensemble. Nous y gagnerons peut-être de suppléer à la brièveté nécessaire des indications précédentes, mais surtout de faire mieux voir comment les plus hauts principes mènent droit aux conséquences les plus pratiques, mais encore de montrer, car nous ne craignons pas de le prétendre, que l'art de la parole sacrée, tout surhumain qu'il est par certains côtés, demeure naturel et vraiment facile à qui le conçoit bien.

C'est donc le portrait, l'idéal du prédicateur qu'il faudrait présentement dégager de tout ce qui précède.

Hâtons-nous de le redire, ce mot d'idéal ne peut effrayer ni rebuter personne. A le bien prendre, nul ne s'élèvera jamais à la perfection suprême, et surtout nul ne s'y établira jamais à demeure. Jésus-Christ, Notre-Seigneur, étant mis à part, les plus admirables maîtres n'ont pu qu'en approcher. Qu'un prêtre unisse la sainteté au génie, il y aura toujours quelque chose à désirer dans l'ensemble de sa parole. Mais cet idéal que les plus grands désespèrent de remplir, les plus humbles ont besoin de le connaître, ils ont le droit et le devoir de s'y essayer; par là seulement ils tireront d'eux-mêmes tout le possible, et peut-être seront-ils surpris de voir ce possible grandir et s'étendre par delà les bornes que poserait la modestie ou peut-être la pusillanimité.

Non, en dépit d'une impression assez répandue, mais de tout point déplorable, l'idéal n'est point l'ennemi du pratique; il en est la règle, la loi, le stimulant nécessaire. Et qu'est-ce que le génie, après tout? L'homme plus largement pourvu des aptitudes naturelles que la Sainte Église a dû reconnaître en nous pour nous admettre à l'honneur du sacerdoce. Qu'est-ce que le saint? L'homme qui pousse à l'héroïsme habituel des vertus possibles à tous et commandées à tous dans une certaine mesure. Le génie et le saint montent plus haut, mais dans la même lumière et dans la même charité où Dieu a fixé la vie de tout homme, de tout prêtre. Leurs ailes sont plus puissantes, mais de même nature que les nôtres. Nous ferons moins qu'eux, mais nous avons le droit et l'obligation de faire comme eux. Il est permis de n'être point un génie et l'on peut n'arriver pas jusqu'à la sainteté proprement dite. Mais qui voudrait désespérer d'être homme, et quel prêtre s'estimerait incapable d'être un homme de Dieu?

Or, pour le prédicateur, voilà précisément l'idéal. Il est là tout entier, dans cette simple et grande formule, dans ce beau titre de noblesse où nous insistions dès la première page. Quand, plus tard, nous avons essayé d'analyser l'éloquence du divin Maître, nous y avons trouvé l'Homme-Dieu, les deux natures affirmées et manifestes dans l'unité originale de sa parole humaine et surhumaine à la fois. Et maintenant, que la nôtre soit humble ou magnifique, peu importe. Elle sera digne de son ministère, elle n'aura pas trop dégénéré de son idéal si l'on y retrouve l'homme de Dieu.

Mais qu'est-ce à dire? Comme la parole de Jésus-Christ implique et trahit deux natures inséparables, la nôtre doit se faire de deux éléments en collaboration incessante. Il faut qu'on y sente l'homme, l'accent vrai, la vibration authentique de l'âme, la nature avec toutes ses puissances d'expansion, de communication, d'action sur autrui, puissances à déployer pleinement, à porter au comble comme si nous n'attendions rien que d'elles. Il faut qu'on y sente Dieu remplissant et dominant l'homme ; entendez la subordination pleine et entière de l'effort naturel à l'œuvre de Dieu, l'intention manifestement élevée et attachée à Dieu, la confiance de réussir, l'autorité, la sainte hardiesse uniquement fondées en Dieu, la flamme du zèle allumée au cœur même de Dieu. Toute la nature au service de la grâce : voilà, disions-nous, l'âme chrétienne. Mais en vérité le prédicateur est-il autre chose? L'orateur est une âme qui s'exprime ; — on a là toute la rhétorique profane. L'orateur de Dieu, le prédicateur, c'est l'âme chrétienne, l'âme toute pénétrée de foi, de doctrine et de charité chrétienne, se traduisant, sortant d'elle-même pour passer dans les autres, pour y faire passer avec elle le Dieu qui la remplit ; — on a là toute la rhétorique

sacrée. On le voit, elle est à l'usage des plus modestes comme des plus grands.

Mettons, s'il se peut, dans un meilleur jour ces notions si simples et pourtant si riches. Regardons de plus près l'orateur de Dieu, c'est-à-dire l'homme de Dieu qui parle. Étudions l'alliance pratique de la nature et de la grâce, en suivant le prédicateur dans sa préparation éloignée, dans sa préparation prochaine et dans l'exercice même de son ministère.

I

Préparation lointaine. I. Elément humain. Être orateur c'est être homme. — Former l'homme c'est former l'orateur. — Connaissances fondamentales. — Habitudes d'esprit, d'imagination, de cœur. — Science de la langue. — Tout homme est orateur en germe. — II. Elément surnaturel. — L'orateur de Dieu doit être homme de Dieu. — Science sacrée. — Loi du travail. — Habitudes surnaturelles de l'esprit, de l'imagination, du cœur. — Passion pour Jésus Christ. — Méditation habituelle et sainteté de vie. — III. Alliance des deux éléments. — Distinction dans la pensée et le sentiment fierté de la foi; — intérêt aux choses humaines; — goût de l'admiration, jeunesse d'âme.

Nous avons accepté, en nous réservant de la bien entendre, la distinction parfois outrée entre l'orateur et le prédicateur, entre l'homme et l'homme de Dieu, car c'est tout un. Voyons-les maintenant se former de loin l'un et l'autre.

I. — Dieu fasse paix aux rhéteurs de second et de troisième ordre qui nous ont plus ou moins accoutumés à considérer l'éloquence comme un je ne sais quoi d'artificiel, de surajouté, de plaqué pour ainsi dire par-dessus la nature humaine, comme une spécialité d'exception et de luxe telle que peut être le talent du peintre ou celui du violoniste! Nous l'avons dit, mais nous y insistons à dessein, elle n'est que l'expansion naturelle

de l'âme; l'orateur n'est autre chose que l'homme entré en possession de lui-même, l'homme sachant déployer et gouverner les puissances communes à toute créature humaine venant en ce monde.

Sans doute il ne le sait pas sans l'avoir appris, pas plus qu'il ne sait marcher ou parler. L'orateur se fait, dit-on; soit, mais il se fait précisément en se faisant homme. Noué dans sa puissance d'expansion, de communication morale comme dans toutes les autres, comme toutes les autres il la dénoue peu à peu, d'ordinaire et normalement par l'exercice réfléchi, quelquefois presque sans étude, par l'effort d'une spontanéité plus vigoureuse et sous l'empire d'une nécessité de situation. C'est alors ce qu'on nomme l'éloquence naturelle, si admirable quelquefois dans le sauvage, dans l'homme sans lettres soutenant une querelle, plaidant un intérêt, débattant un marché. Qui n'est orateur en germe et en puissance immédiate? Qui ne l'est de fait et en acte une fois ou l'autre dans sa vie? Allons plus loin, prenons l'orateur par excellence, le parleur éminent formé régulièrement et par méthode; écartons de sa manière tout ce qui serait convention et routine, ne lui laissons que la pure fleur de l'art. Qu'est-ce après tout et qu'a cet homme de plus que les autres? Le pouvoir de produire mieux, avec réflexion, à volonté, des effets que tous les autres produisent avec une moindre force quand ils n'y pensent pas. C'est qu'il a raisonné ses aptitudes naturelles, c'est qu'il les a exercées en connaissance de cause et que, par le raisonnement et l'exercice, il en a conquis le plein et libre usage. C'est l'homme qui se connaît et se gouverne, voilà tout.

Et qu'y a-t-il dans sa formation oratoire? Au fond, les simples éléments de toute formation humaine; des connaissances qui lui donnent quelque chose à dire, des

habitudes d'âme qui le rendent capable de le bien dire; mais connaissances et habitudes qui font l'honneur commun de tout homme complet et développé.

Il sait par expérience et par principes le cœur humain et les grandes choses de la vie; il est philosophe, observateur, moraliste. Sans cela point d'orateur; mais où est sans cela l'homme complet? Sur ce fond universel de science humaine, il édifiera sans peine les connaissances particulières exigées par sa profession spéciale ou devenues nécessaires dans une circonstance donnée. Mais ces connaissances ne feront en lui que le spécialiste, et c'est le fond, le fond de science commun à tout homme, qui commencera de le faire orateur.

En outre il a des habitudes encore plus précieuses que la science. Pourquoi? Parce que, sans elles, la science risque fort de n'être qu'un trésor enfoui, stérile pour tous, à commencer par le possesseur lui-même; parce que, avec elles, la science nécessaire est vite acquise, pleinement possédée, en état de profiter à autrui.

Or quelles sont ces habitudes, indispensables éléments de l'éloquence? Les mêmes qui font la valeur de l'homme et sa supériorité en tout ordre d'objets. C'est l'intelligence accoutumée par la réflexion à l'idée précise, à la pensée complète, au raisonnement exact et suivi; l'intelligence dédaigneuse des lueurs, ayant le goût et le courage de la lumière achevée; l'intelligence capable de se traduire, de s'expliquer au dehors parce qu'elle voit clair en elle-même. — Qu'est-ce encore? Une imagination vive et lucide, façonnée, suivant sa nature, à collaborer incessamment avec l'esprit, à le fournir de rapprochements, d'allusions, d'images sensibles dont il enveloppera ses pensées comme d'un vêtement diaphane et à leur taille. Nous demandons à

l'orateur d'être, dans sa mesure et à sa façon, quelque peu artiste en même temps que philosophe; mais nous n'attendons pas moins du causeur agréable, du conteur original, et souvent nous admirons chez les plus illettrés l'alliance toute spontanée du bon sens avec l'image familière et voyante. — Que réclamer enfin de l'orateur? Par-dessus tout, une âme bonne, souple, forte et sagement sensible; une âme qui sente les choses au juste comme elle les conçoit au vrai; d'ailleurs expansive, assez maîtresse du caractère, du tempérament, de l'humeur, de l'égoïsme, pour sortir d'elle-même, se répandre et se communiquer; une âme aimant de passion la vérité et la justice, aimant par suite et du même amour les autres hommes comme capables de ces grands biens et avec l'intention de leur en faire part. Mais n'est-ce point là précisément ce qui, dans le commerce de la vie, fait l'homme de cœur et puissant pour le bien sur les cœurs de ses semblables? Jusque-là donc, c'est-à-dire pour le fond et l'essentiel, formation humaine et formation oratoire ne font qu'un.

Le parleur de profession y joindra la connaissance approfondie de la langue; chose évidente : il faut qu'il sache manier son instrument. Mais qu'on y prenne garde; ce n'est point là un instrument spécial comme le pinceau, le ciseau ou le violon; c'est l'instrument à tout faire et de tout le monde, l'instrument humain par excellence. Et d'ailleurs qui ne voit qu'à savoir mieux sa langue on devient plus homme par le fait? Nous ne sommes point traditionaliste; nous n'accordons pas aux mots le pouvoir de créer des idées; mais il est de fait qu'ils les éveillent, les démêlent, les précisent, les fixent et arrivent en somme à les enrichir. S'agit-il par exemple de la vie morale, un des thèmes les plus féconds de l'éloquence et de la conversation relevée?

Supposez un homme fin et docte, mais peu accoutumé à la propriété des termes, pauvre en son vocabulaire, pour tout dire sachant mal le français. Qu'arrive-t-il de toute nécessité? Que mille nuances lui échappent; qu'il ne peut ni les révéler à autrui ni en jouir pleinement pour lui-même, impuissant qu'il est à se les nommer de leur vrai nom. L'étude de la langue n'est donc point affaire de grammairien, de littérateur, d'orateur; c'est affaire d'homme, condition de valeur et de distinction personnelle pour celui-là même qui n'élèvera jamais la voix dans une assemblée.

Quant à celui que la Providence y destine, après les connaissances acquises et les habitudes formées, après la langue apprise et les idées étendues par le fait, que lui reste-t-il, sinon de rompre la prison de glace où la timidité l'enferme, d'apprendre à conduire sa voix, son geste, son regard? Eh bien! voilà encore autant de gagné pour son développement d'homme. Ne nous arrêtons pas présentement au débit; nous en dirons plus loin quelques mots rapides. Mais revenons du moins sur ce fait. Ici comme en matière de style et plus encore peut-être, qu'est-ce que l'art, l'art consommé? Rien que l'épanouissement réfléchi de la nature universelle; rien que le pouvoir de mettre en jeu à volonté des puissances expressives quelquefois merveilleuses dans l'enfant ou l'ouvrier sans lettres, de faire avec calcul et à dessein ce que nous faisons tous les jours dans l'entrain des relations familières.

Envisageons de toutes parts cette personnalité exquise et puissante que nous saluons du nom d'orateur; tournons-la, pour ainsi dire, et retournons-la en cent manières; nous n'y trouverons pas autre chose que l'homme, l'homme qui se connaît, se possède et se gouverne; l'homme entré en pleine jouissance des apti-

tudes qu'il partage avec tout le monde, mais que tout le monde ne cultive pas. Être orateur, c'est être homme; pour former en soi l'orateur, il n'est que de former l'homme, de se faire une âme, une âme puissante, réglée, expansive : nous tenons là le grand secret.

Plût à Dieu que tout prêtre, tout prédicateur futur, eût été mis de bonne heure en présence de cette vérité capitale; qu'il n'eût jamais vu dans la parole un métier à part, appris comme d'autres par artifice et procédé! Encore n'est-il jamais trop tard pour entrer dans le vrai, pour secouer le joug de la rhétorique artificielle qui nous maintiendrait dans le faux et le convenu, à mi-chemin entre la spontanéité inculte, insuffisante, et le grand art dont le chef-d'œuvre est de raisonner et de fixer la nature. Aussi bien, si l'orateur n'est que l'homme, voici revenir cette conclusion toute pratique et encourageante : c'est que tout prêtre porte en soi ce qui fait l'orateur, non pas sans doute l'orateur éclatant, magnifique, célèbre, — et qu'importe? — mais l'âme capable d'agir sur d'autres âmes, l'homme de bien capable de faire du bien.

II. — N'en demeurons pas là; car si l'orateur est l'homme, le prédicateur est l'homme de Dieu. Si, pour parler utilement, le principal est d'avoir une âme; à qui parle de Dieu, en son nom, à sa place, il faut tout d'abord une âme pleine de Dieu, une âme qui s'en soit dès longtemps pénétrée, une âme toujours en éveil et en action pour s'en pénétrer davantage. Avancer sans relâche dans la connaissance de Dieu, appliquer à Dieu, fixer en Dieu, remplir de Dieu toutes les habitudes de la pensée, de l'imagination et du cœur, voilà qui est indispensable au prédicateur, comme à tout homme qui parle il est indispensable de savoir et de sentir.

Ne traçons pas à nouveau le programme des connaissances sacrées, nous en avons dit assez en étudiant l'objet et les sources de la prédication[1]. Programme immense, inépuisable aux labeurs de la plus longue vie, inépuisable aux contemplations éternelles des élus. C'est Dieu qu'il faut savoir et toutes choses à la lumière de Dieu... Dès lors où s'arrêter? Quand se croire quitte avec la glorieuse et sainte loi du travail? Les études premières n'ont jamais pu être qu'un avant-goût du labeur sérieux de l'homme, un apprentissage de l'activité intellectuelle qui doit charmer et honorer sa vie entière. Les maîtres, les Pères mettaient à se former dix ans, quinze ans, vingt ans quelquefois, et cela fait, ils ne cessaient d'acquérir en donnant aux autres. Que sont au prix les quatre ou cinq années de séminaire auxquelles nous réduisent pour la plupart et la pauvreté de l'Église, et les besoins pressants du ministère, et la rareté des vocations? Qui pourrait vivre sur ce fonds, s'il ne s'appliquait jusqu'à la fin à l'enrichir? Et suffit-il pour cela des études officiellement prescrites aux jeunes prêtres de par l'autorité épiscopale? Vienne la maturité, la vieillesse même, pourvu qu'elle ne soit pas encore l'impuissance : m'apporte-t-elle le droit de m'arrêter dans l'exploration des choses divines? m'autorise-t-elle à dire : « Assez appris, assez travaillé »?

Mais pour qui donc? Pour mes auditeurs? Si je suis si malavisé que de le croire, je leur deviendrai vite monotone et fastidieux. Il faut me varier, me compléter sans relâche, pour me soutenir devant eux, ou plutôt, chose bien autrement grave, pour soutenir leur attention et continuer de nourrir leur foi. Sont-ils

1. Livre I, ch. I, § 2.

doctes, ont-ils du moins quelque prétention à l'être? Qui me dispense de suivre le mouvement de leurs esprits, de faire face à leurs difficultés nouvelles, nouvelles de fait ou d'apparence? Et n'eussé-je à traiter qu'avec des ignorants et des simples, encore demeure-t-il nécessaire d'élaborer de plus en plus les vérités saintes, pour les leur rendre de plus en plus familières, pour atteindre à ce chef-d'œuvre ignoré des gens de littérature, mais admiré de Dieu et des anges, qui consiste à bien évangéliser les pauvres, à mettre le sublime, le divin à la portée des plus petits.

Que si, par impossible, je n'avais plus rien à apprendre dans l'intérêt de mes auditeurs, encore faudrait-il songer à moi-même. Et serait-ce pour moi-même que j'oserais dire : « Assez »? Quoi! assez de Dieu, assez de Jésus-Christ! Aurais-je donc épuisé les insondables richesses du Christ, et percé à jour les profondeurs de l'essence divine? Ou bien encore m'avouerai-je rassasié de cet aliment, dégoûté de cette eau vive dont il est écrit cependant : « Qui me mange a encore faim, et qui me boit a encore soif[1] »? Non, pour vivre et pour faire vivre les autres, l'âme du prédicateur, de l'homme de Dieu, n'a pas assez du journal quotidien, fût-il religieux, et de la brochure courante; il lui faut puiser sans relâche à la vraie source, étudier sans fin la science sacrée. Parmi le tourbillon des œuvres et les préoccupations du zèle, il doit, par pitié pour lui-même et plus encore dans l'intérêt de son apostolat, se dérober quelquefois pour reposer son âme, la retremper, la rafraîchir. Mais comment pourrait-il jamais, par lassitude ou par faiblesse, arrêter à un point nommé l'activité spéciale de son intelligence de prêtre, la con-

1. Qui edunt me adhuc esurient, et qui bibunt me adhuc sitient. (Eccli., XXIV, 29.)

damner, à partir d'une certaine date, à la langueur, à la stagnation, à la mort? En se donnant à lui comme objet spécial, professionnel et pour ainsi dire technique, Dieu lui a fait du travail une nécessité d'office et qui ne saurait finir qu'avec les forces et la vie. Telle est bien notre situation, notre gloire : maîtres des âmes, et, pour cela même, éternels écoliers de Dieu.

Toutefois savoir Dieu et Jésus-Christ est encore trop peu de chose. Il faut que l'objet divin passe lentement dans la substance et dans la moelle de l'âme, qu'il pénètre, qu'il informe, qu'il vivifie toutes les habitudes intimes, qu'il devienne comme le soleil fixe de la pensée, comme la sève intarissable du sentiment. Cette intelligence d'homme, déjà nette, précise, exacte et vigoureuse, cette intelligence de prêtre déjà instruite de Dieu, il reste de l'appliquer si bien à Dieu qu'elle voie tout en lui, qu'elle juge tout à sa lumière, que, selon le vœu de saint Augustin, elle fasse autour de cette lumière centrale l'unité de ses connaissances et de ses vues. En un mot, sur le fond de sagesse expérimentale et de philosophie humaine, il faut enter profondément l'esprit de foi. Cette imagination humaine, que la culture normale a déjà faite puissante et souple, il faut la remplir des reflets sensibles de Dieu, de ses symboles expressifs; il faut la nourrir des faits et des images bibliques ; par-dessus tout, il faut l'exercer de longue main à recomposer avec toute l'exactitude et la vie désirables l'histoire détaillée de l'Homme-Dieu. A elle de lire pour sa part entre les lignes de l'Évangile, de reconstituer le cadre d'où se détache la figure du Sauveur, d'évoquer, s'il se pouvait, cette figure elle-même, non par un jeu stérile et dans une intention de jouissance pure, mais pour rendre

à la foule ces fortes et vives images qui achèvent l'œuvre de l'intelligence et préparent l'émotion du cœur.

Et puisque c'est bien au cœur du fidèle, à sa volonté sensible, que la prédication doit finalement atteindre, c'est le vrai cœur du prêtre, le vrai cœur de l'homme de Dieu, qu'il s'agit de former en soi. Si, pour devenir orateur, pour se faire une éloquence, un style, un geste, le capital est de se faire une âme ; si c'est là le dernier mot de la saine rhétorique, la condition maîtresse que rien ne supplée et qui supplée au besoin tout le reste, quelle âme sera donc celle de l'orateur de Dieu ?

Pour abréger sans l'affaiblir cette considération souveraine, imaginons qu'un prédicateur ait moins songé à ce côté de sa formation, qu'il ait moins compté sur son âme que sur les dehors humains de son talent. Que va-t-il faire ? Par une secrète conscience de ce qui lui manque, se jettera-t-il hors de l'objet assigné de Dieu à la parole sacrée, dans ces fantaisies littéraires, philosophiques, sociales, dont l'inutilité fait le moindre inconvénient ? Essayera-t-il, malgré tout, de prêcher l'Évangile ? Fierté de croire, crainte de Dieu, espérance, charité, pénitence, zèle, toutes ces passions saintes, comment les mettre au cœur des autres s'il ne les sent pas assez profondément dans le sien ? Le voilà donc réduit à les jouer d'imagination et de tête. Mais qui s'y tromperait longtemps ? Un mot contient tout et nous dispense de nous étendre. On est éloquent, on est puissant, on est homme complet, agissant, dominateur, par une grande passion, par un grand amour ; on est prêtre, on est prédicateur, on est roi des âmes par l'amour passionné pour Jésus-Christ. Saint Paul a dit : « Que celui qui n'aime point le Sau-

veur Jésus soit anathème ! » Ne répétons point ce mot terrible, mais disons simplement : « Que celui qui n'aime point le Seigneur Jésus ne monte point en chaire ! » Philosophe ingénieux, discoureur habile, artiste de paroles, candidat aux académies, soit ; prédicateur, jamais.

Or, cet amour passionné de Jésus-Christ ne s'improvise pas en un jour ; cette âme pleine et possédée de Dieu ne se prend pas à volonté comme l'habit sacré que l'on revêt pour se présenter aux fidèles. Mais si l'on veut bien souffrir une comparaison presque injurieuse, l'histrion même ne se rend compte de son rôle que par une longue étude, par un patient effort d'assimilation. Et comment le prêtre pourrait-il entrer dans la réalité des passions surnaturelles autrement que par une lente et laborieuse accoutumance, tranchons le mot, par la méditation habituelle et par l'effort au moins initial de la sainteté. Quand, un jour, à Notre-Dame, le nom de Jésus ouvrait les entrailles de Lacordaire et en arrachait ces grands accents d'amour qui l'étonnaient lui-même et qu'il ne se connaissait pas, n'était-ce là qu'une surprise d'enthousiasme, un accès de cette belle fièvre que l'improvisation allume dans les tempéraments oratoires ? Non vraiment, c'était le cri du prêtre formé par l'épreuve, grandi par une courageuse obéissance à l'Église ; le cri du religieux façonné à la contemplation, à l'austérité, à tous les labeurs de la vie parfaite ; le cri de l'âme longuement préparée à sentir et à traduire l'amour.

Méditation habituelle, sainteté de vie, c'est l'école du prédicateur et il n'y en a pas d'autre. En le disant, nous avons conscience de ne nous tromper ni de lieu ni de rôle ; nous ne prêchons pas, nous faisons de la rhétorique sacrée la plus élémentaire, ou, si l'on veut,

la plus haute; nous disons en toute simplicité l'indispensable condition de l'éloquence. Il faut aimer Jésus-Christ, et l'on n'aime Jésus-Christ qu'à force de le regarder, et on ne le regarde jamais si bien qu'à genoux. En même temps que ce regard persévérant échauffe peu à peu le cœur, il commence de transformer la vie; car Jésus-Christ exerce dès ici-bas ce pouvoir assimilant que Dieu exercera pleinement au ciel, alors que nous lui deviendrons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est. Regard qui commence la transformation, transformation qui augmente la puissance pénétrante du regard; méditation qui ébauche la sainteté, sainteté qui avive la méditation; Jésus-Christ contemplé pour le reproduire, Jésus-Christ d'autant mieux contemplé qu'on le reproduit avec plus de courage : voilà qui fait au prêtre une âme, et par là même une éloquence : nous n'y savons pas d'autre secret.

Ajoutez que cette passion pour Jésus-Christ met en branle toutes les autres. On n'aime pas l'Homme-Dieu sans aimer la vérité dont il est le centre vivant et les âmes où il veut régner, sans s'éprendre d'un enthousiasme indigné pour la vérité méconnue, d'une pitié immense pour les âmes qu'on écarte d'elle. Et dans ce dévouement sans réserve à l'objet que l'on prêche, se perdent, comme des fétus dans la flamme, toutes les arrière-pensées d'amour-propre si bien faites pour glacer la parole avec le cœur. Alors on fait bon marché de la gloriole oratoire; alors on ne craint pas le renom de catéchiste, on n'a souci de chercher les questions brillantes et les thèmes à sensation; alors on se donne sans plaindre sa peine à un auditoire clairsemé ou inculte. Saint Augustin disait un jour : « Vous êtes en bien petit nombre; mais si vous avez bien écouté, vous êtes

assez nombreux [1]. » Saint François de Sales ne refusait pas de prêcher devant sept personnes [2]. Saint Charles estimait qu'une âme est un assez vaste diocèse ; à plus forte raison serait-elle un assez noble auditoire. Et la foi ne nous apprend-elle pas qu'une seule âme gardée ou ramenée à Jésus-Christ dépasse à l'infini tout l'effort de l'éloquence, et payerait assez bien toute la vie d'un prédicateur.

En résumé, c'est par la méditation assidue, par la sanctification courageuse, que se fait l'homme de Dieu, l'orateur de Dieu. Un auteur allemand moderne, dit excellemment : « Chaque progrès dans la voie de la sainteté est un progrès dans l'art de la prédication. » D'où il tire cette conclusion encourageante : « Le jeune prédicateur qui ne se sent pas pourvu des qualités naturelles, ou qui est effrayé des difficultés de sa tâche, peut se consoler par la pensée que le plus important de son art est dans ses mains [3]. » Rien de plus juste. Que le talent reste humainement médiocre ; si l'âme vit de Dieu, la parole ne sera jamais sans fruit. Par ailleurs, comme le caractère est la plus belle moitié du génie, chez les plus grands eux-mêmes, la sainteté fera toujours le capital de l'éloquence sacrée.

III. — Mais aussi gardons-nous d'y voir un prétexte à négliger le reste. Gouvernons vigoureusement et nos appréciations et notre conduite pratique entre deux erreurs possibles. Assurément, la plus facile et la plus commune est l'oubli du côté divin des choses, la confiance mise dans les ressources humaines, la for-

1. Pauci quidem convenistis, sed si bene audistis abundatis. (Sermo XIX.)

2. *Esprit de saint François de Sales*, t. II, p. 38.

3. Le R. P. Schleiniger, de la Compagnie de Jésus, *la Prédication ecclésiastique*. Fribourg en Brisgau, 1864.

mation dirigée dans un sens quasi-profane, sous l'inspiration de l'amour-propre et d'après certaines routines de métier. D'autre part, n'a-t-on jamais vu la bizarrerie ou, pour tout dire, la paresse, déprécier et omettre le travail humain au bénéfice d'un surnaturel fort contestable? — Soyons saints et moquons-nous de la rhétorique! — Oui, soyons saints, à la bonne heure, mais prenons la peine de bien parler; mais rappelons-nous que, si nous y mettons quelque négligence volontaire, nous sommes moins saints d'autant; mais n'oublions pas surtout l'ordre de la Providence, les vraies relations du surnaturel avec la nature; car ici, comme en tout ordre de choses, la pratique tient immédiatement aux plus hauts principes.

Oui, certes, le surnaturel est supérieur à la nature, et parfois Dieu se plaît à marquer avec un dédain magnifique cette incomparable supériorité. Voilà pourquoi il se peut faire que la sainteté, la sainteté éminente, supplée merveilleusement aux défectuosités humaines de la parole. Mais la nature est l'instrument normal de l'action surnaturelle, et si Dieu la dédaigne quelquefois, il l'honore le plus souvent. Voilà pourquoi une parole distinguée attire et agit d'ordinaire, quand même elle n'est soutenue que par une sainteté commune. Que le prêtre mette la sainteté avant tout, mais qu'il s'efforce de lui donner pour cortège toutes les puissances de la nature. Que, dans sa lente formation de prédicateur, disons mieux, dans le travail de toute la vie qui doit le rendre prédicateur plus achevé, plus efficace, il songe tout d'abord à se faire homme de Dieu, mais qu'il n'oublie pas de se faire homme, homme plus complet en soi et plus expansif à l'endroit des autres; l'action est au prix de ce double effort.

Nous avons dit tout à l'heure une parole distinguée,

et ce n'était pas sans dessein. Ailleurs nous appliquions au prédicateur ce mot de saint François de Sales à une âme affligée : « Vivez avec des pensées élevées et magnifiques. » C'était lui demander de faire passer dans ses allures d'esprit et d'âme une certaine hauteur, une certaine noblesse, et même, — pourquoi non? — une certaine élégance qui s'allie bien à la plus humble simplicité. Mais, qu'est-ce à dire? Où mettre l'objet précis de cette nouvelle exigence? L'élévation, la distinction d'âme que nous demandons ici à l'orateur de Dieu est-elle chose différente de la sainteté habituelle?

De fait, elle y rentre presque entièrement, et les habitudes saintes en font la condition première. Néanmoins, il peut se rencontrer telle âme de prêtre, de prédicateur, suffisamment unie à Dieu, et qui, tout en édifiant ceux qui l'approchent, leur laisse pourtant le regret de désirer quelque chose. D'où vient cette lacune? D'un faux genre peut-être, d'un faux tour de caractère, d'une fausse manière d'entendre l'esprit pratique ou même certaines vertus sacerdotales, la simplicité, par exemple, et la rondeur. Beaucoup plus s'éloignerait-on de notre idéal si l'on adoptait, même par forme de plaisanterie, une je ne sais quelle pose d'homme désabusé, blasé sur bien des choses et parfois sur la prédication même, une jovialité d'un goût équivoque, exercée de préférence aux dépens des prédicateurs, de leurs singularités, de leurs bévues, une certaine pente vraiment fâcheuse à voir et à montrer, pour s'en divertir, ce qu'on appellerait bien l'envers humain du métier.

Mais ces travers exclus une fois pour toutes, que demandons-nous enfin, et qu'y a-t-il dans cette distinction, dans cette élévation des vues et des sentiments

qui n'est pas tout à fait la sainteté même ? Rien qui ne nous soit déjà connu, mais rien qu'il soit inutile de rappeler et avec insistance, alors qu'il s'agit de la formation lointaine du prédicateur et du fonds d'habitudes que traduira spontanément sa parole. Si nous ne nous trompons, ce qui doit achever, parer, si l'on veut, l'âme du prêtre, ce qui doit ajouter à sa vertu cette fleur de distinction et de noblesse dont le parfum est si pénétrant et quelquefois si efficace, avant tout c'est la fierté de la foi, la passion pour la beauté de la foi, la disposition volontaire et entretenue de saisir et de présenter la foi, non plus seulement par le côté du vrai qu'elle nous assure et du bien qu'elle nous impose, mais par le côté du beau, du beau suprême qu'elle fait briller à nos yeux. C'est, en un mot, le sens et le goût passionné des splendeurs de la vérité divine. Mais que ce goût n'ait rien d'exclusif, rien de dédaigneux à l'endroit des choses de la terre. Qu'il soit large, généreux, compréhensif, embrassant et coordonnant au surnaturel tous les éléments, toutes les activités de la nature.

La terre est bien désenchantée pour qui regarde le ciel ; et pourtant cette terre demeure belle d'une beauté que Dieu veut nous rendre profitable : escabeau de ses pieds, jeu de sa sagesse, temple de sa présence, arène où se livre le grand combat de sa gloire. La pure activité humaine est incapable de mener à la fin ; trop souvent elle mène à la perte ; et pourtant cette activité de l'esprit, du vouloir, des bras de l'homme, est chose grande et noble, faite pour refléter Dieu et le servir. En somme, la nature est mesquine au prix de la grâce ; elle devient méprisable quand elle prétend s'en passer, haïssable quand elle s'emporte à la combattre. Mais elle reste, après tout, le piédestal de la grâce ; mais à part l'orgueil et la révolte, elle garde ses beautés de

main divine, et ce n'est pas en les méconnaissant qu'on lui persuadera d'en ambitionner d'autres. Nous avons déjà demandé au prédicateur un intérêt vif et mesuré pour le monde, pour la vie, pour tout l'ordre de la nature[1]; mais qu'il nous permette de le lui souhaiter tout de nouveau comme le second élément de cette distinction qui est l'élégance modeste et charmante de la vertu.

En voici une autre encore, ou plutôt n'est-ce pas d'une façon plus générale cette même disposition que nous avons vue s'appliquer d'abord aux choses de Dieu, puis aux choses d'ici-bas? Goût persévérant et universel du beau; jeunesse d'âme entretenue par l'exercice volontaire de l'admiration. Il va sans dire que nous ne voudrions pas faire de l'homme de Dieu un naïf, une dupe, un enthousiaste crédule à toutes les belles apparences. Mais il nous répugnerait bien autrement, désabusé de toutes choses, sceptique, amer, sous couleur d'expérience et de maturité. Oh! combien triste, combien répugnante chez tout homme, mais surtout chez celui qui représente Dieu parmi les hommes, cette froideur dépitée ou railleuse à l'endroit de la beauté en tout ordre de choses; cette gloire si follement mise à n'avoir plus d'illusions, c'est-à-dire au vrai, plus de ressort et de vie; cet orgueil plus ou moins inconscient de la fausse expérience, qui laisserait aux inhabiles et aux jeunes la faiblesse d'admirer! Nous avons eu, pour notre part, l'honneur de voir des âmes de prêtres faites sur un autre modèle, et rien n'est admirable et touchant comme cette souplesse conservée à l'âge de la pesanteur et des dégoûts, comme cette vive jeunesse de l'esprit et du cœur, qui soulève allègre-

1. Livre II, ch. I, § 2.

ment le fardeau des années et des mécomptes. Jeunesse entretenue par une ferveur de bon aloi, nourrie de science profonde et d'expérience indulgente, faite de foi, de candeur et de charité. Ainsi sans doute se fût montré l'Homme-Dieu, s'il eût voulu passer de longues années sur terre. Ainsi doit se montrer l'homme de Dieu, l'homme qui parle au nom de Dieu. A la fleur de la vie, il s'appelle déjà le vieillard, *presbyter;* il est obligé de l'être par la maturité grave, par cette vieillesse toute vénérable qui ne doit rien à la durée et ne se mesure pas au nombre des ans. A son dernier déclin, il faut qu'on sente encore tressaillir en lui toutes les saintes jeunesses de l'âme renouvelées comme celle de l'aigle et réjouies par l'assiduité à l'autel du Dieu qui ne vieillit pas.

II

Préparation prochaine. — Élément humain. — Récitation ou improvisation. — Élément surhumain. Ne pas aborder la chaire sans une émotion vraie excitée par la méditation actuelle : — émotion à la pensée du ministère à remplir ; — émotion à la pensée des âmes qui attendent, — moyen de s'impressionner à nouveau d'une vérité rebattue ; — émotion à la pensée de notre identification avec Jésus-Christ.

Suivons maintenant, mais d'un regard beaucoup plus rapide, l'orateur, l'orateur de Dieu, dans sa préparation immédiate.

A la prendre du côté humain, tout semble se réduire à cette question pratique. Écrira-t-il son discours? Préférera-t-il improviser?

C'est au dernier parti que penchent les maîtres. Selon saint Augustin, il faut acquérir de longue main et le fond des choses et l'aisance de la parole ; puis, le moment venu, s'appliquer plutôt l'injonction de Notre-Seigneur aux persécutés : « Ne cherchez pas que dire

ni comment le dire, car au moment même il vous sera donné de le trouver[1]. » La Bruyère aiguise une épigramme contre les récitateurs[2]; le P. de La Rue dirige contre eux presque toute la préface de ses sermons, et Fénelon abonde dans le même sens[3] avec une pointe d'excès et de paradoxe justement relevée par M. Feugère[4].

Allons au fond des choses. Le discours écrit et appris par cœur ne saurait être la forme première et naturelle de la parole, encore moins de la parole apostolique, vive et spontanée entre toutes. On ne peut guère le concevoir qu'à titre d'expédient, de ressource *in extremis*. Mais à tout prendre, il est bien des cas où l'expédient s'impose. Nombre de prédicateurs ne sont pas capables de s'en passer, et sans nous prononcer entre ceux qui estiment qu'on prêche trop et ceux qui pensent qu'on ne saurait trop le faire, nous avouons de bonne grâce que l'enseignement chrétien serait bien appauvri s'il fallait le permettre aux seuls improvisateurs. Tenons compte aussi des conditions matérielles de la parole : haute chaire, grand vaisseau, assemblées nombreuses, toutes choses qui rendent difficile la prédication familière et improvisée. N'oublions pas la prédominance du sermon-thèse et l'exactitude peut-être plus que jamais rigoureuse à quoi nous obligent l'ignorance de plusieurs ou leur hésitation dans la foi. Tout cela reconnu, il y aurait grave imprudence à condamner absolument la composition écrite. Aussi bien, fût-on réduit comme Massillon à réciter sans changer une syllabe, cette servitude, en soi très fâcheuse, n'entraîne

1. *De Doctrina christiana*, t. IV, p. 32.
2. *De la Chaire*, n° 29.
3. *Dialogues sur l'éloquence* (Dial. II).
4. Bourdaloue, Ire partie, ch. I, n° 7.

pourtant pas nécessairement la froideur et le faux dans le débit. Composons comme on le doit, dans le ton de la conversation soutenue; en écrivant, ayons notre auditeur sous les yeux, et ne cessons de le prendre à partie; à ce compte, mais à ce compte seulement, nous pourrons rester fidèles à notre texte sans être induits à le psalmodier.

Toutefois, l'orateur doit et il peut toujours s'assurer une allure moins contrainte. C'est chose pénible que de dépendre absolument de la mémoire, au point de ne savoir où se reprendre, si le fil vient à se briser un instant. Par contre, l'improvisation absolue, la parole sans préparation aucune, est un tour de force auquel un orateur sérieux ne se hasardera jamais que s'il ne peut autrement faire. Entre ces deux extrêmes, se trouve le point où tous doivent s'efforcer d'atteindre, l'aisance à parler après avoir élaboré mentalement son sujet ou jeté sur le papier quelques notes. Tout le monde voit là l'idéal, et nous sommes persuadé, quant à nous, que tout le monde en est capable, du moins au bout d'un certain temps d'exercice. Qu'y faut-il après tout? Un riche fonds de doctrine et de pensées : c'est affaire de travail et de méditation habituelle; une prompte facilité d'expression : c'est le fait de qui a commencé par beaucoup écrire et dans le ton vrai de la haute conversation oratoire. Ajoutons qu'il peut être grandement utile d'avoir par devers soi, à l'état de rédaction complète, sinon des discours entiers, au moins des fragments de quelque étendue sur les thèmes les plus usuels, sur ce qu'on pourrait nommer les grands lieux communs de la prédication. Qu'un prêtre ait peu à peu mis par écrit quelque chose des points essentiels de la religion, mystères et sacrements, vérités redoutables ou consolantes, vices capitaux ou vertus chrétiennes.

Qu'il ait sur tout cela, non de simples notes, mais des développements vraiment achevés, des paraphrases de l'Écriture poussées au delà d'une simple esquisse, des parties d'exposition doctrinale rédigées avec précision. Le voilà riche de matériaux excellents qu'il transportera aisément d'un discours à l'autre : base solide où s'appuiera l'improvisation, points de repère qui l'empêcheront de se perdre. Ainsi le prédicateur, comme le scribe savant du céleste royaume, ressemblera-t-il au père de famille qui tire de son trésor l'ancien tout ensemble et le nouveau [1].

Liberté, assurance, aisance facile donnant place à toutes les saillies heureuses qu'amène la chaleur du discours; mais en même temps certitude morale de ne laisser flotter au hasard ni la pensée ni l'expression : voilà bien le meilleur sans doute, et l'on y peut arriver aux conditions que nous avons dites. A notre avis toutefois, quand la matière est délicate et le discours assez long, la situation la plus enviable est celle de l'orateur qui a tout écrit ou à peu près, mais largement et vivement, avec plus d'attention à l'exactitude et à la suite qu'aux menues élégances littéraires, et qui reste en fin de compte assez maître de son texte pour en modifier ou en achever sur place le détail. A celui-là tous les avantages : il peut se livrer sans se perdre, il aura l'allure ferme et souple, ferme sans raideur et souple sans péril.

Voilà pour le côté humain de la préparation immédiate et ce que l'on pourrait conseiller à tout homme qui va prendre la parole. En est-ce assez pour l'homme de Dieu? Non certes; il serait à plaindre d'oublier en

1. Ideo omnis scriba doctus in regno cœlorum similis est homini patrifamilias qui profert de thesauro suo nova et vetera. (Matth., XIII, 52.)

ce moment le côté divin de son rôle, de ne pas s'en redonner la conscience actuelle et vivante. Et comment? Par la méditation non plus du sujet, mais du rôle lui-même, par une sérieuse élévation de l'âme vers le Dieu qu'il va représenter devant les fidèles. C'est être logique, c'est être conséquent avec soi-même. Il y a là un devoir de situation, une condition de mérite personnel et d'efficacité apostolique, mais encore une chance, et la meilleure, de rencontrer l'éloquence et le succès. Qui aborde à froid une assemblée risque de lui parler froidement. Si le prédicateur ne s'émeut pas de ce qu'il va faire, il est à peu près certain de ne pas émouvoir.

Mais quelle émotion lui convient? Le mieux doué des orateurs profanes et le plus sûr de lui-même porte toujours à la tribune, sinon l'appréhension instinctive de la foule qu'il s'agit d'affronter, à tout le moins le saisissement que donne l'approche d'une action grave et périlleuse, d'une lutte, le frémissement intérieur de toutes les puissances recueillies, bandées pour l'effort. Homme de conscience, il est impossible qu'il ne se sente pas le cœur à la fois aiguillonné par le désir du bien et légèrement serré sous l'étreinte des responsabilités qu'il va encourir.

Le prêtre achève de se disposer à monter en chaire; il se promène lentement dans sa chambre ou dans la sacristie. En vérité, ne serait-il pas bon quelquefois qu'il se trouvât là quelqu'un pour l'approcher, pour l'interrompre, pour lui dire avec un grave respect : « Que pensez-vous à cette heure? Comment envisagez-vous ce que vous allez faire? Dans cette surexcitation inévitable qui précède une action publique, où vont vos préoccupations? Est-ce à ne pas rester court? à ne pas déplaire? Souriez-vous d'avance aux applaudissements? Ou bien peut-être vous sentez-vous froid, pe-

sant, à peu près vide d'impressions et de désirs, marchant comme à l'aveugle, poussé en avant par une force de nécessité, d'habitude, de routine, qui vous avertit seulement qu'il faut parler et vous en tirer à votre honneur? Prenez garde. Les préoccupations personnelles vous tiendraient au niveau de l'homme, et quant à l'atonie routinière, elle n'aurait pas même l'honneur d'y atteindre. Montez plus haut, prenez aux pieds du Crucifix les pensées et les émotions qui conviennent à l'homme de Dieu. »

Emotion du ministère à remplir, sentiment vif de l'œuvre à faire, de l'impuissance radicale des forces humaines et, en même temps, du devoir de les déployer sans réserve comme si tout notre espoir était là. Que le prêtre soit un génie ou un esprit ordinaire, qu'il monte dans la chaire la plus illustre ou qu'il aborde un auditoire d'enfants de village, il doit dire comme le Prophète : *A, a a, Domine Deus, ecce nescio loqui quia puer ego sum*[1]. C'est la vérité pure, et à s'en souvenir on devient tout à la fois fier et humble, et quand on est tel, on a chance de pénétrer et de saisir, comme on est soi-même saisi et pénétré de ce qu'on va faire. Oh! que l'esprit de foi rendu actuel, présent, pratique, aurait de force pour nous rendre éloquents!

Emotion à la pensée des âmes que je vais avoir l'honneur de toucher, de la responsabilité que je vais prendre à leur égard. Qui vais-je rencontrer devant moi? Des juges de mon talent, de ma parole? — De bonnes gens que je connais de longue date, avec lesquels j'ai à vivre, et qu'il me faut ménager pour m'assurer la vie plus facile? — Vues de l'homme, faites pour glacer l'orateur de Dieu. Non, j'aurai sous les yeux des âmes dont

1. Jérémie, I, 6.

chacune vaudrait, et au delà, les efforts de toute ma vie, puisque chacune vaut le sang de Jésus-Christ. Elles seront, pour une part, ce que les aura faites ma parole, et je répondrai d'elles à Dieu qui peut-être me redemandera leur sang[1]. Ici encore est-ce exagération ou vérité pure? Et quelle puissance d'émotion ne développerait-on pas en soi-même si, à chaque fois qu'il faut parler, on se remettait vivement dans la sphère des vérités surnaturelles? Que le prêtre porte en chaire ce sentiment vrai de ce qu'est devant Dieu un auditoire; il y porte du même coup le respect, le dévouement, l'indépendance, la compassion, le zèle, l'espérance, le désir, toutes les douceurs engageantes de la charité, toutes ses forces vives.

Nous parlons d'espérance et de désir. Osons le demander avec une douloureuse franchise : n'est-il pas vrai qu'on embarrasserait quelquefois le prédicateur de lui poser cette question : « Qu'attendez-vous de votre discours? » N'a-t-il jamais eu à refouler je ne sais quelle voix moqueuse entendue au fond de l'âme et qui disait : « Il en sera de ce sermon comme de tant d'autres? » Est-il même impossible qu'il n'ait guère songé au fruit qui en pourrait sortir? Entre le prêtre qui va parler et les auditeurs qui s'asseyent pour l'entendre, ne s'établit-il jamais comme un pacte muet, sans doute inconscient de part et d'autre, les uns pensant : « Nous n'en sortirons ni meilleurs ni pires, » et l'autre : « Je sais trop bien que je ne vous changerai pas. » Dès lors tout est perdu pour le résultat, pour l'éloquence même. Voilà le discours condamné d'avance à n'être qu'une formalité glaciale. Il en irait déjà bien autrement si le prédicateur au moins avait la conscience actuelle de parler à

1. Si dicente me ad impium : morte morieris, non annuntiaveris ei... sanguinem... ejus de manu tua requiram. (Ezech., III, 18.)

des âmes et de leur apporter la grâce. Elles le sentiraient vite et se mettraient vite à l'unisson[1].

Mais en outre ce sentiment raviverait en lui l'impression, peut-être quelque peu languissante et usée, des vérités qu'il annonce. A ne regarder que le thème de ma parole, je conçois l'émotion dans un sujet neuf, dans un discours improvisé ou même écrit d'hier et dit aujourd'hui sous l'influence et dans le feu de la composition récente. Mais ce sermon vieux de dix ou vingt ans, cette vérité dix ou vingt fois prêchée, est-il aisé d'en rajeunir en moi l'impression, de m'en émouvoir tout de nouveau comme à la première heure ? — Difficulté pratique et d'expérience, mais non pas invincible, grâce à Dieu. En fussions-nous réduits à la récitation pure, cette page, refroidie depuis des années, peut retrouver une chaleur non point factice, mais véritable et naturelle. Elle le peut, grâce à la méditation renouvelée, à la prière; mais ce n'est pas encore tout. Saint Augustin nous avertit avec une finesse touchante et vraiment délicieuse que si, ce qu'à Dieu ne plaise, la répétition fréquente amoindrissait pour nous l'intérêt des choses, nous le retrouverions tout entier dans les sentiments de l'auditoire qui les entend pour la première fois. « Sommes-nous las de redire des vérités connues, élémentaires? Confondons-nous avec les écoutants par une sympathie fraternelle, paternelle, maternelle; et une fois mis à l'unisson de leurs âmes, nous retrouverons dans la doctrine une vraie nouveauté...

1. Saint François de Sales « voulait que le prédicateur, en allant en chaire, eût un dessein particulier, comme d'enseigner telles ou telles vérités nécessaires au salut, ou de décrier tels et tels vices, ou de persuader telles et telles vertus, ou l'exercice de telle bonne œuvre; autrement, il estimait que c'était courir à l'incertain ou combattre en l'air ». (*Esprit*, XIV, 22.)

N'est-ce point d'ailleurs chose ordinaire? Voici, dans la contrée ou dans la ville, tel panorama, tel monument en face desquels nous passons sans intérêt à force de les voir. Mais montrons-les à l'étranger qui ne les a jamais vus : notre plaisir va renaître du plaisir que lui donne, à lui, la découverte. Et cela même à proportion que l'étranger nous est plus cher; car autant nous lui sommes identifiés par l'affection, autant se rajeunissent en nous les impressions vieillies. » Eh quoi? continue le saint docteur, si c'est Dieu que nous avons à montrer! « Nous sentons une allégresse toute bienveillante à parcourir les rues qui nous sont les plus familières, quand il faut remettre sur la route un passant qui l'a perdue. Mais s'agit-il de la vérité qui sauve? Combien plus allègres et joyeux devons-nous revenir sur des points inutiles à revoir pour nous-mêmes, quand nous remettons dans le chemin de la paix, et par l'ordre du Dieu qui nous y a mis les premiers, une pauvre âme fatiguée des erreurs du siècle[1]! »

Impossible de mieux peindre le devoir, la puissance naturelle d'entrer dans les sentiments de l'auditeur et d'y habiter par la pensée. Devoir d'état pour l'orateur, mais pour le prédicateur encore plus; puissance innée, mais que développent l'oubli des préoccupations égoïstes et l'habitude de se faire tout à tous. Devoir qu'il a fallu commencer de remplir dès l'heure de la composition ou de la méditation préparatoire, mais qui se fait plus pressant à mesure qu'approche le moment de l'action. Puissance profitable à tous, mais au prédicateur tout le premier, car elle lui permet de s'assimiler, de respirer pour ainsi dire, à l'avance toutes les émotions de l'auditoire, et quand il l'a su faire, nous le défions de n'être pas éloquent.

1. Saint Augustin, *De Catechizandis rudibus*, XII.

Mais si, avant de parler, il a dû s'impressionner vivement à la pensée du ministère qu'il va remplir et des âmes qui l'attendent, l'émotion, l'émotion qui lui promet vie et triomphe, lui doit venir de plus haut encore, de l'intérêt de Jésus-Christ, de sa coopération actuelle à l'œuvre de Jésus-Christ, de son identification personnelle avec Jésus-Christ. « Quand le prêtre est en chaire, disait Donoso Cortès, je vois Jésus-Christ derrière lui. » Ah! si le prêtre le voyait toujours lui-même! Si, en abordant l'auditoire, il se rappelait qu'il porte en soi Jésus-Christ! S'il se disait dans le cœur en toute vérité et justice : « Tout à l'heure dans cette chaire, comme ce matin à l'autel, je vais être pour un moment Jésus-Christ! » Revêtir Jésus-Christ, arriver lentement à sentir en soi les sentiments de Jésus-Christ, voilà la part supérieure et divine de sa préparation lointaine, voilà ce qui a formé en lui l'homme de Dieu, l'orateur de Dieu. Et que faire au moment de l'action, sinon de rappeler et de ressaisir toutes les réalités, toutes les énergies, tous les résultats de cette identification laborieuse, comme on avive, pour obtenir un puissant effet, la flamme longtemps entretenue? Que faire sinon d'entrer par un effort d'esprit et de cœur dans le Personnage divin avec lequel notre ministère va nous confondre? Quand nous nous présentons devant l'assemblée des fidèles, n'oublions pas de penser et de vouloir être ce qu'en effet nous sommes, les hommes de Dieu, continuateurs, ambassadeurs, échos vivants et, si on l'ose dire, espèces sensibles de l'Homme-Dieu. A ce compte, il se peut encore que notre parole reste humainement médiocre; il ne se peut qu'elle languisse et fasse languir. La grande puissance oratoire nous manquera, soit, mais non pas la vraie puissance apostolique. Du jour où tout prêtre n'abordera la chaire que plein de Jésus-

Christ présent, peut-être y aura-t-il encore des sermons sans grande valeur littéraire ; du moins n'y en aura-t-il pas qui sentent les prétentions de l'amour-propre ou qui se débitent froidement et comme par manière d'acquit.

III

La prédication même. — Le style. — Style factice et vrai style d'homme. — Avoir du style, c'est penser et sentir par soi-même. — Style de l'homme de Dieu. — Le débit, expression naturelle de l'âme. — Le *ton prédicateur*. — La clef de l'art du débit pour l'homme, pour l'homme de Dieu. — Conclusion : le prédicateur est l'homme de Dieu qui parle. — Cet homme-là sera toujours assez l'homme de son temps.

C'est que la préparation lointaine et la préparation prochaine décident à peu près absolument de ce que sera l'orateur dans l'action même. Si de longue main il s'est fait homme et homme de Dieu ; s'il apporte sur le terrain de la lutte et les émotions légitimes de la nature et les préoccupations supérieures de la foi, il n'a plus qu'à se livrer, qu'à parler de l'abondance du cœur. Il sera ce qu'il s'est disposé à être, et les fidèles ne s'y tromperont pas ; ils goûteront, — plaisir rare peut-être, — une vraie parole humaine ; ils sentiront, — bienfait plus grand, — l'accent vrai du surnaturel.

Qu'on nous permette seulement d'ajouter à propos du style et du débit quelques observations sommaires. Le point de vue sera toujours le même ; ici comme dans tout le reste, nous n'avons rien de mieux à demander au prédicateur que d'unir la nature à la grâce, que d'être homme et homme de Dieu.

Tout d'abord, et sans dresser une théorie du style, nous pourrions répéter ce que nous disions plus haut de l'éloquence. Le style est-il autre chose que l'éloquence du détail? Bien trompés et de bien fâcheuse

influence, les critiques et les théoriciens qui nous induisent à l'envisager comme un accessoire de la pensée, comme un vêtement, une parure ou toute autre chose semblable! Qui s'en tient là ne saura jamais parler ni écrire, ou s'il y arrive, ce sera par une heureuse inconséquence et à condition de démentir pratiquement sa manière de voir. Non, le style n'est pas plus accessoire à la pensée que la chair et le sang à la vie. Il est la pensée même dans son épanouissement plénier, normal et humain. Comme l'éloquence d'ensemble, il naît du concours naturel et harmonieux des facultés humaines. Il est fait d'idées précises ou de termes propres, c'est tout un, d'associations ou d'allusions rapides et exactes, d'images fréquentes, voyantes, bien appliquées, de sentiments insinués dans toute la trame du discours, de tours vifs et souples, expression spontanée du mouvement de l'âme. Il suppose donc et met à contribution toutes les habitudes excellentes de l'homme : justesse, pénétration d'esprit, souplesse fine et prompte à saisir et accuser les rapports, richesse sobre d'imagination, élan facile et réglé du cœur. Avoir du style, c'est penser et sentir, c'est avoir une âme et la traduire en parlant.

Il va sans dire que la langue bien connue et religieusement respectée est une condition régulière dont personne ne doit sciemment s'affranchir. Et pourtant il peut y avoir du style et du meilleur parmi les incorrections et les barbarismes. Ecoutez parler ce paysan : il a du style; lisez cet homme de lettres : il n'en a point. Et pourquoi? D'abord ce paysan parle de ce qu'il sait, d'où il suit que les idées abondent; ce lettré parle de mille choses qu'il sait mal, dès lors il a peu à dire. Par-dessus tout, il lui manque la puissance, le courage, peut-être l'idée de penser et de sentir par lui-même. Inertie de nature ou faux pli des habitudes littéraires,

il ne s'avise point qu'il a une âme et qu'il faut tirer de là ses discours. Il en prend le fond dans l'opinion courante et l'expression dans ses réminiscences. Comme il se fait une doctrine des billevesées en vogue, il se compose un style d'emprunts disparates, mal digérés, mal compris souvent, de lambeaux, de centons, de clichés. Je voulais entendre un homme; je n'entends qu'un écho banal. Je voulais voir et sentir une âme; je n'ai que la lueur confuse, l'arrière-goût fade de dix âmes, de cent âmes, peut-être vulgaires, mais encore décolorées et affadies en passant par ce milieu terne et insipide.

A qui conviennent ces traits? A maint journaliste, à maint écrivain de métier. Mais tous les prédicateurs sont-ils absolument hors de cause, du moins au regard du style?

N'est-il pas vrai que d'aucuns s'en tiennent à une littérature bien surannée, mais d'ailleurs bien pâle en soi et toujours? En les écoutant, vous saisissez au passage un peu, fort peu, de Bourdaloue; vous retrouvez plutôt du Massillon, mais du Massillon étendu, délayé, gâté par les sermonnaires du dix-huitième siècle ou du dix-neuvième siècle commençant. Termes généraux et vagues, périphrases consacrées, usées plutôt et dont la répétition obstinée porte à sourire; tour languissant ou solennel à faux; peu d'objets précis pour l'intelligence; pour l'imagination, quelques oripeaux fanés, quelques fleurs peintes; pour le cœur, des mouvements? — non, mais un nombre décent de figures de rhétorique. Rien n'accuse l'homme, rien ne sort de l'âme : ils ont manifestement cherché ailleurs.

Ceux-ci reluisent un peu plus parce qu'ils s'inspirent d'autres modèles. C'est Chateaubriand, c'est Lamennais, c'est Lacordaire qui nous reviennent de seconde ou de

troisième main. D'ordinaire il y ont perdu quelque chose ; il n'est cependant pas impossible de reconnaître çà et là leurs dépouilles, encore bien que délustrées parfois et mal assorties. Voilà d'où peut se former, chez des hommes, assurément dignes et capables de mieux faire, une prédication brillante, mais brillante jusqu'au miroitement et à la confusion. Trop de couleur pour le dessin, trop d'images pour la pensée, pluie de fleurs éclatantes mais qui ne promettent guère de fruit et déjà penchent quelque peu à défraîchir. On voudrait quelque chose de plus net, de plus vigoureux, de plus sobre. On voudrait surtout quelque chose de plus personnel. Là aussi, l'âme est trop peu visible et ce n'est point à elle que l'orateur a demandé les éléments de son style.

Rien à dire de ceux qui, pour se faire actuels, originaux peut-être, composeraient leur langage avec les dernières locutions en vogue, avec ces expressions courantes que la basse littérature met de temps à autre en circulation pour quelques années ou quelques mois. Il serait déplorable que la chaire se fît complice du néologisme sans raison d'être, sans goût, sans dignité, où se perd notre belle langue française, et si l'on veut absolument parler par imitation et réminiscences, encore faudrait-il bien choisir.

Mais l'important est de parler d'après soi-même, de chercher son style dans son esprit et dans son cœur. Il est vrai qu'on ne se forme point sans modèles, que toujours on procède de quelqu'un. Toutefois, où va la formation, sinon à dégager la puissance originale ? Et si l'on procède d'un maître, n'est-ce point pour arriver à être soi ? L'imitation, le calque est affaire d'écolier et qui ne doit point durer toute la vie. Prédicateurs, affranchissons-nous des formules de convention, des rou-

tines d'élégance ; ne redisons pas nos auteurs, si excellents soient-ils ; disons-nous nous-mêmes, nos pensées, nos sentiments propres et dans la forme personnelle mais complète où les amène en nous la réflexion achevée. Nous parlerons moins brillamment peut-être, mais à coup sûr nous parlerons mieux. Sachons notre langue, fût-ce le patois provincial où nous oblige notre ministère ; mais avant tout pensons, sentons, ayons une âme et ne songeons qu'à la produire. Arrière l'ambition de littérature. En écrivant ou en improvisant, nous veillerons simplement à la correction de notre langage, comme partout nous veillons à la dignité de notre tenue sacerdotale, mais voilà tout ; notre âme fera le reste. Rien n'est plus selon la rhétorique vraie que ce mépris apparent de la rhétorique. A ces conditions, on a du style et d'autant plus que l'on vise moins à en avoir.

Style d'homme, vrai style, éclosion naturelle de l'âme ; style d'homme de Dieu, fleur de l'âme pleine de Dieu. Oui, la chaire a son style à elle, parce que l'homme de Dieu a le sien, parce que toute influence puissante qui modifie l'âme en modifie nécessairement l'expression, l'accent. A quoi bon chercher ailleurs le secret du genre ? Le style de la chaire, le style de l'homme de Dieu, c'est l'enseignement divin pénétrant toutes les habitudes de l'esprit ; c'est l'Écriture entrée par une sorte d'infiltration lente aux veines de la pensée et du sentiment[1] ; c'est le cœur de l'apôtre vide de toute préoccupation humaine, supérieur à toute vanité artistique, plein de l'amour des âmes et de l'enthousiasme de Jésus-Christ. N'appuyons pas sur des choses déjà dites. Aussi bien n'est-ce pas notre faute si une conclusion revient toujours la même. Le style de l'homme se fait comme son

1. Nous avons touché ailleurs à l'usage littéraire de l'Ecriture. (Livre I, ch. I, § 3.)

éloquence, par tous les exercices qui font l'âme ; le style de l'homme de Dieu se fait donc par la méditation où son âme s'emplit de Dieu. Loi inéluctable. Qui néglige le moyen manque la fin. Qui se prive de la méditation ne parlera jamais au naturel la vraie langue sacrée. Il en fera des imitations plus ou moins heureuses, des pastiches plus ou moins réussis ; il n'en aura jamais l'accent vrai, inimitable.

Est-ce l'âme aussi qui fait le débit, le ton, le geste ? Oui sans aucun doute, et plus encore que le style s'il est possible. Le regard, l'accent, l'attitude, voilà ses premiers indices et les plus irrécusables. Il n'en est pas qui la décèlent plus vite, ni qu'elle ait plus de peine à faire mentir. Qu'elle se farde et se déguise dans la parole : il n'est malheureusement que trop facile. Quant à l'hypocrisie soutenue du geste, de la voix, du sourire, des traits, des yeux, c'est chose possible, mais bien autrement malaisée, surtout pour qui n'a pas longuement travaillé à se faire du débit un art de fraude et de trahison. A un auditeur doué de quelque observation, le débit a vite fait de livrer le secret de l'âme. C'est lui qui la montre ardente ou froide, généreuse ou égoïste, aimante et modeste, ou hautaine, impérieuse et superbe. Que sont les mœurs oratoires si justement recommandées par les maîtres ? La noblesse et la bonté de l'âme, naïvement exprimées dans le discours. Et où s'expriment-elles avec une naïveté plus entière ? Dans le débit.

Or, entre les défauts qu'il ne tarde jamais à trahir, le plus rebutant peut-être, s'il n'est pas le plus odieux, c'est l'absence pure et simple de l'âme. J'écoute le discours et je sens bientôt qu'elle n'y est pas engagée à fond, qu'elle y est pour peu de chose, qu'elle n'y est pour rien peut-être. Quelquefois l'orateur me laisse voir qu'il le sent tout comme moi, qu'il le regrette, qu'il

voudrait me faire illusion, se faire illusion à lui-même. Il enfle la voix, il précipite le geste. Vains efforts; je ne suis pas dupe; ce fracas d'activité cérébrale et nerveuse accuse encore mieux l'absence du cœur et la fait regretter encore plus. D'autres fois, — ce n'est pas une chimère, — le débit me dit péremptoirement que, si l'âme n'est point de la partie, l'orateur n'en a ni souci ni conscience. Quelle que soit l'intention louable qui le fait parler, il est manifeste à le voir et à l'entendre que, dans le moment précis où il parle, il ne s'avise même pas que le capital est d'exprimer son âme pour en atteindre d'autres. Il ne lui tombe pas dans l'esprit d'être un homme parlant à des hommes, quelqu'un s'adressant à quelqu'un. Non, il se tire vaillamment d'une récitation académique ou d'une improvisation laborieuse. La voix, qui s'élève ou s'abaisse avec une régularité désespérante, m'avertit seulement que la phrase en est au milieu ou touche au terme. Le geste semble une fonction dont l'orateur s'acquitte pour se mettre en règle avec les usages et conventions du genre. O âme que je voudrais voir et entendre! où es-tu?

Ayons le courage d'être sincère. Peut-on trouver l'âme, peut-on la soupçonner seulement dans ce ton devenu par endroits et par moment celui de la tribune sacrée, si bien qu'on a pu le nommer sans trop d'injustice le *ton prédicateur?* Chant monotone et triste, complainte ou lamentation qui donne tout au plus l'idée d'une componction vague, d'un attendrissement banal. Le pire est qu'il y a parfois en sa faveur une sorte de prescription étrangement difficile à vaincre. L'enfant qui sera prêtre n'a peut-être jamais entendu prêcher autrement. Il apporte ce ton au petit séminaire, puis au grand il l'y retrouve apporté par d'autres; le pli se

prend, l'habitude se fait et combien il sera difficile d'en revenir! Est-ce impossible pourtant? Nous aurions trop de regret à le croire. Il n'y a, pensons-nous, ni témérité ni indiscrétion à souhaiter qu'une large part soit faite dans l'éducation cléricale à l'exercice raisonné du débit. Mais, Dieu merci! tout n'est pas perdu alors même que quelque chose resterait à désirer de ce côté-là. Le jeune prêtre, une fois entré par la réflexion dans une plus entière possession de lui-même, ne peut-il rentrer du même coup dans la vérité, dans la nature?

A défaut d'un cours méthodique d'action oratoire[1], qu'il nous permette au moins de lui offrir ce qui nous paraît la clef du problème; qu'il nous laisse le conjurer de se rendre par un vigoureux effort d'esprit la conception simple et vraie de l'éloquence, du débit par conséquent. Qu'il observe les autres dans la conversation, dans la discussion, dans l'ordinaire des relations humaines; mais surtout que, par la réflexion la plus aisée, la moins capable de le brider et de le contraindre, il se prenne lui-même sur le fait. Là il est spontané, naturel; tout parle en lui, et tout parle juste : la voix dit le sentiment tel qu'il est; l'attitude, le geste, les traits, le regard, accompagnent la voix avec une exactitude merveilleuse; de toutes parts l'âme se montre et jaillit. Mais le voilà en chaire. Quel charme étrange a glacé d'un coup toute cette vie expansive? Pourquoi hésiter sur le ton à prendre, sur le geste qu'il conviendrait de hasarder? Est-ce timidité simple, embarras d'avoir à poser seul et longtemps sous les yeux d'une assemblée? Est-ce l'effet même de l'attention à soi, et suffit-il de se regarder faire pour devenir moins capable de faire bien? Il y a de tout cela quelque chose, mais

1. Nous avons essayé, dans un autre ouvrage, de formuler les maîtresses lois du débit. (*Théorie des belles-lettres*, liv. IV. Retaux, in-8.)

ou nous nous trompons grandement ou le charme qui paralyse est ailleurs, dans une impression malheureuse, dans une idée fausse dont il fallait avant tout s'affranchir. En passant du commerce familier à la parole publique, l'orateur s'est dit qu'il entrait dans une sphère nouvelle, qu'il sortait de la nature pour entrer dans l'art, et le voilà hésitant comme en pays moins connu. Que ne corrigeait-il cette impression à demi exacte en s'avertissant lui-même que l'art est la nature qui se raisonne, et rien autre chose ; en se rappelant que, en chaire ou dans la conversation, c'est la même âme qu'il s'agit de traduire et par les mêmes signes expressifs ?

Mais souvent l'impression que nous combattons n'est pas née en chaire, elle date de plus loin. Si elle glace le débit, c'est qu'elle a déjà refroidi la composition même ; c'est que, en prenant la plume, on s'est dit plus ou moins nettement qu'il s'agissait de faire de la littérature et qu'on n'écrit pas comme on parle. Que ne se disait-on au contraire que l'on doit écrire comme on parle et parler comme on sent ? Ainsi une fausse rhétorique a frappé le style de langueur et du même coup le débit. Il fallait prendre en écrivant le soin d'achever ses phrases, à la bonne heure ! Mais en fait-on moins dans la conversation sérieuse avec des gens que l'on respecte ? Maintenant devant le public il faut s'imposer, pour être entendu, la gêne d'articuler plus nettement et plus lentement que dans le tête-à-tête ; il faut déployer plus amplement les puissances de la voix et du geste. Différences de surface que tout cela. Le fond reste le même, et ce fond c'est l'âme ; c'est aux dispositions de l'âme qu'on devra toujours, avec le vrai style, la force, l'aisance, la vérité du débit.

Et voilà bien, selon nous, le dernier mot du grand art. Que le prêtre écrive ou parle, quel gain inappré-

ciable pour lui, s'il peut un jour secouer toute idée de procédé, de métier, de littérature conventionnelle ; si toute préoccupation du même ordre disparaît et se perd dans le sentiment profond du vrai rôle, du ministère sacré ! On a vu plus haut quelle doit être la préparation prochaine de l'apôtre, avec quelles émotions il lui convient d'aborder son auditoire. S'il se les est bien réellement données, s'il m'apporte une âme pleine de Dieu et pleine du désir de me communiquer Dieu ; s'il se sent bien un autre Jésus-Christ, mis en demeure de continuer auprès de moi l'œuvre du Maître ; alors laissez-le faire : son organe peut rester désagréable, son geste peut manquer de grâce : du moins ils parleront l'un et l'autre ; j'y sentirai l'âme et je passerai par-dessus tout le reste, si même je ne cesse pas bientôt d'y prendre garde. Son débit ne montrera pas l'artiste, mais il trahira l'homme et qui plus est l'homme de Dieu.

Car dans ce débit qui ne sera que la vive transparence du zèle, il ne saurait y avoir trace d'affectation, de prétention, de préciosité d'aucune sorte. Ce n'est pas un tel prédicateur qui comptera parmi ses grands moyens apostoliques son costume ou sa chevelure. Au reste, point d'emphase, d'ambition d'effet ; aucun des menus moyens du charlatanisme oratoire. Point de douceur affectée, de véhémence tapageuse et provocante. Par où toutes ces petitesses, toutes ces faiblesses, toutes ces intempérances pourraient-elles entrer et s'acclimater dans une âme ainsi préparée à son rôle ? Comment pourrait les sentir et les traduire cet homme qui se sent l'homme de Dieu et qui monte en chaire avec la conscience actuelle d'y porter Jésus-Christ ?

Un homme de Dieu, un autre Jésus-Christ : c'est où il faut revenir sans relâche, ou plutôt c'est par où il faut finir ; c'est l'idéal en présence duquel nous devons

laisser ceux qui nous auront fait l'honneur de nous suivre. Idéal sublime et sacré, mais en même temps pratique et à quoi tous peuvent prétendre. Analysez l'orateur, disions-nous, et creusez-le jusqu'au fond : vous n'y trouverez autre chose que l'homme. Eh bien ! étudiez de même le prédicateur, envisagez-le sous tous les aspects et pénétrez-le dans l'intime : qu'aurez-vous vu ? L'homme de Dieu, l'homme qui s'est rempli de Dieu par la science, la familiarité, l'amour ; vous aurez vu l'homme de Jésus-Christ, l'homme que la méditation et l'effort d'une vie sainte ont passionné pour Jésus-Christ, revêtu de Jésus-Christ, transformé en Jésus-Christ.

Il est bien vrai qu'il ne commet pas la faute de négliger les ressources humaines. Dirons-nous que, sur le modèle de Dieu même, il les honore et les méprise tout ensemble, qu'il les honore en en usant, et les méprise en y comptant peu ? Il serait aussi vrai peut-être qu'il les honore deux fois, qu'il leur assure toute la gloire surnaturelle et naturelle dont elles sont capables, et en les consacrant toutes à l'œuvre divine, et en les allant chercher où elles sont, à leur vraie place, non dans le procédé mécanique mais dans l'expansion réfléchie de l'âme. Quoi qu'il en soit, être homme de Dieu, c'est tout son fonds ; le paraître en se montrant tel qu'il est, c'est tout son art.

Voilà ce que les maîtres nous ont appris par théorie et plus encore par exemples. Voilà ce que la nature des choses nous a plus clairement intimé à mesure que nous l'approfondissions davantage. Voilà ce que Dieu même a voulu de nous quand il a glorifié la solidarité humaine jusqu'à prendre notre chétive parole pour instrument et véhicule régulier de sa grâce ; quand il lui a plu d'avoir, comme les gouvernants de ce monde, ses hommes à lui, ses orateurs à lui. Voilà enfin ce à

quoi nos frères ont droit, ce qu'ils attendent. Que l'homme de Dieu leur apparaisse dans le prédicateur : et il sera partout reconnu par un instinct qui ne trompe pas, étant à la fois celui de la nature et du baptême ; il sera partout accueilli, partout salué d'une sympathie profonde, meilleure que tous les enthousiasmes humains. Il saura son temps : qui en doute ? Il s'y ajustera : rien ne l'en dispense. Mais que cette tâche lui est facile ! Qu'elle est peu de chose et comme il se tromperait de s'en faire une inquiétude !

Oui, grâce à Dieu, ces longues études peuvent finir comme elles ont commencé, par un cri d'espérance, d'assurance plutôt. Quelles que soient les singularités de temps et de lieu, les erreurs du goût, les défaillances et les dépravations régnantes, rien, jamais rien n'empêchera les hommes de tressaillir sous le coup d'une vraie parole d'homme, rien n'empêchera les baptisés de reconnaître et d'aimer le véritable accent de Dieu. Ce prêtre, ce prédicateur tel que nous avons essayé de le peindre, à quoi bon le presser tant d'être neuf et de se rajeunir ? N'est-il point au niveau de tous les temps, de toutes les civilisations, de toutes les situations morales ? Ne porte-t-il pas en lui deux éléments d'intarissable jeunesse, et la sincérité de ses émotions humaines, et l'immortelle vie de la foi, de la charité ? Quoi de plus neuf qu'une âme qui s'épanche dans tout le vrai de sa nature ? Quoi de plus neuf que la vérité éternelle, que Dieu, que Jésus-Christ ?

NOTE SUR LES GENRES

NOTE SUR LES GENRES

Les auteurs de rhétorique sacrée insistent parfois longuement sur les convenances spéciales aux diverses formes de prédication. Nous le ferons moins : il nous semble que la question est peut-être quelque peu secondaire, et que, sans rien perdre de vraiment utile, on peut l'abréger beaucoup en ramenant tout à un principe, et à quelques indications brèves.

Les objets sont divers : ils se groupent, ou, si l'on veut, se divisent et se subdivisent presque à l'infini en catégories distinctes. Il est clair d'ailleurs que la parole doit se proportionner aux objets, varier avec les objets. De là sort la division des genres ; soit des genres absolument premiers, comme l'éloquence et la poésie par exemple ; soit encore des genres secondaires ou de détail, tels que la chaire, le barreau, la tribune. De là enfin, dans ces derniers genres eux-mêmes, des subdivisions encore plus détaillées : ainsi la parole sacrée comprend le catéchisme, le sermon, la conférence et vingt autres sous-genres de détail. Tout cela est fondé en nature, légitime par conséquent et nécessaire.

Mais si les objets se distinguent les uns des autres, s'ils sont essentiellement divers, ils sont aussi voisins, liés entre eux, formant une chaîne, une échelle continue. Dès lors on entend que la distinction des genres oratoires, que surtout la distinction des formes particulières dans un même ordre d'éloquence, — la chaire par exemple, — doive être prise sagement, largement, généreusement, conformément à la nature même.

Ainsi, dans la prédication, l'échelle littéraire des genres monte, au moins selon l'opinion traditionnelle, du plus humble catéchisme à l'oraison funèbre considérée à tort

comme essentiellemment solennelle en tous cas, ou bien encore aujourd'hui jusqu'à la conférence quelquefois envisagée trop exclusivement d'après le type de Notre-Dame. Mais qui défend au catéchiste d'être, dans l'occasion, pathétique ou même sublime? Qui empêche l'oraison funèbre d'être simple en bien des rencontres? Bossuet l'entendait bien ainsi, et il l'a montré — pour n'en citer qu'un exemple — en racontant les songes de la princesse Palatine. Qui interdit à la conférence, tout en demeurant elle-même, de se faire familière avec un auditoire moins lettré? La distinction des genres est une nécessité de bon sens, nous l'admettons avec tout le monde; mais nous nous permettrons de croire que les rhétoriques, peut-être même les rhétoriques sacrées, ont voulu la pousser bien loin, faisant de la prédication comme un territoire morcelé à l'infini par un cadastre inexorable. Nous souhaiterions plutôt largeur et réflexion dans l'appréciation des genres et de leurs limites. Dans le fait, ils ne sont point ainsi répartis par casiers géométriques : ils ne s'excluent mutuellement que par quelques points extrêmes, et restent confondus par la plupart de leurs éléments. Que de pensées, de tours, de figures, voire de morceaux entiers, qui seront également à leur place dans l'homélie, ou la conférence, ou l'oraison funèbre, ou le sermon! Craignons donc, dans l'appréciation des limites et des convenances particulières, un certain exclusivisme, un certain esprit de routine et d'*a priori* traditionnel.

Et quant à la pratique de la composition et de la parole, faisons-nous et gardons-nous naturels par l'habitude de voir, d'estimer et de sentir les objets d'après le vrai de leur nature, puis de les exprimer d'après le vrai de nos impressions. Cette habitude prise, méditons l'objet actuel qui se présente, et parlons librement, bien assurés, si nous restons dans le naturel, de rester aussi dans les convenances du genre.

Le principe étant ainsi posé, il semble qu'il n'y ait guère qu'à y joindre quelques observations et conseils. Tout d'a-

bord il est à remarquer que les diverses formes de prédication peuvent s'échelonner d'après une double hiérarchie. La hiérarchie d'opinion, l'échelle littéraire, monte, comme on l'a vu, des genres les plus humbles, dont l'enseignement et la critique ne daignent guère s'occuper, jusqu'aux plus éclatants, où d'aucuns semblent réduire toute l'éloquence de la chaire. Mais la hiérarchie des préférences apostoliques, en conformité avec les préférences divines, ne serait-elle pas justement inverse ? Ou du moins, en admettant que les genres d'apparat puissent être utiles au bien des âmes, en leur faisant un devoir rigoureux de ne pas oublier de l'être, n'avons-nous pas le droit de remarquer que ces formes plus brillantes sont les moins immédiatement liées à l'essence du ministère, les moins voisines par nature de la prédication des Apôtres ? Mais celles qui s'en rapprochent le plus, ce sont précisément les plus humbles, celles que la littérature ignore ou regarde de haut, le catéchisme par exemple.

A la lumière de cette observation, qui n'est peut-être pas curiosité pure, montons rapidement l'échelle des genres.

De la conférence rien à dire après les courtes remarques présentées plus haut à propos de l'apologétique. Tout au plus souhaiterons-nous en passant qu'elle se fasse autant qu'elle pourra pareille à un catéchisme relevé, distingué, littéraire. Ainsi se toucheraient les deux extrémités de la hiérarchie.

Voici venir l'oraison funèbre. Qui l'a fait naître ? Le culte affectueux du souvenir. Qui lui donne accès au temple et parmi les mystères ? La leçon édifiante contenue en germe dans la vie du défunt. De ce double fait découle une double loi du genre.

Avant tout, il faut que l'oraison funèbre soit cordiale, pour être vraie. Ne la concevons donc pas nécessairement comme pompeuse. Ne lui donnons pas pour idéal unique, exclusif, certaines pages de Bossuet plus magnifiques et plus solennelles, qui sont loin d'être Bossuet tout entier. Encore même ne faudrait-il pas prendre l'aigle de Meaux pour mo-

dèle en ce point à l'exclusion de tous les autres. L'oraison funèbre sera simple au besoin. Ainsi la faisaient les Pères ; ainsi de nos jours, et non sans un grand mérite, l'a restaurée Mgr Pie.

Mais surtout elle sera chrétienne. Des deux éléments qui la composent, le souvenir du défunt et la leçon qu'on en tire, il est trop clair que le second l'emporte. Peindre finement et complètement une figure contemporaine, c'est œuvre littéraire, et de haute curiosité ; édifier à son sujet, c'est œuvre d'apôtre, et ce doit être le but du prédicateur.

Or, le plus souvent, une existence un peu saillante offre un ou plusieurs traits de caractère où elle se résume. Par suite, en toute simplicité et loyauté, sans rien forcer, sans plier les faits à une idée préconçue, une ou deux thèses s'en dégagent, que le discours chrétien doit mettre en lumière. Et si l'on suppose, cas anormal d'ailleurs, une vie diverse et mêlée, sans unité morale bien visible, il reste la ressource d'en parcourir les principales phases en tirant de chacune d'elles la leçon qui peut s'en dégager. Mais en tout cas, ce principe demeure : la vie, qu'il faut rappeler, non raconter, est utile et intéressante surtout par la thèse qui en ressort.

Au reste, c'est là tracer déjà les lois du panégyrique. Dans l'éloge d'un saint, se retrouvent les deux parties dont nous parlions tout à l'heure : la biographie et la leçon, la biographie pour la leçon. Et le récit complet est ici encore moins nécessaire : la plupart du temps, le saint est un patron local, dont le panégyrique revient annuellement, dont la vie n'est plus à faire connaître des auditeurs. Inutile, ce semble, d'en reprendre chaque fois à nouveau l'histoire.

Où sera donc le mérite sérieux et profitable du genre ? Que l'on embrasse l'ensemble d'une vie sainte, ou bien qu'on en détache un ou deux traits dominants, il faut garder au personnage sa vraie physionomie, son originalité. N'en faisons pas, à la mode de l'ancienne hagiographie, un répertoire alphabétique de toutes les vertus. La vérité originale des caractères est bien autrement captivante. De plus, en la présentant aux fidèles, on le fait jouir d'un aspect de la

sainteté chrétienne qui est l'un des plus attachants : la variété dans l'unité. Unité, car chez tous les saints, même nature, même loi, même grâce, même type suprême : Notre-Seigneur Jésus-Christ. Variété, car la nature, une en soi et dans son fond, est multiple et diverse en ses détails ; mais en outre la grâce, commune à tous les saints, n'altère pas en chacun d'eux la nature originale, et se diversifie elle-même à l'infini.

Aimons donc à mettre au jour ces différences personnelles entre les reproductions d'un même type, et pour cela, rendons au vif les traits caractéristiques de chaque physionomie. Que toujours pourtant la leçon domine : c'est l'esprit de l'Église et l'une des parties intégrantes du culte des saints. Ce n'est pas tout : rappelons-nous encore que l'intérêt sérieux et supérieur de l'histoire est dans les vérités générales concrétées, incarnées, dramatisées. Les personnes nous attachent, elles nous rendent la vérité morale intéressante ; mais ce qui nous élève et nous sert, c'est cette même vérité morale que le personnage historique dégage par ses actes, vices ou vertus.

De tout cela ressort cette formule directrice : pour le panégyriste comme pour l'historien, bien que dans une mesure diverse, le point est d'unir et de subordonner d'après leur nature la réalité historique et la vérité générale qui en ressort.

Mais l'oraison funèbre et le panégyrique tiennent dans la prédication une place presque minime. Venons au ministère usuel, aux formes de parole qui *prêchent*, à strictement parler. Là trouvons-nous bien des genres réellement distincts, et dont chacun veuille une législation à part ? Pour qui n'a pas l'amour passionné des subdivisions et des catégories, pour qui, selon l'axiome philosophique, n'aime pas à multiplier les êtres sans nécessité, il n'y a, ce semble, que deux formes : la thèse et l'homélie : thèse, ou exposition méthodique d'un point de doctrine ou de morale ; homélie, ou interprétation suivie d'un passage scripturaire. Thèse, qui n'est, à bien prendre, qu'une page de catéchisme, ou,

si l'on veut, de théologie ; homélie, qui est par-dessus tout une leçon d'Écriture sainte. Thèse, qui s'appelle assez improprement sermon, et dont nous avons regretté plus d'une fois la domination exclusive dans la chaire ; homélie, déjà remise en quelque honneur dans l'œuvre de Mgr Pie par exemple, et à laquelle nous souhaiterions une part plus large encore.

Voilà les deux seuls genres vraiment distincts. En effet, que le discours chrétien s'intitule sermon de station, prône, instruction, exhortation ou autrement encore, il lui faudra bien revenir toujours à l'une de ces formes maîtresses, à moins qu'il ne les unisse toutes deux. Au reste, ce que tous nos vœux appellent, c'est l'alternance ou l'union des deux genres. Pour ce qui est des qualités de l'un et de l'autre, il paraît difficile d'ajouter quelque chose de neuf et d'efficace aux exemples que nous avons étudiés plus haut, et aux principes que nous en avons induits.

Tout au plus semble-t-il opportun, pour mettre, autant qu'il est en nous, les esprits à l'aise, d'indiquer trois formes possibles à l'homélie elle-même. Elle peut être l'explication détaillée de chaque verset sans préoccupation d'unité méthodique. C'était la coutume des Pères. En ce cas, chaque discours est moins parfait peut-être, mais l'ensemble présente au fidèle un cours d'Écriture sainte approfondi et continu. Le prédicateur peut encore s'emparer d'un fragment de l'Évangile du jour, par exemple, et le réduire à une idée dominante ou à quelques points principaux, bref, en tirer une division régulière que le texte comporte le plus souvent. Et tel paraît être le thème et le genre le plus naturel du prône. L'homélie pourrait enfin se répartir en deux points constants et uniformes : ce serait d'abord l'Évangile expliqué littéralement, puis les conclusions morales.

Mais ce qu'il faut souhaiter par-dessus tout, c'est que, sans trop se mettre en peine de certaines règles positives, parfois un tant soit peu factices, ou du moins exagérées, on pénètre, on creuse profondément chaque sujet ; qu'on en tire exactement ce qu'il renferme de touchant et de persua-

sif, doctrine, morale, ou l'une et l'autre ; et qu'on en parle précisément d'après l'ordre et avec le ton qui lui convient. Dire plus ne se peut : c'est le suprême conseil que la saine rhétorique puisse donner à la chaire.

Nous voici au sommet de la hiérarchie des genres. Au delà, il n'y a plus que le catéchisme, cette prédication qui n'a point de place dans les cours de littérature, mais qui est en singulier honneur devant l'Église et devant Dieu : genre où doivent briller ces qualités supérieures, éminentes, d'esprit et de zèle, qui permettent d'approprier les vérités les plus hautes aux esprits les moins ouverts ; genre où éclate excellemment cette popularité supérieure dont le génie, s'il a d'ailleurs les vrais sentiments d'une âme sacerdotale, est plus capable que le simple talent.

Des maîtres ont tracé les règles du catéchisme, Mgr Dupanloup par exemple. Nous nous garderons d'y toucher après lui. Pourtant encore un mot, simple mais importante remarque. Le plus humble catéchiste peut, à un moment donné, s'échauffer jusqu'à l'éloquence la plus ardente, s'élever avec son sujet, monter au vrai sublime, et planer sur les sommets, non de la métaphysique et de l'abstraction, mais de la foi et de la charité. Par ailleurs, la prédication la plus magnifique est elle autre chose qu'un catéchisme approfondi et relevé? Si elle n'était pas cela, que serait-elle? Que produirait-elle ? Et ne vaudrait-elle pas bien peu ?

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

I. — Les Maîtres. — Pourquoi en parler tout d'abord. — L'institution même. — L'Homme-Dieu et les hommes de Dieu. — Parole prophétique, théandrique, apostolique. — Quels maîtres nous étudierons et pourquoi pas d'autres. — Étude avant tout pratique. — Esprit qui doit la diriger. 2

II. — Les Lois. — Ce que vaut la distinction entre l'orateur et le prédicateur. — Fond premier de toute éloquence : dire quelque chose à quelqu'un, parler selon la nature de l'objet et les dispositions de l'auditoire. — L'objet de l'éloquence sacrée : la Religion, Jésus-Christ. — L'auditeur : l'homme actuel et l'homme éternel. — Comment rajeunir la prédication. — Impressions découragées. — Si l'auditeur moderne est incapable d'une prédication solide et vivante. 12

PREMIÈRE PARTIE — LES MAITRES

CHAPITRE Ier. — LES PROPHÈTES

I. — Les Prophètes sont les vrais prédicateurs du peuple de Dieu. — Mission personnelle, intermittente et moralement continue. — Quatre éléments essentiels de leur rôle : 1° Mission divine et autorité considérable. — Ont-ils été « les tribuns sacrés du peuple » ? — 2° Responsabilité pesante. — Le Prophète est un homme sacrifié. — Impopularité. — Colère des grands. — Baruch devant le Conseil d'État. — 3° Doctrine possédée à fond et méditée chaque jour. — 4° Force d'en haut. 23

II. — Le fonds de la prédication prophétique. — Dogmatique très simple : un seul Dieu, créateur de l'univers et de la nationalité juive ; maître absolu de toutes choses. — Affirmation et témoignages. — Argumentation populaire contre l'idolâtrie. — Parti à en tirer. —

Morale précise et vigoureuse quant aux grands devoirs. — Énergiques peintures de mœurs. — Caractères opposés de la prédication morale des Prophètes : autorité souveraine et communication familière, sévérité et miséricorde. — Le cœur de l'homme et le cœur de Dieu. — Combien cette morale demeure actuelle. 31

III. — Les Prophètes, modèles littéraires. — Principe : la nature demeure elle-même sous l'inspiration. — Conséquences : 1° nous avons droit d'étudier l'éloquence des Prophètes; 2° ils sont dissemblables et inégaux; 3° ils mettent au service de l'inspiration toutes les puissances de la nature. — Allure libre et spontanée de leur prédication. — L'imagination des Prophètes : force dans la brièveté et le contraste. — Multiple usage : achever le détail sensible, — faire saillir les notions de bon sens, — préparer le sentiment, — introduire les conclusions morales. — La sensibilité jointe à l'imagination, le drame. — Impétuosité rationnelle. — L'art vrai chez les Prophètes. — L'éloquence d'action. 41

CHAPITRE II. — NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

I. — L'Homme-Dieu prêche partout et toujours. — Il n'écrit pas. — Authenticité de sa parole dans l'Évangile. — Idée générale de sa manière. : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme. » — C'est certainement un homme qui parle; — c'est certainement plus qu'un homme. 55

II. — Côté humain de la parole théandrique. — Jésus-Christ met toute son âme dans sa parole et satisfait ainsi toute la nôtre. — INTELLIGENCE : rapprochements, comparaisons, paraboles. — IMAGINATION : peinture précise, utile, sobre. — Le lis et Salomon. — VOLONTÉ : noblesse, convenance, à propos. — Jésus-Christ polémiste : il maintient le vrai; il ménage la bonne volonté faible; il ne cède rien à la mauvaise foi, il l'humilie. — SENSIBILITÉ : pathétique indirect, peinture du sentiment; pathétique direct, expression du sentiment personnel. — Force et mesure. — L'âme de Jésus-Christ vue d'ensemble. 59

III. — Côté surhumain : la PUISSANCE. — Puissance double ou quadruple. — *Puissance sur les âmes et sur l'avenir.* — Jésus-Christ n'argumente pas. — Sa logique à part. — La fête des *Encænia*. — Jésus-Christ affirme en son propre nom. — Il sait que sa doctrine lui survivra immuable. — *Puissance sur lui-même et sur la vérité.* — Simplicité dans le sublime. — L'entretien avec Nicodème, le Sermon sur la montagne. — Les pauvres sont évangélisés. — Sérénité dans le sublime : Jésus-Christ n'en paraît ni ébloui ni embarrassé. — En quoi tout cela nous est imitable. 75

CHAPITRE III. — LES APOTRES — SAINT PAUL

I. — La Pentecôte. — Les Apôtres naturellement illettrés mais capables d'éloquence. — Surnaturellement égaux et supérieurs aux Prophètes. — Pourquoi ils ne comptent pas sur l'éloquence humaine. — Embarras de la critique incroyante en présence de leur parole. — La critique chrétienne : saint Chrysostome, saint Augustin, Bossuet, Fénelon. — Jusqu'où les apôtres manquent-ils d'art humain ? — Saint Paul a-t-il méprisé positivement l'éloquence ? 90

II. — Saint Paul théoricien de la prédication. — La mission du prédicateur. — Conséquences intellectuelles et doctrinales. — Conséquences morales : modestie fière, désintéressement qui, chez l'Apôtre, atteint au sublime. 98

III. — Saint Paul prédicateur. — Le *seminiverbius*. — Ses discours au livre des Actes. — L'Aréopage. — Les Épîtres. — Saint Paul théologien, logicien et peintre. — Son imagination impuissante et magnifique. — Son cœur tendre et fort. — Sa passion pour la personne de Jésus-Christ. 105

CHAPITRE IV. — SAINT JEAN CHRYSOSTOME

I. — Comment Chrysostome s'est formé. — Sa prédication à Antioche. — Fécondité. — Succès 117

II. — Les aptitudes oratoires de Chrysostome. — Intelligence. — Toutes les puissances d'esprit sacrifiées au ministère. — Imagination ; richesse, grandeur et grâce. Légers excès, usage admirable d'ordinaire. — Sensibilité. Puissance à peindre la passion, à la sentir, à la communiquer. — Éloquence de Chrysostome. Souplesse d'âme. Un exemple. 120

III. — Méthode oratoire de Chrysostome. — Sacrifice de la personne au ministère, de la rhétorique à l'apostolat. — Double rôle, de catéchiste, de moraliste. — Comment Chrysostome les ménage. — L'homélie en partie double sans souci d'unité. 129

IV. — Chrysostome catéchiste, professeur de religion, commentateur de l'Écriture. — Préférence pour le sens littéral. — Interprétation toute populaire. — Le fait biblique. — Les industries aimables du professeur 133

V. — Chrysostome moraliste. — Observation profonde. — Peinture minutieuse et hardie. — « Incrépation et vigueur » (Bossuet). — Effort persévérant sur un même point. — Sagesse pratique. — Douceur et grâce. 139

CHAPITRE V. — SAINT AUGUSTIN

I. — Sa vie. — Sa formation. — Idée de son ministère. — Le docteur et le prédicateur. — L'auditoire d'Hippone. 149

II. — Aptitudes oratoires d'Augustin. — Richesse du fonds, fécondité. — Imagination et cœur. — Éloquence qui naît de l'ensemble. — Caractère général de popularité. — Puissance populaire du rapprochement, sauf quelques abus. — L'ampleur et le trait. — Puissance populaire de la communication. — Sensibilité. — L'âme tout entière dans la parole. 153

III. — Comment saint Augustin entend la prédication. — Avant tout, commentaire de l'Écriture. — Programme pour l'esprit : posséder l'Écriture, la grouper tout entière autour de son centre qui est la *charité*, fait, dogme et devoir; grouper autour d'elle toutes les connaissances humaines. — Programme pour l'âme : zèle; le prédicateur se faisant tout à tous, travaillant actuellement avec l'auditeur, se confondant avec lui, *habitant* en lui. — En somme, la *charité*, mobile de l'âme autant que lumière de l'esprit. 164

IV. — Saint Augustin dans la pratique de la prédication. — Le commentateur de l'Écriture. — Quelque abus dans l'allégorie, mais en général popularité apostolique. — Le catéchiste de génie. — Exposition populaire des dogmes les plus relevés. — Le sermon LII sur la Trinité. — Le moraliste sûr et simple, tendre et fort. — *Tolle, lege*. 172

CHAPITRE VI. — BOSSUET

I. — Si Bossuet est un génie inégal. — Histoire de ses progrès. Deux époques, deux manières. — S'il est plus spéculatif que pratique. — S'il est possible et utile de l'imiter. 189

II. — Comment Bossuet conçoit le ministère de la prédication. — Effacement de l'homme devant Dieu; fierté de l'homme qui représente Dieu. — La parole de Dieu partout invoquée. — Bossuet traducteur et commentateur de l'Écriture. — Fierté de la foi. — Dédain pour l'incrédulité. — En quoi ce dernier trait ne serait plus à imiter aujourd'hui. 194

III. — De la popularité dans l'éloquence. — Équivoques à dissiper. — Avant tout, c'est l'art de rendre la vérité saisissante à l'auditeur quel qu'il soit. — Bossuet, comme tous les maîtres, excellent modèle de cet art. — Popularité qui naît de la lumière. — Ampleur du détail. — Vues d'ensemble. — Philosophie simple du langage. — Popularité qui naît de la couleur. — L'imagination collaboratrice de l'intelligence. — Images continuelles. — Comparaisons. — Les plus hautes

vérités rendues sensibles. — Popularité qui naît de la chaleur communicative. — Bossuet pathétique dans la peinture morale, — dans le mouvement proprement dit. 201

IV. — Un sermon type. — Sur la nécessité de travailler à son salut. — Le vrai Bossuet. 215

CHAPITRE VII. — BOURDALOUE

I. Formation. — Ministère. — Pas de progrès appréciable ni d'époques à distinguer. — Force que garde Bourdaloue après deux siècles. — Authenticité suffisante de ses sermons. 228

II. — Les dons oratoires de Bourdaloue. — Intelligence. — Esprit. — Raison. — Imagination un peu pâle. — Sensibilité réelle. — Peinture morale. — Tour dramatique. — Vigueur et attendrissement. 231

III. — La manière de Bourdaloue. — Condition ou premier élément : les connaissances : Ecriture, Tradition, Théologie. — Second élément : le caractère. — Sens pratique. — Conscience inflexible. — Morale toute chrétienne, exacte, hardie, mesurée. — Troisième élément : le tour d'esprit. — L'attention méthodique produisant la fécondité. — Le style. — Le tour didactique partout visible. — Si l'émotion y perd. — Du genre d'émotion propre à l'éloquence de Bourdaloue. 238

IV. — Un sermon type : Sur les Richesses. — Bourdaloue à sa table de travail. — Conclusion de la première partie de cet ouvrage. 253

DEUXIÈME PARTIE — LES LOIS

LIVRE Ier. — L'OBJET DE LA PRÉDICATION

CHAPITRE Ier. — LIMITES DE L'OBJET — SOURCES DE LA PRÉDICATION

I. — L'Évangile. — Du souci de le rajeunir. — Tout l'Évangile. — Des réticences permises et de celles qui ne le sont pas. — Rien que l'Évangile, avec son commentaire légitime. 275

II. — Les Sources de la prédication. — L'Écriture. — Les Pères. Le possible et la pratique. L'illusion de se suffire à soi-même. — La Théologie. La théologie spéciale du prédicateur. — La Liturgie. Trésor perdu. Quelques indications pratiques. — L'Histoire de l'Église, la Vie des Saints. De l'ascétisme en chaire. — Que le prédicateur est un homme de travail. 282

III. — De l'Écriture sainte en particulier. — Question d'interpré-

tation. Le sens accommodatice. — La prédication entre les saintes hardiesses d'autrefois et le *criticisme* moderne. — Quelques directions pratiques. — Question de mise en œuvre oratoire. — Le texte initial. L'Écriture au cours du sermon. — Des citations. — La Bible passant dans la trame même du style. — Deux extrêmes dans le style de la chaire actuelle. — Milieu à tenir. 295

CHAPITRE II. — LES PARTIES ESSENTIELLES DE L'OBJET
DOGME, MORALE, APOLOGÉTIQUE ÉLÉMENTAIRE

I. — Le dogme. — Signification réservée du mot. — Qu'il faut prêcher le dogme. — Comment le prêcher ? — Principe : que le dogme soit dans la prédication tel que nous le voulons dans l'âme. — I. A l'état de notion précise. — Exposition du dogme. — II. A l'état de possession paisible. — Conviction du prédicateur. — Encore l'exposition. — Preuves. — Objections à résoudre. — Esprit catholique et esprit protestant. — III. A l'état de capital productif. — Vérité immuable, connaissance progressive. — IV. A l'état de trésor et de noblesse. — Fierté humble dans la foi. 309

II. — La morale, la loi. — Qu'il faut la prêcher. — Comment? — Principe : qu'elle soit dans nos discours telle que nous la voulons dans les consciences. — I. Rationnelle, religieuse, chrétienne: — II. Commencée par le sentiment du droit de Dieu ; — III. Continuée par la science des préceptes ; — IV. Suffisante à la solution des problèmes pratiques les plus usuels. — De la casuistique en chaire. — V. Couronnée par l'esprit de générosité. — Crainte et amour. 324

III. — La foi pour les œuvres, les œuvres naissant de la foi. — Union du dogme à la morale : — dans l'ensemble de la prédication, — dans l'ensemble de chaque station ou ministère, — dans chaque discours, mais sans exagération ni affectation. 334

IV. — L'Apologétique. — L'apologétique aux incroyants. — La Conférence : pourquoi nous ne nous y arrêtons pas. — L'apologétique élémentaire à l'usage des fidèles. — Observations quant au mode. — Supposer toujours la foi, l'autorité. — Deux arguments principaux : l'histoire, triple voie de démonstration. — L'argument moral. — Principe : la sainteté signe du vrai. — Fait : l'âme étudiée dans ses relations avec la foi. — L'âme chrétienne comparée en tout à l'âme infidèle ; — l'âme de Jésus-Christ. 338

CHAPITRE III. — L'OBJET PAR EXCELLENCE
NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

I. — Jésus-Christ est le fond, le tout moral de l'Évangile, — de l'Écriture, — de la Patristique, — de la Théologie, — de la Liturgie, — de l'histoire de l'Église et des Saints. — Il répond à tous les besoins

de la prédication dogmatique, morale, apologétique. — Vérité maîtresse et argument suprême, dernier mot de la prédication. . . 351

II. — Ce que c'est que prêcher Jésus-Christ. — Le nommer. — Mettre en lumière son être théologique, — sa vie mortelle, glorieuse, eucharistique, — son influence actuelle et sa présence dans l'Église et dans l'âme ; — Faire en lui la synthèse de la religion et de toutes choses. — Prêcher Jésus-Christ : secret de la nouveauté, de l'éloquence, mais surtout premier devoir. 360

LIVRE II. — L'AUDITEUR

CHAPITRE Ier. — CONNAISSANCE DE L'AUDITEUR. PEINTURE MORALE

I. — Qu'il faut, dès le moment de la composition, parler à quelqu'un, écrire ou méditer une *conversation*, et de quelle nature, — dialoguer d'avance avec l'auditoire même inconnu, mais pressenti. — Deux hommes dans l'auditeur : l'homme éternel et l'homme du jour, le cœur humain et les dispositions accidentelles. — Distinguer et unir ces deux hommes suivant leur importance relative. . . 369

II. — Connaissance de l'auditeur. — Nécessité de la pousser à fond par l'observation de soi-même, des autres, de la vie. — Obligation particulière de connaître l'homme actuel, la vie contemporaine. — Jusqu'où doit aller cette connaissance ? Jusqu'où doit-elle paraître ? — Dans quelle mesure sied-il au prédicateur d'aimer son époque ? — Comment doit-il la juger ? — S'il vaut mieux la voir en beau. . 378

III. — La peinture de mœurs. — Art nécessaire et populaire mais périlleux. — Séduction de l'esprit, de la malice, de la hardiesse et de l'effet à tout prix. — Timidité qui nous ôterait cette puissance. — Pureté de zèle, condition du fruit apostolique et du succès humain tout ensemble. 390

CHAPITRE II. — ACTION SUR L'AUDITEUR

I. — Action sur l'intelligence, fondement de toute influence morale. — La lumière, premier besoin de l'homme. — Popularité, condition première de l'action. — Ce qu'elle suppose : ampleur, simplicité, brièveté, ordre. — Question des divisions énoncées. — Originalité de bon aloi. 397

II. — Action sur l'imagination, la sensibilité, la volonté. — Respect pour l'équilibre naturel des puissances de l'âme. — A cela près, que le prédicateur ait de l'imagination, qu'il soit poète ; — qu'il ait de la sensibilité et la montre. — Sensibilité dans le mouvement oratoire et

dans la continuité du discours. — L'onction : ce qu'elle est, ce qu'elle n'est pas. — Action sur la volonté, triomphe de la parole. — Il y faut un patient effort. 408

III. — De l'action sur l'âme contemporaine. Quelques détails. — De la *réconciliation* du monde moderne avec le christianisme. — État ou péril de l'intelligence contemporaine, de l'imagination, de la sensibilité, du caractère. — Quelles ressources nous restent. — Diverses catégories : l'incrédule : — le croyant, ses mérites et ses difficultés : les personnes pieuses. — Enseigner la doctrine et pousser au surnaturel pratique. 419

CHAPITRE III. — LES PASSIONS CHRÉTIENNES

I. — La Foi n'est point une passion, mais elle engendre après coup un sentiment passionné, complexe : — enthousiasme, — fierté, — joie humble. — Comment on excite tout cela. 431

II. — La Crainte de Dieu. — Ce qu'elle est. — Ce qui l'amoindrit de nos jours : sentimentalisme, orgueil. — Raison spéciale pour la prêcher hardiment, gravement, fortement. — De quelques sujets en particulier : — le péché; — méthode autoritaire; — méthode démonstrative; — la mort; — le jugement; — l'enfer. 438

III. — L'Espérance. — Trois éléments : — le désir du ciel; — le mélange d'assurance et d'incertitude; — la disposition d'agir. — L'effort pour se passer d'espérance : bravade et lâcheté. — La confiance en Dieu. — Le vrai dogme de la Providence. — Pas de superstition ni d'inertie. 447

IV. — La Charité. — Elle résume toute la religion. — Le prédicateur doit l'inspirer par contagion, par exemples, par démonstration. — Dieu tout aimable et tout aimant. — La contention d'amour avec Dieu. — Jésus-Christ. La charité en lui : dans sa raison d'être, — dans son être même, — dans sa vie mortelle, eucharistique, glorieuse. — Le Sacré Cœur. — La piété, amour de la famille surnaturelle. — La très sainte Vierge. — La charité envers le prochain. — Le problème. — La solution chrétienne. — Les solutions non chrétiennes. — La prédication de l'aumône. 456

V. — La Pénitence. — Qu'il est indispensable de la prêcher. — Motifs de pénitence. — L'esprit de pénitence. — Est-il aujourd'hui un anachronisme ? — Le Zèle. — Ce qu'il est. — Il faut le prêcher à tous. — Motifs du zèle. — Conclusion du chapitre. L'âme chrétienne, son attitude morale incomparable, ses contrastes. 472

ÉPILOGUE

LE PRÉDICATEUR, L'HOMME DE DIEU

I. — Préparation lointaine. — I. Élément humain. — Être orateur c'est être homme. — Former l'homme, c'est former l'orateur. — Connaissances fondamentales. — Habitudes d'esprit, d'imagination, de cœur. — Science de la langue. — Tout homme est orateur en germe. — II. Élément surnaturel — L'orateur de Dieu doit être homme de Dieu. — Science sacrée. — Loi du travail. — Habitudes surnaturelles de l'esprit, de l'imagination et du cœur. — Passion pour Jésus-Christ. — Méditation habituelle et sainteté de vie. — III. Alliance des deux éléments. — Distinction dans la pensée et le sentiment : fierté de la foi; — intérêt aux choses humaines ; — goût de l'admiration, jeunesse d'âme. 483

II. — Préparation prochaine. — Élément humain. — Récitation ou improvisation. — Élément surhumain. — Ne pas aborder la chaire sans une émotion vraie excitée par la méditation actuelle : — émotion à la pensée du ministère à remplir ; — émotion à la pensée des âmes qui attendent; — moyen de s'impressionner à nouveau d'une vérité rebattue; — émotion à la pensée de notre identification avec Jésus-Christ. 508

III. — La prédication même. — Le style. — Style factice et vrai style d'homme. — Avoir du style, c'est penser et sentir par soi-même. — Style de l'homme de Dieu. — Le débit, expression naturelle de l'âme. — Le ton prédicateur. — La clef de l'art du débit pour l'homme, pour l'homme de Dieu. — Conclusion : le prédicateur est l'homme de Dieu qui parle. — Cet homme-là sera toujours assez l'homme de son temps. 513

Note sur les genres. 527

FIN

IMPRIMERIE D. DUMOULIN ET Cie,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5, A PARIS

251
L862
9065
LONGHAYE, G.
AUTHOR
La Predication
TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	ROOM NUMBER
	Menard DEC 29	
	Ft. Pulaski Sept. 3-42	
	STORAGE - CBPL	

9065